U d'/of OTTAWA
39003002354495

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lanneterrib00hugo

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

POÉSIE — VIII

L'ANNÉE TERRIBLE

L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE

IL A ÉTÉ TIRÉ À PART

5 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 5
5 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 6 à 10
40 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 11 à 50
300 exemplaires sur papier vélin du Marais, numérotés de 51 à 350

JAN 4 1974

VICTOR HUGO

L'ANNÉE TERRIBLE

L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE

PARIS

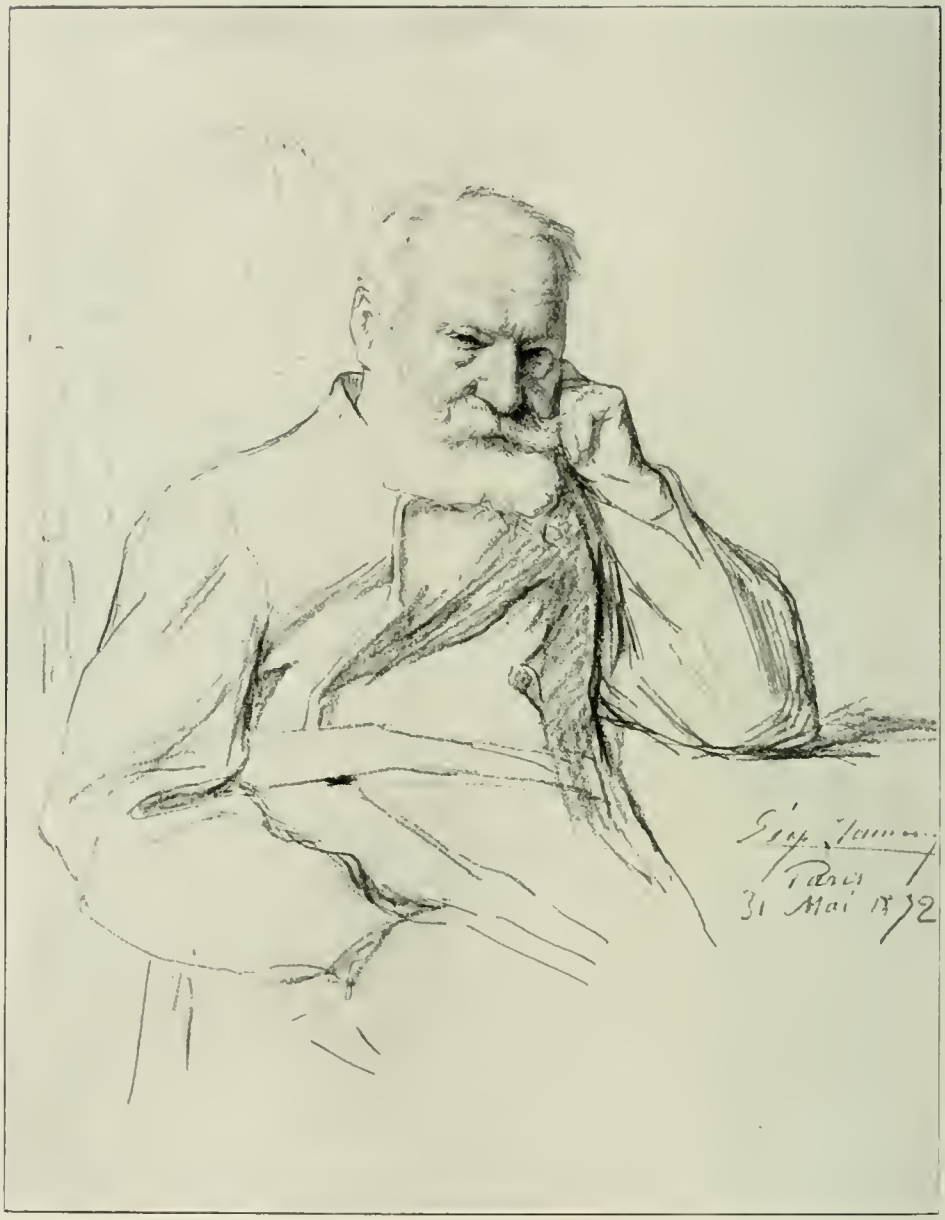
IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE

ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

MDCCCCXIV

BIBLIOTHECA

PQ
2285
.A6
1914



Portrait de Victor Hugo par Léopold Flameng.

Maison de Victor Hugo.

L'ANNÉE TERRIBLE

IMPRIMERIE NATIONALE.

Année Terrible

1870 - 1871

(il manque à ce manuscrit quelques-unes des pièces dont je n'avais à Paris (en 1872) que la copie. Les 2 chefs-d'œuvre.)

Fac-similé du titre écrit par Victor Hugo
en tête du manuscrit original de *l'Année terrible*.

L'état de siège fait partie de l'Année Terrible, et il règne encore. C'est ce qui fait qu'on rencontrera dans ce volume quelques lignes de points [1]. Cela marquera pour l'avenir la date de la publication.

Par le même motif, plusieurs des pièces qui composent ce livre, appartenant notamment aux sections *avril, mai, juin* et *juillet,* ont dû être ajournées. Elles paraîtront plus tard.

Le moment où nous sommes passera. Nous avons la République, nous aurons la Liberté.

Paris, avril 1872.

[1] Les vers ajournés ont été rétablis depuis 1879.

À PARIS

CAPITALE DES PEUPLES

V. H.

PROLOGUE.

LES 7,500,000 OUI.

(ÉCRIT EN MAI 1870.)

Quant à flatter la foule, ô mon esprit, non pas!

Ah! le peuple est en haut, mais la foule est en bas.
La foule, c'est l'ébauche à côté du décombre;
C'est le chiffre, ce grain de poussière du nombre;
C'est le vague profil des ombres dans la nuit;
La foule passe, crie, appelle, pleure, fuit;
Versons sur ses douleurs la pitié fraternelle.
Mais quand elle se lève, ayant la force en elle,
On doit à la grandeur de la foule, au péril,
Au saint triomphe, au droit, un langage viril;
Puisqu'elle est la maîtresse, il sied qu'on lui rappelle
Les lois d'en haut que l'âme au fond des cieux épelle,
Les principes sacrés, absolus, rayonnants;
On ne baise ses pieds que nus, froids et saignants.
Ce n'est point pour ramper qu'on rêve aux solitudes.
La foule et le songeur ont des rencontres rudes;
C'était avec un front où la colère bout
Qu'Ézéchiel criait aux ossements : Debout!
Moïse était sévère en rapportant les tables;
Dante grondait. L'esprit des penseurs redoutables,
Grave, orageux, pareil au mystérieux vent
Soufflant du ciel profond dans le désert mouvant
Où Thèbes s'engloutit comme un vaisseau qui sombre,
Ce fauve esprit, chargé des balaiements de l'ombre,

A, certes, autre chose à faire que d'aller
Caresser, dans la nuit trop lente à s'étoiler,
Ce grand monstre de pierre accroupi qui médite,
Ayant en lui l'énigme adorable ou maudite;
L'ouragan n'est pas tendre aux colosses émus;
Ce n'est pas d'encensoirs que le sphinx est camus.
La vérité, voilà le grand encens austère
Qu'on doit à cette masse où palpite un mystère,
Et qui porte en son sein qu'un ventre appesantit
Le droit juste mêlé de l'injuste appétit.

Ô genre humain! lumière et nuit! chaos des âmes.

La multitude peut jeter d'augustes flammes.
Mais qu'un vent souffle, on voit descendre tout à coup
Du haut de l'honneur vierge au plus bas de l'égout
La foule, cette grande et fatale orpheline;
Et cette Jeanne d'Arc se change en Messaline.
Ah! quand Gracchus se dresse aux rostres foudroyants,
Quand Cynégire mord les navires fuyants,
Quand avec les Trois-cents, hommes faits ou pupilles,
Léonidas s'en va tomber aux Thermopyles,
Quand Botzaris surgit, quand Schwitz confédéré
Brise l'Autriche avec son dur bâton ferré,
Quand l'altier Winckelried, ouvrant ses bras épiques,
Meurt dans l'embrassement formidable des piques,
Quand Washington combat, quand Bolivar paraît,
Quand Pélage rugit au fond de sa forêt,
Quand Manin, réveillant les tombes, galvanise
Ce vieux dormeur d'airain, le lion de Venise,
Quand le grand paysan chasse à coups de sabot
Lautrec de Lombardie et de France Talbot,
Quand Garibaldi, rude au vil prêtre hypocrite,
Montre un héros d'Homère aux monts de Théocrite,
Et fait subitement flamboyer à côté
De l'Etna ton cratère, ô sainte Liberté!
Quand la Convention impassible tient tête

A trente rois, mêlés dans la même tempête,
Quand, liguée et terrible et rapportant la nuit,
Toute l'Europe accourt, gronde et s'évanouit,
Comme aux pieds de la digue une vague écumeuse,
Devant les grenadiers pensifs de Sambre-et-Meuse,
C'est le peuple; salut, ô peuple souverain!
Mais quand le lazzarone ou le transteverin
De quelque Sixte-Quint baise à genoux la crosse,
Quand la cohue inepte, insensée et féroce,
Étouffe sous ses flots, d'un vent sauvage émus,
L'honneur dans Coligny, la raison dans Ramus,
Quand un poing monstrueux, de l'ombre où l'horreur flotte,
Sort, tenant aux cheveux la tête de Charlotte
Pâle du coup de hache et rouge du soufflet,
C'est la foule; et ceci me heurte et me déplaît;
C'est l'élément aveugle et confus; c'est le nombre;
C'est la sombre faiblesse et c'est la force sombre.
Et que de cette tourbe il nous vienne demain
L'ordre de recevoir un maître de sa main,
De souffler sur notre âme et d'entrer dans la honte,
Est-ce que vous croyez que nous en tiendrons compte?
Certes, nous vénérons Sparte, Athènes, Paris,
Et tous les grands forums d'où partent les grands cris;
Mais nous plaçons plus haut la conscience auguste.
Un monde, s'il a tort, ne pèse pas un juste;
Tout un océan fou bat en vain un grand cœur.
Ô multitude, obscure et facile au vainqueur,
Dans l'instinct bestial trop souvent tu te vautres,
Et nous te résistons! Nous ne voulons, nous autres,
Ayant Danton pour père et Hampden pour aïeul,
Pas plus du tyran Tous que du despote Un Seul.

Voici le peuple : il meurt, combattant magnifique,
Pour le progrès; voici la foule : elle en trafique;
Elle mange son droit d'aînesse en ce plat vil
Que Rome essuie et lave avec Ainsi-soit-il!
Voici le peuple : il prend la Bastille, il déplace

Toute l'ombre en marchant; voici la populace :
Elle attend au passage Aristide, Jésus,
Zénon, Bruno, Colomb, Jeanne, et crache dessus.
Voici le peuple avec son épouse, l'idée;
Voici la populace avec son accordée,
La guillotine. Eh bien, je choisis l'idéal.
Voici le peuple : il change avril en Floréal,
Il se fait république, il règne et délibère.
Voici la populace : elle accepte Tibère.
Je veux la république et je chasse César.

L'attelage ne peut amnistier le char.

Le droit est au-dessus de Tous; nul vent contraire
Ne le renverse; et Tous ne peuvent rien distraire
Ni rien aliéner de l'avenir commun.
Le peuple souverain de lui-même, et chacun
Son propre roi; c'est là le droit. Rien ne l'entame.
Quoi! l'homme que voilà, qui passe, aurait mon âme!
Honte! il pourrait demain, par un vote hébété,
Prendre, prostituer, vendre ma liberté!
Jamais. La foule un jour peut couvrir le principe;
Mais le flot redescend, l'écume se dissipe,
La vague en s'en allant laisse le droit à nu.
Qui donc s'est figuré que le premier venu
Avait droit sur mon droit! qu'il fallait que je prisse
Sa bassesse pour joug, pour règle son caprice!
Que j'entrasse au cachot s'il entre au cabanon!
Que je fusse forcé de me faire chaînon
Parce qu'il plaît à tous de se changer en chaîne!
Que le pli du roseau devînt la loi du chêne!

Ah! le premier venu, bourgeois ou paysan,
L'un égoïste et l'autre aveugle, parlons-en!
Les révolutions, durables, quoi qu'il fasse,
Ont pour cet inconnu qui jette à leur surface
Tantôt de l'infamie et tantôt de l'honneur,

Le dédain qu'a le mur pour le badigeonneur.
Voyez-le, ce passant de Carthage ou d'Athènes
Ou de Rome, pareil à l'eau qui des fontaines
Tombe aux pavés, s'en va dans le ruisseau fatal,
Et devient boue après avoir été cristal.
Cet homme étonne, après tant de jours beaux et rudes,
Par son indifférence au fond des turpitudes,
Ceux mêmes qu'ont d'abord éblouis ses vertus;
Il est Falstaff après avoir été Brutus;
Il entre dans l'orgie en sortant de la gloire;
Allez lui demander s'il sait sa propre histoire,
Ce qu'était Washington ou ce qu'a fait Bara,
Son cœur mort ne bat plus aux noms qu'il adora.
Naguère il restaurait les vieux cultes, les bustes
De ses héros tombés, de ses aïeux robustes,
Phocion expiré, Lycurgue enseveli,
Riego mort, et voyez maintenant quel oubli!
Il fut pur, et s'en lave; il fut saint, et l'ignore;
Il ne s'aperçoit pas même qu'il déshonore
Par l'œuvre d'aujourd'hui son ouvrage d'hier;
Il devient lâche et vil, lui qu'on a vu si fier;
Et, sans que rien en lui se révolte et proteste,
Barbouille une taverne immonde avec le reste
De la chaux dont il vient de blanchir un tombeau.
Son piédestal souillé se change en escabeau;
L'honneur lui semble lourd, rouillé, gothique; il raille
Cette armure sévère, et dit : Vieille ferraille!
Jadis des fiers combats il a joué le jeu;
Duperie. Il fut grand, et s'en méprise un peu.
Il est sa propre insulte et sa propre ironie.
Il est si bien esclave à présent qu'il renie,
Indigné, son passé, perdu dans la vapeur;
Et quant à sa bravoure ancienne, il en a peur.

Mais quoi, reproche-t-on à la mer qui s'écroule
L'onde, et ses millions de têtes à la foule?
Que sert de chicaner ses erreurs, son chemin,

Ses retours en arrière, à ce nuage humain,
A ce grand tourbillon des vivants, incapable,
Hélas! d'être innocent comme d'être coupable?
A quoi bon? Quoique vague, obscur, sans point d'appui,
Il est utile; et, tout en flottant devant lui,
Il a pour fonction, à Paris comme à Londre,
De faire le progrès, et d'autres d'en répondre;
La république anglaise expire, se dissout,
Tombe, et laisse Milton derrière elle debout;
La foule a disparu, mais le penseur demeure;
C'est assez pour que tout germe et que rien ne meure.
Dans les chutes du droit rien n'est désespéré.
Qu'importe le méchant heureux, fier, vénéré?
Tu fais des lâchetés, ciel profond; tu succombes,
Rome; la liberté va vivre aux catacombes;
Les dieux sont au vainqueur, Caton reste aux vaincus.
Kosciusko surgit des os de Galgacus.
On interrompt Jean Huss; soit; Luther continue.
La lumière est toujours par quelque bras tenue;
On mourra, s'il le faut, pour prouver qu'on a foi;
Et volontairement, simplement, sans effroi,
Des justes sortiront de la foule asservie,
Iront droit au sépulcre et quitteront la vie,
Ayant plus de dégoût des hommes que des vers.
Oh! ces grands Régulus, de tant d'oubli couverts,
Arria, Porcia, ces héros qui sont femmes,
Tous ces courages purs, toutes ces fermes âmes,
Curtius, Adam Lux, Thraséas calme et fort,
Ce puissant Condorcet, ce stoïque Chamfort,
Comme ils ont chastement quitté la terre indigne!
Ainsi fuit la colombe, ainsi plane le cygne,
Ainsi l'aigle s'en va du marais des serpents.
Léguant l'exemple à tous, aux méchants, aux rampants,
A l'égoïsme, au crime, aux lâches cœurs pleins d'ombre,
Ils se sont endormis dans le grand sommeil sombre;
Ils ont fermé les yeux ne voulant plus rien voir;
Ces martyrs généreux ont sacré le devoir,

Puis se sont étendus sur la funèbre couche;
Leur mort à la vertu donne un baiser farouche.

Ô caresse sublime et sainte du tombeau
Au grand, au pur, au bon, à l'idéal, au beau!
En présence de ceux qui disent : Rien n'est juste!
Devant tout ce qui trouble et nuit, devant Locuste,
Devant Pallas, devant Carrier, devant Sanchez,
Devant les appétits sur le néant penchés,
Les sophistes niant, les cœurs faux, les fronts vides,
Quelle affirmation que ces grands suicides!
Ah! quand tout paraît mort dans le monde vivant,
Quand on ne sait s'il faut avancer plus avant,
Quand pas un cri du fond des masses ne s'élance,
Quand l'univers n'est plus qu'un doute et qu'un silence,
Celui qui dans l'enceinte où sont les noirs fossés
Ira chercher quelqu'un de ces purs trépassés
Et qui se collera l'oreille contre terre,
Et qui demandera : Faut-il croire, ombre austère?
Faut-il marcher, héros sous la cendre enfoui?
Entendra ce tombeau dire à voix haute : Oui.

Oh! qu'est-ce donc qui tombe autour de nous dans l'ombre?
Que de flocons de neige! En savez-vous le nombre?
Comptez les millions et puis les millions!
Nuit noire! on voit rentrer au gîte les lions;
On dirait que la vie éternelle recule;
La neige fait, niveau hideux du crépuscule,
On ne sait quel sinistre abaissement des monts;
Nous nous sentons mourir si nous nous endormons;
Cela couvre les champs, cela couvre les villes;
Cela blanchit l'égout masquant ses bouches viles;
La lugubre avalanche emplit le ciel terni;
Sombre épaisseur de glace! Est-ce que c'est fini?

On ne distingue plus son chemin; tout est piège.
Soit.

Que restera-t-il de toute cette neige,
Voile froid de la terre au suaire pareil,
Demain, une heure après le lever du soleil?

L'ANNÉE TERRIBLE

IMPRIMERIE NATIONALE

J'entreprends de conter l'année épouvantable,
Et voilà que j'hésite, accoudé sur ma table.
Faut-il aller plus loin? dois-je continuer?
France! ô deuil! voir un astre aux cieux diminuer!
Je sens l'ascension lugubre de la honte.
Morne angoisse! un fléau descend, un autre monte.
N'importe. Poursuivons. L'histoire en a besoin.
Ce siècle est à la barre et je suis son témoin.

AOÛT.

1870.

SEDAN.

I

Toulon, c'est peu; Sedan, c'est mieux.

L'homme tragique,
Saisi par le destin qui n'est que la logique,
Captif de son forfait, livré les yeux bandés
Aux noirs évènements qui le jouaient aux dés,
Vint s'échouer, rêveur, dans l'opprobre insondable.
Le grand regard d'en haut lointain et formidable
Qui ne quitte jamais le crime, était sur lui;
Dieu poussa ce tyran, larve et spectre aujourd'hui,
Dans on ne sait quelle ombre où l'histoire frissonne,
Et qu'il n'avait encore ouverte pour personne;
Là, comme au fond d'un puits sinistre, il le perdit.
Le juge dépassa ce qu'on avait prédit.

Il advint que cet homme un jour songea : — Je règne.
Oui. Mais on me méprise, il faut que l'on me craigne.
J'entends être à mon tour maître du monde, moi.
Terre, je vaux mon oncle, et j'ai droit à l'effroi.
Je n'ai pas d'Austerlitz, soit, mais j'ai mon Brumaire.
Il a Machiavel tout en ayant Homère,
Et les tient attentifs tous deux à ce qu'il fait;
Machiavel à moi me suffit. Galliffet

M'appartient, j'eus Morny, j'ai Rouher et Devienne.
Je n'ai pas encore pris Madrid, Lisbonne, Vienne,
Naples, Dantzick, Munich, Dresde, je les prendrai.
J'humilierai sur mer la croix de Saint-André,
Et j'aurai cette vieille Albion pour sujette.
Un voleur qui n'est pas le roi des rois, végète.
Je serai grand. J'aurai pour valets, moi forban,
Mastaï sous sa mitre, Abdul sous son turban,
Le czar sous sa peau d'ours et son bonnet de martre;
Puisque j'ai foudroyé le boulevard Montmartre,
Je puis vaincre la Prusse; il est aussi malin
D'assiéger Tortoni que d'assiéger Berlin;
Quand on a pris la Banque on peut prendre Mayence.
Pétersbourg et Stamboul sont deux chiens de fayence;
Pie et Galantuomo sont à couteaux tirés;
Comme deux boucs livrant bataille dans les prés,
L'Angleterre et l'Irlande à grand bruit se querellent;
D'Espagne sur Cuba les coups de fusil grêlent;
Joseph, pseudo-César, Wilhelm, piètre Attila,
S'empoignent aux cheveux; je mettrai le holà;
Et moi, l'homme éculé d'autrefois, l'ancien pitre,
Je serai, par-dessus tous les sceptres, l'arbitre;
Et j'aurai cette gloire, à peu près sans débats,
D'être le Tout-Puissant et le Très-Haut d'en bas.
De faux Napoléon passer vrai Charlemagne,
C'est beau. Que faut-il donc pour cela? prier Magne
D'avancer quelque argent à Lebœuf, et choisir,
Comme Haroun escorté le soir par son vizir,
L'heure obscure où l'on dort, où la rue est déserte,
Et brusquement tenter l'aventure; on peut, certe,
Passer le Rhin ayant passé le Rubicon.
Piétri me jettera des fleurs de son balcon.
Magnan est mort, Frossard le vaut; Saint-Arnaud manque,
J'ai Bazaine. Bismarck me semble un saltimbanque;
Je crois être aussi bon comédien que lui.
Jusqu'ici j'ai dompté le hasard ébloui;
J'en ai fait mon complice, et la fraude est ma femme.

J'ai vaincu, quoique lâche, et brillé, quoique infâme.
En avant! j'ai Paris, donc j'ai le genre humain.
Tout me sourit, pourquoi m'arrêter en chemin?
Il ne me reste plus à gagner que le quine.
Continuons, la chance étant une coquine.
L'univers m'appartient, je le veux, il me plaît;
Ce noir globe étoilé tient sous mon gobelet.
J'escamotai la France, escamotons l'Europe.
Décembre est mon manteau, l'ombre est mon enveloppe;
Les aigles sont partis, je n'ai que les faucons;
Mais n'importe! Il fait nuit. J'en profite. Attaquons.

Or il faisait grand jour. Jour sur Londres, sur Rome,
Sur Vienne, et tous ouvraient les yeux, hormis cet homme;
Et Berlin souriait et le guettait sans bruit.
Comme il était aveugle il crut qu'il faisait nuit.
Tous voyaient la lumière et seul il voyait l'ombre.

Hélas! sans calculer le temps, le lieu, le nombre,
A tâtons, se fiant au vide, sans appui,
Ayant pour sûreté ses ténèbres à lui,
Ce suicide prit nos fiers soldats, l'armée
De France devant qui marchait la renommée,
Et, sans canons, sans pain, sans chefs, sans généraux,
Il conduisit au fond du gouffre les héros.
Tranquille, il les mena lui-même dans le piège.

— Où vas-tu? dit la tombe. Il répondit : Que sais-je?

II

Que Pline aille au Vésuve, Empédocle à l'Etna,
C'est que dans le cratère une aube rayonna,
Et ces grands curieux ont raison; qu'un brahmine
Se fasse à Bénarès manger par la vermine,

C'est pour le paradis et cela se comprend;
Qu'à travers Lipari de laves s'empourprant,
Un pêcheur de corail vogue en sa coraline,
Frêle planche que lèche et mord la mer féline,
Des caps de Corse aux rocs orageux de Corfou;
Que Socrate soit sage et que Jésus soit fou,
L'un étant raisonnable et l'autre étant sublime;
Que le prophète noir crie autour de Solime
Jusqu'à ce qu'on le tue à coups de javelots;
Que Green se livre aux airs et Lapeyrouse aux flots,
Qu'Alexandre aille en Perse ou Trajan chez les daces,
Tous savent ce qu'ils font; ils veulent : leurs audaces
Ont un but; mais jamais les siècles, le passé,
L'histoire, n'avaient vu ce spectacle insensé,
Ce vertige, ce rêve, un homme qui lui-même,
Descendant d'un sommet triomphal et suprême,
Tirant le fil obscur par où la mort descend,
Prend la peine d'ouvrir sa fosse, et, se plaçant
Sous l'effrayant couteau qu'un mystère environne,
Coupe sa tête afin d'affermir sa couronne!

III

Quand la comète tombe au puits des nuits, du moins
A-t-elle en s'éteignant les soleils pour témoins;
Satan précipité demeure grandiose;
Son écrasement garde un air d'apothéose;
Et sur un fier destin, farouche vision,
La haute catastrophe est un dernier rayon.
Bonaparte jadis était tombé; son crime,
Immense, n'avait pas déshonoré l'abîme;
Dieu l'avait rejeté, mais sur ce grand rejet
Quelque chose de vaste et d'altier surnageait;

Le côté de clarté cachait le côté d'ombre;
De sorte que la gloire aimait cet homme sombre,
Et que la conscience humaine avait un fond
De doute sur le mal que les colosses font.

Il est mauvais qu'on mette un crime dans un temple,
Et Dieu vit qu'il fallait recommencer l'exemple.

Lorsqu'un titan larron a gravi les sommets,
Tout voleur l'y veut suivre; or il faut désormais
Que Sbrigani ne puisse imiter Prométhée;
Il est temps que la terre apprenne épouvantée
A quel point le petit peut dépasser le grand,
Comment un ruisseau vil est pire qu'un torrent,
Et de quelles stupeurs la main du sort est pleine,
Même après Waterloo, même après Sainte-Hélène!
Dieu veut des astres noirs empêcher le lever.
Comme il était utile et juste d'achever
Brumaire et ce Décembre encor couvert de voiles
Par une éclaboussure allant jusqu'aux étoiles
Et jusqu'aux souvenirs énormes d'autrefois,
Comme il faut au plateau jeter le dernier poids,
Celui qui pèse tout voulut montrer au monde,
Après la grande fin, l'écroulement immonde,
Pour que le genre humain reçût une leçon,
Pour qu'il eût le mépris ayant eu le frisson,
Pour qu'après l'épopée on eût la parodie,
Et pour que nous vissions ce qu'une tragédie
Peut contenir d'horreur, de cendre et de néant
Quand c'est un nain qui fait la chute d'un géant.

Cet homme étant le crime, il était nécessaire
Que tout le misérable eût toute la misère,
Et qu'il eût à jamais le deuil pour piédestal;
Il fallait que la fin de cet escroc fatal
Par qui le guet-apens jusqu'à l'empire monte
Fût telle que la boue elle-même en eût honte,

Et que César, flairé des chiens avec dégoût,
Donnât, en y tombant, la nausée à l'égout.

IV

Azincourt est riant. Désormais Ramillies,
Trafalgar, plaisent presque à nos mélancolies;
Poitiers n'est plus le deuil, Blenheim n'est plus l'affront,
Crécy n'est plus le champ où l'on baisse le front,
Le noir Rosbach nous fait l'effet d'une victoire.
France, voici le lieu hideux de ton histoire,
Sedan. Ce nom funèbre, où tout vient s'éclipser,
Crache-le, pour ne plus jamais le prononcer.

V

Plaine! affreux rendez-vous! Ils y sont, nous y sommes.

Deux vivantes forêts, faites de têtes d'hommes,
De bras, de pieds, de voix, de glaives, de fureur,
Marchent l'une sur l'autre et se mêlent. Horreur!
Cris! Est-ce le canon? sont-ce des catapultes?
Le sépulcre sur terre a parfois des tumultes,
Nous appelons cela hauts faits, exploits; tout fuit,
Tout s'écroule, et le ver dresse la tête au bruit.
Des condamnations sont par les rois jetées
Et sont par l'homme, hélas! sur l'homme exécutées;
Avoir tué son frère est le laurier qu'on a.
Après Pharsale, après Hastings, après Iéna,
Tout est chez l'un triomphe et chez l'autre décombre.
Ô Guerre! le hasard passe sur un char d'ombre
Par d'effrayants chevaux invisibles traîné.

La lutte était farouche. Un carnage effréné
Donnait aux combattants des prunelles de braise;
Le fusil Chassepot bravait le fusil Dreyse;
A l'horizon hurlaient des méduses, grinçant
Dans un obscur nuage éclaboussé de sang,
Coulevrines d'acier, bombardes, mitrailleuses;
Les corbeaux se montraient de loin ces travailleuses;
Tout festin est charnier, tout massacre est banquet.
La rage emplissait l'ombre, et se communiquait,
Comme si la nature entrait dans la bataille,
De l'homme qui frémit à l'arbre qui tressaille;
Le champ fatal semblait lui-même forcené.
L'un était repoussé, l'autre était ramené;
Là c'était l'Allemagne et là c'était la France.
Tous avaient de mourir la tragique espérance
Ou le hideux bonheur de tuer, et pas un
Que le sang n'enivrât de son âcre parfum,
Pas un qui lâchât pied, car l'heure était suprême.
Cette graine qu'un bras épouvantable sème,
La mitraille, pleuvait sur le champ ténébreux;
Et les blessés râlaient, et l'on marchait sur eux,
Et les canons grondants soufflaient sur la mêlée
Une fumée immense aux vents échevelée.
On sentait le devoir, l'honneur, le dévouement,
Et la patrie, au fond de l'âpre acharnement.
Soudain, dans cette brume, au milieu du tonnerre,
Dans l'ombre énorme où rit la mort visionnaire,
Dans le chaos des chocs épiques, dans l'enfer
Du cuivre et de l'airain heurtés contre le fer,
Et de ce qui renverse écrasant ce qui tombe,
Dans le rugissement de la fauve hécatombe,
Parmi les durs clairons chantant leur sombre chant,
Tandis que nos soldats luttaient, fiers et tâchant
D'égaler leurs aïeux que les peuples vénèrent,
Tout à coup, les drapeaux hagards en frissonnèrent,
Tandis que, du destin subissant le décret,

Tout saignait, combattait, résistait ou mourait,
On entendit ce cri monstrueux : Je veux vivre!

Le canon stupéfait se tut, la mêlée ivre
S'interrompit... — le mot de l'abîme était dit.

Et l'aigle noire ouvrant ses griffes attendit.

VI

Alors la Gaule, alors la France, alors la gloire,
Alors Brennus, l'audace, et Clovis, la victoire,
Alors le vieux titan celtique aux cheveux longs,
Alors le groupe altier des batailles, Châlons,
Tolbiac la farouche, Arezzo la cruelle,
Bovines, Marignan, Baugé, Mons-en-Puelle,
Tours, Ravenne, Agnadel sur son haut palefroi,
Fornoue, Ivry, Coutras, Cérisoles, Rocroy,
Denain et Fontenoy, toutes ces immortelles
Mêlant l'éclair du front au flamboiement des ailes,
Jemmape, Hohenlinden, Lodi, Wagram, Eylau,
Les hommes du dernier carré de Waterloo,
Et tous ces chefs de guerre, Héristal, Charlemagne,
Charles-Martel, Turenne, effroi de l'Allemagne,
Condé, Villars, fameux par un si fier succès,
Cet Achille, Kléber, ce Scipion, Desaix,
Napoléon, plus grand que César et Pompée,
Par la main d'un bandit rendirent leur épée.

SEPTEMBRE.

I

CHOIX ENTRE LES DEUX NATIONS.

À L'ALLEMAGNE.

Aucune nation n'est plus grande que toi;
Jadis, toute la terre étant un lieu d'effroi,
Parmi les peuples forts tu fus le peuple juste.
Une tiare d'ombre est sur ton front auguste;
Et pourtant comme l'Inde, aux aspects fabuleux,
Tu brilles; ô pays des hommes aux yeux bleus,
Clarté hautaine au fond ténébreux de l'Europe,
Une gloire âpre, informe, immense, t'enveloppe;
Ton phare est allumé sur le mont des Géants;
Comme l'aigle de mer qui change d'océans,
Tu passas tour à tour d'une grandeur à l'autre;
Huss le sage a suivi Crescentius l'apôtre;
Barberousse chez toi n'empêche pas Schiller,
L'empereur, ce sommet, craint l'esprit, cet éclair.
Non, rien ici-bas, rien ne t'éclipse, Allemagne.
Ton Vitikind tient tête à notre Charlemagne,
Et Charlemagne même est un peu ton soldat.
Il semblait par moments qu'un astre te guidât;
Et les peuples t'ont vue, ô guerrière féconde,
Rebelle au double joug qui pèse sur le monde,
Dresser, portant l'aurore entre tes poings de fer,
Contre César Hermann, contre Pierre Luther.
Longtemps, comme le chêne offrant ses bras au lierre,

Du vieux droit des vaincus tu fus la chevalière;
Comme on mêle l'argent et le plomb dans l'airain,
Tu sus fondre en un peuple unique et souverain
Vingt peuplades, le hun, le dace, le sicambre;
Le Rhin te donne l'or et la Baltique l'ambre;
La musique est ton souffle; âme, harmonie, encens,
Elle fait alterner dans tes hymnes puissants
Le cri de l'aigle avec le chant de l'alouette;
On croit voir sur tes burgs croulants la silhouette
De l'hydre et du guerrier vaguement aperçus
Dans la montagne, avec le tonnerre au-dessus;
Rien n'est frais et charmant comme tes plaines vertes;
Les brèches de la brume aux rayons sont ouvertes,
Le hameau dort, groupé sous l'aile du manoir,
Et la vierge, accoudée aux citernes le soir,
Blonde, a la ressemblance adorable des anges.
Comme un temple exhaussé sur des piliers étranges
L'Allemagne est debout sur vingt siècles hideux,
Et sa splendeur, qui sort de leurs ombres, vient d'eux.
Elle a plus de héros que l'Athos n'a de cimes.
La Teutonie, au seuil des nuages sublimes
Où l'étoile est mêlée à la foudre, apparaît;
Ses piques dans la nuit sont comme une forêt;
Au-dessus de sa tête un clairon de victoire
S'allonge, et sa légende égale son histoire;
Dans la Thuringe, où Thor tient sa lance en arrêt,
Ganna, la druidesse échevelée, errait;
Sous les fleuves, dont l'eau roulait de vagues flammes,
Les sirènes chantaient, monstres aux seins de femmes,
Et le Harz que hantait Velléda, le Taunus
Où Spillyre essuyait dans l'herbe ses pieds nus,
Ont encor toute l'âpre et divine tristesse
Que laisse dans les bois profonds la prophétesse;
La nuit, la Forêt-Noire est un sinistre éden;
Le clair de lune, aux bords du Neckar, fait soudain
Sonores et vivants les arbres pleins de fées.
Ô teutons, vos tombeaux ont des airs de trophées;

Vos aïeux n'ont semé que de grands ossements;
Vos lauriers sont partout; soyez fiers, allemands.
Le seul pied des titans chausse votre sandale.
Tatouage éclatant, la gloire féodale
Dore vos morions, blasonne vos écus;
Comme Rome Coclès vous avez Galgacus,
Vous avez Beethoven comme la Grèce Homère;
L'Allemagne est puissante et superbe.

À LA FRANCE.

Ô ma mère!

II

À PRINCE PRINCE ET DEMI.

*

L'empereur fait la guerre au roi.

Nous nous disions :
— Les guerres sont le seuil des révolutions. —
Nous pensions : — C'est la guerre. Oui, mais la guerre grande.
L'enfer veut un laurier; la mort veut une offrande;
Ces deux rois ont juré d'éteindre le soleil;
Le sang du globe va couler, vaste et vermeil,
Et les hommes seront fauchés comme des herbes;
Et les vainqueurs seront infâmes, mais superbes. —
Et nous qui voulons l'homme en paix, nous qui donnons
La terre à la charrue et non pas aux canons,
Tristes, mais fiers pourtant, nous disions : — France et Prusse!
Qu'importe ce batave attaquant ce borusse!
Laissons faire les rois; ensuite Dieu viendra.
Et nous rêvions le choc de Vichnou contre Indra,
Un avatar couvé par une apocalypse,
Le flamboiement trouant de toutes parts l'éclipse,
Nous rêvions les combats énormes de la nuit;
Nous rêvions ces chaos de colère et de bruit
Où l'ouragan s'attaque à l'océan, où l'ange,
Étreint par le géant, lutte, et fait un mélange
Du sang céleste avec le sang noir du titan;
Nous rêvions Apollon contre Léviathan;
Nous nous imaginions l'ombre en pleine démence;
Nous heurtions, dans l'horreur d'une querelle immense,
Rosbach contre Iéna, Rome contre Alaric,
Le grand Napoléon et le grand Frédéric;

Nous croyions voir vers nous, en hâte, à tire-d'ailes,
Les victoires voler comme des hirondelles
Et, comme l'oiseau court à son nid, aller droit
A la France, au progrès, à la justice, au droit;
Nous croyions assister au choc fatal des trônes,
A la sinistre mort des vieilles Babylones,
Au continent broyé, tué, ressuscité
Dans une éclosion d'aube et de liberté,
Et voir peut-être, après de monstrueux désastres,
Naître un monde à travers des écroulements d'astres!

Ainsi nous songions. Soit, disions-nous, ce sera,
Comme Arbelle, Actium, Trasimène et Zara,
Affreux, mais grandiose. Un gouffre avec sa pente,
Et l'univers tout près du bord, comme à Lépante,
Comme à Tolbiac, comme à Tyr, comme à Poitiers.
La Colère, la Force et la Nuit, noirs portiers,
Vont ouvrir devant nous la tombe toute grande.
Il faudra que le Sud ou le Nord y descende;
Il faudra qu'une race ou l'autre tombe au fond
De l'abîme où les rois et les dieux se défont.
Et pensifs, croyant voir venir vers nous la gloire,
Les chocs comme en ont vu les hommes de la Loire,
Wagram tonnant, Leipsick magnifique et hideux,
Cyrus, Sennachérib, César, Frédéric Deux,
Nemrod, nous frémissions de ces sombres approches... —

Tout à coup nous sentons une main dans nos poches.

*

Il s'agit de ceci : nous prendre notre argent.

Certe, on se disait bien : Bonaparte indigent
Fut un escroc, et doit avoir pour espérance
De voler l'Allemagne ayant volé la France;

IMPRIMERIE NATIONALE

Il filouta le trône; il est vil, fourbe et laid;
C'est vrai; mais nous faisions ce rêve qu'il allait
Rencontrer un vieux roi, fier de sa vieille race,
Ayant Dieu pour couronne et l'honneur pour cuirasse,
Et trouver devant lui, comme au temps des Dunois,
Un de ces paladins des antiques tournois
Dont on voit vaguement se modeler l'armure
Dans les nuages pleins d'aurore et de murmure.
Ô chute! illusion! changement de décor!
C'est le coup de sifflet et non le son du cor.
La nuit. Un hallier fauve où des sabres fourmillent.
Des canons de fusils entre les branches brillent;
Cris dans l'ombre. Surprise, embuscade. Arrêtez!
Tout s'éclaire; et le bois offre de tous côtés
Sa claire-voie où brille une lumière rouge.
Sus! on casse la tête à tous si quelqu'un bouge.
La face contre terre et personne debout!
Et maintenant donnez votre argent — donnez tout.
Qu'il vous plaise ou non d'être à genoux dans la boue,
Qu'importe! et l'on vous fouille, et l'on vous couche en joue.
Nous sommes dix contre un, tous armés jusqu'aux dents,
Et si vous résistez, vous êtes imprudents.
Obéissez! Ces voix semblent sortir d'un antre.
Que faire? on tend sa bourse, on se met à plat ventre,
Et pendant que, le front par terre, on se soumet,
On songe à ces pays que jadis on nommait
La Pologne, Francfort, la Hesse, le Hanovre.
C'est fait! relevez-vous! on se retrouve pauvre
En pleine Forêt-Noire, et nous reconnaissons,
Nous point initiés aux fauves trahisons,
Nous ignorants dans l'art de régner, nous profanes,
Que Cartouche faisait la guerre à Schinderhannes.

III

DIGNES L'UN DE L'AUTRE.

Donc regardez. Ici le jocrisse du crime;
Là, follement servi par tous ceux qu'il opprime,
L'ogre du droit divin, dévot, correct, moral,
Né pour être empereur et rester caporal.
Ici c'est le bohême et là c'est le sicambre.
Le coupe-gorge lutte avec le deux-décembre.
Le lièvre d'un côté, de l'autre le chacal.
Le ravin d'Ollioule et la maison Bancal
Semblent avoir fourni certains rois; les Calabres
N'ont rien de plus affreux que ces traîneurs de sabres;
Pillage, extorsion, c'est leur guerre; un tel art
Charmerait Poulailler, mais troublerait Folard.
C'est l'arrestation nocturne d'un carrosse.

Oui, Bonaparte est vil, mais Guillaume est atroce,
Et rien n'est imbécile, hélas, comme le gant
Que ce filou naïf jette à ce noir brigand.
L'un attaque avec rien; l'autre accepte l'approche
Et tire brusquement la foudre de sa poche;
Ce tonnerre était doux et traître, et se cachait.
Leur empereur avait le nôtre pour hochet.
Il riait : Viens, petit! Le petit vient, trébuche,
Et son piège le fait tomber dans une embûche.
Carnage, tas de morts, deuil, horreur, trahison,
Tumulte infâme autour du sinistre horizon;
Et le penseur, devant ces attentats sans nombre,
Est pris d'on ne sait quel éblouissement sombre.
Que de crimes, ciel juste! Oh! l'affreux dénouement!
Ô France! un coup de vent dissipe en un moment
Cette ombre de césar et cette ombre d'armée.

Guerre où l'un est la flamme et l'autre la fumée.

IV

PARIS BLOQUÉ.

Ô Ville, tu feras agenouiller l'histoire.
Saigner est ta beauté, mourir est ta victoire.
Mais non, tu ne meurs pas. Ton sang coule, mais ceux
Qui voyaient César rire en tes bras paresseux,
S'étonnent : tu franchis la flamme expiatoire;
Dans l'admiration des peuples, dans la gloire,
Tu retrouves, Paris, bien plus que tu ne perds.
Ceux qui t'assiègent, ville en deuil, tu les conquiers.
La prospérité basse et fausse est la mort lente;
Tu tombais folle et gaie, et tu grandis sanglante.
Tu sors, toi qu'endormit l'empire empoisonneur,
Du rapetissement de ce hideux bonheur.
Tu t'éveilles déesse et chasses le satyre.
Tu redeviens guerrière en devenant martyre;
Et dans l'honneur, le beau, le vrai, les grandes mœurs,
Tu renais d'un côté quand de l'autre tu meurs.

V

A PETITE JEANNE.

Vous eûtes donc hier un an, ma bien-aimée.
Contente, vous jasez, comme, sous la ramée,
Au fond du nid plus tiède ouvrant de vagues yeux,
Les oiseaux nouveau-nés gazouillent, tout joyeux
De sentir qu'il commence à leur pousser des plumes.
Jeanne, ta bouche est rose; et dans les gros volumes
Dont les images font ta joie, et que je dois,
Pour te plaire, laisser chiffonner par tes doigts,
On trouve de beaux vers, mais pas un qui te vaille
Quand tout ton petit corps en me voyant tressaille;
Les plus fameux auteurs n'ont rien écrit de mieux
Que la pensée éclose à demi dans tes yeux,
Et que ta rêverie obscure, éparse, étrange,
Regardant l'homme avec l'ignorance de l'ange.
Jeanne, Dieu n'est pas loin puisque vous êtes là.

Ah! vous avez un an, c'est un âge cela!
Vous êtes par moments grave, quoique ravie;
Vous êtes à l'instant céleste de la vie
Où l'homme n'a pas d'ombre, où dans ses bras ouverts,
Quand il tient ses parents, l'enfant tient l'univers;
Votre jeune âme vit, songe, rit, pleure, espère
D'Alice votre mère à Charles votre père;
Tout l'horizon que peut contenir votre esprit
Va d'elle qui vous berce à lui qui vous sourit;
Ces deux êtres pour vous à cette heure première
Sont toute la caresse et toute la lumière;
Eux deux, eux seuls, ô Jeanne; et c'est juste; et je suis,
Et j'existe, humble aïeul, parce que je vous suis;
Et vous venez, et moi je m'en vais; et j'adore,

N'ayant droit qu'à la nuit, votre droit à l'aurore.
Votre blond frère George et vous, vous suffisez
A mon âme, et je vois vos jeux, et c'est assez;
Et je ne veux, après mes épreuves sans nombre,
Qu'un tombeau sur lequel se découpera l'ombre
De vos berceaux dorés par le soleil levant.

Ah! nouvelle venue innocente, et rêvant,
Vous avez pris pour naître une heure singulière;
Vous êtes, Jeanne, avec les terreurs familière;
Vous souriez devant tout un monde aux abois;
Vous faites votre bruit d'abeille dans les bois,
Ô Jeanne, et vous mêlez votre charmant murmure
Au grand Paris faisant sonner sa grande armure.
Ah! quand je vous entends, Jeanne, et quand je vous vois
Chanter, et, me parlant avec votre humble voix,
Tendre vos douces mains au-dessus de nos têtes,
Il me semble que l'ombre où grondent les tempêtes
Tremble et s'éloigne avec des rugissements sourds,
Et que Dieu fait donner à la ville aux cent tours
Désemparée ainsi qu'un navire qui sombre,
Aux énormes canons gardant le rempart sombre,
A l'univers qui penche et que Paris défend,
Sa bénédiction par un petit enfant.

Paris, 30 septembre 1870.

OCTOBRE.

I

J'étais le vieux rôdeur sauvage de la mer,
Une espèce de spectre au bord du gouffre amer;
J'avais dans l'âpre hiver, dans le vent, dans le givre,
Dans l'orage, l'écume et l'ombre, écrit un livre,
Dont l'ouragan, noir souffle aux ordres du banni,
Tournait chaque feuillet quand je l'avais fini;
Je n'avais rien en moi que l'honneur imperdable;
Je suis venu, j'ai vu la cité formidable,
Elle avait faim, j'ai mis mon livre sous sa dent,
Et j'ai dit à ce peuple altier, farouche, ardent,
A ce peuple indigné, sans peur, sans joug, sans règle,
J'ai dit à ce Paris, comme le klephte à l'aigle :
Mange mon cœur, ton aile en croîtra d'un empan.

Quand le Christ expira, quand mourut le grand Pan,
Jean et Luc en Judée et dans l'Inde Épicure
Entendirent un cri d'inquiétude obscure;
La terre tressaillit quand l'Olympe tomba;
D'Ophir à Chanaan et d'Assur à Saba,
Comme un socle en ployant fait ployer la colonne,
Tout l'Orient pencha quand croula Babylone;
La même horreur sacrée est dans l'homme aujourd'hui,
Et l'édifice sent fléchir le point d'appui;
Tous tremblent pour Paris qu'étreint une main vile;
On tuerait l'Univers si l'on tuait la Ville;
C'est plus qu'un peuple, c'est le monde que les rois

Tâchent de clouer, morne et sanglant, sur la croix;
Le supplice effrayant du genre humain commence.

Donc luttons. Plus que Troie et Tyr, plus que Numance,
Paris assiégé doit l'exemple. Soyons grands.
Affrontons les bandits conduits par les tyrans.
Les huns reviennent comme au temps de Frédégaire;
Laissons rouler vers nous les machines de guerre;
Faisons front, tenons tête; acceptons, seuls, trahis,
Sanglants, le dur travail de sauver ce pays.
Tomber, mais sans avoir tremblé, c'est la victoire.
Être la rêverie immense de l'histoire,
Faire que tout chercheur du vrai, du grand, du beau,
Met le doigt sur sa bouche en voyant un tombeau,
C'est aussi bien l'honneur d'un peuple que d'un homme,
Et Caton est trop grand s'il est plus grand que Rome;
Rome doit l'égaler, Rome doit l'imiter;
Donc Rome doit combattre, et Paris doit lutter.
Notre labeur finit par être notre gerbe.
Combats, ô mon Paris! aie, ô peuple superbe,
Criblé de flèches, mais sans tache à ton écu,
L'illustre acharnement de n'être pas vaincu.

II

Et voilà donc les jours tragiques revenus!
On dirait, à voir tant de signes inconnus,
Que pour les nations commence une autre hégire.

Pâle Alighieri, toi, frère de Cynégire,
Ô sévères témoins, ô justiciers égaux,
Penchés, l'un sur Florence et l'autre sur Argos,
Vous qui fîtes, esprits sur qui l'aigle se pose,
Ces livres redoutés où l'on sent quelque chose
De ce qui gronde et luit derrière l'horizon,
Vous que le genre humain lit avec un frisson,
Songeurs qui pouvez dire en vos tombeaux : Nous sommes
Dieux par le tremblement mystérieux des hommes!
Dante, Eschyle, écoutez et regardez.

Ces rois
Sous leur large couronne ont des fronts trop étroits.
Vous les dédaigneriez. Ils n'ont pas la stature
De ceux que votre vers formidable torture,
Ni du chef argien, ni du baron pisan;
Mais ils sont monstrueux pourtant, convenez-en.
Des premiers rois venus ils ont l'aspect vulgaire;
Mais ils viennent avec des légions de guerre.
Ils poussent sur Paris les sept peuples saxons.
Hideux, casqués, dorés, tatoués de blasons,
Il faut que chacun d'eux de meurtre se repaisse;
Chacun de ces rois prend pour emblème une espèce
De bête fauve et fait luire à son morion
La chimère d'un rude et morne alérion,
Ou quelque impur dragon agitant sa crinière;
Et le grand chef arbore à sa haute bannière,
Teinte des deux reflets du tombeau tour à tour,

Un aigle étrange, blanc la nuit et noir le jour.
Avec eux, à grand bruit et sous toutes les formes,
Krupps, bombardes, canons, mitrailleuses énormes,
Ils traînent sous ce mur qu'ils nomment ennemi
Le bronze, ce muet, cet esclave endormi,
Qui, tout à coup hurlant lorsqu'on le démusèle,
Est pris d'on ne sait quel épouvantable zèle
Et se met à détruire une ville, sans frein,
Sans trêve, avec la joie horrible de l'airain,
Comme s'il se vengeait, sur ces tours abattues,
D'être employé par l'homme à d'infâmes statues;
Et comme s'il disait : Peuple, contemple en moi
Le monstre avec lequel tu fais ensuite un roi!
Tout tremble, et les sept chefs dans la haine s'unissent.

Ils sont là, menaçant Paris. Ils le punissent.
De quoi? D'être la France et d'être l'univers,
De briller au-dessus des gouffres entr'ouverts,
D'être un bras de géant tenant une poignée
De rayons, dont l'Europe est à jamais baignée;
Ils punissent Paris d'être la liberté;
Ils punissent Paris d'être cette cité
Où Danton gronde, où luit Molière, où rit Voltaire;
Ils punissent Paris d'être âme de la terre,
D'être ce qui devient de plus en plus vivant,
Le grand flambeau profond que n'éteint aucun vent,
L'idée en feu perçant ce nuage, le nombre,
Le croissant du progrès clair au fond du ciel sombre;
Ils punissent Paris de dénoncer l'erreur,
D'être l'avertisseur et d'être l'éclaireur,
De montrer sous leur gloire affreuse un cimetière,
D'abolir l'échafaud, le trône, la frontière,
La borne, le combat, l'obstacle, le fossé,
Et d'être l'avenir quand ils sont le passé.

Et ce n'est pas leur faute; ils sont les forces noires.
Ils suivent dans la nuit toutes les sombres gloires,

Caïn, Nemrod, Rhamsès, Cyrus, Gengis, Timour.
Ils combattent le droit, la lumière, l'amour.
Ils voudraient être grands et ne sont que difformes.
Terre, ils ne veulent pas qu'heureuse, tu t'endormes
Dans les bras de la paix sacrée, et dans l'hymen
De la clarté divine avec l'esprit humain.
Ils condamnent le frère à dévorer le frère,
Le peuple à massacrer le peuple, et leur misère
C'est d'être tout-puissants, et que tous leurs instincts,
Allumés pour l'enfer, soient pour le ciel éteints.
Rois hideux! On verra, certe, avant que leur âme
Renonce à la tuerie, au glaive, au meurtre infâme,
Aux clairons, au cheval de guerre qui hennit,
L'oiseau ne plus savoir le chemin de son nid,
Le tigre épris du cygne, et l'abeille oublieuse
De sa ruche sauvage au creux noir de l'yeuse.

III

Sept. Le chiffre du mal. Le nombre où Dieu ramène,
Comme en un vil cachot, toute la faute humaine.
Sept princes. Wurtemberg et Mecklembourg, Nassau,
Saxe, Bade, Bavière et Prusse, affreux réseau.
Ils dressent dans la nuit leurs tentes sépulcrales.
Les cercles de l'enfer sont là, mornes spirales;
Haine, hiver, guerre, deuil, peste, famine, ennui.
Paris a les sept nœuds des ténèbres sur lui.
Paris devant son mur a sept chefs comme Thèbe.

Spectacle inouï! l'astre assiégé par l'Érèbe.

La nuit donne l'assaut à la lumière. Un cri
Sort de l'astre en détresse, et le néant a ri.
La cécité combat le jour; la morne envie
Attaque le cratère auguste de la vie,
Le grand foyer central, l'astre aux astres uni.
Tous les yeux inconnus ouverts dans l'infini
S'étonnent; qu'est-ce donc? Quoi! la clarté se voile!
Un long frisson d'horreur court d'étoile en étoile.
Sauve ton œuvre, ô Dieu, toi qui d'un souffle émeus
L'ombre où Léviathan tord ses bras venimeux!
C'en est fait. La bataille infâme est commencée.

Comme un phare jadis gardait la porte Scée,
Un flamboiement jaillit de l'astre, avertissant
Le ciel que l'enfer monte et que la nuit descend.
Le gouffre est comme un mur énorme de fumée
Où fourmille on ne sait quelle farouche armée;
Nuage monstrueux où luisent des airains;

Et les bruits infernaux et les bruits souterrains
Se mêlent, et, hurlant au fond de la géhenne,
Les tonnerres ont l'air de bêtes à la chaîne.
Une marée informe où grondent les typhons
Arrive, croît et roule avec des cris profonds,
Et ce chaos s'acharne à tuer cette sphère.
Lui frappe avec la flamme, elle avec la lumière;
Et l'abîme a l'éclair et l'astre a le rayon.
L'obscurité, flot, brume, ouragan, tourbillon,
Tombant sur l'astre, encor, toujours, encore, encore,
Cherche à se verser toute en ce puits de l'aurore.
Qui l'emportera? Crainte, espoir! Frémissements!
La splendide rondeur de l'astre, par moments,
Sous d'affreux gonflements de ténèbres s'efface,
Et, comme vaguement tremble et flotte une face,
De plus en plus sinistre et pâle, il disparaît.
Est-ce que d'une étoile on prononce l'arrêt?
Qui donc le peut? qui donc a droit d'ôter au monde
Cette lueur sacrée et cette âme profonde?
L'enfer semble une gueule effroyable qui mord.
Et l'on ne voit plus l'astre. Est-ce donc qu'il est mort?

Tout à coup un rayon sort par une trouée.
Une crinière en feu, par les vents secouée,
Apparaît... — Le voilà!

C'est lui. Vivant, aimant,
Il condamne la Nuit à l'éblouissement,
Et, soudain reparu dans sa beauté première,
La couvre d'une écume immense de lumière.

Le chaos est-il donc vaincu? Non. La noirceur
Redouble, et le reflux du gouffre envahisseur
Revient, et l'on dirait que Dieu se décourage.

De nouveau, dans l'horreur, dans la nuit, dans l'orage,
On cherche l'astre. Où donc est-il? Quel guet-apens!

Et rien ne continue, et tout est en suspens;
La création sent qu'elle est témoin d'un crime;
Et l'univers regarde avec stupeur l'abîme
Qui, sans relâche, au fond du firmament vermeil,
Jette un vomissement d'ombre sur le soleil.

NOVEMBRE.

I

DU HAUT DE LA MURAILLE DE PARIS
À LA NUIT TOMBANTE.

L'occident était blanc, l'orient était noir,
Comme si quelque bras sorti des ossuaires
Dressait un catafalque aux colonnes du soir,
Et sur le firmament déployait deux suaires.

Et la nuit se fermait ainsi qu'une prison.
L'oiseau mêlait sa plainte au frisson de la plante.
J'allais. Quand je levai mes yeux vers l'horizon,
Le couchant n'était plus qu'une lame sanglante.

Cela faisait penser à quelque grand duel
D'un monstre contre un dieu, tous deux de même taille;
Et l'on eût dit l'épée effrayante du ciel
Rouge et tombée à terre après une bataille.

II

PARIS DIFFAMÉ À BERLIN.

Pour la sinistre nuit l'aurore est un scandale;
Et l'athénien semble un affront au vandale.
Paris, en même temps qu'on t'attaque, on voudrait
Donner au guet-apens le faux air d'un arrêt;
Le cuistre aide le reître; ils font cette gageure,
Déshonorer la ville héroïque; et l'injure
Pleut, mêlée à l'obus, dans le bombardement;
Ici le soudard tue et là le rhéteur ment;
On te dénonce au nom des mœurs, au nom du culte;
C'est afin de pouvoir t'égorger qu'on t'insulte,
La calomnie ayant pour but l'assassinat.
Ô ville, dont le peuple est grand comme un sénat,
Combats, tire l'épée, ô cité de lumière
Qui fondes l'atelier, qui défends la chaumière,
Va, laisse, ô fier chef-lieu des hommes tous égaux,
Hurler autour de toi l'affreux tas des bigots,
Noirs sauveurs de l'autel et du trône, hypocrites
Par qui dans tous les temps les clartés sont proscrites,
Qui gardent tous les dieux contre tous les esprits,
Et dont nous entendons dans l'histoire les cris,
A Rome, à Thèbe, à Delphe, à Memphis, à Mycènes,
Pareils aux aboiements lointains des chiens obscènes.

III

À TOUS CES PRINCES.

★

Rois teutons, vous avez mal copié vos pères.
Ils se précipitaient hors de leurs grands repaires,
Le glaive au poing, tâchant d'avoir ceci pour eux
D'être les plus vaillants et non les plus nombreux.
Vous, vous faites la guerre autrement.

On se glisse
Sans bruit, dans l'ombre, avec le hasard pour complice,
Jusque dans le pays d'à côté, doucement,
Un peu comme un larron, presque comme un amant,
Baissant la voix, courbant le front, cachant sa lampe,
On se fait invisible au fond des bois, on rampe;
Puis brusquement, criant vivat, hourrah, haro,
On tire un million de sabres du fourreau,
On se rue, et l'on frappe et d'estoc et de taille
Sur le voisin, lequel a, dans cette bataille,
Rien pour armée avec zéro pour général.
Vos aïeux, que Luther berçait de son choral,
N'eussent point accepté de vaincre de la sorte;
Car la soif conquérante était en eux moins forte
Que la pudeur guerrière, et tous avaient au cœur
Le désir d'être grand plus que d'être vainqueur.
Vous, princes, vous semez, de Sedan à Versailles,
Dans votre route obscure à travers les broussailles,
Toutes sortes d'exploits louches et singuliers
Dont se fût indignée au temps des chevaliers
La magnanimité farouche de l'épée.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Rois, la guerre n'est pas digne de l'épopée
Lorsqu'elle est espionne et traître, et qu'elle met
Une cocarde au vol, à la fraude un plumet!
Guillaume est empereur, Bismarck est trabucaire;
Charlemagne à sa droite asseoit Robert-Macaire;
On livre aux mamelouks, aux pandours, aux strélitz,
Aux reîtres, aux hulans, la France d'Austerlitz;
On en fait son butin, sa proie et sa prébende.
Où fut la grande armée on est l'énorme bande.

*

Ivres, ils vont au gouffre obscur qui les attend.
Ainsi l'ours, à vau-l'eau sur le glacier flottant,
Ne sent pas sous lui fondre et crouler la banquise.

Soit, princes. Vautrez-vous sur la France conquise.
De l'Alsace aux abois, de la Lorraine en sang,
De Metz qu'on vous vendit, de Strasbourg frémissant
Dont vous n'éteindrez pas la tragique auréole,
Vous aurez ce qu'on a des femmes qu'on viole,
La nudité, le lit, et la haine à jamais.

Oui, le corps souillé, froid, sinistre désormais,
Quand on les prend de force en des étreintes viles,
C'est tout ce qu'on obtient des vierges et des villes.

Moissonnez les vivants comme un champ de blé mûr,
Cernez Paris, jetez la flamme à ce grand mur,
Tuez à Châteaudun, tuez à Gravelotte,
Ô rois, désespérez la mère qui sanglote,
Poussez l'effrayant cri de l'ombre : Exterminons!
Secouez vos drapeaux et roulez vos canons;
A ce bruit triomphal il manque quelque chose.
La porte de rayons dans les cieux reste close;
Et sur la terre en deuil pas un laurier ne sent

La sève lui venir de tous ces flots de sang.
Là-haut au loin, le groupe altier des Renommées,
Immobile, indigné, les ailes refermées,
Tourne le dos, se tait, refuse de rien voir,
Et l'on distingue, au fond de ce firmament noir,
Le morne abaissement de leurs trompettes sombres.

Dire que pas un nom ne sort de ces décombres!
Ô gloire, ces héros comment s'appellent-ils?
Quoi! ces triomphateurs hautains, sanglants, subtils,
Quoi! ces envahisseurs que tant de rage anime
Ne peuvent même pas sortir de l'anonyme,
Et ce comble d'affront sur nous s'appesantit
Que la victoire est grande et le vainqueur petit!

IV

BANCROFT.

Qu'est-ce que cela fait à cette grande France?
Son tragique dédain va jusqu'à l'ignorance.
Elle existe, et ne sait ce que dit d'elle un tas
D'inconnus, chez les rois ou dans les galetas;
Soyez un va-nu-pieds ou soyez un ministre,
Vous n'avez point du mal la majesté sinistre;
Vous bourdonnez en vain sur son éternité.
Vous l'insultez. Qui donc avez-vous insulté?
Elle n'aperçoit pas dans ses deuils ou ses fêtes
L'espèce d'ombre obscure et vague que vous êtes.
Tâchez d'être quelqu'un, Tibère, Gengiskan,
Soyez l'homme fléau, soyez l'homme volcan,
On examinera si vous valez la peine
Qu'on vous méprise; ayez quelque titre à la haine,
Et l'on verra. Sinon, allez-vous-en. Un nain
Peut à sa petitesse ajouter son venin
Sans cesser d'être un nain, et qu'importe l'atome?
Qu'importe l'affront vil qui tombe de cet homme?
Qu'importent les néants qui passent et s'en vont?
Sans faire remuer la tête énorme, au fond
Du désert où l'on voit rôder le lynx féroce,
Le stercoraire peut prendre avec le colosse
Immobile à jamais sous le ciel étoilé,
Des familiarités d'oiseau vite envolé.

V

EN VOYANT FLOTTER SUR LA SEINE
DES CADAVRES PRUSSIENS.

Oui, vous êtes venus et vous voilà couchés;
Vous voilà caressés, portés, baisés, penchés,
Sur le souple oreiller de l'eau molle et profonde;
Vous voilà dans les draps froids et mouillés de l'onde;
C'est bien vous, fils du Nord, nus sur le flot dormant!
Vous fermez vos yeux bleus dans ce doux bercement.
Vous aviez dit : «— Allons chez la prostituée.
Babylone, aux baisers du monde habituée,
Est là-bas; elle abonde en rires, en chansons;
C'est là que nous aurons du plaisir; ô saxons,
Ô germains, vers le sud tournons notre œil oblique,
Vite! en France! Paris, cette ville publique,
Qui pour les étrangers se farde et s'embellit,
Nous ouvrira ses bras...» — Et la Seine son lit.

VI

Prêcher la guerre après avoir plaidé la paix!
Sagesse, dit le sage, eh quoi, tu me trompais!
Ô sagesse, où sont donc les paroles clémentes?
Se peut-il qu'on t'aveugle ou que tu te démentes?
Et la fraternité, qu'en fais-tu? te voilà
Exterminant Caïn, foudroyant Attila!
— Homme, je ne t'ai pas trompé, dit la sagesse.
Tout commence en refus et finit en largesse;
L'hiver mène au printemps et la haine à l'amour.
On croit travailler contre et l'on travaille pour.
En se superposant sans mesure et sans nombre,
Les vérités parfois font un tel amas d'ombre
Que l'homme est inquiet devant leur profondeur;
La providence est noire à force de grandeur;
Ainsi la nuit sinistre et sainte fait ses voiles
De ténèbres avec des épaisseurs d'étoiles.

VII

Je ne sais si je vais sembler étrange à ceux
Qui pensent que devant le sort trouble et chanceux,
Devant Sedan, devant le flamboiement du glaive,
Il faut brûler un cierge à Sainte-Geneviève,
Qu'on serait sûr d'avoir le secours le plus vrai
En redorant à neuf Notre-Dame d'Auray,
Et qu'on arrête court l'obus, le plomb qui tonne,
Et la mitraille, avec une oraison bretonne;
Je paraîtrai sauvage et fort mal élevé
Aux gens qui dans des coins chuchotent des Ave
Pendant que le sang coule à flots de notre veine,
Et qui contre un canon braquent une neuvaine;
Mais je dis qu'il est temps d'agir et de songer
A la levée en masse, à l'abîme, au danger
Qui, lorsqu'autour de nous son cercle se resserre,
A ce mérite, étant hideux, d'être sincère,
D'être franchement fauve et sombre, et de t'offrir,
France, une occasion sublime de mourir;
J'affirme que le camp monstrueux des barbares,
Que les ours de leur cage ayant brisé les barres,
Approchent, que d'horreur les peuples sont émus,
Que nous ne sommes plus au temps des Oremus,
Que les hordes sont là, que Paris est leur cible,
Et que nous devons tous pousser un cri terrible!
Aux armes, citoyens! aux fourches, paysans!
Jette là ton psautier pour les agonisants,
Général, et faisons en hâte une trouée!
La Marseillaise n'est pas encore enrouée,
Le cheval que montait Kléber n'est pas fourbu,
Tout le vin de l'audace immense n'est pas bu,
Et Danton nous en laisse assez au fond du verre

Pour donner à la Prusse une chasse sévère,
Et pour épouvanter le vieux monde aux abois
De la réception que nous faisons aux rois!
Dussions-nous succomber d'ailleurs, la mort est grande.
Quand un trop bon chrétien dans la cité commande,
Quand je crois qu'on a peur, quand je vois qu'on attend,
Qu'est-ce que vous voulez, je ne suis pas content.
Ce chef vers son curé tourne un œil trop humide;
Je le vois soldat brave et général timide;
Comme le vieil Entelle et le vieux d'Aubigné,
J'ai des frémissements, je frissonne indigné;
Nous sommes dans Paris, volcan, fournaise d'âmes,
Près de deux millions d'hommes, d'enfants, de femmes,
Pas un n'entend céder, pas une; et nous voulons
La colère plus prompte et les discours moins longs;
Et je l'irais demain dire à l'hôtel de ville
Si je ne sentais poindre une guerre civile,
Ô patrie accablée, et si je ne craignais
D'ajouter cette corde affreuse à tes poignets,
Et de te voir traînée autour du mur en flamme,
Dans la fange et le sang, derrière un char infâme,
D'abord par tes vainqueurs, ensuite par tes fils!
Ces fiers parisiens bravent tous les défis;
Ils acceptent le froid, la faim, rien ne les dompte,
Ne trouvant d'impossible à porter que la honte;
On mange du pain noir n'ayant plus de pain bis;
Soit; mais se laisser prendre ainsi que des brebis,
Ce n'est pas leur humeur, et tous veulent qu'on sorte,
Et nous voulons nous-même enfoncer notre porte,
Et, s'il le faut, le front levé vers l'orient,
Nous mettre en liberté dans la tombe, en criant :
Concorde! en attestant l'avenir, l'espérance,
L'aurore; et c'est ainsi qu'agonise la France!

C'est pourquoi je déclare en cette extrémité
Que l'homme a pour bien faire un cœur illimité,
Qu'il faut copier Sparte et Rome notre aïeule,

Et qu'un peuple est borné par sa lâcheté seule;
J'écarte le mauvais exemple, ce lépreux;
A cette heure il nous faut mieux que les anciens preux
Qui souvent s'attardaient trop longtemps aux chapelles;
Je dis qu'à ton secours, France, tu nous appelles;
Qu'un courage qui chante au lutrin est bâtard,
Qu'il sied de tout risquer, et qu'il est déjà tard!
C'est mon avis, devant les trompettes farouches,
Devant les ouragans gonflant leurs noires bouches,
Devant le Nord féroce attaquant le Midi,
Que nous avons besoin de quelqu'un de hardi;
Et que, lorsqu'il s'agit de chasser les vandales,
De refouler le flot des bandes féodales,
De délivrer l'Europe en délivrant Paris,
Et d'en finir avec ceux qui nous ont surpris,
Avec tant d'épouvante, avec tant de misère,
Il nous faut une épée et non pas un rosaire.

VIII

Qu'on ne s'y trompe pas, je n'ai jamais caché
Que j'étais sur l'énigme éternelle penché;
Je sais qu'être à demi plongé dans l'équilibre
De la terre et des cieux, nous fait l'âme plus libre;
Je sais qu'en s'appuyant sur l'inconnu, l'on sent
Quelque chose d'immense et de bon qui descend,
Et qu'on voit le néant des rois, et qu'on résiste
Et qu'on lutte et qu'on marche avec un cœur moins triste;
Je sais qu'il est d'altiers prophètes qu'un danger
Tente, et que l'habitude auguste de songer,
De méditer, d'aimer, de croire, et d'être en somme
A genoux devant Dieu, met debout devant l'homme;
Certes, je suis courbé sous l'infini profond.
Mais le ciel ne fait pas ce que les hommes font;
Chacun a son devoir et chacun a sa tâche;
Je sais aussi cela. Quand le destin est lâche,
C'est à nous de lui faire obstacle rudement,
Sans aller déranger l'éclair du firmament,
Et j'attends, pour le vaincre, un moins grand phénomène
Du tonnerre divin que de la foudre humaine.

IX

À L'ÉVÊQUE QUI M'APPELLE ATHÉE.

Athée? entendons-nous, prêtre, une fois pour toutes.
M'espionner, guetter mon âme, être aux écoutes,
Regarder par le trou de la serrure au fond
De mon esprit, chercher jusqu'où mes doutes vont,
Questionner l'enfer, consulter son registre
De police, à travers son soupirail sinistre,
Pour voir ce que je nie ou bien ce que je croi,
Ne prends pas cette peine inutile. Ma foi
Est simple, et je la dis. J'aime la clarté franche.

S'il s'agit d'un bonhomme à longue barbe blanche,
D'une espèce de pape ou d'empereur, assis
Sur un trône qu'on nomme au théâtre un châssis,
Dans la nuée, ayant un oiseau sur sa tête,
A sa droite un archange, à sa gauche un prophète,
Entre ses bras son fils pâle et percé de clous,
Un et triple, écoutant des harpes, Dieu jaloux,
Dieu vengeur, que Garasse enregistre, qu'annote
L'abbé Pluche en Sorbonne et qu'approuve Nonotte;
S'il s'agit de ce Dieu que constate Trublet,
Dieu foulant aux pieds ceux que Moïse accablait,
Sacrant tous les bandits royaux dans leurs repaires,
Punissant les enfants pour la faute des pères,
Arrêtant le soleil à l'heure où le soir naît,
Au risque de casser le grand ressort tout net;
Dieu mauvais géographe et mauvais astronome,
Contrefaçon immense et petite de l'homme,
En colère, et faisant la moue au genre humain,
Comme un Père Duchêne un grand sabre à la main;
Dieu qui volontiers damne et rarement pardonne,

Qui sur un passe-droit consulte une madone;
Dieu qui dans son ciel bleu se donne le devoir
D'imiter nos défauts, et le luxe d'avoir
Des fléaux, comme on a des chiens; qui trouble l'ordre,
Lâche sur nous Nemrod et Cyrus, nous fait mordre
Par Cambyse, et nous jette aux jambes Attila,
Prêtre, oui, je suis athée à ce vieux bon Dieu-là.

Mais s'il s'agit de l'être absolu qui condense
Là-haut tout l'idéal dans toute l'évidence,
Par qui, manifestant l'unité de la loi,
L'univers peut, ainsi que l'homme, dire : Moi;
De l'être dont je sens l'âme au fond de mon âme,
De l'être qui me parle à voix basse, et réclame
Sans cesse pour le vrai contre le faux, parmi
Les instincts dont le flot nous submerge à demi;
S'il s'agit du témoin dont ma pensée obscure
A parfois la caresse et parfois la piqûre
Selon qu'en moi, montant au bien, tombant au mal,
Je sens l'esprit grandir ou croître l'animal;
S'il s'agit du prodige immanent qu'on sent vivre
Plus que nous ne vivons, et dont notre âme est ivre
Toutes les fois qu'elle est sublime, et qu'elle va,
Où s'envola Socrate, où Jésus arriva,
Pour le juste, le vrai, le beau, droit au martyre,
Toutes les fois qu'au gouffre un grand devoir l'attire,
Toutes les fois qu'elle est dans l'orage alcyon,
Toutes les fois qu'elle a l'aüguste ambition
D'aller, à travers l'ombre infâme qu'elle abhorre
Et de l'autre côté des nuits, trouver l'aurore;
Ô prêtre, s'il s'agit de ce quelqu'un profond
Que les religions ne font ni ne défont,
Que nous devinons bon et que nous sentons sage,
Qui n'a pas de contour, qui n'a pas de visage,
Et pas de fils, ayant plus de paternité
Et plus d'amour que n'a de lumière l'été;
S'il s'agit de ce vaste inconnu que ne nomme,

N'explique et ne commente aucun Deutéronome,
Qu'aucun Calmet ne peut lire en aucun Esdras,
Que l'enfant dans sa crèche et les morts dans leurs draps
Distinguent vaguement d'en bas comme une cime,
Très-Haut qui n'est mangeable en aucun pain azime,
Qui, parce que deux cœurs s'aiment, n'est point fâché,
Et qui voit la nature où tu vois le péché;
S'il s'agit de ce Tout vertigineux des êtres
Qui parle par la voix des éléments, sans prêtres,
Sans bibles, point charnel et point officiel,
Qui pour livre a l'abîme et pour temple le ciel,
Loi, Vie, Âme, invisible à force d'être énorme,
Impalpable à ce point qu'en dehors de la forme
Des choses, que dissipe un souffle aérien,
On l'aperçoit dans tout sans le saisir dans rien;
S'il s'agit du suprême Immuable, solstice
De la raison, du droit, du bien, de la justice,
En équilibre avec l'infini, maintenant,
Autrefois, aujourd'hui, demain, toujours, donnant
Aux soleils la durée, aux cœurs la patience,
Qui, clarté hors de nous, est en nous conscience;
Si c'est de ce Dieu-là qu'il s'agit, de celui
Qui toujours dans l'aurore et dans la tombe a lui,
Étant ce qui commence et ce qui recommence;
S'il s'agit du principe éternel, simple, immense,
Qui pense puisqu'il est, qui de tout est le lieu,
Et que, faute d'un nom plus grand, j'appelle Dieu,
Alors tout change, alors nos esprits se retournent,
Le tien vers la nuit, gouffre et cloaque où séjournent
Les rires, les néants, sinistre vision,
Et le mien vers le jour, sainte affirmation,
Hymne, éblouissement de mon âme enchantée;
Et c'est moi le croyant, prêtre, et c'est toi l'athée.

X

À L'ENFANT MALADE

PENDANT LE SIÈGE.

Si vous continuez d'être ainsi toute pâle
Dans notre air étouffant,
Si je vous vois entrer dans mon ombre fatale,
Moi vieillard, vous enfant;

Si je vois de nos jours se confondre la chaîne,
Moi qui sur mes genoux
Vous contemple, et qui veux la mort pour moi prochaine,
Et lointaine pour vous;

Si vos mains sont toujours diaphanes et frêles,
Si, dans votre berceau,
Tremblante, vous avez l'air d'attendre des ailes
Comme un petit oiseau;

Si vous ne semblez pas prendre sur notre terre
Racine pour longtemps,
Si vous laissez errer, Jeanne, en notre mystère
Vos doux yeux mécontents;

Si je ne vous vois pas gaie et rose et très forte,
Si, triste, vous rêvez,
Si vous ne fermez pas derrière vous la porte
Par où vous arrivez;

Si je ne vous vois pas comme une belle femme
Marcher, vous bien porter,

Rire, et si vous semblez être une petite âme
Qui ne veut pas rester,

Je croirai qu'en ce monde où le suaire au lange
Parfois peut confiner,
Vous venez pour partir, et que vous êtes l'ange
Chargé de m'emmener.

DÉCEMBRE.

I

Ah! c'est un rêve! non! nous n'y consentons point.
Dresse-toi, la colère au cœur, l'épée au poing,
France! prends ton bâton, prends ta fourche, ramasse
Les pierres du chemin, debout, levée en masse!
France! qu'est-ce que c'est que cette guerre-là?
Nous refusons Mandrin, Dieu nous doit Attila.
Toujours, quand il lui plaît d'abattre un grand empire,
Un noble peuple, en qui le genre humain respire,
Rome ou Thèbes, le sort respectueux se sert
De quelque monstre auguste et fauve du désert.
Pourquoi donc cet affront? c'est trop. Tu t'y résignes,
Toi, France? non, jamais. Certes, nous étions dignes
D'être dévorés, peuple, et nous sommes mangés!
C'est trop de s'être dit : — Nous serons égorgés
Comme Athène et Memphis, comme Troie et Solime,
Grandement, dans l'éclair d'une lutte sublime! —
Et de se sentir mordre, en bas, obscurément,
Dans l'ombre, et d'être en proie à ce fourmillement,
Les pillages, les vols, les pestes, les famines!
D'espérer les lions, et d'avoir les vermines!

IMPRIMERIE NATIONALE.

II

Vision sombre! un peuple en assassine un autre.

Et la même origine, ô saxons, est la nôtre!
Et nous sommes sortis du même flanc profond!
La Germanie avec la Gaule se confond
Dans cette antique Europe où s'ébauche l'histoire.
Croître ensemble, ce fut longtemps notre victoire;
Les deux peuples s'aidaient, couple heureux, triomphant,
Tendre, et Caïn petit aimait Abel enfant.
Nous étions le grand peuple égal au peuple scythe;
Et c'est de vous, germains, et de nous, que Tacite
Disait : — Leur âme est fière. Un dieu fort les soutient.
Chez eux la femme pleure et l'homme se souvient. —
Si Rome osait risquer ses aigles dans nos landes,
Les celtes entendaient l'appel guerrier des vendes,
On battait le préteur, on chassait le consul,
Et Teutatès venait au secours d'Irmensul;
On se donnait l'appui glorieux et fidèle
Tantôt d'un coup d'épée et tantôt d'un coup d'aile;
Le même autel de pierre, étrange et plein de voix,
Faisait agenouiller sur l'herbe, au fond des bois,
Les teutons de Cologne et les bretons de Nante;
Et quand la Walkyrie, ailée et frissonnante,
Traversait l'ombre, Hermann chez vous, chez nous Brennus,
Voyaient la même étoile entre ses deux seins nus.

Allemands, regardez au-dessus de vos têtes,
Dans le grand ciel, tandis qu'acharnés aux conquêtes,
Vous, germains, vous venez poignarder les gaulois,
Tandis que vous foulez aux pieds toutes les lois,
Plus souillés que grandis par des victoires traîtres,
Vous verrez vos aïeux saluer nos ancêtres.

III

LE MESSAGE DE GRANT.

Ainsi, peuple aux efforts prodigieux enclin,
Ainsi, terre de Penn, de Fulton, de Franklin,
Vivante aube d'un monde, ô grande république,
C'est en ton nom qu'on fait vers l'ombre un pas oblique!
Trahison! par Berlin vouloir Paris détruit!
Au nom de la lumière encourager la nuit!
Quoi! de la liberté faire une renégate!
Est-ce donc pour cela que vint sur sa frégate
Lafayette donnant la main à Rochambeau?
Quand l'obscurité monte, éteindre le flambeau!

Quoi! dire : — Rien n'est vrai que la force. Le glaive,
C'est l'éblouissement suprême qui se lève.
Courbez-vous, le travail de vingt siècles a tort.
Le progrès, serpent vil, dans la fange se tord;
Et le peuple idéal, c'est le peuple égoïste.
Rien de définitif et d'absolu n'existe;
Le maître est tout; il est justice et vérité.
Et tout s'évanouit, droit, devoir, liberté,
L'avenir qui nous luit, la raison qui nous mène,
La sagesse divine et la sagesse humaine,
Dogme et livre, et Voltaire aussi bien que Jésus,
Puisqu'un reître allemand met sa botte dessus! —

Toi dont le gibet jette au monde qui commence,
Comme au monde qui va finir, une ombre immense,
John Brown, toi qui donnas aux peuples la leçon
D'un autre Golgotha sur un autre horizon,
Spectre, défais le nœud de ton cou, viens, ô juste,
Viens, et fouette cet homme avec ta corde auguste!

C'est grâce à lui qu'un jour l'histoire en deuil dira :
— La France secourut l'Amérique, et tira
L'épée, et prodigua tout pour sa délivrance,
Et, peuples, l'Amérique a poignardé la France! —

Que le sauvage, fait pour guetter et ramper,
Que le huron, orné de couteaux à scalper,
Contemplent ce grand chef sanglant, le roi de Prusse,
Certes, que le peau-rouge admire le borusse,
C'est tout simple; il le voit aux brigandages prêt,
Fauve, atroce, et ce bois comprend cette forêt;
Mais que l'homme incarnant le droit devant l'Europe,
L'homme que de rayons Colombie enveloppe,
L'homme en qui tout un monde héroïque est vivant,
Que cet homme se jette à plat ventre devant
L'affreux sceptre de fer des vieux âges funèbres,
Qu'il te donne, ô Paris, le soufflet des ténèbres;
Qu'il livre sa patrie auguste à l'empereur,
Qu'il la mêle aux tyrans, aux meurtres, à l'horreur,
Qu'en ce triomphe horrible et sombre il la submerge,
Que dans ce lit d'opprobre il couche cette vierge,
Qu'il montre à l'univers, sur un immonde char,
L'Amérique baisant le talon de César,
Oh! cela fait trembler toutes les grandes tombes!
Cela remue, au fond des pâles catacombes,
Les os des fiers vainqueurs et des puissants vaincus!
Kosciusko frémissant réveille Spartacus;
Et Madison se dresse et Jefferson se lève;
Jackson met ses deux mains devant ce hideux rêve;
Déshonneur! crie Adams; et Lincoln étonné
Saigne, et c'est aujourd'hui qu'il est assassiné.

Indigne-toi, grand peuple. Ô nation suprême,
Tu sais de quel cœur tendre et filial je t'aime.
Amérique, je pleure. Oh! douloureux affront!
Elle n'avait encor qu'une auréole au front.
Son drapeau sidéral éblouissait l'histoire.

Washington, au galop de son cheval de gloire,
Avait éclaboussé d'étincelles les plis
De l'étendard, témoin des devoirs accomplis,
Et, pour que de toute ombre il dissipe les voiles,
L'avait superbement ensemencé d'étoiles.
Cette bannière illustre est obscurcie, hélas!
Je pleure... — Ah! sois maudit, malheureux qui mêlas
Sur le fier pavillon qu'un vent des cieux secoue
Aux gouttes de lumière une tache de boue!

IV

AU CANON LE V. H.

Écoute-moi, ton tour viendra d'être écouté.
Ô canon, ô tonnerre, ô guerrier redouté,
Dragon plein de colère et d'ombre, dont la bouche
Mêle aux rugissements une flamme farouche,
Pesant colosse auquel s'amalgame l'éclair,
Toi qui disperseras l'aveugle mort dans l'air,
Je te bénis. Tu vas défendre cette ville.
Ô canon, sois muet dans la guerre civile,
Mais veille du côté de l'étranger. Hier
Tu sortis de la forge épouvantable et fier;
Les femmes te suivaient. Qu'il est beau! disaient-elles.
Car les cimbres sont là. Leurs victoires sont telles
Qu'il en sort de la honte, et Paris fait de loin
Signe aux princes qu'il prend les peuples à témoin.
La lutte nous attend; viens, ô mon fils étrange,
Doublons-nous l'un par l'autre, et faisons un échange,
Et mets, ô noir vengeur, combattant souverain,
Ton bronze dans mon cœur, mon âme en ton airain.

Ô canon, tu seras bientôt sur la muraille.
Avec ton caisson plein de boîtes à mitraille,
Sautant sur le pavé, traîné par huit chevaux,
Au milieu d'une foule éclatant en bravos,
Tu t'en iras, parmi les croulantes masures,
Prendre ta place altière aux grandes embrasures
Où Paris indigné se dresse, sabre au poing.
Là ne t'endors jamais et ne t'apaise point.
Et, puisque je suis l'homme essayant sur la terre
Toutes les guérisons par l'indulgence austère,
Puisque je suis, parmi les vivants en rumeur,

Au forum ou du haut de l'exil, le semeur
De la paix à travers l'immense guerre humaine,
Puisque vers le grand but où Dieu clément nous mène,
J'ai, triste ou souriant, toujours le doigt levé,
Puisque j'ai, moi, songeur par les deuils éprouvé,
L'amour pour évangile et l'union pour bible,
Toi qui portes mon nom, ô monstre, sois terrible!
Car l'amour devient haine en présence du mal;
Car l'homme esprit ne peut subir l'homme animal,
Et la France ne peut subir la barbarie;
Car l'idéal sublime est la grande patrie;
Et jamais le devoir ne fut plus évident
De faire obstacle au flot sauvage débordant,
Et de mettre Paris, l'Europe qu'il transforme,
Les peuples, sous l'abri d'une défense énorme;
Car si ce roi teuton n'était pas châtié,
Tout ce que l'homme appelle espoir, progrès, pitié,
Fraternité, fuirait de la terre sans joie;
Car César est le tigre et le peuple est la proie,
Et qui combat la France attaque l'avenir;
Car il faut élever, lorsqu'on entend hennir
Le cheval d'Attila dans l'ombre formidable,
Autour de l'âme humaine un mur inabordable,
Et Rome, pour sauver l'univers du néant,
Doit être une déesse, et Paris un géant!

C'est pourquoi des canons que la lyre a fait naître,
Que la strophe azurée enfanta, doivent être
Braqués, gueule béante, au-dessus du fossé;
C'est pourquoi le penseur frémissant est forcé
D'employer la lumière à des choses sinistres;
Devant les rois, devant le mal et ses ministres,
Devant ce grand besoin du monde, être sauvé,
Il sait qu'il doit combattre après avoir rêvé;
Il sait qu'il faut lutter, frapper, vaincre, dissoudre,
Et d'un rayon d'aurore il fait un coup de foudre.

V

PROUESSES BORUSSES.

La conquête avouant sa sœur l'escroquerie,
C'est un progrès. En vain la conscience crie,
Par l'exploitation on complète l'exploit.
A l'or du voisin riche un voisin pauvre a droit.
Au dos de la victoire on met une besace;
En attendant qu'on ait la Lorraine et l'Alsace,
On décroche une montre au clou d'un horloger;
On veut dans une gloire immense se plonger,
Mais briser une glace est une sotte affaire,
Il vaut mieux l'emporter; à coup sûr on préfère
L'honneur à tout, mais l'homme a besoin de tabac,
On en vole. A travers Reichshoffen et Forbach,
A travers cette guerre où l'on eut cette chance
D'un Napoléon nain livrant la grande France,
Dans ces champs où manquaient Marceau, Hoche et Condé,
A travers Metz vendue et Strasbourg bombardé,
Parmi les cris, les morts tombés sous les mitrailles,
Montrant l'un sa cervelle et l'autre ses entrailles,
Les drapeaux avançant ou fuyant, les galops
Des escadrons pareils aux mers roulant leurs flots,
Au milieu de ce vaste et sinistre engrenage,
Conquérant pingre, on pense à son petit ménage;
On médite, ajoutant Shylock à Galgacus,
De meubler son amante aux dépens des vaincus;
On a pour idéal d'offrir une pendule
A quelque nymphe blonde au pied du mont Adule;
Bellone échevelée et farouche descend
Du nuage d'où sort l'éclair, d'où pleut le sang,
Et s'emploie à clouer des caisses d'emballage;
On rançonne un pays village par village;

On est terrible, mais fripon; on est des loups,
Des tigres et des ours qui seraient des filous.
On renverse un empire et l'on coupe une bourse.
César, droit sur son char, dit : Payez-moi ma course.
On massacre un pays, le sang est encor frais,
Puis on arrive avec le total de ses frais;
On tarife le meurtre, on cote la famine :
— Voilà bientôt six mois que je vous extermine;
C'est tant. Je ne saurais vous égorger à moins. —
Et l'on étonne au fond des cieux ces fiers témoins,
Les aïeux, les héros, pâles dans les nuages,
Par des hauts faits auxquels s'attachent des péages;
On s'inquiète peu de ces fantômes-là;
Avec cinq milliards on rentre au Walhalla.
Pirates, d'une banque on a fait l'abordage.
On copie en rapine, en fraude, en brigandage,
Les bédouins à l'œil louche et les baskirs camards;
Et Schinderhannes met le faux nez du dieu Mars.
On a pour chefs des rois escarpes, et ces princes
Ont des ministres comme un larron a des pinces;
On foule sous ses pieds le scrupule aux abois;
En somme, on dévalise un peuple au coin d'un bois.
On détrousse, on dépouille, on grinche, on rafle, on pille.

Peut-être est-il plus beau d'avoir pris la Bastille.

VI

LES FORTS.

Ils sont les chiens de garde énormes de Paris.
Comme nous pouvons être à chaque instant surpris,
Comme une horde est là, comme l'embûche vile
Parfois rampe jusqu'à l'enceinte de la ville,
Ils sont dix-neuf épars sur les monts, qui, le soir,
Inquiets, menaçants, guettent l'espace noir,
Et, s'entr'avertissant dès que la nuit commence,
Tendent leur cou de bronze autour du mur immense.
Ils restent éveillés quand nous nous endormons,
Et font tousser la foudre en leurs rauques poumons.
Les collines parfois, brusquement étoilées,
Jettent dans la nuit sombre un éclair aux vallées;
Le crépuscule lourd s'abat sur nous, masquant
Dans son silence un piège et dans sa paix un camp;
Mais en vain l'ennemi serpente et nous enlace,
Ils tiennent en respect toute une populace
De canons monstrueux, rôdant à l'horizon.
Paris bivouac, Paris tombeau, Paris prison,
Debout dans l'univers devenu solitude,
Fait sentinelle, et, pris enfin de lassitude,
S'assoupit; tout se tait, hommes, femmes, enfants,
Les sanglots, les éclats de rire triomphants,
Les pas, les chars, le quai, le carrefour, la grève,
Les mille toits d'où sort le murmure du rêve,
L'espoir qui dit je crois, la faim qui dit je meurs;
Tout fait silence; ô foule! indistinctes rumeurs!
Sommeil de tout un monde! ô songes insondables!
On dort, on oublie... — Eux, ils sont là, formidables.

Tout à coup on se dresse en sursaut; haletant,

Morne, on prête l'oreille, on se penche... — on entend
Comme le hurlement profond d'une montagne.
Toute la ville écoute, et toute la campagne
Se réveille; et voilà qu'au premier grondement
Répond un second cri, sourd, farouche, inclément,
Et dans l'obscurité d'autres fracas s'écroulent,
Et d'échos en échos cent voix terribles roulent.
Ce sont eux. C'est qu'au fond des espaces confus,
Ils ont vu se grouper de sinistres affûts;
C'est qu'ils ont des canons surpris la silhouette;
C'est que, dans quelque bois d'où s'enfuit la chouette,
Ils viennent d'entrevoir, là-bas, au bord d'un champ,
Le fourmillement noir des bataillons marchant;
C'est que dans les halliers des yeux traîtres flamboient.

Comme c'est beau ces forts qui dans cette ombre aboient!

VII

À LA FRANCE.

Personne pour toi. Tous sont d'accord. Celui-ci,
Nommé Gladstone, dit à tes bourreaux : merci!
Cet autre, nommé Grant, te conspue, et cet autre,
Nommé Bancroft, t'outrage; ici c'est un apôtre,
Là c'est un soldat, là c'est un juge, un tribun,
Un prêtre, l'un du nord, l'autre du sud; pas un
Que ton sang, à grands flots versé, ne satisfasse;
Pas un qui sur ta croix ne te crache à la face.
Hélas! qu'as-tu donc fait aux nations? Tu vins
Vers celles qui pleuraient, avec ces mots divins :
Joie et paix! — Tu criais : — Espérance! allégresse!
Sois puissante, Amérique, et toi sois libre, ô Grèce!
L'Italie était grande; elle doit l'être encor.
Je le veux! — Tu donnas à celle-ci ton or,
A celle-là ton sang, à toutes la lumière.
Tu défendis le droit des hommes, coutumière
De tous les dévouements et de tous les devoirs.
Comme le bœuf revient repu des abreuvoirs,
Les hommes sont rentrés pas à pas à l'étable
Rassasiés de toi, grande sœur redoutable,
De toi qui protégeas, de toi qui combattis.
Ah! se montrer ingrats, c'est se prouver petits.
N'importe! pas un d'eux ne te connaît. Leur foule
T'a huée, à cette heure où ta grandeur s'écroule,
Riant de chaque coup de marteau qui tombait
Sur toi, nue et sanglante et clouée au gibet.
Leur pitié plaint tes fils que la fortune amère
Condamne à la rougeur de t'avouer pour mère.
Tu ne peux pas mourir, c'est le regret qu'on a.
Tu penches dans la nuit ton front qui rayonna;

L'aigle de l'ombre est là qui te mange le foie;
C'est à qui reniera la vaincue; et la joie
Des rois pillards, pareils aux bandits des Adrets,
Charme l'Europe et plaît au monde... — Ah! je voudrais,
Je voudrais n'être pas français pour pouvoir dire
Que je te choisis, France, et que, dans ton martyre,
Je te proclame, toi que ronge le vautour,
Ma patrie et ma gloire et mon unique amour!

VIII

NOS MORTS.

Ils gisent dans le champ terrible et solitaire.
Leur sang fait une mare affreuse sur la terre;
Les vautours monstrueux fouillent leur ventre ouvert;
Leurs corps farouches, froids, épars sur le pré vert,
Effroyables, tordus, noirs, ont toutes les formes
Que le tonnerre donne aux foudroyés énormes;
Leur crâne est à la pierre aveugle ressemblant;
La neige les modèle avec son linceul blanc;
On dirait que leur main lugubre, âpre et crispée,
Tâche encor de chasser quelqu'un à coups d'épée;
Ils n'ont pas de parole, ils n'ont pas de regard;
Sur l'immobilité de leur sommeil hagard
Les nuits passent; ils ont plus de chocs et de plaies
Que les suppliciés promenés sur des claies;
Sous eux rampent le ver, la larve et la fourmi;
Ils s'enfoncent déjà dans la terre à demi
Comme dans l'eau profonde un navire qui sombre;
Leurs pâles os, couverts de pourriture et d'ombre,
Sont comme ceux auxquels Ézéchiel parlait;
On voit partout sur eux l'affreux coup du boulet,
La balafre du sabre et le trou de la lance;
Le vaste vent glacé souffle sur ce silence;
Ils sont nus et sanglants sous le ciel pluvieux.

Ô morts pour mon pays, je suis votre envieux.

IX

À QUI LA VICTOIRE DÉFINITIVE?

Sachez-le, puisqu'il faut, teutons, qu'on vous l'apprenne,
Non, vous ne prendrez pas l'Alsace et la Lorraine;
Et c'est nous qui prendrons l'Allemagne. Écoutez.
Franchir notre frontière, entrer dans nos cités,
Voir chez nous les esprits marcher, lire nos livres,
Respirer l'air profond dont nos penseurs sont ivres,
C'est rendre à son insu son épée au progrès;
C'est boire à notre coupe, accepter nos regrets,
Nos deuils, nos maux féconds, nos vœux, nos espérances;
C'est pleurer nos pleurs; c'est envier nos souffrances;
C'est vouloir ce grand vent, la révolution;
C'est comprendre, ô germains! ce que sait l'alcyon,
Que l'orage farouche est pour l'onde une fête,
Et que nous allons droit au but dans la tempête,
En lui laissant briser nos mâts et nos agrès.

Les rois donnent aux champs les peuples pour engrais,
Et ce meurtre s'appelle ensuite la victoire;
Ils jettent Austerlitz ou Rosbach à l'histoire,
Et disent : c'est fini. — Laissons le temps passer.
Ce qui vient de finir, ô rois, va commencer.
Oui, les peuples sont morts, mais le peuple va naître.
A travers les rois l'aube invincible pénètre;
L'aube, c'est la Justice et c'est la Liberté.
Le conquérant se sent conquis. Dompteur dompté,
Il s'étonne; en son cœur plein d'une vague honte
Une construction mystérieuse monte;
Belluaire imbécile entré chez un esprit,
Il est la bête. Il voit l'idéal qui sourit,

Il tremble, et n'ayant pu le tuer, il l'adore.
Le glacier fond devant le rayon qui le dore.
Un jour, comme en chantant Linus lui remuait
Sa montagne, Titan, roi du granit muet,
Cria : ne bouge pas, roche glacée et lourde!
La roche répondit : crois-tu que je sois sourde?
Ainsi la masse écoute et songe; ainsi s'émeut,
Quand mai des rameaux noirs vient desserrer le nœud,
Quand la sève entre et court dans les branches nouvelles,
L'arbre qu'emplissait l'ombre et qu'empliront les ailes.
L'homme a d'informes blocs dans l'esprit, préjugés,
Vice, erreur, dogmes faux d'égoïsme rongés;
Mais que devant lui passe une voix, un exemple,
Toutes ces pierres vont faire en son âme un temple.
Homme! Thèbe éternelle en proie aux Amphions!

Ah! délivrez-vous donc, nous vous en défions,
Allemands, de Pascal, de Danton, de Voltaire!
Teutons, délivrez-vous de l'effrayant mystère
Du progrès qui se fait sa part à tout moment,
De la création maîtresse obscurément,
Du vrai démuselant l'ignorance sauvage,
Et du jour qui réduit toute âme en esclavage!
Esclavage superbe! obéissance au droit
Par qui l'erreur s'écroule et la raison s'accroît!
Délivrez-vous des monts qui vous offrent leur cime.
Délivrez-vous de l'aile inconnue et sublime
Que vous ne voyez pas et que vous avez tous!
Délivrez-vous du vent que nous soufflons sur vous!
Délivrez-vous du monde ignoré qui commence,
Du devoir, du printemps et de l'espace immense!
Délivrez-vous de l'eau, de la terre, de l'air,
Et de notre Corneille et de votre Schiller,
De vos poumons voulant respirer, des prunelles
Qui vous montrent là-haut les clartés éternelles,
De la vérité, vraie à toute heure, en tout lieu,
D'aujourd'hui, de demain... — Délivrez-vous de Dieu!

Ah! vous êtes en France, allemands! prenez garde.
Ah! barbarie! ah! foule imprudente et hagarde,
Vous accourez avec des glaives! ah! vos camps,
Tels que l'ardent limon vomi par les volcans,
Roulent jusqu'à Paris hors de votre cratère!
Ah! vous venez chez nous nous prendre un peu de terre!
Eh bien, nous vous prendrons tout votre cœur!

Demain,
Demain, le but français étant le but humain,
Vous y courrez. Oui, vous, grande nation noire,
Vous irez à l'émeute, à la lutte, à la gloire,
A l'épreuve, aux grands chocs, aux sublimes malheurs,
Aux révolutions, comme l'abeille aux fleurs!
Hélas! vous tuez ceux par qui vous devez vivre.
Qu'importe la fanfare enflant ses voix de cuivre,
Ces guerres, ces fracas furieux, ces blocus!
Vous semblez nos vainqueurs, vous êtes nos vaincus.
Comme l'océan filtre au fond des madrépores,
Notre pensée en vous entre par tous les pores;
Demain vous maudirez ce que nous détestons;
Et vous ne pourrez pas vous en aller, teutons,
Sans avoir fait ici provision de haine
Contre Pierre et César, contre l'ombre et la chaîne,
Car nos regards de deuil, de colère et d'effroi,
Passent par-dessus vous, peuple, et frappent le roi!
Vous qui fûtes longtemps la pauvre tourbe aveugle
Gémissant au hasard comme le taureau beugle,
Vous puiserez chez nous l'altière volonté
D'exister, et d'avoir au front une clarté;
Et le ferme dessein n'aura rien de vulgaire
Que vous emporterez dans votre sac de guerre;
Ce sera l'âpre ardeur de faire comme nous,
Et d'être tous égaux et d'être libres tous;
Allemands, ce sera l'intention formelle
De foudroyer ce tas de trônes pêle-mêle,

IMPRIMERIE NATIONALE

De tendre aux nations la main, et de n'avoir
Pour maître que le droit, pour chef que le devoir;
Afin que l'univers sache, s'il le demande,
Que l'Allemagne est forte et que la France est grande;
Que le germain candide est enfin triomphant,
Et qu'il est l'homme peuple et non le peuple enfant!

Vos hordes aux yeux bleus se mettront à nous suivre
Avec la joie étrange et superbe de vivre,
Et le contentement profond de n'avoir plus
D'enclumes pour forger des glaives superflus.
Le plus poignant motif que sur terre on rencontre
D'être pour la raison, c'est d'avoir été contre;
On sert le droit avec d'autant plus de vertu
Qu'on a le repentir de l'avoir combattu.
L'Allemagne, de tant de meurtres inondée,
Sera la prisonnière auguste de l'idée,
Car on est d'autant plus captif qu'on fut vainqueur;
Elle ne pourra pas rendre à la nuit son cœur;
L'allemand ne pourra s'évader de son âme
Dont nous aurons changé la lumière et la flamme
Et se reconnaîtra français, en frémissant
De baiser nos pieds, lui qui buvait notre sang!

Non, vous ne prendrez pas la Lorraine et l'Alsace,
Et, je vous le redis, allemands, quoi qu'on fasse,
C'est vous qui serez pris par la France. Comment?
Comme le fer est pris dans l'ombre par l'aimant;
Comme la vaste nuit est prise par l'aurore;
Comme avec ses rochers, où dort l'écho sonore,
Ses cavernes, ses trous de bêtes, ses halliers,
Et son horreur sacrée, et ses loups familiers,
Et toute sa feuillée informe qui chancelle,
Le bois lugubre est pris par la claire étincelle.
Quand nos éclairs auront traversé vos massifs,
Quand vous aurez subi, puis savouré, pensifs,
Cet air de France où l'âme est d'autant plus à l'aise

Qu'elle y sent vaguement flotter la Marseillaise;
Quand vous aurez assez donné vos biens, vos droits,
Votre honneur, vos enfants, à dévorer aux rois;
Quand vous verrez César envahir vos provinces;
Quand vous aurez pesé de deux façons vos princes,
Quand vous vous serez dit : ces maîtres des humains
Sont lourds à notre épaule et légers dans nos mains;
Quand, tout ceci passé, vous verrez les entailles
Qu'auront faites sur nous et sur vous les batailles;
Quand ces charbons ardents, dont en France les plis
Des drapeaux, des linceuls, des âmes, sont remplis,
Auront ensemencé vos profondeurs funèbres;
Quand ils auront creusé lentement vos ténèbres;
Quand ils auront en vous couvé le temps voulu,
Un jour, soudain, devant l'affreux sceptre absolu,
Devant les rois, devant les antiques Sodomes,
Devant le mal, devant le joug, vous, forêt d'hommes,
Vous aurez la colère énorme qui prend feu;
Vous vous ouvrirez, gouffre, à l'ouragan de Dieu;
Gloire au Nord! ce sera l'aurore boréale
Des peuples, éclairant une Europe idéale!
Vous crierez : — Quoi! des rois! quoi donc! un empereur! —
Quel éblouissement, l'Allemagne en fureur!
Va, peuple! Ô vision! combustion sinistre
De tout le noir passé, prêtre, autel, roi, ministre,
Dans un brasier de foi, de vie et de raison,
Faisant une lueur immense à l'horizon!
Frères, vous nous rendrez notre flamme agrandie.
Nous sommes le flambeau, vous serez l'incendie.

JANVIER.

1871.

I

Ier JANVIER.

Enfants, on vous dira plus tard que le grand-père
Vous adorait; qu'il fit de son mieux sur la terre,
Qu'il eut fort peu de joie et beaucoup d'envieux,
Qu'au temps où vous étiez petits il était vieux,
Qu'il n'avait pas de mots bourrus ni d'airs moroses,
Et qu'il vous a quittés dans la saison des roses;
Qu'il est mort, que c'était un bonhomme clément;
Que dans l'hiver fameux du grand bombardement
Il traversait Paris tragique et plein d'épées
Pour vous porter des tas de jouets, des poupées,
Et des pantins faisant mille gestes bouffons;
Et vous serez pensifs sous les arbres profonds.

II

LETTRE À UNE FEMME.

(PAR BALLON MONTÉ, 10 JANVIER.)

Paris terrible et gai combat. Bonjour, madame.
On est un peuple, on est un monde, on est une âme.
Chacun se donne à tous et nul ne songe à soi.
Nous sommes sans soleil, sans appui, sans effroi.
Tout ira bien pourvu que jamais on ne dorme.
Schmitz fait des bulletins plats sur la guerre énorme;
C'est Eschyle traduit par le père Brumoy.
J'ai payé quinze francs quatre œufs frais, non pour moi,
Mais pour mon petit George et ma petite Jeanne.
Nous mangeons du cheval, du rat, de l'ours, de l'âne.
Paris est si bien pris, cerné, muré, noué,
Gardé, que notre ventre est l'arche de Noé;
Dans nos flancs toute bête, honnête ou mal famée,
Pénètre, et chien et chat, le mammon, le pygmée,
Tout entre, et la souris rencontre l'éléphant.
Plus d'arbres; on les coupe, on les scie, on les fend;
Paris sur ses chenets met les Champs-Élysées.
On a l'onglée aux doigts et le givre aux croisées.
Plus de feu pour sécher le linge des lavoirs,
Et l'on ne change plus de chemise. Les soirs
Un grand murmure sombre abonde au coin des rues,
C'est la foule; tantôt ce sont des voix bourrues,
Tantôt des chants, parfois de belliqueux appels.
La Seine lentement traîne des archipels
De glaçons hésitants, lourds, où la canonnière
Court, laissant derrière elle une écumante ornière.
On vit de rien, on vit de tout, on est content.
Sur nos tables sans nappe, où la faim nous attend,
Une pomme de terre arrachée à sa crypte

Est reine, et les oignons sont dieux comme en Égypte.
Nous manquons de charbon, mais notre pain est noir.
Plus de gaz; Paris dort sous un large éteignoir;
A six heures du soir, ténèbres. Des tempêtes
De bombes font un bruit monstrueux sur nos têtes.
D'un bel éclat d'obus j'ai fait mon encrier.
Paris assassiné ne daigne pas crier.
Les bourgeois sont de garde autour de la muraille;
Ces pères, ces maris, ces frères qu'on mitraille,
Coiffés de leurs képis, roulés dans leurs cabans,
Guettent, ayant pour lit la planche de leurs bancs.
Soit. Moltke nous canonne et Bismarck nous affame.
Paris est un héros, Paris est une femme,
Il sait être vaillant et charmant; ses yeux vont,
Souriants et pensifs, dans le grand ciel profond,
Du pigeon qui revient au ballon qui s'envole.
C'est beau : le formidable est sorti du frivole.
Moi, je suis là, joyeux de ne voir rien plier.
Je dis à tous d'aimer, de lutter, d'oublier,
De n'avoir d'ennemi que l'ennemi; je crie :
Je ne sais plus mon nom, je m'appelle Patrie!
Quant aux femmes, soyez très fière, en ce moment
Où tout penche, elles sont sublimes simplement.
Ce qui fit la beauté des romaines antiques [1],
C'étaient leurs humbles toits, leurs vertus domestiques,
Leurs doigts que l'âpre laine avait faits noirs et durs,
Leurs courts sommeils, leur calme, Annibal près des murs,
Et leurs maris debout sur la porte Colline.
Ces temps sont revenus. La géante féline,
La Prusse tient Paris, et tigresse, elle mord
Ce grand cœur palpitant du monde à moitié mort.
Eh bien, dans ce Paris, sous l'étreinte inhumaine,

[1] Præstabat castas humilis fortuna Latinas,
Casulæ, somnique breves, et vellere tusco
Vexatæ duræque manus, et proximus urbis
Annibal, et stantes Collina in turre mariti.

JUVÉNAL.

L'homme n'est que français, et la femme est romaine.
Elles acceptent tout, les femmes de Paris,
Leur âtre éteint, leurs pieds par le verglas meurtris,
Au seuil noir des bouchers les attentes nocturnes,
La neige et l'ouragan vidant leurs froides urnes,
La famine, l'horreur, le combat, sans rien voir
Que la grande patrie et que le grand devoir;
Et Juvénal au fond de l'ombre est content d'elles.
Le bombardement fait gronder nos citadelles.
Dès l'aube, le tambour parle au clairon lointain;
La diane réveille, au vent frais du matin,
La grande ville pâle et dans l'ombre apparue;
Une vague fanfare erre de rue en rue.
On fraternise, on rêve un succès; nous offrons
Nos cœurs à l'espérance, à la foudre nos fronts.
La ville par la gloire et le malheur élue
Voit arriver les jours terribles et salue.
Eh bien, on aura froid! eh bien, on aura faim!
Qu'est cela? C'est la nuit. Et que sera la fin?
L'aurore. Nous souffrons, mais avec certitude.
La Prusse est le cachot et Paris est Latude.
Courage! on refera l'effort des jours anciens.
Paris avant un mois chassera les Prussiens.
Ensuite nous comptons, mes deux fils et moi, vivre
Aux champs, auprès de vous, qui voulez bien nous suivre,
Madame, et nous irons en mars vous en prier
Si nous ne sommes pas tués en février.

III

BÊTISE DE LA GUERRE.

Ouvrière sans yeux, Pénélope imbécile,
Berceuse du chaos où le néant oscille,
Guerre, ô guerre occupée au choc des escadrons,
Toute pleine du bruit furieux des clairons,
Ô buveuse de sang, qui, farouche, flétrie,
Hideuse, entraînes l'homme en cette ivrognerie,
Nuée où le destin se déforme, où Dieu fuit,
Où flotte une clarté plus noire que la nuit,
Folle immense, de vent et de foudres armée,
A quoi sers-tu, géante, à quoi sers-tu, fumée,
Si tes écroulements reconstruisent le mal,
Si pour le bestial tu chasses l'animal,
Si tu ne sais, dans l'ombre où ton hasard se vautre,
Défaire un empereur que pour en faire un autre?

IV

Non, non, non! Quoi! ce roi de Prusse suffirait!
Quoi! Paris, ce lieu saint, cette cité forêt,
Cette habitation énorme des idées
Vers qui par des lueurs les âmes sont guidées,
Ce tumulte enseignant la science aux savants,
Ce grand lever d'aurore au milieu des vivants,
Paris, sa volonté, sa loi, son phénomène,
Sa consigne donnée à l'avant-garde humaine,
Son Louvre qu'a puni sa Grève, son beffroi
D'où sort tant d'espérance et d'où sort tant d'effroi,
Ses toits, ses murs, ses tours, son étrange équilibre
De Notre-Dame esclave et du Panthéon libre;
Quoi! cet infini, quoi! ce gouffre, cet amas,
Ce navire idéal aux invisibles mâts,
Paris, et sa moisson qu'il fauche et qu'il émonde,
Sa croissance mêlée à la grandeur du monde,
Ses révolutions, son exemple, et le bruit
Du prodige qu'au fond de sa forge il construit,
Quoi! ce qu'il fonde, invente, ébauche, essaie, et crée,
Quoi! l'avenir couvé sous son aile sacrée,
Tout s'évanouirait dans un coup de canon!
Quoi! ton rêve, ô Paris, serait un rêve! non.

Paris est du progrès toute la réussite.
Qu'importe que le nord roule son noir Cocyte,
Et qu'un flot de passants le submerge aujourd'hui,
Les siècles sont pour lui si l'heure est contre lui.
Il ne périra pas.

Quand la tempête gronde,
Mes amis, je me sens une foi plus profonde;

Je sens dans l'ouragan le devoir rayonner,
Et l'affirmation du vrai s'enraciner.
Car le péril croissant n'est pour l'âme autre chose
Qu'une raison de croître en courage, et la cause
S'embellit, et le droit s'affermit, en souffrant,
Et l'on semble plus juste alors qu'on est plus grand.
Il m'est fort malaisé, quant à moi, de comprendre
Qu'un lutteur puisse avoir un motif de se rendre;
Je n'ai jamais connu l'art de désespérer;
Il faut pour reculer, pour trembler, pour pleurer,
Pour être lâche, et faire avec l'honneur divorce,
Se donner une peine au-dessus de ma force.

V

SOMMATION.

Laissez-la donc aller cette France immortelle!
Ne la conduisez pas! Et quel besoin a-t-elle
De vous, soldat vaillant, mais enclin à charger
Les saints du ciel du soin d'écarter le danger?
Pour Paris dont on voit flamboyer la couronne
A travers le nuage impur qui l'environne,
Pour ce monde en péril, pour ce peuple en courroux,
Vous êtes trop pieux, trop patient, trop doux;
Et ce sont des vertus dont nous n'avons que faire.
Vous croyez-vous de force à remorquer la sphère
Qui, superbe, impossible à garder en prison,
Sort de l'ombre au-dessus du sinistre horizon?
Laissez la France, énorme étoile échevelée,
Des ouragans hideux dissiper la mêlée,
Et combattre, et, splendeur irritée, astre épars,
Géante, tenir tête aux rois de toutes parts,
Vider son carquois d'or sur tous ces Schinderhannes,
Secouer sa crinière ardente, et dans leurs crânes,
Dans leurs casques d'airain, dans leurs fronts, dans leurs yeux
Dans leurs cœurs, enfoncer ses rayons furieux!

Vous ne comprenez pas cette haine sacrée.
L'heure est sombre; il s'agit de sauver l'empyrée
Qu'une nuée immonde et triste vient ternir,
De dégager le bleu lointain de l'avenir,
Et de faire une guerre implacable à l'abîme.
Vous voyez en tremblant Paris être sublime;
Et vous craignez, esprit myope et limité,
Cette démagogie immense de clarté.

Ah! laissez cette France, espèce d'incendie
Dont la flamme indomptable est par les vents grandie,
Rugir, cribler d'éclairs la brume qui s'enfuit,
Et faire repentir les princes de la nuit
D'être venus jeter sur le volcan solaire
Leur fange, et d'avoir mis la lumière en colère!
L'aube, pour ces rois vils, difformes, teints de sang,
Devient épouvantable en s'épanouissant;
Laissez s'épanouir là-haut cette déesse!
Ne gênez pas, vous fait pour qu'on vous mène en laisse,
La grande nation qui ne veut pas de frein.
Laissez la Marseillaise ivre de son refrain
Se ruer éperdue à travers les batailles.
La lumière est un glaive; elle fait des entailles
Dans le nuage ainsi qu'un bélier dans la tour;
Laissez donc s'accomplir la revanche du jour!
Vous l'entravez au lieu de l'aider. Dans l'outrage,
Un grand peuple doit être admirable avec rage.
Quand l'obscurité fauve et perfide a couvert
La plaine, et fait un champ sépulcral du pré vert,
Du bois un ennemi, du fleuve un précipice,
Quand elle a protégé de sa noirceur propice
Toutes les trahisons des renards et des loups,
Quand tous les êtres bas, visqueux, abjects, jaloux,
L'affreux lynx, le chacal boiteux, l'hyène obscène,
L'aspic lâche, ont pu, grâce à la brume malsaine,
Sortir, rôder, glisser, ramper, boire du sang,
Le matin vient ainsi qu'un vengeur, et l'on sent
De l'indignation dans le jour qui se lève.
Quand Guillaume, ce spectre, et la Prusse, ce rêve,
Quand la meute des rois voraces, quand l'essaim
De tous les noirs oiseaux qu'anime un vil dessein
Et que l'instinct féroce aux carnages attire,
Quand la guerre, à la fois larron, hydre et satyre,
Quand les fléaux, que l'ombre inexorable suit,
Envahissent l'azur des peuples, font la nuit,
Ne vous en mêlez pas, vous soldat cher au prêtre;

Laissez la France au seuil des gouffres apparaître,
Se dresser, empourprer les cimes, resplendir,
Et, dardant en tous sens, du zénith au nadir,
Son éblouissement qui sauve et qui dévore,
Terrible, délivrer le ciel à coups d'aurore!

VI

UNE BOMBE AUX FEUILLANTINES.

Qu'es-tu? quoi, tu descends de là-haut, misérable!
Quoi! toi, le plomb, le feu, la mort, l'inexorable,
Reptile de la guerre au sillon tortueux,
Quoi! toi, l'assassinat cynique et monstrueux
Que les princes du fond des nuits jettent aux hommes,
Toi, crime, toi, ruine et deuil, toi qui te nommes
Haine, effroi, guet-apens, carnage, horreur, courroux,
C'est à travers l'azur que tu t'abats sur nous!
Chute affreuse de fer, éclosion infâme,
Fleur de bronze éclatée en pétales de flamme,
Ô vile foudre humaine, ô toi par qui sont grands
Les bandits, et par qui sont divins les tyrans,
Servante des forfaits royaux, prostituée,
Par quel prodige as-tu jailli de la nuée?
Quelle usurpation sinistre de l'éclair!
Comment viens-tu du ciel, toi qui sors de l'enfer!

L'homme que tout à l'heure effleura ta morsure,
S'était assis pensif au coin d'une masure.
Ses yeux cherchaient dans l'ombre un rêve qui brilla;
Il songeait; il avait, tout petit, joué là;
Le passé devant lui, plein de voix enfantines,
Apparaissait; c'est là qu'étaient les Feuillantines;
Ton tonnerre idiot foudroie un paradis.
Oh! que c'était charmant! comme on riait jadis!
Vieillir, c'est regarder une clarté décrue.
Un jardin verdissait où passe cette rue.
L'obus achève, hélas, ce qu'a fait le pavé.
Ici les passereaux pillaient le sénevé,
Et les petits oiseaux se cherchaient des querelles;

Les lueurs de ce bois étaient surnaturelles;
Que d'arbres! quel air pur dans les rameaux tremblants!
On fut la tête blonde, on a des cheveux blancs;
On fut une espérance et l'on est un fantôme.
Oh! comme on était jeune à l'ombre du vieux dôme!
Maintenant on est vieux comme lui. Le voilà.
Ce passant rêve. Ici son âme s'envola
Chantante, et c'est ici qu'à ses vagues prunelles
Apparurent des fleurs qui semblaient éternelles.
Ici la vie était de la lumière; ici
Marchait, sous le feuillage en avril épaissi,
Sa mère qu'il tenait par un pan de sa robe.
Souvenirs! comme tout brusquement se dérobe!
L'aube ouvrant sa corolle à ses regards a lui
Dans ce ciel où flamboie en ce moment sur lui
L'épanouissement effroyable des bombes.
Ô l'ineffable aurore où volaient des colombes!
Cet homme, que voici lugubre, était joyeux.
Mille éblouissements émerveillaient ses yeux.
Printemps! en ce jardin abondaient les pervenches,
Les roses, et des tas de pâquerettes blanches
Qui toutes semblaient rire au soleil se chauffant,
Et lui-même était fleur, puisqu'il était enfant.

VII

LE PIGEON.

Sur terre un gouffre d'ombre énorme où rien ne luit,
Comme si l'on avait versé là de la nuit,
Et qui semble un lac noir; dans le ciel un point sombre.

Lac étrange. Des flots, non, mais des toits sans nombre;
Des ponts comme à Memphis, des tours comme à Sion;
Des têtes, des regards, des voix; ô vision!
Cette stagnation de ténèbres murmure,
Et ce lac est vivant, une enceinte le mure,
Et sur lui de l'abîme on croit voir l'affreux sceau.

Le lac sombre est la ville, et le point noir l'oiseau,
Le vague alérion vole au peuple fantôme;
Et l'un vient au secours de l'autre. C'est l'atome
Qui vient dans l'ombre en aide au colosse.

L'oiseau
Ignore, et, doux lutteur, à travers ce réseau
De nuée et de vent qui flotte dans l'espace,
Il vole, il a son but, il veut, il cherche, il passe,
Reconnaissant d'en haut fleuves, arbres, buissons,
Par-dessus la rondeur des blêmes horizons.

Il songe à sa femelle, à sa douce couvée,
Au nid, à sa maison, pas encor retrouvée,
Au roucoulement tendre, au mois de mai charmant;
Il vole; et cependant, au fond du firmament,
Il traîne à son insu toute notre ombre humaine;
Et tandis que l'instinct vers son toit le ramène
Et que sa petite âme est toute à ses amours,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Sous sa plume humble et frêle il a les noirs tambours,
Les clairons, la mitraille éclatant par volées,
La France et l'Allemagne éperdument mêlées,
La bataille, l'assaut, les vaincus, les vainqueurs,
Et le chuchotement mystérieux des cœurs,
Et le vaste avenir qui, fatal, enveloppe
Dans le sort de Paris le destin de l'Europe.

Oh! qu'est-ce que c'est donc que l'Inconnu qui fait
Croître un germe malgré le roc qui l'étouffait;
Qui, tenant, maniant, mêlant les vents, les ondes,
Les tonnerres, la mer où se perdent les sondes,
Pour faire ce qui vit prenant ce qui n'est plus,
Maître des infinis, a tous les superflus,
Et qui, puisqu'il permet la faute, la misère,
Le mal, semble parfois manquer du nécessaire;
Qui pour une hirondelle édifie un donjon,
Qui pour créer un lys, ou gonfler un bourgeon,
Ou pousser une feuille à travers les écorces,
Prodigue l'océan mystérieux des forces;
Qui n'a l'air de savoir que faire de l'amas
Des neiges, et de l'urne obscure des frimas
Toujours prête à noyer les cieux; qui parfois semble,
Laissant dépendre tout d'un point d'appui qui tremble,
D'un roseau, d'un hasard, d'un souffle aérien,
S'épuiser en efforts prodigieux pour rien;
Qui se sert d'un titan moins bien que d'un pygmée;
Qui dépense en colère inutile, en fumée,
Tous ces géants, Vésuve, Etna, Chimborazo,
Et fait porter un monde à l'aile d'un oiseau!

VIII

LA SORTIE.

L'aube froide blêmit, vaguement apparue.
Une foule défile en ordre dans la rue;
Je la suis, entraîné par ce grand bruit vivant
Que font les pas humains quand ils vont en avant.
Ce sont des citoyens partant pour la bataille.
Purs soldats! Dans les rangs, plus petit par la taille,
Mais égal par le cœur, l'enfant avec fierté
Tient par la main son père, et la femme à côté
Marche avec le fusil du mari sur l'épaule.
C'est la tradition des femmes de la Gaule
D'aider l'homme à porter l'armure, et d'être là,
Soit qu'on nargue César, soit qu'on brave Attila.
Que va-t-il se passer? L'enfant rit, et la femme
Ne pleure pas. Paris subit la guerre infâme;
Et les parisiens sont d'accord sur ceci
Que par la honte seule un peuple est obscurci,
Que les aïeux seront contents, quoi qu'il arrive,
Et que Paris mourra pour que la France vive.
Nous garderons l'honneur; le reste, nous l'offrons.
Et l'on marche. Les yeux sont indignés, les fronts
Sont pâles; on y lit : Foi, Courage, Famine.
Et la troupe à travers les carrefours chemine,
Tête haute, élevant son drapeau, saint haillon;
La famille est toujours mêlée au bataillon;
On ne se quittera que là-bas, aux barrières.
Ces hommes attendris et ces femmes guerrières
Chantent; du genre humain Paris défend les droits.
Une ambulance passe, et l'on songe à ces rois
Dont le caprice fait ruisseler des rivières
De sang sur le pavé derrière les civières.

Universitas

L'heure de la sortie approche; les tambours
Battent la marche en foule au fond des vieux faubourgs;
Tous se hâtent; malheur à toi qui nous assièges!
Ils ne redoutent pas les pièges, car les pièges
Que trouvent les vaillants en allant devant eux
Font le vaincu superbe et le vainqueur honteux.
Ils arrivent aux murs, ils rejoignent l'armée.
Tout à coup le vent chasse un flocon de fumée;
Halte! c'est le premier coup de canon. Allons!
Un long frémissement court dans les bataillons,
Le moment est venu, les portes sont ouvertes,
Sonnez, clairons! Voici là-bas les plaines vertes,
Les bois où rampe au loin l'invisible ennemi,
Et le traître horizon, immobile, endormi,
Tranquille, et plein pourtant de foudres et de flammes.
On entend des voix dire : Adieu! — Nos fusils, femmes!
Et les femmes, le front serein, le cœur brisé,
Leur rendent leur fusil après l'avoir baisé.

IX

DANS LE CIRQUE.

Le lion du midi voit venir l'ours polaire.
L'ours court droit au lion, grince, et, plein de colère,
L'attaque, plus grondant que l'autan nubien.
Et le lion lui dit : Imbécile! c'est bien.
Nous sommes dans le cirque, et tu me fais la guerre.
Pourquoi? Vois-tu là-bas cet homme au front vulgaire?
C'est un nommé Néron, empereur des romains.
Tu combats pour lui. Saigne, il rit, il bat des mains.
Nous ne nous gênions pas dans la grande nature,
Frère, et le ciel sur nous fait la même ouverture,
Et tu ne vois pas moins d'astres que je n'en vois.
Que nous veut donc ce maître assis sur un pavois?
Il est content; et nous, nous mourons par son ordre;
Et c'est à lui de rire et c'est à nous de mordre.
Il nous fait massacrer l'un par l'autre; et, pendant,
Frère, que mon coup d'ongle attend ton coup de dent,
Il est là sur son trône et nous regarde faire.
Nos tourments sont ses jeux; il est d'une autre sphère.
Frère, quand nous versons à ruisseaux notre sang,
Il appelle cela de la pourpre. Innocent,
Niais, viens m'attaquer. Soit. Mes griffes sont prêtes;
Mais je pense et je dis que nous sommes des bêtes
De nous entre-tuer avec tant de fureur,
Et que nous ferions mieux de manger l'empereur.

X

APRÈS LES VICTOIRES DE BAPAUME, DE DIJON ET DE VILLERSEXEL.

Côté des hommes. Soit. C'est le meilleur côté;
Je le veux bien. Pourtant naguère j'ai noté,
Pour les mettre à profit, les choses fort honnêtes
Que le lion disait à l'ours; côté des bêtes.
C'est à peu près ceci :

— L'ours! il est peu moral
De venir, dans l'espoir de passer caporal,
M'attaquer, moi qui suis ton frère ayant des ongles.
L'ours! tu vis dans la neige et je vis dans les jongles;
Tu viens du nord, je suis du midi. Ce Néron
N'est rien qu'un nom hideux soufflé dans un clairon.
Il a pris un morceau de l'Europe quelconque;
Cent hérauts, appliquant leurs bouches à leur conque,
Précèdent ce tueur qui vainquit par hasard;
César fut crocodile et Néron est lézard;
L'un est le grand, et l'autre est le petit. Mon frère,
Méprisons ces gens-là. Nous battre! pourquoi faire?
J'affirme qu'il serait beaucoup plus à propos
D'aller droit à Néron, et, malgré ses troupeaux
De garde éthiopienne et de garde sicambre,
D'en empoigner chacun tranquillement un membre.
Déshabiller Néron de sa peau de César
Me plairait; envoyer ma ruade à son char
Me tente; il sied parfois qu'une griffe efficace
Fouille une majesté jusque dans la carcasse,
Et nous verrions peut-être en vidant ce vainqueur,
Toi, qu'il est sans cervelle, et moi, qu'il est sans cœur.
Mordre son maître est doux; je pense que nos gueules,

Si la mode en venait, ne resteraient pas seules.
Tout ce tas d'animaux battus, rampant, grondant,
Paierait les coups de fouet avec des coups de dent.
Ce serait beau. La terre est pour nous assez ample;
Aimons-nous. Mon avis, puisqu'il s'agit d'exemple,
Est d'en donner un bon et non pas un mauvais.
Quant à ce tyran-ci, j'ai faim, et j'y rêvais.
Est-il César? est-il Néron? que nous importe!
Quelque tache qu'il ait, quelque laurier qu'il porte,
Frère, il n'éveille en moi que le même appétit;
Je le dévore grand, je le mange petit.

L'ours n'ayant pas compris ces paroles d'un sage,
Le grand lion clément lui griffa le visage
Et l'éborgna; si bien que l'ours, devant témoins,
Eut la honte de plus avec un œil de moins.

XI

ENTRE DEUX BOMBARDEMENTS.

Dès votre premier cri, Jeanne, vous excitiez
Nos admirations autant que nos pitiés;
Vous naissiez; vous aviez cette toute-puissance,
La grâce; vous étiez la crèche qu'on encense,
L'humble marmot divin qui n'a point encor d'yeux,
Et qu'une étoile vient chercher du haut des cieux;
Puis vous eûtes six jours, vous eûtes six semaines,
Puis six mois, lueur frêle en nos ombres humaines.
Jeanne, vous avancez en âge cependant;
Vous avez des cheveux, vous avez une dent,
Et vous voilà déjà presque un grand personnage.
En vous à peine un peu du nouveau-né surnage;
Vous voulez être à terre; il vous faut le péril,
La marche, et le maillot vous semble puéril;
Votre frère plus vieux chante la Marseillaise;
Il a deux ans; et vous, vous grimpez sur ma chaise,
Ou, fière, vous rampez derrière un paravent;
Vous voulez un jouet savant, même vivant;
Avec un jeune chat vous êtes en ménage;
La croissance vous tient dans son souple engrenage
Et remplace l'enfant qui vagit par l'enfant
Qui jase, et l'humble cri par le cri triomphant;
L'ange qui mange rit de l'ange à la mamelle;
Vous vous transfigurez sans cesse, et le temps mêle
A la Jeanne d'hier la Jeanne d'aujourd'hui.
A chaque pas qu'il fait, l'enfant derrière lui
Laisse plusieurs petits fantômes de lui-même.

On se souvient de tous, on les pleure, on les aime,
Et ce seraient des morts s'il n'était vivant, lui.

Déjà plus d'une étoile en ce doux astre a lui.
Il semble qu'en cet être enchanté, pour nous plaire,
Chaque âge tour à tour donne son exemplaire;
C'est un soleil levant que ce petit destin!
Car le sort est masqué de rayons le matin;
Et les blancheurs de l'aube, aimable et chaste fête,
Viennent l'une après l'autre entourer cette tête
Et lui faire on ne sait quel pur couronnement.
On dirait que la vie, avec un soin charmant,
Essaye à ce jésus toutes les auréoles,
Se préparant ainsi par les caresses molles,
Les roses, les baisers, le rire frais et prompt,
A lui mettre plus tard les épines au front.

XII

Mais, encore une fois, qui donc à ce pauvre homme
A livré ce Paris qui contient Sparte et Rome?
Où donc a-t-on été chercher ce guide-là?
Qui donc à nos destins terribles le mêla?
Ainsi, lorsqu'il s'agit de s'évader du gouffre,
De sortir du chaos qui menace et qui souffre,
De dissiper la nuit, de monter au-dessus
Des nuages profonds dans l'abîme aperçus,
Et de verser l'aurore aux vagues infinies,
Nous ne nous fions plus à ces quatre génies,
Audace, Humanité, Volonté, Liberté,
Qui traînent dans les cieux le char de la clarté,
Et que tu fais bondir sous ta main familière,
France; on prend pour meneur et pour auxiliaire
On ne sait quel pauvre être obscurément conduit,
Lent et fidèle, ayant derrière lui la nuit,
Dont le suprême instinct serait d'être immobile,
Et qui, tâtant l'espace et tendant sa sébile,
Sans tactique, sans but, sans colère, sans art,
Attend de l'inconnu l'aumône d'un hasard!
C'est le moment de mettre en fuite l'ombre noire
Et d'ouvrir cette porte altière, la victoire;
On ne se croirait pas guidé, gardé, ni sûr
De pouvoir s'enfoncer fièrement dans l'azur,
Et d'échapper aux chocs, aux fureurs, aux huées,
Aux coups de fronde, aux vents, à travers les nuées,
Et d'éviter l'écueil, la chute, le récif,
Si cet humble petit marcheur, morne et poussif,
Rêveur comme la taupe, utile comme l'âne,
Ne complétait l'énorme attelage qui plane!
Quoi! dans l'heure où la France est en péril, ayant

Pour tirer hors des flots le quadrige effrayant,
Les quatre esprits géants qui brisent tous les voiles,
Monstres dont la crinière est mêlée aux étoiles
Et que suit, essoufflé, l'essaim des aquilons,
Nous disons : Ce n'est pas assez! et nous voulons
Un renfort, et, voyant le précipice immense,
Voyant l'ombre qu'il faut franchir, notre démence,
Devant le noir nadir et le zénith vermeil,
Ajoute un chien d'aveugle aux chevaux du soleil!

XIII

CAPITULATION.

Ainsi les nations les plus grandes chavirent!
C'est à l'avortement que tes travaux servirent,
Ô peuple! et tu dis : Quoi! pour cela nous restions
Debout toute la nuit sur les hauts bastions!
C'est pour cela qu'on fut brave, altier, invincible,
Et que, la Prusse étant la flèche, on fut la cible;
C'est pour cela qu'on fut héros, qu'on fut martyr;
C'est pour cela qu'on a combattu plus que Tyr,
Plus que Sagonte, plus que Byzance et Corinthe;
C'est pour cela qu'on a cinq mois subi l'étreinte
De ces teutons furtifs, noirs, ayant dans les yeux
La sinistre stupeur des bois mystérieux!
C'est pour cela qu'on a lutté, creusé des mines,
Rompu des ponts, bravé la peste et les famines,
Fait des fossés, planté des pieux, bâti des forts,
France, et qu'on a rempli de la gerbe des morts
Le tombeau, cette grange obscure des batailles!
C'est pour cela qu'on a vécu sous les mitrailles!
Cieux profonds! après tant d'épreuves, après tant
D'efforts du grand Paris, sanglant, broyé, content,
Après l'auguste espoir, après l'immense attente
De la cité superbe à vaincre haletante,
Qui semblait, se ruant sur les canons d'airain,
Ronger son mur ainsi que le cheval son frein,
Quand la vertu croissait dans les douleurs accrues,
Quand les petits enfants, bombardés dans les rues,
Ramassaient en riant obus et biscayens,
Quand pas un n'a faibli parmi les citoyens,
Quand on était là, prêts à sortir, trois cent mille,

Ce tas de gens de guerre a rendu cette ville!
Avec ton dévouement, ta fureur, ta fierté,
Et ton courage, ils ont fait de la lâcheté,
Ô peuple, et ce sera le frisson de l'histoire
De voir à tant de honte aboutir tant de gloire!

Paris, 27 janvier.

FÉVRIER.

I

AVANT LA CONCLUSION DU TRAITÉ.

Si nous terminions cette guerre
Comme la Prusse le voudrait,
La France serait comme un verre
Sur la table d'un cabaret;

On le vide, puis on le brise.
Notre fier pays disparaît.
Ô deuil! il est ce qu'on méprise,
Lui qui fut ce qu'on admirait.

Noir lendemain! l'effroi pour règle.
Toute lie est bue à son tour;
Et le vautour vient après l'aigle,
Et l'orfraie après le vautour;

Deux provinces écartelées;
Strasbourg en croix, Metz au cachot;
Sedan, déserteur des mêlées,
Marquant la France d'un fer chaud;

Partout, dans toute âme captive,
Le goût abject d'un vil bonheur
Remplace l'orgueil; on cultive
La croissance du déshonneur;

Notre antique splendeur flétrie,
L'opprobre sur nos grands combats;
L'étonnement de la patrie
Point accoutumée aux fronts bas;

L'ennemi dans nos citadelles,
Sur nos tours l'ombre d'Attila,
De sorte que les hirondelles
Disent : La France n'est plus là!

La bouche pleine de Bazaine,
La Renommée au vol brisé
Salit de sa bave malsaine
Son vieux clairon vertdegrisé;

Si l'on se bat, c'est contre un frère,
On ne sait plus ton nom, Bayard!
On est un assassin pour faire
Oublier qu'on fut un fuyard;

Une âpre nuit sur les fronts monte;
Nulle âme n'ose s'envoler;
Le ciel constate notre honte
Par le refus de s'étoiler;

Froid sombre! on voit, à plis funèbres,
Entre les peuples se fermer
Une profondeur de ténèbres
Telle qu'on ne peut plus s'aimer;

Entre France et Prusse on s'abhorre;
Tout ce troupeau d'hommes nous hait;
Et notre éclipse est leur aurore,
Et notre tombe est leur souhait.

Naufrage! Adieu les grandes tâches!
Tout est trompé; tout est trompeur;
On dit de nos drapeaux : Ces lâches!
Et de nos canons : Ils ont peur!

Plus de fierté; plus d'espérance;
Sur l'histoire un suaire épais... —
Dieu, ne fais pas tomber la France
Dans l'abîme de cette paix!

Bordeaux, 14 février.

IMPRIMERIE NATIONALE.

II

AUX RÊVEURS DE MONARCHIE.

Je suis en république, et pour roi j'ai moi-même.
Sachez qu'on ne met point aux voix ce droit suprême;
Écoutez bien, messieurs, et tenez pour certain
Qu'on n'escamote pas la France un beau matin.
Nous, enfants de Paris, cousins des grecs d'Athènes,
Nous raillons et frappons. Nous avons dans les veines
Non du sang de fellahs ni du sang d'esclavons,
Mais un bon sang gaulois et français. Nous avons
Pour pères les grognards et les francs pour ancêtres.
Retenez bien ceci que nous sommes les maîtres.
La Liberté jamais en vain ne nous parla.
Souvenez-vous aussi que nos mains que voilà,
Ayant brisé des rois, peuvent briser des cuistres.
Bien. Faites-vous préfets, ambassadeurs, ministres,
Et dites-vous les uns aux autres grand merci.
Ô faquins, gorgez-vous. N'ayez d'autre souci,
Dans ces royaux logis dont vous faites vos antres,
Que d'aplatir vos cœurs et d'arrondir vos ventres;
Emplissez-vous d'orgueil, de vanité, d'argent,
Bien. Allez. Nous aurons un mépris indulgent,
Nous nous détournerons et vous laisserons faire;
L'homme ne peut hâter l'heure que Dieu diffère.
Soit. Mais n'attentez pas au droit du peuple entier.
Le droit au fond des cœurs, libre, indomptable, altier,
Vit, guette tous vos pas, vous juge, vous défie,
Et vous attend. J'affirme et je vous certifie
Que vous seriez hardis d'y toucher seulement
Rien que pour essayer et pour voir un moment!

Rois, larrons! vous avez des poches assez grandes
Pour y mettre tout l'or du pays, les offrandes

Des pauvres, le budget, tous nos millions, mais
Pour y mettre nos droits et notre honneur, jamais!
Jamais vous n'y mettrez la grande République.
D'un côté tout un peuple; et de l'autre une clique!
Qu'est votre droit divin devant le droit humain?
Nous votons aujourd'hui, nous voterons demain.
Le souverain, c'est nous; nous voulons, tous ensemble,
Régner comme il nous plaît, choisir qui bon nous semble,
Nommer qui nous convient dans notre bulletin.
Gare à qui met la griffe aux boîtes du scrutin!
Gare à ceux d'entre vous qui fausseraient le vote!
Nous leur ferions danser une telle gavotte,
Avec des violons si bien faits tout exprès,
Qu'ils en seraient encor pâles dix ans après!

III

PHILOSOPHIE DES SACRES ET COURONNEMENTS.

Cet homme est laid, cet homme est vieux, cet homme est bête.
Qu'est-ce que vous mettez sur cette pauvre tête?
Une couronne? Non, deux couronnes. Non, trois.
Celle des empereurs avec celle des rois,
Le laurier de César, la croix de Charlemagne,
Et puis un peu de France et beaucoup d'Allemagne.
Sous cet amas jadis Charles-Quint vacilla.
La paix du monde tient à ce que tout cela
Sur ce vieux front tremblant demeure en équilibre.
Ce bonhomme vraiment serait plus heureux libre,
Et sans lui nous serions plus à notre aise aussi.
S'il a mal digéré, le ciel est obscurci;
Son moindre borborygme est une âpre secousse;
On chancelle s'il crache, on s'écroule s'il tousse;
Son ignorance fait sur la terre un brouillard.
Pourquoi ne pas laisser tranquille ce vieillard?
S'il n'avait ni soldats, ni ducs, ni connétables,
Nous le recevrions volontiers à nos tables;
Nos verres, sous le pampre, au soleil, en plein vent,
Choqueraient le tien, sire, et tu serais vivant.
Non, l'on t'empaille idole, et l'on te pétrifie
Sous un lourd casque à pointe, et, comme on se défie
Du roi d'en haut jaloux des rois d'en bas, on met,
Sire, un paratonnerre en cuivre à ton sommet;
Et ton peuple est si fier qu'il t'adore; on t'affuble
D'un manteau comme on passe au pape une chasuble,
Et te voilà tyran, et nous t'avons sur nous,
Le goût de l'homme étant de se mettre à genoux.
Tu portes désormais l'Etna comme Encelade,

Et comme Atlas le monde. O maître, sois malade,
Infirme, catarrheux, vieux tant que tu voudras,
Claque des dents avec la fièvre entre deux draps,
Qu'importe? l'univers n'en est pas moins ta chose.
L'Europe est un effet dont tu seras la cause.
Rayonne. A ta cheville aucun héros ne va.
Bossuet jettera sous tes pieds Jehovah;
Tu seras proclamé Très-Haut en pleine chaire.
Un roi, fût-il un nain, fût-il un pauvre hère,
Hydropique, goîtreux, perclus, tortu, fourbu,
Moins ferme sur ses pieds qu'un reître ayant trop bu,
Eût-il morve et farcin, rachis, goutte et gravelle,
Fût-il maigre d'esprit et petit de cervelle,
N'eût-il pas beaucoup plus de caboche qu'un rat,
Fût-il, sous la splendeur du cordon d'apparat,
Dans l'ombre enguirlandé d'un engin herniaire,
Reste auguste et puissant jusqu'à l'heure dernière
Et jusqu'au soubresaut de son hoquet final;
Tous, l'homme de l'autel, l'homme du tribunal,
Prosternent devant lui leur grave platitude;
Il a l'effarement de la décrépitude,
C'est toujours César; même en ruine et mourant,
La majesté s'obstine et le couvre, il est grand;
Et la pourpre est sur lui, sainte, splendide, austère,
Quand du sceptre et du trône il passe aux vers de terre;
Agonisant, il règne; on le voit s'assoupir,
On craint presque un tonnerre en son dernier soupir;
La foule aux reins courbés le place en un tel temple
Qu'elle tremble, et d'en bas l'admire et le contemple
Quand misérable il entre au sépulcre béant,
Et le croit encor dieu qu'il est déjà néant.

IV

À CEUX QUI REPARLENT DE FRATERNITÉ.

Quand nous serons vainqueurs, nous verrons. Montrons-leur,
Jusque-là, le dédain qui sied à la douleur.
L'œil âprement baissé convient à la défaite.
Libre, on était apôtre, esclave, on est prophète;
Nous sommes garrottés! Plus de nations sœurs!
Et je prédis l'abîme à nos envahisseurs.
C'est la fierté de ceux qu'on a mis à la chaîne
De n'avoir désormais d'autre abri que la haine.

Aimer les allemands? Cela viendra, le jour
Où par droit de victoire on aura droit d'amour.
La déclaration de paix n'est jamais franche
De ceux qui, terrassés, n'ont pas pris leur revanche;
Attendons notre tour de barrer le chemin.
Mettons-les sous nos pieds, puis tendons-leur la main.
Je ne puis que saigner tant que la France pleure.
Ne me parlez donc pas de concorde à cette heure;
Une fraternité bégayée à demi
Et trop tôt, fait hausser l'épaule à l'ennemi;
Et l'offre de donner aux rancunes relâche
Qui demain sera digne, aujourd'hui serait lâche.

V

LOI DE FORMATION DU PROGRÈS.

Une dernière guerre! hélas, il la faut! oui.

Quoi! le deuil triomphant, le meurtre épanoui,
Sont les conditions de nos progrès! Mystère!
Quel est donc ce travail étrange de la terre?
Quelle est donc cette loi du développement
De l'homme par l'enfer, la peine et le tourment?
Pour quelque but final dont notre humble prunelle
N'aperçoit même pas la lueur éternelle,
L'être des profondeurs a-t-il donc décrété,
Dans les azurs sans fond de la sublimité,
Que l'homme ne doit point faire un pas qui n'enseigne
De quel pied il chancelle et de quel flanc il saigne,
Que la douleur est l'or dont se paie ici-bas
Le bonheur acheté par tant d'âpres combats;
Que toute Rome doit commencer par un antre;
Que tout enfantement doit déchirer le ventre;
Qu'en ce monde l'idée aussi bien que la chair
Doit saigner, et, touchée en naissant par le fer,
Doit avoir, pour le deuil comme pour l'espérance,
Son mystérieux sceau de vie et de souffrance
Dans cette cicatrice auguste, le nombril;
Que l'œuf de l'avenir, pour éclore en avril,
Doit être déposé dans une chose morte;
Qu'il faut que le bien naisse et que l'épi mûr sorte
De cette plaie en fleur qu'on nomme le sillon,
Que le cri jaillit mieux en mordant le bâillon;
Que l'homme doit atteindre à des édens suprêmes
Dont la porte déjà, dans l'ombre des problèmes,

Apparaît radieuse à ses yeux enflammés,
Mais que les deux battants en resteront fermés,
Malgré le saint, le christ, le prophète et l'apôtre,
Si Satan n'ouvre l'un, si Caïn n'ouvre l'autre?

Ô contradictions terribles! d'un côté
On voit la loi de paix, de vie et de bonté
Par-dessus l'infini dans les prodiges luire;
Et de l'autre on écoute une voix triste dire :
— Penseurs, réformateurs, porte-flambeaux, esprits,
Lutteurs, vous atteindrez l'idéal! à quel prix?
Au prix du sang, des fers, du deuil, des hécatombes.
La route du progrès, c'est le chemin des tombes. —

Voyez : le genre humain, à cette heure opprimé
Par les forces sans yeux dont ce globe est formé,
Doit vaincre la matière, et, c'est là le problème,
L'enchaîner, pour se mettre en liberté lui-même.
L'homme prend la nature énorme corps à corps;
Mais comme elle résiste! elle abat les plus forts.
Derrière l'inconnu la nuit se barricade;
Le monde entier n'est plus qu'une vaste embuscade;
Tout est piège; le sphinx, avant d'être dompté,
Empreint son ongle au flanc de l'homme épouvanté;
Par moments il sourit et fait des offres traîtres;
Les savants, les songeurs, ceux qui sont les seuls prêtres,
Cèdent à ces appels funèbres et moqueurs;
L'énigme invite, embrasse et brise ses vainqueurs;
Les éléments, du moins ce qu'ainsi l'erreur nomme,
Ont des attractions redoutables sur l'homme;
La terre au flanc profond tente Empédocle, et l'eau
Tente Jason, Diaz, Gama, Marco Polo,
Et Colomb que dirige au fond des flots sonores
Le doigt du cavalier sinistre des Açores;
Le feu tente Fulton, l'air tente Montgolfier;
L'homme fait pour tout vaincre ose tout défier.
Maintenant regardez les cadavres. La somme

De tous les combattants que le progrès consomme,
Étonne le sépulcre et fait rêver la mort.
Combien d'infortunés noyés dans leur effort
Pour atteindre à des bords nouveaux et fécondables!
Les découvertes sont des filles formidables
Qui dans leur lit tragique étouffent leurs amants.
Ô loi! tous les tombeaux contiennent des aimants;
Les grands cœurs ont l'amour lugubre du martyre,
Et le rayonnement du précipice attire.

Ceux-ci sacrifiant, ceux-là sacrifiés.

Cette croissance humaine où vous vous confiez
Sur nos difformités se développe et monte.
Destin terrifiant! tout sert, même la honte;
La prostitution a sa fécondité;
Le crime a son emploi dans la fatalité;
Étant corruption, un germe y peut éclore.
Ceci qu'on aime naît de ceci qu'on déplore.
Ce qu'on voit clairement, c'est qu'on souffre. Pourquoi?
On entre dans le mieux avec des cris d'effroi;
On sort presque à regret du pire où l'on séjourne.
Le genre humain gravit un escalier qui tourne
Et plonge dans la nuit pour rentrer dans le jour;
On perd le bien de vue et le mal tour à tour;
Le meurtre est bon; la mort sauve; la loi morale
Se courbe et disparaît dans l'obscure spirale.
A de certains moments, à Tyr comme à Sion,
Ce qu'on prend pour le crime est la punition;
Punition utile et féconde, où surnage
On ne sait quelle vie éclose du carnage.
Les dalles de l'histoire, avec leurs affreux tas
De trahisons, de vols, d'ordures, d'attentats,
Avec leur effroyable encombrement de boue
Où de tous les Césars on voit passer la roue,
Avec leurs Tigellins, avec leurs Borgias,
Ne seraient que l'étable infâme d'Augias,

La latrine et l'égout du sort, sans le lavage
De sang que par instants Dieu fait sur ce pavage.
C'est dans le sang que Rome et Venise ont fleuri.
Du sang! et l'on entend dans l'histoire ce cri :
— Versez le nôtre, ou bien nous verserons le vôtre! —
L'âge qui plane est fils du siècle qui se vautre.
Le monde reverdit dans le deuil, dans l'horreur;
Champ sombre dont Nemrod est le dur laboureur!

Toute fleur est d'abord fumier, et la nature
Commence par manger sa propre pourriture;
La raison n'a raison qu'après avoir eu tort;
Pour avancer d'un pas le genre humain se tord;
Chaque évolution qu'il fait dans la tourmente
Semble une apocalypse où quelqu'un se lamente.
Ouvrage lumineux, ténébreux ouvrier.

Sitôt que le char marche il se met à crier.

L'esclavage est un pas sur l'anthropophagie;
La guillotine, affreuse et de meurtres rougie,
Est un pas sur le croc, le pal et le bûcher;
La guerre est un berger tout autant qu'un boucher;
Cyrus crie : en avant! tous les grands chefs d'armées,
Trouant le genre humain de routes enflammées,
Ont une tache d'aube au front, noirs éclaireurs;
Ils refoulent la nuit, les brouillards, les erreurs,
L'ombre, et le conquérant est le missionnaire
Terrible du rayon que contient le tonnerre.
Sésostris vivifie en tuant, Gengiskan
Est la lave féconde et sombre du volcan,
Alexandre ensemence, Attila fertilise.
Ce monde que l'effort douloureux civilise,
Cette création où l'aube pleure et luit,
Où rien n'éclôt qu'après avoir été détruit,
Où les accouplements résultent des divorces,
Où Dieu semble englouti sous le chaos des forces,

Où le bourgeon jaillit du nœud qui l'étouffait,
C'est du mal qui travaille et du bien qui se fait.

Mais quelle ombre! quels flots de fumée et d'écume!
Quelles illusions d'optique en cette brume!
Est-ce un libérateur, ce tigre qui bondit?
Ce chef, est-ce un héros ou bien est-ce un bandit?
Devinez. Qui le sait? dans ces profondeurs faites
De crime et de vertu, de meurtres et de fêtes,
Trompé par ce qu'on voit et par ce qu'on entend,
Comment retrouver l'astre en tant d'horreur flottant?

De là vient qu'autrefois tout semblait vain et trouble;
Tout semblait de la nuit qui monte et qui redouble;
Le vaste écroulement des faits tumultueux,
Les combats, les assauts traîtres et tortueux,
Les Carthages, les Tyrs, les Byzances, les Romes,
Les catastrophes, chute épouvantable d'hommes,
Avaient l'air d'un tourment stérile, et, se suivant
Comme la grêle suit les colères du vent
Et comme la chaleur succède à la froidure,
Semblaient ne dégager qu'une loi : Rien ne dure.
Les nations, courbant la tête, n'avaient plus
D'autre philosophie en ces flux et reflux
Que la rapidité des chars passant sur elles;
Nul ne voyait le but de ces vaines querelles;
Et Flaccus s'écriait : — Puisque tout fuit, aimons,
Vivons, et regardons tomber l'ombre des monts;
Riez, chantez, cueillez des grappes dans les treilles
Pour les pendre, ô Lydé, derrière vos oreilles;
Ce peu de chose est tout. Par Bacchus, sur le poids
Des héros, des grandeurs, de la gloire et des rois,
Je questionnerai Caron, le passeur d'ombres! —

Depuis on a compris. Les foules et les nombres
Ont perdu leur aspect de chaos par degrés,
Laissant vaguement voir quelques points éclairés.

Quoi! la guerre, le choc alternatif et rude
Des batailles tombant sur l'âpre multitude,
Sur le bloc triste et brut des fauves nations,
Quoi! ces frémissements et ces commotions
Que donne au droit qui naît, au peuple qui se lève,
La rencontre sonore et féroce du glaive,
Ce vaste tourbillon d'étincelles qui sort
Des combats, des héros s'entre-heurtant, du sort,
Ce tumulte insensé des camps et des tueries,
Quoi! le piétinement de ces cavaleries,
Les escadrons couvrant d'éclairs les régiments,
Quoi! ces coups de canon battant ces murs fumants,
Ces coups d'épieux, ces coups d'estocs, ces coups de piques,
Le retentissement des cuirasses épiques,
Ces victoires broyant les hommes, cet enfer,
Quoi! les sabres sonnant sur les casques de fer,
L'épouvante, les cris des mourants qu'on égorge...
— C'est le bruit des marteaux du progrès dans la forge.
— Hélas!

En même temps, l'infini, qui connaît
L'endroit où chaque cause aboutit, et qui n'est
Qu'une incommensurable et haute conscience,
Faite d'immensité, de paix, de patience,
Laisse, sachant le but, choisissant le moyen,
Souvent, hélas! le mal se faire avec du bien;
Telle est la profondeur de l'ordre; obscur, suprême,
Tranquille, et s'affirmant par ses démentis même.
C'est ainsi qu'un bandit de Marc-Aurèle est né;
C'est ainsi que, hideux, devant l'homme étonné,
Le ciel y consentant, avec le Christ auguste,
Avec la loi d'un saint, avec la mort d'un juste,
Avec ces mots si doux : — Nourris quiconque a faim.
— Aime autrui comme toi. — Ne fais pas au prochain
Ce que tu ne veux pas qu'à toi-même on te fasse. —
Avec cette morale où tout est vie et grâce,

Avec ces dogmes pris au plus serein des cieux,
Loyola construisit son piège monstrueux;
Sombre araignée à qui Dieu, pour tisser sa toile,
Donnait des fils d'aurore et des rayons d'étoile.

Et même, en regardant plus haut, quel est celui
Qui s'écriera : — Je suis l'astre, et j'ai toujours lui;
Je n'ai jamais failli, jamais péché; j'ignore
Les coups du tentateur à ma vitre sonore;
Je suis sans faute. — Est-il un juste audacieux
Qui s'ose affirmer pur devant l'azur des cieux?
L'homme a beau faire, il faut qu'il cède à sa nature;
Une femme l'émeut, dénouant sa ceinture,
Il boit, il mange, il dort, il a froid, il a chaud;
Parfois la plus grande âme et le cœur le plus haut
Succombe aux appétits d'en bas; et l'esprit quête
Les satisfactions immondes de la bête,
Regarde à la fenêtre obscène, et va, les soirs,
Rôder de honte en honte au seuil des bouges noirs.
— Oui, c'est la porte abjecte, et cependant j'y passe,
Dit Caton à voix haute et Jean-Jacque à voix basse.
La syrienne chante à Virgile évohé;
Socrate aime Aspasie, Horace suit Chloé;
Tout homme est le sujet de la chair misérable;
Le corps est condamné, le sang est incurable;
Pas un sage n'a pu se dire, en vérité,
Guéri de la nature et de l'humanité.

Mal, bien, tel est le triste et difforme mélange.
Le bien est un linceul en même temps qu'un lange;
Si le mal est sépulcre, il est aussi berceau;
Ils naissent l'un de l'autre, et la vie est leur sceau.
Les philosophes pleins de crainte ou d'espérance
Songent et n'ont entre eux pas d'autre différence,
En révélant l'éden, et même en le prouvant,
Que le voir en arrière ou le voir en avant.
Les sages du passé disent : — L'homme recule;

Il sort de la lumière, il entre au crépuscule,
L'homme est parti de tout pour naufrager dans rien.
Ils disent : Bien et mal. Nous disons : Mal et bien.

Mal et bien, est-ce là le mot? le chiffre unique?
Le dogme? est-ce d'Isis la dernière tunique?
Mal et bien, est-ce là toute la loi? — La loi!
Qui la connaît? Quelqu'un parmi nous, hors de soi
Comme en soi, sous l'amas de faits, d'époques, d'âges,
A-t-il percé ce gouffre et fait ces grands sondages?
Quelqu'un démêle-t-il le germe originel?
Quelqu'un voit-il le point extrême du tunnel?
Quelqu'un voit-il la base et voit-il la toiture?
Avons-nous seulement pénétré la nature?
Qu'est-ce que la lumière et qu'est-ce que l'aimant?
Qu'est le cerveau? de quoi se fait le mouvement?
D'où vient que la chaleur manque aux rayons de lune?
Ô nuit, qu'est-ce qu'une âme? un astre en est-il une?
Le parfum est-il l'âme errante du pistil?
Une fleur souffre-t-elle? un rocher pense-t-il?
Qu'est-ce que l'Onde? Etnas, Cotopaxis, Vésuves,
D'où vient le flamboiement de vos énormes cuves?
Où donc est la poulie et la corde et le seau
Qui pendent dans ton puits, ô noir Chimborazo?
Vivants! distinguons-nous une chose d'un être?
Qu'est-ce que mourir? dis, mortel! qu'est-ce que naître?
Vous demandez d'un fait : Est-ce toute la loi?
Voyons, qui que tu sois, toi qui parles, dis-moi,
Qu'es-tu? Tu veux sonder l'abîme? Es-tu de force
A scruter le travail des sèves sous l'écorce;
A guetter, dans la nuit des filons souterrains,
L'hymen de l'eau terrestre avec les flots marins
Et la formation des métaux; à poursuivre
Dans leurs antres le plomb, le mercure et le cuivre,
Si bien que tu pourrais dire : Voici comment
L'or se fait dans la terre et l'aube au firmament!
Le peux-tu? parle. Non. Eh bien, sois économe

D'axiomes sur Dieu, de sentences sur l'homme,
Et ne prononce pas d'arrêts dans l'infini.
Et qui donc ici-bas, qui, maudit ou béni,
Peut de quoi que ce soit, force, âme, esprit, matière,
Dire : — Ce que j'ai là, c'est la loi tout entière;
Ceci, c'est Dieu, complet, avec tous ses rayons;
Mettez-le-moi bien vite en vos collections,
Et tirez le verrou de peur qu'il ne s'échappe. —
Savant dans son usine ou prêtre sous sa chape,
Qui donc nous montrera le sort des deux côtés?
Qui se promènera dans les éternités,
Comme dans les jardins de Versailles Lenôtre?
Qui donc mesurera l'ombre d'un bout à l'autre,
Et la vie et la tombe, espaces inouïs
Où le monceau des jours meurt sous l'amas des nuits,
Où de vagues éclairs dans les ténèbres glissent,
Où les extrémités des lois s'évanouissent!

Que cette obscure loi du progrès dans le deuil,
Du succès dans la chute et du port dans l'écueil,
Soit vraie ou fausse, absurde et folle, ou démontrée;
Que, dragon, de l'éden elle garde l'entrée,
Ou ne soit qu'un mirage informe, le certain
C'est que, devant l'énigme et devant le destin,
Les plus fermes parfois s'étonnent et fléchissent.
A peine dans la nuit quelques cimes blanchissent
Que la brume a déjà repris d'autres sommets;
De grands mots, qui semblaient lumineux à jamais,
Qu'on croyait délivrés de l'abîme, s'y dressent,
Mais noirs, et, lentement effacés, disparaissent.
Toutes les vérités se montrent un moment,
Puis se voilent; le verbe avorte en bégaiement;
Le jour, si c'est du jour que cette clarté sombre,
N'a l'air de se lever que pour regarder l'ombre;
On ne voit plus le phare; on ne sait que penser;
Vient-on de reculer, ou vient-on d'avancer?
Oh! dans l'ascension humaine, que la marche

Est lente, et comme on sent la pesanteur de l'arche!
Comme ceux qui de tous portent les intérêts
Ont l'épaule meurtrie aux angles du progrès!
Comme tout se défait et retombe à mesure!
Pas de principe acquis; pas de conquête sûre;
A l'instant où l'on croit l'édifice achevé,
Il s'écroule, écrasant celui qui l'a rêvé;
Le plus grand siècle peut avoir son heure immonde;
Parfois sur tous les points du globe un fléau gronde,
Et l'homme semble pris d'un accès de fureur.
L'européen, ce frère aîné, joute d'horreur
Avec le caraïbe, avec le malabare;
L'anglais civilisé passe l'indou barbare;
Ô pugilat hideux de Londre et de Delhy!
Le but humain s'éclipse en un infâme oubli.
Il est nuit du Danube au Nil, du Gange à l'Èbre.
Fête au nord; c'est la mort du midi qu'on célèbre.
Europe, dit Berlin, ris, la France n'est plus!
Ô genre humain, malgré tant d'âges révolus,
Ta vieille loi de haine est toujours la plus forte;
L'évangile est toujours la grande clarté morte,
Le jour fuit, la paix saigne, et l'amour est proscrit,
Et l'on n'a pas encor décloué Jésus-Christ.

MARS.

I

N'importe, ayons foi! Tout s'agite,
Comme au fond d'un songe effrayant,
Tout marche et court, et l'homme quitte
L'ancien rivage âpre et fuyant.
On va de la nuit à l'aurore,
Du noir sépulcre au nid sonore,
Et des hydres aux alcyons.
Les téméraires sont les sages.
Ils sondent ces profonds passages
Qu'on nomme Révolutions.

Prophètes maigris par les jeûnes,
Ô poëtes au fier clairon,
Tous, les anciens comme les jeunes,
Isaïe autant que Byron,
Vous indiquez le but suprême
Au genre humain, toujours le même
Et toujours nouveau sous le ciel;
Vous jetez dans le vent qui vole
La même éternelle parole
Au même passant éternel.

Votre voix tragique et superbe
Plonge en bas et remonte en haut;
Vous demandez à Dieu le verbe
Et vous donnez au sphinx le mot.
Tout l'itinéraire de l'homme,
Quittant Sion, dépassant Rome,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Au prêtre qui chancelle ou fuit
Semble une descente d'abîme;
On entend votre bruit sublime,
Avertissement dans la nuit.

Vous tintez le glas pour le traître
Et pour le brave le tocsin;
On voit paraître et disparaître
Vos hymnes, orageux essaim;
Vos vers sibyllins vont et viennent;
Dans son dur voyage ils soutiennent
Le peuple, immense pèlerin;
Vos chants, vos songes, vos pensées,
Semblent des urnes renversées
D'où tombent des rhythmes d'airain.

Bientôt le jour sur son quadrige
De l'ombre ouvrira les rideaux;
Vers l'aurore tout se dirige,
Même ceux qui tournent le dos;
L'un y marche et l'autre y recule;
L'avenir dans ce crépuscule
Dresse sa tour étrange à voir,
Tour obscure, mais étoilée;
Vos strophes à toute volée
Sonnent dans ce grand clocher noir.

II

LA LUTTE.

Hélas! c'est l'ignorance en colère. Il faut plaindre
Ceux que le grand rayon du vrai ne peut atteindre.
D'ailleurs, qu'importe, ami! L'honneur est avec nous.
Oui, plains ces insulteurs acceptant à genoux
L'horrible paix qui prend la France en sa tenaille.
Que leur ingratitude imbécile s'en aille
Devant l'histoire, avec ton dédain et le mien.
Ils traiteraient Jésus comme un bohémien;
Saint Paul leur semblerait un hideux démocrate;
Ils diraient : Quel affreux jongleur que ce Socrate!
Leur œil myope a peur de l'aube. Ils sont ainsi.
Est-ce leur faute? Non. A Naple, à Rome, ici,
Toujours, partout, il est tout simple que des êtres
Te jalousent soldats et te maudissent prêtres,
Étant, les uns vaincus, les autres démasqués.
Les glaçons que j'ai vus cet hiver, de nos quais,
Pêle-mêle passer, nous jetant un froid sombre,
Mais fuyant et fondant rapidement dans l'ombre,
N'étaient pas plus haineux et n'étaient pas plus vains.
Toi qui jadis, pareil aux combattants divins,
Venais seul, sans armée, et délivrais des villes,
Laisse hurler sur toi le flot des clameurs viles.
Qu'est-ce que cela fait? Viens, donnons-nous la main.
Et moi le vieux français, toi l'antique romain,
Sortons. C'est un lieu triste où l'on est mal à l'aise.
Et regagnons chacun notre haute falaise
Où si l'on est hué, du moins c'est par la mer;
Allons chercher l'insulte auguste de l'éclair,
La fureur jamais basse et la grande amertume,
Le vrai gouffre, et quittons la bave pour l'écume.

III

LE DEUIL.

Charle! Charle! ô mon fils! quoi donc! tu m'as quitté.
Ah! tout fuit! rien ne dure!
Tu t'es évanoui dans la grande clarté
Qui pour nous est obscure.

Charles, mon couchant voit périr ton orient.
Comme nous nous aimâmes!
L'homme, hélas! crée, et rêve, et lie en souriant
Son âme à d'autres âmes;

Il dit : c'est éternel! et poursuit son chemin;
Il se met à descendre,
Vit, souffre, et tout à coup dans le creux de sa main
N'a plus que de la cendre.

Hier j'étais proscrit. Vingt ans, des mers captif,
J'errai, l'âme meurtrie;
Le sort nous frappe, et seul il connaît le motif.
Dieu m'ôta la patrie.

Aujourd'hui je n'ai plus de tout ce que j'avais
Qu'un fils et qu'une fille;
Me voilà presque seul dans cette ombre où je vais;
Dieu m'ôte la famille.

Oh! demeurez, vous deux qui me restez! nos nids
Tombent, mais votre mère
Vous bénit dans la mort sombre, et je vous bénis
Moi, dans la vie amère.

Oui, pour modèle ayant le martyr de Sion,
J'achèverai ma lutte,
Et je continuerai la rude ascension
Qui ressemble à la chute.

Suivre la vérité me suffit; sans rien voir
Que le grand but sublime,
Je marche, en deuil, mais fier; derrière le devoir
Je vais droit à l'abîme.

IV

L'ENTERREMENT.

*

Le tambour bat aux champs et le drapeau s'incline.
De la Bastille au pied de la morne colline
Où les siècles passés près du siècle vivant
Dorment sous les cyprès peu troublés par le vent,
Le peuple a l'arme au bras; le peuple est triste; il pense;
Et ses grands bataillons font la haie en silence.

Le fils mort et le père aspirant au tombeau
Passent, l'un hier encor vaillant, robuste et beau,
L'autre vieux et cachant les pleurs de son visage;
Et chaque légion les salue au passage.

Ô peuple! ô majesté de l'immense douceur!
Paris, cité soleil, vous que l'envahisseur
N'a pu vaincre, et qu'il a de tant de sang rougie,
Vous qu'un jour on verra, dans la royale orgie,
Surgir, l'éclair au front, comme le commandeur,
Ô ville, vous avez ce comble de grandeur
De faire attention à la douleur d'un homme.
Trouver dans Sparte une âme et voir un cœur dans Rome,
Rien n'est plus admirable; et Paris a dompté
L'univers par la force où l'on sent la bonté.
Ce peuple est un héros et ce peuple est un juste.
Il fait bien plus que vaincre, il aime.

Ô ville auguste,
Ce jour-là tout tremblait, les révolutions
Grondaient, et dans leur brume, à travers des rayons,

Tu voyais devant toi se rouvrir l'ombre affreuse
Qui par moments devant les grands peuples se creuse;
Et l'homme qui suivait le cercueil de son fils
T'admirait, toi qui, prête à tous les fiers défis,
Infortunée, as fait l'humanité prospère;
Sombre, il se sentait fils en même temps que père,
Père en pensant à lui, fils en pensant à toi.

*

Que ce jeune lutteur illustre et plein de foi,
Disparu dans le lieu profond qui nous réclame,
Ô peuple, ait à jamais près de lui ta grande âme!
Tu la lui donnas, peuple, en ce suprême adieu.
Que dans la liberté superbe du ciel bleu,
Il assiste, à présent qu'il tient l'arme inconnue,
Aux luttes du devoir et qu'il les continue.
Le droit n'est pas le droit seulement ici-bas;
Les morts sont des vivants mêlés à nos combats,
Ayant tantôt le bien, tantôt le mal pour cibles;
Parfois on sent passer leurs flèches invisibles.
Nous les croyons absents, ils sont présents; on sort
De la terre, des jours, des pleurs, mais non du sort;
C'est un prolongement sublime que la tombe.
On y monte étonné d'avoir cru qu'on y tombe.
Comme dans plus d'azur l'hirondelle émigrant,
On entre plus heureux dans un devoir plus grand;
On voit l'utile avec le juste parallèle;
Et l'on a de moins l'ombre et l'on a de plus l'aile.
Ô mon fils béni, sers la France, du milieu
De ce gouffre d'amour que nous appelons Dieu,
Ce n'est pas pour dormir qu'on meurt, non, c'est pour faire
De plus haut ce que fait en bas notre humble sphère;
C'est pour le faire mieux, c'est pour le faire bien.
Nous n'avons que le but, le ciel a le moyen.
La mort est un passage où pour grandir tout change;

Qui fut sur terre athlète est dans l'abîme archange;
Sur terre on est borné, sur terre on est banni;
Mais là-haut nous croissons sans gêner l'infini;
L'âme y peut déployer sa subite envergure;
C'est en perdant son corps qu'on reprend sa figure.
Va donc, mon fils! va donc, esprit! deviens flambeau.
Rayonne. Entre en planant dans l'immense tombeau!
Sers la France. Car Dieu met en elle un mystère,
Car tu sais maintenant ce qu'ignore la terre,
Car la vérité brille où l'éternité luit,
Car tu vois la lumière et nous voyons la nuit.

Paris, 18 mars.

V

Coup sur coup. Deuil sur deuil. Ah! l'épreuve redouble.
Soit. Cet homme pensif l'acceptera sans trouble.
Certe, il est bon qu'ainsi soient traités quelques-uns.
Quand d'âpres combattants, mages, soldats, tribuns,
Apôtres, ont donné leur vie aux choses justes,
Ils demeurent debout dans leurs douleurs robustes.
Tu le sais, Guernesey, tu le sais, Caprera.

Sa conscience est fixe et rien n'y bougera.
Car, quel que soit le vent qui souffle sur leur flamme,
Les principes profonds ne tremblent pas dans l'âme;
Car c'est dans l'infini que leur feu calme luit;
Car l'ouragan sinistre acharné sur la nuit
Peut secouer là-haut l'ombre et ses sombres toiles,
Sans faire dans leurs plis remuer les étoiles.

AVRIL.

I

LES PRÉCURSEURS.

Sur l'être et sur la créature,
Dans tous les temps l'homme incliné
A toujours dit à la nature :
Ô gouffre! pourquoi suis-je né?
Parfois croyants, parfois athées,
Nous ajoutons aux Prométhées
Les Euclides et les Keplers;
Nos doutes, nuages funèbres,
Montent au ciel pleins de ténèbres,
Et redescendent pleins d'éclairs.

Ô fronts où flambent les idées!
Au bord du gouffre, au fond des cieux,
Que de figures accoudées!
Que de regards mystérieux!
Ô les prunelles étoilées
Des Miltons et des Galilées!
Sombres Dantes au front bruni,
Vos talons sont dignes des astres!
Vos esprits, ô noirs Zoroastres,
Sont les chevaux de l'infini.

Oser monter, oser descendre,
Tout est là. Chercher, oser voir!
Car Jason s'appelle entreprendre
Et Gama s'appelle vouloir.
Quand le chercheur hésite encore,
L'œil sur la nuit, l'œil sur l'aurore,

Reculant devant le secret,
Tremblant devant l'hiéroglyphe,
La volonté, brusque hippogriffe,
Dans son crépuscule apparaît!

C'est sur ce coursier formidable,
Quand le Génie humain voulut,
Qu'il aborda l'inabordable,
Seul avec sa torche et son luth.
Lorsqu'il partit, âme élancée,
L'astre Amour, le soleil Pensée,
Rayonnaient dans l'azur béant
Où la nuit tend ses sombres toiles,
Et Dieu donna ces deux étoiles
Pour éperons à ce géant.

Les grands cœurs en qui Dieu se crée
Ont, tandis qu'autour d'eux tout fuit,
La curiosité sacrée
Du précipice et de la nuit.
Toute découverte est un gouffre.
Mourir, qu'importe! on plonge, on souffre;
Vivre inutile, c'est trop long.
De l'insensé naît le sublime;
Et derrière lui dans l'abîme
Empédocle attire Colomb.

Mers qu'on sonde! cieux qu'on révèle!
Chacun de ces chercheurs de Dieu
Prend un infini sur son aile,
Fulton le vert, Herschell le bleu;
Magellan part, Fourier s'envole;
La foule ironique et frivole
Ignore ce qu'ils ont rêvé,
Les voit sombrer dans l'étendue,
Et dit : C'est une âme perdue.
Foule! c'est un monde trouvé!

II

LA MÈRE QUI DÉFEND SON PETIT.

Au milieu des forêts, asiles des chouettes,
Où chuchotent tout bas les feuilles inquiètes
Dans les halliers que semble emplir un noir dessein,
Pour le doux nouveau-né qui frissonne à son sein,
Pour le tragique enfant qu'elle emporte effarée,
Dès qu'elle voit la nuit croître, sombre marée,
Dès que les loups obscurs poussent leurs longs abois,
Oh! le sauvage amour de la femme des bois!

Tel est Paris. La ville où l'Europe se mêle,
Avec le droit, la gloire et l'art, triple mamelle,
Allaite cet enfant céleste, l'Avenir.
On entend les chevaux de l'aurore hennir
Autour de ce berceau sublime. Elle, la mère
De la réalité qui commence en chimère,
La nourrice du songe auguste des penseurs,
La ville dont Athène et Rome sont les sœurs,
Dans le printemps qui rit, sous le ciel qui rougeoie,
Elle est l'amour, elle est la vie, elle est la joie;
L'air est pur, le jour luit, le firmament est bleu;
Elle berce en chantant le puissant petit dieu;
Quelle fête! elle montre aux hommes, fière, gaie,
Ce rêve qui sera le monde et qui bégaie,
Ce tremblant embryon du nouveau genre humain,
Ce géant, nain encor, qui s'appelle Demain,
Et pour qui le sillon des temps futurs se creuse;
Sur son front calme et tendre et sur sa bouche heureuse
Et dans son œil serein qui ne croit pas au mal,
Elle a ce radieux sourire, l'idéal;
On sent qu'elle est la ville où l'espérance habite;

Elle aime, elle bénit. Mais si, noirceur subite,
L'éclipse vient, et donne aux peuples le frisson,
Si quelque vague monstre erre sur l'horizon,
Si tout ce qui serpente, écume, rampe et louche,
Vient menacer l'enfant divin, elle est farouche;
Alors elle se dresse, alors elle a des cris
Terribles, et devient le furieux Paris;
Elle gronde et rugit, sinistrement vivante,
Et celle qui charmait l'univers, l'épouvante.

III

Temps affreux! ma pensée est, dans ce morne espace
Où l'imprévu surgit, où l'inattendu passe,
Une plaine livrée à tous les pas errants.
Les faits l'un après l'autre arrivent, noirs et grands.
J'écris ce livre, jour par jour, sous la dictée
De l'heure qui se dresse et fuit épouvantée;
Les semaines de l'An Terrible sont autant
D'hydres que l'enfer crée et que le gouffre attend;
L'évènement s'en va, roulant des yeux de flamme,
Après avoir posé sa griffe sur mon âme,
Laissant à mon vers triste, âpre, meurtri, froissé,
Cette trace qu'on voit quand un monstre a passé.
Ceux qui regarderaient mon esprit dans cette ombre,
Le trouveraient couvert des empreintes sans nombre
De tous ces jours d'horreur, de colère et d'ennui,
Comme si des lions avaient marché sur lui.

IV

UN CRI.

Quand finira ceci? Quoi! ne sentent-ils pas
Que ce grand pays croule à chacun de leurs pas!
Châtier qui? Paris? Paris veut être libre.
Ici le monde, et là Paris; c'est l'équilibre.
Et Paris est l'abîme où couve l'avenir.
Pas plus que l'océan on ne peut le punir,
Car dans sa profondeur et sous sa transparence
On voit l'immense Europe ayant pour cœur la France.
Combattants! combattants! qu'est-ce que vous voulez?
Vous êtes comme un feu qui dévore les blés,
Et vous tuez l'honneur, la raison, l'espérance!
Quoi! d'un côté la France et de l'autre la France!
Arrêtez! c'est le deuil qui sort de vos succès.
Chaque coup de canon de français à français
Jette, — car l'attentat à sa source remonte, —
Devant lui le trépas, derrière lui la honte.
Verser, mêler, après septembre et février,
Le sang du paysan, le sang de l'ouvrier,
Sans plus s'en soucier que de l'eau des fontaines!
Les latins contre Rome et les grecs contre Athènes!
Qui donc a décrété ce sombre égorgement?
Si quelque prêtre dit que Dieu le veut, il ment!
Mais quel vent souffle donc? Quoi? pas d'instants lucides!
Se retrouver héros pour être fratricides!
Horreur!

Mais voyez donc, dans le ciel, sur vos fronts,
Flotter l'abaissement, l'opprobre, les affronts!
Mais voyez donc là-haut ce drapeau d'ossuaire,
Noir comme le linceul, blanc comme le suaire!

Pour votre propre chute ayez donc un coup d'œil!
C'est le drapeau de Prusse et le drapeau du deuil!
Ce haillon insolent, il vous a sous sa garde.
Vous ne le voyez pas; lui, sombre, il vous regarde;
Il est comme l'Égypte au-dessus des hébreux,
Lourd, sinistre, et sa gloire est d'être ténébreux.
Il est chez vous. Il règne. Ah! la guerre civile,
Triste après Austerlitz, après Sedan est vile!

Aventure hideuse! ils se sont décidés
A jouer la patrie et l'avenir aux dés!
Insensés! n'est-il pas de choses plus instantes
Que d'épaissir autour de ce rempart vos tentes?
Recommencer la guerre ayant encore au flanc,
Ô Paris, ô lion blessé, l'épieu sanglant!
Quoi! se faire une plaie avant de guérir l'autre!
Mais ce pays meurtri de vos coups, c'est le vôtre!
Cette mère qui saigne est votre mère! Et puis,
Les misères, la femme et l'enfant sans appuis,
Le travailleur sans pain, tout l'amas des problèmes
Est là terrible, et vous, acharnés sur vous-mêmes,
Vous venez, toi rhéteur, toi soldat, toi tribun,
Les envenimer tous sans en résoudre aucun!

Vous recreusez le gouffre au lieu d'y mettre un phare!
Des deux côtés la même exécrable fanfare,
Le même cri : Mort! Guerre! — A qui? réponds, Caïn!
Qu'est-ce que ces soldats une épée à la main,
Courbés devant la Prusse, altiers contre la France?
Gardez donc votre sang pour votre délivrance!
Quoi! pas de remords! quoi! le désespoir complet!
Mais qui donc sont-ils ceux à qui la honte plaît?
Ô cieux profonds! opprobre aux hommes, quels qu'ils soient,
Qui sur ce pavois d'ombre et de meurtre s'asseoient,
Qui du malheur public se font un piédestal,
Qui soufflent, acharnés à ce duel fatal,
Sur le peuple indigné, sur le reître servile,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Et sur les deux tisons de la guerre civile;
Qui remettent la ville éternelle en prison,
Rebâtissent le mur de haine à l'horizon,
Méditent on ne sait quelle victoire infâme,
Les droits brisés, la France assassinant son âme,
Paris mort, l'astre éteint, et qui n'ont pas frémi
Devant l'éclat de rire affreux de l'ennemi!

V

PAS DE REPRÉSAILLES.

Je ne fais point fléchir les mots auxquels je crois :
Raison, progrès, honneur, loyauté, devoirs, droits.
On ne va point au vrai par une route oblique.
Sois juste; c'est ainsi qu'on sert la république;
Le devoir envers elle est l'équité pour tous;
Pas de colère; et nul n'est juste s'il n'est doux.
La révolution est une souveraine;
Le peuple est un lutteur prodigieux qui traîne
Le passé vers le gouffre et l'y pousse du pied,
Soit. Mais je ne connais, dans l'ombre qui me sied,
Pas d'autre majesté que toi, ma conscience.
J'ai la foi. Ma candeur sort de l'expérience.
Ceux que j'ai terrassés, je ne les brise pas.
Mon cercle c'est mon droit, leur droit est mon compas,
Qu'entre mes ennemis et moi tout s'équilibre;
Si je les vois liés, je ne me sens pas libre;
A demander pardon j'userais mes genoux
Si je versais sur eux ce qu'ils jetaient sur nous.
Jamais je ne dirai : — Citoyens, le principe
Qui se dresse pour nous contre nous se dissipe;
Honorons la droiture en la congédiant;
La probité s'accouple avec l'expédient. —
Je n'irai point cueillir, tant je craindrais les suites,
Ma logique à la lèvre impure des jésuites;
Jamais je ne dirai : — Voilons la vérité! —
Jamais je ne dirai : — Ce traître a mérité,
Parce qu'il fut pervers, que, moi, je sois inique;
Je succède à sa lèpre; il me la communique;
Et je fais, devenant le même homme que lui,

De son forfait d'hier ma vertu d'aujourd'hui.
Il était mon tyran, il sera ma victime. —
Le talion n'est pas un reflux légitime.
Ce que j'étais hier, je veux l'être demain.
Je ne pourrais pas prendre un crime dans ma main
En me disant : — Ce crime était leur projectile;
Je le trouvais infâme et je le trouve utile;
Je m'en sers, et je frappe, ayant été frappé. —
Non, l'espoir de me voir petit sera trompé.
Quoi! je serais sophiste ayant été prophète!
Mon triomphe ne peut renier ma défaite;
J'entends rester le même, ayant beaucoup vécu,
Et qu'en moi le vainqueur soit fidèle au vaincu.
Non, je n'ai pas besoin, Dieu, que tu m'avertisses;
Pas plus que deux soleils je ne vois deux justices;
Nos ennemis tombés sont là; leur liberté
Et la nôtre, ô vainqueurs, c'est la même clarté.
En éteignant leurs droits nous éteignons nos astres.
Je veux, si je ne puis après tant de désastres
Faire de bien, du moins ne pas faire de mal.

La chimère est aux rois, le peuple a l'idéal.

Quoi! bannir celui-ci, jeter l'autre aux bastilles!
Jamais! Quoi! déclarer que les prisons, les grilles,
Les barreaux, les geôliers et l'exil ténébreux,
Ayant été mauvais pour nous, sont bons pour eux!
Non, je n'ôterai, moi, la patrie à personne;
Un reste d'ouragan dans mes cheveux frissonne,
On comprendra qu'ancien banni, je ne veux pas
Faire en dehors du juste et de l'honnête un pas;
J'ai payé de vingt ans d'exil ce droit austère
D'opposer aux fureurs un refus solitaire
Et de fermer mon âme aux aveugles courroux;
Si je vois les cachots sinistres, les verrous,
Les chaînes menacer mon ennemi, je l'aime,
Et je donne un asile à mon proscripteur même;

Ce qui fait qu'il est bon d'avoir été proscrit.
Je sauverais Judas si j'étais Jésus-Christ.

Je ne prendrai jamais ma part d'une vengeance.
Trop de punition pousse à trop d'indulgence,
Et je m'attendrirais sur Caïn torturé.
Non; je n'opprime pas! jamais je ne tuerai!
Jamais, ô Liberté, devant ce que je brise,
On ne te verra faire un signe de surprise.
Peuple, pour te servir, en ce siècle fatal,
Je veux bien renoncer à tout, au sol natal,
A ma maison d'enfance, à mon nid, à mes tombes,
A ce bleu ciel de France où volent des colombes,
A Paris, champ sublime où j'étais moissonneur,
A la patrie, au toit paternel, au bonheur;
Mais j'entends rester pur, sans tache et sans puissance.
Je n'abdiquerai pas mon droit à l'innocence.

VI

TALION.

Quoi! parce que Vinoy, parce que Billioray
Sont dans le faux, il sied que tout soit hors du vrai!
Il faut tuer Duval puisqu'on tua Lecomte!
A ce raisonnement vous trouvez votre compte,
Et cet autre argument vous paraît sans rival :
Il faut tuer Bonjean puisqu'on tua Duval!
On méprisait l'affreux talion; on l'estime.
Vil chez Moïse, il est chez Rigault légitime.
On voue au meurtre un culte; on laisse de côté
Ce qu'on glorifiait si haut, loi, liberté;
On prêche un nouveau dogme, on se fait néophyte
De tous les attentats hideux dont on profite.
Talion! pour le peuple ici, là pour le roi.
Vous arrêtez Chaudey, j'emprisonne Lockroy.
Ah! vous êtes inepte, eh bien, je suis stupide.
Ah! vous niez le droit, eh bien, je le lapide!

Quoi! parce que Ferré, parce que Galliffet
Versent le sang, je dois, moi, commettre un forfait!
On brûle un pont, je brûle une bibliothèque.
On tue un colonel, je tue un archevêque;
On tue un archevêque, eh bien, moi, je tuerai
N'importe qui, le plus de gens que je pourrai.
Quoi! parce qu'un gredin fait fusiller un homme,
J'en fais arquebuser trois cents, et ce qu'on nomme
Meurtre chez lui sera bonne action chez moi!
Dent pour dent. Par l'horreur je réplique à l'effroi.
Vous frappez la patrie, eh bien, moi, je l'achève!
Ah! vous lui faites, vous, l'effet d'un mauvais rêve,

Eh bien, moi, je lui vais donner le cauchemar.
Vous êtes Érostrate, eh bien, je suis Omar!

Ô joute monstrueuse! effroyables escrimes!
Avec des malfaiteurs se battre à coups de crimes!
Ils ont sabré, frappons! ils ont volé, pillons!
Semons leur infamie en nos propres sillons.
Quoi! notre œuvre et la leur germeront pêle-mêle!
Ensemble à la même auge, à la même gamelle,
Abjects, nous mangerons le même opprobre, tous!
Ô ciel! et l'on verra sortir d'eux et de nous
Une épaisseur de honte horrible sur la France!
Nos attentats auront assez de transparence
Pour qu'on voie au travers nos principes déçus,
La clémence dessous, l'assassinat dessus!
Nous, copier ces gueux, faire un échafaudage
De notre banditisme avec leur brigandage,
De sorte que l'histoire un jour dise : Ombre et mort!
Qui donc avait raison et qui donc avait tort?
Sur notre propre droit verser tant de mensonge
Et tant d'iniquité que tout n'est plus qu'un songe!
Les principes, qui sont dans l'âme des sommets,
S'effacent, et comment fera-t-on désormais
Pour parler de progrès, d'équité, de justice?
Leur naufrage suffit pour que tout s'engloutisse.
Témérités sans nom! le bien au mal mêlé!
On voit couler, du haut de l'azur étoilé,
Un sang céleste après ces lâches hardiesses.
Blesser les vérités, c'est blesser les déesses.

VII

Le penseur est lugubre au fond des solitudes.
Ce n'est plus l'esprit calme aux graves attitudes;
Les éclairs indignés dans sa prunelle ont lui;
Il n'est plus libre, il a de la colère en lui;
Il est le prisonnier sinistre de la haine.
Lui, ce frère apaisant l'homme dans sa géhenne,
Lui, dont la vie en flots d'amour se répandit,
Lui le consolateur, le voilà qui maudit!
Lui qui croyait n'avoir jamais d'autre souffrance
Que tout le genre humain, il souffre dans la France;
Il reconnaît qu'il est sur terre un coin sacré,
La patrie, et cher, même au cœur démesuré,
Et que l'âme du sage est quelquefois amère,
Et qu'il redevient fils s'il voit saigner sa mère.

Certe, il ne sera pas toujours désespéré.
Un jour dans son regard reviendront par degré
Les augustes rayons de l'aube après l'éclipse;
On verra, certe, après l'infâme apocalypse,
Reparaître sur lui lentement les blancheurs
Que Dieu fait dans la nuit poindre au front des chercheurs,
Et que de loin envoie à l'homme, au gouffre, au bagne,
Le grand astre caché derrière la montagne.
Oui, la paix renaîtra. Les peuples s'aimeront.

En attendant, il gronde et médite. L'affront
Est une majesté de plus pour ce génie.
Il a des flamboiements de fureur infinie;
Fauve, il menace. Arrière, union, joie, amour!
On doit la paix au cygne et la guerre au vautour.
Est-ce qu'on ne voit pas qu'il pleure sa patrie?

Il jette aux vents sa strophe irritée et meurtrie;
Par moments il regarde au loin, l'œil plein d'ennui;
On dirait qu'il fait fuir des monstres devant lui
Avec une secousse énorme de crinière;
Il semble un spectre errant qui n'a plus de tanière;
Son pied heurte inquiet le sol traître et peu sûr.

Deuil! la nuit sans étoile et le ciel sans azur;
L'Europe aux fers; au lieu de la France, une morte.
La lumière est vaincue et le néant l'emporte;
L'avenir se dédit, la gloire se dément;
Plus d'honneur, plus de foi, plus rien; l'abaissement,
L'oubli, l'opprobre, un flot de lâcheté qui monte.

Il sent l'âpre aiguillon de toute cette honte;
L'allure du blessé redoutable lui sied.
Ce lion boite ayant cette épine à son pied.

VIII

Oh! qui que vous soyez, qui voulez être maîtres,
Je vous plains. Vils, méchants, féroces, lâches, traîtres,
Vous périrez par ceux que vous croyez tenir.
Le présent est l'enclume où se fait l'avenir.
L'araignée est plus tard prise en ses propres toiles.
Aux noirs évènements si vous ôtiez leurs voiles,
Vous reconnaîtriez, tremblants, nus, mis en croix,
Dans ces bourreaux masqués vos fautes d'autrefois;
Derrière lui le meurtre, ivresse, succès, gloire,
Laisse un vomissement qu'un jour il faudra boire;
En étouffant en vous l'horreur, l'inimitié,
La rage, c'est de vous que vous auriez pitié;
Les dépenses de sang innocent sont des dettes;
La trace de l'effort violent que vous faites
Pour être à jamais rois et dieux solidement,
Vous la retrouverez dans votre écroulement;
Votre fureur revient sur vous, et vous châtie;
La foudre qui sur vous tombe, est de vous sortie;
Si bien que le sort donne à la même action
Deux noms, crime d'abord, plus tard punition.

IX

Pendant que la mer gronde et que les vagues roulent,
Et que sur l'horizon les tumultes s'écroulent,
Ce veilleur, le poëte, est monté sur sa tour.

Ce qu'il veut, c'est qu'enfin la concorde ait son tour.

Jadis, dans les temps noirs comme ceux où nous sommes,
Le poëte pensif ne se mêlait aux hommes
Que pour les désarmer et leur verser son cœur;
Il aimait le vaincu sans haïr le vainqueur;
Il suppliait l'armée, il suppliait la ville;
Aux vivants aveuglés par la guerre civile
Il montrait la clarté du vrai, du grand, du beau,
Étant plus qu'eux tourné du côté du tombeau;
Et cet homme, au milieu d'un monde inexorable,
Était le messager de la paix vénérable.
Il criait : N'a-t-on point assez souffert, hélas!
Ne serons-nous pas bons à force d'être las?
C'était la fonction de cette voix qui passe
De demander à tous, pour tous, Paix! Pitié! Grâce!
Les devoirs sont encor les mêmes aujourd'hui.
Le poëte, humble jonc, a son cœur pour appui.
Il veut que l'homme vive, il veut que l'homme crée.
Le ciel, cette demeure inconnue et sacrée,
Prouve par sa beauté l'éternelle douceur;
La poésie au front lumineux est la sœur
De la clémence, étant la sœur de l'harmonie;
Elle affirme le vrai que la colère nie,
Et le vrai c'est l'espoir, le vrai c'est la bonté;
Le grand rayon de l'art c'est la fraternité.
A quoi bon aggraver notre sort par la haine?

Oh! si l'homme pouvait écouter la géhenne,
Si l'on savait la langue obscure des enfers, —
De cette profondeur pleine du bruit des fers,
De ce chaos hurlant d'affreuses destinées,
De tous ces pauvres cœurs, de ces bouches damnées,
De ces pleurs, de ces maux sans fin, de ces courroux,
On entendrait sortir ce chant sombre : Aimons-nous!

L'ouragan, l'océan, la tempête, l'abîme,
Et le peuple, ont pour loi l'apaisement sublime;
Et, quand l'heure est venue enfin de s'épouser,
Le gouffre éperdu donne à la terre un baiser.
Car rien n'est forcené, terrible, effréné, libre,
Convulsif, effaré, fou, que pour l'équilibre;
Car il faut que tout cède aux branches du compas;
Car l'indignation des flots ne dure pas;
L'écume est furieuse et n'est pas éternelle;
Le plus fauve aquilon demande à ployer l'aile;
Toute nuit mène à l'aube, et le soleil est sûr;
Tout orage finit par ce pardon, l'azur.

MAI.

I

LES DEUX TROPHÉES.

★

Peuple, ce siècle a vu tes travaux surhumains.
Il t'a vu repétrir l'Europe dans tes mains.
Tu montras le néant du sceptre et des couronnes
Par ta façon de faire et défaire des trônes;
A chacun de tes pas tout croissait d'un degré;
Tu marchais; tu faisais sur le globe effaré
Un ensemencement formidable d'idées;
Tes légions étaient les vagues débordées
Du progrès s'élevant de sommets en sommets;
La révolution te guidait; tu semais
Danton en Allemagne et Voltaire en Espagne;
Ta gloire, ô peuple, avait l'aurore pour compagne,
Et le jour se levait partout où tu passais;
Comme on a dit les grecs on disait les français;
Tu détruisais le mal, l'enfer, l'erreur, le vice,
Ici le moyen-âge et là le saint-office;
Superbe, tu luttais contre tout ce qui nuit;
Ta clarté grandissante engloutissait la nuit;
Toute la terre était à tes rayons mêlée;
Tandis que tu montais dans ta voie étoilée,
Les hommes t'admiraient, même dans tes revers;
Parfois tu t'envolais planant; et l'univers,
Vingt ans, du Tage à l'Elbe et du Nil à l'Adige,
Fut la face éblouie, et tu fus le prodige;

Et tout disparaissait, — Histoire, souviens-t'en, —
Même le chef géant, sous le peuple titan.

De là deux monuments élevés à ta gloire,
Le pilier de puissance et l'arche de victoire,
Qui tous deux sont toi-même, ô peuple souverain,
L'un étant de granit et l'autre étant d'airain.

Penser qu'on fut vainqueur autrefois est utile.
Oh! ces deux monuments, que craint l'Europe hostile,
Comme on va les garder, et comme nuit et jour
On va veiller sur eux avec un sombre amour!
Ah! c'est presque un vengeur qu'un témoin d'un autre âge!
Nous les attesterons tous deux, nous qu'on outrage;
Nous puiserons en eux l'ardeur de châtier.
Sur ce hautain métal et sur ce marbre altier,
Oh! comme on cherchera d'un œil mélancolique
Tous ces fiers vétérans fils de la république!
Car l'heure de la chute est l'heure de l'orgueil;
Car la défaite augmente, aux yeux du peuple en deuil,
Le resplendissement farouche des trophées;
Les âmes de leur feu se sentent réchauffées;
La vision des grands est salubre aux petits.
Nous éterniserons ces monuments, bâtis
Par les morts dont survit l'œuvre extraordinaire;
Ces morts puissants jadis passaient dans le tonnerre,
Et de leur marche encore on entend les éclats;
Et les pâles vivants d'à présent sont, hélas!
Moins qu'eux dans la lumière et plus qu'eux dans la tombe.

Écoutez, c'est la pioche! écoutez, c'est la bombe!
Qui donc fait bombarder? qui donc fait démolir?
Vous!

*

Le penseur frémit, pareil au vieux roi Lear

Qui parle à la tempête et lui fait des reproches.
Quels signes effrayants! d'affreux jours sont-ils proches?
Est-ce que l'avenir peut être assassiné?
Est-ce qu'un siècle meurt quand l'autre n'est pas né?
Vertige! de qui donc Paris est-il la proie?
Un pouvoir le mutile, un autre le foudroie.
Ainsi deux ouragans luttent au Sahara.
C'est à qui frappera, c'est à qui détruira.
Peuple, ces deux chaos ont tort; je blâme ensemble
Le firmament qui tonne et la terre qui tremble.

*

Soit. De ces deux pouvoirs, dont la colère croît,
L'un a pour lui la loi, l'autre a pour lui le droit;
Versaille a la paroisse et Paris la commune;
Mais sur eux, au-dessus de tous, la France est une;
Et d'ailleurs, quand il faut l'un sur l'autre pleurer,
Est-ce bien le moment de s'entre-dévorer,
Et l'heure pour la lutte est-elle bien choisie?
Ô fratricide! Ici toute la frénésie
Des canons, des mortiers, des mitrailles; et là
Le vandalisme; ici Charybde, et là Scylla.
Peuple, ils sont deux. Broyant tes splendeurs étouffées,
Chacun ôte à ta gloire un de tes deux trophées;
Nous vivons dans des temps sinistres et nouveaux,
Et de ces deux pouvoirs étrangement rivaux
Par qui le marteau frappe et l'obus tourbillonne,
L'un prend l'Arc de Triomphe et l'autre la Colonne!

*

Mais c'est la France! Quoi, français, nous renversons
Ce qui reste debout sur les noirs horizons!
La grande France est là! Qu'importe Bonaparte!

Est-ce qu'on voit un roi quand on regarde Sparte?
Ôtez Napoléon, le peuple reparaît.
Abattez l'arbre, mais respectez la forêt.
Tous ces grands combattants, tournant sur ces spirales,
Peuplant les champs, les tours, les barques amirales,
Franchissant murs et ponts, fossés, fleuves, marais,
C'est la France montant à l'assaut du progrès.
Justice! ôtez de là César, mettez-y Rome.
Qu'on voie à cette cime un peuple et non un homme;
Condensez en statue au sommet du pilier
Cette foule en qui vit ce Paris chevalier,
Vengeur des droits, vainqueur du mensonge féroce!
Que le fourmillement aboutisse au colosse!
Faites cette statue en un si pur métal
Qu'on n'y sente plus rien d'obscur ni de fatal;
Incarnez-y la foule, incarnez-y l'élite;
Et que ce géant Peuple, et que ce grand stylite
Du lointain idéal éclaire le chemin,
Et qu'il ait au front l'astre et l'épée à la main!

Respect à nos soldats, rien n'égalait leurs tailles;
La révolution gronde en leurs cent batailles;
La Marseillaise, effroi du vieux monde obscurci,
S'est faite pierre là, s'est faite bronze ici;
De ces deux monuments sort un cri : Délivrance!

*

Quoi! de nos propres mains nous achevons la France!
Quoi! c'est nous qui faisons cela! nous nous jetons
Sur ce double trophée envié des teutons,
Torche et massue aux poings, tous à la fois, en foule!
C'est sous nos propres coups que notre gloire croule!
Nous la brisons, d'en haut, d'en bas, de près, de loin,
Toujours, partout, avec la Prusse pour témoin!
Ils sont là, ceux à qui fut livrée et vendue

Ton invincible épée, ô patrie éperdue!
Ils sont là ceux par qui tomba l'homme de Ham!
C'est devant Reichshoffen qu'on efface Wagram!
Marengo raturé, c'est Waterloo qui reste.
La page altière meurt sous la page funeste;
Ce qui souille survit à ce qui rayonna;
Et pour garder Forbach on supprime Iéna!
Mac-Mahon fait de loin pleuvoir une rafale
De feu, de fer, de plomb sur l'arche triomphale.
Honte! un drapeau tudesque étend sur nous ses plis,
Et regarde Sedan souffleter Austerlitz!
Où sont les Charentons, France? où sont les Bicêtres?
Est-ce qu'ils ne vont pas se lever, les ancêtres,
Ces dompteurs de Brunswick, de Cobourg, de Bouillé,
Terribles, secouant leur vieux sabre rouillé,
Cherchant au ciel la grande aurore évanouie!
Est-ce que ce n'est pas une chose inouïe
Qu'ils soient violemment de l'histoire chassés,
Eux qui se prodiguaient sans jamais dire : Assez!
Eux qui tinrent le pape et les rois, l'ombre noire
Et le passé, captifs et cernés dans leur gloire,
Eux qui de l'ancien monde avaient fait le blocus,
Eux les pères vainqueurs, par nous les fils vaincus!

Hélas! ce dernier coup après tant de misères,
Et la paix incurable où saignent deux ulcères,
Et tous ces vains combats, Avron, Bourget, l'Haÿ!
Après Strasbourg brûlée, après Paris trahi!
La France n'est donc pas encore assez tuée?

Si la Prusse, à l'orgueil sauvage habituée,
Voyant ses noirs drapeaux enflés par l'aquilon,
Si la Prusse, tenant Paris sous son talon,
Nous eût crié : — Je veux que vos gloires s'enfuient.
Français, vous avez là deux restes qui m'ennuient,
Ce pilastre d'airain, cet arc de pierre; il faut
M'en délivrer; ici, dressez un échafaud,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Là, braquez des canons; ce soin sera le vôtre.
Vous démolirez l'un, vous mitraillerez l'autre.
Je l'ordonne. — Ô fureur! comme on eût dit : Souffrons!
Luttons! c'est trop! ceci passe tous les affronts!
Plutôt mourir cent fois! nos morts seront nos fêtes!
Comme on eût dit : Jamais! Jamais! —

Et vous le faites!

II

Les siècles sont au peuple; eux, ils ont le moment,
Ils en usent. Ô lutte étrange! Acharnement!
Chacun à grand bruit coupe une branche de l'arbre.
Là, des éclats d'airain, là, des éclats de marbre;
La colonne romaine ainsi que l'arc français
Tombent. Que dirait-on de toi si tu faisais
Envoler ton lion de Saint-Marc, ô Venise!
L'histoire est balafrée et la gloire agonise.
Quoi qu'on puisse penser de la France d'hier,
De cette rude armée et de ce peuple fier,
Et de ce que ce siècle à son troisième lustre
Avait rêvé, tenté, voulu, c'était illustre.
Pourquoi l'effacement? qu'a-t-on créé d'ailleurs
Pour les déshérités et pour les travailleurs?
A-t-on fermé le bagne? a-t-on ouvert l'école?
On détruit Marengo, Lodi, Wagram, Arcole;
A-t-on du moins fondé le droit universel?
Le pauvre a-t-il le toit, le feu, le pain, le sel?
A-t-on mis l'atelier, a-t-on mis la chaumière
Sous une immense loi de vie et de lumière?
A-t-on déshonoré la guerre en renonçant
A l'effusion folle et sinistre du sang?
A-t-on refait le code à l'image du juste?
A-t-on bâti l'autel de la clémence auguste?
A-t-on édifié le temple où la clarté
Se condense en raison et devient liberté?
A-t-on doté l'enfant et délivré la femme?
A-t-on planté dans l'homme, au plus profond de l'âme,
L'arbre du vrai, croissant de l'erreur qui décroît?

Offre-t-on au progrès, toujours trop à l'étroit,
Quelque élargissement d'horizon et de route?
Non; des ruines; rien. Soit. Quant à moi, je doute
Qu'on soit quitte pour dire au peuple murmurant :
Ce qu'on fait est petit, mais ce qu'on brise est grand.

III

PARIS INCENDIÉ.

*

Mais où donc ira-t-on dans l'horreur? et jusqu'où?

Une voix basse dit : Pourquoi pas? et Moscou?

Ah! ce meurtre effrayant est un meurtre imbécile!
Supprimer l'Agora, le Forum, le Pœcile,
La cité qui résume Athènes, Rome et Tyr,
Faire de tout un peuple un immense martyr,
Changer le jour en nuit, changer l'Europe en Chine,
Parce qu'il fut un ours appelé Rostopschine!
Il faut brûler Paris, puisqu'on brûla Moscou!
Parce que la Russie adora son licou,
Parce qu'elle voulut, broyant sa ville en cendre,
Chasser Napoléon pour garder Alexandre,
Parce que cela plut au czar en son divan,
Parce que, l'œil fixé sur la croix d'or d'Yvan,
Un barbare a sauvé son pays par un crime,
Il faut jeter la France étoilée à l'abîme!
Mais vous par qui les droits du peuple sont trahis,
Vous commettez le crime et perdez le pays!
Ce Rostopschine est grand de la grandeur sauvage;
La stature qui peut rester à l'esclavage,
Il l'a toute, et cet homme, une torche à la main,
Rentre dans sa patrie et sort du genre humain;
C'est le vieux scythe noir, c'est l'antique gépide;
Il est féroce, il est sublime, il est stupide;
On sait ce qu'il a fait, on ne sait s'il comprit;
Il serait un héros s'il était un esprit.

Les siècles sur leur cime ont quatre sombres flammes;
L'une où brille altier, vil, roi des gloires infâmes,
Le meurtrier d'Éphèse embouchant son clairon,
L'autre où se dresse Omar, l'autre où chante Néron;
Rostopschine est comme eux flamboyant dans l'histoire;
De ces quatre lueurs la sienne est la moins noire.
Mais vous, qui venez-vous copier?

Vous pencher
Sur Paris! allumer un cinquième bûcher!
Quoi! l'on verrait Paris comme la neige fondre!
Quoi! vous vous méprenez à ce point de confondre
La ville qui nuisait et la ville qui sert!
Moscou fut la Babel sinistre du désert,
L'antre où la raison boite, où la vérité louche,
Citadelle du moine et du boyard, farouche
Au point que nul progrès ne put habiter là,
Nid d'éperviers d'où Pierre, un vautour, s'envola.
Moscou c'était l'Asie et Paris c'est l'Europe.
Quoi! du même linceul inepte on enveloppe
Et dans la même tombe on veut faire tenir
Moscou, le passé triste, et Paris, l'avenir!
Moscou de moins, qu'importe? ôtez Paris, quelle ombre!
La boussole est perdue et le navire sombre;
Le progrès stupéfait ne sait plus son chemin.
Si vous crevez cet œil énorme au genre humain,
Ce cyclope est aveugle, et, hors des faits possibles,
Il marche en tâtonnant avec des cris terribles;
Du côté de la pente il va dans l'inconnu.

*

Sans Paris, l'avenir naîtra reptile et nu.
Paris donne un manteau de lumière aux idées.
Les erreurs, s'il les a seulement regardées,
Tremblent subitement et s'écroulent, ayant

En elles le rayon de cet œil foudroyant.
Comme au-dessous du temple on retrouve la crypte,
Et comme sous la Grèce on retrouve l'Égypte,
Et sous l'Égypte l'Inde, et sous l'Inde la nuit,
Sous Paris, par les temps et les races construit,
On retrouve, en creusant, toute la vieille histoire.
L'homme a gagné Paris ainsi qu'une victoire.
Le lui prendre à présent, c'est lui rendre son bât,
C'est frustrer son labeur, c'est voler son combat.
A quoi bon avoir tant lutté si tout s'effondre!
Thèbe, Ellorah, Memphis, Carthage, aujourd'hui Londre,
Tous les peuples, qu'unit un vénérable hymen,
De la raison humaine et du devoir humain
Ont créé l'alphabet, et Paris fait le livre.
Paris règne. Paris, en existant, délivre.
Par cela seul qu'il est, le monde est rassuré.

Un vaisseau comme un sceptre étendant son beaupré
Est son emblème; il fait la grande traversée,
Il part de l'ignorance et monte à la pensée.
Il sait l'itinéraire; il voit le but; il va
Plus loin qu'on ne voulut, plus haut qu'on ne rêva,
Mais toujours il arrive; il cherche, il crée, il fonde,
Et ce que Paris trouve est trouvé pour le monde.
Une évolution du globe tout entier
Veut Paris pour pivot et le prend pour chantier,
Et n'est universelle enfin qu'étant française;
Londre a Charles premier, Paris a Louis seize;
Londre a tué le roi, Paris la royauté,
Ici le coup de hache à l'homme est limité,
Là c'est la monarchie énorme et décrépite,
C'est le passé, la nuit, l'enfer, qu'il décapite.
Un mot que dit Paris est un ambassadeur;
Paris sème des lois dans toute profondeur.
Sans cesse, à travers l'ombre et la brume malsaine,
Il sort de cette forge, il sort de cette cène
Une flamme qui parle; il remplit le ciel bleu

De l'éternel départ de ses langues de feu.
On voit à chaque instant une troupe de rêves
Sublimes, qui, portant des flambeaux ou des glaives,
S'échappe de Paris et va dans l'univers;
Dante vient à Paris faire son premier vers;
Là Montesquieu construit les lois, Pascal les règles;
C'est de Paris que prend son vol l'essaim des aigles.

Paris veut que tout monte au suprême degré;
Il dresse l'idéal sur le démesuré;
A l'appui du progrès, à l'appui des idées,
Il donne des raisons hautes de cent coudées;
Pour cime et pour refuge il a la majesté
Des principes remplis d'une altière clarté;
Le fier sommet du vrai, voilà son acropole;
Il extrait Mirabeau du siècle de Walpole;
Ce Paris qui pour tous fit toujours ce qu'il put
Est parfois Sybaris et jamais Lilliput,
Car la méchanceté naît où la hauteur cesse;
Avec la petitesse on fait de la bassesse,
Et Paris n'est jamais petit; il est géant
Jusque dans sa poussière et jusqu'en son néant;
Le fond de ses fureurs est bon; jamais la haine
Ne trouble sa colère auguste et ne la gêne;
Le cœur s'attendrit mieux lorsque l'esprit comprend,
Et l'on n'est le meilleur qu'en étant le plus grand.
De là la dignité de Paris, sa logique
Souffrant pour l'homme avec une douceur tragique,
Et la fraternité qui gronde en son courroux.
Les tyrans dans leurs camps, les hiboux dans leurs trous,
Le craignent, car voulant la paix, il veut l'aurore.
A la tendance humaine, obscure et vague encore,
Il creuse un lit, il fixe un but, il donne un sens;
Du juste et de l'injuste il connaît les versants;
Et du côté de l'aube il l'aide à se répandre.
Certains problèmes sont des fruits d'or pleins de cendre,
Le fond de l'un est Tout, le fond de l'autre est Rien;

On peut trouver le mal en cherchant trop le bien;
Paris le sait; Paris choisit ce qui doit vivre.
Le droit parfois devient un vin dont on s'enivre;
Ayant tout éveillé Paris peut tout calmer;
Sa grande loi Combattre a pour principe Aimer;
Paris admet l'agape et non la saturnale,
Et c'est lui qui, soudain, de l'énigme infernale
Souffle le mot céleste au sphinx déconcerté.

Où le sphinx dit : Chaos, Paris dit : Liberté!

Lieu d'éclosion! centre éclatant et sonore
Où tous les avenirs trouvent toute l'aurore!
Ô rendez-vous sacré de tous les lendemains!
Point d'intersection des vastes pas humains!
Paris, ville, esprit, voix! tu parles, tu rédiges,
Tu décrètes, tu veux! chez toi tous les prodiges
Viennent se rencontrer comme en leur carrefour.
Du paria de l'Inde au nègre du Darfour,
Tout sent un tremblement si ton pavé remue.
Paris, l'esprit humain dans ton nid fait sa mue;
Langue nouvelle, droits nouveaux, nouvelles lois,
Être français après avoir été gaulois,
Il te doit tous ces grands changements de plumages.
Non, qui que vous soyez, non, quels que soient vos mages,
Vos docteurs, vos guerriers, vos chefs, quelle que soit
Votre splendeur qu'au fond de l'ombre on aperçoit,
Ô cités, fussiez-vous de phares constellées,
Quels que soient vos palais, vos tours, vos propylées,
Vos clartés, vos rumeurs, votre fourmillement,
Le genre humain gravite autour de cet aimant,
Paris, l'abolisseur des vieilles mœurs serviles,
Et vous ne pourrez pas le remplacer, ô villes,
Et, lui mort, consoler l'univers orphelin,
Non, non, pas même toi, Londres, ni toi, Berlin,
Ni toi Vienne, ni toi, Madrid, ni toi, Byzance,
Si vous n'avez ainsi que lui cette puissance,

La joie, et cette force étrange, la bonté;
Si, comme ce Paris charmant et redouté,
Vous n'avez cet éclair, l'amour, et si vous n'êtes
Océan aux ruisseaux et soleil aux planètes.

Car le genre humain veut que sa ville ait au front
L'auréole et dans l'œil le rire vif et prompt,
Qu'elle soit grande, gaie, héroïque et jalouse,
Et reste sa maîtresse en étant son épouse.

Et dire que cette œuvre auguste, que mille ans
Et mille ans ont bâtie, industrieux et lents,
Que la cité héros, que la ville prophète,
Dire, ô cieux éternels! que la merveille faite
Par vingt siècles pensifs, patients et profonds,
Qui créèrent la flamme où nous nous réchauffons
Et mirent cette ville au centre de la sphère,
Une heure folle aurait suffi pour la défaire!

*

Sombre année. Épopée en trois livres hideux.
Les hommes n'ont rien vu de tel au-dessus d'eux.
Attila. Puis Caïn. Maintenant Érostrate.

Ô torche misérable, abjecte, aveugle, ingrate!
Quoi! disperser la ville unique à tous les vents!
Ce Paris qui remplit de son cœur les vivants,
Et fait planer qui rampe et penser qui végète!
Jeter au feu Paris comme le pâtre y jette,
En le poussant du pied, un rameau de sapin!
Quoi! tout sacrifier! quoi! le grenier du pain!
Quoi! la Bibliothèque, arche où l'aube se lève,
Insondable A B C de l'idéal, où rêve,
Accoudé, le progrès, ce lecteur éternel,
Porte éclatante ouverte au bout du noir tunnel,

Grange où l'esprit de l'homme a mis sa gerbe immense!

Pour qui travaillez-vous? où va votre démence?
Deux faces ici-bas se regardent, le jour
Et la nuit, l'âpre Haine et le puissant Amour,
Deux principes, le bien et le mal, se soufflettent,
Et deux villes, qui sont deux mystères, reflètent
Ce choc de deux éclairs devant nos yeux émus,
Et Rome est Arimane et Paris est Ormus.
Rome est le maître-autel où les vieux dogmes fument;
Au sommet de Paris à flots de pourpre écument
En pleine éruption toutes les vérités,
La justice, jetant des rayons irrités,
La liberté, le droit, ces grandes clartés vierges.
En face de la Rome où vacillent les cierges,
Des révolutions Paris est le volcan.
Ici l'Hôtel-de-Ville et là le Vatican.
C'est au profit de l'un qu'on supprimerait l'autre.
Rome hait la raison dont Paris est l'apôtre.
Ô malheureux! voyez où l'on vous entraîna.
Devant le lampion vous éteignez l'Etna!
Il ne resterait plus que cette lueur vile.
Le Vatican prospère où meurt l'Hôtel-de-Ville.
Deuil! folie! immoler l'âme au suaire noir,
La parole au bâillon, l'étoile à l'éteignoir,
La vérité qui sauve au mensonge qui frappe,
Et le Paris du peuple à la Rome du pape!

*

Le genre humain peut-il être décapité?

Vous imaginez-vous cette haute cité
Qui fut des nations la parole, l'ouïe,
La vision, la vie et l'âme, évanouie!
Vous représentez-vous les peuples la cherchant?

On ne voit plus sa lampe, on n'entend plus son chant.
C'était notre théâtre et notre sanctuaire;
Elle était sur le globe ainsi qu'un statuaire
Sculptant l'homme futur à grands coups de maillet;
L'univers espérait quand elle travaillait;
Elle était l'éternelle, elle était l'immortelle;
Qu'est-il donc arrivé d'horrible? où donc est-elle?
Vous les figurez-vous s'arrêtant tout à coup?
Quel est ce pan de mur dans les ronces debout?
Le Panthéon; ce bronze épars, c'est la Colonne;
Ce marais où l'essaim des corbeaux tourbillonne,
C'est la Bastille; un coin farouche où tout se tait,
Où rien ne luit, c'est là que Notre-Dame était;
La limace et le ver souillent de leurs morsures
Les pierres, ossements augustes des masures;
Pas un toit n'est resté de toutes ces maisons
Qui du progrès humain reflétaient les saisons;
Pas une de ces tours, silhouettes superbes,
Plus de ponts, plus de quais; des étangs sous des herbes,
Un fleuve extravasé dans l'ombre, devenu
Informe, et s'en allant dans un bois inconnu;
Le vague bruit de l'eau que le vent triste emporte.
Et voyez-vous l'effet que ferait cette morte!

*

Mais qui donc a jeté ce tison? Quelle main,
Osant avec le jour tuer le lendemain,
A tenté ce forfait, ce rêve, ce mystère
D'abolir la ville astre, âme de notre terre,
Centre en qui respirait tout ce qu'on étouffait?
Non, ce n'est pas toi, peuple, et tu ne l'as pas fait.
Non, vous les égarés, vous n'êtes pas coupables!
Le vénéneux essaim des causes impalpables,
Les vieux faits devenus invisibles vous ont
Troublé l'âme, et leur aile a battu votre front;

Vous vous êtes sentis enivrés d'ombre obscure;
Le taon vous poursuivait de son âcre piqûre,
Une rouge lueur flottait devant vos yeux,
Et vous avez été le taureau furieux.

J'accuse la Misère, et je traîne à la barre
Cet aveugle, ce sourd, ce bandit, ce barbare,
Le Passé; je dénonce, ô royauté, chaos,
Tes vieilles lois d'où sont sortis les vieux fléaux!
Elles pèsent sur nous, dans le siècle où nous sommes,
Du poids de l'ignorance effrayante des hommes;
Elles nous changent tous en frères ennemis;
Elles seules ont fait le mal; elles ont mis
La torche inepte aux mains des souffrants implacables.
Elles forgent les nœuds d'airain, les affreux câbles,
Les dogmes, les erreurs, dont on veut tout lier,
Rapetissent l'école et ferment l'atelier;
Leur palais a ce gui misérable, l'échoppe;
Elles font le jour louche et le regard myope;
Courbent les volontés sous le joug étouffant;
Vendent à la chaumière un peu d'air, à l'enfant
L'alphabet du mensonge, à tous la clarté fausse;
Creusent mal le sillon et creusent bien la fosse;
Ne savent ce que c'est qu'enseigner, qu'apaiser;
Ont de l'or pour payer à Judas son baiser,
N'en ont point pour payer à Colomb son voyage;
N'ont point, depuis les temps de Cyrus, d'Astyage,
De Cécrops, de Moïse et de Deucalion,
Fait un pas hors du lâche et sanglant talion;
Livrent le faible aux forts, refusent l'âme aux femmes,
Sont imbéciles, sont féroces, sont infâmes!
Je dénonce les faux pontifes, les faux dieux,
Ceux qui n'ont pas d'amours et ceux qui n'ont pas d'yeux!
Non, je n'accuse rien du présent, ni personne;
Non, le cri que je pousse et le glas que je sonne,
C'est contre le passé, fantôme encor debout
Dans les lois, dans les mœurs, dans les haines, dans tout.

J'accuse, ô nos aïeux, car l'heure est solennelle,
Votre société, la vieille criminelle!
La scélérate a fait tout ce que nous voyons;
C'est elle qui sur l'âme et sur tous les rayons
Et sur tous les essors posa ses mains immondes,
Elle qui l'un par l'autre éclipsa les deux mondes,
La raison par la foi, la foi par la raison;
Elle qui mit au haut des lois une prison;
Elle qui, fourvoyant les hommes, même en France,
Créa la cécité qu'on appelle ignorance,
Leur ferma la science, et, marâtre pour eux,
Laissant noirs les esprits, fit les cœurs ténébreux!
Je l'accuse, et je veux qu'elle soit condamnée.
Elle vient d'enfanter cette effroyable année.
Elle égare parfois jusqu'à d'affreux souhaits
Toi-même, ô peuple immense et puissant qui la hais!
Le bœuf meurtri se dresse et frappe à coups de corne.
Elle a créé la foule inconsciente et morne,
Elle a tout opprimé, tout froissé, tout plié,
Tout blessé; la rancune est un glaive oublié,
Mais qu'on retrouve; hélas! la haine est une dette.
Cette société que les vieux temps ont faite,
Depuis deux mille ans règne, usurpe notre bien,
Notre droit, et prend tout même à ceux qui n'ont rien;
Elle fait dévorer le peuple aux parasites;
La guerre et l'échafaud, voilà ses réussites;
Elle n'a rien laissé que l'instinct animal
Au sauvage embusqué dans la forêt du mal;
Elle répond de tout ce que peut faire l'homme;
La bête fauve sort de la bête de somme,
L'esclave sous le fouet se révolte, et, battu,
Fuit dans l'ombre, et demande à l'enfer : Me veux-tu?
Étonnez-vous après, ô semeurs de tempêtes,
Que ce souffre-douleur soit votre trouble-fêtes,
Et qu'il vous donne tort à tous sur tous les points,
Qu'il soit hagard, fatal, sombre, et que ses deux poings
Reviennent, tout à coup, sur notre tragédie

Secouer, l'un le meurtre, et l'autre l'incendie!
J'accuse le Passé, vous dis-je! il a tout fait.
Quand il abrutissait le peuple, il triomphait.
Il a Dieu pour fantôme et Satan pour ministre.
Hélas! il a créé l'indigence sinistre
Qui saigne et qui se venge au hasard, sans savoir,
Et qui devient la haine, étant le désespoir!

Qui que vous soyez, vous que je sers et que j'aime,
Souffrants que dans le mal la main du crime sème,
Et que j'ai toujours plaints, avertis, défendus,
Ô vous les accablés, ô vous les éperdus,
Nos frères, repoussez celui qui vous exploite!
Suivez l'esprit qui plane et non l'esprit qui boite,
Montez vers l'avenir, montez vers les clartés;
Mais ne vous laissez plus entraîner! résistez!
Résistez, quel que soit le nom dont il se nomme,
A quiconque vous donne un conseil contre l'homme;
Résistez aux douleurs, résistez à la faim.
Si vous saviez combien on fut près de la fin!

*

Oh! l'applaudissement des spectres est terrible!
Peuple, sur ta cité, comme aux temps de la Bible,
Quand l'incendie aux crins de flamme se leva,
Quand, ainsi que Ninive en proie à Jehovah,
Lutèce agonisa, maison de la lumière;
Quand le Louvre prit feu comme un toit de chaumière,
Avec mil huit cent trente, avec quatrevingt-neuf!
Quand la Seine coula rouge sous le pont Neuf;
Quand le Palais, école où la justice épelle,
Soudain se détachant de la Sainte-Chapelle,
Tomba comme un haillon qu'une femme découd;
Quand la destruction empourpra tout à coup
Le haut temple où Voltaire et Jean-Jacques dormirent,

Et tout ce vaste amas que les peuples admirent,
Dômes, arcs triomphaux, cirques, frontons, pavois,
D'où partent des clartés et d'où sortent des voix;
Quand on crut un moment voir la cité de gloire,
D'espérance et d'azur changée en ville noire,
Et Paris en fumée affreuse dissipé;
Ce flamboiement lugubre, ainsi que dans Tempé
Avril vient doucement agiter les colombes,
Réveilla dans l'horreur sépulcrale les tombes;
Et l'horizon s'emplit de fantômes criant :
Ô trépassés, venez voir mourir l'Orient!
Les méduses riaient avec leurs dents funèbres,
Le ciel eut peur, la joie infâme des ténèbres
Éclata, l'ombre vint insulter le flambeau;
Torquemada sortit du gouffre et dit : C'est beau.
Cisneros dit : Voilà le grand bûcher de l'Homme!
Sanchez grinça : L'abîme est fait. Regarde, ô Rome!
Tout ce qu'on nomme droit, principes absolus,
République, raison et liberté, n'est plus!
Tous les bourreaux, depuis Néron jusqu'à Zoïle,
Contents, vinrent jeter un tison dans la ville,
Et Borgia donna sa bénédiction.
Czars, sultans, Escobar, Rufin, Trimalcion,
Tous les conservateurs de l'antique souffrance,
Admirèrent, disant : C'est fini. Plus de France!
Ce qui s'achève ainsi ne recommence point.
A Danton interdit Brunswick montra le poing;
On entendit mugir le veau d'or dans l'étable;
Dans cette heure où le ciel devint épouvantable,
Le groupe monstrueux de tous les hommes noirs,
Sombre, et pour espérance ayant nos désespoirs,
Voyant sur toi, Paris, la mort ouvrir son aile,
Eut l'éblouissement de la nuit éternelle.

IV

Est-il jour? est-il nuit? horreur crépusculaire!
Toute l'ombre est livrée à l'immense colère.
Coups de foudre, bruits sourds. Pâles, nous écoutons.
Le supplice imbécile et noir frappe à tâtons.
Rien de divin ne luit. Rien d'humain ne surnage.
Le hasard formidable erre dans le carnage,
Et mitraille un troupeau de vaincus, sans savoir
S'ils croyaient faire un crime ou remplir un devoir.
L'ombre engloutit Babel jusqu'aux plus hauts étages.
Des bandits ont tué soixante-quatre otages,
On réplique en tuant six mille prisonniers.
On pleure les premiers, on raille les derniers.
Le vent qui souffle a presque éteint cette veilleuse,
La conscience. Ô nuit! brume! heure périlleuse!
Les exterminateurs semblent doux, leur fureur
Plaît, et celui qui dit : Pardonnez! fait horreur.
Ici l'armée et là le peuple; c'est la France
Qui saigne; et l'ignorance égorge l'ignorance.
Le droit tombe. Excepté Caïn, rien n'est debout.
Une sorte de crime épars flotte sur tout.
L'innocent paraît noir tant cette ombre le couvre.
L'un a brûlé le Louvre. Hein? Qu'est-ce que le Louvre?
Il ne le savait pas. L'autre, horribles exploits,
Fusille devant lui, stupide. Où sont les lois?
Les ténèbres avec leurs sombres sœurs, les flammes,
Ont pris Paris, ont pris les cœurs, ont pris les âmes.
Je tue et ne vois pas. Je meurs et ne sais rien.
Tous mêlés, l'enfant blond, l'affreux galérien,
Pères, fils, jeunes, vieux, le démon avec l'ange,

IMPRIMERIE NATIONALE.

L'homme de la pensée et l'homme de la fange,
Dans on ne sait quel gouffre expirent à la fois.
Dans l'effrayant brasier sait-on de quelles voix
Se compose le cri du bœuf d'airain qui beugle?

La mort sourde, ô terreur, fauche la foule aveugle.

V

UNE NUIT À BRUXELLES.

Aux petits incidents il faut s'habituer.
Hier on est venu chez moi pour me tuer.
Mon tort dans ce pays c'est de croire aux asiles.
On ne sait quel ramas de pauvres imbéciles
S'est rué tout à coup la nuit sur ma maison.
Les arbres de la place en eurent le frisson,
Mais pas un habitant ne bougea. L'escalade
Fut longue, ardente, horrible, et Jeanne était malade.
Je conviens que j'avais pour elle un peu d'effroi.
Mes deux petits-enfants, quatre femmes et moi,
C'était la garnison de cette forteresse.
Rien ne vint secourir la maison en détresse.
La police fut sourde ayant affaire ailleurs.
Un dur caillou tranchant effleura Jeanne en pleurs.
Attaque de chauffeurs en pleine Forêt-Noire.
Ils criaient : Une échelle! une poutre! victoire!
Fracas où se perdaient nos appels sans écho.
Deux hommes apportaient du quartier Pachéco
Une poutre enlevée à quelque échafaudage.
Le jour naissant gênait la bande. L'abordage
Cessait, puis reprenait. Ils hurlaient haletants.
La poutre par bonheur n'arriva pas à temps.
— Assassin! — C'était moi. — Nous voulons que tu meures!
Brigand! bandit! — Ceci dura deux bonnes heures.
George avait calmé Jeanne en lui prenant la main.
Noir tumulte. Les voix n'avaient plus rien d'humain.
Pensif, je rassurais les femmes en prières,
Et ma fenêtre était trouée à coups de pierres.
Il manquait là des cris de vive l'empereur!
La porte résista battue avec fureur.

Cinquante hommes armés montrèrent ce courage.
Et mon nom revenait dans des clameurs de rage :
A la lanterne! à mort! qu'il meure! il nous le faut!
Par moments, méditant quelque nouvel assaut,
Tout ce tas furieux semblait reprendre haleine;
Court répit; un silence obscur et plein de haine
Se faisait au milieu de ce sombre viol;
Et j'entendais au loin chanter un rossignol.

Bruxelles, 29 mai.

VI

EXPULSÉ DE BELGIQUE.

« — Il est enjoint au sieur Hugo de par le roi
De quitter le royaume.» — Et je m'en vais. Pourquoi?
Pourquoi? mais c'est tout simple, amis. Je suis un homme
Qui, lorsque l'on dit : Tue! hésite à dire : Assomme!
Quand la foule entraînée, hélas! suit le torrent,
Je me permets d'avoir un avis différent;
Le talion me fâche, et mon humeur bizarre
Préfère l'ange au tigre et John Brown à Pizarre;
Je blâme sans pudeur les massacres en grand;
Je ne bois pas de sang; l'ordre, à l'état flagrant,
Exterminant, hurlant, bavant, tâchant de mordre,
Me semble, à moi songeur, fort semblable au désordre;
J'assiste sans plaisir à ce hideux tournoi :
Cissey contre Duval, Rigault contre Vinoy.
Je hais qu'on joute à qui sera le plus féroce;
Qu'un gueux aille pieds nus ou qu'il roule carrosse,
Qu'il soit prince ou goujat, j'ai le très méchant goût
De tout jeter, goujat et prince, au même égout;
Mon mépris est égal pour la scélératesse
Qu'on tutoie et pour celle à qui l'on dit altesse,
Je crois, s'il faut choisir, que je préfère encor
Le crime teint de boue au crime brodé d'or;
J'excuse l'ignorant; je ne crains pas de dire
Que la misère explique un accès de délire,
Qu'il ne faut pas pousser les gens au désespoir,
Que, si des dictateurs font un forfait bien noir,
L'homme du peuple en est juste aussi responsable
Que peut l'être d'un coup de vent le grain de sable;
Le sable, arraché, pris et poussé par le vent,
Entre dans le simoun affreux, semble vivant,

Brûle et tue, et devient l'atome de l'abîme;
Il fait la catastrophe et le vent fait le crime;
Le vent c'est le despote. En ces obscurs combats,
S'il faut frapper, frappez en haut, et non en bas.
Si Rigault fut chacal, on a tort d'être hyène.
Quoi! jeter un faubourg de Paris à Cayenne!
Quoi! tous ces égarés, en faire des forçats!
Non! je hais l'Île-aux-Pins et j'exècre Mazas.
Johannard est cruel et Serizier infâme.
Soit. Mais comprenez-vous quelle nuit a dans l'âme
Le travailleur sans pain l'été, sans feu l'hiver,
Qui voit son nouveau-né pâlir, nu comme un ver,
Qui lutte et souffre avec la faim pour récompense,
Qui ne sait rien, sinon qu'on l'opprime, et qui pense
Que détruire un palais, c'est détruire un tyran?
Que de douleurs! combien de chômages par an!
Songez-y, ne peut-il perdre enfin patience?

Le croirait-on? j'écoute en moi la conscience!
Quand j'entends crier : Mort! frappez! sabrez! je vais
Jusqu'à trouver qu'un meurtre au hasard est mauvais;
Je m'étonne qu'on puisse, à l'époque où nous sommes,
Dans Paris, aller prendre une dizaine d'hommes,
Dire : Ils sont à peu près du quartier qui brûla,
Mitrailler à la hâte en masse tout cela,
Et les jeter, vivants ou morts, dans la chaux vive;
Je recule devant une fosse plaintive;
Ils sont là, je le sais, l'un sur l'autre engloutis,
Le mâle et la femelle, hélas, et les petits!
Coupables, ignorants, innocents, pêle-mêle;
Autour du noir charnier mon âme bat de l'aile.
Si des râles d'enfants m'appellent dans ce trou,
Je voudrais de la mort tirer le froid verrou;
J'ai par des voix sortant de terre l'âme émue;
Je n'aime pas sentir sous mes pieds qu'on remue,
Et je ne me suis pas encore habitué
A marcher sur les cris d'un homme mal tué.

C'est pourquoi, moi vaincu, moi proscrit imbécile,
J'offre aux vaincus l'abri, j'offre aux proscrits l'asile,
Je l'offre à tous. A tous! Je suis étrange au point
De voir tomber les gens sans leur montrer le poing;
Je suis de ce parti dangereux qui fait grâce;
Et demain j'ouvrirai ma porte, car tout passe,
A ceux qui sont vainqueurs, quand ils seront vaincus;
Je suis pour Cicéron et je suis pour Gracchus;
Il suffit, pour me faire indulgent, doux et sombre,
Que je voie une main suppliante dans l'ombre;
Faible, à ceux qui sont forts j'ose jeter le gant.
Je crie : Ayez pitié! Donc je suis un brigand.

— Dehors ce monstre! Il est chez nous! il a l'audace
De se croire chez lui! d'habiter cette place,
Ce quartier, ce logis, de payer les impôts,
Et de penser qu'il peut y dormir en repos!
Mais s'il reste, l'état court des périls, en somme.
Il faut bien vite mettre à la porte cet homme! —

Je suis un scélérat. C'est une trahison,
Quand tout le monde est fou, d'invoquer la raison.
Je suis un malfaiteur. Faut-il qu'on vous le prouve?
Comment! si je voyais dans les dents de la louve
Un agneau, je voudrais l'en arracher! Comment!
Je crois au droit d'asile, au peuple, au Dieu clément!
Le clergé s'épouvante et le sénat frissonne.
Horreur! quoi! j'ai pour loi de n'égorger personne!
Quoi! cet homme n'est pas aux vengeances fougueux!
Il n'a point de colère et de haine, ce gueux!
Oui, l'accusation, je le confesse, est vraie.
Je voudrais dans le blé ne sarcler que l'ivraie;
Je préfère à la foudre un rayon dans le ciel;
Pour moi, la plaie est mal guérie avec du fiel,
Et la fraternité, c'est la grande justice.
C'est à qui détruira; j'aime mieux qu'on bâtisse.
Pour moi la charité vaut toutes les vertus;

Ceux que puissants on blesse, on les panse abattus;
La pitié dans l'abîme où l'on souffre m'entraîne,
Et j'ai cette servante adorable pour reine;
Je tâche de comprendre afin de pardonner;
Je veux qu'on examine avant d'exterminer;
Un feu de peloton pour résoudre un problème
Me déplaît. Fusiller un petit garçon blême,
A quoi bon? Je voudrais qu'à l'école on l'admît,
Hélas! et qu'il vécût! — Là-dessus on frémit.
Ces opinions-là jamais ne se tolèrent!
«Et, pour comble d'effroi, les animaux parlèrent[1].»
Un monsieur Ribeaucourt m'appelle individu.

Autre preuve. Une nuit, vers mon toit éperdu,
Une horde, poussant des hurlements infâmes,
Accourt, et deux enfants tout petits, quatre femmes,
Sous les pierres, les cris de mort, l'horreur, l'effroi,
Se réveillent... — Qui donc est le bandit? C'est moi.
Certes!

Le jour d'après, devant mon seuil éparse,
Une foule en gants blancs vient rire de la farce,
En criant : — C'est trop peu! Qu'on rase la maison!
Qu'on y mette le feu! — Cette foule a raison.
Il faut tuer celui qui ne veut pas qu'on tue;
C'est juste. Le bon ordre exige une battue
Contre cet assassin plus noir qu'il n'en a l'air;
Et puisqu'on veut brûler ma maison, il est clair
Que j'ai brûlé le Louvre; et je suis l'étincelle
Qui dévore Paris en restant à Bruxelle.
Honneur à Mouravief et gloire à Galliffet!
On me lapide et l'on m'exile. C'est bien fait.

Ô beauté de l'aurore! ô majesté de l'astre!
Gibelin contre guelfe, York contre Lancastre,

[1] Delille, *Géorgiques*. Pecudesque locutæ.

Capulet, Montaigu, qu'importe! que me font
Leurs cris, puisque voilà le firmament profond!
Âme, on a de la place aux voûtes éternelles.
Le sol manque à nos pieds, non l'azur à nos ailes.
Le despote est partout sur terre, atroce et laid,
Maître par un profil et par l'autre valet;
Mais l'aube est pure, l'air est bon, l'abîme est libre;
L'immense équité sort de l'immense équilibre;
Évadons-nous là-haut! et vivons! Le songeur
Se plonge, ô ciel sublime, en ta chaste rougeur;
Dans ta pudeur sacrée, Ombre, il se réfugie.
Dieu créa le banquet dont l'homme a fait l'orgie.
Le penseur hait la fête affreuse des tyrans.
Il voit Dieu calme au fond des gouffres transparents,
Et, saignant, pâle, après les épreuves sans nombre,
Se sent le bienvenu dans la profondeur sombre.
Il va. Sa conscience est là, rien ne dément
Cette boussole ayant l'idéal pour aimant;
Plus de frontière, plus d'obstacle, plus de borne;
Il plane. En vain sur lui la Fatalité morne
Tend son filet sinistre où dans les hideux fils
Se croisent les douleurs, les haines, les exils,
Il ne se plaint pas. Fier devant la tourbe immonde,
Il rit puisque le ciel s'offre à qui perd le monde,
Puisqu'il a pour abri cette hospitalité,
Et puisqu'il peut, ô joie! ô gouffre! ô liberté!
Domptant le sort, bravant le mal, perçant les voiles,
Par les hommes chassé, s'enfuir dans les étoiles!

JUIN.

I

Un jour je vis le sang couler de toutes parts;
Un immense massacre était dans l'ombre épars;
Et l'on tuait. Pourquoi? Pour tuer. Ô misère!
Voyant cela, je crus qu'il était nécessaire
Que quelqu'un élevât la voix, et je parlai.
Je dis que Montrevel et Bâville et Harlay
N'étaient point de ce siècle, et qu'en des jours de trouble
Par la noirceur de tous l'obscurité redouble;
J'affirmai qu'il est bon d'examiner un peu
Avant de dire En joue et de commander Feu!
Car épargner les fous, même les téméraires,
A ceux qu'on a vaincus montrer qu'on est leurs frères,
Est juste et sage; il faut s'entendre, il faut s'unir;
Je rappelai qu'un Dieu nous voit, que l'avenir,
Sombre lorsqu'on se hait, s'éclaire quand on s'aime,
Et que le malheur croît pour celui qui le sème;
Je déclarai qu'on peut tout calmer par degrés;
Que des assassinats ne sont point réparés
Par un crime nouveau que sur l'autre on enfonce;
Qu'on ne fait pas au meurtre une bonne réponse
En mitraillant des tas de femmes et d'enfants;
Que changer en bourreaux des soldats triomphants,
C'est leur faire une gloire où la honte surnage.
Et, pensif, je me mis en travers du carnage.
Triste, n'approuvant pas la grandeur du linceul,
Estimant que la peine est au coupable seul,
Pensant qu'il ne faut point, hélas! jeter le crime

De quelques-uns sur tous, et punir par l'abîme
Paris, un peuple, un monde, au hasard châtié,
Je dis : Faites justice, oui, mais ayez pitié!
Alors je fus l'objet de la haine publique.
L'église m'a lancé l'anathème biblique,
Les rois l'expulsion, les passants des cailloux;
Quiconque a de la boue en a jeté; les loups,
Les chiens, ont aboyé derrière moi; la foule
M'a hué presque autant qu'un tyran qui s'écroule;
On m'a montré le poing dans la rue, et j'ai dû
Voir plus d'un vieil ami m'éviter éperdu.
Les tueurs souriants et les viveurs féroces,
Ceux qui d'un tombereau font suivre leurs carrosses,
Les danseurs d'autrefois, égorgeurs d'à présent,
Ceux qui boivent du vin de Champagne et du sang,
Ceux qui sont élégants tout en étant farouches,
Les Haynau, les Tavanne, ayant d'étranges mouches,
Noires, que le charnier connaît, sur leur bâton,
Les improvisateurs des feux de peloton,
Le juge Lynch, le roi Bomba, Mingrat le prêtre,
M'ont crié : Meurtrier! et Judas m'a dit : Traître!

II

Quoi! rester fraternel, c'est être chimérique!
Rêver l'Europe libre autant que l'Amérique,
Réclamer l'équité, l'examen, la raison,
C'est faire du nuage et du vent sa maison!
Voir un triomphe vaste et dur, ne pas s'y joindre,
Empêcher qu'il soit pire et tâcher qu'il soit moindre,
Quoi! ne point accabler les malheureux, offrir
L'homme à l'homme, et l'asile à ceux qui vont mourir,
Ne pas prendre le faible et l'aveugle pour cible,
Pardonner, c'est vouloir habiter l'impossible!
Dire qu'on doit la loi juste, le droit commun
Même aux brigands, même aux bandits, c'est en être un!
N'importe! il faut lutter. L'heure sombre est venue.
Quant à ton âge, eh bien, sois vieux, et continue,
Vétéran. Tu seras renié de nouveau.
Les plus cléments auront pitié de ton cerveau.
Tu seras le maudit qu'on raille ou qu'on foudroie,
Tu seras insulté, hué, traqué, la proie
Des calomniateurs au crime toujours prêts,
Tu seras lapidé, proscrit. Eh bien, après?

III

Par une sérénade on fête ma clémence.
A mort! est le refrain de la douce romance.
Les journaux prêtres font un vacarme effrayant.
— Cet homme ose défendre un ennemi fuyant!
Quelle audace! il nous croit honnêtes! il nous brave! —
Les maîtres ont la rage et les valets la bave.
Meute de sacristains, meute de hobereaux.
L'encensoir furieux me casse mes carreaux;
De tous les goupillons, de toutes les prières,
L'eau bénite sur moi tombe en grêle de pierres;
On m'exorcise tant qu'on m'assassine un peu.
Bref je suis expulsé par la grâce de Dieu.
— Va-t'en! — tous les pavés pleuvent, et tous les styles.
Je suis presque ébloui de tant de projectiles.
Au-dessus de mon nom on sonne le tocsin.
— Brigand! incendiaire! assassin! assassin! —
Et nous restons, après cette bataille insigne,
Eux, blancs comme un corbeau, moi, noir comme le cygne.

IV

Je n'ai pas de palais épiscopal en ville,
Je n'ai pas de prébende et de liste civile,
Nul temple n'offre un trône à mon humilité,
Nul suisse en colonel ne brille à mon côté,
Je ne me montre pas aux gros yeux des ganaches
Sous un dais, à ses coins ayant quatre panaches;
La France, même au fond de l'abîme, est pour moi
Le grand peuple en travail d'où sort la grande loi;
Je hais qu'on la bâillonne ou qu'on la fleurdelyse;
Je ne demande pas aux passants dans l'église
Tant pour voir le bon Dieu s'il est peint par Van Dyck;
Je n'ai ni marguillier, ni bedeau, ni syndic,
Ni custode, ni clerc, ni diacre, ni vicaire;
Je ne garde aucun saint dans aucun reliquaire;
Je n'ai pas de miracle en bouteille sous clé;
Mon vêtement n'est pas de diamants bouclé;
Je ne suis pas payé quand je fais ma prière;
Je suis fort mal en cour; aucune douairière
Ne m'admire quêtant des sous dans un plat rond,
La chape d'or au cou, la mitre d'or au front;
Je ne fais point baiser ma main aux bonnes femmes;
Je vénère le ciel, mais sans le vendre aux âmes;
On ne m'appelle pas monseigneur; je me plais
Dans les champs, et mes bas ne sont pas violets;
Les fautes que je fais sont des fautes sincères;
L'hypocrisie et moi sommes deux adversaires;
Je crois ce que je dis, je fais ce que je crois;
Je mets près de Socrate aux fers Jésus en croix;
Lorsqu'un homme est traqué comme une bête fauve,
Fût-il mon ennemi, si je peux, je le sauve;
Je méprise Basile et dédaigne Scapin;

Je donne à l'enfant pauvre un morceau de mon pain;
J'ai lutté pour le vrai, pour le bon, pour l'honnête,
Et j'ai subi vingt ans l'exil dans la tempête;
Je recommencerai demain, si Dieu le veut;
Ma conscience dit : — Marche! — rien ne m'émeut,
J'obéis, et je vais, malgré les vents contraires,
Et je fais mon devoir; et c'est pourquoi, mes frères,
Au dire du journal de l'évêque de Gand,
Si je n'étais un fou, je serais un brigand.

V

EN QUITTANT BRUXELLES.

Ah! ce n'est pas aisé, suivre la voie étroite,
Donner tort à la foule et rester l'âme droite,
Protéger l'éternelle équité qu'on meurtrit.
Quand le proscrit l'essaie, on redonne au proscrit
Toute la quantité d'exil dont on dispose.

Pourtant n'exile point qui veut. C'est une chose
Inexprimable, affreuse et sainte que l'exil.
Chercher son toit dans l'ombre et dire : — Où donc est-il?
Songer, vieux, dans les deuils et les mélancolies,
Aux fleurs qu'avec des mains d'enfant on a cueillies,
A tel noir coin de rue autrefois plein d'attrait
A cause d'un regard furtif qu'on rencontrait;
Se rappeler les temps, les anciennes aurores,
Et dans les champs plus verts les oiseaux plus sonores;
Ne plus trouver au ciel la couleur qu'il avait;
Penser aux morts; hélas! ne plus voir leur chevet,
Hélas! ne pouvoir plus leur parler dans la tombe;
C'est là l'exil.

L'exil, c'est la goutte qui tombe,
Et perce lentement et lâchement punit
Un cœur que le devoir avait fait de granit;
C'est la peine infligée à l'innocent, au juste,
Et dont ce condamné, sous Tarquin, sous Auguste,
Sous Bonaparte, rois et césars teints de sang,
Meurt, parce qu'il est juste et qu'il est innocent.
Un exil, c'est un lieu d'ombre et de nostalgie,
On ne sait quelle brume en silence élargie,
Que tout, un chant qui passe, un bois sombre, un récif,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Un souffle, un bruit, fait croître autour d'un front pensif.
Oh! la patrie existe! Elle seule est terrible.
Elle seule nous tient par un fil invisible;
Elle seule apparaît charmante à qui la perd;
Elle seule en fuyant fait le monde désert;
Elle seule à ses champs, hélas! restés les nôtres,
À ses arbres qui n'ont point la forme des autres,
À sa rive, à son ciel, ramène tous nos pas.
L'étranger peut bannir, mais il n'exile pas.

VI

À MADAME PAUL MEURICE.

Ce que j'ai fait est bien. J'en suis puni. C'est juste.
Vous qui, dans l'affreux siège et dans l'épreuve auguste,
Fûtes vaillante, calme et charmante, bravant
Cette guerre hideuse et ce noir coup de vent,
Belle âme que le ciel fit sœur d'une âme haute,
Femme du penseur fier et doux, dont j'étais l'hôte,
Vous qui saviez donner appui, porter secours,
Aider, lutter, souffrir, et sourire toujours,
Vous voyez ce qui m'est arrivé. Peu de chose.
Vous m'avez vu rentrer dans une apothéose,
Vous me voyez chassé par l'exécration.
En moins d'un an. C'est court. Rome, Athène et Sion
Faisaient ainsi. Paris a les mêmes droits qu'elles.
D'autres villes peut-être ont moins de nerfs. Lesquelles?
Il n'en est pas. Prenons le destin comme il est.
Épargner Montaigu, c'est blesser Capulet.
Or Capulet, étant le plus fort, en abuse.
Je suis un malfaiteur et je suis une buse.
Soit. On m'insulte, moi qu'hier on acclamait.
C'est pour me jeter bas qu'on m'a mis au sommet.
Ce genre de triomphe, est-ce pas? vaut bien l'autre.
J'en atteste, madame, un cœur comme le vôtre,
Et vous tous, dont l'esprit n'est jamais obscurci,
Vieux proscrits, n'est-ce pas que je vous plais ainsi?
J'ai défendu le peuple et combattu le prêtre.
N'est-ce pas que l'abîme est beau, qu'il est bon d'être
Maudit avec Barbès, avec Garibaldi,
Et que vous m'aimez mieux lapidé qu'applaudi?

VII

Je n'ai point de colère, et cela vous étonne.
Votre tonnerre tousse et vous croyez qu'il tonne;
Grondants, vous essoufflez sur moi votre aquilon;
Votre petit éclair me pique le talon;
Je n'ai pas l'air de voir la peine qu'il se donne;
Vous sentez quelque chose en moi qui vous pardonne,
Cela vous froisse. Au fait, on est trop châtié
De vouloir faire mal et de faire pitié.
Quoi! s'unir contre un homme, en tenter l'escalade,
Et n'avoir même pas l'honneur d'une ruade!
Ne pas recevoir même un soufflet! c'est blessant.
Le proscrit parfois tombe et jamais ne descend;
Il laisse autour de lui grincer la haine infâme,
Ce n'est pas pour cela qu'il dérange son âme.
Donc soyez furieux. Serai-je irrité? Non.
Je doute que j'en vienne à savoir votre nom.
Les vieux bannis pensifs sont une race inculte;
Avant de nous fâcher parce qu'on nous insulte,
C'est notre usage à nous qui sommes exigeants
De regarder un peu la stature des gens.

VIII

À QUI LA FAUTE?

Tu viens d'incendier la Bibliothèque?

— Oui.

J'ai mis le feu là.

— Mais c'est un crime inouï!
Crime commis par toi contre toi-même, infâme!
Mais tu viens de tuer le rayon de ton âme!
C'est ton propre flambeau que tu viens de souffler!
Ce que ta rage impie et folle ose brûler,
C'est ton bien, ton trésor, ta dot, ton héritage!
Le livre, hostile au maître, est à ton avantage.
Le livre a toujours pris fait et cause pour toi.
Une bibliothèque est un acte de foi
Des générations ténébreuses encore
Qui rendent dans la nuit témoignage à l'aurore.
Quoi! dans ce vénérable amas des vérités,
Dans ces chefs-d'œuvre pleins de foudre et de clartés,
Dans ce tombeau des temps devenu répertoire,
Dans les siècles, dans l'homme antique, dans l'histoire,
Dans le passé, leçon qu'épelle l'avenir,
Dans ce qui commença pour ne jamais finir,
Dans les poëtes! quoi, dans ce gouffre des bibles,
Dans le divin monceau des Eschyles terribles,
Des Homères, des Jobs, debout sur l'horizon,
Dans Molière, Voltaire et Kant, dans la raison,
Tu jettes, misérable, une torche enflammée!
De tout l'esprit humain tu fais de la fumée!
As-tu donc oublié que ton libérateur,
C'est le livre? Le livre est là sur la hauteur;

Il luit; parce qu'il brille et qu'il les illumine,
Il détruit l'échafaud, la guerre, la famine;
Il parle, plus d'esclave et plus de paria.
Ouvre un livre. Platon, Milton, Beccaria.
Lis ces prophètes, Dante, ou Shakspeare, ou Corneille;
L'âme immense qu'ils ont en eux, en toi s'éveille;
Ébloui, tu te sens le même homme qu'eux tous;
Tu deviens en lisant grave, pensif et doux;
Tu sens dans ton esprit tous ces grands hommes croître,
Ils t'enseignent ainsi que l'aube éclaire un cloître;
A mesure qu'il plonge en ton cœur plus avant,
Leur chaud rayon t'apaise et te fait plus vivant;
Ton âme interrogée est prête à leur répondre;
Tu te reconnais bon, puis meilleur; tu sens fondre,
Comme la neige au feu, ton orgueil, tes fureurs,
Le mal, les préjugés, les rois, les empereurs!
Car la science en l'homme arrive la première.
Puis vient la liberté. Toute cette lumière,
C'est à toi; comprends donc, et c'est toi qui l'éteins!
Les buts rêvés par toi sont par le livre atteints.
Le livre en ta pensée entre, il défait en elle
Les liens que l'erreur à la vérité mêle,
Car toute conscience est un nœud gordien.
Il est ton médecin, ton guide, ton gardien.
Ta haine, il la guérit; ta démence, il te l'ôte.
Voilà ce que tu perds, hélas, et par ta faute!
Le livre est ta richesse à toi! c'est le savoir,
Le droit, la vérité, la vertu, le devoir,
Le progrès, la raison dissipant tout délire.
Et tu détruis cela, toi!

— Je ne sais pas lire.

IX

La prisonnière passe, elle est blessée. Elle a
On ne sait quel aveu sur le front. La voilà!
On l'insulte! Elle a l'air des bêtes à la chaîne.
On la voit à travers un nuage de haine.
Qu'a-t-elle fait? Cherchez dans l'ombre et dans les cris,
Cherchez dans la fumée affreuse de Paris.
Personne ne le sait. Le sait-elle elle-même?
Ce qui pour l'homme est crime est pour l'esprit problème.
La faim, quelque conseil ténébreux, un bandit
Si monstrueux qu'on l'aime et qu'on fait ce qu'il dit,
C'est assez pour qu'un être obscur se dénature.
Ce noir plan incliné qu'on nomme l'aventure,
La pente des instincts fauves, le fatal vent
Du malheur en courroux profond se dépravant,
Cette sombre forêt que la guerre civile
Toujours révèle au fond de toute grande ville,
Dire : d'autres ont tout, et moi qu'est-ce que j'ai?
Songer, être en haillons, et n'avoir pas mangé,
Tout le mal sort de là. Pas de pain sur la table;
Il ne faut rien de plus pour être épouvantable.
Elle passe au milieu des foules sans pitié.
Quand on a triomphé, quand on a châtié,
Qu'a-t-on devant les yeux? la victoire aveuglante.
Tout Versaille est en fête. Elle se tait sanglante.
Le passant rit, l'essaim des enfants la poursuit
De tous les cris que peut jeter l'aube à la nuit.
L'amer silence écume aux deux coins de sa bouche;
Rien ne fait tressaillir sa surdité farouche;
Elle a l'air de trouver le soleil ennuyeux;
Une sorte d'effroi féroce est dans ses yeux.
Des femmes cependant, hors des vertes allées,

Douces têtes, des fleurs du printemps étoilées,
Charmantes, laissant pendre au bras de quelque amant
Leur main exquise et blanche où brille un diamant,
Accourent. Oh! l'infâme! on la tient! quelle joie!
Et du manche sculpté d'une ombrelle de soie,
Frais et riants bourreaux du noir monstre inclément,
Elles fouillent sa plaie avec rage et gaîment.
Je plains la misérable; elles, je les réprouve.
Les chiennes font horreur venant mordre la louve.

X

Une femme m'a dit ceci : — J'ai pris la fuite.
Ma fille que j'avais au sein, toute petite,
Criait, et j'avais peur qu'on n'entendît sa voix.
Figurez-vous, c'était un enfant de deux mois;
Elle n'avait pas plus de force qu'une mouche.
Mes baisers essayaient de lui fermer la bouche,
Elle criait toujours; hélas! elle râlait.
Elle voulait téter, je n'avais plus de lait.
Toute une nuit s'était de la sorte écoulée.
Je me cachais derrière une porte d'allée,
Je pleurais, je voyais les chassepots briller.
On cherchait mon mari qu'on voulait fusiller.
Tout à coup, le matin, sous cette horrible porte,
L'enfant ne cria plus. Monsieur, elle était morte.
Je la touchai; monsieur, elle était froide. Alors,
Cela m'était égal qu'on me tuât; dehors,
Au hasard, j'emportai ma fille, j'étais folle,
J'ai couru, des passants m'adressaient la parole,
Mais je me suis enfuie, et, je ne sais plus où,
J'ai creusé de mes mains dans la campagne un trou,
Au pied d'un arbre, au coin d'un enclos solitaire;
Et j'ai couché mon ange endormi dans la terre;
L'enfant qu'on allaita, c'est dur de l'enterrer.

Et le père était là qui se mit à pleurer.

XI

Sur une barricade, au milieu des pavés
Souillés d'un sang coupable et d'un sang pur lavés,
Un enfant de douze ans est pris avec des hommes.
— Es-tu de ceux-là, toi? — L'enfant dit : Nous en sommes.
— C'est bon, dit l'officier, on va te fusiller.
Attends ton tour. — L'enfant voit des éclairs briller,
Et tous ses compagnons tomber sous la muraille.
Il dit à l'officier : Permettez-vous que j'aille
Rapporter cette montre à ma mère chez nous?
— Tu veux t'enfuir? — Je vais revenir. — Ces voyous
Ont peur! Où loges-tu? — Là, près de la fontaine.
Et je vais revenir, monsieur le capitaine.
— Va-t-en, drôle! — L'enfant s'en va. — Piège grossier!
Et les soldats riaient avec leur officier,
Et les mourants mêlaient à ce rire leur râle;
Mais le rire cessa, car soudain l'enfant pâle,
Brusquement reparu, fier comme Viala,
Vint s'adosser au mur et leur dit : Me voilà.

La mort stupide eut honte, et l'officier fit grâce.

Enfant, je ne sais point, dans l'ouragan qui passe
Et confond tout, le bien, le mal, héros, bandits,
Ce qui dans ce combat te poussait, mais je dis
Que ton âme ignorante est une âme sublime.
Bon et brave, tu fais, dans le fond de l'abîme,
Deux pas, l'un vers ta mère et l'autre vers la mort;
L'enfant a la candeur et l'homme a le remord,
Et tu ne réponds point de ce qu'on te fit faire;
Mais l'enfant est superbe et vaillant qui préfère
A la fuite, à la vie, à l'aube, aux jeux permis,

Au printemps, le mur sombre où sont morts ses amis.
La gloire au front te baise, ô toi si jeune encore!
Doux ami, dans la Grèce antique, Stésichore
T'eût chargé de défendre une porte d'Argos;
Cinégyre t'eût dit : Nous sommes deux égaux!
Et tu serais admis au rang des purs éphèbes
Par Tyrtée à Messène et par Eschyle à Thèbes.
On graverait ton nom sur des disques d'airain;
Et tu serais de ceux qui, sous le ciel serein,
S'ils passent près du puits ombragé par le saule,
Font que la jeune fille ayant sur son épaule
L'urne où s'abreuveront les buffles haletants,
Pensive, se retourne et regarde longtemps.

XII

LES FUSILLÉS.

Guerre qui veut Tacite et qui repousse Homère!
La victoire s'achève en massacre sommaire.
Ceux qui sont satisfaits sont furieux; j'entends
Dire : — Il faut en finir avec les mécontents. —
Alceste est aujourd'hui fusillé par Philinte.
Faites.

Partout la mort. Eh bien, pas une plainte.
Ô blé que le destin fauche avant qu'il soit mûr!
Ô peuple!

On les amène au pied de l'affreux mur.
C'est bien. Ils ont été battus du vent contraire.
L'homme dit au soldat qui l'ajuste : Adieu, frère.
La femme dit : — Mon homme est tué. C'est assez.
Je ne sais s'il eut tort ou raison, mais je sais
Que nous avons traîné le malheur côte à côte;
Il fut mon compagnon de chaîne; si l'on m'ôte
Cet homme, je n'ai plus besoin de vivre. Ainsi
Puisqu'il est mort, il faut que je meure. Merci. —
Et dans les carrefours les cadavres s'entassent.
Dans un noir peloton vingt jeunes filles passent;
Elles chantent; leur grâce et leur calme innocent
Inquiètent la foule effarée; un passant
Tremble. — Où donc allez-vous? dit-il à la plus belle.
Parlez. — Je crois qu'on va nous fusiller, dit-elle.
Un bruit lugubre emplit la caserne Lobau;
C'est le tonnerre ouvrant et fermant le tombeau.
Là des tas d'hommes sont mitraillés; nul ne pleure;

Il semble que leur mort à peine les effleure,
Qu'ils ont hâte de fuir un monde âpre, incomplet,
Triste, et que cette mise en liberté leur plaît.
Nul ne bronche. On adosse à la même muraille
Le petit-fils avec l'aïeul, et l'aïeul raille,
Et l'enfant blond et frais s'écrie en riant : Feu!

Ce rire, ce dédain tragique, est un aveu.
Gouffre de glace! énigme où se perd le prophète!
Donc ils ne tiennent pas à la vie; elle est faite
De façon qu'il leur est égal de s'en aller.
C'est en plein mois de mai; tout veut vivre et mêler
Son instinct ou son âme à la douceur des choses;
Ces filles-là devraient aller cueillir des roses;
L'enfant devrait jouer dans un rayon vermeil;
L'hiver de ce vieillard devrait fondre au soleil;
Ces âmes devraient être ainsi que des corbeilles
S'emplissant de parfums, de murmures d'abeilles,
De chants d'oiseaux, de fleurs, d'extase, de printemps!
Tous devraient être d'aube et d'amour palpitants.
Eh bien, dans ce beau mois de lumière et d'ivresse,
Ô terreur! c'est la mort qui brusquement se dresse,
La grande aveugle, l'Ombre implacable et sans yeux;
Oh! comme ils vont trembler et crier sous les cieux,
Sangloter, appeler à leur aide la ville,
La nation qui hait l'euménide civile,
Toute la France, nous, nous tous qui détestons
Le meurtre pêle-mêle et la guerre à tâtons!
Comme ils vont, l'œil en pleurs, bras tordus, mains crispées,
Supplier les canons, les fusils, les épées,
Se cramponner aux murs, s'attacher aux passants,
Et fuir, et refuser la tombe, frémissants;
Et hurler : On nous tue! au secours! grâce! grâce!
Non. Ils sont étrangers à tout ce qui se passe;
Ils regardent la mort qui vient les emmener.
Soit. Ils ne lui font pas l'honneur de s'étonner.
Ils avaient dès longtemps ce spectre en leur pensée,

Leur fosse dans leur cœur était toute creusée.
Viens, mort!

Être avec nous, cela les étouffait.
Ils partent. Qu'est-ce donc que nous leur avions fait?
Ô révélation! Qu'est-ce donc que nous sommes
Pour qu'ils laissent ainsi derrière eux tous les hommes,
Sans un cri, sans daigner pleurer, sans un regret?
Nous pleurons, nous. Leur cœur au supplice était prêt.
Que leur font nos pitiés tardives? Oh! quelle ombre!
Que fûmes-nous pour eux avant cette heure sombre?
Avons-nous protégé ces femmes? Avons-nous
Pris ces enfants tremblants et nus sur nos genoux?
L'un sait-il travailler et l'autre sait-il lire?
L'ignorance finit par être le délire;
Les avons-nous instruits, aimés, guidés enfin,
Et n'ont-ils pas eu froid? et n'ont-ils pas eu faim?
C'est pour cela qu'ils ont brûlé vos Tuileries.
Je le déclare au nom de ces âmes meurtries,
Moi, l'homme exempt des deuils de parade et d'emprunt,
Qu'un enfant mort émeut plus qu'un palais défunt.
C'est pour cela qu'ils sont les mourants formidables,
Qu'ils ne se plaignent pas, qu'ils restent insondables,
Souriants, menaçants, indifférents, altiers,
Et qu'ils se laissent presque égorger volontiers.
Méditons. Ces damnés, qu'aujourd'hui l'on foudroie,
N'ont pas de désespoir n'ayant pas eu de joie.
Le sort de tous se lie à leur sort. Il le faut.
Frères, bonheur en bas, sinon malheur en haut!
Hélas! faisons aimer la vie aux misérables.
Sinon, pas d'équilibre. Ordre vrai, lois durables,
Fortes mœurs, paix charmante et virile pourtant,
Tout, vous trouverez tout dans le pauvre content.
La nuit est une énigme ayant pour mot l'étoile.
Cherchons. Le fond du cœur des souffrants se dévoile.
Le sphinx, resté masqué, montre sa nudité.
Ténébreux d'un côté, clair de l'autre côté,

Le noir problème entr'ouvre à demi la fenêtre
Par où le flamboiement de l'abîme pénètre.
Songeons, puisque sur eux le suaire est jeté,
Et comprenons. Je dis que la société
N'est point à l'aise ayant sur elle ces fantômes,
Que leur rire est terrible entre tous les symptômes,
Et qu'il faut trembler, tant qu'on n'aura pu guérir
Cette facilité sinistre de mourir.

XIII

À CEUX QU'ON FOULE AUX PIEDS.

Oh! je suis avec vous! j'ai cette sombre joie.
Ceux qu'on accable, ceux qu'on frappe et qu'on foudroie
M'attirent; je me sens leur frère; je défends
Terrassés ceux que j'ai combattus triomphants;
Je veux, car ce qui fait la nuit sur tous m'éclaire,
Oublier leur injure, oublier leur colère,
Et de quels noms de haine ils m'appelaient entre eux.
Je n'ai plus d'ennemis quand ils sont malheureux.
Mais surtout c'est le peuple, attendant son salaire,
Le peuple, qui parfois devient impopulaire,
C'est lui, famille triste, hommes, femmes, enfants,
Droit, avenir, travaux, douleurs, que je défends;
Je défends l'égaré, le faible, et cette foule
Qui, n'ayant jamais eu de point d'appui, s'écroule
Et tombe folle au fond des noirs évènements;
Étant les ignorants, ils sont les incléments;
Hélas! combien de temps faudra-t-il vous redire
A vous tous, que c'était à vous de les conduire,
Qu'il fallait leur donner leur part de la cité,
Que votre aveuglement produit leur cécité;
D'une tutelle avare on recueille les suites,
Et le mal qu'ils vous font, c'est vous qui le leur fîtes.
Vous ne les avez pas guidés, pris par la main,
Et renseignés sur l'ombre et sur le vrai chemin;
Vous les avez laissés en proie au labyrinthe.
Ils sont votre épouvante et vous êtes leur crainte;
C'est qu'ils n'ont pas senti votre fraternité.
Ils errent; l'instinct bon se nourrit de clarté;
Ils n'ont rien dont leur âme obscure se repaisse;

Ils cherchent des lueurs dans la nuit, plus épaisse
Et plus morne là-haut que les branches des bois;
Pas un phare. A tâtons, en détresse, aux abois,
Comment peut-il penser celui qui ne peut vivre?
En tournant dans un cercle horrible, on devient ivre;
La misère, âpre roue, étourdit Ixion.
Et c'est pourquoi j'ai pris la résolution
De demander pour tous le pain et la lumière.

Ce n'est pas le canon du noir vendémiaire,
Ni les boulets de juin, ni les bombes de mai,
Qui font la haine éteinte et l'ulcère fermé.
Moi, pour aider le peuple à résoudre un problème,
Je me penche vers lui. Commencement : je l'aime.
Le reste vient après. Oui, je suis avec vous,
J'ai l'obstination farouche d'être doux,
Ô vaincus, et je dis : Non, pas de représailles!
Ô mon vieux cœur pensif, jamais tu ne tressailles
Mieux que sur l'homme en pleurs, et toujours tu vibras
Pour des mères ayant leurs enfants dans les bras.

Quand je pense qu'on a tué des femmes grosses,
Qu'on a vu le matin des mains sortir des fosses,
Ô pitié! quand je pense à ceux qui vont partir!
Ne disons pas : Je fus proscrit, je fus martyr.
Ne parlons pas de nous devant ces deuils terribles;
De toutes les douleurs ils traversent les cribles;
Ils sont vannés au vent qui les emporte, et vont
Dans on ne sait quelle ombre au fond du ciel profond.
Où? qui le sait? leurs bras vers nous en vain se dressent.
Oh! ces pontons sur qui j'ai pleuré reparaissent,
Avec leurs entreponts où l'on expire, ayant
Sur soi l'énormité du navire fuyant!
On ne peut se lever debout; le plancher tremble;
On mange avec les doigts au baquet tous ensemble,
On boit l'un après l'autre au bidon, on a chaud,
On a froid, l'ouragan tourmente le cachot,

IMPRIMERIE NATIONALE.

L'eau gronde, et l'on ne voit, parmi ces bruits funèbres,
Qu'un canon allongeant son cou dans les ténèbres.
Je retombe en ce deuil qui jadis m'étouffait.
Personne n'est méchant, et que de mal on fait!

Combien d'êtres humains frissonnent à cette heure,
Sur la mer qui sanglote et sous le ciel qui pleure,
Devant l'escarpement hideux de l'inconnu!
Être jeté là, triste, inquiet, tremblant, nu,
Chiffre quelconque au fond d'une foule livide,
Dans la brume, l'orage et les flots, dans le vide,
Pêle-mêle et tout seul, sans espoir, sans secours,
Ayant au cœur le fil brisé de ses amours!
Dire : — Où suis-je? On s'en va. Tout pâlit, tout se creuse,
Tout meurt. Qu'est-ce que c'est que cette fuite affreuse?
La terre disparaît, le monde disparaît.
Toute l'immensité devient une forêt.
Je suis de la nuée et de la cendre. On passe.
Personne ne va plus penser à moi. L'espace!
Le gouffre! Où sont-ils ceux près de qui je dormais! —
Se sentir oublié dans la nuit pour jamais!
Devenir pour soi-même une espèce de songe!
Oh! combien d'innocents, sous quelque vil mensonge
Et sous le châtiment féroce, stupéfaits!
— Quoi! disent-ils, ce ciel où je me réchauffais,
Je ne le verrai plus! on me prend la patrie!
Rendez-moi mon foyer, mon champ, mon industrie,
Ma femme, mes enfants! rendez-moi la clarté!
Qu'ai-je donc fait pour être ainsi précipité
Dans la tempête infâme et dans l'écume amère,
Et pour n'avoir plus droit à la France ma mère! —

Quoi! lorsqu'il s'agirait de sonder, ô vainqueurs,
L'obscur puits social béant au fond des cœurs,
D'étudier le mal, de trouver le remède,
De chercher quelque part le levier d'Archimède,
Lorsqu'il faudrait forger la clef des temps nouveaux,

Après tant de combats, après tant de travaux,
Et tant de fiers essais et tant d'efforts célèbres,
Quoi! pour solution, faire dans les ténèbres,
Nous, guides et docteurs, nous les frères aînés,
Naufrager un chaos d'hommes infortunés!
Décréter qu'on mettra dehors, qui? le mystère!
Que désormais l'énigme a l'ordre de se taire,
Et que le sphinx fera pénitence à genoux!
Quels vieillards sommes-nous! quels enfants sommes-nous!
Quel rêve, hommes d'état! quel songe, ô philosophes!
Quoi! pour que les griefs, pour que les catastrophes,
Les problèmes, l'angoisse et les convulsions
S'en aillent, suffit-il que nous les expulsions?
Rentrer chez soi, crier : — Français, je suis ministre
Et tout est bien! — tandis qu'à l'horizon sinistre,
Sous des nuages lourds, hagards, couleur de sang,
Chargé de spectres, noir, dans les flots décroissant,
Avec l'enfer pour aube et la mort pour pilote,
On ne sait quel radeau de la Méduse flotte!
Quoi! les destins sont clos, disparus, accomplis,
Avec ce que la vague emporte dans ses plis!
Ouvrir à deux battants la porte de l'abîme,
Y pousser au hasard l'innocence et le crime,
Tout, le mal et le bien, confusément puni,
Refermer l'océan et dire : C'est fini!
Être des hommes froids qui jamais ne s'émoussent,
Qui n'attendrissent point leur justice, et qui poussent
L'impartialité jusqu'à tout châtier!
Pour le guérir, couper le membre tout entier!
Quoi! pour expédient prendre la mer profonde!
Au lieu d'être ceux-là par qui l'ordre se fonde,
Jeter au gouffre en tas les faits, les questions,
Les deuils que nous pleurions et que nous attestions,
La vérité, l'erreur, les hommes téméraires,
Les femmes qui suivaient leurs maris ou leurs frères,
L'enfant qui remua follement le pavé,
Et faire signe aux vents, et croire tout sauvé

Parce que sur nos maux, nos pleurs, nos inclémences,
On a fait travailler ces balayeurs immenses!

Eh bien, que voulez-vous que je vous dise, moi!
Vous avez tort. J'entends les cris, je vois l'effroi,
L'horreur, le sang, la mer, les fosses, les mitrailles,
Je blâme. Est-ce ma faute enfin? j'ai des entrailles.
Éternel Dieu! c'est donc au mal que nous allons?
Ah! pourquoi déchaîner de si durs aquilons
Sur tant d'aveuglements et sur tant d'indigences?
Je frémis.

Sans compter que toutes ces vengeances,
C'est l'avenir qu'on rend d'avance furieux!
Travailler pour le pire en faisant pour le mieux,
Finir tout de façon qu'un jour tout recommence,
Nous appelons sagesse, hélas! cette démence.
Flux, reflux. La souffrance et la haine sont sœurs.
Les opprimés refont plus tard des oppresseurs.

Oh! dussé-je, coupable aussi moi d'innocence,
Reprendre l'habitude austère de l'absence,
Dût se refermer l'âpre et morne isolement,
Dussent les cieux, que l'aube a blanchis un moment,
Redevenir sur moi dans l'ombre inexorables,
Que du moins un ami vous reste, ô misérables!
Que du moins il vous reste une voix! que du moins
Vous nous ayez, la nuit et moi, pour vos témoins!
Le droit meurt, l'espoir tombe, et la prudence est folle.
Il ne sera pas dit que pas une parole
N'a, devant cette éclipse affreuse, protesté.
Je suis le compagnon de la calamité.
Je veux être, — je prends cette part, la meilleure, —
Celui qui n'a jamais fait le mal, et qui pleure;
L'homme des accablés et des abandonnés.
Volontairement j'entre en votre enfer, damnés.
Vos chefs vous égaraient, je l'ai dit à l'histoire;

Certes, je n'aurais pas été de la victoire,
Mais je suis de la chute; et je viens, grave et seul,
Non vers votre drapeau, mais vers votre linceul.
Je m'ouvre votre tombe.

Et maintenant, huées,
Toi calomnie et toi haine, prostituées,
Ô sarcasmes payés, mensonges gratuits,
Qu'à Voltaire ont lancés Nonotte et Maupertuis,
Poings montrés qui jadis chassiez Rousseau de Bienne,
Cris plus noirs que les vents de l'ombre libyenne,
Plus vils que le fouet sombre aux lanières de cuir,
Qui forciez le cercueil de Molière à s'enfuir,
Ironie idiote, anathèmes farouches,
Ô reste de salive encor blanchâtre aux bouches
Qui crachèrent au front du pâle Jésus-Christ,
Pierre éternellement jetée à tout proscrit,
Acharnez-vous! Soyez les bienvenus, outrages.
C'est pour vous obtenir, injures, fureurs, rages,
Que nous, les combattants du peuple, nous souffrons,
La gloire la plus haute étant faite d'affronts.

XIV

À VIANDEN.

Il songe. Il s'est assis rêveur sous un érable.
Entend-il murmurer la forêt vénérable?
Regarde-t-il les fleurs? regarde-t-il les cieux?
Il songe. La nature au front mystérieux
Fait tout ce qu'elle peut pour apaiser les hommes;
Du coteau plein de vigne au verger plein de pommes
Les mouches viennent, vont, reviennent; les oiseaux
Jettent leur petite ombre errante sur les eaux;
Le moulin prend la source et l'arrête au passage;
L'étang est un miroir où le frais paysage
Se renverse et se change en vague vision;
Tout dans la profondeur fait une fonction;
Pas d'atome qui n'ait sa tâche; tout s'agite;
Le grain dans le sillon, la bête dans son gîte,
Ont un but; la matière obéit à l'aimant;
L'immense herbe infinie est un fourmillement;
Partout le mouvement sans relâche et sans trêve,
Dans ce qui pousse, croît, monte, descend, se lève,
Dans le nid, dans le chien harcelant les troupeaux,
Dans l'astre; et la surface est le vaste repos;
En dessous tout s'efforce, en dessus tout sommeille;
On dirait que l'obscure immensité vermeille
Qui balance la mer pour bercer l'alcyon,
Et que nous appelons Vie et Création,
Charmante, fait semblant de dormir, et caresse
L'universel travail avec de la paresse.
Quel éblouissement pour l'œil contemplateur!
De partout, du vallon, du pré, de la hauteur,
Du bois qui s'épaissit et du ciel qui rougeoie,
Sort cette ombre, la paix, et ce rayon, la joie.

Et maintenant, tandis qu'à travers les ravins
Une petite fille, avec des yeux divins
Et de lestes pieds nus dignes de Praxitèle,
Chasse à coups de sarment sa chèvre devant elle,
Voici ce qui remue en l'âme du banni :

— Hélas! tout n'est pas dit et tout n'est pas fini
Parce qu'on a creusé dans la rue une fosse,
Parce qu'un chef désigne un mur où l'on adosse
De pauvres gens devant les feux de pelotons,
Parce qu'on exécute au hasard, à tâtons,
Sans choix, sous la mitraille et sous la fusillade,
Pères, mères, le fou, le brigand, le malade,
Et qu'on fait consumer en hâte par la chaux
Des corps d'hommes sanglants et d'enfants encor chauds!

XV

Toujours le même fait se répète; il le faut.
Le trône abject s'adosse à l'illustre échafaud;
L'aigle semble inutile et ridicule aux grues;
On traîne Coligny par les pieds dans les rues;
Dante est fou; Rome met à la porte Caton;
Et Rohan bat Voltaire à grands coups de bâton.
Soyez celui qui lutte, aime, console, pense,
Pardonne, et qui pour tous souffre, et pour récompense
Ayez la haine, l'onde amère, le reflux,
L'ombre, et ne demandez aux hommes rien de plus.
Toutes ces choses-là sont les vérités vraies
Depuis que la lumière indigne les orfraies,
Depuis Socrate, Eschyle, Epictète et Zénon,
Depuis qu'au Oui des cieux la terre répond Non,
Depuis que Sparte en deuil fait rire les Sodomes,
Depuis, — voilà bientôt deux mille ans, — que les hommes
Ont vu, sur un gibet et sur un piédestal,
Deux couronnes paraître au même instant fatal;
Chacune représente un côté de notre âme;
L'une est de laurier d'or, l'autre d'épine infâme;
Elles sont sur deux fronts dont rien ne les ôta.
L'une brille à Caprée et l'autre au Golgotha.

XVI

*

Je ne veux condamner personne, ô sombre histoire.
Le vainqueur est toujours traîné par sa victoire
Au delà de son but et de sa volonté;
Guerre civile! ô deuil! le vainqueur emporté
Perd pied dans son triomphe et sombre en cette eau noire
Qu'on appelle succès n'osant l'appeler gloire.
C'est pourquoi tous, martyrs et bourreaux, je les plains.
Hélas! malheur à ceux qui font des orphelins!
Malheur! malheur! malheur à ceux qui font des veuves!
Malheur quand le carnage affreux rougit les fleuves,
Et quand, souillant leur lit d'un flot torrentiel,
Le sang de l'homme coule où coule l'eau du ciel!
Devant un homme mort un double effroi me navre.
J'ai pitié du tueur autant que du cadavre.
Le mort tient le vivant dans sa rigide main.
Le meurtrier prendra n'importe quel chemin,
Il peut chasser ce mort, et le chasser encore,
L'enfouir dans la nuit, le noyer dans l'aurore,
Le jeter à la mer, le perdre, et, plein d'ennui,
Mettre une épaisseur d'ombre entre son crime et lui;
Toujours il reverra ce spectre insubmersible.

De l'arc tendu là-haut nous sommes tous la cible;
Sa flèche tour à tour nous vise; le vainqueur
L'a dans l'esprit avant de l'avoir dans le cœur;
Il craint l'évènement dont il est le ministre;

Il sent dans le lointain sourdre une heure sinistre;
Il sent que lui non plus, même en hâtant le pas,
A sa propre victoire il n'échappera pas.
Un jour, à son tour, pris par le piège des choses,
Tremblant du résultat dont il construit les causes,
Il fuira, demandant un asile, un appui,
Un abri. — Non! diront ses amis d'aujourd'hui,
Non! Va-t'en! — C'est pourquoi je tiens ma porte ouverte.

*

Le penseur en songeant fait une découverte :
Personne n'est coupable.

Un si noir dénoûment
Laisse au fond de son gouffre entrevoir l'élément.
Le futur siècle gronde et s'enfle en d'âpres cuves
Comme la lave écume aux bouches des vésuves.
Qui donc dans ce chaos travaillait? Je ne sai.
Des foudres ont rugi, des aigles ont passé;
Tout ce que nous voyons s'est fait entre les serres
Des fléaux inconnus, hideux et nécessaires;
Ils se sont rués comme une troupe d'oiseaux;
Le sang profond du cœur, la moelle des os,
Tout l'homme a tressailli dans l'homme, à la venue
Du sombre essaim des faits nouveaux fendant la nue;
Et dans l'inattendu s'abattant sur nos fronts
Nous avons reconnu le mal dont nous souffrons;
Alors les appétits des foules redoutables
Se sont mis à mugir au fond de leurs étables,
Et nous avons senti que l'appétit enfin
A tort s'il est l'envie et droit s'il est la faim.
La lumière un moment s'est toute évanouie.
Qu'est-ce que c'était donc que cette heure inouïe?
Là des chocs furieux, là des venins subtils.
Pourquoi ces vents ont-ils soufflé? d'où viennent-ils?

Pourquoi ces becs de flamme écrasant ces couvées?
Pourquoi ces profondeurs brusquement soulevées?
On a fait des forfaits dont on est innocent.
Les révolutions parfois versent le sang,
Et, quand leur volonté de vaincre se déchaîne,
Leur formidable amour ressemble à de la haine.
Maintenons, maintenons les principes sacrés;
Mais quand par l'aquilon les cœurs sont égarés,
Quand il souffle sur nous comme sur de la cendre,
Au fond du noir problème il faut savoir descendre;
L'homme subit, le gouffre agit; les ouragans
Sont les seuls scélérats et sont les seuls brigands.
Envoyez la tempête et la trombe à Cayenne!
Non, notre âme n'est pas tout à coup une hyène,
Non, nous ne sommes pas brusquement des bandits;
Non, je n'accuse point l'homme faible, et je dis
Que la fureur du vent fatal qui nous emmène
Peut t'arracher ton ancre, ô conscience humaine!
L'homme qu'hier la mer sauvage secouait,
Répond-il de ce flot dont il fut le jouet?
Peut-il être à la fois le vautour et la proie?
Bien qu'ayant confiance en ce qui nous foudroie,
Bien que pour l'inconnu je me sente clément,
Je le dis, l'accusé pour moi, c'est l'élément.
L'élément, dur moteur que rien ne déconcerte.

*

Mais faut-il donc trembler devant l'avenir? Certe,
Il faut songer. Trembler, non pas. Sachez ceci :
Ce rideau du destin par l'énigme épaissi,
Cet océan difforme où flotte l'âme humaine,
La vaste obscurité de tout le phénomène,
Ce monde en mal d'enfant ébauchant le chaos,
Ces idéals ayant des profils de fléaux,
Ces émeutes manquant toujours la délivrance,

Toute cette épouvante, oui, c'est de l'espérance.
Le matin glacial consterne l'horizon;
Parfois le jour commence avec un tel frisson
Que le soleil levant semble une attaque obscure.
La branche offre la fleur au prix de la piqûre.
Par un sentier d'angoisse aux bleus sommets j'irai.
La vie ouvrant de force un ventre déchiré,
A pour commencement une auguste souffrance.

L'onde de l'inconnu n'a qu'une transparence
Livide, où la clarté ne vient que par degrés;
Ce qu'elle montre flotte en plis démesurés.
La dilatation de la forme et du nombre
Étonne, et c'est hideux d'apercevoir dans l'ombre
Aujourd'hui ce qui doit n'être vu que demain.
Demain semble infernal tant il est surhumain.
Ce qui n'est pas encor germe en d'obscurs repaires;
Demain qui charmera les fils, fait peur aux pères,
L'azur est sous la nuit dont nous nous effrayons,
Et cet œuf ténébreux est rempli de rayons.
Cette larve lugubre aura plus tard des ailes.
Spectre visible au fond des ombres éternelles,
Demain dans Aujourd'hui semble un embryon noir,
Rampant en attendant qu'il plane, étrange à voir,
Informe, aveugle, affreux; plus tard l'aube le change.
L'avenir est un monstre avant d'être un archange.

XVII

> Il y avait dans les esprits une véritable exagération de la valeur, des facultés, de l'importance de la garde nationale... Mon Dieu, vous avez vu le képi de M. Victor Hugo qui symbolisait cette situation!
>
> (Le Général Trochu à l'Assemblée nationale. — 14 juin 1871.)

Participe passé du verbe Tropchoir, homme
De toutes les vertus sans nombre dont la somme
Est zéro, soldat brave, honnête, pieux, nul,
Bon canon, mais ayant un peu trop de recul,
Preux et chrétien, tenant cette double promesse,
Capable de servir ton pays et la messe,
Vois, je te rends justice; eh bien, que me veux-tu?
Tu fais sur moi, d'un style obtus, quoique pointu,
Un retour offensif qu'eût mérité la Prusse.
Dans ce siège allemand et dans cet hiver russe,
Je n'étais, j'en conviens, qu'un vieillard désarmé,
Heureux d'être en Paris avec tous enfermé,
Profitant quelquefois d'une nuit de mitraille
Et d'ombre, pour monter sur la grande muraille,
Pouvant dire Présent, mais non pas Combattant,
Bon à rien; je n'ai pas capitulé pourtant.
Tes lauriers dans ta main se changent en orties.
Quoi donc, c'est contre moi que tu fais des sorties!
Nous t'en trouvions avare en ce siège mauvais.
Eh bien, nous avions tort; tu me les réservais.
Toi qui n'as point franchi la Marne et sa presqu'île,
Tu m'attaques. Pourquoi? je te laissais tranquille.

D'où vient que ma coiffure en drap bleu te déplaît?
Qu'est-ce que mon képi fait à ton chapelet?

Quoi! tu n'es pas content! cinq longs mois nous subîmes
Le froid, la faim, l'approche obscure des abîmes,
Sans te gêner, unis, confiants, frémissants!
Si tu te crois un grand général, j'y consens;
Mais quand il faut courir au gouffre, aller au large,
Pousser toute une armée au feu, sonner la charge,
J'aime mieux un petit tambour comme Bara.
Songe à Garibaldi qui vint de Caprera,
Songe à Kléber au Caire, à Manin dans Venise,
Et calme-toi. Paris formidable agonise
Parce que tu manquas, non de cœur, mais de foi.
L'amère histoire un jour dira ceci de toi :
La France, grâce à lui, ne battit que d'une aile.
Dans ces grands jours, pendant l'angoisse solennelle,
Ce fier pays, saignant, blessé, jamais déchu,
Marcha par Gambetta, mais boita par Trochu.

XVIII

LES INNOCENTS.

Mais les enfants sont là. Le murmure qui sort
De ces âmes en fleur est-il compris du sort?
L'enfant va devant lui gaîment; mais la prière,
Quand il rit, parle-t-elle à quelqu'un en arrière?
Le frais chuchotement du doux être enfantin
Attendrit-il l'oreille obscure du destin?
Oh! que d'ombre! Tous deux chantent, fragiles têtes
Où flotte la lueur d'on ne sait quelles fêtes,
Et que dore un reflet d'un paradis lointain!
Les enfants ont des cœurs faits comme le matin;
Ils ont une innocence étonnée et joyeuse;
Et pas plus que l'oiseau gazouillant sous l'yeuse,
Pas plus que l'astre éclos sur les noirs horizons,
Ils ne sont inquiets de ce que nous faisons,
Ayant pour toute affaire et pour toute aventure
L'épanouissement de la grande nature;
Ils ne demandent rien à Dieu que son soleil;
Ils sont contents pourvu qu'un beau rayon vermeil
Chauffe les petits doigts de leur main diaphane;
Et que le ciel soit bleu, cela suffit à Jeanne.

JUILLET.

I

LES DEUX VOIX.

LA VOIX SAGE.

Toute la politique est un expédient.
Que fais-tu? Quoi! tu vas, niant, répudiant,
Blâmant toute action en dehors des principes.
Prends garde. En efforts vains et nuls tu te dissipes.
C'est moi qui guide l'homme errant dans la forêt.
J'ai pour nom la Raison, pour prénom l'Intérêt,
Et je suis la Sagesse. Ami, je parle, écoute.
Caton qui m'a bravée a su ce qu'il en coûte.
Ô poëte, chercheur du mieux, tu perds le bien.
Il t'échappe. Tu fais échouer Tout sur Rien.
Laisse donc succomber les choses qui succombent!
Ta pente est de toujours aller vers ceux qui tombent,
Ce qui fait que jamais tu ne seras vainqueur.
N'a pas assez d'esprit qui montre trop de cœur.
La vérité trop vraie est presque le mensonge.
En cherchant l'idéal on rencontre le songe,
Si l'on plonge au delà de l'exacte épaisseur;
Et l'on devient rêveur pour être trop penseur.
Le sage ne veut pas être injuste, mais, ferme,
Craint d'être aussi trop juste, et cherche un moyen terme;
Premier écueil, le faux; deuxième écueil, le vrai.
Le droit brut, pris en bloc, n'est que le minerai;
La loi, c'est l'or. Du droit il faut savoir l'extraire.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Quelquefois on a l'air de faire le contraire
De ce qu'on devrait faire, et c'est là le grand art.
Tu n'arrives jamais, et moi j'arrive tard;
Mieux vaut arriver tard que pas du tout. En somme,
Tu fais de l'homme un dieu, de dieu je fais un homme.
Voilà la différence entre nous. Réfléchis.
Tu braves le chaos, moi je crains le gâchis.
Es-tu sûr de finir par tirer de ton gouffre
Autre chose qu'un être imbécile qui souffre?
Crois-tu refaire à neuf l'homme et tripler ses sens?
Prends-moi donc tels qu'ils sont les vivants, ces passants!
Foin du déclamateur qui s'essouffle et qui beugle!
Trop de lumière autant que trop de nuit, aveugle.
On n'ouvre qu'à demi le volet, s'il le faut.
On n'aime pas la guerre et l'on hait l'échafaud
En théorie; eh bien, on s'en sert en pratique.
Mon cher, il faut au temple adosser la boutique;
Je sais qu'on a chassé les vendeurs du saint lieu,
Mais le tort de Jésus est d'être un peu trop dieu.
Il me faudrait de fiers garants pour que je crusse
Qu'il eût payé les cinq milliards à la Prusse.
Le sage se modère en tout. Calme en mon coin,
Je blâme l'infini, mon cher, qui va trop loin;
Sur la création, beaucoup trop large sphère,
Les bons esprits ont bien des critiques à faire;
L'excès est le défaut de ce monde, entre nous;
Le soleil est superbe et le printemps est doux,
L'un a trop de rayons et l'autre a trop de roses;
C'est l'inconvénient de ces sortes de choses,
Et Dieu n'est pas exempt d'exagération.
L'imiter, c'est tomber dans la perfection,
Grand danger; tout va mieux sur un patron moins ample,
Et Dieu ne donne pas toujours le bon exemple.
A quoi sert d'être à pic? Jésus passe le but
En n'examinant point l'offre de Belzébuth;
Je ne dis pas qu'il dût accepter; mais c'est bête
Que Dieu soit impoli quand le diable est honnête.

Il eût mieux valu dire : On verra, mon ami.
Le sage ne fait pas le fier. Une fourmi
Travaille plus avec sa routine ordinaire
Et son bon sens, qu'avec son vacarme un tonnerre.
L'homme est l'homme; il n'est pas méchant, il n'est pas bon.
Blanc comme neige, point; noir comme le charbon,
Non. Blanc et noir, mêlé, tigré, douteux, sceptique.
Tout homme médiocre est homme politique.
Cherchons, non la grandeur, mais la proportion.
Agir comme Aristide et comme Phocion,
Être héroïque, épique et beau, mauvaise affaire.
Le sage au Parthénon en ruine préfère
La hutte confortable et chaude du castor.
Je fréquente Rothschild et fuis Adamastor.
Le titan d'aujourd'hui c'est le millionnaire.
L'homme d'état ne veut rien d'excessif; vénère
Le vote universel, mais travaille au scrutin;
Il supprime l'esclave et garde le pantin;
Il conserve le fil tout en brisant la chaîne.
Les hommes sont petits, leur conscience est naine;
L'homme d'état leur prend mesure avant d'oser;
Il s'ôte une vertu qui peut les dépasser;
Il les étonne, mais sans foudre et sans vertiges;
A leur dimension il leur fait des prodiges.
Ami, le médiocre est un très bon endroit,
Ni beau, ni laid, ni haut, ni bas, ni chaud, ni froid;
Moi, la raison, j'y fais mon lit, j'y mets ma table,
Et j'y vis, le sublime étant inhabitable.
Qui donc prend pour logis la cime du mont Blanc?
Le sage est médiocre et souple, ou fait semblant.
Vois, tu t'es fait jeter des pierres à Bruxelles.
Les journaux à sonnette agitent leurs crécelles;
La gazette des fonds secrets de l'empereur
Dit des choses sur toi qu'on lit avec horreur,
Que tu comptes les mots d'un télégramme, et même
Qu'on boit de mauvais vin chez toi, qu'on fait carême
A ta table, et que B. n'ira plus dîner là;

Et cætera. Tu t'es attiré tout cela.
Monsieur Veuillot t'appelle avec esprit citrouille;
A compter tes forfaits la mémoire s'embrouille :
Ivrognerie et vol, képi sans numéro,
Avarice. Tu vis sous clameur de haro.
C'est ta faute. Pourquoi n'es-tu pas raisonnable?
Renonce à tenir tête au mal. Sois convenable.
Tenir tête au mal, certe, est bon; mais être seul
Est mauvais. Tu n'es pas barbon, vieillard, aïeul,
Pour avancer alors que ton siècle recule;
Combattre en cheveux blancs et seul est ridicule;
Un vaillant qui devient prudent grandit encor;
Nestor jeune est Ajax, Ajax vieux est Nestor;
Sois de ton âge; enseigne aux peuples la sagesse.
La Vérité trop nue est une sauvagesse;
Rudoyer le succès est l'acte d'un butor;
Tout vainqueur a raison, tout ce qui brille est or;
Aquilon est le dieu, Girouette est le culte.
Bonaparte est tombé, c'est pourquoi je l'insulte.
Est-ce ma faute, à moi, si le sort se dément?
Je ne sors pas de là; réussissez. Comment!
Aujourd'hui l'on est tous, d'une façon oblique,
D'accord, c'est à cela que sert la république,
On sauve, en supprimant quiconque est ennemi,
A grands coups de canons, et de compte à demi,
L'ordre et la monarchie encor presque inédite;
Tu refuses d'entrer dans cette commandite!
C'est absurde. On s'indigne, on a raison. D'ailleurs
Jeunes, vieux, grands, petits, les pires, les meilleurs,
Ont tous la même loi, se rendre à l'évidence.
Toujours un peu de droit dans le fait se condense;
Le mal contient un peu de bien, qu'il faut chercher.
Si Torquemada règne, on se chauffe au bûcher.
La politique est l'art de faire avec la fange,
Le fiel, l'abaissement qu'en modestie on change,
La bassesse des grands, l'insolence des nains,
Les fautes, les erreurs, les crimes, les venins,

Le oui, le non, le blanc, le noir, Genève et Rome,
Un breuvage que puisse avaler l'honnête homme.
Les principes n'ont pas grand'chose à faire là.
Ils rayonnent; c'est bien; Morus les contempla;
Saluons-les; tout astre a droit à ce péage;
Et couvrons-les parfois de quelque bon nuage.
Ils sont là-haut, pourquoi s'en servir ici-bas?
Laissons-les dans leur sphère; et nous, pour nos débats
Où se dépense en vain tant de force avortée,
Prenons une clarté mieux à notre portée :
L'expédient. Turgot a tort, vive Terray!
Je cherche le réel, toi tu cherches le vrai.
On vit par le réel, par le vrai l'on se brise;
Le réel craint le vrai. Reconnais ta méprise.
Le devoir c'est l'emploi des faits. Tu l'as mal lu.
Au lieu du relatif, tu choisis l'absolu.
Un homme qui, voulant y voir clair pour descendre
Dans la cave, ou fouiller dans quelque tas de cendre,
Ou pour trouver, la nuit, dans les bois, son chemin,
Enfoncerait au fond du ciel sombre sa main,
Et prendrait une étoile en guise de chandelle,
C'est toi.

LA VOIX HAUTE.

N'écoute pas. Reste une âme fidèle.
Un cœur, pas plus qu'un ciel, ne peut être obscurci.
Je suis la conscience, une vierge; et ceci
C'est la raison d'état, une fille publique.
Elle embrouille le vrai par le faux qu'elle explique.
Elle est la sœur bâtarde et louche du bon sens.
J'admets que la clarté basse ait des partisans,
Qu'on la trouve excellente et qu'elle soit utile
Pour éviter un choc, parer un projectile,
Marcher à peu près droit dans les carrefours noirs,
Et pour s'orienter dans les petits devoirs;
Les publicains en font leur lampe en leurs échoppes;

Elle a pour elle, et c'est tout simple, les myopes,
Les habiles, les fins, les prudents, les discrets,
Ceux qui ne peuvent voir les choses que de près,
Ceux qui d'une araignée examinent les toiles;
Mais il faut bien quelqu'un qui soit pour les étoiles!
Il faut quelqu'un qui soit pour la fraternité,
La clémence, l'honneur, le droit, la liberté,
Et pour la vérité, resplendissement sombre!
Les constellations sont sublimes dans l'ombre,
Elles reluisent, fleurs de l'éternel été;
Mais elles ont besoin, dans leur sérénité,
Que l'univers guidé leur rende témoignage,
Et que, renouvelé sur terre d'âge en âge,
Un homme, rassurant ses frères condamnés,
Crie à travers la nuit : Astres, vous rayonnez!
Car rien ne serait plus effrayant que le crime,
La vertu, le rayon, l'ombre, égaux dans l'abîme;
Rien n'accuserait Dieu plus que de la clarté
Perdue, éparse au fond des cieux sans volonté;
Et rien ne prouverait là-haut plus de démence
Que l'inutilité de la lumière immense.
C'est pourquoi la justice est bonne, et l'astre est bon.
Dans vingt pays affreux, Soudan, Darfour, Gabon,
L'homme fut pris, lié, traîné, vendu de force,
Jusqu'au lever d'un astre appelé Wilberforce.
Être juste, au hasard, dût-on être martyr,
Et laisser hors de soi la justice sortir,
C'est le rayonnement véritable de l'homme.
En quelque lieu qu'un acte inique se consomme,
Quel que soit le moment où le mal se construit,
Il faut qu'une voix parle, il faut que dans la nuit
On voie une lueur tout à coup apparaître.
Au ciel ce dieu, le Vrai; sur la terre ce prêtre,
Le Juste. Ce sont là les deux besoins. Il faut
Contredire le vent et résister au flot.
L'équité monte et plane et n'a pas d'autre règle.
Qui donc prend pour logis le haut du mont Blanc? l'aigle.

II

FLUX ET REFLUX.

*

Il tombe. Est-ce fini? Non, cela recommence.
On se passe de peuple à peuple la démence;
Ce que la France fit, le teuton le refait.
Sur l'enclume, où Forbach naguère triomphait,
L'Allemagne, ouvrier géant dont l'esprit flotte,
Forge un tyran avec les tronçons d'un despote.
Est-ce donc qu'on ne peut sortir de l'empereur?
César traître est chassé par César en fureur;
Je tiens peu, si l'un vient, à ce que l'autre parte,
Si l'on gagne Guillaume en perdant Bonaparte,
Et si, prenant son vol à l'heure où l'autre fuit,
L'oiseau de proie arrive après l'oiseau de nuit.
Deuil! honte! Est-ce fini? Non, cela recommence.
La tempête reprend avec plus d'inclémence;
Et les évènements deviennent monstrueux.
Lequel des deux serpents est le plus tortueux?
Lequel des deux dragons fait la plus fauve entrée?
Et lequel est Thyeste? et lequel est Atrée?
L'invasion s'en va, le fratricide suit.
La victoire devant la conscience fuit
Et se cache, de peur que le ciel ne la voie.
L'énigme qu'il faudrait sonder, on la foudroie.
Mais que voulez-vous donc, sages pareils aux fous,
Que l'avenir devienne et qu'il fasse de vous,
Si vous ne lui montrez que haine, et si vous n'êtes
Bons qu'à le recevoir à coups de bayonnettes?
L'utopie est livrée au juge martial.
La faim, la pauvreté, l'obscur loup social

Mordant avec le pain la main qui le présente,
L'ignorance féroce, idiote, innocente,
Les misérables noirs, sinistrement moqueurs,
Et la nuit des esprits d'où naît la nuit des cœurs,
Tout est là devant nous, douleurs, familles blêmes;
Et nous avons recours, contre tous ces problèmes,
Au sombre apaisement que sait faire la mort.
Mais ces hommes qu'on tue ont tué; c'est le sort
Qui leur rend coup pour coup, et, sanglants, les supprime...
Est-ce qu'on remédie au crime par le crime?
Est-ce que l'assassin doit être assassiné?
Vers l'auguste Idéal, d'aurore illuminé,
Vers le bonheur, la vie en fleurs, l'éden candide,
Nous voulons qu'on nous mène, et nous prenons pour guide
Méduse, glaive au poing, l'œil en feu, le sein nu!
Hélas, le cimetière est un puits inconnu;
Ce qu'on y jette tombe en des cavités sombres;
Ce sont des ossements qu'on ajoute aux décombres;
Morne ensemencement d'où la mort renaîtra.
Des questions où nul encor ne pénétra
Pressent de tous côtés notre lugubre sphère;
Et je ne pense pas qu'on se tire d'affaire
Par l'élargissement tragique du tombeau.

*

Le pauvre a le haillon, le riche a le lambeau,
Rien d'entier pour personne; et sur tous l'ombre infâme.
L'amour dans aucun cœur, l'azur dans aucune âme;
Hélas! partout frisson, colère, enfer, cachot;
Mais c'est si ténébreux que cela vient d'en haut.
L'esprit, sous ce nuage où tout semble se taire,
Sent l'incubation énorme d'un mystère.
Le fatal travail noir blanchira par degré.
Ce que nous rencontrons, c'est l'obstacle ignoré.
Les récifs montrent l'un après l'autre leurs têtes,

Car les évènements ont leur cap des Tempêtes.
Derrière est la clarté. Ces flux et ces reflux,
Ces recommencements, ces combats, sont voulus.
Au-dessus de la haine immense, quelqu'un aime.
Ayons foi. Ce n'est pas sans quelque but suprême
Que sans cesse, en ce gouffre où rêvent les sondeurs,
Un prodigieux vent soufflant des profondeurs,
A travers l'âpre nuit, pousse, emporte et ramène
Sur tout l'écueil divin toute la mer humaine.

III

L'AVENIR.

Polynice, Étéocle, Abel, Caïn! ô frères!
Vieille querelle humaine! échafauds! lois agraires!
Batailles! ô drapeaux, ô linceuls! noirs lambeaux!
Ouverture hâtive et sombre des tombeaux!
Dieu puissant! quand la mort sera-t-elle tuée?
Ô sainte paix!

La guerre est la prostituée;
Elle est la concubine infâme du hasard.
Attila sans génie et Tamerlan sans art
Sont ses amants; elle a pour eux des préférences;
Elle traîne au charnier toutes nos espérances,
Égorge nos printemps, foule aux pieds nos souhaits,
Et comme elle est la haine, ô ciel bleu, je la hais!
J'espère en toi, marcheur qui viens dans les ténèbres,
Avenir!

Nos travaux sont d'étranges algèbres;
Le labyrinthe vague et triste où nous rôdons
Est plein d'effrois subits, de pièges, d'abandons;
Mais toujours dans la main le fil obscur nous reste.
Malgré le noir duel d'Atrée et de Thyeste,
Malgré Léviathan combattant Béhémoth,
J'aime et je crois. L'énigme enfin dira son mot.
L'ombre n'est pas sur l'homme à jamais acharnée.
Non! non! l'humanité n'a point pour destinée
D'être assise immobile au seuil froid des tombeaux,
Comme Jérôme, morne et blême, dans Ombos,
Ou comme dans Argos la douloureuse Électre.

Un jour, moi qui ne crains l'approche d'aucun spectre,
J'allai voir le lion de Waterloo. Je vins

Jusqu'à la sombre plaine à travers les ravins;
C'était l'heure où le jour chasse le crépuscule;
J'arrivai; je marchai droit au noir monticule.
Indigné, j'y montai; car la gloire du sang,
Du glaive et de la mort me laisse frémissant.
Le lion se dressait sur la plaine muette;
Je regardais d'en bas sa haute silhouette;
Son immobilité défiait l'infini;
On sentait que ce fauve, au fond des cieux banni,
Relégué dans l'azur, fier de sa solitude,
Portait un souvenir affreux sans lassitude;
Farouche, il était là, ce témoin de l'affront.
Je montais, et son ombre augmentait sur mon front.
Et, tout en gravissant vers l'âpre plate-forme,
Je disais : Il attend que la terre s'endorme;
Mais il est implacable; et la nuit par moment
Ce bronze doit jeter un sourd rugissement;
Et les hommes, fuyant ce champ visionnaire,
Doutent si c'est le monstre ou si c'est le tonnerre.
J'arrivai jusqu'à lui, pas à pas m'approchant...

J'attendais une foudre et j'entendis un chant.

Une humble voix sortait de cette bouche énorme.
Dans cette espèce d'antre effroyable et difforme
Un rouge-gorge était venu faire son nid;
Le doux passant ailé que le printemps bénit,
Sans peur de la mâchoire affreusement levée,
Entre ces dents d'airain avait mis sa couvée;
Et l'oiseau gazouillait dans le lion pensif.
Le mont tragique était debout comme un récif
Dans la plaine jadis de tant de sang vermeille;
Et comme je songeais, pâle et prêtant l'oreille,
Je sentis un esprit profond me visiter,
Et, peuples, je compris que j'entendais chanter
L'espoir dans ce qui fut le désespoir naguère,
Et la paix dans la gueule horrible de la guerre.

IV

LES CRUCIFIÉS.

La foule tient pour vrai ce qu'invente la haine.
Sur tout grand homme un ver, le mensonge, se traîne.
Tout front ceint de rayons est d'épines mordu;
A la lèvre d'un dieu le fiel atroce est dû;
Tout astre a pour manteau les ténèbres infâmes.
Écoutez. Phidias était marchand de femmes,
Socrate avait un vice auquel son nom resta,
Horace ami des boucs faisait frémir Vesta,
Caton jetait un nègre esclave à la lamproie,
Michel-Ange, amoureux de l'or, homme de proie,
Vivait sous le bâton des papes, lui romain,
Et leur tendait le dos en leur tendant la main;
Dans l'œil de Dante errant la cupidité brille;
Molière était un peu le mari de sa fille;
Voltaire était avare et Diderot vénal;
Devant le genre humain, orageux tribunal,
Pas un homme qu'on n'ait puni de son génie;
Pas un qu'on n'ait cloué sur une calomnie;
Pas un, des temps anciens comme de maintenant,
Qui sur le Golgotha de la gloire saignant,
Une auréole au front, ne pende à la croix vile;
Et les uns ont Caïphe et les autres Zoïle.

V

FALKENFELS.

Falkenfels, qu'on distingue au loin dans la bruine,
Est le burg démoli d'un vieux comte en ruine.
Je voulus voir le burg et l'homme. Je montai
La montagne, à travers le bois, un jour d'été.
On rencontre à mi-côte, en un ravin tombée,
Une vieille chapelle où court le scarabée;
Nul curé n'y venant prier, elle croula;
Car tous sont appauvris dans ce dur pays-là,
Hélas, c'est en haillons qu'on danse à la kermesse,
Et personne n'a plus de quoi payer la messe.
Or, pas d'argent, voilà ce que le prêtre craint;
Une niche indigente effarouche le saint,
Il déserte; au moment d'entrer, le dieu renâcle
Sur le seuil dédoré du pauvre tabernacle;
C'est pourquoi la chapelle est morte. Je laissai
Ce cadavre d'église au fond du noir fossé,
Et je continuai ma route vers la cime.
J'arrivai. Je parvins au burg fauve et sublime.
Même en plein jour, une ombre effrayante est dessus.
Sur la brèche qui sert de porte, j'aperçus,
Au pied des larges tours qu'un haut blason surmonte,
Un grand vieux paysan pensif, c'était le comte.

Cet homme était assis; au bruit que fit mon pas,
Grave, il tourna la tête et ne se leva pas.
Il avait près de lui son fils, un enfant rose.
Saluer un vaincu, c'est déjà quelque chose,
Je saluai ce comte aboli. Je lui dis :
— Vous voilà pauvre, vous qui fûtes grand jadis.
Comte, je viens à vous d'une façon civile.

Donnez-moi votre fils pour qu'il vienne à la ville.
Redevenir sauvage est bon pour le vieillard
Et mauvais pour l'enfant; l'aube craint le brouillard;
La rose meurt dans l'ombre où se plaît la chouette.
Certe, avoir sur le front l'altière silhouette
De ces tours qu'aujourd'hui garde la ronce en fleur,
C'est beau; mais habiter dans son siècle est meilleur.
Votre fils s'éteindrait dans ces brumes, vous dis-je.
Le monstre est dans nos temps à côté du prodige;
Mais le prodige est sûr de vaincre. Donnez-nous,
Ô sombre aïeul, l'enfant charmant, farouche et doux,
Pour qu'il aille à Paris comme on allait à Rome,
Pour que, ne pouvant plus être comte, il soit homme,
Et pour qu'à son beau nom il ajoute un beau sort.
Il faut laisser entrer les autres quand on sort.
L'aigle laisse envoler l'aiglon; et que l'arbuste
Ne soit pas étouffé par le chêne, c'est juste.

Le sinistre vieillard sourit superbement,
Et me dit : — La ruine aime l'isolement.
Si je fus grand jadis, il me sied de m'en taire.
Les gens sont curieux de voir un homme à terre.
Vous m'avez vu, c'est bien. Pas de mots superflus.
Je ne connais personne et je n'existe plus.
Allez-vous-en.

— Mais quoi! dis-je, cette jeune aile
N'est pas faite, ô vieillard, pour la nuit éternelle.
L'enfant sans avenir laisse au père un remord.

Il répondit : — J'entends dire, moi qui suis mort,
De vous autres vivants, des choses misérables;
Que chez vous le triomphe est aux inexorables,
Que les hommes en sont encore au talion,
Qu'ils trouvent le renard plus grand que le lion,
Que leur vérité louche et que leur raison boite,
Et qu'on fusille à gauche et qu'on mitraille à droite,

Et qu'au milieu du sang, de l'horreur et des cris,
C'est un forfait d'offrir un asile aux proscrits.
Est-ce vrai? je le crains. Est-ce faux? je l'espère.
Mais laissez-moi, je suis honnête en mon repaire.
Mon fils boira la même eau pure que je bois.
Vous m'offrez la cité, je préfère les bois;
Car je trouve, voyant les hommes que vous êtes,
Plus de cœur aux rochers, moins de bêtise aux bêtes.

VI

LES INSULTEURS.

Pourvu que son branchage, au-dessus du marais,
Verdisse, et soit le dôme énorme des forêts,
Qu'importe au chêne l'eau hideuse où ses pieds trempent!
Les insectes affreux de la poussière rampent
Sous le bloc immobile aux broussailles mêlé;
Mais au géant de marbre, auguste et mutilé,
Au sphinx de granit, rose et sinistre, qu'importe
Ce que de lui, sous lui, peut penser le cloporte!
Dans la nuit où frémit le palmier convulsif,
Le colosse, les mains sur ses genoux, pensif,
Calme, attend le moment de parler à l'aurore;
Si la limace bave à sa base, il l'ignore;
Ce dieu n'a jamais su qu'un crapaud remuait;
Pendant qu'un ver sur lui glisse, il garde, muet,
Son mystère effrayant de sonorité sombre;
Et le fourmillement des millepieds sans nombre
N'ôte pas à Memnon, subitement vermeil,
La formidable voix qui répond au soleil.

VII

LE PROCÈS À LA RÉVOLUTION.

Lorsque vous traduisez, juges, à votre barre,
La révolution, qui fut dure et barbare
Et féroce à ce point de chasser les hiboux;
Qui, sans respect, fakirs, derviches, marabouts,
Molesta tous les gens d'église, et mit en fuite,
Rien qu'en les regardant, le prêtre et le jésuite,
La colère vous prend.

Oui, c'est vrai, désormais
L'homme-roi, l'homme-dieu, fantômes des sommets,
S'effacent, revenants guerriers, goules papales;
Un vent mystérieux souffle sur ces fronts pâles;
Et vous, le tribunal, vous êtes indignés.
Quel deuil! les noirs buissons de larmes sont baignés;
Les fêtes de la nuit vorace sont finies;
Le monde ténébreux râle; que d'agonies!
Il fait jour, c'est affreux! et la chauve-souris
Est aveugle, et la fouine erre en poussant des cris;
Le ver perd sa splendeur; hélas, le renard pleure;
Les bêtes qui le soir allaient chasser, à l'heure
Où le petit oiseau s'endort, sont aux abois;
La désolation des loups remplit les bois;
Les spectres opprimés ne savent plus que faire;
Si cela continue, et si cette lumière
Persiste à consterner l'orfraie et le corbeau,
Le vampire mourra de faim dans le tombeau;
Le rayon sans pitié prend l'ombre et la dévore....

Ô juges, vous jugez les crimes de l'aurore.

IMPRIMERIE NATIONALE.

VIII

À HENRI V.

J'étais adolescent quand vous étiez enfant;
J'ai sur votre berceau fragile et triomphant
Chanté mon chant d'aurore; et le vent de l'abîme
Depuis nous a jetés chacun sur une cime,
Car le malheur, lieu sombre où le sort nous admet,
Étant battu de coups de foudre, est un sommet.
Le gouffre est entre nous comme entre les deux pôles.
Vous avez le manteau de roi sur les épaules
Et dans la main le sceptre, éblouissant jadis;
Moi j'ai des cheveux blancs au front, et je vous dis :
C'est bien. L'homme est viril et fort qui se décide
A changer sa fin triste en un fier suicide;
Qui sait tout abdiquer, hormis son vieil honneur;
Qui cherche l'ombre ainsi qu'Hamlet dans Elseneur,
Et qui, se sentant grand surtout comme fantôme,
Ne vend pas son drapeau même au prix d'un royaume.
Le lys ne peut cesser d'être blanc. Il est bon,
Certes, de demeurer Capet, étant Bourbon;
Vous avez raison d'être honnête homme. L'histoire
Est une région de chute et de victoire
Où plus d'un vient ramper, où plus d'un vient sombrer.
Mieux vaut en bien sortir, prince, qu'y mal entrer.

IX

LES PAMPHLÉTAIRES D'ÉGLISE.

*

Ils nous apportent Dieu dans une diatribe.
Ils sont le prêtre, ils sont le reître, ils sont le scribe.
Regardez écumer leur prose de bedeau.
Chacun d'eux mêle un cri d'orfraie à son credo,
Souligne avec l'estoc sa prière, et ponctue
Ses oremus avec une balle qui tue.
Voyez, leur chair est faible et leur esprit est prompt.
Ils jettent au hasard et devant eux l'affront
Comme le goupillon jette de l'eau bénite.
La faulx sombre à leur gré ne va pas assez vite;
On les entend crier au bourreau : Fainéant!
La mort leur semble avoir besoin d'un suppléant.
Ne pourrait-on trouver quelqu'un qui ressuscite
Besme et fasse sortir Laffemas du Cocyte?
Où donc est Trestaillon, instrumentum regni?
Où sont les bons chrétiens qui hachaient Coligny?
Puisque décidément quatrevingt-neuf abuse,
Rendez-nous le roi Charle avec son arquebuse,
Et Montrevel, le fauve et rude compagnon.
Où sont les portefaix utiles d'Avignon
Qui traînaient Brune mort le long du quai du Rhône?
Où sont ces grands bouchers de l'autel et du trône,
Dont le front au soleil des Cévennes suait,
Que conduisait Bâville et qu'aimait Bossuet?
Certe, on fait ce qu'on peut avec les mitrailleuses,
Mais le bourgeois incline aux douceurs périlleuses,
Il en arrive presque à blâmer Galliffet,
Le sang finit par faire aux crétins de l'effet,

Et l'attendrissement a gagné ce bipède.
Quel besoin on aurait d'un président d'Oppède!
Comme un Laubardemont serait le bienvenu!
L'arc-en-ciel de la paix, c'est un grand sabre nu.
Sans le glaive, après tout le meilleur somnifère,
Nulle société ne se tire d'affaire,
Et c'est un dogme auquel on doit s'habituer
Que, lorsqu'on sauve, il faut commencer par tuer.

Donc on est écrivain comme on est trabucaire!
On se fait lieutenant de l'empereur, vicaire
Du pape, et le fondé de pouvoirs de la mort!
On est celui qui ment, déchire, aboie et mord!
Ils viennent, louches, vils, dévots, frapper à terre
Rochefort, l'archer fier, le puissant sagittaire
Dont la flèche est au flanc de l'empire abattu.
Tu déterres Flourens, chacal! qu'en feras-tu?
Ils outragent les pleurs, les veuvages, les tombes,
Blanchissent les corbeaux, noircissent les colombes,
Lapident un berceau que protège un linceul,
Blessent Dieu dans le peuple et l'enfant dans l'aïeul,
Les pères dans les fils, les hommes dans les femmes,
Et pensent qu'ils sont forts parce qu'ils sont infâmes!

*

Nous les voyons s'ébattre au-dessus de Paris
Comme un troupeau d'oiseaux jetant au vent des cris,
Ou comme ce bon vieux télégraphe de Chappe
Faisant un geste obscur dont le sens nous échappe;
Mais nous apercevons distinctement leur but.
L'opprobre que la France et que l'Europe but,
Ils veulent, meurtriers, nous le faire reboire.
Rome infaillible emploie à cela son ciboire.
Le sanglant droit divin, l'effrayant bon plaisir,
Le vice pour sultan, le crime pour vizir,

Eux ayant le festin, le pauvre ayant les miettes,
L'espoir mort, la rentrée affreuse aux oubliettes,
Voilà leur rêve. Il faut pour vaincre jeter bas
Ce Christ, le peuple, et mettre au pavois Barabbas,
Il faut faire de tous et de tout table rase,
Il faut, si quelque front se dresse, qu'on l'écrase,
Il faut que le premier devienne le dernier,
Il faut jeter Voltaire et Jean-Jacque au panier!
Si Caton souffle un mot, qu'à la barre on le cite,
Et qu'on traîne, devant monsieur Gaveau, Tacite!
Il s'agit du passé qu'on veut galvaniser;
Il faut tant diffamer, insulter, dénoncer,
Mentir, calomnier, baver, hurler et mordre,
Que le bon goût renaisse à côté du bon ordre!

*

Et quel rire! ô ciel noir! railler la France en deuil!
Ils lui font de la honte avec son vieil orgueil.
Ils l'accusent d'avoir mis en liberté l'homme,
D'avoir fait Sparte avec les débris de Sodome,
D'avoir au front du peuple essuyé la sueur,
D'être le grand orage et la grande lueur,
D'être sur l'horizon la haute silhouette,
De s'être réveillée au cri de l'alouette
Et d'avoir réparti la tâche aux travailleurs;
De dire à qui voit Dieu dans Rome : Il est ailleurs;
De confronter le dogme avec la conscience;
D'avoir on ne sait quelle auguste impatience;
D'épier la blancheur que sur nos horizons
Doivent faire en s'ouvrant les portes des prisons;
De nous avoir crié : Marchez! quand nous agîmes
Contre tous les vieux jougs et tous les vieux régimes,
Et de tenir là-haut la balance, et d'avoir
Dans un plateau le droit, dans l'autre le devoir.
Ils lui reprochent, quoi? la fin des servitudes,

La chute du mur noir troué par les Latudes,
Le fanal allumé dans l'ombre où nous passions,
Le lever successif des constellations,
Tous ces astres parus au ciel l'un après l'autre,
Molière, ce moqueur pensif comme un apôtre,
Pascal et Diderot, Danton et Mirabeau;
Ses fautes sont le Vrai, le Bien, le Grand, le Beau;
Son crime, c'est cette œuvre étoilée et profonde,
La révolution, par qui renaît le monde,
Cette création deuxième qui refait
L'homme après Christ, après Cécrops, après Japhet.
Là-dessus ces gredins font le procès en règle
A la patrie, à l'ange immense aux ailes d'aigle;
Elle est vaincue, elle est sanglante; on crie : A bas
Sa gloire! à bas ses vœux, ses travaux, ses combats!
La coupable de tous les désastres, c'est elle!
Et ces pieds ténébreux marchent sur l'immortelle;
Elle est perverse, absurde et folle! et chacun d'eux
Sur ce malheur sacré crache un rire hideux.
Or sachez-le, vous tous, toi vil bouffon, toi cuistre,
Mal parler de sa mère est un effort sinistre,
C'est un crime essayé qui fait frémir le ciel,
Ô monstres, c'est payer son lait avec du fiel,
C'est gangrener sa plaie, envenimer ses fièvres,
Et c'est le parricide, enfin, du bout des lèvres!

Mais quand donc ceux qui font le mal seront-ils las?...
Une minute peut blesser un siècle, hélas!
Je plains ces hommes d'être attendus par l'histoire.

Comme elle frémira la grande muse noire,
Et comme elle sera stupéfaite de voir
Qu'on cloue au pilori ceux qui font leur devoir,
Que le peuple est toujours pâture, proie et cible,
Que la tuerie en masse est encore possible,
Et qu'en ce siècle, après Locke et Voltaire, ont pu
Reparaître, dans l'air tout à coup corrompu,

Les Fréron, les Sanchez, les Montluc, les Tavannes,
Plus nombreux que les fleurs dans l'herbe des savanes!

Peuple, tu resteras géant malgré ces nains.
France, un jour sur le Rhin et sur les Apennins,
Ayant sous le sourcil l'éclair de Prométhée,
Tu te redresseras, grande ressuscitée!
Tu surgiras; ton front jettera les frayeurs,
L'épouvante et l'aurore à tes noirs fossoyeurs;
Tu crieras : Liberté! Paix! Clémence! Espérance!
Eschyle dans Athène et Dante dans Florence
S'accouderont au bord du tombeau, réveillés,
Et te regardant, fiers, joyeux, les yeux mouillés,
Croiront voir l'un la Grèce et l'autre l'Italie.
Tu diras : Me voici! j'apaise et je délie!
Tous les hommes sont l'Homme! un seul peuple! un seul Dieu!
Ah! par toute la terre, ô patrie, en tout lieu,
Des mains se dresseront vers toi; nulle couleuvre,
Nulle hydre, nul démon ne peut empêcher l'œuvre;
Nous n'avons pas encor fini d'être français;
Le monde attend la suite et veut d'autres essais;
Nous entendrons encor des ruptures de chaînes,
Et nous verrons encor frissonner les grands chênes!

X

Ô Charles, je te sens près de moi. Doux martyr,
Sous terre où l'homme tombe,
Je te cherche, et je vois l'aube pâle sortir
Des fentes de ta tombe.

Les morts, dans le berceau, si voisin du cercueil,
Charmants, se représentent;
Et pendant qu'à genoux je pleure, sur mon seuil
Deux petits enfants chantent.

Georges, Jeanne, chantez! Georges, Jeanne, ignorez!
Reflétez votre père,
Assombris par son ombre indistincte, et dorés
Par sa vague lumière.

Hélas! que saurait-on si l'on ne savait point
Que la mort est vivante!
Un paradis, où l'ange à l'étoile se joint,
Rit dans cette épouvante.

Ce paradis sur terre apparaît dans l'enfant.
Orphelins, Dieu vous reste.
Dieu, contre le nuage où je souffre, défend
Votre lueur céleste.

Soyez joyeux pendant que je suis accablé.
A chacun son partage.
J'ai vécu presque un siècle, enfants; l'homme est troublé
Par de l'ombre à cet âge.

Est-on sûr d'avoir fait, ne fût-ce qu'à demi,
Le bien qu'on pouvait faire?

A-t-on dompté la haine, et de son ennemi
A-t-on été le frère?

Même celui qui fit de son mieux a mal fait.
Le remords suit nos fêtes.
Je sais que si mon cœur quelquefois triomphait,
Ce fut dans mes défaites.

En me voyant vaincu je me sentais grandi.
La douleur nous rassure.
Car à faire saigner je ne suis pas hardi;
J'aime mieux ma blessure.

Et, loi triste! grandir, c'est voir grandir ses maux.
Mon faîte est une cible.
Plus j'ai de branches, plus j'ai de vastes rameaux,
Plus j'ai d'ombre terrible.

De là mon deuil tandis que vous êtes charmants.
Vous êtes l'ouverture
De l'âme en fleur mêlée aux éblouissements
De l'immense nature.

George est l'arbuste éclos dans mon lugubre champ;
Jeanne dans sa corolle
Cache un esprit tremblant à nos bruits et tâchant
De prendre la parole.

Laissez en vous, enfants qu'attendent les malheurs,
Humbles plantes vermeilles,
Bégayer vos instincts, murmure dans les fleurs,
Bourdonnement d'abeilles.

Un jour vous apprendrez que tout s'éclipse, hélas!
Et que la foudre gronde
Dès qu'on veut soulager le peuple, immense Atlas,
Sombre porteur du monde.

Vous saurez que, le sort étant sous le hasard,
L'homme, ignorant auguste,
Doit vivre de façon qu'à son rêve plus tard
La vérité s'ajuste.

Moi-même un jour, après la mort, je connaîtrai
Mon destin que j'ignore,
Et je me pencherai sur vous, tout pénétré
De mystère et d'aurore.

Je saurai le secret de l'exil, du linceul
Jeté sur votre enfance,
Et pourquoi la justice et la douceur d'un seul
Semble à tous une offense.

Je comprendrai pourquoi, tandis que vous chantiez,
Dans mes branches funèbres,
Moi qui pour tous les maux veux toutes les pitiés,
J'avais tant de ténèbres.

Je saurai pourquoi l'ombre implacable est sur moi,
Pourquoi tant d'hécatombes,
Pourquoi l'hiver sans fin m'enveloppe, pourquoi
Je m'accrois sur des tombes;

Pourquoi tant de combats, de larmes, de regrets,
Et tant de tristes choses;
Et pourquoi Dieu voulut que je fusse un cyprès
Quand vous étiez des roses.

XI

I

De tout ceci, du gouffre obscur, du fatal sort,
Des haines, des fureurs, des tombes, ce qui sort,
C'est de la clarté, peuple, et de la certitude.
Progrès! fraternité! foi! que la solitude
L'affirme, et que la foule y consente à grands cris;
Que le hameau joyeux le dise au grand Paris,
Et que le Louvre ému le dise à la chaumière!
La dernière heure est claire autant que la première
Fut sombre; et l'on entend distinctement au fond
Du ciel noir la rumeur que les naissances font.
On distingue en cette ombre un bruissement d'ailes.

Et moi, dans ces feuillets farouches et fidèles,
Dans ces pages de deuil, de bataille et d'effroi,
Si la clameur d'angoisse éclata malgré moi,
Si j'ai laissé tomber le mot de la souffrance,
Une négation quelconque d'espérance,
J'efface ce sanglot obscur qui se perdit;
Ce mot, je le rature et je ne l'ai pas dit.

Moi, le navigateur serein qui ne redoute
Aucun choc dans les flots profonds, j'aurais un doute!
J'admettrais qu'une main hideuse pût tenir
Le verrou du passé fermé sur l'avenir!
Quoi! le crime prendrait au collet la justice;
L'ombre étoufferait l'astre allant vers le solstice;
Les rois à coups de fouet chasseraient devant eux
La conscience aveugle et le progrès boiteux;
L'esprit humain, le droit, l'honneur, Jésus, Voltaire,

La vertu, la raison, n'auraient plus qu'à se taire,
La vérité mettrait sur ses lèvres son doigt,
Ce siècle s'en irait sans payer ce qu'il doit,
Le monde pencherait comme un vaisseau qui sombre,
On verrait lentement se consommer dans l'ombre,
A jamais, on ne sait sous quelles épaisseurs,
L'évanouissement sinistre des penseurs!
Non, et tu resteras, ô France, la première!
Et comment pourrait-on égorger la lumière?
Le soleil ne pourrait, rongé par un vautour,
S'il répandait son sang, répandre que du jour;
Quoi! blesser le soleil! tout l'enfer, s'il l'essaie,
Fera sortir des flots d'aurore de sa plaie.
Ainsi, France, du coup de lance à ton côté
Les rois tremblants verront jaillir la liberté.

II

Est-ce un écroulement? non. C'est une genèse.

Que t'importe, ô Paris, ville de la fournaise,
Puits de flamme, un brouillard qui passe, et dans ton flanc
Sur ton gonflement sombre un vent de plus soufflant?
Que t'importe un combat de plus dans l'âpre joute?
Que t'importe un soufflet de forge qui s'ajoute
A tous les aquilons tourmentant ton brasier?
Ô fier volcan, qui donc peut te rassasier
D'explosions, de bruits, d'orage, de tonnerre,
De secousses faisant trembler toute la terre,
De métaux à mêler, d'âmes à mettre en feu!
Est-ce que tu t'éteins sous l'haleine de Dieu?
Non. Ton feu se rallume et ta houle profonde
Bouillonne, ô fusion formidable d'un monde.
Paris! comme à la mer Dieu seul te dit : Assez.
Ta rude fonction, vous deux la connaissez.

Souvent l'homme, penché sur ton foyer sonore,
Prend pour reflet d'enfer une rougeur d'aurore.
Tu sais ce que tu dois construire ou transformer.
Qui t'irrite ne peut que te faire écumer.
Toute pierre jetée au gouffre où tu ruisselles
T'arrache un crachement énorme d'étincelles.
Les rois viennent frapper sur toi. Comme le fer
Battu des marteaux jette aux cyclopes l'éclair,
Tu réponds à leurs coups en les couvrant d'étoiles.

Ô destin! déchirure admirable des toiles
Que tisse l'araignée et des pièges que tend
La noirceur sépulcrale au matin éclatant!
Ah! le piège est abject, la toile est misérable!
Et rien n'arrêtera l'avenir vénérable.

III

Ville, ton sort est beau! ta passion te met,
Ville, au milieu du genre humain, sur un sommet.
Personne ne pourra t'approcher sans entendre
Sortir de ton supplice auguste une voix tendre,
Car tu souffres pour tous et tu saignes pour tous.
Les peuples devant toi feront cercle à genoux.
Le nimbe de l'Etna ne craignait pas Éole,
Et nul vent n'éteindra ta farouche auréole;
Car ta lumière illustre et terrible, brûlant
Tout ce qui n'est pas vie, honneur, travail, talent,
Devoir, droit, guérison, baume, parfum, dictame,
Est pour l'avenir pourpre et pour le passé flamme;
Car dans ta clarté, triste et pure, braise et fleur,
L'immense amour se mêle à l'immense douleur.
Grâce à toi, l'homme croît, le progrès naît viable.
Ô ville, que ton sort tragique est enviable!
Ah! ta mort laisserait l'univers orphelin.

Un astre est dans ta plaie; et Carthage ou Berlin
Achèterait au prix de toutes ses rapines
Et de tous ses bonheurs ta couronne d'épines.
Jamais enclume autant que toi n'étincela.
Ville, tu fonderas l'Europe. Ah! d'ici là
Que de tourments! Paris, ce que ta gloire attire,
La dette qu'on te vient payer, c'est le martyre.
Accepte. Va, c'est grand. Sois le peuple héros.
Laisse après les tyrans arriver les bourreaux,
Après le mal subis le pire, et reste calme.
Ton épée en ta main devient lentement palme.
Fais ce qu'ont fait les grecs, les romains, les hébreux.
Emplis de ta splendeur le moule ténébreux.
Les peuples t'auront vue, ô cité magnanime,
Après avoir été la lueur de l'abîme,
Après avoir lutté comme c'est le devoir,
Après avoir été cratère, après avoir
Fait bouillonner, forum, cirque, creuset, vésuve,
Toute la liberté du monde dans ta cuve,
Après avoir chassé la Prusse, affreux géant,
Te dressant tout à coup hors du gouffre béant,
En bronze, déité d'éternité vêtue,
Flamboyer lave, et puis te refroidir statue!

IV

Les hommes du passé se figurent qu'ils sont.
Ils s'imaginent vivre; et le travail qu'ils font,
Le glissement visqueux de leurs replis sans nombre,
Leur allée et venue à plat ventre dans l'ombre,
N'est qu'un fourmillement de vers de terre heureux.
Le couvercle muet du sépulcre est sur eux.
Mais, Paris, rien de toi n'est mort, ville sacrée.
Ton agonie enfante et ta défaite crée.
Rien ne t'est refusé; ce que tu veux sera.

Le jour où tu naquis, l'impossible expira.
Je l'affirme et l'affirme, et ma voix sans relâche
Le redit au parjure, au fourbe, au traître, au lâche,
Grande blessée, ô reine, ô déesse, tu vis.
Ceux qui de tes douleurs devraient être assouvis,
T'insultent; mais tu vis, Paris! dans ton artère,
D'où le sang de tout l'homme et de toute la terre
Coule sans s'arrêter, hélas, mais sans finir,
On sent battre le pouls profond de l'avenir.
On sent dans ton sein, mère en travail, ville émue,
Ce fœtus, l'univers inconnu, qui remue.
Qu'importe les rieurs sinistres! Tout est bien.
Sans doute c'est lugubre; on cherche, on ne voit rien,
Il fait nuit, l'horizon semble être une clôture.
On craint pour toi, cité de l'Europe future.
Quelle ruine, hélas! quel aspect de cercueil!
Et quelle ressemblance avec l'éternel deuil!
Le plus ferme frissonne; on pleure, on tremble, on doute;
Mais si, penché sur toi, du dehors on écoute,
En cette ombre murée où ne luit nul flambeau,
En cette obscurité de gouffre et de tombeau,
On entend vaguement le chant d'une âme immense.
C'est quelque chose d'âpre et de grand qui commence.
C'est le siècle nouveau qui de la brume sort.

Tous nos pas ici-bas sont nocturnes, d'accord.
Hommes du passé, certe, il est vrai que la vie,
Malgré notre labeur et malgré notre envie,
Est terrestre et ne peut être divine, avant
Que l'homme aille au grand ciel trouver le grand vivant.
La mort sera toujours la haute délivrance.
Le ciel a le bonheur, la terre a l'espérance,
Rien de plus; mais l'espoir croissant, mais les regrets
S'effaçant, mais notre œil s'ouvrant, c'est le progrès.
Tel atome est un astre; il luit. Nous voyons poindre
Le bien-être plus grand dans la misère moindre;
Et vous, vous savourez la morne obscurité.

Vous aimez la noirceur jusqu'à la cécité;
Et votre rêve affreux serait d'aveugler l'âme.
Le suaire est pour nous piqué de trous de flamme;
Qu'importe le zénith sombre si nous voyons
Des constellations se lever, des rayons
Resplendir, des soleils faire un échange auguste,
Là le vrai, là le beau, là le grand, là le juste,
Partout la vie avec mille auréoles d'or!
Vous, vous contemplez l'ombre, et l'ombre, et l'ombre enco
Soit. C'est bien. Vous voyez, pris sous de triples voiles,
Les ténèbres, et nous, nous voyons les étoiles.
Nous cherchons ce qui sert. Vous cherchez ce qui nuit.
Chacun a sa façon de regarder la nuit.

XII

★

Terre et cieux! si le mal régnait, si tout n'était
Qu'un dur labeur suivi d'un infâme protêt,
Si le passé devait revenir, si l'eau noire,
Vomie, était rendue à l'homme pour la boire,
Si la nuit pouvait faire un affront à l'azur,
Si rien n'était fidèle et si rien n'était sûr,
Dieu devrait se cacher de honte, la nature
Ne serait qu'une lâche et lugubre imposture,
Les constellations resplendiraient en vain!
Que l'empyrée abrite un scélérat divin,
Que derrière le voile étoilé de l'abîme
Il se cache quelqu'un qui prémédite un crime,
Que l'homme donnant tout, ses jours, ses pleurs, son sang,
Soit l'auguste jouet d'un lâche Tout-Puissant,
Que l'avenir soit fait de méchanceté noire,
C'est ce que pour ma part je refuse de croire.
Non, ce ne serait pas la peine que les vents
Remuassent le flot orageux des vivants,
Que le matin sortît des mers, semant des pluies
De diamants aux fleurs vaguement éblouies,
Et que l'oiseau chantât, et que le monde fût,
Si le destin n'était qu'un chasseur à l'affût,
Si tout l'effort de l'homme enfantait la chimère,
Si l'ombre était sa fille et la cendre sa mère,
S'il ramait nuit et jour, voulant, saignant, créant,
Pour une épouvantable arrivée au néant!
Non, je ne consens pas à cette banqueroute.
Zéro somme de tout! rien au bout de la route!
Non, l'Infini n'est point capable de cela.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Quoi, pour berceau Charybde et pour tombeau Scylla!
Non, Paris, grand lutteur, France, grande vedette,
En faisant ton devoir, tu fais à Dieu sa dette.
Debout! combats!

Je sais que Dieu semble incertain
Vu par la claire-voie affreuse du destin.
Ce Dieu, je le redis, a souvent dans les âges
Subi le hochement de tête des vieux sages;
Je sais que l'Inconnu ne répond à l'appel
Ni du calcul morose et lourd, ni du scalpel;
Soit. Mais j'ai foi. La foi, c'est la lumière haute.
Ma conscience en moi, c'est Dieu que j'ai pour hôte.
Je puis, par un faux cercle, avec un faux compas,
Le mettre hors du ciel; mais hors de moi, non pas.
Il est mon gouvernail dans l'écume où je vogue.
Si j'écoute mon cœur, j'entends un dialogue.
Nous sommes deux au fond de mon esprit, lui, moi.
Il est mon seul espoir et mon unique effroi.
Si par hasard je rêve une faute que j'aime,
Un profond grondement s'élève dans moi-même;
Je dis : Qui donc est là? l'on me parle? pourquoi?
Et mon âme en tremblant me dit : C'est Dieu. Tais-toi.

*

Quoi! nier le progrès terrestre auquel adhère
Le vaste mouvement du monde solidaire?
Non, non! S'il arrivait que ce Dieu me trompât,
Et qu'il mît l'espérance en moi comme un appât
Pour m'attirer au piège, et me prendre, humble atome,
Entre le présent, songe, et l'avenir, fantôme;
S'il n'avait d'autre but qu'une dérision;
Moi l'œil sincère et lui la fausse vision,
S'il me leurrait de quelque exécrable mirage;
S'il offrait la boussole et donnait le naufrage;

Si par ma conscience il faussait ma raison;
Moi qui ne suis qu'un peu d'ombre sur l'horizon,
Moi, néant, je serais son accusateur sombre;
Je prendrais à témoin les firmaments sans nombre,
J'aurais tout l'infini contre ce Dieu, je croi
Que les gouffres prendraient fait et cause pour moi;
Contre ce malfaiteur j'attesterais les astres;
Je lui rejetterais nos maux et nos désastres;
J'aurais tout l'océan pour m'en laver les mains;
Il ferait mes erreurs, ayant fait mes chemins;
Je serais l'innocent, il serait le coupable.
Cet être inaccessible, invisible, impalpable,
J'irais, je le verrais, et je le saisirais
Dans les cieux, comme on prend un loup dans les forêts,
Et terrible, indigné, calme, extraordinaire,
Je le dénoncerais à son propre tonnerre!

Oh! si le mal devait demeurer seul debout,
Si le mensonge immense était le fond de tout,
Tout se révolterait! Oh! ce n'est plus un temple
Qu'aurait sous les yeux l'homme en ce ciel qu'il contemple;
Dans la création pleine d'un vil secret
Ce n'est plus un pilier de gloire qu'on verrait;
Ce serait un poteau de bagne et de misère.
A ce poteau serait adossé le faussaire
A qui tout jetterait l'opprobre, et que d'en bas
Insulteraient nos deuils, nos haillons, nos grabats,
Notre faim, notre soif, nos vices et nos crimes;
Vers lui se tourneraient nos bourreaux ses victimes,
Et la guerre et la haine, et les yeux du savoir
Crevés, et le moignon sanglant du désespoir;
Des champs, des bois, des monts, des fleurs empoisonnées,
Du chaos furieux et fou des destinées,
De tout ce qui paraît, disparaît, reparaît,
Une accusation lugubre sortirait;
Le réel suinterait par d'affreuses fêlures;
Les comètes viendraient tordre leurs chevelures;

L'air dirait : Il me livre aux souffles pluvieux!
Le ver dirait à l'astre : Il est ton envieux,
Et, pour t'humilier, il nous fait tous deux luire!
L'écueil dirait : C'est lui qui m'ordonne de nuire!
La mer dirait : Mon fiel, c'est lui. J'en fais l'aveu!
Et l'univers serait le pilori de Dieu!

*

Ah! la réalité, c'est un paiement sublime.
Je suis le créancier tranquille de l'abîme;
Mon œil ouvert d'avance attend les grands réveils.
Non, je ne doute pas du gouffre des soleils!
Moi croire vide l'ombre où je vois l'astre éclore!
Quoi, le grand azur noir, quoi, le puits de l'aurore
Serait sans loyauté, promettrait sans tenir!
Non, d'où sort le matin sortira l'avenir.
La nature s'engage envers la destinée;
L'aube est une parole éternelle donnée.
Les ténèbres là-haut éclipsent les rayons.
C'est dans la nuit qu'errants et pensifs, nous croyons;
Le ciel est trouble, obscur, mystérieux; qu'importe!
Rien de juste ne frappe en vain à cette porte.
La plainte est un vain cri, le mal est un mot creux;
J'ai rempli mon devoir, c'est bien, je souffre heureux;
Car toute la justice est en moi, grain de sable.
Quand on fait ce qu'on peut on rend Dieu responsable,
Et je vais devant moi, sachant que rien ne ment,
Sûr de l'honnêteté du profond firmament!
Et je crie : Espérez! à quiconque aime et pense;
Et j'affirme que l'Être inconnu qui dépense,
Sans compter, les splendeurs, les fleurs, les univers,
Et, comme s'il vidait des sacs toujours ouverts,
Les astres, les saisons, les vents, et qui prodigue
Aux monts perçant la nue, aux mers rongeant la digue,
Sans relâche, l'azur, l'éclair, le jour, le ciel;

Que celui qui répand un flot torrentiel
De lumière, de vie et d'amour dans l'espace,
J'affirme que celui qui ne meurt ni ne passe,
Qui fit le monde, un livre où le prêtre a mal lu,
Qui donne la beauté pour forme à l'absolu,
Réel malgré le doute et vrai malgré la fable,
L'éternel, l'infini, Dieu, n'est pas insolvable!

ÉPILOGUE.

DANS L'OMBRE.

LE VIEUX MONDE.

Ô flot, c'est bien. Descends maintenant. Il le faut.
Jamais ton flux encor n'était monté si haut.
Mais pourquoi donc es-tu si sombre et si farouche?
Pourquoi ton gouffre a-t-il un cri comme une bouche?
Pourquoi cette pluie âpre, et cette ombre, et ces bruits,
Et ce vent noir soufflant dans le clairon des nuits?
Ta vague monte avec la rumeur d'un prodige!
C'est ici ta limite. Arrête-toi, te dis-je.
Les vieilles lois, les vieux obstacles, les vieux freins,
Ignorance, misère et néant, souterrains
Où meurt le fol espoir, bagnes profonds de l'âme,
L'ancienne autorité de l'homme sur la femme,
Le grand banquet muré pour les déshérités,
Les superstitions et les fatalités,
N'y touche pas, va-t'en ; ce sont les choses saintes.
Redescends, et tais-toi! j'ai construit ces enceintes
Autour du genre humain et j'ai bâti ces tours.
— Mais tu rugis toujours! mais tu montes toujours!
Tout s'en va pêle-mêle à ton choc frénétique.
Voici le vieux missel, voici le code antique.
L'échafaud dans un pli de ta vague a passé.
Ne touche pas au roi! Ciel! il est renversé.
Et ces hommes sacrés! je les vois disparaître.

Arrête! c'est le juge. Arrête! c'est le prêtre.
Dieu t'a dit : Ne va pas plus loin, ô flot amer!
Mais quoi! tu m'engloutis! au secours, Dieu! la mer
Désobéit! la mer envahit mon refuge!

LE FLOT.

Tu me crois la marée et je suis le déluge.

NOTES

DE CETTE ÉDITION

RELIQUAT

DE

L'ANNÉE TERRIBLE.

Dans les papiers inédits de Victor Hugo nous avons trouvé plusieurs dossiers concernant L'ANNÉE TERRIBLE ; l'un contient des poésies inédites et a pour titre :

L'ANNÉE TERRIBLE.

CHOSES AJOURNÉES.

A l'un des coins de la chemise on lit : *ou pour la suite des CHÂTIMENTS.*

Deux autres dossiers : *Pour l'Année terrible ;* ce sont des vers présentant, sous un autre aspect, une pièce publiée déjà, formant ainsi une et quelquefois deux variantes d'idée, le fond.

Deux autres sont intitulés :

INCHOATA. — *Pour L'ANNÉE TERRIBLE. — A trier avec soin.*

INCHOATA. *Vers, Prose. — Important à revoir pour L'ANNÉE TERRIBLE en particulier.*

Ces deux dossiers ont été en effet triés avec soin, car ils ne renferment plus que les vers jalons, des points de repère pour les sujets à développer, des brouillons, des projets réalisés ; le dernier contient des notes importantes sur la Commune.

Enfin un dernier petit dossier, portant comme titre : *PARIS ASSIÉGÉ. Choses ébauchées.*

Nous divisons ce Reliquat en trois parties : 1° douze poésies inédites et quelques fragments ; 2° les vers ayant quelque analogie avec le titre ou le sujet des pièces publiées dans l'édition originale ; 3° quelques fragments extraits du dossier INCHOATA, *vers et prose.*

I. - L'ANNÉE TERRIBLE.

CHOSES AJOURNÉES.

À LA FRANCE.

A présent souviens-toi, souviens-toi, souviens-toi,
France! et qu'une fureur auguste soit ta loi!
Je serai ton vautour si tu dors, Prométhée.
Je te rappellerai qu'il faut être irritée[1].

[1] Cette dédicace est écrite au verso de la circulaire d'une vente organisée par Mme Fernand de Lesseps *au profit des familles ruinées par la guerre.*

À CEUX QUI DISENT QUE BONAPARTE EST ASSEZ PUNI PAR SA CHUTE.

JE RÉCLAME POUR BONAPARTE LE DROIT COMMUN ET LA JUSTICE ORDINAIRE.

Je n'aime pas beaucoup voir là-haut la rougeur
Jéhovah[1]
Du Sabaoth jaloux, du Jupiter vengeur,
Et le vague reflet des flamboiements célestes;
J'ai pitié des Caïns et je plains les Orestes;
Si cela dépendait de moi, le ciel n'aurait
Que de l'aurore au fond de sa haute forêt,
Et je réserverais Dieu pour la récompense.
Quant au crime, surtout lorsqu'il est bas, je pense,
S'il faut qu'il soit puni du mal honteux qu'il fit,
Que le ciel est de trop et que l'homme suffit.
gueux impur, lâche,
Je veux qu'un scélérat vil ait la modestie
De ne point espérer que l'azur le châtie,
Et qu'il en va sortir un éclair fait pour lui.
Et que les cieux profonds sur son front ébloui
Dieu laisse après Sedan l'univers ébloui.
Vont lancer un éclair fait tout exprès pour lui.
J'estime, quand des gueux rampent sur cette terre,
Que pour le machiniste obscur du grand mystère,
Pour l'être infini, seul dans l'immense pouvoir,
C'est les trop bien traiter que les apercevoir,
Que frapper de si haut si bas, c'est presque absoudre,
Et qu'un peu de pardon est dans le coup de foudre.
Soit, pour les assassins énormes, pour Cyrus,
Pour Nemrod dévorant les peuples disparus,
Pour tous ces grands bandits splendides, Alexandre,
Rhamsès, Timour, Gengis, qui sur la terre en cendre
S'abattent, monstrueux comme un vent libyen,
A la rigueur, que Dieu se dérange, c'est bien.
Mais on punit la griffe autrement que la serre,
s'écrase
Un conquérant expire autrement qu'un faussaire,

[1] Les variantes en *italiques* sont biffées sur le manuscrit.

Traite-t-on comme l'hydre un ver plein de venins?
Le tourment des géants est-il fait pour les nains?
altier
Non. Le Caucase auguste et noir, que l'éclair touche,
Accepte Prométhée et refuse Cartouche;
Au-dessus du crapaud vole l'aigle planant.
Le Sinaï vengeur veut rester rayonnant.
Quelle figure aurait la comète venant
Incendier Pygmée,
Embraser Lilliput, elle qui brûle un monde?
la peine
Pour un coupable abject, le fouet
Au malfaiteur petit il faut la chaîne immonde.
L'enfer est pour les grands comme le paradis.
Je mesure au forfait le supplice, et je dis
Qu'il faut, dans la laideur
Qu'il me faut, dans la peine et la scélératesse,
La même quantité d'ombre et de petitesse;
Je trouverais mauvais que le vautour rongeât
Pygmée, et quand César est un drôle, un goujat,
Un escroc, un voleur, un concussionnaire,
Je veux le rendre au bagne et l'ôter au tonnerre.

2 septembre.

Ô pacte monstrueux! traité qu'on ne peut croire!
Trahison qui sera la rougeur de l'histoire!
Rougeur subite au front stupéfait de l'histoire!
Donnez donc à ces preux des vierges à garder!
Lorsqu'on entend le fond de l'abîme gronder,
Quand sous l'horreur, le deuil, le malheur, le désastre,
La nuit, l'orage, on voit lentement pâlir l'astre,
Oh! lorsqu'on touche à l'heure où le dernier espoir
Tremble sous on ne sait quel affreux souffle noir,
Quand un noble pays penche et dépend d'un homme,
Quand un soldat romain debout peut sauver Rome,
Quand une nation qui du monde est l'orgueil,
Une France, une Grèce, une patrie en deuil,
Voit, comme Niobé, tout tomber autour d'elle,
Et n'a plus qu'une armée et qu'une citadelle,
Quand pour l'ensevelir les fossoyeurs sont prêts,
Qu'un homme puisse perdre une bataille exprès,
Qu'il offre à l'ennemi sa connivence vile,
Et fuie, étant vainqueur, pour mieux livrer sa ville;
Ceci passe le crime et passe le remord!
Ô toi, qui défendis la tienne, et qui fus mort
Plutôt que de laisser le cosaque servile
Et le fauve borusse entrer dans Thionville,
Mon père, toi qui fus pour la Prusse un écueil,
Qu'as-tu pensé, soldat superbe, en ton cercueil
Dont la lueur sacrée aujourd'hui se rallume,
Quand la honte à cet homme a présenté la plume,
Et quand, devant l'armée et le peuple indigné,
Cet infâme vaincu volontaire a signé?

Paris, octobre 1870.

CORRUPTION.

L'Allemagne est honnête et la France est vaillante.
Ceci fut toujours vrai. La corruption lente
Peut tout changer pourtant et quelquefois dément
Par une fin lugubre un beau commencement.
J'admets que le corbeau soit noir, je m'y résigne;
Je la maudis. Jamais mon cœur ne se résigne
Mais non que
A ce que le corbeau déteigne sur le cygne.
Qu'un prince soit bourreau, qu'un peuple soit martyr,
Soit. Mais ce que je hais, c'est l'art de pervertir.
Gloire au soldat qui sert! Honte au roi qui commande!
Je t'admire et te plains, noble armée allemande;
Et certes, ce n'est pas la faute du guerrier
Si le chef monstrueux lui tache son laurier.
Je suis le vieil ami des hommes de la tente.
Rien d'impur ne ternit la trompette éclatante,
Ce qui sort des clairons est terrible, mais beau,
moi, fils d'un soldat
Et fils d'un vétéran couché dans le tombeau,
Je flétris le César affreux qui déshonore
Ce grand souffle sinistre, héroïque et sonore.
Que les uns soient tyrans et les autres valets,
C'est bien; tant que cela reste dans les palais;
Mais ce qui me déplaît, c'est quand la pourriture
Se mêle à la bataille, au risque, à l'aventure,
Et, gâtant le soldat de ses contagions,
Met sa lèpre au drapeau des fières légions.
Quoi! l'antique beauté des peuples est détruite!
D'un côté le pillage et de l'autre la fuite!
Ah! ce n'est pas la moindre angoisse d'à présent
rougissant :
Que l'histoire un jour puisse écrire en frémissant :
Deux empereurs ont fait cette exécrable tâche;
L'un était si rapace et l'autre était si lâche
Qu'un prodige de honte en résulta. Tous deux
d'un nuage
Souillèrent deux soleils de leur reflet hideux;
Et l'on vit, sous leur sceptre et leur vile couronne,
L'Allemagne voleuse et la France poltronne.

[1870.]

Ils se sont accroupis autour de leur vengeance.
Ils sont là, tous en guerre et tous d'intelligence,
Remuant la chaudière avec leurs doigts sanglants.
Quand la tempête arrache au grand arbre les glands,
Le porc monstrueux rit et grogne au pied du chêne;
Telle est leur joie. Ils font le festin de la haine.
Ils ont faim. Tout est bon pour l'effrayant repas.
Ils ne distinguent pas, ils ne choisissent pas,
Ils jettent dans la cuve affreuse l'innocence,
Le crime, l'imbécile enivré de puissance,
L'ignorant effaré, le bandit triomphant,
La femme et l'homme en foule et la mère et l'enfant,
Les coupables, les fous, les pauvres, pêle-mêle;
Et la Mort avec eux mange à cette gamelle.

Vianden, 11 juin [1871].

IMPRIMERIE NATIONALE.

[BOULEVARD VICTOR HUGO [1].]

Vers l'époque où Bazaine a livré Pampelune,
La chose qu'on va lire arriva dans la lune.
Un poëte en sa ville avait un boulevard.
Ce rimeur, chez Diane on rime, ce bavard,
Ce rhéteur, occupé de la danse inutile
Du lourd spondée offrant la main au frais dactyle,
Cet idiot, avait, plutôt que d'être vil,
Triomphant, lâche et plat, subi vingt ans d'exil.
Le vent, cet orateur diffus de l'empyrée,
Avait, sans trop savoir pourquoi, le vieux Borée,
Semé ce nom d'absent aux quatre coins du ciel;
Mais cela n'avait rien du tout d'officiel.
Tout à coup il revint au pays, ce Jocrisse;
Et le peuple, autre tête absurde, eut le caprice
De placarder le nom de ce bâcleur de vers
Le long d'un boulevard plein de grands arbres verts,
De sorte que les gens qui passaient pouvaient
Si bien qu'on ne pouvait lever les yeux sans lire
Ces syllabes aussi vaines qu'un bruit de lyre
Sur des maisons de pierre à toits d'ardoise, abus
Dont rêvaient les bourgeois au fond des omnibus.

On put croire un moment qu'en dévastant la ville,
Une guerre étrangère, une guerre civile,
Qui vinrent coup sur coup, Charybde après Scylla,
Nous feraient le plaisir d'effacer ce nom-là.
Point. La trombe est stupide et l'ouragan est bête;
Et l'espoir fut déçu. Toute cette tempête
N'eut pas même l'esprit d'être utile à cela.
A quoi bon Érostrate, à quoi bon Attila,
Si l'opération du ravage est mal faite,
Et s'ils laissent debout derrière eux un poëte?
Se peut-il qu'un fléau vienne en notre foyer
Si bien exterminer et si mal balayer?
Quoi donc! il suffira de noircir quelques plumes,
D'écrire au plus cinquante ou soixante volumes,

[1] Victor Hugo, dans ses Carnets, fait allusion à *son* boulevard, le 12 février 1871. (V
Choses vues, tome II de cette édition.)

De quitter son pays encor jeune, à pas lents,
Proscrit, et d'y rentrer avec des cheveux blancs,
Pour avoir dans la ville un boulevard d'emblée!
Les gens graves grattaient leur oreille troublée;
Et les hommes d'état de la lune, grands clercs,
Faiseurs d'eau claire avec des comptes fort peu clairs,
Le jugeur, le sabreur, le boutiquier, l'édile,
Le prêtre dont les pleurs font rire un crocodile,
Tous sentaient le besoin de nettoyer ces murs.
Ce coin un peu pourri qu'ont tous les hommes mûrs
Était triste; allait-on laisser cette avenue
En cet état? où fuir, si cela continue!
Le scandale était tel que le diable en rêva.
Il appela Clio : — Catin, lui dit-il, va
Jusque dans la planète à cornes, chez Hécate.
Il s'agit d'une affaire urgente et délicate.
Ils ont un boulevard là-bas, leur désespoir,
Où d'une extrémité jusqu'à l'autre on peut voir
Un poëte durer pendant un kilomètre.

Biffer ce nom n'est rien; mais alors quel nom mettre?
Certe, il sied, quand des noms sur les murs sont gravés,
Qu'ils montrent à la foule et jettent aux pavés
Le reflet d'une vie honnête et bien connue.
C'est pourquoi l'on a fait deux parts de l'avenue,
Dont l'une est pour Haussmann et l'autre pour Uhrich.
Qu'est-ce que le poëte? un ennemi public.
A quoi bon un poëte en ce siècle où nous sommes?
Et comment ne lui pas préférer ces deux hommes
Lorsqu'il s'agit d'orner la ville et le faubourg?
L'un ruina Paris, l'autre livra Strasbourg.

17 juin [1871].

Certes, je rends justice à l'esprit, au talent;
Je suis, vieillard moi-même, aux vieillards bienveillant;
Quand la France est en proie à tant d'Iscariotes,
Je tends ma main sincère aux hommes patriotes;
Je suis un des vaincus, je suis un des trahis,
Et j'entends servir ceux qui servent mon pays;
J'écoute volontiers une voix probe et claire;
Mais enfin le bourgeois n'est pas le populaire;
La Révolution marche dans la forêt
Du sort, où sa clarté paraît et disparaît;
Parfois, pour féconder, son pas puissant ravage;
Cette déesse fut jadis une sauvage,
Et quiconque l'a vue errer dans le hallier
Ne la croit pas d'humeur à se mésallier.
Je ne vais pas pourtant jusqu'à voiler ma face,
Non, mais je ne saurais, quelque effort que je fasse,
Me figurer, après nos grands tribuns si fiers,
La République ayant pour mari monsieur Thiers,
Pas plus que je ne puis rêver une dryade
Lisant dans l'ombre au fond des bois la Henriade.

19 juillet [1871].

visqueux
Quand ce scribe se traîne, hostile aux temps nouveaux,
Rampe,
Visqueux, dans l'épaisseur des scrupules dévots,
A-t-il tort ou raison? Je ne sais, tant l'honnête
Et le vrai sont souillés par cette prose bête;
Il ressemble au reptile argentant son chemin.
Ces bons vieux sentiments nommés respect humain,
Tout ce qu'il prêche, antique honneur, respect humain,
Chaste honte, vertu pieuse, crainte sage,
Restent fâcheusement marqués
Demeure tristement marqué de son passage,
Et l'on n'en voit plus rien, n'est-il pas vrai, Jésus?
Sinon qu'il est resté de la bave dessus,
Et la trace qu'il laisse à la pudeur est digne
De l'escargot rampant sur la feuille de vigne.

Vianden, 30 juillet [1871].

DONEC ERIS FELIX.

Donec eris felix, multos numerabis amicos;
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

Naguères tu rentrais vainqueur. Tous à ta porte
Accouraient, tous venaient presser tes mains, de sorte
Que c'était tous les jours foule dans ta maison.
Joie et transports,
On t'entourait, le sort t'ayant donné raison;
Et l'on t'aimait, c'était le plus beau des cortèges.
Aujourd'hui tu n'es pas vaincu, mais tu protèges
Tes anciens ennemis aujourd'hui terrassés;
Ceux qui sont terrassés et ceux qui sont damnés;
Tu leur offres l'asile, et tu leur dis : venez!
Or le malheur saisit celui qui s'en fait l'hôte,
Et le crime est égal et c'est la même faute
D'être vaincu soi-même ou de plaindre un vaincu.
C'est fini. Ton triomphe éphémère a vécu;
On te fuit, on te laisse en proie aux cris infâmes.
Tu n'as plus avec toi que quelques grandes âmes
Et les deux anges blonds dont Dieu te fit l'aïeul.

Ciel serein : que d'amis! Ciel noir : te voilà seul.

Vianden, 9 août [1871].

Je ne suis plus du tout un homme populaire.
Si j'entrais dans Paris en ce jour de colère,
Je le sais, je serais plus sifflé qu'applaudi.
Quand l'homme veut fermer les yeux en plein midi,
N'allez pas lui crier qu'il fait jour, il vous hue.

Parfois, monstre debout sur quelque énorme crime,
A force de jeter des titans à l'abîme,
A force d'entasser le meurtre sur l'exil,
Le proscripteur est grand, l'expulseur n'est que vil.

Pour moi, si Paris meurt, l'Europe va finir;
mutile ampute
Qui dépouille la France escroque l'avenir;
Et je suis à ce point stupide et patriote
Que je distingue peu Bismarck d'Iscariote.

Prêtre, si j'ai tué, je deviens un bandit,
Et citoyen, je suis un tyran si j'opprime.
Le crime n'est d'aucun parti, son nom est crime.
Mettons tout à sa place et les points sur les I.
Entre les malfaiteurs je n'ai jamais choisi.
Qu'il sorte d'un palais ou qu'il sorte d'un bouge,
Le meurtre me déplaît. Je hais l'assassin rouge,
Et les trouvant au rouge égaux et ressemblants,
Je hais les tueurs noirs et les égorgeurs blancs.

LE VIEIL ESCLAVE[1].

Qu'on soit infâme
Au point d'être homme avec des tremblements de femme,
De reculer devant l'ennemi quand il faut
Marcher dessus, agir, mordre dans du fer chaud,
Prendre une fourche, avoir la rage, être en furie,
Et le chasser du sol sacré de la patrie;
Qu'on soit jeune et qu'on soit donneur de bons conseils;
Que devant ces teutons, à des bêtes pareils,
On calcule, et qu'on ait sa sûreté pour règle,
Qu'on soit fils d'un héros, et que de l'œuf de l'aigle
Il sorte un oiseau-mouche, et que le lionceau,
Ciel noir! soit à ce point changé d'être un pourceau,
Qu'il pleuve des soufflets sans que cela vous fâche,
Qu'enfin, avec le nom d'un brave, on soit un lâche,
Je m'explique cela malaisément. — Je dis
Que les princes venus chez nous sont des bandits,
Rois par leurs sceptres d'or, voleurs par leurs mains viles,
Qu'ils ont brûlé les champs, qu'ils ont brûlé les villes,
Qu'ils sont trop glorieux, trop forts, trop triomphants,
Qu'ils ont plus massacré de femmes et d'enfants,
Plus violé d'autels, plus détruit de villages,
Que les grands vents d'hiver n'emportent de feuillages,
Que je blâme là-haut Dieu de ne point tonner,
Et que c'est notre droit de les exterminer,
Que les tuer, sinon mourir, est notre rôle,
Et que quiconque pense autrement est un drôle.
Vous voyez que je parle en termes modérés.
(Rêveur.)
Et puis faites de moi tout ce que vous voudrez.

[1871.]

[1] Ce titre a été ajouté. Peut-être Victor Hugo a-t-il pensé, en l'écrivant, à placer ce fragme dans *la Légende des Siècles*, mais le huitième vers dit assez qu'il appartient à *l'Année terrible*.

A de certains moments, dans la poitrine humaine,
L'idéal qui nous luit, l'équité qui nous mène,
L'amour, qui de la guerre éteindrait le brandon,
La gloire, et ce rayon céleste, le pardon,
Tout, l'honnête, le vrai, la raison, les études,
Fait place au sombre cœur des lâches multitudes,
Alors, l'abaissement étant universel,
L'homme ayant plus d'orgueil que la mer n'a de sel,
La cité n'étant plus qu'un troupeau qu'administre
L'affreux meurtre légal, cet insolent sinistre,
Comme on trouve dans tout l'arrière-goût du sang,
Comme on n'a devant soi que du jour décroissant,
Et comme l'arrogance éclate en platitudes,
L'âme a pour seul recours la fuite aux solitudes.
Temps noirs! on applaudit Terrasson dénigrant
Homère, et le plus vil insultant le plus grand;
On adore un sauveur quelconque; on s'inocule
Un stupide engouement pour un sot majuscule;
De loin, contre un lion rugissant, on glapit.
Pourrir plaît; si l'on voit, sur l'arbre décrépit,
Quelque chose de bon qui repousse, on l'émonde;
On est cet innombrable imbécile, le monde;
On est cet idiot énorme, le public.
Au lieu de la patrie on rêve un pachalik;
Paris gêne, il est temps qu'on nous en débarrasse;
Gloire au sabre, et Voltaire a tort contre Garasse.
Tout citoyen dégage un bourgeois, qui prévaut.
On est à qui mieux mieux furieux et dévot;
Messe et mort; le canon fraternise avec l'orgue;
On se rengorge, on a, pour soutenir sa morgue,
Ceux-ci les hausse-cols, et ceux-là les rabats;
Superbe, on se remplit des passions d'en bas;
A force d'être élite, on devient populace.
L'égoïsme difforme a pris toute la place,
Et l'on ne saurait plus où mettre la vertu.
Vienne un maître, on sera content. — Prends-nous! Veux-tu? —
S'entendre crier : Paix! par une voix bourrue,
Voir fusiller des tas de femmes dans la rue,
N'avoir plus ni respect, ni lois, ni dignité,
C'est bien, si dans la fange on est en sûreté.
On dort lâche, on s'éveille abject. Bah! les histoires,

Bara, Danton,
Brutus, Caton, ce sont des faits déclamatoires,
Et l'on ignore même à quel clou du chevet
Pendait ce vieil honneur qu'autrefois on avait.
Être en cendre est le sort de ce qui fut en flamme.
Chacun pense qu'il est utile d'être infâme.
Quoi donc! l'intérêt parle, et tout doit s'effacer!
Et l'on se courbe tant qu'on en vient à passer
Par la plus triste porte, et l'on se rapetisse
Si bien qu'on ne peut plus contenir de justice.
Tous pensent à leur ventre et personne à son droit.
Les appétits ardents grondent dans le cœur froid;
On a soif d'être riche et non pas d'être libre;
Rome à l'égout vautrée est indigne du Tibre;
Chute sombre! on se livre; à soi-même on se ment;
On absout les tyrans par son consentement;
Chien, on lèche sa chaîne, et l'on est de leur crime
Le complice, sans voir qu'on en est la victime.
valet;
C'est trop peu d'être esclave, on veut être laquais;
On est en sûreté dans la fange, on s'y plaît;
On se jette au cloaque en disant : j'y manquais!
Et l'on finit par être à ce point impudique,
Éhonté, méprisable et bête, qu'on abdique;
Ramper repose; on fut assez longtemps debout;
On signe un abandon misérable de tout;
La conscience au fond du cœur humain s'écroule,
Le mal règne; et le peuple est trahi par la foule.

15 août 1872, H.-H.

Toute stagnation corrompt les multitudes,
L'ignorance remplit l'homme de solitudes,
La misère, étang noir, gâte la foule, et fait
Pulluler le reptile où l'aigle triomphait,
Le ver où fut l'esprit, où fut Brutus Paillasse.
La putréfaction du peuple est populace.

[1870.]

Je songe, et je voudrais m'en aller sous les chênes;
J'entends dans les cités, pleines d'un bruit de chaînes
Et d'un brouillard pareil à l'ombre des cyprès,
La respiration de la haine trop près.
Fallait-il, cieux profonds! que, vieux, je retombasse
Dans ces chuchotements d'envieux à voix basse!
Est-ce donc pour cela qu'on rentre de l'exil!

[1871.]

II. — POUR L'ANNÉE TERRIBLE.

À L'ÉVÊQUE QUI M'APPELLE ATHÉE[1].

... Et cependant, pauvre malheureux prêtre,
Plus fauve et plus hurlant que l'hyène au poil roux,
Contre votre fureur je n'ai pas de courroux,
Car en cet instant même, aïeul pensif, je veille
Sur le berceau de Jeanne assoupie et vermeille,
Vous êtes menaçant, vous êtes écumant, forcené
Moi, je réponds [2], ce démenti charmant;
J'entends vos cris pareils aux grincements des jongles,
Et tandis que je vois la marque de vos ongles
Sur tout ce que la France a de grand et de pur,
Sur le beau, sur le vrai, sur l'aube, sur l'azur,
Sur toutes les vertus qui jadis, près du Tibre
Où l'on vit l'homme esclave, avaient fait l'homme libre,
Tandis que vous montrez aux peuples vos deux poings,
Tandis que tous, muftis, évêques, talapoins,
Papes, lamas, fakirs, bonzes, bourreaux sans code,
Contre le genre humain sur qui vous jetez...[3]
La guerre, l'échafaud, le deuil, le feu, le fer,
Vous résumez la haine énorme de l'enfer,
Il me semble, à côté de votre âpre démence,
Voir tous les dons du ciel, paix, sagesse, clémence, l'immense trésor des cieux, bonté,
Espoir, amour, bonté, s'entr'ouvrir à demi
Dans la petite main d'un enfant endormi.

[1] Ceci est une fin nouvelle de la poésie publiée page 59.

[2] Un mot illisible.

[3] Le dernier mot du vers est illisible.

A G.[1].

Ce groupe dans son coin fait rage. On parle, il hue;
Ils seraient le chaos s'ils n'étaient la cohue.
Chaos, cohue, un tas de rustres, un ramas
C'est l'injure, le bruit, l'ignorance; un ramas
Des pires passions dans les moindres formats;
C'est un abîme, et c'est petit. Toute la haine
Possible à ceux en qui l'absurde se déchaîne,
crachant,
Est là, montrant le poing, grinçant, injuriant;
Des hiboux qu'on voudrait tourner vers l'orient
Ne pousseraient pas plus de cris; au nom de l'ordre,
Cela patoise, braille et glapit, et veut mordre.
Le peuple
Que nous importe, ami? L'honneur est avec nous.
Va, ris de ces hurleurs
Honte à ces insulteurs adorant à genoux
L'infâme paix qui prend la France en sa tenaille!

[1] Titre définitif : LA LUTTE (voir page 131). Toute la page est biffée. C'est un autre début aux vers dédiés à Garibaldi après la séance orageuse du 8 mars 1871, à l'Assemblée nationale réunie à Bordeaux. Une accolade, allant du troisième au douzième vers, souligne cette remarque : *Ajourner ces huit vers.*

ÉPÎTRES[1].

Ô Charles, tu descends jusqu'en ma solitude,
Toi dont l'enfance fut jadis mon paradis,
Je t'entends me parler tout bas, et tu me dis :
Mon père, ton destin sera toujours de faire
Éclater trop de jour dans la nuit qu'on préfère,
De dire éperdument à tous la vérité,
Et de blesser les yeux par la brusque clarté.

...Charles avait deux âmes, l'une d'homme,
L'autre de femme; en lui revivaient Sparte et Rome
Avec la molle Athène et Sybaris; il eut
Dans le cœur une harpe en même temps qu'un luth;
Et sa pensée allait du charmant au sublime.

Oui, deuil sur deuil. On vit en pleurant ceux qu'on aime,
Parents, frères, enfants, puis à son tour soi-même
On s'évanouit, c'est le sort!
La souffrance nous tient, le tombeau nous réclame;
Nous avons notre cœur et nous avons notre âme
Sous les deux coudes de la mort.

[1] Ce titre est dans le coin du premier fragment.

[LES DEUX TROPHÉES.]

MAI 1871.

Pour qui nous prenez-vous? qui, nous? des patriotes!
Nous lançons, ce qui fait sourire les despotes,
Le peuple d'aujourd'hui sur le peuple d'hier.
La Prusse prend l'Alsace; à quoi bon être fier?
Nous donnons par-dessus le marché la Colonne.
La gloire des aïeux, cela se déboulonne.

Sur la grande feuille de papier blanc qui contient les vers précédents, parmi des fragments destinés à *la Légende des Siècles*, au *Théâtre en liberté*, nous relevons ces deux ébauches :

...Soyez contents,
Vous aurez de l'or; mais vous perdrez votre temps,
Ô rois, si par hasard vous voulez autre chose.
Aucune fausse clef n'ouvre la porte close
Qu'on nomme Honneur, et rien ne décide un laurier
A verdir au front lâche et vil d'un meurtrier.
L'assassinat n'est pas suffisant pour la gloire.

Les mères ont un but profond, vivre en leurs fils.
De là leur dévouement sacré; tout les ramène
Au devoir, et leurs cœurs sont toute l'âme humaine.

AUX INSULTEURS[1].

Je ne suis pas un Christ, et vous vous méprenez.
Et pas même un Jean Huss, et pas même un Socrate.
Le dernier paysan honnête et démocrate
Me vaut; et je n'ai rien de moins, et rien de plus.
Je ne suis qu'un passant en deuil; je suis exclus[2]
De toutes les grandeurs splendides du martyre;
Si l'on pouvait choisir sa destinée, et dire
Quelle auréole on veut pour sa vie et son nom,
J'eusse eu l'ambition d'être insulté; mais non,
Je ne mérite pas les outrages suprêmes;
rue,
foule,
Je n'ai pas droit aux cris de la meute, aux blasphèmes,
A la fange, aux fureurs, n'étant pas le rayon;
Je ne mérite pas la malédiction
Qu'à la face du jour jettent le gouffre et l'ombre;
Que jette au jour sacré l'âpre bouche de l'ombre;
Et mon front, — insulteurs, c'est là mon regret sombre, —
N'est pas assez divin pour qu'on puisse y cracher.

AUX CALOMNIATEURS.

Je ne réplique point. Rampez sous vos broussailles,
Dans vos nids, dans vos trous, sans peur des représailles;
Infiniment petits que vous êtes, vivez.
Le passant laisse un rat s'enfuir sous les pavés;
L'éléphant marche avec le dédain des reptiles;
La foudre contre un ver n'a pas de projectiles;
Personne n'a jamais dit que le talion
Fût, quand la fourmi pique, un besoin du lion;
Et je ne pense pas qu'Hercule fût bien aise
D'employer la massue à vaincre une punaise.

12 août.

---

[1] Ces trois fragments, très différents comme fond, forment variante aux deux dernière poésies de MAI (pages 179 à 185).
[2] Ancienne orthographe.

. . . . . .

Je suis fort insulté par beaucoup de journaux;
On me siffle, on me hue, on m'invente, on me nie;
Je souris; c'est bouffon et noir; la calomnie
Est une sorte d'ombre à fonds illimité;
Il n'est pas un forfait, pas une énormité
Que cette presse n'ait tiré de sa chaudière
Pour me la jeter : — Monstre horrible! Incendiaire!
Bandit! — Ils vont semant ces choses devant eux.
Parfois cela s'apaise. — Âne! Avare! Gâteux!
Mêlent quelque indulgence aux fureurs qu'on déchaîne,
Font rire, et sont les mots d'amitié de la haine.

IMPRIMERIE NATIONALE.

III. — INCHOATA.

VERS, PROSE.

SIÈGE DE PARIS.

On entend une amante à son amoureux dire :
Vous brûlez du désir de me faire cadeau
Pour ma fête d'un fort morceau de fricandeau;
Je ne vous permets pas une telle démence.

[SUR LA COMMUNE [1].]

Voici parmi beaucoup d'autres choses encore qui m'entraîneraient trop loin ce que les hommes de la Commune eussent dû faire.

Qu'ont-ils fait?

Il fallait abolir la peine de mort. Ils ont brûlé une guillotine.

Il fallait proclamer l'enseignement gratuit et obligatoire. Ils n'ont pas ouvert une école.

Il fallait créer une monnaie fiduciaire parisienne à rente. Ils ont réquisitionné. Ils ont emprunté de force.

Il fallait déclarer la liberté de la presse absolue et abolir à jamais les procès de presse dans l'enceinte de Paris. Ils ont supprimé en masse les journaux.

Il fallait déclarer la liberté du meeting public. Ils ont empêché, dispersé et brutalisé les réunions des citoyens.

Il fallait entourer de garanties nouvelles et rendre absolument inviolable la liberté individuelle. Ils ont arrêté et emprisonné à tort et à travers.

Il fallait proclamer sous toutes les formes l'inviolabilité de la vie humaine. Ils ont fait le hideux décret des otages, lequel est imbécile en attendant qu'il soit féroce.

Il fallait proclamer le droit au travail. Ils ont proclamé le droit au fusil.

Mieux encore. Ils ont décrété le fusil obligatoire. Ils ont organisé, sous peine de mort, la guerre civile forcée.

Il fallait conquérir la France par l'immense rayonnement du centre vivant et pensant, c'est-à-dire ouvrir Paris; ils l'ont muré.

[1] Ces notes sont écrites au verso du brouillon de la pièce : *De tout ceci, du gouffre obscur...*

Il fallait dignifier le citoyen; ils l'ont enrégimenté et exploité; il fallait relever les consciences, ils ont rétabli la sportule.

Il fallait que Paris écrasât Versailles sous son rayonnement. Ils ont lutté de ténèbres avec Versailles.

A l'assassinat de Duval, il fallait répondre par la mise en liberté de vingt officiers prisonniers de l'armée versaillaise.

En un mot il fallait être pratiques, ils ont été chimériques; il fallait être généreux, ils ont été odieux; il fallait être sages, ils ont été insensés.

Le jour où cette armée entra, je m'exilai.
Je contemplai longtemps Paris, de deuil voilé,
Et la souffrance étant parmi mes habitudes,
Je repris le chemin des sombres solitudes.

La sombre grande ville était abandonnée.

L'aigle fut autrefois prise par l'araignée,
Rome fut autrefois prise par Attila.
La toile épouvantable et noire que fila
L'invasion autour de Troie, autour de Thèbe,
Et qui ressemble aux nœuds des fleuves de l'Erèbe,
Cette hideuse étreinte avait saisi Paris (?)

Après ce point d'interrogation, on lit quelques vers proposés, hésitants, puis la forme définitive est trouvée et tracée au bas de la page :

La toile que la guerre, affreux monstre, fila
Autour de Troie, autour de Tyr, autour de Thèbe,
Et qui ressemble aux nœuds des fleuves de l'Erèbe,
L'invasion avait cerné, garrotté, pris,
Et, hideuse, étouffé pendant cinq mois Paris.
Ces râles effrayants épouvantent l'histoire.

Oui, je m'en vais.
Donnez Metz et Strasbourg et livrez la frontière;
Vous ne comprenez pas cette retraite altière
D'un homme qui n'a rien à vous dire, sinon
rien couvrir d'injuste
Qu'il ne veut pas couvrir vos crimes de son nom.

Car, allons, il faut bien que je le dise, décidément j'aime l'exil. Sait-on ce que je trouve dans l'exil? d'abord le désert, la solitude, la nature, les champs, les bois, les oiseaux, la mer, le ciel étoilé. Ensuite pas de visites à recevoir, pas de visites à rendre, le bonheur d'être seul, la lecture paisible, la rêverie paisible, le travail paisible, la sauvagerie. Et puis la conscience satisfaite...[1], enfin cette grande poursuite de l'homme, la liberté!

[PLAN.]

Mettre tous les noms des morts de la Commune, Delescluze, Millière, Rigault, etc.

Et ce seul vers, suivi de points :

Si ces hommes n'étaient pas morts, je leur dirais :
....

AUX ALLEMANDS.

Vos ancêtres buvaient l'hydromel dans des crânes;
Vous aussi, vous puisez l'ivresse dans la mort.

Ils ont acheté Metz, ils ont volé Strasbourg.

Non, je ne pense pas que l'ouragan s'apaise
Par égard pour Blondin flottant dans son trapèze,
Ni que Beust ou Bismarck fassent peur à l'éclair
Ni qu'un homme d'État fasse
Thiers
Ni que Beust ou Bismarck fassent peur à l'éclair
A force de danser sur une corde en l'air;
Parce qu'il fait des tours prodigieux en l'air;
Le tonnerre n'est pas un chien hargneux qui boite
Et que nos coups de fouet font rentrer dans sa boîte.

[1] Trois mots illisibles.

LE MANUSCRIT
DE
L'ANNÉE TERRIBLE.

La note écrite sous le titre, reproduit page 3, nous renseigne déjà sur la composition du manuscrit :

Il manque à ce manuscrit quelques-unes des pièces dont je n'avais à Paris (en 1872) que la copie. Les rechercher.

La page suivante ne contient que trois mots :

Compléter et classer.

Nous avons heureusement retrouvé et joint au volume que possède la Bibliothèque nationale les huit pièces manquantes.

Il n'est pas étonnant qu'à travers ses voyages, ses déplacements voulus ou forcés, Victor Hugo n'ait pas eu en même temps sous la main son manuscrit tout entier. La liste que nous publions à la page suivante mentionne déjà cinq résidences différentes; il faut y joindre Guernesey, où ont été certainement écrites, la nature du papier l'indique, deux des pièces les plus importantes : *Prologue* et *Loi de formation du progrès*. Ce n'est pas en voyage que l'auteur aurait trouvé le fort et grand papier bleuté dont il avait coutume de se servir.

Sur 372 pages de texte, nous comptons 119 feuillets de papier bleu quadrillé et, pour les poésies écrites après la mort de Charles Hugo, 61 feuilles de papier à lettre de deuil; le reste, sauf pour les pièces écrites à Guernesey, est sur papier blanc ou bleu uni, mais toujours du format de papier à lettre; nombreux sont les ajoutés, les variantes et les ratures. Nous donnons les principaux.

Une variante de l'avertissement est placée avant le prologue :

La liberté actuelle de la presse ne permet pas de publier ce livre tel qu'il a été écrit. Quelques pièces, notamment dans les trois dernières divisions, *mai, juin et juillet,* manquent, et l'auteur a dû les réserver pour l'avenir. On pourra y remarquer aussi çà et là quelques lignes de points. Quand la liberté sera entière, le livre paraîtra complet.

Au verso de l'Avertissement publié, ce billet de Paul Meurice faisant sans doute allusion à la pièce : *Un jour, je vis le sang couler de toutes parts* [1] :

Voilà six ou sept vers qui nous paraissent dangereux à Auguste et à moi, — surtout les deux vers soulignés. — Ils peuvent s'appliquer à Mac-Mahon, et il est bien capable de s'en plaindre! Insulte à l'armée!

Votre

Paul M.

Après la dédicace, une variante :

AUX PEUPLES

ET À LEUR CAPITALE PARIS.

V. H.

Puis viennent trois feuillets donnant le plan du livre :

PARIS COMBATTANT.

Épopée en deux guerres (?) [2].

I. CONTRE L'ÉTRANGER.

II. ENTRE SOI.

Le dernier mot.

FIN DU VIEUX MONDE.

Prologue. — LES 7,500,000 OUI. (Se borner à *Turba.*)

L'A. T.

Épilogue. — Le flot montant.

Fin des multitudes. — Commencement des peuples.

Prologue. — Abdication des foules.

Épilogue. — Avènement des peuples.

I

TURBA. — LE PLÉBISCITE.

L'EMPIRE.

II

L'ANNÉE.

III

LA CONCLUSION.

(Apaisante.)

[1] Poésie tronquée dans l'édition originale. — [2] Le point d'interrogation est dans le manuscrit.

La plupart des pièces sont datées dans le manuscrit; nous avions, dans les précédents volumes de poésie, reproduit, après chaque pièce, la date; cette fois, nous l'avons omise volontairement; c'est que, bien que Victor Hugo ait classé mois par mois *l'Année terrible*, il lui est arrivé souvent, pour des raisons expliquées dans l'Historique, d'antidater ou de postdater; le lecteur aurait pu être troublé en lisant au chapitre intitulé : *Juin* une pièce portant comme date finale : *novembre;* nous avons préféré grouper ici, dans l'ordre du volume, les poésies dont les dates, dans le manuscrit, diffèrent du classement adopté dans l'édition :

LES 7,500,000 OUI. — 20 mai 1870.
SEDAN. — *Vianden, 5 juillet.*
CHOIX ENTRE LES DEUX NATIONS. — *2 janvier.*
PARIS BLOQUÉ. — *Paris, novembre 1870.*
J'étais le vieux rôdeur sauvage de la mer... — *Paris, octobre 1870.*
BANCROFT. — *Paris, janvier 1871.*
Je ne sais si je vais sembler étrange à ceux... — *Paris, 16 novembre.*
Qu'on ne s'y trompe pas, je n'ai jamais caché... — *Paris, 17 novembre.*
A L'ÉVÊQUE QUI M'APPELLE ATHÉE. — *27 juillet.*
LES FORTS. — *20 novembre 1870.*
A QUI LA VICTOIRE DÉFINITIVE ? — *Paris assiégé, 8 janvier 1871.*
Non! non! non! Quoi! ce roi de Prusse suffirait!... — *Paris, janvier 1871.*
SOMMATION. — *Novembre 1870.*
UNE BOMBE AUX FEUILLANTINES. — *Paris, janvier 1871.*
LE PIGEON. — *Paris, janvier 1871.*
DANS LE CIRQUE. — *Paris, 15 janvier 1871.*
APRÈS LES VICTOIRES DE BAPAUME, DE DIJON ET DE VILLERSEXEL. — *Paris, 18 janvier 1871.*
AUX RÊVEURS DE MONARCHIE. — *Février 1870.*
PHILOSOPHIE DES SACRES ET DES COURONNEMENTS. — *Janvier 1871.*
TALION. — *Mai 1871.*
LA LUTTE. — *8 mars 1871.*
LE DEUIL. — *Vianden, 3 juin 1871.*
L'ENTERREMENT. — *Paris, 18 mars 1871.*
Coup sur coup. Deuil sur deuil. Ah! l'épreuve redouble. — *Mars 1871.*
LA MÈRE QUI DÉFEND SON PETIT. — *Bruxelles, 29 avril 1871.*
UN CRI. — *15 avril 1871.*
LES DEUX TROPHÉES. — *Mai 1871.*
PARIS INCENDIÉ. — *Vianden, 28 juin.*
Est-il jour? est-il nuit? horreur crépusculaire! — *Bruxelles, 30 mai 1871.*
UNE NUIT À BRUXELLES. — En tête de la page : *Nuit du 27 au 28 mai;* au bas de la page : *29 mai 1871.*
EXPULSÉ DE BELGIQUE. — *Vianden, 10 juin 1871.*
Un jour je vis le sang couler de toutes parts... — *Vianden, 8 juin 1871.*
Quoi! rester fraternel, c'est être chimérique! — *Vianden, 11 août.*
Par une sérénade on fête ma clémence... — *3 juillet.*
Je n'ai pas de palais épiscopal en ville... — *Bruxelles, 31 mai 1871.*
EN QUITTANT BRUXELLES. — *1er juin 1871.*
A MADAME PAUL MEURICE. — *Vianden, juin 1871.*

Je n'ai point de colère et cela vous étonne. — *6 décembre.*
A QUI LA FAUTE ? — *Vianden, 25 juin 1871.*
La prisonnière passe, elle est blessée, elle a... — *6 juin.*
Sur une barricade, au milieu des pavés. — *Vianden, 27 juin.*
LES FUSILLÉS. — *Vianden, 20 juin.*
A CEUX QU'ON FOULE AUX PIEDS. — *Vianden, juin 1871.*
A VIANDEN. — *Vianden, 8 juin 1871.*
Toujours le même fait se répète; il le faut. — *Vianden, juin 1871.*
Je ne veux condamner personne, ô sombre histoire. — *Vianden, 26 juin.*
Participe passé du verbe Tropchoir... — *Vianden, juin 1871.*
LES INNOCENTS. — *Vianden, 12 août.*
LES DEUX VOIX. — *Vianden, 10 août.*
FLUX ET REFLUX. — *Vianden, 13 août.*
L'AVENIR. — *Bruxelles, 5 mai 1871.*
LES CRUCIFIÉS. — *Vianden, 8 juillet.*
FALKENFELS. — *Luxembourg, 30 juin.*
LES INSULTEURS. — *Vianden, 23 juin 1871.*
LE PROCÈS À LA RÉVOLUTION. — *11 novembre 1871.*
A HENRI V. — *Vianden, juillet 1871.*
LES PAMPHLÉTAIRES D'ÉGLISE. — *27 septembre. Altwies.*
Ô Charles, je te sens près de moi. — *Vianden, 15 juin 1871.*
De tout ceci, du gouffre obscur... — *Vianden, 22 août 1871.* Jour de mon départ.
Terre et cieux! si le mal régnait! — *Vianden, 19 août 1871.*
DANS L'OMBRE. — *29 décembre 1853.*

La plupart des titres ont été ajoutés sur les épreuves ou sur la copie destinée à l'impression.

I. NOTES EXPLICATIVES.

PROLOGUE. LES 7,500,000 OUI.

Au recto et au verso de la chemise portant ce titre, on lit nombre de vers jetés en tous sens, des rimes proposées, une adresse; indépendamment d'un fragment entier qu'on a lu au Reliquat, page 284, on déchiffre ces vers ébauchés :

Le dogme a cela d'ineffable
Qu'il change en vieillissant de sexe et devient fable.
roi roi
dieu n'est plus dieu;
Le bœuf divin est faux, le poulet sacré ment.

Le premier feuillet de texte porte en tête : ÉCRIT EN MAI 1870; c'était peut-être le titre primitif. Dès le deuxième vers, un ajouté marginal de treize vers supprime cet enchaînement :

Souvent, quand le songeur descend des solitudes[1],
Le songeur et la foule ont des rencontres rudes.

[1] Les vers en italiques sont rayés dans le manuscrit.

Le deuxième feuillet commence par ces cinq vers rayés :

Hélas! des oppresseurs naissent les terroristes;
Ce n'est pas bon d'avoir, ô vieilles races tristes,
Pour père le haillon et pour mère la nuit;
L'ignorance appartient au mal qui la séduit;
Et la lâche misère élève
La misère au front morne élève mal les âmes.

Après avoir biffé ces cinq vers, Victor Hugo a écrit au-dessus le texte définitif à cette variante près :

Ô genre humain! chaos mystérieux des âmes!

Puis en marge des vers suivants, constatant l'instabilité de la foule, on lit encore ces mots tracés au crayon bleu et presque effacés maintenant :

Est-ce leur faute? Retour offensif au passé. Excuser et aimer le peuple.

Les quatrième et cinquième feuillets sont surchargés d'ajoutés en tous sens; l'un d'eux entraîne la suppression des deux vers suivants :

Mais quoi, reproche-t-on son plumage au corbeau,
A l'air qui fuit le vent, à la mer qui s'écroule
L'onde...

Le dernier feuillet, contenant les seize derniers vers, est différent comme papier du reste du manuscrit.

Ce prologue a été publié d'abord dans *le Rappel* du 7 juin 1870, sous le titre : TURBA.

J'ENTREPRENDS DE CONTER L'ANNÉE ÉPOUVANTABLE.

Cette sorte de préface à *l'Année terrible* faisait d'abord partie de *Sedan;* deux fragments répètent ces vers en les plaçant à deux endroits différents; le pemier fragment donne cet enchaînement :

Le juge dépassa ce qu'on avait prédit[1].
J'entreprends de conter l'année épouvantable.

Les trois vers suivants sont illisibles sous les ratures, et le texte continue ainsi :

Waterloo désormais est riant. Ô nuit noire!
France, voici le lieu hideux de ton histoire,
Sedan. Oh! ce nom vil où tout vient s'éclipser,
Crache-le, pour ne plus jamais le prononcer!

[1] Voir p. 21, *Sedan.*

Le second fragment répète les vers de l'Avertissement avec une variante :

J'hésite. — Disons tout, le monde en a besoin;
Cet homme est à la barre et je suis le témoin.

Puis, après la division V, indiquée, viennent cinq vers commençant par :

Waterloo désormais est riant...

Au verso de ce dernier fragment, Victor Hugo a noté des mots de sa bonne, Mariette, sur ses deux petits enfants :

Mariette dit de Georges :

Il est très gentil. Il vous dit des raisons comme un vieil homme.

Jeanne :

C'est gros comme une mouche et ça dit *notre* gros comme une montagne.

AOÛT.

SEDAN.

Douze feuillets de papier bleu quadrillé, auxquels Victor Hugo, ayant séparé cette pièce des huit vers qui la précèdent, a ajouté en tête un feuillet blanc qui contient le titre, la division, et huit nouveaux vers qui développent sa pensée.

Voici la première version, telle qu'on la lit sous les ratures :

Ce siècle est à la barre et je suis le témoin.

Toulon, c'est peu; Sedan, c'est mieux.

Dieu formidable
Fit à l'homme fatal une fin insondable.
Dans on ne sait quelle ombre affreuse il le perdit.

Le juge dépassa ce qu'on avait prédit.
Il advint que cet homme un jour songea : Je règne.

OCTOBRE.

Sous le titre de la division *octobre*, on lit :

Commencer OCTOBRE par *J'étais le vieux rôdeur*
A l'évêque qui m'appelle athée (?)

Ce point d'interrogation indiquait une hésitation; la pièce a été définitivement placée à la division *novembre*.

J'ÉTAIS LE VIEUX RÔDEUR SAUVAGE DE LA MER.

Une page de brouillon nous montre la fusion de cette pièce avec la dernière poésie de JUILLET : *Terre et cieux! si le mal régnait...*

Le brouillon commence par le quatorzième vers de cette dernière pièce :

Soit l'auguste jouet d'un lâche Tout-Puissant,
Que l'avenir soit fait de méchanceté noire,
C'est ce que pour ma part je refuse de croire.
C'est une banqueroute, et je n'y consens pas.
Donc luttons. Affrontons périls, douleurs, trépas.
Notre labeur finit par être notre gerbe.
Combats, ô mon Paris!

Le reste est à peu près conforme au texte publié page 40.

SEPT. LE CHIFFRE DU MAL. LE NOMBRE OÙ DIEU RAMÈNE...

Cette pièce, qui pour titre a son premier vers, porte, rayé, le titre : SEPT.

NOVEMBRE.

Sur la page du titre se trouve la table de cette division, puis Victor Hugo a noté des propositions pour l'ordre des pièces :

Commencer NOVEMBRE par *Choix entre deux nations?*
Terminer NOVEMBRE par : *Ô ville, tu feras* [*agenouiller l'histoire*].

Cet ordre n'a pas été suivi.

PARIS DIFFAMÉ À BERLIN.

Au-dessus du titre, un nom, celui du diffamateur peut-être :

Dubois de Raymond (vérifier le nom).

À TOUS CES PRINCES.

Voici le début primitif de ce manuscrit :

Rois teutons, vous avez mal copié vos pères.
Ils s'élançaient hardis hors de leurs grands repaires;
Vous dites, vous : Soyons dix contre un. Est-ce assez?
Ils se précipitaient; vous vous êtes glissés,

Tel un voleur de nuit met la main sur sa lampe
Puis, vaillamment, sortant des halliers où l'on rampe,
Tirant un million de sabres du fourreau,
Vous avez combattu le général Zero.

Victor Hugo a rayé ce début et l'a recopié, en le développant, sur un feuillet qu'il a placé en tête et sur lequel il a écrit le titre.

PRÊCHER LA GUERRE APRÈS AVOIR PLAIDÉ LA PAIX!

Au bas de cette pièce, une variante du titre du volume : PARIS ÉPIQUE.

À L'ÉVÊQUE QUI M'APPELLE ATHÉE.

Un feuillet blanc, placé devant les six feuillets de papier bleu quadrillé qui constituent ce manuscrit, donne la mise au net, augmentée de quatre vers, de la première version.

Dans le brouillon, le titre était suivi de cette citation :

Dixit impius in corde suo : non est Deus. Atheus Voltaire, atheus Proudhon, atheus Hugo.

Paroles dites au concile. (Vérifier si c'est exact.)

Quatre feuillets sur six contiennent des ajoutés et des ratures.

DÉCEMBRE.

Sous la page de titre du mois, cette indication :

Finir par : *Vous ne prendrez pas l'Alsace et la Lorraine.*

Après la première pièce du mois de décembre se trouve, collé sur une page, un extrait du *Peuple belge* (9 août 1871) citant l'article d'un écrivain allemand, le docteur Quistorp, qui constate les atrocités commises en France par les soldats allemands.

LE MESSAGE DE GRANT.

Cinq feuillets; le premier et le quatrième ont été ajoutés, le premier, pour refaire et développer le début; le quatrième, pour mettre au net le texte trop raturé de la page précédente. Au verso du brouillon de cette pièce, nous lisons :

Les grands-pères sont plus amoureux du petit enfant que les pères. Cela tient à leur mort prochaine. — Je vais donc te quitter, pensent-ils. — Et ils gâtent l'enfant.

AU CANON LE VICTOR HUGO.

La moitié du dernier feuillet est barrée et recopiée, très peu modifiée, mais augmentée de huit vers, sur la page précédente.

PROUESSES BORUSSES.

Sur une page blanche qui précède cette pièce, Victor Hugo a écrit :

A réserver peut-être pour *le livre satirique.* (*Quatre-Vents.*)

Le premier et le troisième feuillet sont une copie augmentée des vers raturés aux second et quatrième feuillets; pourtant, nous donnons la première version; le lecteur, en se reportant page 73, pourra juger de l'importance du remaniement :

César, droit sur son char, dit : Payez-moi ma course.
On est les lansquenets de cet empereur-là.
Tout chargé de sacs d'or on rentre au Walhalla.

LES FORTS.

Une grande partie de cette pièce a d'abord été écrite au crayon, puis repassée à l'encre; un remaniement assez important a nécessité l'adjonction d'un feuillet à partir de ce vers :

Paris bivouac, Paris tombeau, Paris prison.

Un brouillon nous donne un début différent de celui publié :

crachent la clameur,
sèment la terreur,
Ils jettent le fracas, l'éclair, le feu, le soufre.
Ils sont les chiens de garde énormes de ce gouffre
Qu'on appelle Paris, et qui doit engloutir
La Prusse, comme Hella jadis dévora Tyr.
Ils sont dix-neuf, guettant chacun sur une cime,
Ils veillent jour et nuit autour du vaste abîme
Plein de deuil, de sanglots, de chocs et de rumeurs
Où l'on entend ces cris : J'ai faim, j'ai froid, je meurs!

Ce brouillon est griffonné au dos d'une adresse de lettre, timbrée du 15 octobre 1870. L'adresse est entourée de notes en tous sens; sur un côté on lit ces vers :

Ils sont dix-neuf autour de la cité sublime,
Et le tonnerre gronde en leurs poumons d'airain.

À QUI LA VICTOIRE DÉFINITIVE ?

Les dix feuillets de ce manuscrit contiennent plusieurs ajoutés importants; le premier est indiqué par les ratures du second feuillet; voici le passage rayé qui venait directement après le trente-quatrième vers :

La roche répondit : Crois-tu que je sois sourde?
Quelle Thèbes résiste au chant des Amphions?

Ah! délivrez-vous donc, nous vous en défions,
Diderot
Teutons, de Mirabeau, de Danton, de Voltaire!
Ah! vous venez chez nous nous prendre un peu de terre?
Faites, nous vous prendrons, nous, tout votre cerveau.
Et nous, nous vous prenons tout votre cœur. Hélas!
Un jour,
Tuez, nous vous plaignons. Bientôt, de meurtres las...

Deux pages plus loin, un demi-feuillet est rayé pour l'intercalation de huit vers.

Avant le dernier développement, la pièce finissait ainsi :

Vous vous ouvrirez, gouffre, à l'ouragan de Dieu;
Frères, vous nous rendrez notre flamme agrandie;
Nous sommes le flambeau, vous serez l'incendie.

Cette pièce a été publiée dans *le Rappel* du 20 avril 1872.

JANVIER.

LETTRE À UNE FEMME.

Outre la mise au net placée en tête du manuscrit, le début de cette pièce a été refait deux fois. Sur trente-deux vers, la première version ne donne que ces dix :

Paris terrible et gai combat. Bonjour, madame.
On est un peuple, on est un monde, on est une âme.
Nous sommes sans clarte, sans secours, sans effroi;
J'ai payé quinze francs quatre œufs frais, non pour moi,
Mais pour mon petit George et ma petite Jeanne.
Nous mangeons du cheval, du chien, du rat, de l'âne,
Et l'on vend deux louis la livre d'éléphant.
Plus d'arbres : on les coupe, on les scie, on les fend;
Paris sur ses chenets met les Champs-Élysées,
On a l'onglée aux doigts et le givre aux croisées.

La pièce continuait par le trente-troisième vers actuel :

Nous manquons de charbon, mais notre pain est noir.

Ce début et un ajouté marginal de quatre vers sont rayés, et une seconde version, plus développée, celle-ci sur papier bleu quadrillé, vient se placer devant la première; puis les onze premiers vers sont rayés et la version définitive est placée en tête.

L'avant-dernier feuillet (vingt-quatre vers à partir de celui-ci :

Moi, je suis là, joyeux de ne voir rien plier)

n'a pas été écrit en même temps que le reste, ce n'est pas la même encre.

SOMMATION.

Cette pièce débute par deux vers biffés qui n'ont pas été utilisés et qui sont précédés d'un point d'interrogation. La rature est si énergique qu'elle laisse des doutes sur ce qu'on peut déchiffrer dessous :

Où donc a-t-on ete chercher ce guide-là?
Mais ce grand char sans vous jusqu'à ce jour roula!

DANS LE CIRQUE.

Ces vers ont été publiés dans *le Rappel* du 17 janvier 1871.
Sous le dernier vers, après la date, cette mention :

Pendant qu'on bombarde.

A la fin de la pièce suivante, on lit :

Le bombardement continue.

Paris, 18 janvier 1871.

ENTRE DEUX BOMBARDEMENTS.

Cette pièce, dans la première version, se terminait sur les vers suivants; nous les donnons, bien qu'ils diffèrent peu du texte adopté, pour ne pas priver le lecteur du dernier vers, resté inédit :

La croissance a mêlé dans son mol engrenage
A la Jeanne d'hier la Jeanne d'aujourd'hui.
A chaque pas qu'il fait, l'enfant derrière lui
Laisse plusieurs petits fantômes de lui-même.

Plumes qu'en s'envolant l'oiseau dans l'ombre sème.

MAIS, ENCORE UNE FOIS, QUI DONC À CE PAUVRE HOMME...

Le début est rayé et recopié sur une page blanche placée en tête; cette pièce commençait par les deux vers qui sont devenus les troisième et quatrième vers définitifs et que nous avons déjà lus sous les ratures de SOMMATION; cette fois, au-dessus des ratures, nous lisons le nom du personnage visé : TROCHU.

FÉVRIER.

AUX RÊVEURS DE MONARCHIE.

Deux titres, l'un, d'une grosse écriture et d'une encre noire : AUX HOMMES DE LA MAJORITÉ; le second, biffé, tracé de la même écriture que le texte, écriture menue encre pâle : A CEUX QUI VEULENT REFAIRE LA LOI DU 31 MAI; voici l'explication de ce deux écritures et de ces deux titres abandonnés :

Cette pièce, écrite en 1850, en prévision des complots qu'on redoutait de la par des monarchistes, n'avait plus de raison d'être après le coup d'État, quand Victo Hugo publia LES CHÂTIMENTS; il s'est trouvé qu'elle répondait merveilleusement au tentatives essayées par les royalistes dans le désarroi que provoquait la chute de l'em pire; le poète, en 1870, transforma quelques vers, en ajouta d'autres, notamment le deux premiers et les vers 32 à 36, et publia, en 1872, la pièce écrite en 1850.

Deux dates au bas du feuillet, l'une rayée, *février 1870*, l'autre : 1850.

À CEUX QUI REPARLENT DE FRATERNITÉ.

Publié dans *le Rappel* du 22 mai 1871, sous le titre : APRÈS AVOIR LU LE TRAITÉ DE PAIX BISMARCK.

Un brouillon biffé donne les vers jalons précédés d'une sorte de plan en prose :

Aimer les allemands — oui — plus tard. Attendons notre tour.

Quand nous serons vainqueurs nous leur tendrons la main.
L'amour, lâche aujourd'hui, sera digne demain.
Une certaine haine où l'on sent le prophète
plus faible
Est le droit du malheur et sied à la défaite.
Une fraternité bégayée à demi
Et trop tôt, fait hausser l'épaule à l'ennemi.

LOI DE FORMATION DU PROGRÈS.

Ce manuscrit, fort travaillé, abonde en développements ajoutés; nous signalerons les plus importants :

Dès le début, sous un fragment de papier collé en marge, nous constatons ce premier enchaînement, rayé :

Que l'homme doit atteindre à des édens suprêmes
Dont la porte déjà, dans l'ombre des problèmes,
Apparaît radieuse à ses yeux enflammés,
Mais que les deux battants en resteront fermés
Si Satan n'ouvre l'un, si Caïn n'ouvre l'autre.

L'âge qui plane est fils du siècle qui se vautre;

Ce monde reverdit dans le deuil, dans l'horreur;
Champ sombre dont Nemrod est le noir laboureur.

Toute fleur est d'abord fumier, et la nature...

Ce passage rayé, Victor Hugo a écrit deux nouveaux feuillets contenant eux-mêmes deux ajoutés importants, en tout soixante-six vers (voir pages 119 à 122).

Le quatrième feuillet, d'où nous avons extrait de nombreuses variantes, feuillet entièrement rayé et dont le texte en marge compte seul, s'enchaîne ainsi au septième :

Le monde a reverdi dans le deuil, dans l'horreur,
Dans le meurtre, et Nemrod en est le laboureur.
L'homme sort de la brute et de l'anthropophage.
Ô triomphe! il en sort, comment? par l'esclavage.
Il ne dévore plus ses frères, il les vend.
Cambyse dit : Marchons! Cyrus dit : en avant!
Rhamsès, César, Cortez, à travers les fumees
Des camps, des légions en marche, des armées,
Ont en eux de l'aurore, apôtres effrayants;
Ils refoulent la nuit, les vieux siècles fuyants,
L'ombre; et le conquérant est le missionnaire
Terrible du rayon qui contient le tonnerre.
Alaric vivifie en tuant; Gengiskan[1]
Est la lave féconde et sombre du volcan:
Alexandre ensemence, Attila fertilise
Ce monde, que l'effort douloureux civilise,
Cette création où l'aube pleure et luit,
Où rien n'éclôt qu'après avoir été détruit.

Quoi! la guerre, le choc alternatif et sombre
Des batailles tombant sur les peuples dans l'ombre,

Après avoir rayé l'avant-dernier vers, le poète continue en marge sa période par cinq nouveaux vers :

Où les accouplements résultent des divorces,
Où Dieu semble englouti sous le chaos des forces,
C'est du bien qui travaille et du mal qui se fait.

Quoi! la guerre, où le Mars antique triomphait,
Les carnages, le choc alternatif et sombre...

[1] Ici commence le septième feuillet.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Puis Victor Hugo raye tous les vers que nous venons de citer, en utilise, en les modifiant, quelques-uns, et en écrit quarante nouveaux dont il emplit les cinquième et sixième feuillets qui se relient au septième par ce vers en marge :

Quoi! la guerre, le choc alternatif et rude (voir page 124).

Nous trouvons au septième feuillet le commencement d'un vers dont la fin est au onzième feuillet :

Hélas!

— Mais est-ce là toute la loi? — La loi?
Qui la connaît? Voyons, toi qui parles, dis-moi,
Qu'es-tu? tu veux sonder l'abîme? es-tu de force...

Ce début de page rayé, Victor Hugo a intercalé deux feuillets, puis voulant développer encore sa pensée, il a écrit, tant en marge que sur une page nouvelle, trente-quatre vers, ce qui donne en tout, sur la première version, un supplément de soixante-douze vers à partir de celui-ci :

... En même temps, l'infini, qui connaît... (voir page 124).

Une autre hypothèse se présente : les feuillets 12 et 13 commencent tous deux, l'un en page, l'autre en marge, par ce tronçon de vers, biffé chaque fois :

... *Quelle que soit cette loi, le certain...*

Cela pourrait se rattacher au dernier mot du septième feuillet : *Hélas!* qui complèterait le vers; il y aurait ainsi six pages intercalées, c'est-à-dire cent quatre vers.

A noter sur l'avant-dernier feuillet, le treizième, quelques mots, propositions ou points de repère que Victor Hugo se donnait à lui-même; on lit, sous ces vers transformés :

Ô temps où nous vivons! oppression, fureur,
Crimes! L'Européen, hélas, joute d'horreur...
(Inde, Asie, Angleterre, Delhy.)

Les marges, autrefois repliées de façon à former un cahier, présentent sur deux d'entre elles des vers jetés, des remarques, des projets; sur l'une de ces marges (quatrième feuillet), on lit :

La vie est l'ouvrier et la mort est l'outil.

Puis une remarque indéchiffrable; au cours de ce même feuillet, sous le développement indiqué page 305, nous lisons ces mots sous les ratures :

Si ceci n'entre pas dans le post-scriptum, retrancher ..... [1] *les changements seront faits pour éviter des répétitions de mots.*

[1] Quelques mots illisibles.

Sur l'avant-dernière marge, les bases des vers écrits en page :

Joute de barbarie et de férocité.

Londre répond
A la férocité par la férocité.
Plus que le caraïbe et que le malabare
L'anglais civilisé brise l'indou barbare.
Londre à travers les mers assassine Delhy.

Terminons par ces vers que nous lisons à l'avant-dernier feuillet et qui ne figurent dans aucune édition :

L'antique continent est sanglant et funèbre [1],
L'ancien monde est hagard; mais dans l'autre, ô clarté,
Du moins je vois venir à moi la Liberté.
Qu'est-ce que tu me veux, ô marchande d'esclaves?
Quoi! de ses fers brisés, l'homme fait des entraves!
La tache qui flétrit Stamboul à son déclin
Souille l'aube du monde auguste de Franklin!
Sur la terre de Penn les chiens chassent aux hommes,
Néron et Borgia, ces spectres des deux Romes,
N'ont pas sur eux plus d'ombre et de fers et de deuil,
Entendent sur leur tombe un bruit toujours grossi
Hélas! que Washington au fond de son cercueil.
fouets
De fers et de carcans; et Washington [2] aussi.
La servitude abjecte, aux tristes yeux obliques,
Ah! l'esclavage au front abject, aux yeux obliques,
Est plaie aux royautés, et honte
Deuil pour les royautés, est honte aux républiques.
Derrière un nègre aux fers il ne reste plus rien.
Quand un est paria, qui donc est citoyen?
Le droit, le plus sacré de tous les noms qu'on nomme,
Est entier; il suffit qu'il soit absent d'un homme
Et qu'un seul n'en ait pas pour que nul n'en ait plus [3].

MARS.

LA LUTTE.

Il y a deux manuscrits de cette pièce; dans celui qui est en tête, l'original s'arrête au quinzième vers, les quinze derniers vers sont copiés.

(1) Ce vers, non rayé, a été, dans le texte imprimé, remplacé par celui-ci :
Fête au Nord; c'est la mort du Midi qu'on célèbre. (Page 128.)

(2) Sous le nom de Washington, le nom de John Brown est écrit au crayon bleu.

(3) Ce vers est remplacé dans le texte imprimé par celui-ci :
Europe, dit Berlin, ris, la France n'est plus! (Page 128.)

Voici le début rayé du manuscrit placé en second :

À G.

et marchons devant
le droit
Ami, continuons, l'honneur est avec nous.
Laissons ces insulteurs adorer à genoux
saisit
La paix qui les meurtrit dans sa dure tenaille.
Que leur ingratitude imbécile s'en aille
Devant l'histoire, avec ton dédain et le mien.
Ils traiteraient Jésus comme un bohémien;
Ils verraient dans Socrate un charlatan; ces êtres
Te jalousent soldats et te maudissent prêtres,
Les uns étant vaincus, les autres démasqués.

L'ENTERREMENT.

Ce titre, sous lequel on lit 18 MARS 1871, est suivi d'un point d'interrogation.

Trois feuillets bleus composaient d'abord cette pièce; Victor Hugo l'a augmentée de douze vers après lesquels il a recopié les deux dernières rimes finales.

AVRIL.

UN CRI. — PAS DE REPRÉSAILLES.

Pièces publiées dans *le Rappel* du 19 et du 21 avril 1871.

LE PENSEUR EST LUGUBRE AU FOND DES SOLITUDES.

Voici la première version de la fin de cette pièce :

indigne
En attendant le mage est courroucé; l'affront
Est une majesté de plus pour ce génie.
Arrière, amour, concorde, union, harmonie!
Il s'irrite; il n'a plus son pas égal et sûr.
Quoi! la nuit sans étoile et le ciel sans azur.
La France à terre, un flot de lâcheté qui monte!

Il souffre de marcher en traînant cette honte;
L'allure du blessé redoutable lui sied.
Ce lion boite, ayant cette épine à son pied.

Cette fin rayée, Victor Hugo l'a recopiée sur un feuillet de papier bleu, en la développant et en la modifiant.

MAI.

LES DEUX TROPHÉES.

Huit feuillets blancs, et un bleu ; au second feuillet nous lisons, après le trentième vers, un passage raturé qui condense en six vers tout le passage développé plus tard en trente-quatre :

Page 158. L'un étant de granit et l'autre étant d'airain
Ciel juste!
Aujourd'hui, de qui donc Paris est-il la proie?
parti
Un pouvoir le mutile et l'autre le foudroie.
Ceux-ci font bombarder, ceux-là font démolir.
Vertige! et moi pensif, comme le vieux roi Lear,
Je dis : ces deux chaos ont tort; je blâme ensemble
Le firmament
Le noir zénith qui tonne et la terre qui tremble.

De nombreux ajoutés presque à toutes les pages, l'un, de dix-huit vers, tient tout le verso du cinquième feuillet et vient après :

Ôtez Napoléon, le peuple reparaît.

Six vers rayés au bas du sixième feuillet ont été utilisés après des interversions.
La fin de la pièce est signée en toutes lettres : *Victor Hugo.*
Ces vers ont d'abord paru dans *le Rappel* du 8 mai 1871.

PARIS INCENDIÉ.

Le début de cette pièce a été refait deux fois, et les deux versions commencent par deux vers, rayés chaque fois :

Quelle est cette rougeur dans Paris?

★

Tragédie!
La guerre, et puis la guerre; à present, l'incendie.

Quelle est cette rougeur funèbre dans l'espace?
Le glaive a travaillé,
Les glaives ont passé, maintenant le feu passe.

Des trois feuillets qui manquaient au manuscrit quand Victor Hugo l'a fait relier, deux offrent plusieurs vers inédits ; le premier, blanc, est sans ratures, le début du

second est biffé et donne plusieurs variantes ; tous deux commencent par quatre vers publiés, sauf quelques variantes, page 174 ; voici la première version :

Le bœuf meurtri se dresse et frappe à coups de corne ;
Elle a créé la foule, inconsciente et morne ;
déformé
Elle a tout opprimé, tout foulé, tout plié,
Tout blessé ; la rancune est un glaive oublié,
Il disparaît au fond de l'étang qui le rouille,
Puis il en sort terrible. Hélas, ceux qu'on verrouille,
dans la peine
et dans l'ombre
Ceux qu'on bâillonne, nus, dans l'abîme étagés,
Pris sous toutes les clefs de tous les préjugés,
Pleurent, sans jamais voir le ciel que l'aube azure ;
Leur grincement finit par être une morsure.
A qui le tort ?

Voilà des siècles qu'appuyés
L'un sur l'autre, et tirant de l'or des vanupieds,
Ce mendiant, l'autel, et ce pauvre, le trône,
Par tous les meurt-de-faim se font faire l'aumône
De force, et, s'embusquant au détour du chemin,
Ont au poing l'escopette et la sébile en main.
Cette société gothique, orgie et bagne,
Qui dépouille l'Irlande aussi bien que l'Espagne,
rongé,
Je l'accuse. Elle a tout vendu, tout brocanté,
Ciel juste ! je l'accuse. Elle a tout exploité,
Même la pauvreté, même la nudité[1] ;

Voici la seconde version :

Le bœuf meurtri se dresse et frappe à coups de corne ;
Elle a créé la foule inconsciente et morne,
Elle a jeté la haine et l'ombre dans les cœurs ;
Elle n'a rien laissé que l'instinct animal
Au sauvage caché dans la forêt du mal,
Elle l'oublie au fond de l'étang qui le rouille,
Puis il en sort terrible, armé, elle dépouille
Même la pauvreté, même la nudité ;
Le trône et l'autel sont une mendicité ;

[1] C'est par ce vers que la première version se relie à la seconde.

Dans ce feuillet, un ajouté rayé en marge donne cette suite aux deux premiers vers :

accablé,
Elle a tout opprimé, tout foulé, tout plié,
Tout blessé, la rancune est un glaive oublié,
Mais fatal, d'autant plus menaçant qu'il se rouille.
Il tombe dans l'étang des âmes, il s'y rouille.

Au bas du feuillet, les quatre derniers vers de cette période enchaînés à ce vers :

Au sauvage caché dans la forêt du mal;
Elle a Dieu pour fantôme et Satan pour ministre;
Hélas! elle a créé le dénûment sinistre
Qui fait tout sans penser, sans vouloir, sans savoir,
Et qui devient le crime, étant le désespoir.

On remarquera que ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux feuillets on ne trouve les quatre vers imprimés page 174, et commençant par :

Mais qu'on retrouve; hélas, la haine est une dette.

Ils ont été ajoutés sur les épreuves.

UNE NUIT À BRUXELLES.

Douze vers de cette pièce sont écrits au bas de la convocation suivante [1] :

MINISTÈRE DE LA JUSTICE.

Administration de la Sûreté publique et des Prisons.

Bruxelles, le 28 mai 1871.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien vous rendre en mon cabinet au Ministère de la Justice, rue Ducale, 2, ce soir, à huit heures.

L'administrateur,
(Signature illisible.)

EXPULSÉ DE BELGIQUE.

Sur les neuf feuillets que comporte la version définitive, trois seulement reconstituent le texte tel qu'il a été écrit de premier jet, jusqu'à :

Un monsieur Ribeaucourt m'appelle individu.

Suivons ces trois premiers feuillets sans tenir compte des intercalations; nous ferons précéder les vers cités de l'indication des pages où le lecteur les trouvera dans cette édition. Après le seizième vers le premier feuillet continue ainsi :

Page 181. Qu'il soit prince ou goujat, j'ai le très méchant goût [2]
vider, haillon et pourpre,
De tout jeter, goujat et prince, au même égout;

[1] Convocation relative à l'attaque nocturne de la veille. — [2] Premier feuillet.

J'ai manqué de bon sens à ce point d'oser dire
J'excuse l'ignorant; je ne crains pas de dire
Que la misère explique un accès de délire,
Qu'il ne faut point pousser les gens au désespoir[1],
Et que si des bandits font un crime bien noir
Le pauvre peuple en est juste aussi responsable
Que peut l'être d'un coup de vent le grain de sable.
Page 182. *Quand j'entends crier : Mort! frappez! sabrez! je vais...*

Le texte définitif suit, avec des intercalations en marge, jusqu'à ces vers :

Page 183. *Faible, à ceux qui sont forts j'ose jeter le gant;*
Je dis : Grâce! Pitié! Donc je suis un brigand.
Si je reste, l'état court des dangers, en somme.
Il faut vite jeter à la porte cet homme[2].
Doutez-vous que je sois un malfaiteur? Comment!
au peuple, au droit de l'homme,
Je crois à la raison, au peuple, au Dieu clément!
Page 184. *Au droit! Ces choses-là jamais ne se tolèrent!*
« Et, pour comble d'effroi, les animaux parlèrent. »
Un monsieur Ribeaucourt m'appelle individu.

Sur cette première version, Victor Hugo a opéré des remaniements, des développements en marge, il a en outre intercalé six feuillets, et la pièce, qui comptait au début 60 vers, en a gagné 100.

La moitié du second feuillet est rayée après le vingt-huitième vers; voici ce qu'on lit sous les ratures :

L'homme du peuple en est juste aussi responsable
Que peut l'être d'un coup de vent le grain de sable;
Qu'on a tort de changer les pauvres en forçats;
Et je flétris Cayenne et je maudis Mazas.

Suivent dix vers rayés aussi et recopiés au feuillet suivant.

JUIN.

UN JOUR, JE VIS LE SANG COULER DE TOUTES PARTS.

Dans la première version, les huit premiers vers étaient suivis de ceux-ci :

Qu'il faut savoir calmer les âmes par degrés;
Que des assassinats ne sont point réparés...

[1] Deuxième feuillet (devenu le quatrième). — [2] Troisième feuillet (devenu le septième).

Après avoir ajouté quatre vers en marge, Victor Hugo a tout rayé, puis tout recopié sur un feuillet placé en tête et dont les derniers vers sont aussi biffés; sous ces dernières ratures, nous relevons cette particularité : certains des vers rayés ici sont reportés ailleurs, un notamment qu'on trouve dans TOUTE LA LYRE :

Le présent est l'enclume où se fait l'avenir;
On voit en châtiments ses fautes reparaître.
Votre fureur revient sur vous et vous châtie,
Votre fureur revient sur vous et vous égorge.
La trace de l'effort que vous tentez pour être
La foudre qui sur vous tombe est de vous sortie.
Un innocent qu'on frappe est un bandit qu'on forge[1].
Rois et dieux, au-dessus de tout évènement,
Maîtres, rois, souverains, toujours, solidement,
Vous la retrouverez dans votre ecroulement.

LES FUSILLÉS.

Au troisième feuillet, huit vers et leurs variantes, plus un ajouté marginal, sont rayés après ce vers :

Tous devraient être d'aube et d'amour palpitants.
dans la saison de lumière et d'ivresse,
Eh bien, est-ce l'aurore, est-ce, en ce temps d'ivresse,
Non, ce n'est pas l'aurore en sa maison d'opale,
Ce qui devant leurs yeux
L'amour qui devant eux subitement se dresse?
Non, ce n'est pas l'amour qui vient, c'est la mort pâle;
C'est la nuit, c'est la mort qui vient
C'est le spectre pensif qui va les emmener.
Soit. Ils ne lui font pas l'honneur de s'étonner,
L'ombre du spectre était déjà dans leur pensée.
sans effroi
Ils entrent gravement dans l'heure malaisée.
Leur fosse dans leur cœur était toute creusee.
Viens, Mort!
Être avec nous, cela les étouffait.
s'en vont.
meurent.
Ils partent. Qu'est-ce donc que nous leur avions fait?

À CEUX QU'ON FOULE AUX PIEDS.

Au verso d'une page qui précède le manuscrit de cette pièce et qui contient le brouillon de trois vers employés ici, on lit cette note, biffée :

Tout le malheur de la situation vient de ceci : la guerre, en murant Paris, a isolé la France. La France, sans Paris, n'est plus la France. De là l'Assemblée, de là aussi la Commune. Deux mensonges *fantômes. La Commune n'est pas plus Paris que l'Assemblée n'est la France. Et*

[1] UN HOMME EST INNOCENT, SON VOISIN LE DÉNONCE. — TOUTE LA LYRE. (*La Pensée.*)

pourtant quelle triste chose! la Commune représente un principe : la vie locale, et l'Assemblé en représente un autre : la vie nationale. Seulement, dans l'Assemblée comme dans la Commune, on peut s'appuyer sur le principe, non sur les hommes. Les choix ont été funestes. Le hommes perdent le principe. Raison des deux côtés et tort des deux côtés. Pas de situatio plus inextricable.

JE NE VEUX CONDAMNER PERSONNE, Ô SOMBRE HISTOIRE!

Après le dixième vers vient ce passage rayé, puis transformé et développé en marge aux deux pages suivantes :

Les coupables, ce sont les faits. L'évènement
Laisse au fond de son gouffre entrevoir l'élément;
L'élément, noir jeu d'ombre au fond insubmersible.
De l'arc tendu là-haut nous sommes tous la cible.
Sa flèche tour à tour nous vise, le vainqueur
L'a dans l'esprit avant de l'avoir dans le cœur.

Le troisième de ces vers rayés est répété et rayé de nouveau au bas du cinquième feuillet, après ceci :

Je le dis, l'accusé pour moi, c'est l'élément.

Quatre vers encerclés au cinquième feuillet sont reportés au sixième.

Deux passages rayés au septième feuillet indiquent un ajouté important; voici comment la première version se présentait :

Non! va-t'en! — C'est pourquoi je tiens ma porte ouverte.

Quoi? faut-il donc trembler devant l'avenir? Certe,
Il faut songer. Trembler, non pas. Sachez ceci :
Cet horizon de tant d'entraves obscurci,
Ce rideau du destin par l'énigme épaissi,
Ces problèmes qu'un vent chasse et qu'un vent ramène,
Cet océan difforme où flotte l'âme humaine,
La vaste obscurité de tout le phénomène,
Ce monde en mal d'enfant ébauchant le chaos,
suspects
Ces idéals obscurs commençant en fléaux,
Toute cette épouvante, oui, c'est de l'espérance.
Le flot
L'onde de l'inconnu n'a qu'une transparence...

Entre les deux premiers vers, on en compte quarante-huit intercalés; entre l'avant-dernier et le dernier, Victor Hugo en a ajouté huit.

PARTICIPE PASSÉ DU VERBE TROPCHOIR...

Cette pièce, écrite sur deux feuillets de papier bleu quadrillé, était datée et finissait après ce vers :

Qu'est-ce que mon képi fait à ton chapelet?

Puis un feuillet de papier blanc donne les derniers vers, où l'on voit une rature après :

J'aime mieux un petit tambour comme Bara.
Écoute un peu ceci que de toi l'on dira :
Crois-moi, contente-toi de ceci qu'on dira :
Réfléchis à ceci que de toi l'on dira :

Après ces hésitations, Victor Hugo biffa ce vers et ses variantes, puis écrivit en marge le texte qu'on a lu page 222.

Enfin nous retrouvons, sur une feuille volante, ces deux vers inédits :

Ô Trochu, général in partibus, épée
Bénissante, dans l'eau du goupillon trempée.

LES INNOCENTS.

Les sept premiers vers sont ajoutés entre le titre et ce vers rayé :

Ils jasent. Georges rit. Je regarde ces têtes.

JUILLET.

LES DEUX VOIX.

Vers la fin de la première partie, *la Voix sage*, dix vers sont précédés d'une accolade et d'un point d'interrogation à partir de :

La gazette des fonds secrets de l'empereur...

La première partie a, du reste, été très remaniée, elle contient sous ses ratures beaucoup de variantes, que nous donnons plus loin.

LES INSULTEURS.

Ce manuscrit, dans la première version, n'a que quatorze vers; après le huitième commencent les ratures sous lesquelles on lit la fin telle qu'elle a été écrite d'abord :

L'éternel demi-dieu de porphyre, pensif,
Attend, laissant frémir le palmier convulsif,
Le moment de parler à l'aurore dans l'ombre;
Et le ver sous sa base et le mille-pieds sombre

N'ôte pas à Memnon formidable et vermeil
Cette sonorité qui répond au soleil.

LE PROCÈS À LA RÉVOLUTION.

Au bas du premier feuillet, deux vers barrés restent sans conclusion :

Le loup sent la forêt lui devenir hostile;
nénuphars malsains
Les blêmes nénuphars se ferment; le reptile

LES PAMPHLÉTAIRES D'ÉGLISE.

Le début, très travaillé, a été remanié deux fois et modifié encore sur les épreuves; le premier feuillet contient trois fragments de papier, dont deux ne sont qu'une copie annotée et corrigée par Victor Hugo. Voici le premier fragment :

Ils sont le prêtre, ils sont le reître, ils sont le scribe.
Pour la gloutonnerie et pour la diatribe,
Voyez, leur chair est faible et leur esprit est prompt.
Ils jettent au hasard et devant eux l'affront
Comme le goupillon jette de l'eau bénite.
La faulx sombre à leur gré ne va pas assez vite;
On les entend crier au bourreau : fainéant!
La mort leur semble avoir besoin d'un suppléant.

Sous ces huit vers vient la copie, un peu modifiée; puis quatre vers copiés et intercalés ici; nous les retrouverons plus loin dans le manuscrit.

Le second feuillet, qui porte dans un coin le titre adopté, est une mise au net des ébauches précédentes et ne donne pas l'intercalation indiquée plus haut.

Le cinquième feuillet commence par les quatre vers dont nous avons vu la copie à la première page, et qui ont été définitivement placés presque au début de la poésie[1]; ils s'enchaînent à un passage que ne donne aucune édition et que nous rétablissons ici :

Ils ont pour abonnés quiconque veut au Dieu
l'eau dans les mers, dans les volcans
Qui mit dans les mers l'onde et dans l'Etna le feu,
Et les astres dans l'ombre immense, être agréable.
Leur matière imposable et leur gent corvéable,
Ce sont dans les hameaux, dans les bois, dans les prés,
Ce sont des paysans qu'on a promus curés,
De pauvres paysans qu'on a promus curés,
Qui songent en lisant leur livre dans les prés,
Rêveurs dont Messaline admirerait les râbles.
Leurs intrigues étant pour nous indéchiffrables,
Nous les voyons s'ébattre au-dessus de Paris...

Le texte imprimé reprend ici, page 244.

[1] Voir p. 243, 3e, 4e, 5e et 6e vers.

Au haut du huitième feuillet, quatre vers rayés et développés plus bas ; voici ce qu'on lit sous les ratures :

Ils lui reprochent, quoi? la rupture des voiles;
Le lever successif de toutes ses étoiles,
Molière, Montesquieu, Voltaire, Mirabeau;
Ses crimes sont le vrai, le bien, le grand, le beau;

Ô CHARLES, JE TE SENS PRÈS DE MOI.

Cette pièce, écrite sur le même papier et dans le même rythme que la poésie intitulée : LE DEUIL (*Mars*), en devait être la suite; la première strophe, entièrement barrée et placée tout en haut du feuillet, sans espace libre pour le titre, est une variante des vers qu'on a lus page 132, et s'enchaîne tout naturellement à la première strophe de la seconde poésie ; voici, tel quel, avec ses ratures, le commencement de ce manuscrit :

je vous aime! tes nids
Vous deux qui me restez, je vis en vous.
Vivez, vivez, vous deux qui me restez! nos nids
Qu'il garde au moins les deux qui me restent! nos nids
Tombent, mais votre mère
Sont tombés, mais leur mère
Vous la vous
Les bénit dans sa mort sombre, et je les bénis,
la
Moi, dans ma vie amère!

Vis toi-même, ô mon Charle! Oh! renais!
Ô Charles! tu revis toi-même.
Ô Charles, je te sens près de moi. Doux martyr...

Suit le texte publié page 248, et les variantes page 354. Quand Victor Hugo a décidé de séparer ces vers en deux poésies, il a intercalé le titre provisoire : *Georges et Jeanne*, entre la première et la seconde strophe.

DE TOUT CECI, DU GOUFFRE OBSCUR, DU FATAL SORT...

Les divisions ont remplacé les astérisques qu'on voit sur le manuscrit; la deuxième division devait d'abord finir à ce vers :

Tu réponds à leurs coups en les couvrant d'étoiles.

Mais l'astérisque est barré et trois vers sont ajoutés au bas du feuillet; la page suivante présente cette disposition :

Las de marcher, je viens m'asseoir sous un érable.

III

saint
— Oh! pensais-je, ce peuple est grand et vénérable.

Puis, après avoir rayé ces deux vers, Victor Hugo écrit au feuillet précédent les deux vers définitifs.

Après le huitième vers de la quatrième division, un passage encerclé, avec des blancs ménagés pour les rimes manquantes; en marge, deux mots : *à compléter.* Reproduisons, telle quelle, cette ébauche :

A compléter.

Oui, malgré
Qu'importe les rieurs sinistres! Tout est bien (?)
rien
doute
mais si de dehors on écoute
En cette ombre murée où ne luit nul flambeau,
En cette obscurité qu'on prend pour un tombeau,
On entend vaguement le chant d'une âme immense.

C'est quelque chose d'âpre et de grand qui commence.

On retrouve, textuellement reproduits, ces vers à la fin de la période, page 255.

On lit, à la page suivante, six vers, rayés ici, et employés dans la poésie : AUX INSULTEURS; voici le premier de ces six vers :

Qu'importe au chêne l'eau stagnante où ses pieds trempent!

La fin a été très remaniée; elle était condensée d'abord en quatre, puis en six vers; elle a été rayée, enfin développée et mise au net sur un dernier feuillet.

TERRE ET CIEUX! SI LE MAL RÉGNAIT, SI TOUT N'ÉTAIT...

Après le trentième vers, nous lisons sous les ratures deux vers qui terminent la page et qui restent sans conclusion :

Non. La réalité, c'est un paiement sublime [1].
Donc, ce qu'a fait Numance et ce qu'a fait Solime...

Le feuillet suivant commence par cinq vers rayés, dont quatre ont été employés dans la quatrième pièce du mois de janvier (*Non, non, non! Quoi! ce roi de Prusse suffirait!*) :

Paris est du progrès toute la réussite.
grossir son ténébreux Cocyte,
rouler vers nous
Dût tout le Nord jeter sur lui son noir Cocyte,

[1] On retrouve ce vers dans la dernière période de la pièce.

Dût ce flot de passants l'engloutir aujourd'hui,
Les siècles sont pour lui si l'heure est contre lui.
Il ne périra point. Paris, grande vedette...

DANS L'OMBRE.

Cette pièce est datée 1853 ; écrite après la publication des *Châtiments*, elle n'avait trouvé place dans aucun des recueils publiés depuis ; elle formait tout naturellement la conclusion de *l'Année terrible*, et, sans y changer un mot, Victor Hugo s'en est servi pour clore son livre.

II. VARIANTES ET VERS INÉDITS.

LES 7,500,000 OUI.

Quant à la flatterie à la foule, non pas!
terre et les passants,
Page 9. Quant à flatter la foule, ô mon esprit, non pas!

La foule passe, crie, appelle, pleure, fuit;
la plus douce;
Versons sur ses douleurs la pitié fraternelle.
prend la foule et la pousse,
Mais quand vient l'heure où Dieu la soulève et la pousse,
Mais quand elle se lève, ayant la force en elle,
d'un tel jour,
On doit à la grandeur de la foule, au péril,
Au saint triomphe, au droit, un langage viril;
va régner
Puisqu'elle est la maîtresse, il sied qu'on lui rappelle
Les lois d'en haut que l'âme au fond des cieux épelle,
intègres,
austères,
Les principes sacrés, absolus, rayonnants...

Dante grondait. L'esprit des penseurs redoutables,
austère,
Grave, orageux, pareil au mystérieux vent
Soufflant du ciel profond dans le désert mouvant
Où comme un grand vaisseau la Pyramide sombre
Où Babel a péri
Où Thèbes s'engloutit comme un vaisseau qui sombre...

douloureuse et farouche
Page 10. La foule, cette grande et fatale orpheline...

Quand sur son piédestal, tombeau qu'il galvanise,
le bronze,
Quand Manin, réveillant les tombes, galvanise

Manin fait flamboyer le lion de Venise
pensif
Page 10. Ce vieux dormeur d'airain, le lion de Venise...

Et fait subitement flamboyer à côté
ce volcan, l'immense
De l'Etna ton cratère, ô sainte Liberté!

Tout un peuple égaré ne pèse
Page 11. Un monde, s'il a tort, ne pèse pas un juste;
une folle mer
Tout un océan fou bat en vain un grand cœur.
Le nombre, masse
O multitude, obscure et facile au vainqueur,
Souvent rit des martyrs et trahit les apôtres;
Tu te trahis toi-même et souvent
Dans l'instinct bestial trop souvent tu te vautres,
Et le droit n'est pas là;
Et nous te résistons! Nous ne voulons, nous autres,
Hampden *Caton*
Ayant Danton pour père et Hampden pour aïeul...

Page 12. Elle attend au passage Aristide, Jésus,
Colomb, Campanella,
Zénon, Bruno, Colomb, Jeanne, et crache dessus.

Le peuple souverain de lui-même, et chacun
voilà la solution sainte
Son propre roi; c'est là le droit. Rien ne l'entame.
Quoi! l'homme que voilà, qui passe, aurait mon âme!
Honte! il pourrait demain, par un vote hébété,
amoindrir, donner, vendre
Prendre, prostituer, vendre ma liberté!

Qui donc s'est figuré que le premier venu
Avait droit sur mon droit! Qu'il fallait que je prisse
volonté,
Pour joug sa fantaisie,
Sa bassesse pour joug, pour règle son caprice!

le passant, parlons-en!
Ah! le premier venu, bourgeois ou paysan,
Il contient un héros doublé d'un courtisan.
L'un égoïste et l'autre aveugle, parlons-en!

Il ne se souvient plus des morts qu'il adora
Page 13. Son cœur mort ne bat plus aux noms qu'il adora.
Naguère il restaurait les vieux cultes, les bustes
De ses héros tombés, de ses aïeux robustes,
Thémistocle
Thraséas
Régulus
Phocion expiré, Lycurgue enseveli,

Danton
Zénon
Milton
Page 13. Riego mort, et voyez maintenant quel oubli!
noble
grand, et l'oublie,
Il fut pur, et s'en lave; il fut saint, et l'ignore...

saints progrès
Jadis des fiers combats il a joué le jeu;
Duperie. Il fut grand, et s'en méprise un peu.
Triste corbeau honteux d'avoir été le cygne,
Il fut le chant énorme, il devient l'ironie.
Il est sa propre insulte et sa propre ironie.
s'indigne
Il est si bien esclave à présent qu'il renie,
De ses hauts faits passés, perdus
Indigné, son passé, perdu dans la vapeur,
S'il pense à son audace ancienne,
Et quant à sa bravouve ancienne, il en a peur.

Page 14. La foule a disparu, mais le penseur demeure,
C'est assez. Dieu fera revenir la grande heure.
C'est assez pour que tout germe et que rien ne meure.

puissant, heureux, sacré?
Qu'importe le méchant heureux, fier, vénéré?

vérite
Rome, la liberté va vivre aux catacombes...

fièrement
Comme ils ont chastement quitté la terre indigne!
s'envole l'aigle
Ainsi fuit la colombe, ainsi plane le cygne,
le lion sort de l'antre
Ainsi l'aigle s'en va du marais des serpents,
leur noble exemple
Léguant l'exemple à tous, aux méchants, aux rampants,
lâchetés sans nombre
A l'égoïsme, au crime, aux lâches cœurs pleins d'ombre..

faire un pas en
Page 15. Quand on ne sait s'il faut avancer plus avant,
Quand de pas un esprit pas un cri ne s'élance
pas un cri de pas une âme
Quand pas un cri du fond des masses ne s'élance,
vaste et lourd
Quand l'univers n'est plus qu'un doute et qu'un silence,
Qui semble refuser, qui renonce à vouloir,
Quand rien ne semble plus témoigner ni vouloir,
Celui qui dans l'enceinte où sont les noirs fossés,
Celui qui, des cercueils suivant le sentier noir,
Ira chercher quelqu'un de ces purs trépassés
Ira chercher ces morts dans leur asile austère,
Et qui se collera l'oreille contre terre,

IMPRIMERIE NATIONALE

Et qui se collera l'oreille contre terre,
Page 15. Et qui demandera : faut-il croire, ombre austère?...

Les cloaques blanchis
Cela blanchit l'égout masquant ses bouches viles...

lugubre au drap du sépulcre
Page 16. Voile froid de la terre au suaire pareil...

AOÛT.

SEDAN.

I

Le châtiment, cet œil lointain
Page 21. Le grand regard d'en haut lointain et formidable,
Qui ne quitte jamais le crime, était sur lui;
le coupable, affreux, morne, ébloui,
Dieu poussa ce tyran, larve et spectre aujourd'hui...

faux Charles-Quint, *faux*
Page 22. Joseph, pseudo-César, Wilhelm, piètre Attila...

Tenant Paris, je tiens le cœur du
Page 23. En avant! J'ai Paris, donc j'ai le genre humain.

II

Que Pline aille au Vésuve, Empédocle à l'Etna,
la fournaise
ces brasiers
C'est que dans le cratère une aube rayonna...

III

foudroyé
Le titan lapidé
Page 24. Satan précipité demeure grandiose;
La chute peut garder
Son écrasement garde un air d'apothéose...

l'homme reçût la suprême
Page 25. Pour que le genre humain reçût une leçon,
qu'il
Pour qu'on eût le mépris ayant eu le frisson,
il vît
Pour qu'après l'épopée on eût la parodie,
Et qu'il pût constater
Et pour que nous vissions ce qu'une tragédie

Contient d'abjection,
Page 25. Peut contenir d'horreur, de cendre et néant...

l'horreur
l'affront
Et qu'il eût à jamais le deuil pour piédestal...

reçu par l'ombre
Page 26. Et que César, flairé des chiens avec dégoût...

V

énorme
Page 27. La lutte était farouche. Un carnage effréné
Enivrait les soldats aux prunelles
Donnait aux combattants des prunelles de braise;
heurtait
cassait
Le fusil Chassepot bravait le fusil Dreyse...

bonnes
Et la mort admirait ces sombres travailleuses.
Et les corbeaux suivaient des yeux ces travailleuses.
Les corbeaux se montraient de loin ces travailleuses.

devoir
Tandis que du destin subissant le décret,
agonisait,
râlait, expirait, exterminait,
Page 28. Tout saignait, combattait, résistait ou mourait...

VI

Valmy, Wagram,
Ulm, Austerlitz,
Jemmape, Hohenlinden, Lodi, Wagram, Eylau...

SEPTEMBRE.

I. CHOIX ENTRE LES DEUX NATIONS.

splendide
suprême
Page 29. Clarté hautaine au fond ténébreux de l'Europe,
Germanie,
Allemagne, une gloire étrange t'enveloppe
Une gloire âpre, informe, immense, t'enveloppe...

l'univers
le monde t'admire,
Et les peuples t'ont vue, ô guerrière féconde,
Quand, rebelle aux deux jougs qui pesaient
Rebelle au double joug qui pèse sur le monde...

Le blond fils de la Saxe est fier sous l'aigle noir
Page 30. Le hameau dort, groupé sous l'aile du manoir...

appuyé
Comme un temple exhaussé sur des piliers étranges,
L'Allemagne est debout sur vingt siècles hideux,
beauté, leur chaos,
Et sa splendeur, qui sort de leurs ombres, vient d'eux.
géants
Elle a plus de héros que l'Athos n'a de cimes.
La Teutonie, au seuil des nuages sublimes
Où les jours et les nuits se mêlent, apparaît
Où l'étoile est mêlée à la foudre, apparaît.

II. À PRINCE, PRINCE ET DEMI.

Moloch
Page 32. L'enfer veut un laurier, la mort veut une offrande;
Ces deux rois ont juré d'éteindre le soleil;
monde
Le sang du globe va couler, vaste et vermeil,
Les glaives empliront le tombeau de leurs gerbes;
Et les hommes seront fauchés comme des herbes...

abordant
insultant
Qu'importe ce batave attaquant ce borusse!
lutter
passer
Laissons faire les rois; ensuite Dieu viendra.

Béhémoth
Nous rêvions Apollon contre Léviathan;
fiers,
Nous rêvions, se heurtant, beaux,
Nous nous imaginions l'ombre en pleine démence;
Terribles,
Nous heurtions, dans l'horreur d'une querelle immense...

venir
Page 33. Les victoires voler comme des hirondelles
Allant à la justice, à la raison, au droit,
Et, comme l'oiseau court à son nid, aller droit
au vrai, comme à leur toit;
A la France, au progrès, à la justice, au droit;
sanglant
Nous croyions assister au choc fatal des trônes...

La Querelle, la Mort, la Nuit, ces
La Colère, la Force et la Nuit, noirs portiers...

Et nous avions l'horreur auguste de la gloire,
Tout à coup, au moment où nous craignions la gloire
Et pensifs, croyant voir venir vers nous la gloire,
Des chocs où succombaient
Les chocs comme en ont vu les hommes de la Loire,

Les grands glaives,
Les glaives de Hanau,
Page 33. Wagram tonnant, Leipsick magnifique et hideux,
Azincourt, Waterloo, Rosbach,
Lutzen
Et nous craignions Nemrod, César,
Cyrus, Sennachérib, César, Frédéric Deux,
Le Prince Noir,
Et la Victoire, au lieu de ces sombres approches,
Déjà tout frémissants
Déjà presque éblouis
Nemrod, nous frémissions de ces sombres approches... —
Nous sentons une main se glisser dans nos poches
Tout à coup nous sentons une main dans nos poches.

Noirceur
Ombre de la forêt. Nuit. Surprise. Arrêtez!
Minuit.
C'est le hallier. La nuit. L'embuscade.
Page 34. Cris dans l'ombre. Surprise, embuscade. Arrêtez!
Embûche. Et le bois sombre
Tout s'éclaire; et le bois offre de tous côtés
Sa claire-voie où brille une lumière rouge.
Sus! on casse la tête à tous si quelqu'un bouge.
Silence. Pas un mot. Rien. Personne debout!
La face contre terre et personne debout!
Et maintenant donnez votre argent — donnez tout.
et la honte
Ayez la rage au cœur, la rougeur à la joue,
Qu'il vous plaise ou non d'être à genoux dans la boue,
Soit. Mais restez à terre! et l'on vous couche en joue
Qu'importe! et l'on vous fouille, et l'on vous couche en joue.

Que faire? qui n'est pas le plus fort se soumet.
Et pendant que, le front par terre, on se soumet,
On obéit, on songe aux pays qu'on nommait
On songe à ces pays que jadis on nommait...

Nous qui ne sommes point experts en trahisons,
Nous point initiés aux fauves trahisons,
Nous point initiés aux pièges,
Nous rêveurs, ignorants des pièges, nous profanes
Nous ignorants dans l'art de régner, nous profanes,
avait fait
Que Cartouche faisait la guerre à Schinderhannes.

V. À PETITE JEANNE.

Page 37. Ces deux êtres pour vous à cette heure première
pensée
Sont toute la caresse et toute la lumière,
Eux seuls sont tout pour vous, et c'est juste
Eux deux, eux seuls, ô Jeanne; et c'est juste, et je suis,
Et j'existe, humble aïeul, parce que je vous suis;
Car vous montez, *descends*
Et vous venez, et moi je m'en vais; et j'adore,

Page 38. N'ayant droit qu'à la nuit, votre droit à l'aurore.
doux
heureux
Votre blond frère George et vous, vous suffisez
j'entends vos voix,
A mon âme, et je vois vos jeux, et c'est assez...

OCTOBRE.

II. *ET VOILÀ DONC LES JOURS TRAGIQUES REVENUS!*

dans l'ombre où se cache la Cause,
Page 41. Vous qui fîtes, esprits sur qui l'aigle se pose...

Ils traînent après eux
au combat
Ils poussent sur Paris les sept peuples saxons.

Chacun a pour bannière et cimier une espèce
Chacun de ces rois prend pour emblême une espèce
De monstre
De bête fauve et fait luire à son morion
âpre
La chimère d'un rude et morne alérion,
Ou d'un lion sinistre agitant sa crinière
Ou quelque impur dragon agitant sa crinière...

subis
Page 42. Et comme s'il disait : Peuple! contemple en moi
dont demain tu te feras un roi
Le monstre avec lequel tu fais ensuite un roi!

mitraillant
garrotant
Ils sont là, menaçant Paris. Ils le punissent.
Ville
De quoi? d'être la France et d'être l'univers,
Et de luire, éclairant
Le phare, et d'éclairer
De briller au-dessus des gouffres entr'ouverts,
D'être le centre ardent des âmes, la poignée
D'être un bras de géant tenant une poignée
la terre
De rayons, dont l'Europe est à jamais baignée...

fausses
Ils suivent dans la nuit toutes les sombres gloires,
Nemrod, Sennachérib, Cyrus
Page 43. Caïn, Nemrod, Rhamsès, Cyrus, Gengis, Timour.

C'est d'être tout-puissants, et que tous leurs instincts,
Soient allumés pour l'ombre et pour l'aurore éteints.
Allumés pour l'enfer, soient pour le ciel éteints.

SEPT. LE CHIFFRE DU MAL. LE NOMBRE OÙ DIEU RAMÈNE...

Page 44. Sept. Le chiffre du mal. Le nombre où Dieu ramène,
impur
cercle affreux
Comme en un vil cachot, toute la faute humaine.

La nuit donne l'assaut à la lumière. Un cri
S'est entendu dans l'ombre, et la mort blême a ri.
Sort de l'astre en détresse, et le néant a ri.

profonds regards
Tous les yeux inconnus ouverts dans l'infini
le soleil
l'enfer monte et l'astre ardent se voile
S'étonnent; qu'est-ce donc? Quoi! la clarté se voile!

Mais c'en est fait. La guerre énorme
C'en est fait. La bataille infâme est commencée.

NOVEMBRE.

DU HAUT DE LA MURAILLE DE PARIS À LA NUIT TOMBANTE.

(*Autre titre : En errant sur la muraille de Paris.*)

III. À TOUS CES PRINCES.

C'est une guerre peu digne
Page 50. Rois, la guerre n'est pas digne de l'épopée
Que celle qui vit d'ombre et de ruse, et qui met
Lorsqu'elle est espionne et traître, et qu'elle met
au pillage
Une cocarde au vol, à la fraude un plumet!
et même
Guillaume est empereur, Bismarck est trabucaire...

Ni l'âme, ni le cœur,
La nudité, le lit, et la haine à jamais.

Fauchez le genre humain
Moissonnez les vivants comme un champ de blé mûr,
l'outrage
bombe
Cernez Paris, jetez la flamme à ce grand mur...

A tout ce fier tumulte
A ce bruit triomphal il manque quelque chose.

IV. BANCROFT.

Quoi? l'affront?
Quoi? Bancroft? Son dédain
Insultez. Son dédain
effrayant
Page 52. Son tragique dédain va jusqu'à l'ignorance.
Elle est; elle ne sait
Elle existe, et ne sait ce que dit d'elle un tas
De gueux dans les palais
D'inconnus, chez les rois ou dans les galetas.

Elle médite, à peine attentive aux tempêtes,
Elle fait face au gouffre, aux éclairs, aux tempêtes,
Elle n'aperçoit pas, dans ses deuils ou ses fêtes,
Et ne s'informe point de l'ombre que vous êtes.
L'espèce d'ombre obscure et vague que vous êtes.

VIII. *QU'ON NE S'Y TROMPE PAS, JE N'AI JAMAIS CACHÉ...*

Page 58. Et qu'on voit le néant des rois, et qu'on résiste
A l'incompréhensible avec un cœur
Et qu'on lutte et qu'on marche avec un cœur moins triste...

Certe, et j'ai l'œil fixé sur l'idéal profond
Certe, et j'observe, ému, le mystère profond,
Certes, je suis courbé sous l'infini profond...

IX. À L'ÉVÊQUE QUI M'APPELLE ATHÉE.

De Maistre approuve, que Nonotte,
Page 59. Dieu vengeur, que Garasse enregistre, qu'annote
Patouillet et l'abbé Pluche prennent en note,
L'abbé Pluche en Sorbonne et qu'approuve Nonotte...

Page 60. Toutes les fois qu'elle est sublime, et qu'elle va
Au martyre, cherchant ce que Jésus trouva
Où s'envola Socrate, où Jésus arriva...

X. À L'ENFANT MALADE PENDANT LE SIÈGE.

(*Autre titre : En la voyant malade.*)

où tout passe, où tout change,
Page 62. Je croirai qu'en ce monde où le suaire au lange
Où tout doit retourner
Parfois peut confiner...

DÉCEMBRE.

VISION SOMBRE! UN PEUPLE EN ASSASSINE UN AUTRE!

C'eſt un ſpectacle; *dévalise*
Page 66. Vision sombre! un peuple en assassine un autre!

Le menhir, bloc de pierre informe et plein de voix
Le même autel de pierre, étrange et plein de voix,
dans l'âpre horreur
Faisait agenouiller sur l'herbe, au fond des bois...

III. LE MESSAGE DE GRANT.

(*Autre titre : Trahison inattendue.*)

Peuple, à tous les progrès héroïques enclin,
Page 67. Ainsi, peuple aux efforts prodigieux enclin,
Lincoln
Jackson
Monroë
Ainsi, terre de Penn, de Fulton, de Franklin...

Vouloir par ce flot lourd et noir
Trahison! par Berlin vouloir Paris détruit!

Ceux qui virent jadis venir sur sa frégate
Est-ce donc pour cela que vint sur sa frégate
amenant par la main Rochambeau,
Lafayette donnant la main à Rochambeau!
Qu'eſt-ce qu'ils vont penser au fond de leur tombeau!
Quand l'obscurité monte, éteindre le flambeau!

sous les arbres
Que le huron qu'on voit dans les taillis ramper,
Page 68. Que le sauvage, fait pour guetter et ramper,
Dans l'antre où le serpent sonore vient ramper,
de l'antre où l'aſpic sonore vient ramper,
du hallier qui voit
Fils de l'antre où l'on voit le crotale ramper,
Que le huron, orné de couteaux à scalper...

l'Amérique
Qu'il livre sa patrie auguste à l'empereur,
l'accouple
Qu'il la mêle aux tyrans, au meurtre, à l'horreur,
Que sous ce flot sanglant et lourd
Qu'en ce triomphe horrible et sombre il la submerge,
Que dans ce lit d'opprobre il couche cette vierge,
Qu'il l'attelle, indignée, à ce monſtrueux char,
Qu'il montre à l'univers, sur un immonde char,

L'Amérique liée au talon
Qu'il lui fasse baiser la botte
Page 68. L'Amérique baisant le talon de César...

Cela heurte et réveille, au fond des catacombes,
Cela remue, au fond des pâles catacombes,
Les pâles ossements de tous les fiers vaincus,
Les os des fiers vainqueurs et des puissants vaincus!
Et Kosciusko dans l'ombre en parle à Spartacus!
Kosciusko frémissant réveille Spartacus...

Oh! l'Amérique sait, dans sa grandeur suprême,
Indigne-toi, grand peuple. Ô nation suprême,
De quel cœur filial je l'admire et je l'aime.
Tu sais de quel cœur tendre et filial je t'aime.
Oh! je la plains. Je pleure. Abominable affront!
Amérique, je pleure. Oh! douloureux affront!

IV. AU CANON LE *V. H.*

athlète
ô mon fils
Page 70. Ô canon, ô tonnerre, ô guerrier redouté...

le progrès
Page 71. Puisque vers le grand but où Dieu clément nous mène,
J'ai, triste ou souriant, toujours le doigt levé,
rêveur par la lutte
Puisque j'ai, moi, songeur par les deuils éprouvé...

l'unique
seule
Car l'idéal sublime est la grande patrie...

Et qui garde la France assure l'avenir
Et défendre Paris, c'est garder l'avenir.
détruit abolit
Et qui combat la France attaque l'avenir...

PRUSSIENNES.
VANDALES.
V. PROUESSES BORUSSES.

On grossit la conquête avec l'escroquerie
Page 72. La conquête avouant sa sœur l'escroquerie,
En raillant doucement l'honneur qui se récrie,
l'Europe se récrie,
l'honneur indigné crie,
C'est un progrès. En vain la conscience crie...

Peuple forban, d'un monde on tenta l'abordage.
On est pirate, on prend un monde à l'abordage.
de la Banque
Page 73. Pirates, d'une banque on a fait l'abordage;

efface *ruse,*
éclipse *crime,*
Page 73. On copie en rapine, en fraude, en brigandage...

On supprime l'honneur et le droit aux abois
aux pieds l'honneur et le droit
On foule sous ses pieds le scrupule aux abois...

VI. LES FORTS.

en vain
sourd
Page 74. Le crépuscule lourd s'abat sur nous, masquant
brume
Dans son silence un piège et dans sa paix un camp;
La Prusse est à son poste, et glisse,
Mais en vain l'ennemi serpente et nous enlace...

L'engourdissement vague et murmurant
Les mille toits d'où sort le murmure du rêve...

C'est qu'ils ont entendu des pas noirs et confus,
loin, dans l'horizon confus,
Page 75. Ce sont eux. C'est qu'au fond des espaces confus,
C'est qu'ils ont vu passer de sinistres affûts,
cheminer
défiler
Ils ont vu se grouper de sinistres affûts;
Et des bois effarés sortir quelque chouette,
C'est qu'ils ont des canons surpris la silhouette;
C'est qu'ils ont des mortiers guetté la silhouette,
C'est que, dans quelque bois d'où s'enfuit la chouette,
Et des glissements d'ombre aux lisières d'un champ,
C'est qu'un fourmillement remue au bord
Ils viennent d'entrevoir là-bas, au bord d'un champ,
C'est qu'ils ont entrevu
Le fourmillement noir des bataillons marchant;
à l'horizon
des yeux de tigre épars au loin flamboient
C'est que dans les halliers des yeux traîtres flamboient.

VII. À LA FRANCE.

(*Titre primitif : A* MA MÈRE.)

Page 76. Là c'est un soldat, là c'est un juge, un tribun,
du levant, du nord, du sud,
européen, américain,
Un prêtre, l'un du nord, l'autre du sud; pas un
Que ta lente agonie, hélas!
Que ton sang, à grands flots versés, ne satisfasse.

Tu fus grande, Italie, et tu dois
L'Italie était grande; elle doit l'être encor.
Sois ma sœur!
Je le veux! — Tu donnas à celle-ci ton or...

Se déclarer ingrats, c'est s'avouer petits.
Se montrer ingrats, c'est se déclarer petits.
Page 76. Ah! se montrer ingrats, c'est se prouver petits.
c'est à qui te reniera.
N'importe! pas un d'eux ne te connaît. Leur foule...

Pourtant l'oppression, sans toi, n'a plus d'obstacle;
Leur pitié plaint tes fils que la fortune amère
saigner
Mais qu'importe! te voir mourir est un spectacle.
Condamne à la rougeur de t'avouer pour mère.
On bat des mains. Régnez, tyrans! bourreaux, frappez!
Tu ne peux pas mourir, c'est le regret qu'on a.
Deux de tes membres sont par la hache coupés.
Tu penches dans la nuit ton front qui rayonna.
Page 77. L'aigle de l'ombre est là qui te mange le foie;
Toute la terre admire et contemple avec joie
L'univers te renie et regarde avec joie
C'est à qui reniera la vaincue; et la joie
Ces
Des rois pillards, pareils aux bandits des Adrets,
Qui te tiennent, sanglante et pâle...
Qui t'insultent, muette et pâle...
Charme l'Europe et plaît au monde... Ah! je voudrais...

IX. À QUI LA VICTOIRE DÉFINITIVE?

murs monstrueux, Dieu
Page 79. A travers les rois, l'aube invincible pénètre;
Dieu, c'est la Vérité; Dieu, c'est la Liberté.
L'aube, c'est la Justice et c'est la Liberté.

Page 80. Ainsi la masse écoute et songe, ainsi s'émeut,
Quand mai des rameaux noirs vient desserrer le nœud,
pousses
Quand la sève entre et court dans les branches nouvelles,
L'arbre profond,
Le grand chêne, tuteur des nids, père des ailes.
L'arbre qu'emplissait l'ombre et qu'empliront les ailes.

Ah! délivrez-vous donc, nous vous en défions,
De l'exemple donné par la France à la terre!
Allemands, de Pascal, de Danton, de Voltaire!

qui marche
De la création maîtresse obscurément,
foulant aux pieds la démence
Du vrai démuselant l'ignorance sauvage...

De l'avenir, qu'emplit la Marseillaise en feu,
De la vérité, vraie à toute heure, en tout lieu...

Tenez, nous vous plaignons et nous vous ferons vivre.
Ah! l'assassiné sauve et l'enchaîné délivre!
Page 81. Hélas! vous tuez ceux par qui vous devez vivre!
ces combats dont votre orgueil s'enivre!
Qu'importe la fanfare enflant sa voix de cuivre!

D'être désormais bons et doux,
Page 82. De tendre aux nations la main, et de n'avoir...

Quand vous frissonnerez, tout couverts des entailles
Page 83. Quand, tout ceci passé, vous verrez les entailles
Monstrueuses que font aux peuples les batailles,
Qu'auront faites sur nous et sur vous les batailles...

JANVIER.

I. PREMIER JANVIER.

Et que son destin sombre eut
Page 85. Qu'il eut fort peu de joie et beaucoup d'envieux...

mécontents et moroses,
Qu'il n'avait pas de mots bourrus ni d'airs moroses,
Qu'il est mort, nous laissant
Et qu'il nous a quittés dans la saison des roses,
riait,
Qu'il est mort, que c'était un bonhomme clément...

II. LETTRE À UNE FEMME.

La foule murmurante abonde
Page 86. Un grand murmure sombre abonde au coin des rues,
On cherche à l'horizon les clartés disparues.
C'est la foule; tantôt ce sont des voix bourrues...

IV. *NON, NON, NON! QUOI! CE ROI DE PRUSSE SUFFIRAIT!*

ce travail, cet effort, ce secret,
Page 90. Quoi! Paris, ce lieu saint, cette cité forêt,
sonore
Cette habitation énorme des idées...

ayant l'aube aux pointes de ses mâts,
Ce navire idéal aux invisibles mâts,
son progrès
Paris, et sa moisson qu'il fauche et qu'il émonde...

Ô nations, Paris est votre réussite.
Page 90. Paris est du progrès toute la réussite.
Dût tout le nord rouler sur lui
Qu'importe que le nord roule son noir Cocyte,
Dût ce flot de passants l'engloutir aujourd'hui
Et qu'un flot de passants le submerge aujourd'hui...

Dans l'orage qui gronde,
Il ne périra pas. Quand la tempête gronde,
Ô mes amis, je sens grandir ma foi profonde
Mes amis, je me sens une foi plus profonde;
mon âme
Page 91. Je sens dans l'ouragan le devoir rayonner,
droit
Et l'affirmation du vrai s'enraciner.

V. SOMMATION.

D'ailleurs, a-t-on besoin de remorquer
Page 92. Vous croyez-vous de force à remorquer la sphère
Radieuse
Qui, superbe, impossible à garder en prison,
Qui se lève
Sort de l'ombre au-dessus du sinistre horizon?

Laissez la France, énorme étoile échevelée,
Des ouragans hideux dissiper la mêlée,
clarté insensée,
lumière effrayante,
Et combattre, et, splendeur irritée, astre épars,
Déesse, faire face
Géante, tenir tête aux rois de toutes parts,
Vider son carquois d'or sur tous ces Schinderhannes,
Et secouer sa flamme
Secouer sa crinière ardente, et dans leurs crânes...

France
Laissez Paris, laissez cette cité sublime,
Page 93. Ah! laissez cette France, espèce d'incendie
Espèce d'incendie envolé sur l'abîme,
Dont la flamme indomptable est par les vents grandie,
Grandir et triompher, chasser l'ombre qui fuit,
Rugir, cribler d'éclairs la brume qui s'enfuit,
Et faire repentir ces princes de la nuit
D'être venus jeter sur le volcan solaire
bave
haine
Leur fange, et d'avoir mis la lumière en colère!
Pour ces rois, nains obscurs, ténébreux,
L'aube, pour ces rois vils, difformes, teints de sang,
L'aube est
Devient épouvantable en s'épanouissant...

VI. UNE BOMBE AUX FEUILLANTINES.

Page 95. Toi, crime, toi, ruine et deuil, toi qui te nommes
bataille
Vengeance, guet-apens *massacre,*
Haine, effroi, guet-apens, carnage, horreur, courroux...

Bourgeon d'airain d'où sort une rose de flamme,
Fleur de bronze éclatée en pétales de flamme...

à ses yeux, pareille au lys qui s'ouvre,
Page 96. L'aube ouvrant sa corolle à ses regards a lui...

Ô souvenirs! printemps, rayons, parfums, colombes!
Ô l'ineffable aurore où volaient des colombes!

VII. LE PIGEON.

Page 97. Il vole, il a son but, il veut, il cherche, il passe,
Sans voir les prés, les bois, les fleuves, les maisons,
Reconnaissant d'en haut fleuves, arbres, buissons...

tremblante,
Page 98. Sous sa plume humble et frêle, il a les noirs tambours,
les assauts, les batailles, le gouffre,
Les clairons, la mitraille éclatant par volées,
L'Allemagne qui frappe et la France qui souffre,
La France et l'Allemagne éperdument mêlées,
L'homme à son vol lié,
La bataille, l'assaut, les vaincus, les vainqueurs,

Oh! qu'est-ce que c'est donc que l'Inconnu qui fait
Percer
Grandir
Passer
Germer l'arbre à travers
Croître un germe malgré le roc qui l'étouffait;
mêlant les rayons, les souffles et les ondes,
maître des soleils, des feux, des vents, des ondes,
créant et mêlant les feux, les vents
Qui tenant, maniant, mêlant les vents, les ondes...

guerre,
haine,
Et qui, puisqu'il permet la faute, la misère...

Qui dépense en fumée obscure les Etnas,
Qui n'a l'air de savoir que faire de l'amas
Qui tolère la guerre et les assassinats,
Des neiges, et de l'urne obscure des frimas
Pour créer ce néant, un roi;
Toujours prête à noyer les cieux; qui parfois semble...

X. APRÈS LES VICTOIRES DE BAPAUME, DE DIJON ET DE VILLERSEXEL.

(*Autres titres :* LA REVANCHE. — PLURIEL RARE. — APRÈS BAPAUME.)

XIII. CAPITULATION.

Peuple, ainsi les cités les plus fières
Page 108. Ainsi les nations les plus grandes chavirent!
douleurs
grandeurs servirent!
C'est à l'avortement que tes travaux servirent,
Tu frémis. Tu dis :
Ô peuple! et tu dis : Quoi! pour cela nous restions...

C'est pour cela qu'on a lutté, creusé des mines,
Bâti des forts,
Rompu des ponts, bravé la peste et les famines,
L'ombre, et rongé l'ennui comme un cheval son mors,
Fait des fossés, planté des pieux, bâti des forts...

de courage,
d'héroïsme,
Cieux profonds! après tant d'épreuves, après tant...

FÉVRIER.

III. PHILOSOPHIE DES SACRES ET DES COURONNEMENTS.

Comme il fait nuit pour lui, l'homme est dans un brouillard.
Sa trouble intelligence est pour nous
Page 116. Son ignorance fait sur la terre un brouillard.

L'homme ayant pris le pli
L'orgueil
Le goût de l'homme étant de se mettre à genoux.

Silence! et si son front pâlit, il faut se taire.
Page 117. Et la pourpre est sur lui, sainte, splendide, austère...

IV. À CEUX QUI REPARLENT DE FRATERNITÉ.

(*Autres titres :* FRATERNITÉ AJOURNÉE. — RÉCONCILIATION AJOURNÉE.)

Jusque-là
Page 118. Quand nous serons vainqueurs, nous verrons. Montrons-leur,
Soyons-leur ce qu'était Rome pour Attila.
Jusque-là, le dédain qui sied à la douleur.

V. LOI DE FORMATION DU PROGRÈS.

Page 119. Que l'homme ne doit point faire un pas qui n'enseigne
Sa route à l'avenir par sa trace qui saigne.
De quel pied il chancelle et de quel flanc il saigne...

lugubres!
Page 120. Ô contradictions terribles! d'un côté
On contemple la loi de vie
On voit la loi de paix, de vie et de bonté
L'infini la démontre; elle est, on la voit luire
Par-dessus l'infini dans les prodiges luire;
Et de l'autre on écoute une voix triste dire :
révélateurs,
— Penseurs, réformateurs, porte-flambeaux, esprits,
Confesseurs,
Précepteurs, précurseurs, vous vaincrez.
Lutteurs, vous atteindrez l'idéal! à quel prix?

Tout est piège; le sphinx, avant d'être dompté,
Livre un combat lugubre à
Empreint son ongle au flanc de l'homme épouvanté...

Souffrons donc! et marchons! c'est mon joug, c'est le vôtre.
Une aile sort du ver et l'une engendre l'autre[1].
Page 122. Versez le nôtre, ou bien nous verserons le vôtre!

humain ne peut se mouvoir
Le char fatal ne peut cheminer sans crier.
Sitôt que le char marche il se met à crier.
L'homme sort de la brute et de l'anthropophage.
Le magisme
L'esclavage est un pas sur l'anthropophagie.
Qui donc l'en fait sortir? l'amour? non, l'esclavage.
O triomphe! il en sort, comment? par l'esclavage.
La guillotine, affreuse et de meurtres rougie,
Il ne dévore plus ses frères, il les vend.
Est un pas sur le croc, le pal et le bûcher;
L'épée est un flambeau.
Cambyse dit : marchons! Cyrus dit : en avant!
La guerre est un berger tout autant qu'un boucher;
Rhamsès, César, Cortez, à travers les fumées,
Cyrus crie : en avant! Tous les grands chefs d'armées,
Mêlant le bruit au glaive et la flamme aux fumées,
Des camps, des légions en marche, des armées,
ce globe noir
Trouant le genre humain de routes enflammées,
Ont en eux de l'aurore, apôtres effrayants;
Ont une lueur d'aube,
Ont de l'aube à leur front, effrayants éclaireurs,
Ont une tache d'aube au front, noirs éclaireurs;
peuples
les vieux siècles fuyants,
Ils refoulent la nuit, les brouillards, les erreurs...

[1] Vers publié dans l'édition originale.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Alaric
Page 122. Sésostris vivifie en tuant, Gengiskan...

Page 124. Quoi! ces frémissements et ces commotions
sacré la rencontre du glaive,
Que donne au droit qui naît, au peuple qui se lève,
Ces orages de meurtre et ces luttes sans trêve,
La rencontre sonore et féroce du glaive...

Page 127. Qui donc mesurera l'ombre d'un bout à l'autre,
Et le temps et l'espace, abîmes
l'être et le sépulcre,
Et la vie et la tombe, espaces inouïs...

La minute qui passe a l'air d'être en fureur.
Le genre humain est pris
Le siècle semble
Page 128. Et l'homme semble pris d'un accès de fureur.
L'européen, ce frère aîné, joute d'horreur
bédouin,
cannibale,
Avec le caraïbe, avec le malabare;
L'anglais civilisé passe l'indou barbare;
Par-dessus l'océan Londre égorge
Londre à travers la mer assassine Delhy!
Ô duel monstrueux
O pugilat hideux de Londre et de Delhy!

La fraternité râle, et l'amour
Le jour fuit, la paix saigne, et l'amour est proscrit...

MARS.

1. *N'IMPORTE! AYONS FOI! TOUT S'AGITE...*

Pendant que la foule bourdonne
Page 129. N'importe, ayons foi! Tout s'agite
verbe
Comme au fond d'un songe effrayant,
l'homme abandonne
Tout marche et court, et l'homme quitte
L'ancien rivage âpre et fuyant.

Les penseurs
Prophètes maigris par les jeûnes,
Les
O poëtes au fier clairon,
Tous, les anciens comme les jeunes,
Eschyle aussi bien
Pythagore
Isaïe autant que Byron,

Avertissent du
Page 129. Vous indiquez le but suprême...

Vous jetez dans votre auréole
Et jettent
Vous jetez dans le vent qui vole...

plaintive
rêveuse
Votre voix tragique et superbe...

refrains,
psaumes,
Page 130. Vos chants, vos songes, vos pensées...

II. LA LUTTE.

(*Autre titre : À G.*)

de haine
Ils portent nn bandeau sinistre.
Leur prunelle a horreur de l'aube. C'est
Page 131. Leur œil myope a peur de l'aube. Ils sont ainsi.

vins seul,
Toi qui jadis, pareil aux combattants divins,
Toi qui chassas des rois et délivras des villes,
Venais seul, sans armée, et délivrais des villes,
abonder
écumer
Laissè hurler sur toi le flot des clameurs viles.

L'hydre vraie
Le vrai gouffre, et quittons la bave pour l'écume.

III. LE DEUIL.

Charles, tu meurs. Du coup de lance immérité
Page 132. Charle! Charle! ô mon fils! quoi donc! tu m'as quitté.
J'ai senti la piqûre.
Ah! tout fuit! Rien ne dure!

Mon couchant voit s'éteindre, hélas,
Charles, mon couchant voit périr ton orient.

Les autres avant moi sont allés où je vais.
Me voilà presque seul dans cette ombre où je vais;

Ne me quittez pas, vous qui me restez!
Oh! demeurez, vous deux qui me restez! nos nids...

IV. L'ENTERREMENT.

sombre
Page 134. De la Bastille au pied de la morne colline
Où Paris trépassé près de Paris vivant
Où les siècles passés près du siècle vivant
Dort sous les ifs profonds agités
Dorment sous les cyprès peu troublés par le vent...

inutile et cachant son visage.
essuyant
L'autre vieux et cachant les pleurs de son visage...

En ce même instant-là,
Ô Paris, ce jour-là,
Ce jour-là tout tremblait, les révolutions
sous leur foudre,
Grondaient, et dans leur brume, à travers des rayons,
dans leurs brumes sublimes,
dans une ombre sublime,
sous tes pieds, sur ta tête,
Page 135. Tu voyais devant toi se rouvrir l'ombre affreuse
formidable d'abîmes.
d'abîme.
Un recommencement d'abîme et de tempête
Qui par moments devant les grands peuples se creuse...

AVRIL.

II. LA MÈRE QUI DÉFEND SON PETIT.

Après Jérusalem, Rome, Athènes, ses sœurs,
Page 141. La ville dont Athène et Rome sont les sœurs,
Elle, la ville aimée, elle est pleine de joie.
luit
Dans le printemps qui rit, sous le ciel qui rougeoie...

L'éblouissant midi succède au matin bleu.
Le progrès,
L'espérance, astre pur, luit dans l'horizon bleu.
L'air est pur, le jour luit, le firmament est bleu;
Elle berce en chantant le puissant petit dieu;
Le jour croît; elle porte en ses bras,
Quelle fête! elle montre aux hommes, fière, gaie...

III. *TEMPS AFFREUX! MA PENSÉE EST, DANS CE MORNE ESPACE...*

Chaque journée est sombre, et la minute infâme
Page 143. L'évènement s'en va, roulant des yeux de flamme,
Passe, après avoir mis
Après avoir posé sa griffe sur mon âme.

V. PAS DE REPRÉSAILLES.

La France
Page 147. Le peuple est un lutteur prodigieux qui traîne
Les trônes les
Le passé vers le gouffre et l'y pousse du pied...

je n'en triomphe pas.
tuerai
Ceux que j'ai terrassés, je ne les brise pas.

Et je fais, devenant le même homme que lui,
règne *mon pouvoir*
Page 148. De son forfait d'hier ma vertu d'aujourd'hui.
Puisqu'il fut mon bourreau, j'en ferai ma victime.
Il était mon tyran, il sera ma victime.

Le triomphe humblement doit suivre la défaite;
Mon triomphe ne peut renier ma défaite...

VI. TALION.

Le talion féroce est parfait si j'en use.
Page 150. On méprisait l'affreux talion; on l'estime.
Il est noir chez Moïse et blanc chez Delescluze.
Vil chez Moïse, il est chez Rigault légitime.

Rigault,
Meillet,
Quoi! parce que Ferré, parce que Galliffet
Commettent quelque lâche et stupide forfait,
Font un crime,
Versent le sang, je dois, moi, commettre un forfait!

Sur les principes saints
Page 151. Sur notre propre droit verser tant de mensonge...

VII. *LE PENSEUR EST LUGUBRE AU FOND DES SOLITUDES.*

dont l'âme apaisait la géhenne
Page 152. Lui, ce frère apaisant l'homme dans sa géhenne,
Et dont le cœur
Lui, dont la vie en flots d'amour se répandit,
ô terreur! il
Lui le consolateur, le voilà qui maudit!

Il reconnaît qu'il est sur terre un coin sacré,
Saint, douloureux, cher, même
La patrie, et cher, même au cœur démesuré,

La patrie, et qu'un sage a cette angoisse amère
Page 152. Et que l'âme du sage est quelquefois amère,
De redevenir fils s'il voit pleurer
Et qu'il redevient fils s'il voit saigner sa mère.

Que vient-on lui parler de concorde et d'amour!
Fauve, il menace. Arrière union, joie, amour!

sa plainte effarée
Page 153. Il jette aux vents sa strophe irritée et meurtrie;
quel sombre ennui!
Par moments il regarde au loin, l'œil plein d'ennui...

l'ombre est la plus forte;
chaos
La lumière est vaincue et le néant l'emporte;
le passé
L'avenir se dédit, la gloire se dément...

IX. *PENDANT QUE LA MER GRONDE ET QUE LES VAGUES ROULENT.*

Il montrait la clarté vraie et le vrai flambeau
bien, du pur,
Page 155. Il montrait la clarté du vrai, du grand, du beau...

Le plus humble roseau peut être un point d'appui.
le vrai
Le poëte, humble jonc, a son cœur pour appui.

discorde
Elle affirme le vrai que la colère nie,
l'équité
clarté
Et le vrai c'est l'espoir, le vrai c'est la bonté...

MAI.

I. LES DEUX TROPHÉES.

tu fis vingt ans des travaux surhumains.
l'histoire
Page 157. Peuple, ce siècle a vu tes travaux surhumains.
Tu pris et tu broyas le vieux monde en tes mains.
Il t'a vu repétrir l'Europe dans tes mains.

salubre.
Page 158. Penser qu'on fut vainqueur autrefois est utile.
en ce moment lugubre,
hait
Oh! ces deux monuments, que craint l'Europe hostile...

Ô guerre! ô splendeurs étouffées!
Niant
Page 159. Peuple, ils sont deux. Broyant tes splendeurs étouffées...

Ces soldats furent grands,
Ces hommes étaient purs,
Page 160. Respect à nos soldats, rien n'égalait leurs tailles.

Quoi! de nos propres mains nous achevons la France!
Nous ne lui voulons rien laisser. Nous nous jetons
Et cette Prusse est là qui nous voit. Nous jetons
C'est à qui frappera sur elle! nous jetons
Quoi! c'est nous qui faisons cela! nous nous jetons
Sur ce double trophée envié des teutons,
La ruine et le meurtre et la pioche et la bombe!
Torche et massue aux poings, tous à la fois, en foule!
tombe!
C'est sous nos propres coups que notre gloire croule!

III. PARIS INCENDIÉ.

(*Autre titre :* LE FEU À PARIS.)

sauvage
Page 166. Moscou fut la Babel sinistre du désert,
la lumière
tout esprit *toute clarté*
L'antre où la raison boite, où la vérité louche...

aigle,
Nid d'éperviers d'où Pierre, un vautour, s'envola.

L'astre est mort; le progrès
Il fait noir, le progrès
Le progrès stupéfait ne sait plus son chemin.

Si vous ôtez Paris, l'avenir naîtra nu.
sordide
Sans Paris, l'avenir naîtra reptile et nu.
Paris est le manteau de pourpre des idées.
Paris donne un manteau de lumière aux idées.
Plus d'erreurs! il suffit qu'il les ait regardées
Les erreurs, s'il les a seulement regardées,
Pour que subitement elles meurent, ayant
Tremblent subitement et s'écroulent, ayant
effrayant.
Page 167. En elles le rayon de cet œil foudroyant.

Il contraint par l'audace et par
Page 168. Pour cime et pour refuge il a la majesté
Des principes remplis d'une altière clarté.

Il fait jaillir Danton
Il extrait Mirabeau du siècle de Walpole...

Le droit, le devoir, pleins de
Page 171. La justice, jetant des rayons irrités...

Deuil! folie! immoler l'âme au suaire noir,
La tête au capuchon,
La parole au bâillon, l'étoile à l'éteignoir...

Vous imaginez-vous l'homme décapité?
Quoi! l'avenir peut-il
Le genre humain peut-il être décapité?

Elle était à la fois usine et sanctuaire;
Page 172. C'était notre théâtre et notre sanctuaire;
Elle était sur le globe ainsi qu'un statuaire
l'avenir
Et sculptait l'idéal
Et sculptait chaque siècle à grands coups
Sculptant l'homme futur à grands coups de maillet...

Quel est ce pan de mur dans les ronces debout?
Le Louvre. Ce pilier tombé? c'est la Colonne.
Le Panthéon; ce bronze épars, c'est la Colonne...

Des pierres, ossements sacrés des grandes villes,
la nuit
La limace et le ver souillent de leurs morsures
Gisent sous l'épaisseur des moisissures viles,
Les pierres, ossements augustes des masures,
Pas un toit n'est resté de toutes ces maisons
de l'esprit *racontaient*
Qui du progrès humain reflétaient les saisons...

Mais qui donc a jeté ce tison? quelle main,
sarcler
Osant avec le jour tuer le lendemain,
A tenté ce forfait, ce rêve, ce mystère
âme, en qui toute la terre
D'abolir la ville astre, âme de notre terre,
Rayonnait, respirait, vivait, et triomphait?
Centre en qui respirait tout ce qu'on étouffait?

l'Ignorance
Page 173. J'accuse la Misère, et je traîne à la barre...

Elles forgent les nœuds d'airain, les affreux câbles,
Le préjugé, l'erreur et veulent tout lier,
Les dogmes, les erreurs, dont on veut tout lier,
Et refusent
Rapetissent l'école et ferment l'atelier;
La guerre et l'échafaud, voilà leurs réussites,
Leur palais a ce gui misérable, l'échoppe;
Elles font dévorer le pauvre aux parasites,
Elles font le jour louche et le regard myope,
Elles courbent les fronts sous le trône
Courbent les volontés sous leur joug étouffant..

Mettent hors des droits l'homme et hors du droit les femmes;
Page 173. Livrent le faible aux forts, refusent l'âme aux femmes,
cruelles,
atroces,
Sont imbéciles, sont féroces, sont infâmes!

infâme
Peuple, quand l'incendie atroce s'éleva
Page 175. Quand l'incendie aux crins de flamme se leva;
Ainsi que sur Sodome en proie
comme une Gomorrhe
Quand, ainsi que Ninive en proie à Jehovah...

Beffrois, cirques, frontons, tours, colonnes, pavois,
Page 176. Dômes, arcs triomphaux, cirques, frontons, pavois,
rayons
D'où partent des clartés et d'où sortent des voix;
ville
Quand on crut un moment voir la cité de gloire,
De lumière
D'espérance et d'azur changée en ville noire,
Et Paris en fumée affreuse dissipé;
fauve,
Ce pétillement sombre,
Ce flamboiement lugubre, ainsi que dans Tempé
L'aube
Avril vient doucement agiter les colombes. .

squelettes
Les méduses riaient avec leurs dents funèbres,
La joie épouvantable et fausse
Le ciel eut peur, la joie infâme des ténèbres...

Tout ce qu'on nomme
Sanchez grinça : L'abîme est fait. Regarde, ô Rome!
Progrès, droit, liberté,
Tout ce qu'on nomme droit, principes absolus,
conscience,
Esprit humain, raison, fraternite,
République, raison et liberté, n'est plus!

Érostrate
Anitus, Escobar, *Judas,*
Czars, sultans, Escobar, Rufin, Trimalcion,
Czars, prêtres, tous les chefs de
Rois, prêtres, ces gardiens
Les prêtres, les gardiens
Tous les conservateurs de l'antique souffrance,
Admirèrent, disant : C'est fini. Plus de France!
s'éteint *se rallume*
Ce qui s'achève ainsi ne recommence point.
A la fraternité Judas
A toutes les vertus Judas
A Danton interdit Brunswick montra le poing;

Page 176. On entendit mugir le veau d'or dans l'étable;
Et dans cette heure où tout devint
Dans cette heure où le ciel devint épouvantable,
des fratricides
des Erostrates
Le groupe monstrueux de tous les hommes noirs,
Joyeux, pour espérance
Sombre, et pour espérance ayant nos désespoirs...

VI. EXPULSÉ DE BELGIQUE.

Je fais horreur.
C'est tout simple. Je suis affreux.
Page 181. Pourquoi? Mais c'est tout simple, amis. Je suis un homme
Qui lorsque l'on dit : Tue! hésite à dire : Assomme!
au mal
Quand la foule entraînée, hélas! suit le torrent,
Je me permets d'avoir un avis différent;
m'indigne, instinct
Le talion me fâche, et mon humeur bizarre
Belzunce
Jésus
Préfère l'ange au tigre et John Brown à Pizarre...

L'atroce me déplaît; je m'indigne au tournoi :
Galliffet me révolte, et je hais ce tournoi :
J'assiste sans plaisir à ce hideux tournoi :
Protot, Urbain
Cissey contre Duval, Rigault contre Vinoy...

Qu'il soit prince ou goujat, j'ai le très méchant goût
vider, haillon et pourpre,
De tout jeter, goujat et prince, au même égout...

Et que si des bandits
scélérats
Que si des dictateurs font un forfait bien noir,
pauvre
Le triste peuple
L'homme du peuple en est juste aussi responsable..

Lambessa
l'Ile-au-Diable
Page 182. Non! je hais l'Ile-aux-Pins et j'exècre Mazas.
Delescluze est horrible
Johannard est cruel et Serizier infâme...

Vite! Sire, jetez à la porte cet homme!
Page 183. Il faut bien vite mettre à la porte cet homme!

Je suis un scélérat. C'est une trahison,
Réclamer la justice! invoquer la raison!
Quand tout le monde est fou, d'invoquer la raison.

Puisque de l'araignée infâme, ô liberté,
Page 185. Et puisqu'il peut, ô joie! ô gouffre! ô liberté!
Il peut, proscrit vainqueur, percer les voiles
Ô solitude, il peut percer les noires toiles,
Domptant le sort, bravant le mal, perçant les voiles...

JUIN.

I. *UN JOUR, JE VIS LE SANG COULER DE TOUTES PARTS.*

Les commandants d'armée ayant d'étranges mouches
Les maréchaux ayant on ne sait quelles mouches
Page 188. Les Haynau, les Tavanne, ayant d'étranges mouches,
Noires, que le charnier connaît, sur leur bâton,
commandants
colonels
Les fauves généraux
Les improvisateurs des feux de peloton...

III. *PAR UNE SÉRÉNADE ON FÊTE MA CLÉMENCE.*

C'est un charivari que me vaut ma clémence.
Page 190. Par une sérénade on fête ma clémence.

D'Anethan a la rage et Ribeaucourt la bave.
Les maîtres ont la rage et les valets la bave.

IV. *JE N'AI PAS DE PALAIS ÉPISCOPAL EN VILLE.*

bon Dieu ni de Vierge
Page 191. Je n'ai pas de miracle en bouteille sous clé...

Près de Huss au bûcher je mets
Je mets, près de Socrate aux fers, Jésus en croix;
Lorsqu'un homme est traqué comme une bête fauve,
Fuyant, tremblant, hagard,
Fût-il mon ennemi, si je peux, je le sauve;
je chasse
Je démasque Tartufe et soufflette
Je méprise Basile et dédaigne Scapin...

Page 192. J'obéis et je vais, malgré les vents contraires,
m'appelle
Où le devoir m'envoie
Derrière le devoir
Droit au but derrière elle;
Devant moi, derrière elle;
Et je fais mon devoir; et c'est pourquoi, mes frères,
Au dire du journal de l'évêque de Gand,
sot
Si je n'étais un fou, je serais un brigand.

VI. À MADAME PAUL M.

nuit
l'hiver sombre et dans la lutte
Page 195. Vous qui dans l'affreux siège et dans l'épreuve auguste,
Fûtes vaillante, calme et charmante, bravant
La mort que sur Paris
Les bombes que sur nous semblait souffler le vent,
Cette guerre hideuse et ce noir coup de vent,
Belle âme que le ciel fit sœur d'une âme haute,
de l'ami noble et doux
Femme du penseur fier et doux, dont j'étais l'hôte,
Vous, tendre à tous les maux, propre à tous les secours,
Vous que j'admire, vous qui jour et nuit debout,
Vous qui saviez donner appui, porter secours,
Saviez lutter, souffrir, et sourire surtout,
Aider, lutter, souffrir, et sourire toujours,
Madame, je vous parle et cela me repose;
Apprenez
Vous voyez ce qui m'est arrivé. Peu de chose.

VIII. À QUI LA FAUTE?

d'abolir le phare
la clarté
Page 197. Mais tu viens de tuer le rayon de ton âme!

ton droit,
C'est ton bien, ton trésor, ta dot, ton héritage!
Haï des rois, le livre est
Le livre, hostile au maître, est à ton avantage!

trésor
Dans les poëtes! quoi, dans ce gouffre des bibles,
Dans le divin monceau des Eschyles terribles,
lueurs de
Des Homères, des Jobs, debout sur l'horizon,
Montaigne
Dans Molière, Voltaire et Kant, dans la raison...

fiers rêveurs,
grands hommes,
Page 198. Lis ces prophètes, Dante, ou Shakspeare, ou Corneille...

dans ton âme
Le livre en ta pensée entre; il défait en elle...

conseiller, ami,
Il est ton médecin, ton guide, ton gardien.

ton trésor, ton bien!
Le livre est ta richesse à toi! c'est le savoir,
liberté, la leçon du
Le droit, la vérité, la vertu, le devoir...

XI. *SUR UNE BARRICADE, AU MILIEU DES PAVÉS...*

Page 203. Et tu serais de ceux qui, sous le ciel serein,
Passant près de la source où se penche le saule
S'ils passent près du puits ombragé par le saule...

XII. LES FUSILLÉS.

(*Autres titres : INDIFFÉRENCE DES ACCABLÉS. LES PATIENTS.*)

où Tacite arrive et dont s'éloigne
Page 204. Guerre qui veut Tacite et qui repousse Homère!

Parlez. — Je crois qu'on va nous fusiller, dit-elle.

Après ce vers, le manuscrit donne ces quatre autres, inédits :

A leur suite, au milieu des sanglants bataillons,
On traîne un spectre, une ombre, une vieille en haillons.
— Bien! dit-elle, riant et montrant sa guenille,
Avec les papillons écrasez la chenille.

Oh! qu'est-ce que cela, ciel noir? C'est un aveu,
Page 205. Ce rire, ce dédain tragique, est un aveu.
Ce dédain d'exister fait songer le prophète.
C'est le dédain.
Gouffre de glace! énigme où se perd le prophète!

Songeons. Ces parias
Page 206. Méditons. Ces damnés, qu'aujourd'hui l'on foudroie...

Méditons. Dans la nuit tâchons de voir l'étoile.
La nuit est une énigme ayant pour mot l'étoile.
Isis ôte sa robe et n'ôte pas son voile.
Cherchons. Le fond du cœur des souffrants se dévoile.

XIII. À CEUX QU'ON FOULE AUX PIEDS.

(*Autre titre : AUX VAINCUS.*)

Page 208. C'est lui, famille triste, hommes, femmes, enfants,
Vertus, erreurs,
Droit, avenir, travaux, douleurs, que je défends.

Et vous leur avez mal
Vous ne leur avez pas enseigné le chemin,
Vous ne les avez pas guidés, pris par la main,
Vous ne leur avez pas mis le fil dans la main,
Et renseignés sur l'ombre et sur le vrai chemin...

sombrent ;
souffrent ;
Ils errent; l'instinct bon se nourrit de clarté...

Non, personne ne fut proscrit, nul n'est martyr
Page 209. Ne disons pas : je fus proscrit, je fus martyr...

Oh! ces pontons sur qui j'ai pleuré reparaissent,
étouffe
Avec leurs entreponts où l'on expire, ayant
effrayant
Sur soi l'énormité du navire fuyant!
hamac
On ne peut se lever debout, le plancher tremble...

agite
On a froid, l'ouragan tourmente le cachot...

morne,
Page 210. Être jeté là triste, inquiet, tremblant, nu,
Chiffre quelconque au fond d'une foule livide,
la nuit,
l'écume *les vents,*
houle *l'hiver,*
Dans la brume, l'orage et les flots, dans le vide...

Se dire : Où-suis-je? où vais-je? Il fait nuit. Tout se creuse.
Dire : Où suis-je? On s'en va. Tout pâlit, tout se creuse,
Ô ciel!
Tout meurt. Qu'est-ce que c'est que cette fuite affreuse?

Et se sentir dans l'ombre oublié
Se sentir oublié dans la nuit pour jamais!

Mon atelier, mon toit,
Rendez-moi mon foyer, mon champ, mon industrie...

Page 212. Vous avez tort. J'entends les cris, je vois l'effroi,
la nuit, les flots, les tombes,
L'horreur, le sang, la mer, les fosses, les mitrailles...

J'entends être,
Je veux être, — je prends cette part, la meilleure, —
ne veut pas triompher, et qui pleure
ne veut pas frapper, celui qui pleure,
Celui qui n'a jamais fait le mal, et qui pleure...

Oui, je suis avec vous!
Page 213. Je m'ouvre votre tombe.

XIV. À VIANDEN.

Ce passant s'est assis rêveur
Page 214. Il songe. Il s'est assis rêveur sous un érable.

Le mont semble arrêter la rivière au passage...
Le moulin prend la source et l'arrête au passage...

XV. *TOUJOURS LE MÊME FAIT SE RÉPÈTE; IL LE FAUT.*

Jean Huss meurt;
Luther meurt;
Dante fuit;
Page 216. Dante est fou; Rome met à la porte Caton...

notre âme répond
l'homme a répondu
Depuis qu'au Oui des cieux la terre répond Non...

Elles y sont toujours, chacune est sur une âme
Chacune représente un côté de notre âme...

XVIII. LES INNOCENTS.

(*Autre titre :* LES DEUX PETITS.)

JUILLET.

I. LES DEUX VOIX.

Page 225. Que fais-tu? Quoi! tu vas, niant, répudiant,
idée
Rejetant toute chose
Blâmant toute action en dehors des principes.

essais
foules
Laisse donc succomber les choses qui succombent!

adroit
L'homme fort
Le sage ne veut pas être injuste, mais ferme...

est sobre; il a le moins
Le sage a la réserve en tout pour attribut.
Page 226. Le sage se modère en tout. Calme en mon coin,
Tiens, mon cher, l'univers souvent passe le but.
Je blâme l'infini, mon cher, qui va trop loin...

Le soleil est superbe et le printemps est doux,
feux
Mais l'un a trop de flamme
L'un a trop de rayons et l'autre a trop de roses...

Dans tous les bons journaux qui vivent de leur zèle,
Page 227. Les journaux à sonnette agitent leurs crécelles;

D'honnêtes gens, un peu payés par
La vérité, payée un peu par l'empereur,
La gazette des fonds secrets de l'empereur
Rédigent tes forfaits
Dit des choses sur toi qu'on lit avec horreur...

méfaits
Page 228. A compter tes forfaits la mémoire s'embrouille :
Fraude, avarice, vol,
Ivrognerie et vol, képi sans numéro,
Tous les crimes.
Avarice. Tu vis sous clameur de haro.
C'est ta faute. Pourquoi n'es-tu pas raisonnable?
t'indigner tout seul.
Renonce à tenir tête au mal. Sois convenable.
Tenir tête au mal, certe, est bon; mais être seul
vieillard, grand-père,
Est mauvais. Tu n'es pas barbon, vieillard, aïeul,
l'univers
Pour avancer alors que ton siècle recule;
Et c'est aux yeux des gens sensés un ridicule
Combattre en cheveux blancs et seul, est ridicule;
Que vouloir être Achille
Que d'agir comme Ajax à l'âge de Nestor.
Un vaillant qui devient prudent, grandit encor;
Tout ce qui manque est faux, tout ce qui brille est or;
Nestor jeune est Ajax, Ajax vieux est Nestor.

VII. LE PROCÈS À LA RÉVOLUTION.

(*Autre titre :* APRÈS AVOIR ENTENDU UN RÉQUISITOIRE.)

VIII. À HENRI V.

Page 242. J'ai sur votre berceau fragile et triomphant
Dit une bienvenue attendrie, et l'abîme
Dit le chant de l'aurore
Chanté mon chant d'aurore; et le vent de l'abîme...

IX. LES PAMPHLÉTAIRES D'ÉGLISE.

(*Autres titres :* LES DÉNONCIATEURS. — LA PRESSE NOIRE. LES JOURNAUX PRÊTRES.)

cuistre
Page 243. Ils sont le prêtre, ils sont le reître, ils sont le scribe.

peu de meurtre
Chacun d'eux mêle un cri d'orfraie à son credo...

Ils trouvent que la mort
Le glaive à leur avis
La faulx sombre à leur gré ne va pas assez vite...

Cissey
Page 243. La mort leur semble avoir besoin d'un suppléant.

Le sang dans son ruisseau fait un drôle d'effet.
Il en arrive presque à blâmer Galliffet,
Le bourgeois en est presque à blâmer Galliffet...
Le sang finit par faire aux crétins de l'effet...

Ah! ce qu'il nous faudrait, c'est Vouglans ou d'Oppède!
Page 244. Quel besoin on aurait d'un président d'Oppède!

Ces écrivains pourraient être des trabucaires.
Donc, on est écrivain comme on est trabucaire!

Ils raillent les douleurs, les misères, les tombes,
les deuils, les détresses,
souffrances,
Ils outragent les pleurs, les veuvages, les tombes...

L'impur passé royal,
Le sanglant droit divin, l'effrayant bon plaisir...

injurier, grincer,
Page 245. Il faut tant diffamer, insulter, dénoncer,
Mentir, calomnier, baver, hurler et mordre,
Que le bon goût renaisse à côté du bon ordre!

Ici huit vers inédits :

Citadins,
Ils le font. Ô bourgeois, qui les avez aidés,
Ce qu'ils gagnent, c'est vous, naïfs, qui le perdez;
Ils raturent le droit, la raison, le principe
Qui fait du serf un homme et qui vous émancipe;
Manants, après vos droits, vous perdrez vos écus;
Lorsqu'ils seront vainqueurs, vous serez les vaincus;
Oh! comme vous serez penauds, vous qui rampâtes,
Quand ils auront remis le passé sur ses pattes!
Bons bourgeois!

Le vers se terminait, après un astérisque, par ceci dont la fin a été conservée :

Cieux profonds! Railler la France en deuil!

Ils en sont à railler la grande France en deuil!
Oui, nous voyons cela, railler
Page 245. Et quel rire! ô ciel noir! railler la France en deuil!

Ils l'accusent d'avoir mis en liberté l'homme,
D'avoir Paris ainsi que l'Italie a Rome.
D'avoir fait Sparte avec les débris de Sodome...

IMPRIMERIE NATIONALE

Tu nous éblouiras,
Page 247. Tu te redresseras, grande ressuscitée!

Lumière!
Concorde!
Tu crieras : Liberté! Paix! Clémence! Espérance!
la Grèce
Eschyle dans Athène et Dante dans Florence
sépulcre, effarés,
S'accouderont au bord du tombeau, réveillés,
Et pâles, et les yeux de pleurs profonds mouillés,
Et te regardant fiers, joyeux, les yeux mouillés...

je guéris, je délie
Tu diras : me voici! j'apaise et je délie!

X. *Ô CHARLES, JE TE SENS PRÈS DE MOI. DOUX MARTYR...*

(*Autre titre :* GEORGES ET JEANNE.)

Dans l'ombre
Page 248. Sous terre où l'homme tombe,
l'aurore
une
Je te cherche, et je vois l'aube pâle sortir
Des fentes de ta tombe.

Rendez-moi
Reflétez votre père...

ciel joyeux, où l'âme
Un paradis, où l'ange à l'étoile se joint...

Ce ciel est ici-bas reflété par l'enfant.
Ce paradis sur terre apparaît dans l'enfant.
Georges, Jeanne, il vous reste!
Chers anges,
Orphelins, Dieu vous reste.

Moi, fils des noirs prophètes,
Page 249. Le remords suit nos fêtes.

Ma tête
Mon faîte est une cible.

la fraîche plante embaumant mon foyer,
George est l'arbuste éclos dans mon lugubre champ;
est une
Jeanne dans sa corolle
D'où sort la voix de Dieu tâchant de bégayer
une âme tremblante
Cache un esprit tremblant à nos bruits, et tâchant
Pour l'homme une parole.
De prendre la parole.

pauvre, cet Atlas,
Page 249. Dès qu'on veut soulager le peuple, immense Atlas,
Sur qui pèse le monde.
Sombre porteur du monde.

Page 250. Moi-même un jour, après la mort, je connaîtrai
Bien des lois
Mon destin que j'ignore,
viendrai planer
Et je me pencherai sur vous tout pénétré
De mystère et d'aurore.

XI. *DE TOUT CECI, DU GOUFFRE OBSCUR, DU FATAL SORT...*

I

foi, vie, amour,
étant l'immense amour,
Page 252. Le soleil ne pourrait, rongé par un vautour...

II

ton fourneau
ta cuve
âtre
Page 253. Souvent l'homme, penché sur ton foyer sonore,
Prend pour reflet d'enfer une rougeur d'aurore.
refaire
détruire
Tu sais ce que tu dois construire ou transformer.

III

martyre
Que ce Paris est beau! *Ton supplice*
Ville, ton sort est beau! ta passion te met,
Ville, au milieu du genre humain, sur un sommet.

La rougeur
La lueur
Le nimbe de l'Etna ne craignait pas Éole...

IV

Le vague dressement de leurs têtes sans nombre,
Page 254. Le glissement visqueux de leurs replis sans nombre,
abjecte
obscure dans de l'ombre
Leur allée et venue à plat ventre dans l'ombre...

C'est un monde inconnu qui de cette ombre sort
C'est le siècle nouveau qui de la brume sort.

XII. *TERRE ET CIEUX! SI LE MAL RÉGNAIT, SI TOUT N'ÉTAIT...*

Si le juste chassait l'injuste, et si la nuit
Page 257. Si la nuit pouvait faire un affront à l'azur,
Pouvait blesser l'azur comme un soldat qui fuit,
Si rien n'était fidèle et si rien n'était sûr...

Non, ce ne serait pas la peine que les vents
gouffre orageux
énorme
Remuassent le flot orageux des vivants,
l'aurore
Que le matin sortît des mers, semant des pluies...

j'ameuterais
Page 259. Contre ce malfaiteur j'attesterais les astres,
renverrais tout, horreurs, forfaits, désastres,
Je lui rejetterais nos maux et nos désastres...

plus grand que lui, fier, calme,
Et terrible, indigné, calme, extraordinaire...

NOTES DE L'ÉDITEUR.

I

HISTORIQUE DE *L'ANNÉE TERRIBLE.*

L'Année terrible, c'est l'année de la guerre de 1870-1871 et de la Commune de Paris. Après la capitulation de Sedan et la chute de l'Empire, un gouvernement de la défense nationale, composé des députés de Paris, était installé à l'Hôtel de Ville, et la République était proclamée le 4 septembre.

Victor Hugo arrivait à Paris le 5 septembre à 9 heures du soir, ayant tenu jusqu'au bout son serment de ne pas rentrer en France tant que l'Empire serait debout. La population l'acclama. Il alla loger chez Paul Meurice, avenue Frochot. Sollicité par ses amis, à plusieurs reprises, de participer à la direction du gouvernement, il déclara formellement qu'il ne voulait créer aucun embarras à ceux qui avaient assumé la lourde tâche d'organiser la défense du territoire; et il tint parole, recommandant avec une fermeté inlassable l'union de tous les Français en face de l'ennemi.

Il avait loué un salon au Pavillon de Rohan, dans la rue de Rivoli, où il recevait ses amis qu'il invitait à dîner. C'est là que nous le vîmes et que nous rencontrâmes Schœlcher, Rochefort, Gustave Flourens, Édouard Lockroy, François Coppée, Louis Blanc, d'Alton-Shée, d'autres encore.

On ne publiait guère de livres à cette époque. Il en est un cependant qui ne nous était parvenu sous l'Empire que par bribes; Victor Hugo, en rentrant en France, le publia complet, dans une édition française; ce livre, c'était *les Châtiments*, où nous retrouvions nos colères anciennes avivées de nos colères récentes; les éditions se succédèrent avec une étonnante rapidité. C'était le livre d'actualité, et d'une actualité tragique, qu'on voyait à toutes les devantures de libraires.

Le poète a dépassé ses soixante-huit ans; il est toujours plein de force; s'il n'a pas la ressource de combattre, sa présence seule est un appui; ses œuvres, lues et récitées partout, sont d'un grand secours moral et matériel, car le produit de ces représentations contribuera à la fonte de canons, à l'équipement des compagnies de marche, et sera versé dans la caisse des victimes de la guerre.

L'heure n'est guère propice pour un poète qui a toujours prêché la paix et la fraternité, et qui, témoin des horreurs de la guerre, subit le cauchemar de l'invasion et poussa dans Paris investi à la résistance acharnée qui doit, on l'espère fermement, amener la délivrance. Ce sont alors des cris de protestation, des appels aux armes traduits en vers enflammés. Il est le témoin des misères, des angoisses, des amertumes et des espérances de Paris. Alors naît l'idée d'un volume intitulé : *Paris assiégé*. Il choisit ce titre en février 1871, après avoir écrit un certain nombre de poésies. Mais son travail est suspendu. L'armistice est signé le 28 janvier. L'Assemblée natio-

nale est élue en février et doit se réunir à Bordeaux pour conclure la paix. Victor Hugo, nommé représentant de Paris, part le 13 février pour Bordeaux ; le 8 mars, il donne sa démission ; le motif est connu : l'Assemblée voulait annuler l'élection de Garibaldi, Victor Hugo défendait à la tribune cette élection, les exclamations de la droite couvrirent sa voix ; il se retira.

Au moment où Victor Hugo se préparait à quitter Bordeaux, son fils Charles meurt subitement le 13 mars ; il rentre à Paris le 18 mars au matin avec le cercueil de son fils, qu'il conduit au Père-Lachaise. Paris est hérissé de barricades. L'insurrection a éclaté.

Victor Hugo quitte Paris le 21 mars à 9 heures du soir ; des affaires de famille, après la mort de son fils aîné, l'appelaient à Bruxelles. Pendant près de trois semaines il ne peut se remettre au travail. Enfin la guerre civile lui arrache une protestation, les événements lui dictent en quelque sorte une partie de son livre et, successivement, il écrit et publie dans *le Rappel : Un cri, Pas de représailles, Les deux trophées*[1]. L'horizon de son livre s'élargit. Il ne s'agit plus seulement du siège, mais de la guerre et de la Commune ; il renonce à son titre : *Paris assiégé ;* il se propose divers titres entre lesquels il hésite : *Paris combattant. — Paris martyr. — Paris épique. — Le drame de Paris. — L'épopée de Paris. — Épopée en deux guerres.*

Victor Hugo a le projet d'achever son volume à Bruxelles, mais le 27 mai il publie dans *l'Indépendance belge* une sorte de manifeste en faveur du droit d'asile, offrant d'ouvrir sa porte aux réfugiés de la Commune. Sa maison est, dans la nuit même, attaquée par une bande de jeunes gens, et le gouvernement belge découvre que le meilleur moyen de punir les perturbateurs est d'expulser le poète. Victor Hugo quitte Bruxelles et arrive le 8 juin à Vianden. Le 14 juin il arrête le titre de son livre : *l'Année terrible,* titre qui servira dès lors dans les articles, dans les livres pour désigner cette année néfaste, et pendant les deux mois et demi de son séjour il écrira plus de vingt poésies ; l'avant-dernière poésie : *De tout ceci, du gouffre obscur...* est datée du 22 août, jour de son départ de Vianden. Il se rend à Diekirch, puis il s'installe à Altwies d'où il ira, chaque jour, pendant un mois, prendre les eaux à Mondorf, faisant des excursions à Remich, à Nennig, à Dalheim, à Rodemach. Il écrit sa dernière pièce : *Les pamphlétaires d'église,* qu'il achèvera plus tard, à Altwies, le 22 septembre. Il quitte Altwies le 23 septembre et revient par Thionville et Reims à Paris le 25 septembre ; il va loger à l'hôtel Byron, rue Laffitte, et de là, quelques jours après, dans son nouvel appartement, rue de la Rochefoucauld.

Victor Hugo disposait donc, à son retour, de quatre-vingt-dix-neuf poésies ; dans les derniers mois de l'année 1871, il en opéra le classement. Son *Année terrible* débute en août 1870 et finit en juillet 1871. Il doit donc partager ses poésies entre ces douze mois. La division est relativement facile. Il est guidé pour sa classification par les dates des événements. C'est simple, c'est naturel, c'est logique. C'est votre avis. Détrompez-vous. La petite phalange des éplucheurs de manuscrits intervient. Elle a fait plusieurs découvertes sensationnelles : Victor Hugo a daté une pièce de juillet 1871 et l'a reportée en août 1870 ; puis une autre, écrite en janvier 1871, a été introduite en septembre 1870 ; une autre, de juin 1871, a été intercalée en mars 1871, et ce petit jeu de confrontation continue. Voilà une belle occasion de crier à la supercherie, puisqu'il n'y a pas concordance entre les dates du manuscrit et les dates du texte imprimé ; mais Victor Hugo n'a pas hé-

[1] *19 avril. — 21 avril. — 8 mai.*

sité une minute à donner des armes à ses adversaires en livrant ses manuscrits à la Bibliothèque nationale. Quelle singulière hardiesse! Quoi! il a eu la naïveté de penser que, témoin de quelques événements en 1870, il lui était loisible de retracer ses impressions onze mois après, et qu'au moment de la publication de son livre il avait le droit d'adopter une méthode rationnelle et de suivre, non la chronologie de la conception, mais la chronologie de l'histoire, ce qui était la condition nécessaire pour présenter une œuvre ayant de l'unité.

Voici la pièce *Sedan,* datée sur le manuscrit du 5 juillet 1871; il lui donne sa véritable place en août 1870 à l'époque de la capitulation.

Choix entre deux nations est une pièce de frontispice; elle doit être en tête de *l'Année terrible* en septembre 1870, quoique portant la date du 2 janvier 1871.

Victor Hugo n'a songé à écrire *Paris bloqué* qu'en novembre; il le reporte en septembre à l'époque de l'investissement de Paris.

Son fils Charles meurt en mars 1871; *Le deuil* n'est écrit que le 3 juin et historiquement figure en mars.

Les incendies de Paris éclatent en mai et vous trouvez dans ce mois *Paris incendié* daté du 28 juin.

On se rappelle l'agression dont Victor Hugo a été victime le 27 mai à Bruxelles, à la suite de la lettre par laquelle il offrait un asile aux réfugiés de la Commune; il ajoute au récit de cette agression une poésie qu'il écrit en juillet : *Par une sérénade on fête ma clémence;* mais dans le volume, pour rapprocher cette poésie de l'événement qu'elle relate, il la place en juin.

Dans l'ombre, le vieux monde... daté de 1853; *L'avenir,* glorification de la paix, daté du 5 mai 1871, le *Procès à la Révolution* du 11 novembre 1871, *De tout ceci, du gouffre obscur...,* célébration du siècle nouveau, du 22 août; *Terre et cieux,* cri d'espérance du 19 août; toutes ces pièces, quoique d'époques différentes, forment pour ainsi dire des conclusions et sont le couronnement du livre en juillet, dernier mois de *l'Année terrible.*

Nous croyons avoir justifié la classification des pièces de ce volume et démontré pour quelles raisons les poésies ne pouvaient être publiées dans l'ordre où elles avaient été écrites.

Nous avons dû, dans cet historique, résumer quelques faits de la vie de Victor Hugo, afin de pouvoir mieux suivre la marche de son travail et de la rendre plus claire. Nous avons négligé les citations et les extraits de ses Carnets afin de ne pas couper cet exposé et de ne pas jeter quelque confusion dans l'esprit des lecteurs.

Aussi donnons-nous les extraits des Carnets comme appendice de notre historique :

12 février 1871. J'emporte dans mon sac en bandoulière divers manuscrits importants et œuvres commencées, entre autres, *Paris assiégé* et le *Poëme du grand-père.*

Victor Hugo partait le lendemain pour aller siéger à l'Assemblée nationale à Bordeaux.

13 février. J'ai lu hier, avant le dîner, à mes convives, M. et Mme Paul Meurice, Aug. Vacquerie, Éd. Lockroy, M. et Mme Ernest Lefèvre, Louis Koch et Vilain (moins Rochefort et Victor qui ne sont arrivés que pour l'heure du dîner), deux pièces qui feront partie de *Paris assiégé* (*A petite Jeanne, Non, vous ne prendrez pas l'Alsace et la Lorraine*[1]).

Victor Hugo est rentré à Bruxelles le 22 mars.

15 avril. Ce matin, j'ai fait contre la guerre civile les vers intitulés : *Un cri.* Je les envoie à Paris.

[1] *A qui la victoire définitive?*

19 avril. Mes vers contre la guerre civile (*Un cri*) sont dans *le Rappel.*

22 avril. *Le Rappel* a publié hier mes vers : *Pas de représailles.*

23 avril. Mes vers : *Pas de représailles,* sont reproduits par les journaux de France et d'Europe.

3 mai. J'ai terminé dans la journée et lu le soir en famille *Les deux trophées.*

6 mai. On annonce la démolition de la colonne pour le 8 mai. Ma protestation (*Les deux trophées*) arrivera-t-elle à temps ?

8 mai. *Le Rappel* m'arrive. Il contient *Les deux trophées.* Cela a paru hier à Paris. Mais c'est aujourd'hui que doit s'accomplir cette inepte démolition de la colonne. Enfin j'aurai fait mon devoir.

10 mai. La colonne devait être jetée bas le 8 mai. Mes vers *Les deux trophées* ont paru le 6. Il y a eu sursis. Le comité dit de salut public s'est réuni à ce sujet. Sa délibération ne transpire pas, mais la colonne est encore debout.

11 mai. Le comité de salut public, qui avait hésité devant mes vers *Les deux trophées* à renverser la colonne, vient d'être destitué. La Commune le remplace par un comité nouveau où figure le citoyen Delescluze. On annonce que la colonne sera jetée sur le pavé aujourd'hui jeudi 11 mai.

17 mai. La colonne a été renversée hier mardi 16 mai 1871 à 5 heures du soir. Elle est maintenant sur le pavé en trois morceaux.

J'ai invité à dîner M. Maurice Dreyfus, et M. Ludwig Weihl à prendre le café avec nous. J'ai lu les vers : *Fraternité ajournée* [1]. Victor est d'avis de les envoyer au *Rappel.*

18 mai. Titres entre lesquels j'hésite pour mon livre sur Paris :

Paris combattant. Paris martyr. Le drame de Paris. L'épopée de Paris.	Tous iraient au livre. J'y songerai.

[1] *A ceux qui reparlent de fraternité.*

25 mai. L'Assemblée de Versailles a voté la reconstruction de la colonne. On mettra en haut la statue de la France. C'est le conseil que j'avais donné.

A la suite de l'agression nocturne dirigée contre Victor Hugo après la publication de sa lettre en faveur du droit d'asile, le poète est expulsé de Bruxelles et se retire le 8 juin à Vianden.

14 juin. J'intitulerai ce livre : *l'Année terrible.*

11 juillet. Ce matin, j'ai lu après le déjeuner trois pièces de l'*Année terrible : Et voilà donc...* [1], *Les sept* et *Les fusillés.*

18 juillet. J'ai lu après le déjeuner quelques pièces de *l'Année terrible.*

13 août. J'ai lu à Victor et à ces dames les vers *A Trochu, L'enfant enterré* et *La voix sage et la voix haute.*

1er septembre. J'envoie à P. Meurice pour la réapparition du *Rappel* la pièce : *A ceux qu'on foule aux pieds.*

Le 25 septembre Victor Hugo est rentré à Paris.

3 octobre. Rochefort m'a dit hier : « J'ai écrit sur le mur de ma cellule les trois vers [2] que vous avez faits sur moi dans *l'Année terrible.* »

24 février 1872. Paul Meurice est venu. Je lui ai remis pour Claye le manuscrit de *l'Année terrible* jusqu'à décembre inclusivement.

26 février. Jour de ma naissance. J'ai aujourd'hui soixante-dix ans.

J'ai eu à dîner Banville, Glatigny. Après le dîner sont venus MM. Camille Pelletan, Th. Guérin et Pauliat. J'ai lu quelques pièces

[1] *Et voilà donc les jours tragiques revenus.*

[2] Ils viennent, louches, vils, dévots, frapper à terre
Rochefort, l'archer fier, le puissant sagittaire
Dont la flèche est au flanc de l'empire abattu.

de *l'Année terrible.* Pendant la lecture Paul Meurice est venu.

Le Rappel reparaît le 29 et me demande *Les voix* pour son premier numéro.

28 février. Je donne au *Rappel* qui paraît demain 29 *Les deux voix.* J'ai corrigé l'épreuve. Meurice l'a emportée.

29 février. Paul Meurice est venu. Le tirage du *Rappel* où sont *Les deux voix* dépasse 66,000. On a dû l'interrompre à cause de la fatigue des machinistes. On va faire un nouveau tirage.

9 avril. J'ai envoyé ce matin à l'imprimerie la fin du manuscrit de *l'Année terrible.*

15 avril. J'ai donné les derniers bons à tirer de *l'Année terrible.*

19 avril. La plupart des journaux contiennent des extraits de *l'Année terrible* qui paraît demain.

20 avril. L'Annee terrible a paru ce matin. A midi les 1,600 exemplaires déposés chez Calmann-Lévy étaient vendus. Meurice est allé en hâte chez Claye pour faire faire un nouveau tirage.

21 avril. Les exemplaires de *l'Année terrible* sont enlevés aussitôt mis en vente, on en manque.

Le Rappel indiquait que le premier tirage avait été de 5,500 exemplaires, 150 hollande, 25 chine; que des libraires en manquaient et que la 4e édition était dès le 28 avril retenue et vendue à l'avance.

Victor Hugo avait placé en tête du volume, comme prologue, la pièce intitulée *Les 7,500,000 oui.* C'était l'époque où Napoléon III, ayant appelé au pouvoir Émile Ollivier, ayant fait élaborer par le Sénat une constitution nouvelle, la soumit à un plébiscite le 8 mai. Cette constitution fut ratifiée par 7,358,800 voix contre 1,571,000. N'avait-on pas dit : l'empire, c'est la paix?

La poésie de Victor Hugo avait donc sa place marquée en tête de *l'Année terrible.* Mais, en 1871, régnait l'état de siège. Le général Ladmirault était gouverneur militaire de Paris et avait tous les pouvoirs. Les livres étaient soumis à sa censure. C'est ce qui explique que, dans plusieurs pièces de *l'Année terrible,* des lignes de points remplacent des vers ou des fragments de vers.

Ainsi dans la poésie : *Expulsé de Belgique,* voici ce qu'on lit dans l'édition originale :

J'assiste sans plaisir à ce hideux tournoi :
****** contre *****, ******* contre *****.

Il faut lire ainsi le second vers :

Cissey contre Duval, Rigault contre Vinoy.

Cissey et Vinoy étaient des généraux de l'armée de Versailles, Rigault était préfet de police de la Commune et Duval général de la Commune.

Dans la même pièce :

Honneur à ********* et gloire à ********
On me lapide et l'on m'exile. C'est bien fait.

Ce sont encore des noms supprimés :

Honneur à Mouravief et gloire à Galliffet!

Dans la pièce : *Un jour je vis le sang couler de toutes parts...,* cinq vers sont supprimés.

Je déclarai qu'on peut tout calmer par degrés;
Que des assassinats ne sont point réparés
Par.....

puis il y a cinq lignes de points; il faut lire :

Par un crime nouveau que sur l'autre on enfonce;
Qu'on ne fait pas au meurtre une bonne réponse
En mitraillant des tas de femmes et d'enfants;
Que changer en bourreaux des soldats triomphants,
C'est leur faire une gloire où la honte surnage.

Enfin dans *Les fusillés* on lit :

Et n'ont-ils pas eu froid, et n'ont-ils pas eu faim?
C'est pour cela qu'ils.....

La fin du vers est :

... ont brûlé vos Tuileries

Tous ces vers supprimés ont été rétablis dans l'édition Hugues, en 1879.

A peine l'édition originale avait-elle paru que l'on pensa à illustrer *l'Année terrible*, et voici ce que nous lisons dans les Carnets :

28 avril. Après le dîner est venu M. Flameng qui fera l'illustration hebdomadaire de l'édition populaire de *l'Année terrible* [1].

29 avril. Nous avons eu à dîner M. et Mme Glatigny, H. de Lacretelle, Léon Valade, Jean Aicard. Albert Glatigny a improvisé vers à vers sur *l'Année terrible* sur des rimes que chacun lui jetait. Résultat curieux et charmant.

27 mai. M. Flameng est venu faire mon portrait pour l'illustration de *l'Année terrible* [2].

Claye m'a annoncé que l'édition in-18 de *l'Année terrible* étant presque prête, on pourrait paraître mardi 4 juin.

En 1873, projet d'une nouvelle édition illustrée par Flameng et Daniel Vierge.

14 septembre 1873. Aujourd'hui dimanche j'ai eu à dîner MM. Paul Meurice, A. Vacquerie, Rohelin, Pelleport et Vierge, le dessinateur actuel de *l'Année terrible*. C'est un espagnol tout jeune. Il m'a apporté le frontispice qui est très beau et *Petite Jeanne* qui est très ressemblante et charmante.

17 septembre. J'ai invité M. Vierge à dîner. Il a fait un croquis de Jeanne sur mes genoux pour l'illustration de *l'Année terrible*. Le gouvernement, dit-on, laissera estampiller l'édition illustrée.

13 novembre. Après le dîner, M. et Mme Mendès, Mmes Lucas, Pelleport, MM. Blémont, Pierre Elzéar, Valade, qui m'ont amené MM. Albert Mérat et Richepin. Ils m'ont demandé de lire des vers de *l'Année terrible*.

12 avril 1874. Avant-hier, 10 avril, a été commencée la publication de *l'Année terrible* illustrée, à 10 centimes la livraison. On a vendu 30,000 le premier jour.

25 avril. *L'Année terrible* est montée à 80,000 exemplaires.

10 mai. Le tirage de *l'Année terrible* illustrée atteint 94,000.

3 juin. Paul Meurice est venu m'annoncer que l'état de siège, censeur Ladmirault, défendait le dessin de Vierge pour *l'Année terrible* représentant la chute de la colonne.

D'autres gravures étaient supprimées par la censure : *A prince, prince et demi, Dignes l'un de l'autre, A ceux qui reparlent de fraternité, La prisonnière passe, elle est blessée*... Ce n'était pas tout, certains passages du texte qui avaient été respectés dans l'édition originale étaient cette fois mutilés.

En effet, Mac-Mahon avait succédé à Thiers à la présidence de la République depuis le 24 mai 1873, et le cabinet était présidé par le duc de Broglie. Or la publication en livraisons illustrées commençait le 10 avril 1874.

Dans la poésie *Les deux trophées*, ces quatre vers sont supprimés :

Mac-Mahon fait de loin pleuvoir une rafale
De feu, de fer, de plomb sur l'arche triomphale.
Honte! un drapeau tudesque étend sur nous ses plis,
Et regarde Sedan souffleter Austerlitz!

Dans la pièce : *Expulsé de Belgique*, les noms Cissey, Duval, Rigault, Vinoy sont, comme dans l'édition originale, remplacés par des astérisques, ainsi que les noms de Mouravief et Galliffet.

Le 16 mai 1874, le cabinet Cissey remplaçait le cabinet de Broglie.

Dans les poésies : *Un jour je vis le sang couler de toutes parts* et *Les fusillés*, les suppressions sont les mêmes que dans l'édition originale.

Les persécutions de la censure contribuèrent au succès de *l'Année terrible*, qui fut comme une sorte de prolongement des *Châtiments*.

[1] Publiée en juillet 1873.

[2] Ce portrait est reproduit en tête de ce volume.

II

REVUE DE LA CRITIQUE.

Comment la critique n'aurait-elle pas admiré les vers de *l'Année terrible?* Non seulement elle y retrouvait le souffle de *la Légende des siècles* et des *Châtiments*, mais aussi le souvenir des épreuves, des angoisses, des espérances, des douleurs et des révoltes de Paris, en même temps que l'incarnation de l'amour pour la patrie et la foi en ses immortelles destinées. Camille Pelletan, dans son remarquable livre intitulé : *Victor Hugo homme politique*, a résumé en termes éloquents, l'impression de l'opinion et de la critique :

Victor Hugo était, par excellence, le génie et la gloire de ce Paris du siège. La grande cité, toute transfigurée par la résolution de vaincre, sentait planer au-dessus d'elle les vers géants des *Châtiments*. C'étaient les poèmes de Jersey qui faisaient vibrer les âmes à l'unisson. Leurs accents éclatants retentissaient sur toutes les scènes. *Les Châtiments* quêtaient pour la défense et l'argent qu'ils gagnaient se changeait en cuivre pour donner un canon de plus à notre armée. Victor Hugo n'était pas seulement le poète du siège, il était son témoin. Il écrivait ces admirables pièces de *l'Année terrible* où le Paris du grand combat revit tout entier avec sa noble âpreté mêlée d'une façon si touchante à la tendresse du grand-père pour l'enfant dont la tête blonde mêle son sourire aux angoisses de la guerre.

... *L'Année terrible* offre un intérêt particulier : le livre est écrit tout entier, en quelque sorte, d'après nature et sous le coup des événements.

... La pièce sur Sedan a encore la puissance des *Châtiments*. Ajoutez les pièces de polémique, les unes d'une verve satirique étincelante, les autres d'une grande élévation. C'est assurément une œuvre curieuse et rare, que ce témoignage sur les événements les plus formidables de notre histoire par le plus grand de nos poètes.

Ce jugement résume admirablement les impressions de la critique.

Cependant nous devons signaler une note discordante. Nous avons hésité, par considération pour M. Barbey d'Aurevilly, à reproduire des passages de son article pour ne pas contrister ses admirateurs. Mais une attaque de ce genre constitue une originalité, et soucieux de conserver à cette revue son caractère impartial, nous avons donné, à titre de curiosité, l'appréciation extravagante de M. Barbey d'Aurevilly. Victor Hugo est traité de Prussien par l'écrivain pour un livre qui respire le plus haut patriotisme. Il est d'ailleurs en bonne compagnie si l'on se rappelle que, sous l'Empire, les hommes éminents qui plaçaient les intérêts du pays au-dessus des combinaisons dynastiques étaient qualifiés de Prussiens par des députés bonapartistes. Barbey d'Aurevilly doit la plus grande partie de sa réputation à son goût pour l'invective. Il n'a pas voulu trahir sa réputation, il a cru la servir mieux encore en dépassant la mesure.

Le Figaro.

J. Barbey d'Aurevilly.

... *L'Année terrible* (elle le sera pour lui) est un terrible livre qui nous montre M. Hugo sous un aspect inattendu même pour ses ennemis, même pour ceux qui ne savent que trop le désordre de cette tête égarée... Il le montre... Prussien!

Prussien avec des mots français et des déclamations françaises. Prussien sans le savoir

ou en le sachant. S'il le sait, il passe à l'ennemi. S'il ne le savait pas, car la gangrène s'ignore, — elle ne se sent point, — il reste avec nous, mais nous n'en voulons plus! Seulement alors, il est... mettez le mot que nous n'écrivons pas!

Le livre de M. Victor Hugo n'est qu'une élégie enflammée, violente, hypocrite et comminatoire sur les malheurs et les punitions de la Commune. De ses crimes, rien! *Personne n'est coupable,* dit-il en toutes lettres...

En déplorant *crocodilement* les guerres civiles, le poète sans sincérité de *l'Année terrible* n'a de pleurs, d'indignations, de frémissements et de cris que pour les provocateurs et pour les bourreaux, mais il n'a pas un mot, pas un soupir pour les victimes.

... Vous payez en admiration et en attendrissements les gages des ouvriers d'incendie de la Prusse contre nous. Cela la dispense de les payer. Quel service vous lui rendez-là! Vous n'êtes donc, dans votre *Année terrible,* qu'un employé volontaire de la Prusse; et s'il y a des gens qui, en vous lisant, ne le comprennent pas ou le nient, c'est que le cosmopolitisme leur a pourri dans le cœur le sentiment de la patrie, comme à vous!

Vous pouvez renoncer à la langue française, qui ne s'en plaindra pas, car depuis longtemps vous l'avez assez éreintée. Écrivez votre prochain livre en allemand. Vous le dédierez à cette Allemagne dont vous avez fait dans une pièce spéciale de votre livre — *Choix entre les deux nations* — une glorification monstrueuse à cette place et dans ce moment, quand elle a encore le pied sur nos poitrines.

Vous, c'est ce moment-là que vous choisissez pour le baiser ce pied oppresseur! Baisez-le donc et laissez-nous tranquilles!

Vous avez mérité l'Aigle noir.

Le Siècle.

Louis Jourdan.

Nous ne sommes plus seulement ici en présence d'une grande œuvre poétique; le volume que Victor Hugo vient de publier, sous le titre que nous inscrivons en tête de cet article, est plus et mieux que cela. C'est l'histoire écrite en traits de flamme, c'est le cri du patriotisme français, traduit en vers admirables.

Nous entendons dire déjà par ceux que le fouet du poète flagelle : C'est incorrect, c'est tourmenté! combien de chevilles! que d'images forcées! quelle langue monstrueuse! ce soleil a des taches!

On ne répond pas à cela. Ouvrez ce volume au hasard et lisez. Jamais, en aucun temps, même à l'époque douloureuse où nous fûmes éblouis par la vision des *Châtiments,* l'amour de la patrie, l'espérance en ses immortelles destinées, n'eurent de tels accents.

Vous dites que ces vers ne sont point parfaits de tous points. Soit! Faites-en de meilleurs, si vous pouvez. Mais ce n'est pas là ce qui nous touche.

Ce qu'il faut constater, ce qu'il faut se hâter de dire pour l'honneur de notre France, si cruellement blessée, c'est que ce livre est un acte, c'est qu'il en sort comme des effluves de foi, de force, d'apaisement. On ne le quitte pas sans se sentir meilleur, nulle lecture n'est plus saine. Une nation qui, du sein de la plus épouvantable défaite, produit une œuvre si virile et si noble, n'est pas une nation définitivement vaincue, sachons-le bien, et que l'Europe le sache aussi.

On parle de revanche! ceci en est le commencement. L'Allemagne nous prend cinq milliards et deux provinces, M. de Bismarck et l'empereur Guillaume se croient tout-puissants. Voici un terrain sur lequel ils ne nous vaincront pas. Vous cherchez des armes perfectionnées et de longue portée; en voici une que vous n'imiterez pas et qui, par-dessus les frontières, atteindra en plein cœur tout ce qui pense des deux côtés du Rhin. Oui! autant et, qui sait? peut-être plus qu'en France, cette œuvre gigantesque aura en Allemagne un retentissement profond; et ce sera moins encore par l'éclat de la forme que par la puissance des idées. Il se trouvera des hommes, même parmi ceux qui ont dévasté notre territoire et emporté nos pendules, qui, le soir, à la veillée, traduiront en langue vulgaire les plus belles pièces du volume.

«Que dit-il donc, ce poète?» demanderont les femmes et les enfants.

Et l'homme, pensif, répondra :

«Il dit que la France républicaine prendra surtout sa revanche par la toute-puissance des idées; qu'un jour prochain viendra où nous pèserons de deux façons les rois, les empereurs, les princes qui nous gouvernent dans

l'intérêt de leurs castes et de leurs dynasties; où nous les sentirons lourds à notre épaule et légers dans nos mains, et que nous voudrons, nous aussi, nous affranchir, comme la France s'est affranchie; que nous répudierons toutes les traditions haineuses du passé, pour marcher, d'un pas calme et résolu, vers l'avenir. Et le poète ajoute que c'est par là que la France nous prendra, par là qu'elle nous tient, et que nous ne nous délivrerons ni du progrès, ni de la civilisation, ni de la liberté, ni du droit, ni de la justice. »

Les Allemands, qui déjà s'aperçoivent qu'ils ont travaillé et souffert pour leurs princes plus que pour eux-mêmes, finiront par se dire tout bas, puis tout haut, que le poète a raison.

Ce jour-là, croyez-vous que nous ne tiendrons pas la vraie revanche de l'intelligence, de la raison et du bon sens ?

Le livre de Victor Hugo est la plus haute expression poétique des pensées et des préoccupations de la France actuelle, et c'est là ce qui explique le prodigieux succès qui l'a accueilli.

Chacun de nous y retrouve, sous une forme idéale, ses regrets, ses douleurs, ses espérances, ses rêves. Le poète a donné un corps éclatant à ce qui remplit les âmes françaises, au moment où nous sommes. Rien d'amollissant, rien d'énervant; une langue virile, une foi profonde, un espoir immortel : il nous montre le but, il nous prend, et, d'un coup d'aile, nous emporte avec lui dans les régions sereines où nulle passion ne peut vivre, si elle n'est noble et généreuse.

La République française.

Ce ne serait pas assez de constater le succès extraordinaire des derniers poèmes de M. Victor Hugo, il faut encore en rechercher et en dire la raison. On doit reconnaître dans la faveur pour ainsi dire universelle qui, dès le premier jour, a entouré l'œuvre nouvelle de l'illustre poète, un mouvement irrésistible de la conscience française, une manifestation passionnée du sentiment public, qui ont fait, de la publication de *l'Année terrible,* un événement politique digne de la plus sérieuse attention. Tel est le privilège du génie, quand il s'élève à de telles hauteurs : dans son vol hardi et magnifique, la poésie n'est plus l'expression d'une pensée isolée et toute personnelle; elle devient nationale, et le poète chante pour tout un peuple.

C'est la seconde fois que, dans sa glorieuse vie, M. Victor Hugo atteint à ce suprême honneur, auprès duquel tous les autres honneurs pâlissent et s'effacent, d'être la voix de la France. La France est quelque chose de si grand dans le monde, qu'élever la voix en son nom, exprimer tour à tour, dans une langue incomparable de puissance et de beauté, ses souffrances et ses colères, ses indignations et ses malheurs; raconter à l'univers ses douleurs profondes et ses pitiés infinies; dévoiler les tortures de son cœur, exalter son génie fait de lumière et de bonté; c'est, à proprement parler, le dernier mot de la grandeur, telle que peut la concevoir et la désirer une âme de poète et de citoyen. Cette grandeur est aujourd'hui celle de M. Victor Hugo. Elle lui appartient en propre; elle le distingue du reste des Français et des poètes de notre nation; elle lui donne le droit, désormais incontestable, de prendre sa place dans le groupe rayonnant des hommes, aînés de notre race, qui brillent dans la clarté sereine de l'histoire.

... C'est aux poètes qu'il appartient de découvrir et d'exalter les beautés nouvelles de *l'Année terrible,* et c'est aux critiques de dire si ces beautés égalent ou dépassent les anciennes merveilles de *la Légende des siècles* et des *Châtiments.*

Pour nous, ce que nous voulons mettre en lumière, c'est le rôle de M. Victor Hugo dans notre temps, dans notre société.

Ce rôle, nous ne craignons pas de le dire, il nous paraît plus grand que sa poésie même. Voici un homme, un vieillard qui, après une existence qui n'a été qu'une longue suite de triomphes, après un exil de dix-neuf années supporté avec une force d'âme, une patience, une sorte de joie intérieure, nées de la satisfaction du devoir accompli, rentre tout à coup dans sa patrie. Emporté par un orage terrible, il est ramené par une tempête plus effroyable encore. Dans une première tourmente, c'était la cause à laquelle M. Victor Hugo a donné sa vie qui avait failli périr. Dans le péril nouveau qui se dresse devant lui, dans les abîmes sans fond ouverts par la cruelle ineptie des uns, par la

lâcheté des autres, par la trahison de ceux-mêmes qui devaient nous défendre, c'est la France tout entière, ce n'est plus seulement la République et la démocratie qui vont s'engloutir. M. Victor Hugo revient; il prend sa place parmi nous, il ne peut plus combattre, hélas! mais il lui reste au cœur l'amour, l'indomptable amour de la France; et tout ce qu'il a de force, tout ce qu'il a de passion, il le donne à la France. Il flagelle ses ennemis; il surveille ses chefs; il veut le combat, il y pousse tout le monde. Mêlé à la foule, il s'attache à vivre de sa vie, à penser comme elle, à parler pour elle. Il ne veut pas croire à la défaite, il défie la victoire de nous être infidèle. Dans sa fureur patriotique, il accable les assaillants du glorieux Paris de traits enflammés, et il couvre de ridicule ceux qui ne veulent pas, qui ne peuvent pas se décider à l'action décisive qui délivrera la patrie.

... Tel est le rôle de M. Victor Hugo pendant le siège. Il n'est plus lui, il est la foule. Sans récriminations, sans murmures, il partage sa vie, ses pensées, ses émotions, ses douleurs; et quand Paris est forcé de se rendre sans avoir combattu, il se fait l'organe de ses malédictions trop justifiées. C'est ici qu'apparaît la vraie grandeur.

Qui donc s'étonnerait maintenant que Paris tout entier se soit retrouvé et reconnu dans les plus admirables pièces du recueil? On cherche la raison du succès de ces grands poèmes, la voilà : l'âme de Paris est là, et l'âme de Paris, pendant le siège, c'est sans contredit l'un des plus magnifiques sujets de poème que les hommes aient jamais offert.

Mais *l'Année terrible* se déroule. Après le siège douloureux et inutile, la guerre civile.

... M. Victor Hugo, cette fois encore, ne veut pas se séparer de Paris, de ce peuple qu'il aime, dont il connaît le fond honnête, généreux, enthousiaste jusqu'à la mort même à l'idée de Justice et de Progrès.

Et le voilà qui se penche sur le tas de morts et de blessés pour y chercher les victimes, pour les plaindre, pour les défendre contre tant de rigueurs, pour demander qu'on les instruise, qu'on veille à leur avenir, à leur amélioration matérielle et morale. Grâce! pitié! s'écrie-t-il, assez de sang versé! assez de ruines! n'ajoutez pas à toutes ces horreurs les horreurs d'une répression impitoyable qui perpétuerait nos discordes, qui nous empêcherait de nous relever, de nous ranimer, de reprendre tous ensemble notre place dans cette grande armée de la civilisation dont la France est l'avant-garde.

... Spectacle admirable, et qu'il faut louer plus encore qu'on ne loue, à si juste titre, les beaux vers de *l'Année terrible!* Oh! c'est bien ici que se découvre la raison du vrai succès de ces poèmes empreints de tant de mansuétude et de dignité civique! C'est bien ici que l'on voit pourquoi Paris, pourquoi la France, se sont attachés à ce livre, qui n'est pas seulement une sorte de revanche morale contre nos ennemis du dehors, mais qui est aussi, qui est surtout l'expression solennelle et touchante des vœux les plus chers et les plus pressants de Paris et de la France.

Oubli de nos haines, amnistie de nos fautes et de nos erreurs passées : tels sont les vœux du poète de *l'Année terrible.* Pouvions-nous souhaiter un plus éloquent interprète?

Ce n'est donc pas un simple tribut d'admiration qu'il nous faut payer à M. Victor Hugo. C'est avant tout un tribut de reconnaissance. Qu'il ait ajouté un chef-d'œuvre de plus à ses chefs-d'œuvre à lui et aux chefs-d'œuvre de notre littérature, qu'est-ce que cela, malgré tout le prix que nous attachons à une pareille conquête, à côté du grand exemple que M. Victor Hugo nous donne à tous? Et quel exemple! L'exemple du devoir simplement accompli; l'exemple du courage dans les luttes civiles, ce courage si nécessaire à qui ne veut pas accabler les vaincus, à qui ne veut pas trembler et se laisser aller aux suggestions de la peur, cette mauvaise conseillère, l'exemple de la modération et de la douceur, l'exemple de la magnanimité et de la justice!

L'Éclair.

Jules LEBRUN.

On ne commente point les éclairs du génie; la foudre ne peut s'analyser. C'est le propre des livres de Victor Hugo d'exciter toutes les colères et toutes les admirations; les uns n'ont point assez d'injures pour le conspuer, les autres manquent d'expressions pour admirer ce qu'ils comprennent si bien.

Que dire aujourd'hui du poète qui n'ait été cent fois ressassé? qu'il fait bien le vers?

que d'un trait de burin il marque au front le crime d'un stigmate ineffaçable? nous le savons tous par cœur; c'est là son plus beau titre de gloire. Mais ce que l'on peut dire de l'œuvre d'hier, c'est que, depuis *la Légende des siècles,* le poète ne s'est jamais élevé à des régions plus hautes, et que, depuis *les Contemplations,* il n'a point rencontré de plus doux accents.

A petite Jeanne est une merveilleuse pièce où le poète des enfants fait bénir la grande ville assiégée par une fillette d'un an. C'est adorablement ému.

Mais où le poète trouve des accents d'une éloquence vengeresse, c'est dans la pièce intitulée : *Prouesses borusses.* Là, nous voyons l'Allemand « conquérant pingre » méditant « de meubler son amante aux dépens des vaincus».

... *Les deux trophées, A qui la faute,* courageuses protestations contre le vandalisme de la guerre civile; ces paroles d'apaisement et de conciliation, prononcées lorsque le sang français coule versé par des armées françaises, — sont d'admirables pages qui resteront immortelles autant que notre langue sera comprise.

Il serait puéril de rendre en quelques lignes la profonde impression que laisse après une lecture rapide et incomplète le nouveau livre de Victor Hugo, auquel j'appliquerai pour seul jugement ces paroles de La Bruyère : « Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon et fait de main d'ouvrier. »

Le Corsaire.

Jean Richepin.

Avant tout, nous devons avouer une chose : c'est qu'en ouvrant le livre, nous avions peur de ne pas le trouver digne du sujet.

Certes, nous chérissons le poète, nous les jeunes gens, qui nous sommes nourris de ses vers comme de la moelle des lions, qui nous sommes chauffés à ce large soleil, qui l'appelions le vieux Hugo, le père Hugo, parce que nous le vénérons comme un aïeul et que nous l'aimons comme un père...

Nous doutions de notre grand poète. Il vient de nous rendre la foi, comme Jésus la donna sur le chemin de Damas à saint Paul, par un éblouissement.

Cet éblouissement, c'est *l'Année terrible,* c'est ce poème en douze chants, divisé par les douze mois, qui part du plébiscite, crache sur Sedan, raconte le siège de Paris, dénonce la capitulation, explique la Commune, défend les vaincus, et, commencé par la malédiction, finit par l'espoir.

Le héros du livre, héros à qui le livre est dédié, c'est Paris; Paris, capitale des peuples; Paris, centre de l'intelligence, forge de l'idée, cerveau de l'humanité, cœur de la Révolution.

... *L'Année terrible* est le pendant des *Châtiments.* Comme dans *les Châtiments,* on y trouve une étonnante variété de tons, on y admire cet art prodigieux du poète qui, sur un sujet toujours le même au fond, est tour à tour philosophique, épique, lyrique, élégiaque, satirique, descriptif, et qui vous prend ainsi par toutes les fibres en faisant vibrer toutes les cordes.

La partie philosophique est beaucoup plus développée que dans *les Châtiments,* et il faut reconnaître que le sujet demandait ce développement. Néanmoins, elle sera sans doute moins goûtée du public, qui a quelque peine à suivre les coups d'aile du poète à travers ce monde des idées, des principes et des causes. Pour tous ceux qui sont assez familiers avec ces sortes de réflexions, et qui peuvent s'y livrer sans fatigue, la pièce intitulée *Loi de formation du progrès* restera comme une des plus magnifiques méditations du penseur qui a fait : *Ce qu'on entend sur la montagne.*

Cela mis à part, il reste encore dans le livre de quoi satisfaire largement tout le monde.

Il y a d'abord un fragment d'épopée : *Sedan.* C'est le dernier chant de *l'Expiation,* et c'est aussi le cœur. Nous n'osons en citer rien, parce qu'il faudrait citer tout.

Une pièce, qui a déjà été montrée au public dans les journaux, *Falkenfels,* peut donner une idée des poèmes du genre épique qui sont dans *l'Année terrible.* C'est la même ampleur, la même grandeur, que dans *la Légende des siècles.*

Partout sont semés des vers larges comme le ciel, profonds comme l'océan avec des images gigantesques, des comparaisons su-

blimes. *Les Forts* sont les dogues de la ville. Paris-astre lutte contre la marée d'ombre de la Prusse. Les événements laissent sur l'âme du poète des empreintes qui sont des blessures

Comme si les lions avaient marché sur lui.

La fin du *Message de Grant*, de *Bancroft*, la pièce *Au canon le V. H.*, *Dans le cirque*, *Les insulteurs*, etc..., sont des exemples de ces images superbes, dignes de la Bible ou d'Eschyle. On n'a qu'à choisir au hasard dans le livre; car, de toutes les œuvres du poète, celle-ci est peut-être celle qui en fourmille le plus.

L'espace nous manquant, nous donnerons une pièce courte, où se trouve une beauté de ce genre.

L'auteur de l'article cite la pièce intitulée : *Du haut de la muraille de Paris, à la nuit tombante*, et poursuit ainsi :

... Le lyrisme est partout, bien qu'il n'y ait, à proprement parler, que deux odes : *N'importe! ayons foi!* et *Les précurseurs.*

L'invective, l'indignation, l'ironie sont partout aussi. Un certain nombre de pièces sont inspirées par elles seules et rappellent dans leur allure les mordantes imprécations des *Châtiments.* Ainsi le *Participe passé du verbe Tropchoir*...

Le côté pittoresque du siège est admirablement rendu, avec une familiarité et une gaieté héroïques dans la *Lettre à une femme* et dans *La sortie;* le côté mélancolique dans *Une bombe aux Feuillantines.*

La Commune, les massacres de mai, la réaction ont inspiré toute la fin du volume. Le cœur révolté, l'esprit anxieux, la main tendue, le grand poète a pris le parti des vaincus, et n'a pas craint de se montrer l'ami de *Ceux qu'on foule aux pieds.*

Il a rendu immortels quelques-uns des épisodes honteux, sanglants ou héroïques de la terrible semaine : *La prisonnière passe*..., *Une femme m'a dit ceci*..., *Sur une barricade*... Dans cette dernière pièce, il raconte l'histoire de ce gamin qui, près d'être fusillé, demande à l'officier du peloton la permission d'aller porter sa montre à ses parents, et qui revient ensuite s'aligner contre le mur où sont entassés les cadavres de ses compagnons. C'est aussi touchant, aussi simple, aussi grand que *L'enfant avait reçu deux balles dans la tête.*

Les fusillés montrent la stoïque inertie des victimes se laissant tuer sans rien dire, et expliquent par la cruauté de l'état social actuel

Cette facilité sinistre de mourir.

Au milieu de toutes ces horreurs passe, comme une fraîche apparition, le souvenir des deux petits-enfants du poète, le petit Georges et la petite Jeanne.

Enfin, de cette année terrible, de ces meurtres, de ce deuil, de ce sang répandu, une chose seule se dégage, qui fait la moralité et la consolation du livre : l'espérance.

Le poète a la foi. Il croit au Bien, au Beau, au Juste, à la Liberté, à la Révolution.

Et *l'Année terrible* finit sur une pièce étrange, effrayante et rassurante tout à la fois, sorte de prophétie ou plutôt de vision, où l'on entend dialoguer le vieux monde qui tombe en ruines et le flot qui le bat en brèche.

L'écrivain cite la dernière pièce et conclut ainsi :

Tel est l'épilogue formidable de ce livre sublime, qui nous laisse au seuil d'une porte d'ombre d'où l'on sent venir l'aurore.

Nous disons ce livre sublime, et nous ne pensons pas trop dire. C'est une de ces œuvres qui restent, et qui sont comme la figure d'une époque. *Les Châtiments* et *l'Année terrible* marqueront comme *l'Iliade, le Prométhée, les Annales, la Divine comédie.*

Les savants racontent l'histoire du temps, et les poètes en font la légende. Hugo a fait la légende du nôtre, la légende de ce temps trouble et horrible, période de crise où nous assistons à l'agonie d'un monde en préparant la naissance d'un autre.

Le poète est vieux, et il mourra sans doute, comme Moïse est mort, sans avoir vu la terre promise. Mais son nom restera grand et immortel, dégagé des calomnies, des insultes, des luttes, comme le nom d'un précurseur, comme le nom de celui qui au milieu des massacres prêchait la pitié, qui pendant la crise disait : Espérance! et qui, dans l'orage que nous traversons, malgré

l'aboiement des vents et sous les baves des flots, criait toujours d'une voix haute : Terre! Terre!

Le Matin.

Jules Brisson.

C'est une année vraiment terrible que celle dont Victor Hugo, dans le volume que nous avons sous les yeux, a essayé de retracer les péripéties sanglantes.

Son génie poétique, en présence de nos humiliations et de nos malheurs, semble avoir subi une nouvelle transformation.

... Le poète a fait place au philosophe; à la colère sourde succède la résignation sereine. Un combat se livre dans son âme entre le doute et la foi.

Le doute triomphe un moment, mais, de même qu'un nuage glissant sur l'onde limpide, il ne fait que traverser son cerveau sans y laisser de trace.

L'aspect du crime triomphant excitait jadis les saintes colères du poète; aujourd'hui la vue de nos discordes civiles, les désastres de la patrie mutilée, les cris d'agonie qui s'élèvent du sein des pontons, font naître dans son âme un immense attendrissement: il demande que les haines des partis cessent de s'acharner contre les vaincus et qu'une clémence salutaire vienne enfin cicatriser des blessures qui n'ont que trop saigné.

... L'amour du peuple et du progrès! La haine de l'oppression! L'horreur de l'ignorance, telles sont les sources fécondes où Victor Hugo puise ses plus belles inspirations et si cela suffit pour expliquer les haines ardentes qui le poursuivent, cela suffit également pour expliquer les succès éclatants de ses œuvres. En dépit de la calomnie, en dépit de l'envie, en dépit des pygmées qui, de leurs débiles mains, cherchent à polluer le torse d'Hercule, l'auteur des *Châtiments* restera une des grandes figures de ce siècle et, chez lui, la physionomie du poète, loin d'éclipser celle du moraliste et du penseur, ne fera que lui prêter de nouveaux rayons. Que le puissant athlète continue son œuvre humanitaire! que sa verte vieillesse, presque aussi féconde que son printemps, ne se lasse pas, dans un langage harmonieux et sonore, de jeter aux quatre vents du ciel les vérités éternelles. La haine des partis aura beau pousser autour de lui ses rugissements et ses clameurs, le peuple reconnaissant envers le poète lui dressera dans son cœur un sanctuaire inviolable, où il pourra attendre sans crainte le jugement de la postérité.

Le Moniteur universel.

Paul de Saint-Victor.

Il fallait à nos malheurs un livre expiatoire, digne de les contenir et de les chanter. Ce poème austère, cette urne indélébile, ce mausolée plein de débris funèbres, mais qui proclame la résurrection, Victor Hugo l'a donné à la France. Grâce à lui, notre défaite a son épopée.

... Quelle foudroyante campagne que les six premiers mois de *l'Année terrible!*

Reflété par cette imagination toute-puissante, le siège de Paris prend l'horreur grandiose des catastrophes qu'Eschyle et les prophètes ont chantées. Il rejoint à travers les siècles les calamités primitives : les Plaies de l'Égypte; les phénomènes d'un Jugement dernier semblent l'envahir. On croit voir les chevaux pâles de l'Apocalypse galoper, avec les hordes prussiennes, autour des remparts. Les sept chefs devant Thèbes, tout sanglants du taureau noir qu'ils viennent d'égorger, agitant leurs lances hautes comme des arbres et leurs énormes boucliers blasonnés d'armoiries farouches, revivent dans les sept princes allemands assiégeant Paris. Leur artillerie devient un troupeau de monstres, doués de volonté, capables de haine, et mettant de la rage à vomir la mort.

... Tout grandit, tout se transfigure; la vision se mêle au spectacle et l'idéalise. Le poète monte sur la muraille de Paris, à la nuit tombante, et Homère sur la tour d'Ilion, Isaïe sur le rempart de Jérusalem ne trouveraient pas une plus sublime image, pour peindre l'horizon sinistre d'une ville assiégée.

... Ailleurs, ce sont les *Forts* grondant la nuit, autour de l'enceinte, avec une vigilance formidable. Leurs voix tonnantes retentissent dans les vers du poète, comme les abois d'une meute farouche et fidèle.

... Un des canons qui défendaient le rempart avait été baptisé du nom de Victor

IMPRIMERIE NATIONALE.

Hugo. Le baptême du feu, c'est le poète qui le lui donna, dans une invocation frémissante, où il fait, entre lui et le bronze sorti de la forge, une sorte d'alliage enflammé et d'amalgame héroïque.

... L'échange proposé semble s'être accompli; il y a de l'éclair et de la mitraille dans ces poèmes braqués contre l'ennemi. Telle pièce, avec ses sorties violentes, ses tirades profondes, ses imprécations redoublées et infatigables, rappelle le feu roulant des batteries. Telle autre, portant une pensée ou un anathème qui éclate, en jetant des flammes, après avoir décrit la parabole d'un long rythme, fait songer au rayonnement foudroyant d'une bombe. Avec quel mépris indigné le poète déshonore les victoires féroces de la Prusse! Comme il les diffame et les destitue! Comme il leur arrache leurs lauriers souillés, pour s'en faire une verge et les flageller.

... L'ironie, dans *l'Année terrible,* n'est pas moins cruelle que la colère. Des rires amers et mordants traversent, par endroits, ces poèmes courroucés. Les rapines prussiennes y sont saisies et marquées, la main dans le sac. Du couteau de Shylock croisé avec le glaive d'Attila, le poète fait un trophée dérisoire qu'il suspend au-dessus du camp recéleur. Les *Prouesses borusses* sont le chef-d'œuvre de cette raillerie irritée. C'est une colonne Trajane parodiée où serpenteraient des caricatures sculpturales : hordes pillardes remplaçant les légions épiques, caisses prises d'assaut, Alarics portant sur leurs dos les Maleck-Adel des pendules, épées sondant des caves et crochetant des serrures.

... Ce livre de guerre a des trêves; ce volcan lance parfois des fleurs. Comme *l'Enfer* du Dante, *l'Année terrible* a ses oasis. Des chants de tendresse et de rêverie interrompent ses clameurs et ses anathèmes. C'est le miel que des abeilles sauvages, à triple dard, déposent dans la gueule déchirée du lion de la bible; il paraît meilleur que celui des ruches. On sait à quel point le sentiment de l'enfance est un des dons du génie de Victor Hugo. Son œuvre grandiose est jonchée de figures enfantines d'une grâce adorable. Vous diriez les Amours du Corrège, enroulés, par groupes, autour d'une fresque de Michel-Ange. Ici ce n'est plus seulement du charme, c'est un attendrissement pieux et profond que l'enfant produit, lorsqu'il apparaît. Entre deux deuils, entre deux désastres, l'aïeul vient se pencher sur le berceau de son petit-fils Georges et de Jeanne, sa petite-fille; et alors l'épopée guerrière, couverte des plaies de la France, du sang des combats, fait penser au père de *l'Iliade,* entrant, avec son casque mouvant et sa lance d'airain, dans la chambre d'Astyanax.

... Parmi les pièces désarmées, et où la corde de fer ne retentit plus, il faut citer la *Lettre à une femme, par ballon monté,* sorte d'épître héroï-comique que réjouit un vaillant sourire : tableau pittoresque et gai de la grande ville affamée, mangeant sa ménagerie, comme aurait fait l'arche de Noë, si le déluge avait duré cinq mois au lieu de quarante jours. Il faut citer encore *Une bombe aux Feuillantines.* On sait que Victor Hugo passa ses plus belles années d'enfance dans ce verger d'un ancien couvent, dont l'abandon avait fait une joyeuse ruine, pleine d'oiseaux et de fleurs sauvages. Ce jardin est resté l'Éden du poète.

Que de grandes pages encore dans les derniers mois du livre! Quels éclats soudains! Quel souffle entraînant! Il est une pièce entre autres, d'une beauté si pure, d'un couronnement si noble et si imprévu, qu'on croirait voir un bas-relief antique, enchâssé dans un tas de pavés. C'est l'histoire, apocryphe ou vraie, d'un gamin de douze ans, pris sur une barricade, qu'on va fusiller. Il demande à un officier la permission d'aller rapporter sa montre à sa mère, et lui promet de revenir.

... Prestige merveilleux de l'art! en quelques mots d'incantation, cette rue houeuse de faubourg s'éclaire du brillant soleil de l'Hellade. Elle s'élargit comme une voie antique, elle se borde de platanes et de lauriers roses, une fontaine dédiée aux nymphes la termine. Ce gavroche douteux, noirci d'une poudre mauvaise, se transforme en un jeune guerrier de Marathon ou des Thermopyles, tenant une palme à la main. L'huile du Gymnase reluit sur ses membres; une couronne verdoyante ombrage son front calme. Il passe, et Nausicaa, qui plongeait son vase dans la claire citerne, se retourne, croyant voir un jeune immortel.

Fermons le livre sur cette page homérique. Le temps apaisera ses violences et conciliera les discordes dont il porte l'empreinte. Il leur

survivra, par la grande âme qui l'anime, par la force héroïque et le style superbe dont elle est vêtue. Le génie n'est d'aucun parti; s'il se pose, un instant, sur une faction ou sur un abîme, c'est pour reprendre bientôt son essor et le dominer d'un coup d'aile. L'impression qui ressort de *l'Année terrible* est celle d'un esprit sublime, qui, dans les cercles hasardeux que décrit son vol, ne cesse point de planer! un feu sacré rayonne de ce poème écrit au fond d'un sépulcre; un espoir indomptable y règne. Il verse, à la France, dans son casque brisé, la boisson des forts.

Le Charivari.

Pierre VÉRON.

Poète, prophète.

Hélas! jamais ce don prophétique que les anciens attribuaient à la muse ne se vérifia d'une façon plus terrible qu'avec Victor Hugo. *L'Année terrible,* que le maître vient de publier, est, si l'on peut ainsi parler, la preuve des *Châtiments.* Il l'avait bien prédit que l'attentat de Décembre aboutirait à quelque effroyable expiation. L'expiation est venue et aujourd'hui la grande voix console nos malheurs, comme elle avait jadis consolé notre asservissement.

Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain,

avait dit Victor Hugo, il y a bien longtemps. Cette corde-là depuis lors n'a cessé de vibrer, mais jamais elle n'avait donné des sons plus austères et plus émouvants.

Tout est grand dans *l'Année terrible :* l'ironie et la compassion, l'enthousiasme et le désespoir, la foi et la tendresse.

La haine des détracteurs les plus acharnés est contrainte au respect et à l'admiration par ce livre éclatant. Si injuste que l'on soit, on ne peut cependant renier une gloire que l'Europe nous envie.

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

La nation qui trouve un si puissant génie pour réhabiliter ses revers est bien près de rendre jaloux son vainqueur.

Ce sont les événements eux-mêmes qui se sont chargés de faire le plan de *l'Année terrible.* Ils marchent sinistres et farouches. Le poète les suit tour à tour, pleurant, indigné, exalté.

C'est un fier spectacle que ce duel entre la fatalité et la poésie.

Le volume s'ouvre par Sedan. Tout le monde a dans la mémoire les immortelles descriptions de la retraite de Moscou et de Waterloo. Sedan les égale, s'il ne les dépasse pas.

Mais déjà le siège de Paris a commencé. Les catastrophes se précipitent. Toutes les grandioses horreurs de cette lutte effroyable vont revivre dans ces vers coulés dans le bronze.

Pierre Véron cite plusieurs poésies et il ajoute :

Je ne puis m'attarder, quelque désir que j'en aie, à citer dix autres pièces de cette première partie. Il faut aborder la seconde, plus lugubre, mais plus belle encore peut-être.

Victor Hugo est le penseur qui, je crois, a le plus réalisé le *nihil humani a me alienum puto* de Térence. Il a toujours eu des pitiés pour toutes les souffrances, des encouragements pour tous les opprimés. Conséquent avec lui-même, vous l'entendrez dans *l'Année terrible* crier grâce pour tous les vaincus, vous le verrez se jeter au milieu de toutes les mêlées pour tâcher de faire cesser l'effusion du sang.

... De même après les luttes ardentes, quand le sang de la guerre civile a coulé à flots, il prêchera le pardon.

... Je suis arrivé (que de beautés laissées en chemin) à la vision de l'avenir qui couronne cette œuvre inspirée. Le crescendo d'admiration ne se lasse pas. On peut assurer que rien dans aucune langue n'a été écrit de plus sublime que les dernières pièces qui affirment les hautes croyances du poète et sa haute confiance dans une civilisation meilleure.

... Celui qui a écrit ces chefs-d'œuvre est presque né avec notre siècle. Son crépuscule du soir a tous les rayonnements d'une aurore. On le retrouve, dans *l'Année terrible,* plus sûr de son génie que jamais. C'est à la fois la verdeur et la maturité.

... Les victoires du canon passent; les victoires de la pensée restent.

L'Année terrible est le commencement de notre revanche.

La Cloche.

Louis Ulbach.

Lettres à un rural sur les événements, les mœurs et les idées de Paris.

... Victor Hugo aura écrit, non pas seulement *la Légende des siècles,* mais la légende de *notre siècle.* Tous ses volumes de poésie (et, en histoire, les œuvres lyriques comptent plus encore que les livres de prose), tous ses volumes ont marqué pour ainsi dire les pas, les étapes, les doutes, les deuils, les gaietés, les châtiments, les espérances de la génération.

Cet homme que l'on voulait faire le grand prêtre d'une religion égoïste et futile, de la religion de l'art pour l'art, aura été, au contraire, l'interprète le plus constant, le plus ému, le plus vibrant de toutes les passions de son époque; si bien qu'on en est venu à lui reprocher, non pas son indifférence, mais sa sensibilité, et que beaucoup de gens lui contestent le droit de dire son mot sur les affaires de l'humanité présente, parce qu'il est trop humain.

L'Année terrible n'est pas l'annuaire rimé d'un témoin jaloux de profiter de l'actualité pour rajeunir sa gloire, c'est l'expression naïve et profonde du poète qui soupirait sa mélancolie dans *les Feuilles d'automne* à l'heure des grandes extases, qui laissait voir les rayons et les ombres de sa pensée vers l'époque de trouble et d'agitation philosophique, qui plus tard soufflait dans le clairon retentissant de *la Légende des siècles* quand les âmes affaissées et muettes avaient besoin d'apprendre l'héroïsme et la fierté; qui forgeait, pour river l'empire au pilori, les vers inexorables des *Châtiments,* qui cicatrisait nos plaies avec ce fer rouge, et qui, enfin rentré, après vingt ans d'exil, stoïque, dans Paris mitraillé, incendié, ravagé par l'ennemi et par le crime, se penche sur les décombres et s'efforce de nous rendre la formule d'une espérance immortelle, égarée dans la tourmente!

... Les grandes âmes ne laissent perdre aucune douleur; et Victor Hugo a soigneusement recueilli toutes ses peines et toutes les nôtres pour nous les servir à l'heure propice du recueillement et de la méditation.

... Croyez-moi, Monsieur, nous ne nous sommes pas trompés depuis les *Odes et Ballades.* Décidément la couronne des poètes est plus solide que la couronne des rois : Victor Hugo a été bien attaqué, bien injurié, bien calomnié, mais il n'a subi que des émeutes, et son génie ne craint pas de révolutions.

Le XIXe Siècle.

Hippolyte Lucas.

Il vient de paraître, ce livre formidable, qui tient des *Châtiments* et des *Légendes des siècles,* et des *Feuilles d'automne,* par quelques détails intimes.

Les Châtiments! on sait à quelle inspiration ils avaient dû leur naissance. Ce n'était qu'une prophétie menaçante : la punition n'était pas arrivée; la peine au pied boiteux avait tardé, mais elle est tombée comme la foudre sur le vaincu de Sedan. Elle a été plus cruelle encore que le poète ne l'avait rêvée, et l'on peut croire qu'il n'en a pas diminué la honte et l'horreur. Il a remué, comme à plaisir, le calice rempli de fiel.

... La philosophie du poète, malgré ses douleurs, est toujours une philosophie de foi, d'espérance et de charité! jamais les trois vertus théologales n'avaient trouvé un interprète aussi fidèle, aussi éloquent!

S'il est père de famille accompli, il est aussi fils respectueux et tendre, et sa mère, actuellement, c'est la France, et son idole, c'est Paris, qui en est la plus vivante image; son amour pour la France et pour Paris s'exprime en mille soupirs, en mille traits enflammés, il excuse les égarements de son pays et même ses ingratitudes. Il croit à l'avenir, à la splendeur future de la France, honnêtement et loyalement républicaine.

... L'homme et le poète se font aimer et admirer dans cette publication. La France en sera à coup sûr émerveillée et éblouie, et les nations étrangères diront : « Un pays qui produit de telles œuvres, après tant de catastrophes, ne périra jamais. La France est décidément la première des nations. »

L'Indépendance belge.

Jules Claretie.

Je suis persuadé que, dans l'œuvre de Victor Hugo, *l'Année terrible* doit être un des

livres que le poète préfère. Il l'a vécu, en effet, et on peut dire qu'il l'a souffert. Il en est de ces derniers vers comme de ceux des *Châtiments* qui sont sortis tout bouillants, enfiévrés et menaçants, de son cerveau. Il les a écrits, non pas malgré lui, mais poussé par la passion, secoué par la colère, remué dans toutes ses fibres par cette indignation qui fait l'éloquence. Ce livre s'est en quelque sorte composé de lui-même par une suite d'émotions que je pourrais comparer à ces couches successives de terrains qui forment le sol où nous marchons. Chaque mois, presque chaque jour apportait sa vibration nouvelle à ce courroux et à cette souffrance sans cesse en éveil. Et c'est ainsi qu'à travers les douleurs patriotiques de la guerre, les souffrances intimes de la famille et les effarements de la lutte civile, *l'Année terrible* a été écrite, page à page, et comme sous la dictée du sort.

Ce livre sera bientôt dans toutes les mains et soulèvera plus d'un orage. Une de ses pièces surtout aura un retentissement singulier. C'est la pièce de vers intitulée *Bancroft*. Ce morceau, comme tous les autres, a son histoire :

M. Georges Bancroft, l'illustre historien de *la Révolution d'Amérique*, et des *États-Unis*, l'orateur éminent qui fut chargé de prononcer, dans le Congrès de Washington, l'éloge funèbre du président Lincoln, M. Bancroft, le précurseur de Prescott et de Motley, l'helléniste distingué, le politique habile, se souvint, en septembre 1870, au moment où la Prusse tenait la France dans sa main, qu'il était, lui, Américain, docteur de l'Université de Gœttingue, Allemand de cœur et d'âme, et comme M. de Bismarck lui adressait une lettre de félicitations, à l'occasion de son *cinquantenaire* de doctorat, le vieux M. Bancroft, ministre des États-Unis à Berlin, répondit une lettre de remerciements au chancelier fédéral.

Cette lettre parvint à Paris à travers les lignes d'investissement, et chacun la lut dans la ville assiégée. « C'est un grand bonheur de vivre dans ce temps », disait M. Bancroft. Et, parlant de son *cinquantenaire*, il ajoutait : « J'accepte avec reconnaissaoce ce bienveillant salut adressé à mon grand âge, car la vieillesse, séparée par si peu de temps de l'éternité, joue, cette année, le rôle le plus important sur la terre. Ce sont des hommes à cheveux blancs qui conduisent cette guerre allemande à sa fin. Vous, il est vrai, vous êtes encore jeune, mais de Roon appartient déjà à la classe des vénérables, de Moltke à vingt-trois jours près est de mon âge (*soixante et douze ans*), et votre roi nous surpasse en années et en jeunesse. Puis-je ne pas être fier de mes contemporains? »

Et qu'eût dit l'historien Bancroft de son confrère M. Thiers, plus âgé et plus actif encore?

Toujours est-il que sa lettre, tombant à Paris comme un projectile, au moment où chacun ici croyait pouvoir compter sur la sympathie américaine, souleva des protestations. Mais nulle part plus que chez Victor Hugo elle ne causa de colère. C'était vers la fin d'octobre. Un soir, chez le poète, dans son appartement de l'hôtel du pavillon de Rohan, entre M. O'Sullivan, ex-ministre des États-Unis, et qui justement quittait Paris le lendemain, avec un convoi d'étrangers. M. O'Sullivan venait prendre congé de Victor Hugo, lorsque tout à coup le poète demanda à l'ancien ministre si la République américaine n'allait pas destituer « ce misérable Bancroft ». Le courroux, tout frais alors, de Victor Hugo était à son comble.

« Et que voulez-vous qu'on le destitue? fit M. O'Sullivan, chez nous l'action d'un homme est l'action d'un homme et n'engage en rien la nation. Le président Grant, qui est un esprit vulgaire, célèbre seulement pour avoir remporté des victoires en faisant tuer des centaines de mille hommes; Grant, qui ne connaît, en fait de littérature, que les chevaux, respecte beaucoup trop, instinctivement, Bancroft, dont l'intelligence est supérieure à la sienne, pour le destituer jamais. »

Alors Victor Hugo, avec une vigueur singulière et une grande éloquence, frappant la table de sa main, et d'une voix pleine d'éclats, de notes claires :

— Écoutez, Monsieur Sullivan, répondit-il, je suis, on peut le dire, européen et j'ai, dans la préface de *Paris-Guide*, fait, les larmes aux yeux, car je pleurais en écrivant ces lignes, mes adieux à la France : « *France, tu disparaîtras pour devenir Europe!* » Mais comme entre toutes les femmes j'aime, je préfère et j'adore ma mère, entre toutes les nations j'aime, je préfère et j'adore la France! C'est ma mère, cette France. Et je proteste lorsque je vois un Bancroft — *ce Bancroft que j'attacherai à un pilori* — venir donner à la France

agonisante le coup de pied du rustre. Notre gloire, voyez-vous, Monsieur Sullivan, c'est que nous vous avons tout donné et que nous ne vous demandons rien. Votre honte, c'est que nous vous avons tout donné et que vous ne nous rendez rien...»

M. O'Sullivan souriait, mais il sentait bien que le poète avait raison, et que la lettre de Bancroft méritait une telle irritation.

La conversation — intéressante, on l'avouera, et digne d'être rapportée — prit bientôt un autre tour, et l'on se mit à parler de la primordiale question des vivres, des salaisons et de la famine possible. Ce sont là propos que des assiégés peuvent seuls continuer pendant de longs mois. Victor Hugo, tout à l'heure légitimement emporté, se reprit à sourire :

« — Bah! dit-il, quand nous mourrions un peu de faim? Après tout, je me reprochais parfois de n'avoir jamais eu faim. C'est une sorte de crime. Je serai enchanté d'avoir eu faim en ma vie, comme les pauvres. »

Et, séance tenante, il répéta ce quatrain inédit et improvisé au déjeûner le matin même :

Manger du cheval ou du chien,
Ou du rat, cela me repose;
Quand on l'ignore, ce n'est rien;
Quand on l'apprend, c'est peu de chose!

J'avais oublié à demi cette discussion et ces souvenirs lorsque la lecture de la pièce de *l'Année terrible*, intitulée *Bancroft*, m'a tout remis en mémoire. Victor Hugo a tenu parole, et l'historien, le septuagénaire docteur de l'université de Gœttingue est attaché au pilori par cet autre robuste vieillard, ou, plutôt, il est flagellé en quelques vers assez méprisants.

Le Bien public.

Édouard Drumont.

Comparons et jugeons. Nous sommes en 1806. Le canon d'Iéna s'est tu. La Garde impériale a défilé, comme à la parade, à travers l'armée prussienne, non point coupée en deux, mais écartée doucement, comme un rideau, par la manœuvre du stratège inspiré. Un homme s'arrête devant une petite maison de Weimar; c'est le triomphateur, le maître du monde, Napoléon empereur et roi. Derrière lui sont ses maréchaux qui s'appellent de noms de victoires gagnées; ses généraux, noirs encore de la poudre de la bataille, ses Mamelucks venus des Pyramides. Il a franchi le seuil, il a posé sur la poitrine de Goëthe la croix de la Légion d'honneur, la croix des soldats qui se sont le mieux battus à Iéna; et Goëthe dit : « Sire, je vous remercie. » — Nous sommes en 1870. Un homme qui entre à Paris croise beaucoup d'hommes qui en sortent. Après vingt ans d'exil, il revient l'avant-veille de l'investissement. Il s'enferme dans la ville où tombent les obus, il porte le képi comme tout le monde; il chante, il encourage, il proteste. On donne son nom à un canon. Il gagne presque la folie du temps. Au bruit de la mitraille qui siffle, au rugissement des forts qui « toussent la foudre dans leurs rauques poumons », au milieu des ardentes rumeurs de la place publique, il écrit *l'Année terrible*. — Qui donc est véritablement le grand homme complet, de Goëthe ou de Victor Hugo?

Le Livre d'or.

Émile Blémont.

L'Année terrible écrite d'août 1870 à juillet 1871 a été dictée page à page par les événements. C'est l'écho palpitant des bruits lamentables et des voix tragiques de la guerre étrangère et de la guerre civile, écho porté jusqu'au ciel par l'âme la plus généreuse et la plus sonore de l'humanité. Jamais poème n'a été aussi directement, aussi profondément vécu que celui-ci. Le génie même de la France y respire, y vibre, y plane, y resplendit au-dessus du martyre. Avec quelle majesté douloureuse l'iniquité des destins est dénoncée par la rayonnante victime à la conscience suprême de l'univers! Le cynique et monstrueux triomphe est flagellé comme un voleur ivre. Le poète lève en face de la réalité son miroir de diamant, et lui fait honte d'elle-même. Il en appelle à l'avenir, à la logique, à l'équité, aux lois premières de l'évolution humaine et divine, au progrès, à l'idéal, cette révélation innée, irrésistible. — N'est-elle pas doublement sacrée, la nation qui, digne de vaincre, a été trahie par la victoire pour d'indignes

adversaires? Le succès définitif ne revient-il pas, de toute nécessité, au plus méritant? Sans le droit, la force n'est-elle pas aussi stérile qu'un labour ensemencé d'ivraie? Est-il fécondité durable, hors de l'amour? Ô sainte et tragique sécurité du penseur, qui, sur les ruines d'un monde ensanglanté, trace d'une main ferme les versets de la Bible nouvelle et formule le moderne Évangile d'un peuple-messie!

Le National.

Théodore DE BANVILLE.

Par la grandeur de sa conception, par les splendeurs de son exécution, *l'Année terrible* surpasse toutes les œuvres précédentes de Victor Hugo, et il n'en pouvait être autrement. Quel argument que les douleurs, les misères et les luttes héroïques de 1870-1871! Jamais, peut-être, depuis que le monde existe, Dieu n'a jeté à un poète vivant, à la fois épique et lyrique, une telle pâture. Puis, comme Michel-Ange, comme les créateurs qui, en vieillissant, continuent à grandir, Victor Hugo est arrivé à une hauteur de talent vraiment vertigineuse et dont l'humanité peut-être ne reverra pas d'autre exemple.

Ça a toujours été le propre de son génie, en restant un, de se transformer sans cesse et de trouver toujours pour des faits nouveaux une expression nouvelle. Le poète de *la Légende des siècles* était comme un fils né glorieux et tout armé de celui des *Feuilles d'automne* et des *Chants du crépuscule;* il semble que le poète de *l'Année terrible* soit une incarnation nouvelle et agrandie de celui qui a écrit *la Légende des siècles.* Quelque part, dans son livre, Victor Hugo compare la vie à une longue ascension d'une montagne, au haut de laquelle seulement on doit trouver le repos suprême et désiré.

Il semble que cette image représente sa vie à lui, plus que nulle autre, et si on veut l'avoir bien présente, elle commentera et expliquera, sans que rien demeure obscur, et son dernier livre et toute son œuvre.

En ses premières années, au pied de la montagne verdoyante et fleurie, il cueillait *les Ballades, les Orientales,* ces calices de pourpre, de flamme, de neige, d'azur, et il tressait les fleurs pareilles à des pierreries. Arrivé plus haut, il a vu autour de lui la vie avec ses combats, avec ses tristesses, avec ses âpres défaites, avec ses espérances suspendues si loin au-dessus de nos têtes, comme un ciel! Plus haut, plus haut encore, l'histoire, les batailles épiques, les grandes mêlées lui ont apparu, et il les a vues de haut et de loin se déployant à ses pieds. Aujourd'hui, arrivé au faîte de la montagne, entouré d'ouragans ou d'éclairs, il a les pieds dans la neige éternelle et le front dans l'aurore; quant à ce ciel qui est le pardon, l'apaisement, l'espérance suprême, il le voit, le sent près de lui et le touche de la main, tandis que déjà la foule s'éloigne et se rapetisse pour son regard saturé de rayons et empli de lumière.

A cette hauteur, le poète peut plaindre, quels qu'ils soient, tous ceux qui souffrent et tombent; il peut saigner, souffrir avec eux, mais ne lui demandez plus de haine contre personne, pas même contre le méchant; le méchant est trop visiblement pour lui une victime déchirée par son propre crime et que le poids horrible de sa propre faute emporte vers la nuit et vers le gouffre.

Les critiques du genre de ceux que Musset appelait : *guindés, guidés, bridés, confortables, pédants,* demandent depuis un demi-siècle pourquoi Victor Hugo a l'amour du gigantesque, du sublime et du démesuré; pourquoi son front touche aux nuées; pourquoi il cueille des étoiles dans ses mains frémissantes; pourquoi il a l'éclair dans son regard, et dans sa voix la tempête; pourquoi, enfin, tout en lui est surhumain, grandiose, et dépasse les proportions ordinaires. Ces curieux ont aujourd'hui la réponse à leurs questions : Victor Hugo était né, avait été façonné ainsi, parce qu'il devait voir, vivre et écrire la plus démesurée des épopées, parce qu'il était le poète choisi et marqué d'avance pour *l'Année terrible.* En une année, ce poète, revenu, à soixante-neuf ans, dans sa patrie, devait voir cette patrie blessée, mutilée, puis se déchirant de ses propres mains, puis mettant le feu à son propre bûcher...

... En une année, il devait conduire le deuil de son fils aîné et assister à cette guerre affreuse, à cette invasion de vandales, qui sera l'épouvante de l'histoire; il devait voir la France trahie, vaincue sublime, affamée, abandonnée par l'Europe, arracher de son

flanc les deux chères provinces qu'elle pleure, puis de ses mains meurtries reprendre son œuvre d'affranchissement, de civilisation et de poésie, car même sur le calvaire que sa passion a ensanglanté, même sur le champ de funérailles où ses fils glacés par la mort entr'ouvrent leurs lèvres blêmes, il n'est pas de repos pour cette patiente et indispensable ouvrière.

A de tels faits, il fallait un historien qui fût à leur taille; cet artiste, ce poète, Dieu, à qui ne manquent jamais les hommes qu'il lui faut, se l'était préparé pendant un demi-siècle, et *les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres, Hernani, Marion de Lorme, Notre-Dame de Paris, les Burgraves, les Misérables, la Légende des siècles* avaient été les études par lesquelles un tel écolier se préparait à écrire ces épopées suprêmes, *l'Année terrible, Dieu, la Fin de Satan.* Il fallait qu'après des deuils et des désastres tels que les âges n'en ont jamais connu de pareils, notre poète pût d'une voix d'airain, aussi forte et aussi retentissante que celle du clairon qui nous réveillera au jour du jugement, affirmer à nouveau que tout ne finit pas avec cette vie obscure, et que l'avenir, la seconde naissance de notre âme rajeunie et purifiée, et notre ascension vers la perfection et vers la lumière, sont la dette imprescriptible de Dieu.

... Pas de chef-d'œuvre qui ne soulève des objections sans nombre, et il faut essayer de réfuter celles qui ont quelque apparence de raison.

Pourquoi Victor Hugo, qui possède à un si haut degré le don de peindre les faits, de faire agir des figures vivantes, d'animer l'histoire, n'a t-il pas dramatisé les événements de la guerre de Prusse et du siège de Paris, comme il a dramatisé naguère les événements que raconte *la Légende des siècles,* et pourquoi se borne-t-il à en exprimer pour nous la pensée, le sens idéal et philosophique, renonçant ainsi à de si émouvants et tragiques tableaux dans lesquels eût éclaté une fois de plus son génie de puissant coloriste? A cette critique spécieuse, la réponse est bien simple, et elle tient tout entière dans cette règle absolue et axiomatique, dans cette loi évidente qui dit que *la Poésie ne doit jamais faire ce qu'un autre art peut faire à sa place et sans elle.*

... Mais les meilleurs récits qu'il eût faits des batailles sous Paris, et des duels héroïques de notre armée contre la mitraille lancée par un ennemi invisible, ne vaudraient pas pour nous (quand nous les aurons) des bulletins militaires, nettement écrits en langage technique. Ce qu'il nous devait, c'est l'épouvante, c'est le retentissement, c'est la moralité des événements énormes et foudroyants dont il a été, comme nous tous, le témoin et la victime. Ce à quoi nous avions droit, c'est à entendre les vibrations et les sanglots qu'un tel ouragan furieux a arrachés aux cordes de la lyre! Ils résonnent et gémissent avec tant de magnificence, de colère et d'âpre douleur, que nous en sommes à la fois terrifiés et charmés, et que jamais nous n'avons entendu des sons si fiers et si poignants tout ensemble; le *Sedan* de *l'Année terrible* vaut, s'il ne le dépasse, le *Waterloo* (Expiation) des *Châtiments* et jamais rien de plus grand ne fut écrit que cette apostrophe grandiose, où le poète montre, humiliées et déshonorées en un seul jour, les Batailles et les Victoires augustes de la France.

... Ainsi, dans ces vers irrités, grondants, aigus comme le fer d'un glaive, implacables comme un fer rouge, et parfois aussi pleins d'une tendre piété filiale, Victor Hugo montre la France envahie, Paris abandonné combattant sur ses murailles; les chocs, les fléaux, les hécatombes sanglantes, les actions illustres, tout cela il le chante, la lèvre embrasée, le cœur déchiré, les yeux pleins de larmes, et assez maître de lui-même cependant pour trouver la calme et méprisante ironie le jour où Bancroft insulte la France.

... On m'a souvent demandé ce que c'est qu'un poète; c'est, je crois, un homme qui, ayant reçu le don de ressentir et d'exprimer tous les sentiments collectifs de l'humanité, vit à la fois dans tous les âges passés et dans les âges futurs, en même temps que dans celui où il vit matériellement. Pour lui, témoin, il est aussi facile de rendre actuelle et visible une action des temps héroïques, où les hommes étaient mêlés aux dieux, que de placer loin de nous, à la distance épique de l'apothéose, un fait qui s'est passé hier.

... Lorsqu'il nous raconte l'histoire de l'enfant qui, en juin, est revenu se faire fusiller, parce qu'il l'avait promis, il le transfigure en jeune demi-dieu, comme il voit *qu'il existe* dans la pensée des hommes encore à naître, hôtes des temps qui ne sont pas encore venus.

... Sans doute, au point de vue de l'égalité, il y a quelque chose de blessant à ce qu'un génie de la taille des Pindare et des Eschyle, et qui aurait le droit d'être vêtu de pourpre, se promène au milieu de nous comme un bon bourgeois, et c'est une raison légitime d'en vouloir à Victor Hugo. Cependant si l'avenir retrouve nos feuilles volantes, ne s'étonnera-t-il pas qu'elles aient ainsi prodigué au colosse *les familiarités d'oiseau vite envolé?* Son seul tort est d'être trop grand, et les railleurs qui ont si bien ri de son képi n'en voulaient en réalité qu'à son laurier!

III

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

L'Année terrible. — Paris, Michel Lévy frères, éditeur, rue Auber, n° 3, place de l'Opéra; Librairie nouvelle, boulevard des Italiens, n° 15, au coin de la rue de Grammont (imprimerie J. Claye, rue Saint-Benoît, n° 7), 1872. Édition originale in-8°, couverture imprimée. Publiée à 7 fr. 50.

L'Année terrible. — Paris, Michel Lévy frères, éditeurs, rue Auber, n° 3, place de l'Opéra. Librairie nouvelle, boulevard des Italiens, n° 15, au coin de la rue de Grammont (imprimerie J. Claye), 1872. Première édition in-18. Prix : 3 fr. 50.

L'Année terrible. — Illustrations de Léopold Flameng. Paris, Michel Lévy frères, éditeurs, rue Auber, n° 3 et boulevard des Italiens, n° 15, à la librairie nouvelle (imprimerie J. Claye), juillet 1873. Première édition illustrée, in-8°. Couverture illustrée, portrait de Victor Hugo et quatorze gravures hors texte. Prix : 10 francs.

L'Année terrible. — Illustrations de Léopold Flameng et Daniel Vierge. Paris, Michel Lévy frères, éditeurs, rue Auber, n° 3, et boulevard des Italiens, n° 15, à la librairie nouvelle (imprimerie J. Claye), 1874. Grand in-8°, couverture illustrée, vingt-six gravures hors texte. A paru d'abord en 35 livraisons à 10 centimes, l'ouvrage complet : 3 fr. 50; puis en volume broché, prix : 4 francs.

L'Année terrible. — Édition collective, Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, passage Choiseul, n° 31 (imprimerie A. Lemerre, rue des Grands-Augustins, n° 25), 1877, petit in-12. Prix : 6 francs.

L'Année terrible... — Paris, Eugène Hugues, éditeur, rue du Hasard-Richelieu, n° 8 (imprimerie J. Claye), s. d. (1879). Illustrations de Victor Hugo, J.-P. Laurens, L. Flameng, D. Vierge, E. Morin, E. Bayard. Grand in-8°, couverture illustrée. (Publié avec *la Libération du Territoire.*) A paru d'abord en 40 livraisons à 10 centimes. L'ouvrage complet : 4 francs.

Les quatre premières livraisons sont enregistrées dans la *Bibliographie de la France* du 31 mai 1879. Première édition où le texte supprimé par la censure a été rétabli.

L'Année terrible. — Édition définitive. Poésie IX. Paris, J. Hetzel et Cie, éditeurs, rue Jacob, n° 18; A. Quantin et Cie, rue Saint-Benoît, n° 7 (imprimerie J. Claye), 1880. In-8°, couverture imprimée. Prix : 7 fr. 50.

L'Année terrible. — Édition nationale. Poésie XII. Paris, Émile Testard et Cie, éditeurs, rue de Condé, n° 10 (typographie G. Chamerot). Cinq compositions hors texte, 1888. In-4°, couverture imprimée. Prix : 30 francs.

L'Année terrible. — Petite édition définitive in-16 (s. d.). Paris, J. Hetzel et Quantin. Prix : 2 francs.

L'Année terrible. — Édition à 25 centimes le volume. Jules Rouff et Cie, Cloître Saint-Honoré; 3 volumes in-32.

L'Année terrible... — Paris, Ernest Flammarion, éditeur, rue Racine, n° 26 (imprimerie Lahure, rue de Fleurus, n° 9), 1912. In-16, couverture imprimée (publié avec *les Châtiments*). Prix : 3 fr. 50.

L'Année terrible... — Poésie XVI. Collection Nelson. Paris, rue Saint-Jacques, n° 89 et à Londres, Édimbourg et New-York, 1913. In-12, couverture illustrée. (Publié avec *les Années funestes*). Prix : 1 fr. 25.

L'Année terrible... — Édition de l'Imprimerie nationale. Paris, Paul Ollendorff, Chaussée d'Antin, n° 50, 1914. Grand in-8° illustré.

IV

NOTICE ICONOGRAPHIQUE.

1873. Édition illustrée Michel Lévy. — Un dessin de Victor Hugo; un portrait et quatorze compositions de Léopold Flameng :

Falkenfels, dessin de Victor Hugo.

Portrait de Victor Hugo. — *La lutte était farouche, un carnage effréné...* — *Par la main d'un bandit rendirent leur épée.* [Sedan.] — *J'étais le vieux rôdeur sauvage de la mer.* — *Paris bloqué.* — *Ils sont là, menaçant Paris...* [Et voilà donc les jours tragiques revenus!] — *La queue devant les boucheries* [Lettre à une femme]. — *Une bombe aux Feuillantines.* — *La sortie.* — *Nous ne nous fions plus à ces quatre génies...* [Mais encore une fois, qui donc à ce pauvre homme...]. — *Tes légions étaient les vagues débordées...* [Loi de formation du progrès]. — *Paris incendié.* — *Une nuit à Bruxelles.* — *Sur une barricade au milieu des pavés...* — *L'aigle de l'ombre est là qui te mange le foie* [A la France] (verso de la couverture).

Cette édition devait comprendre dix-huit gravures, mais quatre planches furent interdites par la censure, ce sont :

La nuit. Un hallier fauve où des sabres fourmillent [A prince, prince et demi];

Dignes l'un de l'autre (Médaillons de Guillaume Ier et de Napoléon III soutenus par un squelette);

Loi de formation du progrès (Des prêtres, des rois, des juges condamnant et martyrisant, au pied de la croix, l'homme esclave. Au loin des potences et la guillotine);

Les deux trophées (Démolition de la Colonne).

1874. Édition populaire illustrée. Vingt-six gravures hors texte.

Ruine de Vianden. — *Falkenfels.* — Deux dessins hors texte (Victor Hugo). — *Petite Jeanne.* — *John Brown.* — *Tombeau en France* (Victor Hugo).

Frontispice. — *A l'enfant malade pendant le siège.* — *Au canon le V. H.* — *Les forts.* — *Nos morts.* — *Entre deux bombardements.* — *L'enterrement de Charles Hugo.* — *Destruction de la Colonne.* — *Et tu seras admis au rang des purs éphèbes* [Sur une barricade, au milieu des pavés...]. — *A ceux qu'on foule aux pieds.* — *Le comte de Falkenfels.* — *De tout ceci, du gouffre obscur, du fatal sort...* Douze compositions de Daniel Vierge.

Portrait de Victor Hugo. — *Par la main d'un bandit rendirent leur épée* [Sedan]. — *Dix contre un* [A prince, prince et demi]. — *Paris bloqué.* — *A tous ces princes.* — *En voyant flotter sur la Seine des cadavres prussiens.* — *La queue aux boucheries* [Lettre à une femme]. — *Nous ne nous fions plus à ces quatre génies.* [Mais encore une fois, qui donc à ce pauvre homme...]. — *La mère qui défend son petit.* — *Paris incendié.* — *Une nuit à Bruxelles.*

Onze compositions de François Flameng.

Une vue de Paris (Anonyme) et dessins dans le texte par François Flameng et Daniel Vierge.

1879. Édition Hugues. Trente-deux gravures hors texte. Reproductions des dessins de Victor Hugo et des compositions de Léopold Flameng et Daniel Vierge. Il faut y ajouter ces trois dessins hors texte :

La ville assassinée (Émile Bayard). — *Résurrection* (Jean-Paul Laurens). — *Les pamphlétaires d'église* (E. Morin).

1883. Le livre d'or de Victor Hugo, Paris, E. Launette, direction de M. Émile Blémont. Six compositions (photogravure Goupil) :

Strasbourg (Eugène Médard). — *Paris bloqué* (Gustave Doré). — *Premier janvier* (Berne-Bellecour). — *La Ville de Paris* (Puvis de Chavannes). — *Les Victimes* (E. Baudoin). — *Bara* (Moreau-Vauthier).

1886. Édition Hébert. — Deux compositions de François Flameng :

Nos morts. — *Sur une barricade au milieu des pavés*. Gravées à l'eau-forte par R. de Los-Rios et Mme Louveau-Rouveyre.

1888. Édition nationale E. Testard, in-4°. — Cinq compositions :

Nos morts (Albert Besnard). — *A qui la victoire définitive?* (Albert Bettaunier). — *Lettre à une femme* (A. Lalauze). — *Sur une barricade, au milieu des paves...* (G. Jeanniot). — *Participe passé du verbe Tropchoir* (Léon Couturier). Gravées à l'eau-forte par A. Besnard, E. Buland, Louis Monziès, Louveau-Rouveyre, Henri Lefort.

SALONS.

1873. Léveillé (Auguste-Hilaire) [Gravure].
Paris incendié, d'après Léopold Flameng.

1874. Tauxier (A.-L.-F.) [Gravure].
Les ambulanciers, d'après D. Vierge.

1893. Mme Clovis Hugues [Sculpture].
L'enfant de l'Année terrible.

1899. Stonovz (Édouard-Nicolas, *dit* Granville [Eau-forte originale].
L'enfant à la barricade.

1907. Lagarde (Pierre) [Peinture].
Ils vont, même quand c'est la Mort qui les conduit.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

IMPRIMERIE NATIONALE.

VICTOR HUGO

L'ANNÉE TERRIBLE

PARIS

MICHEL LEVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

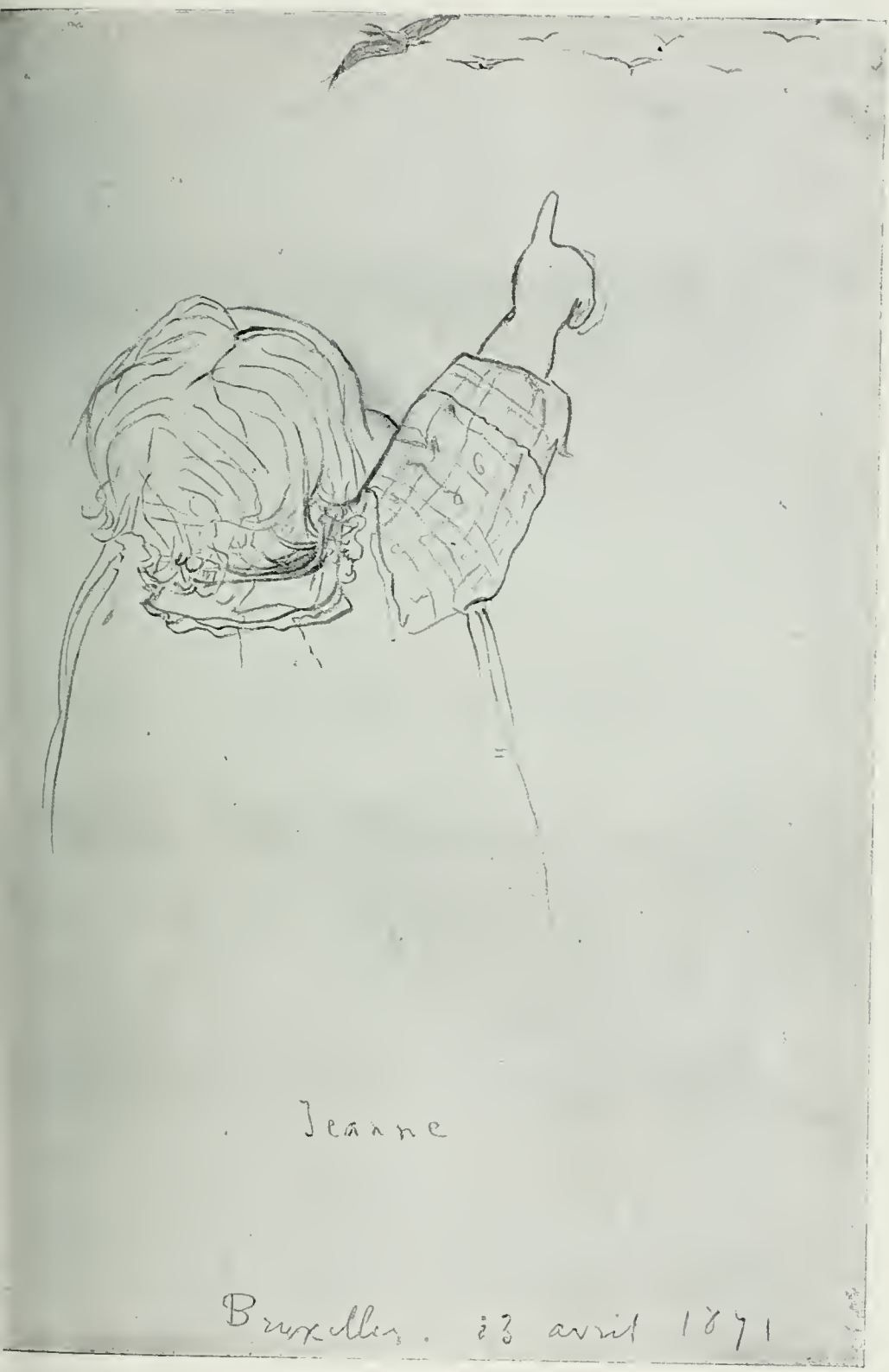
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

Couverture de l'Édition originale

383

25.



Petite Jeanne, par Victor Hugo.

A Vianden. — Dessin de Victor Hugo. — Édition Michel Lévy, 1874.

Falkenfels. — Dessin de Victor Hugo. — Édition Michel Lévy, 1873.

L'Année terrible. — Composition de Gustave Doré.
Collection de M. le docteur Michel. (Le Livre, 1883.)

Sur une barricade, au milieu des pavés... — Dessin de Léopold Flameng.
Édition Michel Lévy, 1873.

Paris bloqué

—

O Ville, tu forces agenouiller l'histoire.
Saigner est ta beauté, mourir est ta victoire.
Mais non, tu ne meurs pas. Ton sang coule, mais ceux
Qui voyaient César vivre en tes bras paresseux
L'étonnent; tu franchis la flamme expiatoire;
Dans l'admiration des peuples, dans la gloire,
[redacted],
Tu retrouves, [redacted] Paris, bien plus que tu ne perds.
Ceux qui t'assiègent, Ville en deuil, tu les conquiers.
La prospérité vile et fausse est la mort lente;
Tu tombais folle et gaie, et tu grandis sanglante.
Le sors, toi [redacted] qui endormait l'empire empoisonneur,
Du rapetissement de ce hideux bonheur.
Tu t'éveilles déesse et chasses le satyre.
Tu redeviens guerrière en devenant martyre,
Et dans l'honneur, le beau, le vrai, les grandes mœurs,
Tu vivais d'un côté quand de l'autre tu meurs.

—

Paris. novembre 1870

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 36.)

TABLE.

Pages.

Avertissement 5
Dédicace 7

PROLOGUE.

Les 7,500,000 oui 9

L'ANNÉE TERRIBLE.

J'entreprends de conter l'année épouvantable 19

1870.

AOÛT.

Sedan 21

SEPTEMBRE.

I. Choix entre les deux nations 29
II. À prince, prince et demi 32
III. Dignes l'un de l'autre 35
IV. Paris bloqué 36
V. À petite Jeanne 37

OCTOBRE.

I. J'étais le vieux rôdeur sauvage de la mer 39
II. Et voilà donc les jours tragiques revenus! 41
III. Sept. Le chiffre du mal. Le nombre où Dieu ramène 44

IMPRIMERIE NATIONALE.

NOVEMBRE.

I. Du haut de la muraille de Paris 47
II. Paris diffamé à Berlin 48
III. À tous ces princes 49
IV. Bancroft 52
V. En voyant flotter sur la Seine des cadavres prussiens 53
VI. Prêcher la guerre après avoir plaidé la paix! 54
VII. Je ne sais si je vais sembler étrange à ceux 55
VIII. Qu'on ne s'y trompe pas, je n'ai jamais caché 58
IX. À l'évêque qui m'appelle athée 59
X. À l'enfant malade pendant le siège 62

DÉCEMBRE.

I. Ah! c'est un rêve! non! nous n'y consentons point 65
II. Vision sombre! un peuple en assassine un autre 66
III. Le message de Grant 67
IV. Au canon le V. H. 70
V. Prouesses borusses 72
VI. Les forts 74
VII. À la France 76
VIII. Nos morts 78
IX. À qui la victoire définitive? 79

1871.

JANVIER.

I. 1er janvier 85
II. Lettre à une femme 86
III. Bêtise de la guerre 89
IV. Non, non, non! Quoi! ce roi de Prusse suffirait! 90
V. Sommation 92
VI. Une bombe aux Feuillantines 95
VII. Le pigeon 97
VIII. La sortie 99
IX. Dans le cirque 101
X. Après les victoires de Bapaume, de Dijon et de Villersexel 102
XI. Entre deux bombardements 104
XII. Mais, encore une fois, qui donc à ce pauvre homme 106
XIII. Capitulation 108

FÉVRIER.

I. Avant la conclusion du traité 111
II. Aux rêveurs de monarchie 114
III. Philosophie des sacres et couronnements 116
IV. À ceux qui reparlent de fraternité 118
V. Loi de formation du progrès 119

MARS.

I. N'importe, ayons foi! Tout s'agite 129
II. La lutte 131
III. Le deuil 132
IV. L'enterrement 134
V. Coup sur coup. Deuil sur deuil. Ah! l'épreuve redouble 137

AVRIL.

I. Les précurseurs 139
II. La mère qui défend son petit 141
III. Temps affreux! ma pensée est, dans ce morne espace 143
IV. Un cri 144
V. Pas de représailles 147
VI. Talion 150
VII. Le penseur est lugubre au fond des solitudes 152
VIII. Oh! qui que vous soyez, qui voulez être maîtres 154
IX. Pendant que la mer gronde et que les vagues roulent 155

MAI.

I. Les deux trophées 157
II. Les siècles sont au peuple; eux, ils ont le moment 163
III. Paris incendié 165
IV. Est-il jour? Est-il nuit? Horreur crépusculaire! 177
V. Une nuit à Bruxelles 179
VI. Expulsé de Belgique 181

JUIN.

I. Un jour, je vis le sang couler de toutes parts 187
II. Quoi! rester fraternel, c'est être chimérique! 189
III. Par une sérénade on fête ma clémence 190
IV. Je n'ai pas de palais épiscopal en ville 191
V. En quittant Bruxelles 193
VI. À Madame Paul Meurice 195
VII. Je n'ai point de colère, et cela vous étonne 196
VIII. À qui la faute? 197
IX. La prisonnière passe, elle est blessée. Elle a 199
X. Une femme m'a dit ceci : — J'ai pris la fuite 201
XI. Sur une barricade, au milieu des pavés 202
XII. Les fusillés 204
XIII. À ceux qu'on foule aux pieds 208
XIV. À Vianden 214
XV. Toujours le même fait se répète; il le faut 216
XVI. Je ne veux condamner personne, ô sombre histoire 217
XVII. Participe passé du verbe Tropchoir, homme 221
XVIII. Les innocents 223

JUILLET.

I. Les deux voix 225
II. Flux et reflux 231
III. L'avenir 234
IV. Les crucifiés 236
V. Falkenfels 237
VI. Les insulteurs 240
VII. Le procès à la révolution 241
VIII. À Henri V. 242
IX. Les pamphlétaires d'église 243
X. Ô Charles, je te sens près de moi. Doux martyr 248
XI. De tout ceci, du gouffre obscur, du fatal sort 251
XII. Terre et cieux! si le mal régnait, si tout n'était 257

ÉPILOGUE.

Dans l'ombre 263

NOTES DE CETTE ÉDITION.

Reliquat de *l'Année terrible* 267

I. Choses ajournées 268
II. Pour *l'Année terrible* 284
III. *Inchoata.* Vers, prose 290

Le manuscrit de *l'Année terrible* 293

I. Notes explicatives 296
II. Variantes et vers inédits 319

Notes de l'Éditeur 357

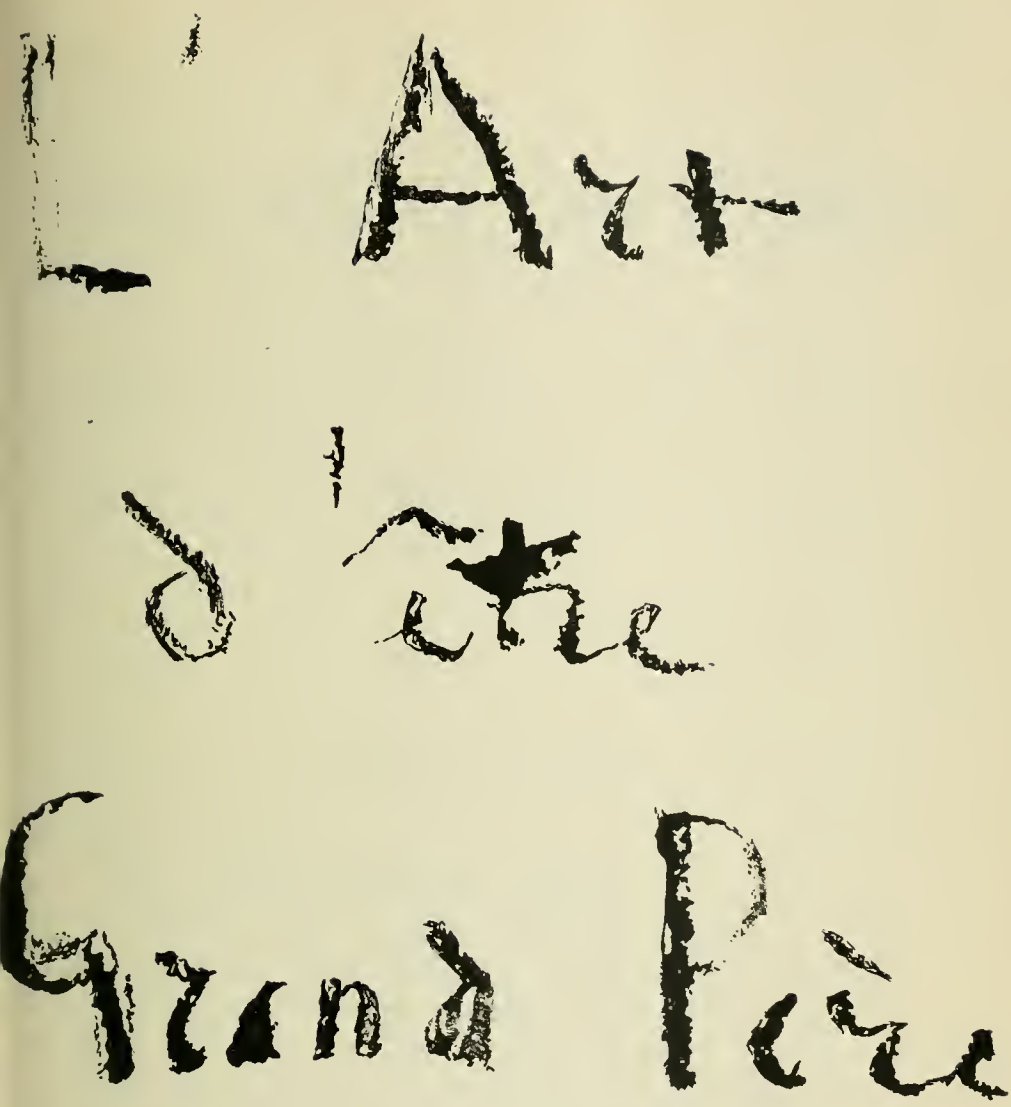
I. Historique de *l'Année terrible* 357
II. Revue de la critique 363
III. Notice bibliographique 377
IV. Notice iconographique 378

Illustration des Œuvres. — Reproductions et documents 381

Couverture de l'Édition originale. — Trois dessins de Victor Hugo : *Petite Jeanne; Vianden; Falkenfels.* — *Frontispice* (Gustave Doré). — *Sur une barricade, au milieu des pavés* [gravure interdite par la censure] (Léopold Flameng).
Fac-similé du manuscrit.

Victor Hugo, d'après une photographie de Chalot. — 1883.

L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE



Fac-similé du titre écrit par Victor Hugo
en tête du manuscrit original de *L'Art d'être grand-père.*

L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE

I

A GUERNESEY.

I

L'EXILÉ SATISFAIT.

Solitude! silence! oh! le désert me tente.
L'âme s'apaise là, sévèrement contente;
Là d'on ne sait quelle ombre on se sent l'éclaireur.
Je vais dans les forêts chercher la vague horreur;
La sauvage épaisseur des branches me procure
Une sorte de joie et d'épouvante obscure;
Et j'y trouve un oubli presque égal au tombeau.
Mais je ne m'éteins pas; on peut rester flambeau
Dans l'ombre, et, sous le ciel, sous la crypte sacrée,
Seul, frissonner au vent fauve de l'empyrée.
Rien n'est diminué dans l'homme pour avoir
Jeté la sonde au fond ténébreux du devoir.
Qui voit de haut, voit bien; qui voit de loin, voit juste.
La conscience sait qu'une croissance auguste
Est possible pour elle, et va sur les hauts lieux
Rayonner et grandir, loin du monde oublieux.
Donc je vais au désert, mais sans quitter le monde.

Parce qu'un songeur vient, dans la forêt profonde
Ou sur l'escarpement des falaises, s'asseoir
Tranquille et méditant l'immensité du soir,
Il ne s'isole point de la terre où nous sommes.
Ne sentez-vous donc pas qu'ayant vu beaucoup d'hommes,
On a besoin de fuir sous les arbres épais,
Et que toutes les soifs de vérité, de paix,
D'équité, de raison et de lumière, augmentent
Au fond d'une âme, après tant de choses qui mentent?

Mes frères ont toujours tout mon cœur, et, lointain
Mais présent, je regarde et juge le destin;
Je tiens, pour compléter l'âme humaine ébauchée,
L'urne de la pitié sur les peuples penchée,
Je la vide sans cesse et je l'emplis toujours.

Mais je prends pour abri l'ombre des grands bois sourds.
Oh! j'ai vu de si près les foules misérables,
Les cris, les chocs, l'affront aux têtes vénérables,
Tant de lâches grandis par les troubles civils,
Des juges qu'on eût dû juger, des prêtres vils
Servant et souillant Dieu, prêchant pour, prouvant contre,
J'ai tant vu la laideur que notre beauté montre,
Dans notre bien le mal, dans notre vrai le faux,
Et le néant passant sous nos arcs triomphaux,
J'ai tant vu ce qui mord, ce qui fuit, ce qui ploie,
Que, vieux, faible et vaincu, j'ai désormais pour joie
De rêver immobile en quelque sombre lieu;
Là, saignant, je médite; et, lors même qu'un dieu
M'offrirait pour rentrer dans les villes la gloire,
La jeunesse, l'amour, la force, la victoire,
Je trouve bon d'avoir un trou dans les forêts,
Car je ne sais pas trop si je consentirais.

H.-H., 24 septembre 1872.

II

Qu'est-ce que cette terre? Une tempête d'âmes.
Dans cette ombre, où, nochers errants, nous n'abordâmes
Jamais qu'à des écueils, les prenant pour des ports;
Dans l'orage des cris, des désirs, des transports,
Des amours, des douleurs, des vœux, tas de nuées;
Dans les fuyants baisers de ces prostituées
Que nous nommons fortune, ambition, succès;
Devant Job qui, souffrant, dit : Qu'est-ce que je sais?
Et Pascal qui, tremblant, dit : Qu'est-ce que je pense?
Dans cette monstrueuse et féroce dépense
De papes, de césars, de rois, que fait Satan;
En présence du sort tournant son cabestan
Par qui toujours — de là l'effroi des philosophes —
Sortent des mêmes flots les mêmes catastrophes;
Dans ce néant qui mord, dans ce chaos qui ment,
Ce que l'homme finit par voir distinctement,
C'est, par-dessus nos deuils, nos chutes, nos descentes,
La souveraineté des choses innocentes.
Étant donnés le cœur humain, l'esprit humain,
Notre hier ténébreux, notre obscur lendemain,
Toutes les guerres, tous les chocs, toutes les haines,
Notre progrès coupé d'un traînement de chaînes,
Partout quelque remords, même chez les meilleurs,
Et par les vents soufflant du fond des cieux en pleurs
La foule des vivants sans fin bouleversée,
Certe, il est salutaire et bon pour la pensée,
Sous l'entre-croisement de tant de noirs rameaux,
De contempler parfois, à travers tous nos maux
Qui sont entre le ciel et nous comme des voiles,
Une profonde paix toute faite d'étoiles;
C'est à cela que Dieu songeait quand il a mis
Les poëtes auprès des berceaux endormis.

29 août 1875.

III

JEANNE FAIT SON ENTRÉE.

Jeanne parle; elle dit des choses qu'elle ignore;
Elle envoie à la mer qui gronde, au bois sonore,
A la nuée, aux fleurs, aux nids, au firmament,
A l'immense nature un doux gazouillement,
Tout un discours, profond peut-être, qu'elle achève
Par un sourire où flotte une âme, où tremble un rêve,
Murmure indistinct, vague, obscur, confus, brouillé.
Dieu, le bon vieux grand-père, écoute émerveillé.

Hauteville-House, 5 juillet 1870.

IV

VICTOR, SED VICTUS.

Je suis, dans notre temps de chocs et de fureurs,
Belluaire, et j'ai fait la guerre aux empereurs;
J'ai combattu la foule immonde des Sodomes;
Des millions de flots et des millions d'hommes
Ont rugi contre moi sans me faire céder;
Tout le gouffre est venu m'attaquer et gronder,
Et j'ai livré bataille aux vagues écumantes,
Et sous l'énorme assaut de l'ombre et des tourmentes
Je n'ai pas plus courbé la tête qu'un écueil;
Je ne suis pas de ceux qu'effraie un ciel en deuil,
Et qui, n'osant sonder les styx et les avernes,
Tremblent devant la bouche obscure des cavernes;
Quand les tyrans lançaient sur nous, du haut des airs,
Leur noir tonnerre ayant des crimes pour éclairs,
J'ai jeté mon vers sombre à ces passants sinistres;
J'ai traîné tous les rois avec tous leurs ministres,
Tous les faux dieux avec tous les principes faux,
Tous les trônes liés à tous les échafauds,
L'erreur, le glaive infâme et le sceptre sublime,
J'ai traîné tout cela pêle-mêle à l'abîme;
J'ai devant les césars, les princes, les géants
De la force debout sur l'amas des néants,
Devant tous ceux que l'homme adore, exècre, encense,
Devant les Jupiters de la toute-puissance,
Été quarante ans fier, indompté, triomphant;
Et me voilà vaincu par un petit enfant.

28 juin 1874.

V

L'AUTRE.

Viens, mon George. Ah! les fils de nos fils nous enchantent,
Ce sont de jeunes voix matinales qui chantent.
Ils sont dans nos logis lugubres le retour
Des roses, du printemps, de la vie et du jour!
Leur rire nous attire une larme aux paupières
Et de notre vieux seuil fait tressaillir les pierres;
De la tombe entr'ouverte et des ans lourds et froids
Leur regard radieux dissipe les effrois;
Ils ramènent notre âme aux premières années;
Ils font rouvrir en nous toutes nos fleurs fanées;
Nous nous retrouvons doux, naïfs, heureux de rien;
Le cœur serein s'emplit d'un vague aérien;
En les voyant on croit se voir soi-même éclore;
Oui, devenir aïeul, c'est rentrer dans l'aurore.
Le vieillard gai se mêle aux marmots triomphants.
Nous nous rapetissons dans les petits enfants,
Et, calmés, nous voyons s'envoler dans les branches
Notre âme sombre avec toutes ces âmes blanches.

VI

GEORGES ET JEANNE.

Moi qu'un petit enfant rend tout à fait stupide,
J'en ai deux; George et Jeanne; et je prends l'un pour guide
Et l'autre pour lumière, et j'accours à leur voix,
Vu que George a deux ans et que Jeanne a dix mois.
Leurs essais d'exister sont divinement gauches;
On croit, dans leur parole où tremblent des ébauches,
Voir un reste de ciel qui se dissipe et fuit;
Et moi qui suis le soir, et moi qui suis la nuit,
Moi dont le destin pâle et froid se décolore,
J'ai l'attendrissement de dire : Ils sont l'aurore.
Leur dialogue obscur m'ouvre des horizons;
Ils s'entendent entre eux, se donnent leurs raisons,
Jugez comme cela disperse mes pensées.
En moi, désirs, projets, les choses insensées,
Les choses sages, tout, à leur tendre lueur,
Tombe, et je ne suis plus qu'un bonhomme rêveur.
Je ne sens plus la trouble et secrète secousse
Du mal qui nous attire et du sort qui nous pousse.
Les enfants chancelants sont nos meilleurs appuis.
Je les regarde, et puis je les écoute, et puis
Je suis bon, et mon cœur s'apaise en leur présence;
J'accepte les conseils sacrés de l'innocence,
Je fus toute ma vie ainsi; je n'ai jamais
Rien connu, dans les deuils comme sur les sommets,
De plus doux que l'oubli qui nous envahit l'âme
Devant les êtres purs d'où monte une humble flamme;
Je contemple, en nos temps souvent noirs et ternis,
Ce point du jour qui sort des berceaux et des nids.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Le soir je vais les voir dormir. Sur leurs fronts calmes,
Je distingue ébloui l'ombre que font les palmes
Et comme une clarté d'étoile à son lever,
Et je me dis : A quoi peuvent-ils donc rêver?
Georges songe aux gâteaux, aux beaux jouets étranges,
Au chien, au coq, au chat; et Jeanne pense aux anges.
Puis, au réveil, leurs yeux s'ouvrent, pleins de rayons.

Ils arrivent, hélas, à l'heure où nous fuyons.

Ils jasent. Parlent-ils? Oui, comme la fleur parle
A la source des bois; comme leur père Charle,
Enfant, parlait jadis à leur tante Dédé;
Comme je vous parlais, de soleil inondé,
Ô mes frères, au temps où mon père, jeune homme,
Nous regardait jouer dans la caserne, à Rome,
A cheval sur sa grande épée, et tout petits.
Jeanne qui dans les yeux a le myosotis,
Et qui, pour saisir l'ombre entr'ouvrant ses doigts frêles,
N'a presque pas de bras ayant encor des ailes,
Jeanne harangue, avec des chants où flotte un mot,
Georges beau comme un dieu qui serait un marmot.
Ce n'est pas la parole, ô ciel bleu, c'est le verbe;
C'est la langue infinie, innocente et superbe
Que soupirent les vents, les forêts et les flots;
Les pilotes Jason, Palinure et Typhlos
Entendaient la sirène avec cette voix douce
Murmurer l'hymne obscur que l'eau profonde émousse;
C'est la musique éparse au fond du mois de mai
Qui fait que l'un dit : J'aime, et l'autre, hélas : J'aimai!
C'est le langage vague et lumineux des êtres
Nouveau-nés, que la vie attire à ses fenêtres,
Et qui, devant avril, éperdus, hésitants,
Bourdonnent à la vitre immense du printemps;
Ces mots mystérieux que Jeanne dit à George,
C'est l'idylle du cygne avec le rouge-gorge,

Ce sont les questions que les abeilles font,
Et que le lys naïf pose au moineau profond;
C'est ce dessous divin de la vaste harmonie,
Le chuchotement, l'ombre ineffable et bénie
Jasant, balbutiant des bruits de vision,
Et peut-être donnant une explication;
Car les petits enfants étaient hier encore
Dans le ciel, et savaient ce que la terre ignore.
Ô Jeanne! Georges! voix dont j'ai le cœur saisi!
Si les astres chantaient, ils bégaieraient ainsi.
Leur front tourné vers nous nous éclaire et nous dore.
Oh! d'où venez-vous donc, inconnus qu'on adore?
Jeanne a l'air étonné; George a les yeux hardis.
Ils trébuchent, encore ivres du paradis.

H.-H., 8 août 1870.

VII

Parfois, je me sens pris d'horreur pour cette terre;
Mon vers semble la bouche ouverte d'un cratère;
J'ai le farouche émoi
Que donne l'ouragan monstrueux au grand arbre;
Mon cœur prend feu; je sens tout ce que j'ai de marbre
Devenir lave en moi;

Quoi! rien de vrai! le scribe a pour appui le reître;
Toutes les robes, juge et vierge, femme et prêtre,
Mentent ou mentiront;
Le dogme boit du sang, l'autel bénit le crime;
Toutes les vérités, groupe triste et sublime,
Ont la rougeur au front;

La sinistre lueur des rois est sur nos têtes;
Le temple est plein d'enfer; la clarté de nos fêtes
Obscurcit le ciel bleu;
L'âme a le penchement d'un navire qui sombre;
Et les religions, à tâtons, ont dans l'ombre
Pris le démon pour Dieu!

Oh! qui me donnera des paroles terribles?
Oh! je déchirerai ces chartes et ces bibles,
Ces codes, ces korans!
Je pousserai le cri profond des catastrophes;
Et je vous saisirai, sophistes, dans mes strophes,
Dans mes ongles, tyrans!

Ainsi, frémissant, pâle, indigné, je bouillonne;
On ne sait quel essaim d'aigles noirs tourbillonne

Dans mon ciel embrasé;
Deuil! guerre! une euménide en mon âme est éclose!
Quoi! le mal est partout! Je regarde une rose
Et je suis apaisé.

30 août 1875.

VIII

LÆTITIA RERUM.

Tout est pris d'un frisson subit.
L'hiver s'enfuit et se dérobe.
L'année ôte son vieil habit;
La terre met sa belle robe.

Tout est nouveau, tout est debout;
L'adolescence est dans les plaines;
La beauté du diable, partout,
Rayonne et se mire aux fontaines.

L'arbre est coquet; parmi les fleurs
C'est à qui sera la plus belle;
Toutes étalent leurs couleurs,
Et les plus laides ont du zèle.

Le bouquet jaillit du rocher;
L'air baise les feuilles légères;
Juin rit de voir s'endimancher
Le petit peuple des fougères.

C'est une fête en vérité;
Fête où vient le chardon, ce rustre;
Dans le grand palais de l'été
Les astres allument le lustre.

On fait les foins. Bientôt les blés.
Le faucheur dort sous la cépée;

Et tous les souffles sont mêlés
D'une senteur d'herbe coupée.

Qui chante là? Le rossignol.
Les chrysalides sont parties.
Le ver de terre a pris son vol
Et jeté le froc aux orties.

L'aragne sur l'eau fait des ronds;
Ô ciel bleu! l'ombre est sous la treille,
Le jonc tremble, et les moucherons
Viennent vous parler à l'oreille;

On voit rôder l'abeille à jeun,
La guêpe court, le frelon guette;
A tous ces buveurs de parfum
Le printemps ouvre sa guinguette.

Le bourdon, aux excès enclin,
Entre en chiffonnant sa chemise;
Un œillet est un verre plein,
Un lys est une nappe mise.

La mouche boit le vermillon
Et l'or dans les fleurs demi-closes,
Et l'ivrogne est le papillon,
Et les cabarets sont les roses.

De joie et d'extase on s'emplit,
L'ivresse, c'est la délivrance;
Sur aucune fleur on ne lit :
Société de tempérance.

Le faste providentiel
Partout brille, éclate et s'épanche,

Et l'unique livre, le ciel,
Est par l'aube doré sur tranche.

Enfants, dans vos yeux éclatants
Je crois voir l'empyrée éclore;
Vous riez comme le printemps
Et vous pleurez comme l'aurore.

IX

Je prendrai par la main les deux petits enfants;
J'aime les bois où sont les chevreuils et les faons,
Où les cerfs tachetés suivent les biches blanches
Et se dressent dans l'ombre effrayés par les branches;
Car les fauves sont pleins d'une telle vapeur
Que le frais tremblement des feuilles leur fait peur.
Les arbres ont cela de profond qu'ils vous montrent
Que l'éden seul est vrai, que les cœurs s'y rencontrent,
Et que, hors les amours et les nids, tout est vain;
Théocrite souvent dans le hallier divin
Crut entendre marcher doucement la ménade.
C'est là que je ferai ma lente promenade
Avec les deux marmots. J'entendrai tour à tour
Ce que Georges conseille à Jeanne, doux amour,
Et ce que Jeanne enseigne à George. En patriarche
Que mènent les enfants, je réglerai ma marche
Sur le temps que prendront leurs jeux et leurs repas,
Et sur la petitesse aimable de leurs pas.
Ils cueilleront des fleurs, ils mangeront des mûres.
Ô vaste apaisement des forêts! ô murmures!
Avril vient calmer tout, venant tout embaumer.
Je n'ai point d'autre affaire ici-bas que d'aimer.

30 avril.

X

PRINTEMPS.

Tout rayonne, tout luit, tout aime, tout est doux;
Les oiseaux semblent d'air et de lumière fous;
L'âme dans l'infini croit voir un grand sourire.
A quoi bon exiler, rois? à quoi bon proscrire?
Proscrivez-vous l'été? m'exilez-vous des fleurs?
Pouvez-vous empêcher les souffles, les chaleurs,
Les clartés, d'être là, sans joug, sans fin, sans nombre,
Et de me faire fête, à moi banni, dans l'ombre?
Pouvez-vous m'amoindrir les grands flots haletants,
L'océan, la joyeuse écume, le printemps
Jetant les parfums comme un prodigue en démence,
Et m'ôter un rayon de ce soleil immense?
Non. Et je vous pardonne. Allez, trônez, vivez,
Et tâchez d'être rois longtemps, si vous pouvez.
Moi, pendant ce temps-là, je maraude, et je cueille,
Comme vous un empire, un brin de chèvrefeuille,
Et je l'emporte, ayant pour conquête une fleur.
Quand, au-dessus de moi, dans l'arbre, un querelleur,
Un mâle, cherche noise à sa douce femelle,
Ce n'est pas mon affaire et pourtant je m'en mêle,
Je dis : Paix là, messieurs les oiseaux, dans les bois!
Je les réconcilie avec ma grosse voix;
Un peu de peur qu'on fait aux amants les rapproche.
Je n'ai point de ruisseau, de torrent, ni de roche;
Mon gazon est étroit, et, tout près de la mer,
Mon bassin n'est pas grand, mais il n'est pas amer.
Ce coin de terre est humble et me plaît; car l'espace
Est sur ma tête, et l'astre y brille, et l'aigle y passe,
Et le vaste Borée y plane éperdument.

Ce parterre modeste et ce haut firmament
Sont à moi; ces bouquets, ces feuillages, cette herbe
M'aiment, et je sens croître en moi l'oubli superbe.
Je voudrais bien savoir comment je m'y prendrais
Pour me souvenir, moi l'hôte de ces forêts,
Qu'il est quelqu'un, là-bas, au loin, sur cette terre,
Qui s'amuse à proscrire, et règne, et fait la guerre,
Puisque je suis là seul devant l'immensité,
Et puisqu'ayant sur moi le profond ciel d'été
Où le vent souffle avec la douceur d'une lyre,
J'entends dans le jardin les petits enfants rire.

12 avril.

XI

FENÊTRES OUVERTES.

LE MATIN. — EN DORMANT.

J'entends des voix. Lueurs à travers ma paupière.
Une cloche est en branle à l'église Saint-Pierre.
Cris des baigneurs. Plus près! plus loin! non, par ici!
Non, par là! Les oiseaux gazouillent. Jeanne aussi.
Georges l'appelle. Chant des coqs. Une truelle
Racle un toit. Des chevaux passent dans la ruelle.
Grincement d'une faulx qui coupe le gazon.
Chocs. Rumeurs. Des couvreurs marchent sur la maison.
Bruits du port. Sifflement des machines chauffées.
Musique militaire arrivant par bouffées.
Brouhaha sur le quai. Voix françaises. Merci.
Bonjour. Adieu. Sans doute il est tard, car voici
Que vient tout près de moi chanter mon rouge-gorge.
Vacarme de marteaux lointains dans une forge.
L'eau clapote. On entend haleter un steamer.
Une mouche entre. Souffle immense de la mer.

18 juillet.

XII

UN MANQUE.

Pourquoi donc s'en est-il allé, le doux amour?
Ils viennent un moment nous faire un peu de jour,
Puis partent. Ces enfants, que nous croyons les nôtres,
Sont à quelqu'un qui n'est pas nous. Mais les deux autres,
Tu ne les vois donc pas, vieillard? Oui, je les vois,
Tous les deux. Ils sont deux, ils pourraient être trois.
Voici l'heure d'aller se promener dans l'ombre
Des grands bois, pleins d'oiseaux dont Dieu seul sait le nombre
Et qui s'envoleront aussi dans l'inconnu.
Il a son chapeau blanc, elle montre un pied nu,
Tous deux sont côte à côte; on marche à l'aventure,
Et le ciel brille, et moi je pousse la voiture.
Toute la plaine en fleur a l'air d'un paradis;
Le lézard court au pied des vieux saules, tandis
Qu'au bout des branches vient chanter le rouge-gorge.
Mademoiselle Jeanne a quinze mois, et George
En a trente; il la garde; il est l'homme complet;
Des filles comme ça font son bonheur; il est
Dans l'admiration de ces jolis doigts roses,
Leur compare, en disant toutes sortes de choses,
Ses grosses mains à lui qui vont avoir trois ans,
Et rit; il montre Jeanne en route aux paysans.
Ah dame! il marche, lui; cette mioche se traîne;
Et Jeanne rit de voir Georges rire; une reine
Sur un trône, c'est là Jeanne dans son panier;
Elle est belle; et le chêne en parle au marronnier,
Et l'orme la salue et la montre à l'érable,
Tant sous le ciel profond l'enfance est vénérable.
George a le sentiment de sa grandeur; il rit
Mais il protège, et Jeanne a foi dans son esprit;

Georges surveille avec un air assez farouche
Cette enfant qui parfois met un doigt dans sa bouche;
Les sentiers sont confus et nous nous embrouillons.
Comme tout le bois sombre est plein de papillons,
Courons, dit George. Il veut descendre. Jeanne est gaie.
Avec eux je chancelle, avec eux je bégaie.
Oh! l'adorable joie, et comme ils sont charmants!
Quel hymne auguste au fond de leurs gazouillements!
Jeanne voudrait avoir tous les oiseaux qui passent;
Georges vide un pantin dont les ressorts se cassent,
Et médite; et tous deux jasent; leurs cris joyeux
Semblent faire partout dans l'ombre ouvrir des yeux;
Georges, tout en mangeant des nèfles et des pommes,
M'apporte son jouet; moi qui connais les hommes
Mieux que George, et qui sais les secrets du destin,
Je raccommode avec un fil son vieux pantin.
Mon Georges, ne va pas dans l'herbe; elle est trempée.
Et le vent berce l'arbre, et Jeanne sa poupée.
On sent Dieu dans ce bois pensif dont la douceur
Se mêle à la gaîté du frère et de la sœur;
Nous obéissons, Jeanne et moi, Georges commande;
La nourrice leur chante une chanson normande,
De celles qu'on entend le soir sur les chemins,
Et Georges bat du pied, et Jeanne bat des mains;
Et je m'épanouis à leurs divins vacarmes,
Je ris; mais vous voyez sous mon rire mes larmes,
Vieux arbres, n'est-ce pas? et vous n'avez pas cru
Que j'oublierai jamais le petit disparu.

II

JEANNE ENDORMIE.

I

LA SIESTE.

Elle fait au milieu du jour son petit somme;
Car l'enfant a besoin du rêve plus que l'homme,
Cette terre est si laide alors qu'on vient du ciel!
L'enfant cherche à revoir Chérubin, Ariel,
Ses camarades, Puck, Titania, les fées,
Et ses mains quand il dort sont par Dieu réchauffées.
Oh! comme nous serions surpris si nous voyions,
Au fond de ce sommeil sacré, plein de rayons,
Ces paradis ouverts dans l'ombre, et ces passages
D'étoiles qui font signe aux enfants d'être sages,
Ces apparitions, ces éblouissements!
Donc, à l'heure où les feux du soleil sont calmants,
Quand toute la nature écoute et se recueille,
Vers midi, quand les nids se taisent, quand la feuille
La plus tremblante oublie un instant de frémir,
Jeanne a cette habitude aimable de dormir;
Et la mère un moment respire et se repose,
Car on se lasse, même à servir une rose.
Ses beaux petits pieds nus dont le pas est peu sûr
Dorment; et son berceau, qu'entoure un vague azur
Ainsi qu'une auréole entoure une immortelle,
Semble un nuage fait avec de la dentelle;
On croit, en la voyant dans ce frais berceau-là,

Voir une lueur rose au fond d'un falbala;
On la contemple, on rit, on sent fuir la tristesse,
Et c'est un astre, ayant de plus la petitesse;
L'ombre, amoureuse d'elle, a l'air de l'adorer;
Le vent retient son souffle et n'ose respirer.
Soudain, dans l'humble et chaste alcôve maternelle,
Versant tout le matin qu'elle a dans sa prunelle,
Elle ouvre la paupière, étend un bras charmant,
Agite un pied, puis l'autre, et, si divinement
Que des fronts dans l'azur se penchent pour l'entendre.
Elle gazouille... — Alors, de sa voix la plus tendre,
Couvant des yeux l'enfant que Dieu fait rayonner,
Cherchant le plus doux nom qu'elle puisse donner
A sa joie, à son ange en fleur, à sa chimère :
— Te voilà réveillée, horreur! lui dit sa mère.

19 octobre.

III

LA LUNE.

I

Jeanne songeait, sut l'herbe assise, grave et rose;
Je m'approchai : — Dis-moi si tu veux quelque chose,
Jeanne? — car j'obéis à ces charmants amours,
Je les guette, et je cherche à comprendre toujours
Tout ce qui peut passer par ces divines têtes.
Jeanne m'a répondu : — Je voudrais voir des bêtes.
Alors je lui montrai dans l'herbe une fourmi.
Vois! — Mais Jeanne ne fut contente qu'à demi.
— Non, les bêtes, c'est gros, me dit-elle.

Leur rêve,
C'est le grand. L'océan les attire à sa grève,
Les berçant de son chant rauque, et les captivant
Par l'ombre, et par la fuite effrayante du vent;
Ils aiment l'épouvante, il leur faut le prodige.
— Je n'ai pas d'éléphant sous la main, répondis-je.
Veux-tu quelque autre chose? ô Jeanne, on te le doit!
Parle. — Alors Jeanne au ciel leva son petit doigt.
— Ça, dit-elle. — C'était l'heure où le soir commence.
Je vis à l'horizon surgir la lune immense.

12 avril.

IMPRIMERIE NATIONALE.

II

CHOSES DU SOIR.

Le brouillard est froid, la bruyère est grise;
Les troupeaux de bœufs vont aux abreuvoirs;
La lune, sortant des nuages noirs,
Semble une clarté qui vient par surprise.

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
Maître Yvon soufflait dans son biniou.

Le voyageur marche et la lande est brune;
Une ombre est derrière, une ombre est devant;
Blancheur au couchant, lueur au levant;
Ici crépuscule, et là clair de lune.

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
Maître Yvon soufflait dans son biniou.

La sorcière assise allonge sa lippe;
L'araignée accroche au toit son filet;
Le lutin reluit dans le feu follet
Comme un pistil d'or dans une tulipe.

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
Maître Yvon soufflait dans son biniou.

On voit sur la mer des chasse-marées;
Le naufrage guette un mât frissonnant;
Le vent dit : demain! l'eau dit : maintenant!
Les voix qu'on entend sont désespérées.

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
Maître Yvon soufflait dans son biniou.

Le coche qui va d'Avranche à Fougère
Fait claquer son fouet comme un vif éclair;
Voici le moment où flottent dans l'air
Tous ces bruits confus que l'ombre exagère.

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
Maître Yvon soufflait dans son biniou.

Dans les bois profonds brillent des flambées;
Un vieux cimetière est sur un sommet;
Où Dieu trouve-t-il tout ce noir qu'il met
Dans les cœurs brisés et les nuits tombées?

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
Maître Yvon soufflait dans son biniou.

Des flaques d'argent tremblent sur les sables;
L'orfraie est au bord des talus crayeux;
Le pâtre, à travers le vent, suit des yeux
Le vol monstrueux et vague des diables.

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
Maître Yvon soufflait dans son biniou.

Un panache gris sort des cheminées;
Le bûcheron passe avec son fardeau;
On entend, parmi le bruit des cours d'eau,
Des frémissements de branches traînées.

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
Maître Yvon soufflait dans son biniou.

La faim fait rêver les grands loups moroses;
La rivière court, le nuage fuit;
Derrière la vitre où la lampe luit,
Les petits enfants ont des têtes roses.

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
Maître Yvon soufflait dans son biniou.

5 août 1859.

III

Ah! vous voulez la lune? Où? dans le fond du puits?
Non; dans le ciel. Eh bien, essayons. Je ne puis.
Et c'est ainsi toujours. Chers petits, il vous passe
Par l'esprit de vouloir la lune, et dans l'espace
J'étends mes mains, tâchant de prendre au vol Phœbé.
L'adorable hasard d'être aïeul est tombé
Sur ma tête, et m'a fait une douce fêlure.
Je sens en vous voyant que le sort put m'exclure
Du bonheur, sans m'avoir tout à fait abattu.
Mais causons. Voyez-vous, vois-tu, Georges, vois-tu,
Jeanne? Dieu nous connaît, et sait ce qu'ose faire
Un aïeul, car il est lui-même un peu grand-père;
Le bon Dieu, qui toujours contre nous se défend,
Craint ceci : le vieillard qui veut plaire à l'enfant;
Il sait que c'est ma loi qui sort de votre bouche,
Et que j'obéirais; il ne veut pas qu'on touche
Aux étoiles, et c'est pour en être bien sûr
Qu'il les accroche aux clous les plus hauts de l'azur.

2 juin 1874.

IV

— Oh! comme ils sont goulus! dit la mère parfois.
Il faut leur donner tout, les cerises des bois,
Les pommes du verger, les gâteaux de la table;
S'ils entendent la voix des vaches dans l'étable,
Du lait! vite! et leurs cris sont comme une forêt
De Bondy quand un sac de bonbons apparaît.
Les voilà maintenant qui réclament la lune!

Pourquoi pas? Le néant des géants m'importune;
Moi j'admire, ébloui, la grandeur des petits.
Ah! l'âme des enfants a de forts appétits,
Certe, et je suis pensif devant cette gourmande
Qui voit un univers dans l'ombre, et le demande.
La lune! Pourquoi pas? vous dis-je. Eh bien, après?
Pardieu! si je l'avais, je la leur donnerais.

C'est vrai, sans trop savoir ce qu'ils en pourraient faire,
Oui, je leur donnerais, lune, ta sombre sphère,
Ton ciel, d'où Swedenborg n'est jamais revenu,
Ton énigme, ton puits sans fond, ton inconnu!
Oui, je leur donnerais, en disant : Soyez sages!
Ton masque obscur qui fait le guet dans les nuages,
Tes cratères tordus par de noirs aquilons,
Tes solitudes d'ombre et d'oubli, tes vallons,
Peut-être heureux, peut-être affreux, édens ou bagnes,
Lune, et la vision de tes pâles montagnes.
Oui, je crois qu'après tout, des enfants à genoux
Sauraient mieux se servir de la lune que nous;
Ils y mettraient leurs vœux, leur espoir, leur prière;
Ils laisseraient mener par cette aventurière
Leurs petits cœurs pensifs vers le grand Dieu profond.

La nuit, quand l'enfant dort, quand ses rêves s'en vont,
Certes, ils vont plus loin et plus haut que les nôtres.
Je crois aux enfants comme on croyait aux apôtres;
Et quand je vois ces chers petits êtres sans fiel
Et sans peur, désirer quelque chose du ciel,
Je le leur donnerais, si je l'avais. La sphère
Que l'enfant veut doit être à lui, s'il la préfère.
D'ailleurs, n'avez-vous rien au delà de vos droits?
Oh! je voudrais bien voir, par exemple, les rois
S'étonner que des nains puissent avoir un monde!
Oui, je vous donnerais, anges à tête blonde,
Si je pouvais, à vous qui régnez par l'amour,
Ces univers baignés d'un mystérieux jour,
Conduits par des esprits que l'ombre a pour ministres,
Et l'énorme rondeur des planètes sinistres.
Pourquoi pas? Je me fie à vous, car je vous vois,
Et jamais vous n'avez fait de mal. Oui, parfois,
En songeant à quel point c'est grand, l'âme innocente,
Quand ma pensée au fond de l'infini s'absente,
Je me dis, dans l'extase et dans l'effroi sacré,
Que peut-être, là haut, il est, dans l'Ignoré,
Un dieu supérieur aux dieux que nous rêvâmes,
Capable de donner des astres à des âmes.

23 juin 1875.

IV

LE POËME DU JARDIN DES PLANTES.

I

Le comte de Buffon fut bonhomme, il créa
Ce jardin imité d'Évandre et de Rhéa
Et plein d'ours plus savants que ceux de la Sorbonne,
Afin que Jeanne y puisse aller avec sa bonne;
Buffon avait prévu Jeanne, et je lui sais gré
De s'être dit qu'un jour Paris un peu tigré,
Complétant ses bourgeois par une variante,
La bête, enchanterait cette âme souriante;
Les enfants ont des yeux si profonds, que parfois
Ils cherchent vaguement la vision des bois;
Et Buffon paternel, c'est ainsi qu'il rachète
Sa phrase sur laquelle a traîné sa manchette,
Pour les marmots, de qui les anges sont jaloux,
A fait ce paradis suave, orné de loups.

J'approuve ce Buffon. Les enfants, purs visages,
Regardent l'invisible, et songent, et les sages
Tâchent toujours de plaire à quelqu'un de rêveur.

L'été dans ce jardin montre de la ferveur;
C'est un éden où juin rayonne, où les fleurs luisent,
Où l'ours bougonne, et Jeanne et Georges m'y conduisent.
C'est du vaste univers un raccourci complet.
Je vais dans ce jardin parce que cela plaît
A Jeanne, et que je suis contre elle sans défense.

J'y vais étudier deux gouffres, Dieu, l'enfance,
Le tremblant nouveau-né, le créateur flagrant,
L'infiniment charmant et l'infiniment grand,
La même chose au fond; car c'est la même flamme
Qui sort de l'astre immense et de la petite âme.

Je contemple, au milieu des arbres de Buffon,
Le bison trop bourru, le babouin trop bouffon,
Des bosses, des laideurs, des formes peu choisies,
Et j'apprends à passer à Dieu ses fantaisies.
Dieu, n'en déplaise au prêtre, au bonze, au caloyer,
Est capable de tout, lui qui fait balayer
Le bon goût, ce ruisseau, par Nisard, ce concierge,
Livre au singe excessif la forêt, cette vierge,
Et permet à Dupin de ressembler aux chiens.
(Pauvres chiens!) — Selon l'Inde et les manichéens,
Dieu doublé du démon expliquerait l'énigme;
Le paradis ayant l'enfer pour borborygme,
La Providence un peu servante d'Anankè,
L'infini mal rempli par l'univers manqué,
Le mal faisant toujours au bien quelque rature,
Telle serait la loi de l'aveugle nature;
De là les contre-sens de la création.
Dieu, certe, a des écarts d'imagination;
Il ne sait pas garder la mesure; il abuse
De son esprit jusqu'à faire l'oie et la buse;
Il ignore, auteur fauve et sans frein ni cordeau,
Ce point juste où Laharpe arrête Colardeau;
Il se croit tout permis. Malheur à qui l'imite!
Il n'a pas de frontière, il n'a pas de limite;
Et fait pousser l'ivraie au beau milieu du blé,
Sous prétexte qu'il est l'immense et l'étoilé;
Il a d'affreux vautours qui nous tombent des nues;
Il nous impose un tas d'inventions cornues,
Le bouc, l'auroch, l'isard et le colimaçon;
Il blesse le bon sens, il choque la raison;
Il nous raille; il nous fait avaler la couleuvre!

Au moment où, contents, examinant son œuvre,
Rendant pleine justice à tant de qualités,
Nous admirons l'œil d'or des tigres tachetés,
Le cygne, l'antilope à la prunelle bleue,
La constellation qu'un paon a dans sa queue,
D'une cage insensée il tire le verrou,
Et voilà qu'il nous jette au nez le kangourou!
Dieu défait et refait, ride, éborgne, essorille,
Exagère le nègre, hélas, jusqu'au gorille,
Fait des taupes et fait des lynx, se contredit,
Mêle dans les halliers l'histrion au bandit,
Le mandrille au jaguar, le perroquet à l'aigle,
Lie à la parodie insolente et sans règle
L'épopée, et les laisse errer toutes les deux
Sous l'âpre clair-obscur des branchages hideux;
Si bien qu'on ne sait plus s'il faut trembler ou rire,
Et qu'on croit voir rôder, dans l'ombre que déchire
Tantôt le rayon d'or, tantôt l'éclair d'acier,
Un spectre qui parfois avorte en grimacier.
Moi, je n'exige pas que Dieu toujours s'observe,
Il faut bien tolérer quelques excès de verve
Chez un si grand poëte, et ne point se fâcher
Si celui qui nuance une fleur de pêcher
Et courbe l'arc-en-ciel sur l'océan qu'il dompte,
Après un colibri nous donne un mastodonte!
C'est son humeur à lui d'être de mauvais goût,
D'ajouter l'hydre au gouffre et le ver à l'égout,
D'avoir en toute chose une stature étrange,
Et d'être un Rabelais d'où sort un Michel-Ange.
C'est Dieu; moi je l'accepte.

Et quant aux nouveau-nés,
De même. Les enfants ne nous sont pas donnés
Pour avoir en naissant les façons du grand monde;
Les petits en maillot, chez qui la sève abonde,
Poussent l'impolitesse assez loin quelquefois;
J'en conviens. Et parmi les cris, les pas, les voix,

Les ours et leurs cornacs, les marmots et leurs mères,
Dans ces réalités semblables aux chimères,
Ébahi par le monstre et le mioche, assourdi
Comme par la rumeur d'une ruche à midi,
Sentant qu'à force d'être aïeul on est apôtre,
Questionné par l'un, escaladé par l'autre,
Pardonnant aux bambins le bruit, la fiente aux nids,
Et le rugissement aux bêtes, je finis
Par ne plus être, au fond du grand jardin sonore,
Qu'un bonhomme attendri par l'enfance et l'aurore,
Aimant ce double feu, s'y plaisant, s'y chauffant,
Et pas moins indulgent pour Dieu que pour l'enfant.

12 septembre 1875.

II

Les bêtes, cela parle; et Dupont de Nemours
Les comprend, chants et cris, gaîté, colère, amours.
C'est dans Perrault un fait, dans Homère un prodige;
Phèdre prend leur parole au vol et la rédige;
La Fontaine, dans l'herbe épaisse et le genêt,
Rôdait, guettant, rêvant, et les espionnait;
Ésope, ce songeur bossu comme le Pinde,
Les entendait en Grèce, et Pilpaï dans l'Inde;
Les clairs étangs le soir offraient leurs noirs jargons
A monsieur Florian, officier de dragons;
Et l'âpre Ézéchiel, l'affreux prophète chauve,
Homme fauve, écoutait parler la bête fauve.
Les animaux naïfs dialoguent entre eux.
Et toujours, que ce soit le hibou ténébreux,
L'ours qu'on entend gronder, l'âne qu'on entend braire,
Ou l'oie apostrophant le dindon, son grand frère,
Ou la guêpe insultant l'abeille sur l'Hybla,
Leur bêtise à l'esprit de l'homme ressembla.

30 juillet 1868.

III

CE QUE DIT LE PUBLIC.

CINQ ANS.

Les lions, c'est des loups.

SIX ANS.

C'est très méchant, les bêtes.

CINQ ANS.

Oui.

SIX ANS.

Les petits oiseaux, ce sont des malhonnêtes;
Ils sont des sales.

CINQ ANS.

Oui.

SIX ANS, regardant les serpents.

Les serpents...

CINQ ANS, les examinant.

C'est en peau.

SIX ANS.

Prends garde au singe; il va te prendre ton chapeau.

CINQ ANS, regardant le tigre.

Encore un loup!

SIX ANS.

Viens voir l'ours avant qu'on le couche.

CINQ ANS, regardant l'ours.

Joli!

SIX ANS.

Ça grimpe.

CINQ ANS, regardant l'éléphant.

Il a des cornes dans la bouche.

SIX ANS.

Moi, j'aime l'éléphant, c'est gros.

SEPT ANS, survenant et les arrachant
à la contemplation de l'éléphant.

Allons! venez!
Vous voyez bien qu'il va vous battre avec son nez.

15 août 1874.

IV

À GEORGES.

Mon doux Georges, viens voir une ménagerie
Quelconque, chez Buffon, au cirque, n'importe où;
Sans sortir de Lutèce allons en Assyrie,
Et sans quitter Paris partons pour Tombouctou.

Viens voir les léopards de Tyr, les gypaètes,
L'ours grondant, le boa formidable sans bruit,
Le zèbre, le chacal, l'once, et ces deux poëtes,
L'aigle ivre de soleil, le vautour plein de nuit.

Viens contempler le lynx sagace, l'amphisbène
A qui Job comparait son faux ami Sepher,
Et l'obscur tigre noir, dont le masque d'ébène
A deux trous flamboyants par où l'on voit l'enfer.

Voir de près l'oiseau fauve et le frisson des ailes,
C'est charmant; nous aurons, sous de très sûrs abris,
Le spectacle des loups, des jaguars, des gazelles,
Et l'éblouissement divin des colibris.

Sortons du bruit humain. Viens au jardin des plantes.
Penchons-nous, à travers l'ombre où nous étouffons,
Sur les douleurs d'en bas, vaguement appelantes,
Et sur les pas confus des inconnus profonds.

L'animal, c'est de l'ombre errant dans les ténèbres;
On ne sait s'il écoute, on ne sait s'il entend;
Il a des cris hagards, il a des yeux funèbres;
Une affirmation sublime en sort pourtant.

Nous qui régnons, combien de choses inutiles
Nous disons, sans savoir le mal que nous faisons!
Quand la vérité vient, nous lui sommes hostiles,
Et contre la raison nous avons des raisons.

Corbière à la tribune et Frayssinous en chaire
Sont fort inférieurs à la bête des bois;
L'âme dans la forêt songe et se laisse faire;
Je doute dans un temple, et sur un mont je crois.

Dieu par les voix de l'ombre obscurément se nomme;
Nul Quirinal ne vaut le fauve Pélion;
Il est bon, quand on vient d'entendre parler l'homme,
D'aller entendre un peu rugir le grand lion.

15 janvier 1876.

IMPRIMERIE NATIONALE.

V

ENCORE DIEU,

MAIS AVEC DES RESTRICTIONS.

Quel beau lieu! Là le cèdre avec l'orme chuchote,
L'âne est lyrique, et semble avoir vu Don Quichotte,
Le tigre en cage a l'air d'un roi dans son palais,
Les pachydermes sont effroyablement laids,
Et puis c'est littéraire; on rêve à des idylles
De Viennet en voyant bâiller les crocodiles.
Là, pendant qu'au babouin la singesse se vend,
Pendant que le baudet contemple le savant,
Et que le vautour fait au hibou bon visage,
Certes, c'est un emploi du temps digne d'un sage
De s'en aller songer dans cette ombre, parmi
Ces arbres pleins de nids, où tout semble endormi
Et veille, où le refus consent, où l'amour lutte,
Et d'écouter le vent, ce doux joueur de flûte.

Apprenons, laissons faire, aimons, les cieux sont grands;
Et devenons savants, et restons ignorants.
Soyons sous l'infini des auditeurs honnêtes;
Rien n'est muet ni sourd; voyons le plus de bêtes
Que nous pouvons; tirons parti de leurs leçons.
Parce qu'autour de nous tout rêve, nous pensons.
L'ignorance est un peu semblable à la prière;
L'homme est grand par devant et petit par derrière;
C'est, d'Euclide à Newton, de Job à Réaumur,
Un indiscret qui veut voir par-dessus le mur,
Et la nature, au fond très moqueuse, paraphe
Notre science avec le cou de la girafe.
Tâchez de voir, c'est bien. Épiez. Notre esprit

Pousse notre science à guetter; Dieu sourit,
Vieux malin.

Je l'ai dit, Dieu prête à la critique.
Il n'est pas sobre. Il est débordant, frénétique,
Inconvenant; ici le nain, là le géant,
Tout à la fois; énorme; il manque de néant.
Il abuse du gouffre, il abuse du prisme.
Tout, c'est trop. Son soleil va jusqu'au gongorisme;
Lumière outrée. Oui, Dieu vraiment est inégal;
Ici la Sibérie, et là le Sénégal;
Et partout l'antithèse! il faut qu'on s'y résigne;
S'il fait noir le corbeau, c'est qu'il fit blanc le cygne;
Aujourd'hui Dieu nous gèle, hier il nous chauffait.
Comme à l'académie on lui dirait son fait!
Que nous veut la comète? A quoi sert le bolide?
Quand on est un pédant sérieux et solide,
Plus on est ébloui, moins on est satisfait;
La férule à Batteux, le sabre à Galliffet
Ne tolèrent pas Dieu sans quelque impatience;
Dieu trouble l'ordre; il met sur les dents la science;
A peine a-t-on fini qu'il faut recommencer;
Il semble que l'on sent dans la main vous glisser
On ne sait quel serpent tout écaillé d'aurore.
Dès que vous avez dit : assez! il dit : encore!

Ce démagogue donne au pauvre autant de fleurs
Qu'au riche; il ne sait pas se borner; ses couleurs,
Ses rayons, ses éclairs, c'est plus qu'on ne souhaite.
Ah! tout cela fait mal aux yeux! dit la chouette.
Et la chouette, c'est la sagesse.

Il est sûr
Que Dieu taille à son gré le monde en plein azur;
Il mêle l'ironie à son tonnerre épique;
Si l'on plane il foudroie et si l'on broute il pique.
(Je ne m'étonne pas que Planche eût l'air piqué.)

Le vent, voix sans raison, sorte de bruit manqué,
Sans jamais s'expliquer et sans jamais conclure,
Rabâche, et l'océan n'est pas exempt d'enflure.
Quant à moi, je serais, j'en fais ici l'aveu,
Curieux de savoir ce que diraient de Dieu,
Du monde qu'il régit, du ciel qu'il exagère,
De l'infini, sinistre et confuse étagère,
De tout ce que ce Dieu prodigue, des amas
D'étoiles de tout genre et de tous les formats,
De sa façon d'emplir d'astres le télescope,
Nonotte et Baculard dans le café Procope.

VI

À JEANNE.

Je ne te cache pas que j'aime aussi les bêtes;
Cela t'amuse, et moi cela m'instruit; je sens
Que ce n'est pas pour rien qu'en ces farouches têtes
Dieu met le clair-obscur des grands bois frémissants.

Je suis le curieux qui, né pour croire et plaindre,
Sonde, en voyant l'aspic sous des roses rampant,
Les sombres lois qui font que la femme doit craindre
Le démon, quand la fleur n'a pas peur du serpent.

Pendant que nous donnons des ordres à la terre,
Rois copiant le singe et par lui copiés,
Doutant s'il est notre œuvre ou s'il est notre père,
Tout en bas, dans l'horreur fatale, sous nos pieds,

On ne sait quel noir monde étonné nous regarde
Et songe, et sous un joug, trop souvent odieux,
Nous courbons l'humble monstre et la brute hagarde
Qui, nous voyant démons, nous prennent pour des dieux.

Oh! que d'étranges lois! quel tragique mélange!
Voit-on le dernier fait, sait-on le dernier mot,
Quel spectre peut sortir de Vénus, et quel ange
Peut naître dans le ventre affreux de Béhémoth?

Transfiguration! mystère! gouffre et cime!
L'âme rejettera le corps, sombre haillon;
La créature abjecte un jour sera sublime,
L'être qu'on hait chenille on l'aime papillon.

VII

Tous les bas âges sont épars sous ces grands arbres.
Certes, l'alignement des vases et des marbres,
Ce parterre au cordeau, ce cèdre résigné,
Ce chêne que monsieur Despréaux eût signé,
Ces barreaux noirs croisés sur la fleur odorante,
Font honneur à Buffon qui fut l'un des quarante
Et mêla, de façon à combler tous nos vœux,
Le peigne de Le Nôtre aux effrayants cheveux
De Pan, dieu des halliers, des rochers et des plaines;
Cela n'empêche pas les roses d'être pleines
De parfums, de désirs, d'amour et de clarté;
Cela n'empêche pas l'été d'être l'été;
Cela n'ôte à la vie aucune confiance;
Cela n'empêche pas l'aurore en conscience
D'apparaître au zénith qui semble s'élargir,
Les enfants de jouer, les monstres de rugir.

Un bon effroi joyeux emplit ces douces têtes.
Écoutez-moi ces cris charmants. — Viens voir les bêtes!
Ils courent. Quelle extase! On s'arrête devant
Des cages où l'on voit des oiseaux bleus rêvant
Comme s'ils attendaient le mois où l'on émigre.
— Regarde ce gros chat. — Ce gros chat c'est le tigre.
Les grands font aux petits vénérer les guenons,
Les pythons, les chacals, et nomment par leurs noms
Les vieux ours qui, dit-on, poussent l'humeur maligne
Jusqu'à manger parfois des soldats de la ligne.

Spectacles monstrueux! Les gueules, les regards
De dragon, lueur fauve au fond des bois hagards,

Les écailles, les dards, la griffe qui s'allonge,
Une apparition d'abîme, l'affreux songe
Réel que l'œil troublé des prophètes amers
Voit sous la transparence effroyable des mers
Et qui se traîne épars dans l'horreur inouïe,
L'énorme bâillement du gouffre qui s'ennuie,
Les mâchoires de l'hydre ouvertes tristement,
On ne sait quel chaos blême, obscur, inclément,
Un essai d'exister, une ébauche de vie
D'où sort le bégaiement furieux de l'envie,
C'est cela l'animal; et c'est ce que l'enfant
Regarde, admire et craint, vaguement triomphant;
C'est de la nuit qu'il vient contempler, lui l'aurore.
Ce noir fourmillement mugit, hurle, dévore;
On est un chérubin rose, frêle et tremblant;
On va voir celui-ci que l'hiver fait tout blanc,
Cet autre dont l'œil jette un éclair du tropique;
Tout cela gronde, hait, menace, siffle, pique,
Mord; mais par sa nourrice on se sent protéger;
Comme c'est amusant d'avoir peur sans danger!
Ce que l'homme contemple, il croit qu'il le découvre.
Voir un roi dans son antre, un tigre dans son Louvre,
Cela plaît à l'enfance. — Il est joliment laid!
Viens voir! — Étrange instinct! Grâce à qui l'horreur plaît!
On vient chercher surtout ceux qu'il faut qu'on évite.
— Par ici! — Non, par là! — Tiens, regarde! — Viens vite!
— Jette-leur ton gâteau. — Pas tout. — Jette toujours.
— Moi, j'aime bien les loups. — Moi, j'aime mieux les ours.
Et les fronts sont riants, et le soleil les dore,
Et ceux qui, nés d'hier, ne parlent pas encore,
Pendant ces brouhahas sous les branchages verts,
Sont là, mystérieux, les yeux tout grands ouverts,
Et méditent.

Afrique aux plis infranchissables,
Ô gouffre d'horizons sinistres, mer des sables,
Sahara, Dahomey, lac Nagaïn, Darfour,

Toi, l'Amérique, et toi, l'Inde, âpre carrefour
Où Zoroastre fait la rencontre d'Homère,
Paysages de lune où rôde la chimère,
Où l'orang-outang marche un bâton à la main,
Où la nature est folle et n'a plus rien d'humain,
Jungles par les sommeils de la fièvre rêvées,
Plaines où brusquement on voit des arrivées
De fleuves tout à coup grossis et déchaînés,
Où l'on entend rugir les lions étonnés
Que l'eau montante enferme en des îles subites,
Déserts dont les gavials sont les noirs cénobites,
Où le boa, sans souffle et sans tressaillement,
Semble un tronc d'arbre à terre et dort affreusement,
Terre des baobabs, des bambous, des lianes,
Songez que nous avons des Georges et des Jeannes,
Créez des monstres; lacs, forêts, avec vos monts,
Vos noirceurs et vos bruits, composez des mammons;
Abîmes, condensez en eux toutes vos gloires,
Donnez-leur vos rochers pour dents et pour mâchoires,
Pour voix votre ouragan, pour regard votre horreur;
Donnez-leur des aspects de pape et d'empereur,
Et faites, par-dessus les halliers, leur étable
Et leur palais, bondir leur joie épouvantable.
Certes, le casoar est un bon sénateur,
L'oie a l'air d'un évêque et plaît par sa hauteur,
Dieu quand il fit le singe a rêvé Scaramouche,
Le colibri m'enchante et j'aime l'oiseau-mouche;
Mais ce que de ta verve, ô nature, j'attends,
Ce sont les Béhémoths et les Léviathans.
Le nouveau-né qui sort de l'ombre et du mystère
Ne serait pas content de ne rien voir sur terre;
Un immense besoin d'étonnement, voilà
Toute l'enfance, et c'est en songeant à cela
Que j'applaudis, nature, aux géants que tu formes;
L'œil bleu des innocents veut des bêtes énormes;
Travaillez, lieux affreux! Soyez illimités
Et féconds, nous tenons à vos difformités

Autant qu'à vos parfums, autant qu'à vos dictames,
Ô déserts, attendu que les hippopotames,
Que les rhinocéros et que les éléphants
Sont évidemment faits pour les petits enfants.

5 septembre 1875.

VIII

*

C'est une émotion étrange pour mon âme
De voir l'enfant, encor dans les bras de la femme,
Fleur ignorant l'hiver, ange ignorant Satan,
Secouant un hochet devant Léviathan,
Approcher doucement la nature terrible.
Les beaux séraphins bleus qui passent dans la bible,
Envolés d'on ne sait quel ciel mystérieux,
N'ont pas une plus pure aurore dans les yeux
Et n'ont pas sur le front une plus sainte flamme
Que l'enfant innocent riant au monstre infâme.

Ciel noir! Quel vaste cri que le rugissement!
Quand la bête, âme aveugle et visage écumant,
Lance au loin, n'importe où, dans l'étendue hostile,
Sa voix lugubre, ainsi qu'un sombre projectile,
C'est tout le groupe affreux des forces sans clarté
Qui hurle; c'est l'obscène et sauvage Astarté,
C'est la nature abjecte et maudite qui gronde;
C'est Némée, et Stymphale, et l'Afrique profonde,
C'est le féroce Atlas, c'est l'Athos plus hanté
Par les foudres qu'un lac par les mouches d'été;
C'est Lerne, Pélion, Ossa, c'est Érymanthe,
C'est Calydon funeste et noir, qui se lamente.

*

L'enfant regarde l'ombre où sont les lions roux.
La bête grince; à qui s'adresse ce courroux?

L'enfant jase; sait-on qui les enfants appellent?
Les deux voix, la tragique et la douce, se mêlent;
L'enfant est l'espérance et la bête est la faim;
Et tous deux sont l'attente; il gazouille sans fin
Et chante, et l'animal écume sans relâche;
Ils ont chacun en eux un mystère qui tâche
De dire ce qu'il sait et d'avoir ce qu'il veut;
Leur langue est prise et cherche à dénouer le nœud.
Se parlent-ils? Chacun fait son essai; l'un triste,
L'autre charmant; l'enfant joyeusement existe;
Quoique devant lui l'Être effrayant soit debout,
Il a sa mère, il a sa nourrice, il a tout;
Il rit.

*

De quelle nuit sortent ces deux ébauches?

L'une sort de l'azur; l'autre de ces débauches,
De ces accouplements du nain et du géant,
De ce hideux baiser de l'abîme au néant
Qu'on nomme le chaos.

Oui, cette cave immonde,
Dont le soupirail blême apparaît sous le monde,
Le chaos, ces chocs noirs, ces danses d'ouragans,
Les éléments gâtés et devenus brigands
Et changés en fléaux dans le cloaque immense,
Le rut universel épousant la démence,
La fécondation de Tout produisant Rien,
Cet engloutissement du vrai, du beau, du bien,
Qu'Orphée appelle Hadès, qu'Homère appelle Érèbe,
Et qui rend fixe l'œil fatal des sphinx de Thèbe,
C'est cela, c'est la folle et mauvaise action
Qu'en faisant le chaos fit la création,
C'est l'attaque de l'ombre au soleil vénérable,

C'est la convulsion du gouffre misérable
Essayant d'opposer l'informe à l'idéal,
C'est Tisiphone offrant son ventre à Bélial,
C'est cet ensemble obscur de forces échappées
Où les éclairs font rage et tirent leurs épées,
Où périrent Janus, l'âge d'or et Rhéa,
Qui, si nous en croyons les mages, procréa
L'animal; et la bête affreuse fut rugie
Et vomie au milieu des nuits par cette orgie.

C'est de là que nous vient le monstre inquiétant.

L'enfant, lui, pur songeur rassurant et content,
Est l'autre énigme; il sort de l'obscurité bleue.
Tous les petits oiseaux, mésange, hochequeue,
Fauvette, passereau, bavards aux fraîches voix,
Sont ses frères; tandis que ces marmots des bois
Sentent pousser leur aile, il sent croître son âme;
Des azurs embaumés de myrrhe et de cinname,
Des entre-croisements de fleurs et de rayons,
Ces éblouissements sacrés que nous voyons
Dans nos profonds sommeils quand nous sommes des justes,
Un pêle-mêle obscur de branchages augustes
Dont les anges au vol divin sont les oiseaux,
Une lueur pareille au clair reflet des eaux
Quand, le soir, dans l'étang les arbres se renversent,
Des lys vivants, un ciel qui rit, des chants qui bercent,
Voilà ce que l'enfant, rose, a derrière lui.
Il s'éveille ici-bas, vaguement ébloui;
Il vient de voir l'éden et Dieu; rien ne l'effraie,
Il ne croit pas au mal; ni le loup, ni l'orfraie,
Ni le tigre, démon taché, ni ce trompeur,
Le renard, ne le font trembler; il n'a pas peur,
Il chante; et quoi de plus touchant pour la pensée
Que cette confiance au paradis, poussée
Jusqu'à venir tout près sourire au sombre enfer!
Quel ange que l'enfant! Tout, le mal, sombre mer,

Les hydres qu'en leurs flots roulent les vils avernes,
Les griffes, ces forêts, les gueules, ces cavernes,
Les cris, les hurlements, les râles, les abois,
Les rauques visions, la fauve horreur des bois,
Tout, Satan, et sa morne et féroce puissance,
S'évanouit au fond du bleu de l'innocence!
C'est beau. Voir Caliban et rester Ariel!
Avoir dans son humble âme un si merveilleux ciel
Que l'apparition indignée et sauvage
Des êtres de la nuit n'y fasse aucun ravage,
Et se sentir si plein de lumière et si doux
Que leur souffle n'éteigne aucune étoile en vous!

*

Et je rêve. Et je crois entendre un dialogue
Entre la tragédie effroyable et l'églogue;
D'un côté l'épouvante, et de l'autre l'amour;
Dans l'une ni dans l'autre il ne fait encor jour;
L'enfant semble vouloir expliquer quelque chose;
La bête gronde, et, monstre incliné sur la rose,
Écoute... — Et qui pourrait comprendre, ô firmament,
Ce que le bégaiement dit au rugissement?

Quel que soit le secret, tout se dresse et médite,
La fleur bénie ainsi que l'épine maudite;
Tout devient attentif; tout tressaille; un frisson
Agite l'air, le flot, la branche, le buisson,
Et dans les clairs-obscurs et dans les crépuscules,
Dans cette ombre où jadis combattaient les Hercules,
Où les Bellérophons s'envolaient, où planait
L'immense Amos criant : Un nouveau monde naît!
On sent on ne sait quelle émotion sacrée,
Et c'est, pour la nature où l'éternel Dieu crée,

C'est pour tout le mystère un attendrissement
Comme si l'on voyait l'aube au rayon calmant
S'ébaucher par-dessus d'informes promontoires,
Quand l'âme blanche vient parler aux âmes noires.

6 janvier 1876.

IX

La face de la bête est terrible; on y sent
L'Ignoré, l'éternel problème éblouissant
Et ténébreux, que l'homme appelle la Nature;
On a devant soi l'ombre informe, l'aventure
Et le joug, l'esclavage et la rébellion,
Quand on voit le visage effrayant du lion;
Le monstre orageux, rauque, effréné, n'est pas libre,
Ô stupeur! et quel est cet étrange équilibre
Composé de splendeur et d'horreur, l'univers,
Où règne un Jehovah dont Satan est l'envers;
Où les astres, essaim lumineux et livide,
Semblent pris dans un bagne, et fuyant dans le vide,
Et jetés au hasard comme on jette les dés,
Et toujours à la chaîne et toujours évadés?
Quelle est cette merveille effroyable et divine
Où, dans l'éden qu'on voit, c'est l'enfer qu'on devine,
Où s'éclipse, ô terreur, espoirs évanouis,
L'infini des soleils sous l'infini des nuits,
Où, dans la brute, Dieu disparaît et s'efface?
Quand ils ont devant eux le monstre face à face,
Les mages, les songeurs vertigineux des bois,
Les prophètes blêmis à qui parlent des voix,
Sentent on ne sait quoi d'énorme dans la bête;
Pour eux l'amer rictus de cette obscure tête,
C'est l'abîme, inquiet d'être trop regardé,
C'est l'éternel secret qui veut être gardé
Et qui ne laisse pas entrer dans ses mystères
La curiosité des pâles solitaires;
Et ces hommes, à qui l'ombre fait des aveux,
Sentent qu'ici le sphinx s'irrite, et leurs cheveux
Se dressent, et leur sang dans leurs veines se fige
Devant le froncement de sourcil du prodige.

2 janvier 1876.

X

Toutes sortes d'enfants, blonds, lumineux, vermeils,
Dont le bleu paradis visite les sommeils
Quand leurs yeux sont fermés la nuit dans les alcôves,
Sont là, groupés devant la cage aux bêtes fauves;
Ils regardent.

Ils ont sous les yeux l'élément,
Le gouffre, le serpent tordu comme un tourment,
L'affreux dragon, l'onagre inepte, la panthère,
Le chacal abhorré des spectres, qu'il déterre,
Le gorille, fantôme et tigre, et ces bandits,
Les loups, et les grands lynx qui tutoyaient jadis
Les prophètes sacrés accoudés sur des bibles;
Et, pendant que ce tas de prisonniers terribles
Gronde, l'un vil forçat, l'autre arrogant proscrit,
Que fait le groupe rose et charmant? Il sourit.

L'abîme est là qui gronde, et les enfants sourient.

Ils admirent. Les voix épouvantables crient;
Tandis que cet essaim de fronts pleins de rayons,
Presque ailé, nous émeut comme si nous voyions
L'aube s'épanouir dans une géorgique,
Tandis que ces enfants chantent, un bruit tragique
Va, chargé de colère et de rébellions,
Du cachot des vautours au bagne des lions.

Et le sourire frais des enfants continue.

Devant cette douceur suprême, humble, ingénue,
Obstinée, on s'étonne, et l'esprit stupéfait

Songe, comme aux vieux temps d'Orphée et de Japhet,
Et l'on se sent glisser dans la spirale obscure
Du vertige, où tombaient Job, Thalès, Épicure,
Où l'on cherche à tâtons quelqu'un, ténébreux puits
Où l'âme dit : Réponds! où Dieu dit : Je ne puis!

Oh! si la conjecture antique était fondée,
Si le rêve inquiet des mages de Chaldée,
L'hypothèse qu'Hermès et Pythagore font,
Si ce songe farouche était le vrai profond;
La bête parmi nous, si c'était là Tantale!
Si la réalité redoutable et fatale,
C'était ceci : les loups, les boas, les mammons,
Masques sombres, cachant d'invisibles démons!
Oh! ces êtres affreux dont l'ombre est le repaire,
Ces crânes aplatis de tigre et de vipère,
Ces vils fronts écrasés par le talon divin,
L'ours, rêveur noir, le singe, effroyable sylvain,
Ces rictus convulsifs, ces faces insensées,
Ces stupides instincts menaçant nos pensées,
Ceux-ci pleins de l'horreur nocturne des forêts,
Ceux-là, fuyants aspects, flottants, confus, secrets,
Sur qui la mer répand ses moires et ses nacres,
Ces larves, ces passants des bois, ces simulacres,
Ces vivants dans la tombe animale engloutis,
Ces fantômes ayant pour lois les appétits,
Ciel bleu! s'il était vrai que c'est là ce qu'on nomme
Les damnés, expiant d'anciens crimes chez l'homme,
Qui, sortis d'une vie antérieure, ayant
Dans les yeux la terreur d'un passé foudroyant,
Viennent, balbutiant d'épouvante et de haine,
Dire au milieu de nous les mots de la géhenne,
Et qui tâchent en vain d'exprimer leur tourment
A notre verbe avec le sourd rugissement;
Tas de forçats qui grince et gronde, aboie et beugle;
Muets hurlants qu'éclaire un flamboiement aveugle;
Oh! s'ils étaient là, nus sous le destin de fer,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Méditant vaguement sur l'éternel enfer;
Si ces mornes vaincus de la nature immense
Se croyaient à jamais bannis de la clémence;
S'ils voyaient les soleils s'éteindre par degrés,
Et s'ils n'étaient plus rien que des désespérés;
Oh! dans l'accablement sans fond, quand tout se brise,
Quand tout s'en va, refuse et fuit, quelle surprise
Pour ces êtres, méchants et tremblants à la fois,
D'entendre tout à coup venir ces jeunes voix!

Quelqu'un est là! Qui donc? On parle! ô noir problème!
Une blancheur paraît sur la muraille blême
Où chancelle l'obscure et morne vision.
Le léviathan voit accourir l'alcyon!
Quoi! le déluge voit arriver la colombe!
La clarté des berceaux filtre à travers la tombe
Et pénètre d'un jour clément les condamnés!
Les spectres ne sont point haïs des nouveau-nés!
Quoi! l'araignée immense ouvre ses sombres toiles!
Quel rayon qu'un regard d'enfant, saintes étoiles!
Mais puisqu'on peut entrer, on peut donc s'en aller!
Tout n'est donc pas fini! L'azur vient nous parler!
Le ciel est plus céleste en ces douces prunelles!
C'est quand Dieu, pour venir des voûtes éternelles
Jusqu'à la terre, triste et funeste milieu,
Passe à travers l'enfant qu'il est tout à fait Dieu!
Quoi! le plafond difforme aurait une fenêtre!
On verrait l'impossible espérance renaître!
Quoi! l'on pourrait ne plus mordre, ne plus grincer!
Nous représentons-nous ce qui peut se passer
Dans les craintifs cerveaux des bêtes formidables?
De la lumière au bas des gouffres insondables!
Une intervention de visages divins!
La torsion du mal dans les brûlants ravins
De l'enfer misérable est soudain apaisée
Par d'innocents regards purs comme la rosée!
Quoi! l'on voit des yeux luire et l'on entend des pas!

Est-ce que nous savons s'ils ne se mettent pas,
Ces monstres, à songer, sitôt la nuit venue,
S'appelant, stupéfaits de cette aube inconnue
Qui se lève sur l'âpre et sévère horizon?
Du pardon vénérable ils ont le saint frisson;
Il leur semble sentir que les chaînes les quittent;
Les échevèlements des crinières méditent;
L'enfer, cette ruine, est moins trouble et moins noir;
Et l'œil presque attendri de ces captifs croit voir
Dans un pur demi-jour qu'un ciel lointain azure
Grandir l'ombre d'un temple au seuil de la masure.
Quoi! l'enfer finirait! l'ombre entendrait raison!
Ô clémence! ô lueur dans l'énorme prison!
On ne sait quelle attente émeut ces cœurs étranges.

Quelle promesse au fond du sourire des anges!

25 décembre 1875. Noël.

V

JEANNE ENDORMIE.

I

Elle dort; ses beaux yeux se rouvriront demain;
Et mon doigt qu'elle tient dans l'ombre emplit sa main;
Moi, je lis, ayant soin que rien ne la réveille,
Des journaux pieux; tous m'insultent; l'un conseille
De mettre à Charenton quiconque lit mes vers;
L'autre voue au bûcher mes ouvrages pervers;
L'autre, dont une larme humecte les paupières,
Invite les passants à me jeter des pierres;
Mes écrits sont un tas lugubre et vénéneux
Où tous les noirs dragons du mal tordent leurs nœuds;
L'autre croit à l'enfer et m'en déclare apôtre;
L'un m'appelle Antechrist, l'autre Satan, et l'autre
Craindrait de me trouver le soir au coin d'un bois;
L'un me tend la ciguë et l'autre me dit : Bois!
J'ai démoli le Louvre et tué les otages;
Je fais rêver au peuple on ne sait quels partages;
Paris en flamme envoie à mon front sa rougeur;
Je suis incendiaire, assassin, égorgeur,
Avare, et j'eusse été moins sombre et moins sinistre
Si l'empereur m'avait voulu faire ministre;
Je suis l'empoisonneur public, le meurtrier;
Ainsi viennent en foule autour de moi crier
Toutes ces voix jetant l'affront, sans fin, sans trêve;
Cependant l'enfant dort, et, comme si son rêve
Me disait : — Sois tranquille, ô père, et sois clément! —
Je sens sa main presser la mienne doucement.

2 décembre 1873.

VI

GRAND ÂGE ET BAS ÂGE MÊLÉS.

I

Mon âme est faite ainsi que jamais ni l'idée,
Ni l'homme, quels qu'ils soient, ne l'ont intimidée;
Toujours mon cœur, qui n'a ni bible ni koran,
Dédaigna le sophiste et brava le tyran;
Je suis sans épouvante étant sans convoitise;
La peur ne m'éteint pas et l'honneur seul m'attise;
J'ai l'ankylose altière et lourde du rocher;
Il est fort malaisé de me faire marcher
Par désir en avant ou par crainte en arrière;
Je résiste à la force et cède à la prière,
Mais les biens d'ici-bas font sur moi peu d'effet;
Et je déclare, amis, que je suis satisfait,
Que mon ambition suprême est assouvie,
Que je me reconnais payé dans cette vie,
Et que les dieux cléments ont comblé tous mes vœux,
Tant que sur cette terre, où vraiment je ne veux
Ni socle olympien, ni colonne trajane,
On ne m'ôtera pas le sourire de Jeanne.

Paris, 17 novembre 1870.

II

CHANT SUR LE BERCEAU.

Je veille. Ne crains rien. J'attends que tu t'endormes.
Les anges sur ton front viendront poser leurs bouches.
Je ne veux pas sur toi d'un rêve ayant des formes
Farouches;

Je veux qu'en te voyant là, ta main dans la mienne,
Le vent change son bruit d'orage en bruit de lyre,
Et que sur ton sommeil la sinistre nuit vienne
Sourire.

Le poëte est penché sur les berceaux qui tremblent;
Il leur parle, il leur dit tout bas de tendres choses,
Il est leur amoureux, et ses chansons ressemblent
Aux roses.

Il est plus pur qu'avril embaumant la pelouse
Et que mai dont l'oiseau vient piller la corbeille;
Sa voix est un frisson d'âme, à rendre jalouse
L'abeille;

Il adore ces nids de soie et de dentelles;
Son cœur a des gaîtés dans la fraîche demeure
Qui font rire aux éclats avec des douceurs telles
Qu'on pleure;

Il est le bon semeur des fraîches allégresses;
Il rit. Mais si les rois et leurs valets sans nombre
Viennent, s'il voit briller des prunelles tigresses
Dans l'ombre,

S'il voit du Vatican, de Berlin ou de Vienne
Sortir un guet-apens, une horde, une bible,
Il se dresse, il n'en faut pas plus pour qu'il devienne
Terrible.

S'il voit ce basilic, Rome, ou cette araignée,
Ignace, ou ce vautour, Bismarck, faire leur crime,
Il gronde, il sent monter dans sa strophe indignée
L'abîme.

C'est dit. Plus de chansons. L'avenir qu'il réclame,
Les peuples et leur droit, les rois et leur bravade,
Sont comme un tourbillon de tempête où cette âme
S'évade.

Il accourt. Reviens, France, à ta fierté première!
Délivrance! Et l'on voit cet homme qui se lève
Ayant Dieu dans le cœur et dans l'œil la lumière
Du glaive.

Et sa pensée, errante alors comme les proues
Dans l'onde et les drapeaux dans les noires mêlées,
Est un immense char d'aurore avec des roues
Ailées.

7 juillet 1875.

III

LA CICATRICE.

Une croûte assez laide est sur la cicatrice.
Jeanne l'arrache, et saigne, et c'est là son caprice;
Elle arrive, montrant son doigt presque en lambeau.
— J'ai, me dit-elle, ôté la peau de mon bobo. —
Je la gronde, elle pleure, et, la voyant en larmes,
Je deviens plat. — Faisons la paix, je rends les armes,
Jeanne, à condition que tu me souriras. —
Alors la douce enfant s'est jetée en mes bras,
Et m'a dit, de son air indulgent et suprême :
— Je ne me ferai plus de mal, puisque je t'aime. —
Et nous voilà contents, en ce tendre abandon,
Elle de ma clémence et moi de son pardon.

25 juin 1875.

IV

UNE TAPE.

De la petite main sort une grosse tape.
— Grand-père, grondez-la! Quoi! c'est vous qu'elle frappe!
Vous semblez avec plus d'amour la regarder!
Grondez donc! — L'aïeul dit : — Je ne puis plus gronder!
Que voulez-vous? Je n'ai gardé que le sourire.
Quand on a vu Judas trahir, Néron proscrire,
Satan vaincre, et régner les fourbes ténébreux,
Et quand on a vidé son cœur profond sur eux;
Quand on a dépensé la sinistre colère;
Quand, devant les forfaits que l'église tolère,
Que la chaire salue et que le prêtre admet,
On a rugi, debout sur quelque âpre sommet;
Quand sur l'invasion monstrueuse du parthe,
Quand sur les noirs serments vomis par Bonaparte,
Quand sur l'assassinat des lois et des vertus,
Sur Paris sans Barbès, sur Rome sans Brutus,
Sur le tyran qui flotte et sur l'état qui sombre,
Triste, on a fait planer l'immense strophe sombre,
Quand on a remué le plafond du cachot;
Lorsqu'on a fait sortir tout le bruit de là-haut,
Les imprécations, les éclairs, les huées
De la caverne affreuse et sainte des nuées;
Lorsqu'on a, dans des jours semblables à des nuits,
Roulé toutes les voix du gouffre, les ennuis,
Et les cris, et les pleurs pour la France trahie,
Et l'ombre, et Juvénal, augmenté d'Isaïe,
Et des écroulements d'ïambes furieux
Ainsi que des rochers de haine dans les cieux;
Quand on a châtié jusqu'aux morts dans leurs tombes;
Lorsqu'on a puni l'aigle à cause des colombes,

Et souffleté Nemrod, César, Napoléon,
Qu'on a questionné même le Panthéon,
Et fait trembler parfois cette haute bâtisse;
Quand on a fait sur terre et sous terre justice,
Et qu'on a nettoyé de miasmes l'horizon,
Dame! on rentre un peu las, c'est vrai, dans sa maison;
On ne se fâche pas des mouches familières;
Les légers coups de bec qui sortent des volières,
Le doux rire moqueur des nids mélodieux,
Tous ces petits démons et tous ces petits dieux
Qu'on appelle marmots et bambins, vous enchantent;
Même quand on les sent vous mordre, on croit qu'ils chantent.
Le pardon, quel repos! Soyez Dante et Caton
Pour les puissants, mais non pour les petits. Va-t-on
Faire la grosse voix contre ce frais murmure?
Va-t-on pour les moineaux endosser son armure?
Bah! contre de l'aurore est-ce qu'on se défend?
Le tonnerre chez lui doit être bon enfant.

19 juin 1875.

V

Ma Jeanne, dont je suis doucement insensé,
Étant femme, se sent reine; tout l'A B C
Des femmes, c'est d'avoir des bras blancs, d'être belles,
De courber d'un regard les fronts les plus rebelles,
De savoir avec rien, des bouquets, des chiffons,
Un sourire, éblouir les cœurs les plus profonds,
D'être, à côté de l'homme ingrat, triste et morose,
Douces plus que l'azur, roses plus que la rose;
Jeanne le sait; elle a trois ans, c'est l'âge mûr;
Rien ne lui manque; elle est la fleur de mon vieux mur,
Ma contemplation, mon parfum, mon ivresse;
Ma strophe, qui près d'elle a l'air d'une pauvresse,
L'implore, et reçoit d'elle un rayon; et l'enfant
Sait déjà se parer d'un chapeau triomphant,
De beaux souliers vermeils, d'une robe étonnante;
Elle a des mouvements de mouche frissonnante;
Elle est femme, montrant ses rubans bleus ou verts,
Et sa fraîche toilette, et son âme au travers;
Elle est de droit céleste et par devoir jolie;
Et son commencement de règne est ma folie.

27 octobre.

VI

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir,
Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,
J'allai voir la proscrite en pleine forfaiture,
Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture
Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,
Repose le salut de la société,
S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce :
— Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce;
Je ne me ferai plus griffer par le minet.
Mais on s'est récrié : — Cette enfant vous connaît;
Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche.
Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.
Pas de gouvernement possible. A chaque instant
L'ordre est troublé par vous; le pouvoir se détend;
Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête.
Vous démolissez tout. — Et j'ai baissé la tête,
Et j'ai dit : — Je n'ai rien à répondre à cela,
J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là
Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.
Qu'on me mette au pain sec. — Vous le méritez, certe,
On vous y mettra. — Jeanne alors, dans son coin noir,
M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,
Pleins de l'autorité des douces créatures :
— Eh bien, moi, je t'irai porter des confitures.

21 octobre 1876.

VII

CHANSON POUR FAIRE DANSER EN ROND

LES PETITS ENFANTS.

Grand bal sous le tamarin.
On danse et l'on tambourine.
Tout bas parlent, sans chagrin,
Mathurin à Mathurine,
Mathurine à Mathurin.

C'est le soir, quel joyeux train!
Chantons à pleine poitrine
Au bal plutôt qu'au lutrin.
Mathurin a Mathurine,
Mathurine a Mathurin.

Découpé comme au burin,
L'arbre, au bord de l'eau marine,
Est noir sur le ciel serein.
Mathurin a Mathurine,
Mathurine a Mathurin.

Dans le bois rôde Isengrin.
Le magister endoctrine
Un moineau pillant le grain.
Mathurin a Mathurine,
Mathurine a Mathurin.

Broutant l'herbe brin à brin,
Le lièvre a dans la narine
L'appétit du romarin.
Mathurin a Mathurine,
Mathurine a Mathurin.

Sous l'ormeau le pèlerin
Demande à la pèlerine
Un baiser pour un quatrain.
Mathurin a Mathurine,
Mathurine a Mathurin.

Derrière un pli de terrain,
Nous entendons la clarine
Du cheval d'un voiturin.
Mathurin a Mathurine,
Mathurine a Mathurin.

Bruxelles, 5 août 1865.

VIII

LE POT CASSÉ.

Ô ciel! toute la Chine est par terre en morceaux!
Ce vase, pâle et doux comme un reflet des eaux,
Couvert d'oiseaux, de fleurs, de fruits, et des mensonges
De ce vague idéal qui sort du bleu des songes,
Ce vase unique, étrange, impossible, engourdi,
Gardant sur lui le clair de lune en plein midi,
Qui paraissait vivant, où luisait une flamme,
Qui semblait presque un monstre et semblait presque une âme,
Mariette, en faisant la chambre, l'a poussé
Du coude par mégarde, et le voilà brisé!
Beau vase! Sa rondeur était de rêves pleine,
Des bœufs d'or y broutaient des prés de porcelaine.
Je l'aimais, je l'avais acheté sur les quais,
Et parfois aux marmots pensifs je l'expliquais.
Voici l'yak; voici le singe quadrumane;
Ceci c'est un docteur peut-être, ou bien un âne;
Il dit la messe, à moins qu'il ne dise hi-han;
Ça, c'est un mandarin qu'on nomme aussi kohan;
Il faut qu'il soit savant, puisqu'il a ce gros ventre.
Attention, ceci, c'est le tigre en son antre,
Le hibou dans son trou, le roi dans son palais,
Le diable en son enfer; voyez comme ils sont laids!
Les monstres, c'est charmant, et les enfants le sentent.
Des merveilles qui sont des bêtes les enchantent.
Donc je tenais beaucoup à ce vase. Il est mort.
J'arrivai furieux, terrible, et tout d'abord :
— Qui donc a fait cela? criai-je. Sombre entrée!
Jeanne alors, remarquant Mariette effarée,
Et voyant ma colère et voyant son effroi,
M'a regardé d'un air d'ange, et m'a dit : — C'est moi.

4 avril.

IMPRIMERIE NATIONALE.

IX

Et Jeanne à Mariette a dit : — Je savais bien
Qu'en répondant : c'est moi, papa ne dirait rien.
Je n'ai pas peur de lui puisqu'il est mon grand-père.
Vois-tu, papa n'a pas le temps d'être en colère,
Il n'est jamais beaucoup fâché, parce qu'il faut
Qu'il regarde les fleurs, et quand il fait bien chaud
Il nous dit : N'allez pas au grand soleil nu-tête,
Et ne vous laissez pas piquer par une bête,
Courez, ne tirez pas le chien par son collier,
Prenez garde aux faux pas dans le grand escalier,
Et ne vous cognez pas contre les coins des marbres.
Jouez. Et puis après il s'en va dans les arbres.

8 avril.

X

Tout pardonner, c'est trop; tout donner, c'est beaucoup!
Eh bien, je donne tout et je pardonne tout
Aux petits; et votre œil sévère me contemple.
Toute cette clémence est de mauvais exemple.
Faire de l'amnistie en chambre est périlleux.
Absoudre des forfaits commis par des yeux bleus
Et par des doigts vermeils et purs, c'est effroyable.
Si cela devenait contagieux, que diable!
Il faut un peu songer à la société.
La férocité sied à la paternité;
Le sceptre doit avoir la trique pour compagne;
L'idéal, c'est un Louvre appuyé sur un bagne;
Le bien doit être fait par une main de fer.
Quoi! si vous étiez Dieu, vous n'auriez pas d'enfer?
Presque pas. Vous croyez que je serais bien aise
De voir mes enfants cuire au fond d'une fournaise?
Eh bien! non. Ma foi non! J'en fais mea-culpa;
Plutôt que Sabaoth je serais Grand-papa.
Plus de religion alors? Comme vous dites.
Plus de société? retour aux troglodytes,
Aux sauvages, aux gens vêtus de peaux de loups?
Non, retour au vrai Dieu, distinct du Dieu jaloux,
Retour à la sublime innocence première,
Retour à la raison, retour à la lumière!
Alors, vous êtes fou, grand-père. J'y consens.
Tenez, messieurs les forts et messieurs les puissants,
Défiez-vous de moi, je manque de vengeance.
Qui suis-je? Le premier venu, plein d'indulgence,
Préférant la jeune aube à l'hiver pluvieux,
Homme ayant fait des lois, mais repentant, et vieux,
Qui blâme quelquefois, mais qui jamais ne damne,

Autorité foulée aux petits pieds de Jeanne,
Pas sûr de tout savoir, en doutant même un peu,
Toujours tenté d'offrir aux gens sans feu ni lieu
Un coin du toit, un coin du foyer, moins sévère
Aux péchés qu'on honnit qu'aux forfaits qu'on révère,
Capable d'avouer les êtres sans aveu.
Ah! ne m'élevez pas au grade de bon Dieu!
Voyez-vous, je ferais toutes sortes de choses
Bizarres; je rirais; j'aurais pitié des roses,
Des femmes, des vaincus, des faibles, des tremblants;
Mes rayons seraient doux comme des cheveux blancs;
J'aurais un arrosoir assez vaste pour faire
Naître des millions de fleurs dans toute sphère,
Partout, et pour éteindre au loin le triste enfer;
Lorsque je donnerais un ordre, il serait clair;
Je cacherais le cerf aux chiens flairant sa piste;
Qu'un tyran pût jamais se nommer mon copiste,
Je ne le voudrais pas; je dirais : Joie à tous!
Mes miracles seraient ceci : — Les hommes doux. —
Jamais de guerre. — Aucun fléau. — Pas de déluge.
— Un croyant dans le prêtre, un juste dans le juge. —
Je serais bien coiffé de brouillard, étant Dieu,
C'est convenable; mais je me fâcherais peu,
Et je ne mettrais point de travers mon nuage
Pour un petit enfant qui ne serait pas sage;
Quand j'offrirais le ciel à vous, fils de Japhet,
On verrait que je sais comment le ciel est fait;
Je n'annoncerais point que les nocturnes toiles
Laisseraient pêle-mêle un jour choir les étoiles,
Parce que j'aurais peur, si je vous disais ça,
De voir Newton pousser le coude à Spinosa;
Je ferais à Veuillot le tour épouvantable
D'inviter Jésus-Christ et Voltaire à ma table,
Et de faire verser mon meilleur vin, hélas,
Par l'ami de Lazare à l'ami de Calas;
J'aurais dans mon éden, jardin à large porte,
Un doux water-closet mystérieux, de sorte

Qu'on puisse au paradis mettre le Syllabus;
Je dirais aux rois : Rois, vous êtes des abus,
Disparaissez. J'irais, clignant de la paupière,
Rendre aux pauvres leurs sous sans le dire à saint Pierre,
Et, sournois, je ferais des trous à son panier
Sous l'énorme tas d'or qu'il nomme son denier;
Je dirais à l'abbé Dupanloup : Moins de zèle!
Vous voulez à la Vierge ajouter la Pucelle,
C'est cumuler, monsieur l'évêque; apaisez-vous.
Un Jehovah trouvant que le peuple à genoux
Ne vaut pas l'homme droit et debout, tête haute,
Ce serait moi. J'aurais un pardon pour la faute,
Mais je dirais : Tâchez de rester innocents.
Et je demanderais aux prêtres, non l'encens,
Mais la vertu. J'aurais de la raison. En somme,
Si j'étais le bon Dieu, je serais un bon homme.

26 juin 1875.

VII

L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Vierge sainte, conçue sans péché!
(*Prière chrétienne.*)

L'enfant partout. Ceci se passe aux Tuileries.
Plusieurs Georges, plusieurs Jeannes, plusieurs Maries;
Un qui tette, un qui dort; dans l'arbre un rossignol;
Un grand déjà rêveur qui voudrait voir Guignol;
Une fille essayant ses dents dans une pomme;
Toute la matinée adorable de l'homme;
L'aube et Polichinelle; on court, on jase, on rit;
On parle à sa poupée, elle a beaucoup d'esprit;
On mange des gâteaux et l'on saute à la corde.
On me demande un sou pour un pauvre; j'accorde
Un franc; merci, grand-père! et l'on retourne au jeu,
Et l'on grimpe, et l'on danse, et l'on chante. Ô ciel bleu!
C'est toi le cheval. Bien. Tu traînes la charrette,
Moi je suis le cocher. A gauche; à droite; arrête.
Jouons aux quatre coins. Non; à Colin-Maillard.
Leur clarté sur son banc réchauffe le vieillard.
Les bouches des petits sont de murmures pleines,
Ils sont vermeils, ils ont plus de fraîches haleines
Que n'en ont les rosiers de mai dans les ravins,
Et l'aurore frissonne en leurs cheveux divins.
Tout cela c'est charmant. — Tout cela c'est horrible!
C'est le péché!

Lisez nos missels, notre bible,
L'abbé Pluche, saint-Paul, par Trublet annoté,

Veuillot, tout ce qui fait sur terre autorité.
Une conception seule est immaculée;
Tous les berceaux sont noirs, hors la crèche étoilée;
Ce grand lit de l'abîme, hyménée, est taché.
Où l'homme dit Amour! le ciel répond Péché!
Tout est souillure, et qui le nie est un athée.
Toute femme est la honte, une seule exceptée.

Ainsi ce tas d'enfants est un tas de forfaits!
Oiseau qui fais ton nid, c'est le mal que tu fais.
Ainsi l'ombre sourit d'une façon maligne
Sur la douce couvée. Ainsi le bon Dieu cligne
Des yeux avec le diable et dit : Prends-moi cela!
Et c'est mon crime, ô ciel, l'innocent que voilà!
Ainsi ce tourbillon de lumière et de joie,
L'enfance, ainsi l'essaim d'âmes que nous envoie
L'amour mystérieux qu'avril épanouit,
Ces constellations d'anges dans notre nuit,
Ainsi la bouche rose, ainsi la tête blonde,
Ainsi cette prunelle aussi claire que l'onde,
Ainsi ces petits pieds courant dans le gazon,
Cette cohue aimable emplissant l'horizon
Et dont le grand soleil qui rit semble être l'hôte,
C'est le fourmillement monstrueux de la faute!
Péché! péché! Le mal est dans les nouveau-nés!
Oh! quel sinistre affront! Prêtres infortunés!

Au milieu de la vaste aurore ils sont funèbres;
Derrière eux vient la chute informe des ténèbres.
Dans les plis de leur dogme ils ont la sombre nuit.
Le couple a tort, le fruit est vil, le germe nuit.
De l'enfant qui la souille une mère est suivie.
Ils sont les justiciers de ce crime, la vie.
Malheur! pas un hymen, non, pas même le leur,
Pas même leur autel n'est pur. Malheur! malheur!
Ô femmes, sur vos fronts ils mettent d'affreux doutes.
Le couronnement d'une est l'outrage de toutes.

Démence! ce sont eux les désobéissants.
On ne sait quel crachat se mêle à leur encens.
Ô la profonde insulte! ils jettent l'anathème
Sur l'œil qui dit : je vois! sur le cœur qui dit : j'aime!
Sur l'âme en fête et l'arbre en fleur et l'aube en feu,
Et sur l'immense joie éternelle de Dieu
Criant : Je suis le Père! et sans borne et sans voile
Semant l'enfant sur terre et dans le ciel l'étoile!

25 juin 1875.

VIII

LES GRIFFONNAGES DE L'ÉCOLIER.

Charle a fait des dessins sur son livre de classe.
Le thème est fatigant au point, qu'étant très lasse,
La plume de l'enfant n'a pu se reposer
Qu'en faisant ce travail énorme : improviser
Dans un livre, partout, en haut, en bas, des fresques,
Comme on en voit aux murs des alhambras moresques,
Des taches d'encre, ayant des aspects d'animaux,
Qui dévorent la phrase et qui rongent les mots,
Et, le texte mangé, viennent mordre les marges.
Le nez du maître flotte au milieu de ces charges.
Troublant le clair-obscur du vieux latin toscan,
Dans la grande satire où Rome est au carcan,
Sur César, sur Brutus, sur les hautes mémoires,
Charle a tranquillement dispersé ses grimoires.
Ce chevreau, le caprice, a grimpé sur les vers.
Le livre, c'est l'endroit; l'écolier, c'est l'envers.
Sa gaîté s'est mêlée, espiègle, aux stigmates
Du vengeur qui voulait s'enfuir chez les sarmates.
Les barbouillages sont étranges, profonds, drus.
Les monstres! Les voilà perchés, l'un sur Codrus,
L'autre sur Néron. L'autre égratigne un dactyle.
Un pâté fait son nid dans les branches du style.
Un âne, qui ressemble à monsieur Nisard, brait,
Et s'achève en hibou dans l'obscure forêt;
L'encrier sur lui coule, et, la tête inondée
De cette pluie, il tient dans sa patte un spondée.

Partout la main du rêve a tracé le dessin;
Et c'est ainsi qu'au gré de l'écolier, l'essaim
Des griffonnages, horde hostile aux belles-lettres,
S'est envolé parmi les sombres hexamètres.
Jeu! songe! on ne sait quoi d'enfantin, s'enlaçant
Au poëme, lui donne un ineffable accent,
Commente le chef-d'œuvre, et l'on sent l'harmonie
D'une naïveté complétant un génie.
C'est un géant ayant sur l'épaule un marmot.
Charle invente une fleur qu'il fait sortir d'un mot,
Ou lâche un farfadet ailé dans la broussaille
Du rhythme effarouché qui s'écarte et tressaille.
Un rond couvre une page. Est-ce un dôme? est-ce un œuf?
Une belette en sort qui peut-être est un bœuf.
Le gribouillage règne, et, sur chaque vers, pose
Les végétations de la métamorphose.
Charle a sur ce latin fait pousser un hallier.
Grâce à lui, ce vieux texte est un lieu singulier
Où le hasard, l'ennui, le lazzi, la rature,
Dressent au second plan leur vague architecture.
Son encre a fait la nuit sur le livre étoilé.
Et pourtant, par instants, ce noir réseau brouillé,
A travers ses rameaux, ses porches, ses pilastres,
Laisse passer l'idée et laisse voir les astres.

C'est de cette façon que Charle a travaillé
Au dur chef-d'œuvre antique, et qu'au bronze rouillé
Il a plaqué le lierre, et dérangé la masse
Du masque énorme avec une folle grimace.
Il s'est bien amusé. Quel bonheur d'écolier!
Traiter un fier génie en monstre familier!
Être avec ce lion comme avec un caniche!
Aux pédants, groupe triste et laid, faire une niche!
Rendre agréable aux yeux, réjouissant, malin,
Un livre estampillé par monsieur Delalain!
Gai, bondir à pieds joints par-dessus un poëme!
Charle est très satisfait de son œuvre, et lui-même,

— L'oiseau voit le miroir et ne voit pas la glu
Il s'admire.

Un guetteur survient, homme absolu.
Dans son œil terne luit le pensum insalubre;
Sa lèvre aux coins baissés porte en son pli lugubre
Le rudiment, la loi, le refus des congés,
Et l'auguste fureur des textes outragés.
L'enfance veut des fleurs; on lui donne la roche.
Hélas! c'est le censeur du collège. Il approche,
Jette au livre un regard funeste, et dit, hautain :
— Fort bien. Vous copierez mille vers ce matin
Pour manque de respect à vos livres d'étude. —
Et ce geôlier s'en va, laissant là ce Latude.
Or c'est précisément la récréation.
Être à neuf ans Tantale, Encelade, Ixion!
Voir autrui jouer! Être un banni, qu'on excepte!
Tourner du châtiment la manivelle inepte!
Soupirer sous l'ennui, devant les cieux ouverts,
Et sous cette montagne affreuse, mille vers!
Charles sanglote, et dit : — Ne pas jouer aux barres!
Copier du latin! Je suis chez les barbares. —
C'est midi; le moment où sur l'herbe on s'assied,
L'heure sainte où l'on doit sauter à cloche-pied;
L'air est chaud, les taillis sont verts, et la fauvette
S'y débarbouille, ayant la source pour cuvette;
La cigale est là-bas qui chante dans le blé.
L'enfant a droit aux champs. Charles songe accablé
Devant le livre, hélas, tout noirci par ses crimes.
Il croit confusément ouïr gronder les rimes
D'un Boileau, qui s'entr'ouvre et bâille à ses côtés;
Tous ces bouquins lui font l'effet d'être irrités.
Aucun remords pourtant. Il a la tête haute.
Ne sentant pas de honte, il ne voit pas de faute.
— Suis-je donc en prison? Suis-je donc le vassal
De Noël, lâchement aggravé par Chapsal?
Qu'est-ce donc que j'ai fait? — Triste, il voit passer l'heure

De la joie. Il est seul. Tout l'abandonne. Il pleure.
Il regarde, éperdu, sa feuille de papier.
Mille vers! Copier! Copier! Copier!
Copier! Ô pédant, c'est là ce que tu tires
Du bois où l'on entend la flûte des satyres,
Tyran dont le sourcil, sitôt qu'on te répond,
Se fronce comme l'onde aux arches d'un vieux pont!
L'enfance a dès longtemps inventé dans sa rage
La charrue à trois socs pour ce dur labourage.
— Allons! dit-il, trichons les pions déloyaux! —
Et, farouche, il saisit sa plume à trois tuyaux.

Soudain du livre immense une ombre, une âme, un homme
Sort, et dit : — Ne crains rien, mon enfant. Je me nomme
Juvénal. Je suis bon. Je ne fais peur qu'aux grands. —
Charles lève ses yeux pleins de pleurs transparents,
Et dit : — Je n'ai pas peur. — L'homme, pareil aux marbres,
Reprend, tandis qu'au loin on entend sous les arbres
Jouer les écoliers, gais et de bonne foi :
— Enfant, je fus jadis exilé comme toi,
Pour avoir comme toi barbouillé des figures.
Comme toi les pédants, j'ai fâché les augures.
Élève de Jauffret que jalouse Massin,
Voyons ton livre. — Il dit, et regarde un dessin
Qui n'a pas trop de queue et pas beaucoup de tête.
— Qu'est-ce que c'est que ça? — Monsieur, c'est une bête.
— Ah! tu mets dans mes vers des bêtes! Après tout,
Pourquoi pas? puisque Dieu, qui dans l'ombre est debout,
En met dans les grands bois et dans les mers sacrées.
Il tourne une autre page, et se penche : — Tu crées.
Qu'est ceci? Ça m'a l'air fort beau, quoique tortu.
— Monsieur, c'est un bonhomme. — Un bonhomme, dis-tu?
Eh bien, il en manquait justement un. Mon livre
Est rempli de méchants. Voir un bonhomme vivre
Parmi tous ces gens-là me plaît. Césars bouffis,
Rangez-vous! ce bonhomme est dieu. Merci, mon fils. —
Et, d'un doigt souverain, le voilà qui feuillette

Nisard, l'âne, le nez du maître, la belette
Qui peut-être est un bœuf, les dragons, les griffons,
Les pâtés d'encre ailés, mêlés aux vers profonds,
Toute cette gaîté sur son courroux éparse,
Et Juvénal s'écrie ébloui : — C'est très farce!

Ainsi, la grande sœur et la petite sœur,
Ces deux âmes, sont là, jasant; et le censeur,
Obscur comme minuit et froid comme décembre,
Serait bien étonné, s'il entrait dans la chambre,
De voir sous le plafond du collège étouffant,
Le vieux poëte rire avec le doux enfant.

12 septembre.

IX

LES FREDAINES DU GRAND-PÈRE ENFANT

(1811.)

PEPITA.

Comme elle avait la résille,
D'abord la rime hésita.
Ce devait être Inésille...
Mais non, c'était Pepita.

Seize ans. Belle et grande fille...
(Ici la rime insista :
Rimeur, c'était Inésille.
Rime, c'était Pepita.)

Pepita... — Je me rappelle!
Oh! le doux passé vainqueur,
Tout le passé, pêle-mêle,
Revient à flots dans mon cœur;

Mer, ton flux roule et rapporte
Les varechs et les galets.
Mon père avait une escorte;
Nous habitions un palais;

Dans cette Espagne que j'aime,
Au point du jour, au printemps,

IMPRIMERIE NATIONALE

Quand je n'existais pas même,
Pepita — j'avais huit ans —

Me disait : — Fils, je me nomme
Pepa ; mon père est marquis. —
Moi, je me croyais un homme,
Étant en pays conquis.

Dans sa résille de soie
Pepa mettait des doublons ;
De la flamme et de la joie
Sortaient de ses cheveux blonds.

Tout cela, jupe de moire,
Veste de toréador,
Velours bleu, dentelle noire,
Dansait dans un rayon d'or.

Et c'était presque une femme
Que Pepita mes amours.
L'indolente avait mon âme
Sous son coude de velours.

Je palpitais dans sa chambre
Comme un nid près du faucon.
Elle avait un collier d'ambre,
Un rosier sur son balcon.

Tous les jours un vieux qui pleure
Venait demander un sou ;
Un dragon à la même heure
Arrivait je ne sais d'où.

Il piaffait sous la croisée,
Tandis que le vieux râlait
De sa vieille voix brisée :
La charité, s'il vous plaît!

Et la belle au collier jaune,
Se penchant sur son rosier,
Faisait au pauvre l'aumône
Pour la faire à l'officier.

L'un plus fier, l'autre moins sombre,
Ils partaient, le vieux hagard
Emportant un sou dans l'ombre,
Et le dragon un regard.

J'étais près de la fenêtre,
Tremblant, trop petit pour voir,
Amoureux sans m'y connaître,
Et bête sans le savoir.

Elle disait avec charme :
Marions-nous! choisissant
Pour amoureux le gendarme
Et pour mari l'innocent.

Je disais quelque sottise;
Pepa répondait : Plus bas!
M'éteignant comme on attise;
Et, pendant ces doux ébats,

Les soldats buvaient des pintes
Et jouaient au domino
Dans les grandes chambres peintes
Du palais Masserano.

Nuit du 16 janvier 1855.

X

ENFANTS, OISEAUX ET FLEURS.

I

J'aime un groupe d'enfants qui rit et qui s'assemble;
J'ai remarqué qu'ils sont presque tous blonds, il semble
Qu'un doux soleil levant leur dore les cheveux.
Lorsque Roland, rempli de projets et de vœux,
Était petit, après l'escrime et les parades,
Il jouait dans les champs avec ses camarades
Raymond le paresseux et Jean de Pau; tous trois
Joyeux; un moine un jour, passant avec sa croix,
Leur demanda, c'était l'abbé de la contrée :
— Quelle est la chose, enfants, qui vous plaît déchirée?
— La chair d'un bœuf saignant, répondit Jean de Pau.
— Un livre, dit Raymond. — Roland dit : — Un drapeau.

7 octobre 1846.

II

Je suis des bois l'hôte fidèle,
Le jardinier des sauvageons.
Quand l'automne vient, l'hirondelle
Me dit tout bas : Déménageons.

Après frimaire, après nivôse,
Je vais voir si les bourgeons frais
N'ont pas besoin de quelque chose
Et si rien ne manque aux forêts.

Je dis aux ronces : Croissez, vierges!
Je dis : Embaume! au serpolet;
Je dis aux fleurs bordant les berges :
Faites avec soin votre ourlet.

Je surveille, entr'ouvrant la porte,
Le vent soufflant sur la hauteur;
Car tromper sur ce qu'il apporte,
C'est l'usage de ce menteur.

Je viens dès l'aube, en diligence,
Voir si rien ne fait dévier
Toutes les mesures d'urgence
Que prend avril contre janvier.

Tout finit, mais tout recommence,
Je m'intéresse au procédé
De rajeunissement immense,
Vainement par l'ombre éludé.

J'aime la broussaille mouvante,
Le lierre, le lichen vermeil,

Toutes les coiffures qu'invente
Pour les ruines le soleil.

Quand mai fleuri met des panaches
Aux sombres donjons mécontents,
Je crie à ces vieilles ganaches :
Laissez donc faire le printemps!

Mai 1870.

III

DANS LE JARDIN.

Jeanne et Georges sont là. Le noir ciel orageux
Devient rose, et répand l'aurore sur leurs jeux;
Ô beaux jours! Le printemps auprès de moi s'empresse;
Tout verdit; la forêt est une enchanteresse;
L'horizon change, ainsi qu'un décor d'opéra;
Appelez ce doux mois du nom qu'il vous plaira,
C'est mai, c'est floréal; c'est l'hyménée auguste
De la chose tremblante et de la chose juste,
Du nid et de l'azur, du brin d'herbe et du ciel;
C'est l'heure où tout se sent vaguement éternel;
C'est l'éblouissement, c'est l'espoir, c'est l'ivresse;
La plante est une femme, et mon vers la caresse;
C'est, grâce aux frais glaïeuls, grâce aux purs liserons,
La vengeance que nous poëtes nous tirons
De cet affreux janvier, si laid; c'est la revanche
Qu'avril contre l'hiver prend avec la pervenche;
Courage, avril! Courage, ô mois de mai! Ciel bleu,
Réchauffe, resplendis, sois beau! Bravo, bon Dieu!
Ah! jamais la saison ne nous fait banqueroute.
L'aube passe en semant des roses sur sa route.
Flamme! ombre! tout est plein de ténèbres et d'yeux;
Tout est mystérieux et tout est radieux;
Qu'est-ce que l'alcyon cherche dans les tempêtes?
L'amour; l'antre et le nid ayant les mêmes fêtes,
Je ne vois pas pourquoi l'homme serait honteux
De ce que les lions pensifs ont devant eux,
De l'amour, de l'hymen sacré, de toi, nature!
Tout cachot aboutit à la même ouverture,
La vie; et toute chaîne, à travers nos douleurs,
Commence par l'airain et finit par les fleurs.

C'est pourquoi nous avons d'abord la haine infâme,
La guerre, les tourments, les fléaux, puis la femme,
La nuit n'ayant pour but que d'amener le jour.
Dieu n'a fait l'univers que pour faire l'amour.
Toujours, comme un poëte aime, comme les sages
N'ont pas deux vérités et n'ont pas deux visages,
J'ai laissé la beauté, fier et suprême attrait,
Vaincre, et faire de moi tout ce qu'elle voudrait;
Je n'ai pas plus caché devant la femme nue
Mes transports, que devant l'étoile sous la nue
Et devant la blancheur du cygne sur les eaux.
Car dans l'azur sans fond les plus profonds oiseaux
Chantent le même chant, et ce chant, c'est la vie.
Sois puissant, je te plains; sois aimé, je t'envie.

31 mai 1874.

IV

LE TROUBLE-FÊTE.

Les belles filles sont en fuite
Et ne savent où se cacher.
Brune et blonde, grande et petite,
Elles dansaient près du clocher;

Une chantait, pour la cadence;
Les garçons aux fraîches couleurs
Accouraient au bruit de la danse,
Mettant à leurs chapeaux des fleurs;

En revenant de la fontaine,
Elles dansaient près du clocher.
J'aime Toinon, disait le chêne;
Moi, Suzon, disait le rocher.

Mais l'homme noir du clocher sombre
Leur a crié : — Laides! fuyez! —
Et son souffle brusque a dans l'ombre
Éparpillé ces petits pieds.

Toute la danse s'est enfuie,
Les yeux noirs avec les yeux bleus,
Comme s'envole sous la pluie
Une troupe d'oiseaux frileux.

Et cette déroute a fait taire
Les grands arbres tout soucieux,
Car les filles dansant sur terre
Font chanter les nids dans les cieux.

— Qu'a donc l'homme noir? disent-elles. —
Plus de chants; car le noir témoin
A fait bien loin enfuir les belles,
Et les chansons encor plus loin.

— Qu'a donc l'homme noir? — Je l'ignore,
Répond le moineau, gai bandit;
Elles pleurent comme l'aurore;
Mais un myosotis leur dit :

— Je vais vous expliquer ces choses.
Vous n'avez point pour lui d'appas;
Les papillons aiment les roses,
Les hiboux ne les aiment pas.

3 janvier 1855.

V

ORA, AMA.

Le long des berges court la perdrix au pied leste.

Comme pour l'entraîner dans leur danse céleste,
Les nuages ont pris la lune au milieu d'eux.
Petit Georges, veux-tu? nous allons tous les deux
Nous en aller jouer là-bas sous le vieux saule.

La nuit tombe; on se baigne; et, la faulx sur l'épaule,
Le faucheur rentre au gîte, essuyant sa sueur.
Le crépuscule jette une vague lueur
Sur des formes qu'on voit rire dans la rivière.

Monsieur le curé passe et ferme son bréviaire;
Il est trop tard pour lire, et ce reste de jour
Conseille la prière à qui n'a plus l'amour.
Aimer, prier, c'est l'aube et c'est le soir de l'âme.

Et c'est la même chose au fond; aimer la femme,
C'est prier Dieu; pour elle on s'agenouille aussi.
Un jour tu seras homme et tu liras ceci.
En attendant, tes yeux sont grands, et je te parle,

Mon Georges, comme si je parlais à mon Charle.
Quand l'aile rose meurt, l'aile bleue a son tour.
La prière a la même audace que l'amour,
Et l'amour a le même effroi que la prière.

Il fait presque grand jour encor dans la clairière.
L'angélus sonne au fond de l'horizon bruni.
Ô ciel sublime! sombre édifice infini!
Muraille inexprimable, obscure et rayonnante!

Oh! comment pénétrer dans la maison tonnante?
Le jeune homme est pensif, le vieillard est troublé,
Et devant l'inconnu, vaguement étoilé,
Le soir tremblant ressemble à l'aube frissonnante.

La prière est la porte et l'amour est la clé.

21 août.

VI

LA MISE EN LIBERTÉ.

Après ce rude hiver, un seul oiseau restait
Dans la cage, où jadis tout un monde chantait.
Le vide s'était fait dans la grande volière.
Une douce mésange, autrefois familière,
Était là seule avec ses souvenirs d'oiseau.
N'être jamais sans grain, sans biscuit et sans eau,
Voir entrer quelquefois dans sa cage une mouche,
C'était tout son bonheur. Elle en était farouche.
Rien, pas même un serin, et pas même un pierrot.
La cage, c'est beaucoup; mais le désert, c'est trop.
Triste oiseau! dormir seul, et, quand l'aube s'allume,
Être seul à fouiller de son bec sous sa plume!
Le pauvre petit être était redevenu
Sauvage, à faire ainsi tourner ce perchoir nu.
Il semblait par moments s'être donné la tâche
De grimper d'un bâton à l'autre sans relâche;
Son vol paraissait fou; puis soudain le reclus
Se taisait, et, caché, morne, ne bougeait plus.
A voir son gonflement lugubre, sa prunelle,
Et sa tête ployée en plein jour sous son aile,
On devinait son deuil, son veuvage, et l'ennui
Du joyeux chant de tous dans l'ombre évanoui.
Ce matin j'ai poussé la porte de la cage.
J'y suis entré.

Deux mâts, une grotte, un bocage,
Meublent cette prison où frissonne un jet d'eau;
Et l'hiver on la couvre avec un grand rideau.

Le pauvre oiseau, voyant entrer ce géant sombre,
A pris la fuite en haut, puis en bas, cherchant l'ombre,

Dans une anxiété d'inexprimable horreur;
L'effroi du faible est plein d'impuissante fureur;
Il voletait devant ma main épouvantable.
Je suis, pour le saisir, monté sur une table.
Alors, terrifié, vaincu, jetant des cris,
Il est allé tomber dans un coin; je l'ai pris.
Contre le monstre immense, hélas, que peut l'atome?
A quoi bon résister quand l'énorme fantôme
Vous tient captif, hagard, fragile et désarmé?
Il était dans mes doigts inerte, l'œil fermé,
Le bec ouvert, laissant pendre son cou débile,
L'aile morte, muet, sans regard, immobile,
Et je sentais bondir son petit cœur tremblant.

Avril est de l'aurore un frère ressemblant;
Il est éblouissant ainsi qu'elle est vermeille.
Il a l'air de quelqu'un qui rit et qui s'éveille.
Or, nous sommes au mois d'avril, et mon gazon,
Mon jardin, les jardins d'à côté, l'horizon,
Tout, du ciel à la terre, est plein de cette joie
Qui dans la fleur embaume et dans l'astre flamboie;
Les ajoncs sont en fête, et dorent les ravins
Où les abeilles font des murmures divins;
Penché sur les cressons, le myosotis goûte
A la source, tombant dans les fleurs goutte à goutte;
Le brin d'herbe est heureux; l'âcre hiver se dissout;
La nature paraît contente d'avoir tout,
Parfums, chansons, rayons, et d'être hospitalière.
L'espace aime.

Je suis sorti de la volière,
Tenant toujours l'oiseau; je me suis approché
Du vieux balcon de bois par le lierre caché;
Ô renouveau! soleil! tout palpite, tout vibre,
Tout rayonne; et j'ai dit, ouvrant la main : Sois libre!

L'oiseau s'est évadé dans les rameaux flottants,

Et dans l'immensité splendide du printemps;
Et j'ai vu s'en aller au loin la petite âme
Dans cette clarté rose où se mêle une flamme,
Dans l'air profond, parmi les arbres infinis,
Volant au vague appel des amours et des nids,
Planant éperdument vers d'autres ailes blanches,
Ne sachant quel palais choisir, courant aux branches,
Aux fleurs, aux flots, aux bois fraîchement reverdis,
Avec l'effarement d'entrer au paradis.

Alors, dans la lumière et dans la transparence,
Regardant cette fuite et cette délivrance,
Et ce pauvre être, ainsi disparu dans le port,
Pensif, je me suis dit : Je viens d'être la mort.

27 avril 1864.

XI

JEANNE LAPIDÉE.

BRUXELLES. — NUIT DU 27 MAI.

Je regardai.

Je vis, tout près de la croisée,
Celui par qui la pierre avait été lancée;
Il était jeune; encor presque un enfant, déjà
Un meurtrier.

Jeune homme, un dieu te protégea,
Car tu pouvais tuer cette pauvre petite!
Comme les sentiments humains s'écroulent vite
Dans les cœurs gouvernés par le prêtre qui ment,
Et comme un imbécile est féroce aisément!
Loyola sait changer Jocrisse en Schinderhanne,
Car un tigre est toujours possible dans un âne.
Mais Dieu n'a pas permis, sombre enfant, que ta main
Fît cet assassinat catholique et romain;
Le coup a manqué. Va, triste spectre éphémère,
Deviens de l'ombre. Fuis! Moi, je songe à ta mère.

Ô femme, ne sois pas maudite! Je reçois
Du ciel juste un rayon clément. Qui que tu sois,
Mère, hélas! quel que soit ton enfant, sois bénie!
N'en sois pas responsable et n'en sois pas punie!
Je lui pardonne au nom de mon ange innocent!
Lui-même il fut jadis l'être humble en qui descend

IMPRIMERIE NATIONALE.

L'immense paradis, sans pleurs, sans deuils, sans voiles,
Avec tout son sourire et toutes ses étoiles.
Quand il naquit, de joie et d'amour tu vibras.
Il dormait sur ton sein comme Jeanne en mes bras;
Il était de ton toit le mystérieux hôte;
C'était un ange alors, et ce n'est pas ta faute,
Ni la sienne, s'il est un bandit maintenant.
Le prêtre, infortuné lui-même, et frissonnant,
A qui nous confions la croissance future,
Imposteur, a rempli cette âme d'imposture.
L'aveugle a dans ce cœur vidé l'aveuglement.
A ce lugubre élève, à ce maître inclément
Je pardonne; le mal a des pièges sans nombre;
Je les plains; et j'implore au-dessus de nous l'ombre.
Pauvre mère, ton fils ne sait pas ce qu'il fait.
Quand Dieu germait en lui, le prêtre l'étouffait.
Aujourd'hui le voilà dans cette Forêt-noire,
Le dogme! Ignace ordonne; il est prêt à tout boire,
Le faux, le vrai, le bien, le mal, l'erreur, le sang!
Tout! Frappe! il obéit. Assassine! il consent.
Hélas! comment veut-on que je lui sois sévère?
Le sommet qui fait grâce au gouffre est le Calvaire.
Mornes bourreaux, à nous martyrs vous vous fiez;
Et nous, les lapidés et les crucifiés,
Nous absolvons le vil caillou, le clou stupide;
Nous pardonnons. C'est juste. Ah! ton fils me lapide,
Mère, et je te bénis. Et je fais mon devoir.
Un jour tu mourras, femme, et puisses-tu le voir
Se frapper la poitrine, à genoux sur ta fosse!
Puisse-t-il voir s'éteindre en lui la clarté fausse,
Et sentir dans son cœur s'allumer le vrai feu,
Et croire moins au prêtre et croire plus à Dieu!

23 avril.

XII

JEANNE ENDORMIE.

III

Jeanne dort; elle laisse, ô pauvre ange banni,
Sa douce petite âme aller dans l'infini;
Ainsi le passereau fuit dans la cerisaie;
Elle regarde ailleurs que sur terre, elle essaie,
Hélas, avant de boire à nos coupes de fiel,
De renouer un peu dans l'ombre avec le ciel.
Apaisement sacré! ses cheveux, son haleine,
Son teint, plus transparent qu'une aile de phalène,
Ses gestes indistincts, son calme, c'est exquis.
Le vieux grand-père, esclave heureux, pays conquis,
La contemple.

Cet être est ici-bas le moindre
Et le plus grand; on voit sur cette bouche poindre
Un rire vague et pur qui vient on ne sait d'où;
Comme elle est belle! Elle a des plis de graisse au cou;
On la respire ainsi qu'un parfum d'asphodèle;
Une poupée aux yeux étonnés est près d'elle,
Et l'enfant par moments la presse sur son cœur.
Figurez-vous cet ange obscur, tremblant, vainqueur,
L'espérance étoilée autour de ce visage,
Ce pied nu, ce sommeil d'une grâce en bas âge.
Oh! quel profond sourire, et compris de lui seul,
Elle rapportera de l'ombre à son aïeul!
Car l'âme de l'enfant, pas encor dédorée,

Semble être une lueur du lointain empyrée,
Et l'attendrissement des vieillards, c'est de voir
Que le matin veut bien se mêler à leur soir.

Ne la réveillez pas. Cela dort, une rose.
Jeanne au fond du sommeil médite, et se compose
Je ne sais quoi de plus céleste que le ciel.
De lys en lys, de rêve en rêve, on fait son miel,
Et l'âme de l'enfant travaille, humble et vermeille,
Dans les songes ainsi que dans les fleurs l'abeille.

12 août.

XIII

L'ÉPOPÉE DU LION.

I

LE PALADIN.

Un lion avait pris un enfant dans sa gueule,
Et, sans lui faire mal, dans la forêt, aïeule
Des sources et des nids, il l'avait emporté.
Il l'avait, comme on cueille une fleur en été,
Saisi sans trop savoir pourquoi, n'ayant pas même
Mordu dedans, mépris fier ou pardon suprême;
Les lions sont ainsi, sombres et généreux.
Le pauvre petit prince était fort malheureux;
Dans l'antre, qu'emplissait la grande voix bourrue,
Blotti, tremblant, nourri d'herbe et de viande crue,
Il vivait, presque mort et d'horreur hébété.
C'était un frais garçon, fils du roi d'à côté;
Tout jeune, ayant dix ans, âge tendre où l'œil brille;
Et le roi n'avait plus qu'une petite fille
Nouvelle-née, ayant deux ans à peine; aussi
Le roi qui vieillissait n'avait-il qu'un souci,
Son héritier en proie au monstre; et la province
Qui craignait le lion plus encor que le prince
Était fort effarée.

Un héros qui passait
Dans le pays, fit halte, et dit : Qu'est-ce que c'est?
On lui dit l'aventure; il s'en alla vers l'antre.

*

Un creux où le soleil lui-même est pâle, et n'entre
Qu'avec précaution, c'était l'antre où vivait
L'énorme bête, ayant le rocher pour chevet.

Le bois avait, dans l'ombre et sur un marécage,
Plus de rameaux que n'a de barreaux une cage;
Cette forêt était digne de ce consul;
Un menhir s'y dressait en l'honneur d'Irmensul;
La forêt ressemblait aux halliers de Bretagne;
Elle avait pour limite une rude montagne,
Un de ces durs sommets où l'horizon finit;
Et la caverne était taillée en plein granit,
Avec un entourage orageux de grands chênes;
Les antres, aux cités rendant haines pour haines,
Contiennent on ne sait quel sombre talion.
Les chênes murmuraient : Respectez le lion!

*

Le héros pénétra dans ce palais sauvage;
L'antre avait ce grand air de meurtre et de ravage
Qui sied à la maison des puissants, de l'effroi,
De l'ombre, et l'on sentait qu'on était chez un roi;
Des ossements à terre indiquaient que le maître
Ne se laissait manquer de rien; une fenêtre
Faite par quelque coup de tonnerre au plafond
L'éclairait; une brume où la lueur se fond,
Qui semble aurore à l'aigle et nuit à la chouette,
C'est toute la clarté qu'un conquérant souhaite;
Du reste c'était haut et fier; on comprenait
Que l'être altier couchait sur un lit de genêt
Et n'avait pas besoin de rideaux de guipure,
Et qu'il buvait du sang, mais aussi de l'eau pure,

Simplement, sans valet, sans coupe et sans hanap.
Le chevalier était armé de pied en cap.
Il entra.

*

Tout de suite il vit dans la tanière
Un des plus grands seigneurs couronnés de crinière
Qu'on pût voir, et c'était la bête; elle pensait;
Et son regard était profond, car nul ne sait
Si les monstres des bois n'en sont pas les pontifes;
Et ce lion était un maître aux larges griffes,
Sinistre, point facile à décontenancer.
Le héros approcha, mais sans trop avancer.
Son pas était sonore, et sa plume était rouge.
Il ne fit remuer rien dans l'auguste bouge.
La bête était plongée en ses réflexions.
Thésée entrant au gouffre où sont les Ixions
Et les Sisyphes nus et les flots de l'Averne,
Vit à peu près la même implacable caverne.
Le paladin, à qui le devoir disait : va!
Tira l'épée. Alors le lion souleva
Sa tête doucement d'une façon terrible.

Et le chevalier dit : — Salut, ô bête horrible!
Tu caches dans les trous de ton antre un enfant;
J'ai beau fouiller des yeux ton repaire étouffant,
Je ne l'aperçois pas. Or je viens le reprendre.
Nous serons bons amis si tu veux me le rendre;
Sinon, je suis lion aussi, moi, tu mourras;
Et le père étreindra son enfant dans ses bras,
Pendant qu'ici ton sang fumera, tiède encore;
Et c'est ce que verra demain la blonde aurore.

Et le lion pensif lui dit : — Je ne crois pas.

*

Sur quoi le chevalier farouche fit un pas,
Brandit sa grande épée, et dit : Prends garde, sire!
On vit le lion, chose effrayante, sourire.
Ne faites pas sourire un lion. Le duel
S'engagea, comme il sied entre géants, cruel,
Tel que ceux qui de l'Inde ensanglantent les jungles.
L'homme allongea son glaive et la bête ses ongles;
On se prit corps à corps, et le monstre écumant
Se mit à manier l'homme effroyablement;
L'un était le vaillant et l'autre le vorace;
Le lion étreignit la chair sous la cuirasse,
Et, fauve, et sous sa griffe ardente pétrissant
Ce fer et cet acier, il fit jaillir le sang
Du sombre écrasement de toute cette armure,
Comme un enfant rougit ses doigts dans une mûre;
Et puis l'un après l'autre il ôta les morceaux
Du casque et des brassards, et mit à nu les os,
Et le grand chevalier n'était plus qu'une espèce
De boue et de limon sous la cuirasse épaisse;
Et le lion mangea le héros. Puis il mit
Sa tête sur le roc sinistre, et s'endormit.

II

L'ERMITE.

Alors vint un ermite.

Il s'avança vers l'antre;
Grave et tremblant, sa croix au poing, sa corde au ventre,
Il entra. Le héros tout rongé gisait là
Informe, et le lion, se réveillant, bâilla.
Le monstre ouvrit les yeux, entendit une haleine,
Et, voyant une corde autour d'un froc de laine,
Un grand capuchon noir, un homme là dedans,
Acheva de bâiller, montrant toutes ses dents;
Puis, auguste, et parlant comme une porte grince,
Il dit : — Que veux-tu, toi? — Mon roi. — Quel roi? — Mon pri
— Qui? — L'enfant. — C'est cela que tu nommes un roi! —
L'ermite salua le lion. — Roi, pourquoi
As-tu pris cet enfant? — Parce que je m'ennuie.
Il me tient compagnie ici les jours de pluie.
— Rends-le-moi. — Non. Je l'ai. — Qu'en veux-tu faire enfin?
Le veux-tu donc manger? — Dame! si j'avais faim!
— Songe au père, à son deuil, à sa douleur amère.
— Les hommes m'ont tué la lionne, ma mère.
— Ce père est roi, seigneur, comme toi. — Pas autant.
S'il parle, c'est un homme, et moi, quand on m'entend,
C'est le lion. — S'il perd ce fils... — Il a sa fille.
— Une fille, c'est peu pour un roi. — Ma famille
A moi, c'est l'âpre roche et la fauve forêt,
Et l'éclair qui parfois sur ma tête apparaît;
Je m'en contente. — Sois clément pour une altesse.
— La clémence n'est pas; tout est de la tristesse.
— Veux-tu le paradis? Je t'offre le blanc-seing
Du bon Dieu. — Va-t'en, vieil imbécile de saint!

L'ermite s'en alla.

III

LA CHASSE ET LA NUIT.

Le lion solitaire,
Plein de l'immense oubli qu'ont les monstres sur terre,
Se rendormit, laissant l'intègre nuit venir.
La lune parut, fit un spectre du menhir,
De l'étang un linceul, du sentier un mensonge,
Et du noir paysage inexprimable un songe;
Et rien ne bougea plus dans la grotte, et, pendant
Que les astres sacrés marchaient vers l'occident
Et que l'herbe abritait la taupe et la cigale,
La respiration du grand lion, égale
Et calme, rassurait les bêtes dans les bois.

Tout à coup des clameurs, des cors et des abois,
Un de ces bruits de meute et d'hommes et de cuivres,
Qui font que brusquement les forêts semblent ivres,
Et que la nymphe écoute en tremblant dans son lit,
La rumeur d'une chasse épouvantable emplit
Toute cette ombre, lac, montagne, bois, prairie,
Et troubla cette vaste et fauve rêverie.
Le hallier s'empourpra de tous les sombres jeux
D'une lueur mêlée à des cris orageux.
On entendait hurler les chiens chercheurs de proies;
Et des ombres couraient parmi les claires-voies.
Cette altière rumeur d'avance triomphait.
On eût dit une armée; et c'était en effet
Des soldats envoyés par le roi, par le père,
Pour délivrer le prince et forcer le repaire,
Et rapporter la peau sanglante du lion.
De quel côté de l'ombre est la rébellion,
Du côté de la bête ou du côté de l'homme?
Dieu seul le sait; tout est le chiffre, il est la somme.

Les soldats avaient fait un repas copieux,
Étaient en bon état, armés d'arcs et d'épieux,
En grand nombre, et conduits par un fier capitaine.
Quelques-uns revenaient d'une guerre lointaine,
Et tous étaient des gens éprouvés et vaillants.
Le lion entendait tous ces bruits malveillants,
Car il avait rouvert sa tragique paupière;
Mais sa tête restait paisible sur la pierre,
Et seulement sa queue énorme remuait.

*

Au dehors, tout autour du grand antre muet,
Hurlait le brouhaha de la foule indignée;
Comme un essaim bourdonne autour d'une araignée,
Comme une ruche autour d'un ours pris au lacet,
Toute la légion des chasseurs frémissait;
Elle s'était rangée en ordre de bataille.
On savait que le monstre était de haute taille,
Qu'il mangeait un héros comme un singe une noix,
Qu'il était plus hautain qu'un tigre n'est sournois,
Que son regard faisait baisser les yeux à l'aigle;
Aussi lui faisait-on l'honneur d'un siège en règle.
La troupe à coups de hache abattait les fourrés;
Les soldats avançaient l'un sur l'autre serrés,
Et les archers tendaient sur la corde les flèches.
On fit silence, afin que sur les feuilles sèches
On entendît les pas du lion, s'il venait.
Et les chiens, qui selon le moment où l'on est
Savent se taire, allaient devant eux, gueule ouverte,
Mais sans bruit. Les flambeaux dans la bruyère verte
Rôdaient, et leur lumière allongée en avant
Éclairait ce chaos d'arbres tremblant au vent;
C'est ainsi qu'une chasse habile se gouverne.
On voyait à travers les branches la caverne,

Sorte de masse informe au fond du bois épais,
Béante, mais muette, ayant un air de paix
Et de rêve, et semblant ignorer cette armée.
D'un âtre où le feu couve il sort de la fumée,
D'une ville assiégée on entend le beffroi;
Ici rien de pareil; avec un vague effroi,
Tous observaient, le poing sur l'arc ou sur la pique,
Cette tranquillité sombre de l'antre épique;
Les dogues chuchotaient entre eux je ne sais quoi;
De l'horreur qui dans l'ombre obscure se tient coi,
C'est plus inquiétant qu'un fracas de tempête.
Cependant on était venu pour cette bête,
On avançait, les yeux fixés sur la forêt,
Et non sans redouter ce que l'on désirait;
Les éclaireurs guettaient, élevant leur lanterne;
On regardait le seuil béant de la caverne;
Les arbres frissonnaient, silencieux témoins;
On marchait en bon ordre, on était mille au moins...
Tout à coup apparut la face formidable.

*

On vit le lion.

Tout devint inabordable
Sur-le-champ; et les bois parurent agrandis;
Ce fut un tremblement parmi les plus hardis;
Mais, fût-ce en frémissant, de vaillants archers tirent,
Et sur le grand lion les flèches s'abattirent,
Un tourbillon de dards le cribla. Le lion,
Pas plus que sous l'orage Ossa ni Pélion
Ne s'émeuvent, fronça son poil, et grave, austère,
Secoua la plupart des flèches sur la terre;
D'autres, sur qui ces dards se seraient enfoncés,
Auraient certes trouvé qu'il en restait assez,
Ou se seraient enfuis; le sang rayait sa croupe;
Mais il n'y prit point garde, et regarda la troupe;

Et ces hommes, troublés d'être en un pareil lieu,
Doutaient s'il était monstre ou bien s'il était dieu.
Les chiens muets cherchaient l'abri des fers de lance.
Alors le fier lion poussa, dans ce silence,
A travers les grands bois et les marais dormants,
Un de ces monstrueux et noirs rugissements
Qui sont plus effrayants que tout ce qu'on vénère,
Et qui font qu'à demi réveillé, le tonnerre
Dit dans le ciel profond : Qui donc tonne là-bas?

Tout fut fini. La fuite emporte les combats
Comme le vent la brume, et toute cette armée,
Dissoute, aux quatre coins de l'horizon semée,
S'évanouit devant l'horrible grondement.
Tous, chefs, soldats, ce fut l'affaire d'un moment,
Croyant être en des lieux surhumains où se forme
On ne sait quel courroux de la nature énorme,
Disparurent, tremblants, rampants, perdus, cachés.
Et le monstre cria : — Monts et forêts, sachez
Qu'un lion libre est plus que mille hommes esclaves.

*

Les bêtes ont le cri comme un volcan les laves;
Et cette éruption qui monte au firmament
D'ordinaire suffit à leur apaisement;
Les lions sont sereins plus que les dieux peut-être;
Jadis, quand l'éclatant Olympe était le maître,
Les Hercules disaient : — Si nous étranglions
A la fin, une fois pour toutes, les lions?
Et les lions disaient : — Faisons grâce aux Hercules.

Pourtant ce lion-ci, fils des noirs crépuscules,
Resta sinistre, obscur, sombre; il était de ceux
Qui sont à se calmer rétifs et paresseux,
Et sa colère était d'une espèce farouche.

La bête veut dormir quand le soleil se couche;
Il lui déplaît d'avoir affaire aux chiens rampants;
Ce lion venait d'être en butte aux guet-apens;
On venait d'insulter la forêt magnanime;
Il monta sur le mont, se dressa sur la cime,
Et reprit la parole, et, comme le semeur
Jette sa graine au loin, prolongea sa clameur
De façon que le roi l'entendit dans sa ville :

— Roi! tu m'as attaqué d'une manière vile!
Je n'ai point jusqu'ici fait mal à ton garçon;
Mais, roi, je t'avertis, par-dessus l'horizon,
Que j'entrerai demain dans ta ville à l'aurore,
Que je t'apporterai l'enfant vivant encore,
Que j'invite à me voir entrer tous tes valets,
Et que je mangerai ton fils dans ton palais.

La nuit passa, laissant les ruisseaux fuir sous l'herbe
Et la nuée errer au fond du ciel superbe.

Le lendemain on vit dans la ville ceci :

L'aurore; le désert; des gens criant merci,
Fuyant, faces d'effroi bien vite disparues;
Et le vaste lion qui marchait dans les rues.

IV

L'AURORE.

Le blême peuple était dans les caves épars.
A quoi bon résister? Pas un homme aux remparts;
Les portes de la ville étaient grandes ouvertes.
Ces bêtes à demi divines sont couvertes
D'une telle épouvante et d'un doute si noir,
Leur antre est un si morne et si puissant manoir,
Qu'il est décidément presque impie et peu sage,
Quand il leur plaît d'errer, d'être sur leur passage.
Vers le palais chargé d'un dôme d'or massif,
Le lion à pas lents s'acheminait pensif,
Encor tout hérissé des flèches dédaignées;
Une écorce de chêne a des coups de cognées,
Mais l'arbre n'en meurt pas; et, sans voir un archer,
Grave, il continuait d'aller et de marcher;
Et le peuple tremblait, laissant la bête seule.
Le lion avançait, tranquille, et dans sa gueule
Effroyable il avait l'enfant évanoui.

Un petit prince est-il un petit homme? Oui.
Et la sainte pitié pleurait dans les ténèbres.
Le doux captif, livide entre ces crocs funèbres,
Était des deux côtés de la gueule pendant,
Pâle, mais n'avait pas encore un coup de dent;
Et, cette proie étant un bâillon dans sa bouche,
Le lion ne pouvait rugir, ennui farouche
Pour un monstre, et son calme était très furieux;
Son silence augmentait la flamme de ses yeux;
Aucun arc ne brillait dans aucune embrasure;
Peut-être craignait-on qu'une flèche peu sûre,
Tremblante, mal lancée au monstre triomphant,
Ne manquât le lion et ne tuât l'enfant.

*

Comme il l'avait promis par-dessus la montagne,
Le monstre, méprisant la ville comme un bagne,
Alla droit au palais, las de voir tout trembler,
Espérant trouver là quelqu'un à qui parler.
La porte ouverte, ainsi qu'au vent le jonc frissonne,
Vacillait. Il entra dans le palais. Personne.

Tout en pleurant son fils, le roi s'était enfui
Et caché comme tous, voulant vivre aussi lui,
S'estimant au bonheur des peuples nécessaire.
Une bête féroce est un être sincère
Et n'aime point la peur; le lion se sentit
Honteux d'être si grand, l'homme étant si petit;
Il se dit, dans la nuit qu'un lion a pour âme :
— C'est bien, je mangerai le fils. Quel père infâme! —
Terrible, après la cour prenant le corridor,
Il se mit à rôder sous les hauts plafonds d'or;
Il vit le trône, et rien dedans; des chambres vertes,
Jaunes, rouges, aux seuils vides, toutes désertes;
Le monstre allait de salle en salle, pas à pas,
Affreux, cherchant un lieu commode à son repas;
Il avait faim. Soudain l'effrayant marcheur fauve
S'arrêta.

*

Près du parc en fleur, dans une alcôve,
Un pauvre être, oublié dans la fuite, bercé
Par l'immense humble rêve à l'enfance versé,
Inondé de soleil à travers la charmille,
Se réveillait. C'était une petite fille;
L'autre enfant du roi. Seule et nue, elle chantait.
Car l'enfant chante même alors que tout se tait.

Une ineffable voix, plus tendre qu'une lyre,
Une petite bouche avec un grand sourire,
Un ange dans un tas de joujoux, un berceau,
Crèche pour un Jésus ou nid pour un oiseau,
Deux profonds yeux bleus, pleins de clartés inconnues,
Col nu, pieds nus, bras nus, ventre nu, jambes nues,
Une brassière blanche allant jusqu'au nombril,
Un astre dans l'azur, un rayon en avril,
Un lys du ciel daignant sur cette terre éclore,
Telle était cette enfant plus douce que l'aurore;
Et le lion venait d'apercevoir cela.

Il entra dans la chambre et le plancher trembla.

Par-dessus les jouets qui couvraient une table,
Le lion avança sa tête épouvantable,
Sombre en sa majesté de monstre et d'empereur,
Et sa proie en sa gueule augmentait son horreur.
L'enfant le vit, l'enfant cria : — Frère! mon frère!
Ah! mon frère! — et debout, rose dans la lumière
Qui la divinisait et qui la réchauffait,
Regarda ce géant des bois, dont l'œil eût fait
Reculer les Typhons et fuir les Briarées.
Qui sait ce qui se passe en ces têtes sacrées?
Elle se dressa droite au bord du lit étroit,
Et menaça le monstre avec son petit doigt.
Alors, près du berceau de soie et de dentelle,
Le grand lion posa son frère devant elle,
Comme eût fait une mère en abaissant les bras,
Et lui dit : Le voici. Là! ne te fâche pas!

29 septembre.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XIV

A DES ÂMES ENVOLÉES.

Ces âmes que tu rappelles,
Mon cœur, ne reviennent pas.
Pourquoi donc s'obstinent-elles,
Hélas! à rester là-bas?

Dans les sphères éclatantes,
Dans l'azur et les rayons,
Sont-elles donc plus contentes
Qu'avec nous qui les aimions?

Nous avions sous les tonnelles
Une maison près Saint-Leu.
Comme les fleurs étaient belles!
Comme le ciel était bleu!

Parmi les feuilles tombées,
Nous courions au bois vermeil;
Nous cherchions des scarabées
Sur les vieux murs au soleil;

On riait de ce bon rire
Qu'Éden jadis entendit,
Ayant toujours à se dire
Ce qu'on s'était déjà dit;

Je contais la Mère l'Oie;
On était heureux, Dieu sait!
On poussait des cris de joie
Pour un oiseau qui passait.

28 avril.

XV

LAUS PUERO.

I

LES ENFANTS GÂTÉS.

En me voyant si peu redoutable aux enfants,
Et si rêveur devant les marmots triomphants,
Les hommes sérieux froncent leurs sourcils mornes;
Un grand-père échappé passant toutes les bornes,
C'est moi. Triste, infini dans la paternité,
Je ne suis rien qu'un bon vieux sourire entêté.
Ces chers petits! Je suis grand-père sans mesure;
Je suis l'ancêtre aimant ces nains que l'aube azure,
Et regardant parfois la lune avec ennui,
Et la voulant pour eux, et même un peu pour lui;
Pas raisonnable enfin. C'est terrible. Je règne
Mal, et je ne veux pas que mon peuple me craigne;
Or, mon peuple, c'est Jeanne et George; et moi, barbon,
Aïeul sans frein, ayant cette rage, être bon,
Je leur fais enjamber toutes les lois, et j'ose
Pousser aux attentats leur république rose;
La popularité malsaine me séduit;
Certe, on passe au vieillard, qu'attend la froide nuit,
Son amour pour la grâce et le rire et l'aurore;
Mais des petits, qui n'ont pas fait de crime encore,
Je vous demande un peu si le grand-père doit
Être anarchique, au point de leur montrer du doigt,
Comme pouvant dans l'ombre avoir des aventures,
L'auguste armoire où sont les pots de confitures!
Oui, j'ai pour eux, parfois, — ménagères, pleurez! —

Consommé le viol de ces vases sacrés.
Je suis affreux. Pour eux je grimpe sur des chaises!
Si je vois dans un coin une assiette de fraises
Réservée au dessert de nous autres, je dis :
— Ô chers petits oiseaux goulus du paradis,
C'est à vous! Voyez-vous, en bas, sous la fenêtre,
Ces enfants pauvres, l'un vient à peine de naître,
Ils ont faim. Faites-les monter, et partagez. —

Jetons le masque. Eh bien! je tiens pour préjugés,
Oui, je tiens pour erreurs stupides les maximes
Qui veulent interdire aux grands aigles les cimes,
L'amour aux seins d'albâtre et la joie aux enfants.
Je nous trouve ennuyeux, assommants, étouffants.
Je ris quand nous enflons notre colère d'homme
Pour empêcher l'enfant de cueillir une pomme,
Et quand nous permettons un faux serment aux rois.
Défends moins tes pommiers et défends mieux tes droits,
Paysan. Quand l'opprobre est une mer qui monte;
Quand je vois le bourgeois voter oui pour sa honte;
Quand Scapin est évêque et Basile banquier;
Quand, ainsi qu'on remue un pion sur l'échiquier,
Un aventurier pose un forfait sur la France,
Et le joue, impassible et sombre, avec la chance
D'être forçat s'il perd et s'il gagne empereur;
Quand on le laisse faire, et qu'on voit sans fureur
Régner la trahison abrutie en orgie,
Alors dans les berceaux, moi, je me réfugie,
Je m'enfuis dans la douce aurore, et j'aime mieux
Cet essaim d'innocents, petits démons joyeux
Faisant tout ce qui peut leur passer par la tête,
Que la foule acceptant le crime en pleine fête
Et tout ce bas-empire infâme dans Paris;
Et les enfants gâtés que les pères pourris.

6 juin.

II

LE SYLLABUS.

Tout en mangeant d'un air effaré vos oranges,
Vous semblez aujourd'hui, mes tremblants petits anges,
Me redouter un peu;
Pourquoi? c'est ma bonté qu'il faut toujours attendre,
Jeanne, et c'est le devoir de l'aïeul d'être tendre
Et du ciel d'être bleu.

N'ayez pas peur. C'est vrai, j'ai l'air fâché, je gronde,
Non contre vous. Hélas, enfants, dans ce vil monde,
Le prêtre hait et ment;
Et, voyez-vous, j'entends jusqu'en nos verts asiles
Un sombre brouhaha de choses imbéciles
Qui passe en ce moment.

Les prêtres font de l'ombre. Ah! je veux m'y soustraire.
La plaine resplendit; viens, Jeanne, avec ton frère,
Viens, George, avec ta sœur;
Un rayon sort du lac, l'aube est dans la chaumière;
Ce qui monte de tout vers Dieu, c'est la lumière;
Et d'eux, c'est la noirceur.

J'aime une petitesse et je déteste l'autre;
Je hais leur bégaiement et j'adore le vôtre;
Enfants, quand vous parlez,
Je me penche, écoutant ce que dit l'âme pure,
Et je crois entrevoir une vague ouverture
Des grands cieux étoilés.

Car vous étiez hier, ô doux parleurs étranges,
Les interlocuteurs des astres et des anges,
En vous rien n'est mauvais;
Vous m'apportez, à moi sur qui gronde la nue,
On ne sait quel rayon de l'aurore inconnue;
Vous en venez, j'y vais.

Ce que vous dites sort du firmament austère;
Quelque chose de plus que l'homme et que la terre
Est dans vos jeunes yeux;
Et votre voix où rien n'insulte, où rien ne blâme,
Où rien ne mord, s'ajoute au vaste épithalame
Des bois mystérieux.

Ce doux balbutiement me plaît, je le préfère;
Car j'y sens l'idéal; j'ai l'air de ne rien faire
Dans les fauves forêts,
Et pourtant Dieu sait bien que tout le jour j'écoute
L'eau tomber d'un plafond de rochers goutte à goutte
Au fond des antres frais.

Ce qu'on appelle mort et ce qu'on nomme vie
Parle la même langue à l'âme inassouvie;
En bas nous étouffons;
Mais rêver, c'est planer dans les apothéoses,
C'est comprendre; et les nids disent les mêmes choses
Que les tombeaux profonds.

Les prêtres vont criant : Anathème! anathème!
Mais la nature dit de toutes parts : Je t'aime!
Venez, enfants; le jour
Est partout, et partout on voit la joie éclore;
Et l'infini n'a pas plus d'azur et d'aurore
Que l'âme n'a d'amour.

J'ai fait la grosse voix contre ces noirs pygmées;
Mais ne me craignez pas; les fleurs sont embaumées,
Les bois sont triomphants;
Le printemps est la fête immense, et nous en sommes;
Venez, j'ai quelquefois fait peur aux petits hommes,
Non aux petits enfants.

31 mai.

III

ENVELOPPE D'UNE PIÈCE DE MONNAIE

DANS UNE QUÊTE FAITE PAR JEANNE.

Mes amis, qui veut de la joie?
Moi, toi, vous. Eh bien, donnons tous.
Donnons aux pauvres à genoux;
Le soir, de peur qu'on ne nous voie.

Le pauvre, en pleurs sur le chemin,
Nu sur son grabat misérable,
Affamé, tremblant, incurable,
Est l'essayeur du cœur humain.

Qui le repousse en est plus morne;
Qui l'assiste s'en va content.
Ce vieux homme humble et grelottant,
Ce spectre du coin de la borne,

Cet infirme aux pas alourdis,
Peut faire, en notre âme troublée,
Descendre la joie étoilée
Des profondeurs du paradis.

Êtes-vous sombres? Oui, vous l'êtes;
Eh bien, donnez; donnez encor.
Riche, en échange d'un peu d'or
Ou d'un peu d'argent que tu jettes,

Indifférent, parfois moqueur,
A l'indigent dans sa chaumière,
Dieu te donne de la lumière
Dont tu peux te remplir le cœur!

Vois, pour ton sequin, blanc ou jaune,
Vil sou que tu crois précieux,
Dieu t'offre une étoile des cieux
Dans la main tendue à l'aumône.

Rueil, 1875.

IV

À PROPOS DE LA LOI DITE LIBERTÉ DE L'ENSEIGNEMENT.

Prêtres, vous complotez de nous sauver, à l'aide
Des ténèbres, qui sont en effet le remède
Contre l'astre et le jour;
Vous faites l'homme libre au moyen d'une chaîne;
Vous avez découvert cette vertu, la haine,
Le crime étant l'amour.

Vous êtes l'innombrable attaquant le sublime;
L'esprit humain, colosse, a pour tête la cime
Des hautes vérités;
Fatalement ce front qui se dresse dans l'ombre
Attire à sa clarté le fourmillement sombre
Des dogmes irrités.

En vain le grand lion rugit, gronde, extermine;
L'insecte vil s'acharne; et toujours la vermine
Fit tout ce qu'elle put;
Nous méprisons l'immonde essaim qui tourbillonne;
Nous vous laissons bruire, et contre Babylone
Insurger Lilliput.

Pas plus qu'on ne verrait sous l'assaut des cloportes
Et l'effort des cirons tomber Thèbe aux cent portes
Et Ninive aux cent tours,
Pas plus qu'on ne verrait se dissiper le Pinde,
Ou l'Olympe, ou l'immense Himalaya de l'Inde
Sous un vol de vautours,

On ne verra crouler sous vos battements d'ailes
Voltaire et Diderot, ces fermes citadelles,

Platon qu'Horace aimait,
Et ce vieux Dante ouvert, au fond des cieux qu'il dore,
Sur le noir passé, comme une porte d'aurore
Sur un sombre sommet.

Ce rocher, ce granit, ce mont, la Pyramide,
Debout dans l'ouragan sur le sable numide,
Hanté par les esprits,
S'aperçoit-il qu'il est, lui l'âpre hiéroglyphe,
Insulté par la fiente ou rayé par la griffe
De la chauve-souris?

Non, l'avenir ne peut mourir de vos morsures.
Les flèches du matin sont divines et sûres;
Nous vaincrons, nous voyons!
Erreurs, le vrai vous tue; ô nuit, le jour te vise;
Et nous ne craignons pas que jamais l'aube épuise
Son carquois de rayons.

Donc, soyez dédaignés sous la voûte éternelle.
L'idéal n'aura pas moins d'aube en sa prunelle
Parce que vous vivrez.
La réalité rit et pardonne au mensonge.
Quant à moi, je serai satisfait, moi qui songe
Devant les cieux sacrés,

Tant que Jeanne sera mon guide sur la terre,
Tant que Dieu permettra que j'aie, ô pur mystère!
En mon âpre chemin,
Ces deux bonheurs où tient tout l'idéal possible,
Dans l'âme un astre immense, et dans ma main paisible
Une petite main.

23 juillet 1875.

V

LES ENFANTS PAUVRES.

Prenez garde à ce petit être;
Il est bien grand, il contient Dieu.
Les enfants sont, avant de naître,
Des lumières dans le ciel bleu.

Dieu nous les offre en sa largesse;
Ils viennent; Dieu nous en fait don;
Dans leur rire il met sa sagesse
Et dans leur baiser son pardon.

Leur douce clarté nous effleure.
Hélas, le bonheur est leur droit.
S'ils ont faim, le paradis pleure,
Et le ciel tremble, s'ils ont froid.

La misère de l'innocence
Accuse l'homme vicieux.
L'homme tient l'ange en sa puissance.
Oh! quel tonnerre au fond des cieux,

Quand Dieu, cherchant ces êtres frêles
Que dans l'ombre où nous sommeillons
Il nous envoie avec des ailes,
Les retrouve avec des haillons!

3 janvier 1870.

VI

AUX CHAMPS.

Je me penche attendri sur les bois et les eaux,
Rêveur, grand-père aussi des fleurs et des oiseaux;
J'ai la pitié sacrée et profonde des choses;
J'empêche les enfants de maltraiter les roses;
Je dis : N'effarez point la plante et l'animal;
Riez sans faire peur, jouez sans faire mal.
Jeanne et Georges, fronts purs, prunelles éblouies,
Rayonnent au milieu des fleurs épanouies;
J'erre, sans le troubler, dans tout ce paradis;
Je les entends chanter, je songe, et je me dis
Qu'ils sont inattentifs, dans leurs charmants tapages,
Au bruit sombre que font en se tournant les pages
Du mystérieux livre où le sort est écrit,
Et qu'ils sont loin du prêtre et près de Jésus-Christ.

2 mai.

VII

ENCORE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Attendez. Je regarde une petite fille.
Je ne la connais pas; mais cela chante et brille;
C'est du rire, du ciel, du jour, de la beauté,
Et je ne puis passer froidement à côté.
Elle n'a pas trois ans. C'est l'aube qu'on rencontre.
Peut-être elle devrait cacher ce qu'elle montre,
Mais elle n'en sait rien, et d'ailleurs c'est charmant.
Cela, certe, ressemble au divin firmament
Plus que la face auguste et jaune d'un évêque.
Le babil des marmots est ma bibliothèque;
J'ouvre chacun des mots qu'ils disent, comme on prend
Un livre, et j'y découvre un sens profond et grand,
Sévère quelquefois. Donc j'écoute cet ange;
Et ce gazouillement me rassure, me venge,
M'aide à rire du mal qu'on veut me faire, éteint
Ma colère, et vraiment m'empêche d'être atteint
Par l'ombre du hideux sombrero de Basile.
Cette enfant est un cœur, une fête, un asile,
Et Dieu met dans son souffle et Dieu mêle à sa voix
Toutes les fleurs des champs, tous les oiseaux des bois;
Ma Jeanne, qui pourrait être sa sœur jumelle,
Traînait, l'été dernier, un chariot comme elle,
L'emplissait, le vidait, riait d'un rire fou,
Courait. Tous les enfants ont le même joujou;
Tous les hommes aussi. C'est bien, va, sois ravie,
Et traîne ta charrette, en attendant la vie.

Louange à Dieu! Toujours un enfant m'apaisa.
Doux être! voyez-moi les mains que ça vous a!
Allons, remettez donc vos bas, mademoiselle.

Elle est pieds nus, elle est barbouillée, elle est belle;
Sa charrette est cassée, et, comme nous, ma foi,
Elle se fait un char avec n'importe quoi.
Tout est char de triomphe à l'enfant comme à l'homme.
L'enfant aussi veut être un peu bête de somme
Comme nous; il se fouette, il s'impose une loi;
Il traîne son hochet comme nous notre roi;
Seulement l'enfant brille où le peuple se vautre.
Bon, voici maintenant qu'on en amène une autre;
Une d'un an, sa sœur sans doute; un grand chapeau,
Une petite tête, et des yeux! une peau!
Un sourire! oh! qu'elle est tremblante et délicate!
Chef-d'œuvre, montrez-moi votre petite patte.
Elle allonge le pied et chante... c'est divin.
Quand je songe, et Veuillot n'a pu le dire en vain,
Qu'elles ont toutes deux la tache originelle!
La Chute est leur vrai nom. Chacune porte en elle
L'affreux venin d'Adam (bon style Patouillet);
Elles sont, sous le ciel qu'Ève jadis souillait,
D'horribles péchés, faits d'une façon charmante;
La beauté qui s'ajoute à la faute l'augmente;
Leur grâce est un remords de plus pour le pécheur,
Et leur mère apparaît, noire de leur blancheur;
Ces enfants que l'aube aime et que la fleur encense,
C'est la honte portant ce masque, l'innocence;
Dans ces yeux purs, Trublet l'affirme en son sermon,
Brille l'incognito sinistre du démon;
C'est le mal, c'est l'enfer, cela sort des abîmes!
Soit. Laissez-moi donner des gâteaux à ces crimes.

22 août 1875.

IMPRIMERIE NATIONALE

VIII

MARIÉE ET MÈRE.

Voir la Jeanne de Jeanne! oh! ce serait mon rêve!
Il est dans l'ombre sainte un ciel vierge où se lève
Pour on ne sait quels yeux on ne sait quel soleil;
Les âmes à venir sont là; l'azur vermeil
Les berce, et Dieu les garde, en attendant la vie;
Car, pour l'âme aux destins ignorés asservie,
Il est deux horizons d'attente, sans combats,
L'un avant, l'autre après le passage ici-bas;
Le berceau cache l'un, la tombe cache l'autre.
Je pense à cette sphère inconnue à la nôtre
Où, comme un pâle essaim confusément joyeux,
Des flots d'âmes en foule ouvrent leurs vagues yeux;
Puis, je regarde Jeanne, ange que Dieu pénètre,
Et les petits garçons jouant sous ma fenêtre,
Toute cette gaîté de l'âge sans douleur,
Tous ces amours dans l'œuf, tous ces époux en fleur;
Et je médite; et Jeanne entre, sort, court, appelle,
Traîne son petit char, tient sa petite pelle,
Fouille dans mes papiers, creuse dans le gazon,
Saute et jase, et remplit de clarté la maison;
Son rire est le rayon, ses pleurs sont la rosée.
Et dans vingt ans d'ici je jette ma pensée,
Et de ce qui sera je me fais le témoin,
Comme on jette une pierre avec la fronde au loin.

Une aurore n'est pas faite pour rester seule.

Mon âme de cette âme enfantine est l'aïeule,
Et dans son jeune sort mon cœur pensif descend.

Un jour, un frais matin quelconque, éblouissant,
Épousera cette aube encor pleine d'étoiles;
Et quelque âme, à cette heure errante sous les voiles
Où l'on sent l'avenir en Dieu se reposer,
Profitera pour naître ici-bas d'un baiser
Que se donneront l'une à l'autre ces aurores.
Ô tendre oiseau des bois qui dans ton nid pérores,
Voix éparse au milieu des arbres palpitants
Qui chantes la chanson sonore du printemps,
Ô mésange, ô fauvette, ô tourterelle blanche,
Sorte de rêve ailé fuyant de branche en branche,
Doux murmure envolé dans les champs embaumés,
Je t'écoute et je suis plein de songes. Aimez,
Vous qui vivrez! Hymen! chaste hymen! Ô nature!
Jeanne aura devant elle alors son aventure,
L'être en qui notre sort s'accroît ou s'interrompt;
Elle sera la mère au jeune et grave front;
La gardienne d'une aube à qui la vie est due,
Épouse responsable et nourrice éperdue,
La tendre âme sévère, et ce sera son tour
De se pencher, avec un inquiet amour,
Sur le frêle berceau, céleste et diaphane;
Ma Jeanne, ô rêve! azur! contemplera sa Jeanne;
Elle l'empêchera de pleurer, de crier,
Et lui joindra les mains, et la fera prier,
Et sentira sa vie à ce souffle mêlée.
Elle redoutera pour elle une gelée,
Le vent, tout, rien. Ô fleur fragile du pêcher!
Et, quand le doux petit ange pourra marcher,
Elle la mènera jouer aux Tuileries;
Beaucoup d'enfants courront sous les branches fleuries,
Mêlant l'avril de l'homme au grand avril de Dieu;
D'autres femmes, gaîment, sous le même ciel bleu,

Seront là comme Jeanne, heureuses, réjouies
Par cette éclosion d'âmes épanouies;
Et, sur cette jeunesse inclinant leur beau front,
Toutes ces mères, sœurs devant Dieu, souriront
Dans l'éblouissement de ces roses sans nombre.

Moi je ne serai plus qu'un œil profond dans l'ombre.

16 juin 1875.

IX

Que voulez-vous? L'enfant me tient en sa puissance;
Je finis par ne plus aimer que l'innocence;
Tous les hommes sont cuivre et plomb, l'enfance est or.
J'adore Astyanax et je gourmande Hector.
Es-tu sûr d'avoir fait ton devoir envers Troie?
Mon ciel est un azur, qui, par instants, foudroie.
Bonté, fureur, c'est là mon flux et mon reflux,
Et je ne suis borné d'aucun côté, pas plus
Quand ma bouche sourit que lorsque ma voix gronde;
Je me sens plein d'une âme étoilée et profonde;
Mon cœur est sans frontière, et je n'ai pas d'endroit
Où finisse l'amour des petits, et le droit
Des faibles, et l'appui qu'on doit aux misérables;
Si c'est un mal, il faut me mettre aux Incurables.
Je ne vois pas qu'allant du ciel au genre humain,
Un rayon de soleil s'arrête à mi-chemin;
La modération du vrai m'est inconnue;
Je veux le rire franc, je veux l'étoile nue.
Je suis vieux, vous passez, et moi, triste ou content,
J'ai la paternité du siècle sur l'instant.
Trouvez-moi quelque chose, et quoi que ce puisse être
D'extrême, appartenant à mon emploi d'ancêtre,
Blâme aux uns ou secours aux autres, je le fais.
Un jour, je fus parmi les vainqueurs, j'étouffais;
Je sentais à quel point vaincre est impitoyable;
Je pris la fuite. Un roc, une plage de sable
M'accueillirent. La Mort vint me parler. — Proscrit,
Me dit-elle, salut! — Et quelqu'un me sourit,
Quelqu'un de grand qui rêve en moi, ma conscience.
Et j'aimai les enfants, ne voyant que l'enfance,
Ô ciel mystérieux, qui valût mieux que moi.

L'enfant, c'est de l'amour et de la bonne foi.
Le seul être qui soit dans cette sombre vie
Petit avec grandeur puisqu'il l'est sans envie,
C'est l'enfant.

C'est pourquoi j'aime ces passereaux.

*

Pourtant, ces myrmidons je les rêve héros.
France, j'attends qu'ils soient au devoir saisissables.
Dès que nos fils sont grands, je les sens responsables;
Je cesse de sourire; et je me dis qu'il faut
Livrer une bataille immense à l'échafaud,
Au trône, au sceptre, au glaive, aux Louvres, aux repaires.
Je suis tendre aux petits, mais rude pour les pères.
C'est ma façon d'aimer les hommes faits; je veux
Qu'on pense à la patrie, empoignée aux cheveux
Et par les pieds traînée autour du camp vandale;
Lorsqu'à Rome, à Berlin, la bête féodale
Renaît et rouvre, affront pour le soleil levant,
Deux gueules qui d'ailleurs s'entremordent souvent,
Je m'indigne. Je sens, ô suprême souffrance,
La diminution tragique de la France,
Et j'accuse quiconque a la barbe au menton;
Quoi! ce grand imbécile a l'âge de Danton!
Quoi! ce drôle est Jocrisse et pourrait être Hoche!
Alors l'aube à mes yeux surgit comme un reproche,
Tout s'éclipse, et je suis de la tombe envieux.
Morne, je me souviens de ce qu'ont fait les vieux.
Je songe à l'océan assiégeant les falaises,
Au vaste écroulement qui suit les Marseillaises,
Aux portes de la nuit, aux hydres, aux dragons,
A tout ce que ces preux ont jeté hors des gonds!
Je les revois mêlant aux éclairs leur bannière;
Je songe à la joyeuse et farouche manière

Dont ils tordaient l'Europe entre leurs poings d'airain;
Oh! ces soldats du Nil, de l'Argonne et du Rhin,
Ces lutteurs, ces vengeurs, je veux qu'on les imite!
Je vous le dis, je suis un aïeul sans limite;
Après l'ange je veux l'archange au firmament;
Moi grand-père indulgent, mais ancêtre inclément,
Aussi doux d'un côté que sévère de l'autre,
J'aime la gloire énorme et je veux qu'on s'y vautre,
Quand cette gloire est sainte et sauve mon pays!
Dans les Herculanums et dans les Pompéïs
Je ne veux pas qu'on puisse un jour compter nos villes;
Je ne vois pas pourquoi les âmes seraient viles;
Je ne vois pas pourquoi l'on n'égalerait pas
Dans l'audace, l'effort, l'espoir, dans le trépas,
Les hommes d'Iéna, d'Ulm et des Pyramides;
Les vaillants ont-ils donc engendré les timides?
Non, vous avez du sang aux veines, jeunes gens!
Nos aïeux ont été des héros outrageants
Pour le vieux monde infâme; il reste de la place
Dans l'avenir; soyez peuple et non populace;
Soyez comme eux géants! Je n'ai pas de raisons
Pour ne point souhaiter les mêmes horizons,
Les mêmes nations en chantant délivrées,
Le même arrachement des fers et des livrées,
Et la même grandeur sans tache et sans remords
A nos enfants vivants qu'à nos ancêtres morts!

8 juin 1875.

XVI

DEUX CHANSONS.

I

CHANSON DE GRAND-PÈRE.

Dansez, les petites filles,
Toutes en rond.
En vous voyant si gentilles,
Les bois riront.

Dansez, les petites reines,
Toutes en rond.
Les amoureux sous les frênes
S'embrasseront.

Dansez les petites folles,
Toutes en rond.
Les bouquins dans les écoles
Bougonneront.

Dansez, les petites belles,
Toutes en rond.
Les oiseaux avec leurs ailes
Applaudiront.

Dansez, les petites fées,
Toutes en rond.
Dansez, de bleuets coiffées,
L'aurore au front.

Dansez, les petites femmes,
Toutes en rond.
Les messieurs diront aux dames
Ce qu'ils voudront.

Nuit du 26 au 27 novembre 1876.

II

CHANSON D'ANCÊTRE.

Parlons de nos aïeux sous la verte feuillée.
Parlons des pères, fils! — Ils ont rompu leurs fers,
Et vaincu; leur armure est aujourd'hui rouillée.
Comme il tombe de l'eau d'une éponge mouillée,
De leur âme dans l'ombre il tombait des éclairs,
Comme si dans la foudre on les avait trempées.
Frappez, écoliers,
Avec les épées
Sur les boucliers.

Ils craignaient le vin sombre et les pâles ménades;
Ils étaient indignés, ces vieux fils de Brennus,
De voir les rois passer fiers sous les colonnades,
Les cortèges des rois étant des promenades
De prêtres, de soldats, de femmes aux seins nus,
D'hymnes et d'encensoirs, et de têtes coupées.
Frappez, écoliers,
Avec les épées
Sur les boucliers.

Ils ont voulu, couvé, créé la délivrance;
Ils étaient les titans, nous sommes les fourmis;
Ils savaient que la Gaule enfanterait la France;
Quand on a la hauteur, on a la confiance;
Les montagnes, à qui le rayon est promis,
Songent, et ne sont point par l'aurore trompées.
Frappez, écoliers,
Avec les épées
Sur les boucliers.

Quand une ligue était par les princes construite,
Ils grondaient, et, pour peu que la chose en valût
La peine, et que leur chef leur criât : Tout de suite!
Ils accouraient; alors les rois prenaient la fuite
En hâte, et les chansons d'un vil joueur de luth
Ne sont pas dans les airs plus vite dissipées.
Frappez, écoliers,
Avec les épées
Sur les boucliers.

Lutteurs du gouffre, ils ont découronné le crime,
Brisé les autels noirs, détruit les dieux brigands;
C'est pourquoi, moi vieillard, penché sur leur abîme,
Je les déclare grands, car rien n'est plus sublime
Que l'océan avec ses profonds ouragans,
Si ce n'est l'homme avec ses sombres épopées.
Frappez, écoliers,
Avec les épées
Sur les boucliers.

Hélas! sur leur flambeau, nous leurs fils, nous soufflâmes.
Fiers aïeux! ils disaient au faux prêtre : Va-t'en!
Du bûcher misérable ils éteignaient les flammes,
Et c'est par leur secours que plusieurs grandes âmes,
Mises injustement au bagne par Satan,
Tu le sais, Dieu! se sont de l'enfer échappées.
Frappez, écoliers,
Avec les épées
Sur les boucliers.

Levez vos fronts; voyez ce pur sommet, la gloire,
Ils étaient là; voyez cette cime, l'honneur,
Ils étaient là; voyez ce hautain promontoire,
La liberté; mourir libres fut leur victoire;
Il faudra, car l'orgie est un lâche bonheur,

Se remettre à gravir ces pentes escarpées.
Frappez, chevaliers,
Avec les épées
Sur les boucliers.

30 juin 1875.

XVII

JEANNE ENDORMIE.

IV

L'oiseau chante; je suis au fond des rêveries.

Rose, elle est là qui dort sous les branches fleuries,
Dans son berceau tremblant comme un nid d'alcyon,
Douce, les yeux fermés, sans faire attention
Au glissement de l'ombre et du soleil sur elle.
Elle est toute petite, elle est surnaturelle.
Ô suprême beauté de l'enfant innocent!
Moi je pense, elle rêve; et sur son front descend
Un entrelacement de visions sereines;
Des femmes de l'azur qu'on prendrait pour des reines,
Des anges, des lions ayant des airs bénins,
De pauvres bons géants protégés par des nains,
Des triomphes de fleurs dans les bois, des trophées
D'arbres célestes, pleins de la lueur des fées,
Un nuage où l'éden apparaît à demi,
Voilà ce qui s'abat sur l'enfant endormi.
Le berceau des enfants est le palais des songes;
Dieu se met à leur faire un tas de doux mensonges;
De là leur frais sourire et leur profonde paix.
Plus d'un dira plus tard : Bon Dieu, tu me trompais.

Mais le bon Dieu répond dans la profondeur sombre :
— Non. Ton rêve est le ciel. Je t'en ai donné l'ombre.
Mais ce ciel, tu l'auras. Attends l'autre berceau;
La tombe. —

Ainsi je songe. O printemps! Chante, oiseau!

31 mai.

XVIII

QUE LES PETITS LIRONT
QUAND ILS SERONT GRANDS

I

PATRIE.

Ô France, ton malheur m'indigne et m'est sacré.
Je l'ai dit, et jamais je ne me lasserai
De le redire, et c'est le grand cri de mon âme,
Quiconque fait du mal à ma mère est infâme.
En quelque lieu qu'il soit caché, tous mes souhaits
Le menacent; sur terre ou là-haut, je le hais.
César, je le flétris; destin, je le secoue.
Je questionne l'ombre et je fouille la boue;
L'empereur, ce brigand, le hasard, ce bandit,
Éveillent ma colère; et ma strophe maudit
Avec des pleurs sanglants, avec des cris funèbres,
Le sort, ce mauvais drôle errant dans les ténèbres;
Je rappelle la nuit, le gouffre, le ciel noir,
Et les évènements farouches, au devoir.
Je n'admets pas qu'il soit permis aux sombres causes
Qui mêlent aux droits vrais l'aveuglement des choses
De faire rebrousser chemin à la raison;
Je dénonce un revers qui vient par trahison;
Quand la gloire et l'honneur tombent dans une embûche,
J'affirme que c'est Dieu lui-même qui trébuche;
J'interpelle les faits tortueux et rampants,
La victoire, l'hiver, l'ombre et ses guet-apens;
Je dis à ces passants quelconques de l'abîme
Que je les vois, qu'ils sont en train de faire un crime,
Que nous ne sommes point des femmes à genoux,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Que nous réfléchissons, qu'ils prennent garde à nous,
Que ce n'est pas ainsi qu'on doit traiter la France,
Et que, même tombée au fond de la souffrance,
Même dans le sépulcre, elle a l'étoile au front.
Je voudrais bien savoir ce qu'ils me répondront.
Je suis un curieux, et je gênerai, certe,
Le destin qu'un regard sévère déconcerte,
Car on est responsable au ciel plus qu'on ne croit.
Quand le progrès devient boiteux, quand Dieu décroît
En apparence, ayant sur lui la nuit barbare,
Quand l'homme est un esquif dont Satan prend la barre,
Il est certain que l'âme humaine est au cachot,
Et qu'on a dérangé quelque chose là-haut.
C'est pourquoi je demande à l'ombre la parole.
Je ne suis pas de ceux dont la fierté s'envole,
Et qui, pour avoir vu régner des ruffians
Et des gueux, cessent d'être à leur droit confiants;
Je lave ma sandale et je poursuis ma route;
Personne n'a jamais vu mon âme en déroute;
Je ne me trouble point parce qu'en ses reflux
Le vil destin sur nous jette un Rosbach de plus;
La défaite me fait songer à la victoire;
J'ai l'obstination de l'altière mémoire;
Notre linceul toujours eut la vie en ses plis;
Quand je lis Waterloo, je prononce Austerlitz.
Le deuil donne un peu plus de hauteur à ma tête.
Mais ce n'est pas assez, je veux qu'on soit honnête
Là-haut, et je veux voir ce que les destins font
Chez eux, dans la forêt du mystère profond;
Car ce qu'ils font chez eux, c'est chez nous qu'on le souffre.
Je prétends regarder face à face le gouffre.
Je sais que l'ombre doit rendre compte aux esprits.
Je désire savoir pourquoi l'on nous a pris
Nos villes, notre armée, et notre force utile;
Et pourquoi l'on filoute et pourquoi l'on mutile
L'immense peuple aimant d'où sortent les clartés;
Je veux savoir le fond de nos calamités,

Voir le dedans du sort misérable, et connaître
Ces recoins où trop peu de lumière pénètre;
Pourquoi l'assassinat du Midi par le Nord,
Pourquoi Paris vivant vaincu par Berlin mort,
Pourquoi le bagne à l'ange et le trône au squelette;
Ô France, je prétends mettre sur la sellette
La guerre, les combats, nos affronts, nos malheurs,
Et je ferai vider leur poche à ces voleurs,
Car juger le hasard, c'est le droit du prophète.
J'affirme que la loi morale n'est pas faite
Pour qu'on souffle dessus là-bas, dans la hauteur,
Et qu'un évènement peut être un malfaiteur.
J'avertis l'inconnu que je perds patience;
Et c'est là la grandeur de notre conscience
Que, seule et triste, ayant pour appui le berceau,
L'innocence, le droit des faibles, le roseau,
Elle est terrible; elle a, par ce seul mot : Justice,
Entrée au ciel; et, si la comète au solstice
S'égare, elle pourrait lui montrer son chemin;
Elle requiert Dieu même au nom du genre humain;
Elle est la vérité, blanche, pâle, immortelle;
Pas une force n'est la force devant elle;
Les lois qu'on ne voit pas penchent de son côté;
Oui, c'est là la puissance et c'est là la beauté
De notre conscience, — écoute ceci, prêtre, —
Qu'elle ne comprend pas qu'un attentat puisse être
Par quelqu'un qui serait juste, prémédité;
Oui, sans armes, n'ayant que cette nudité,
Le vrai, quand un éclair tombe mal sur la terre,
Quand un des coups obscurs qui sortent du mystère
Frappe à tâtons, et met les peuples en danger,
S'il lui plaisait d'aller là-haut l'interroger
Au milieu de cette ombre énorme qu'on vénère,
Tranquille, elle ferait bégayer le tonnerre.

3 août 1875.

II

PERSÉVÉRANCE.

N'importe. Allons au but, continuons. Les choses,
Quand l'homme tient la clef, ne sont pas longtemps closes.
Peut-être qu'elle-même, ouvrant ses pâles yeux,
La nuit, lasse du mal, ne demande pas mieux
Que de trouver celui qui saura la convaincre.
Le devoir de l'obstacle est de se laisser vaincre.

L'obscurité nous craint et recule en grondant.
Regardons les penseurs de l'âge précédent,
Ces héros, ces géants qu'une même âme anime,
Détachés par la mort de leur travail sublime,
Passer, les pieds poudreux et le front étoilé;
Saluons la sueur du relais dételé;
Et marchons. Nous aussi, nous avons notre étape.
Le pied de l'avenir sur notre pavé frappe;
En route! Poursuivons le chemin commencé;
Augmentons l'épaisseur de l'ombre du passé;
Laissons derrière nous, et le plus loin possible,
Toute l'antique horreur de moins en moins visible.
Déjà le précurseur dans ces brumes brilla;
Platon vint jusqu'ici, Luther a monté là;
Voyez, de grands rayons marquent de grands passages;
L'ombre est pleine partout du flamboiement des sages;
Voici l'endroit profond où Pascal s'est penché,
Criant : gouffre! Jean-Jacque où je marche a marché;
C'est là que, s'envolant lui-même aux cieux, Voltaire,
Se sentant devenir sublime, a perdu terre,
Disant : Je vois! ainsi qu'un prophète ébloui.
Luttons comme eux; luttons, le front épanoui;
Marchons! un pas qu'on fait, c'est un champ qu'on révèle;

Déchiffrons dans les temps nouveaux la loi nouvelle;
Le cœur n'est jamais sourd, l'esprit n'est jamais las,
Et la route est ouverte aux fiers apostolats.

Ô tous! vivez, marchez, croyez! soyez tranquilles.
— Mais quoi! le râle sourd des discordes civiles,
Ces siècles de douleurs, de pleurs, d'adversités,
Hélas! tous ces souffrants, tous ces déshérités,
Tous ces proscrits, le deuil, la haine universelle,
Tout ce qui dans le fond des âmes s'amoncelle,
Cela ne va-t-il pas éclater tout à coup?
La colère est partout, la fureur est partout;
Les cieux sont noirs; voyez, regardez; il éclaire! —
Qu'est-ce que la fureur? qu'importe la colère?
La vengeance sera surprise de son fruit;
Dieu nous transforme; il a pour tâche en notre nuit
L'auguste avortement de la foudre en aurore.

Dieu prend dans notre cœur la haine et la dévore;
Il se jette sur nous des profondeurs du jour,
Et nous arrache tout de l'âme, hors l'amour;
Avec ce bec d'acier, la conscience, il plonge
Jusqu'à notre pensée et jusqu'à notre songe,
Fouille notre poitrine et, quoi que nous fassions,
Jusqu'aux vils intestins qu'on nomme passions;
Il pille nos instincts mauvais, il nous dépouille
De ce qui nous tourmente et de ce qui nous souille;
Et, quand il nous a faits pareils au ciel béni,
Bons et purs, il s'envole, et rentre à l'infini;
Et, lorsqu'il a passé sur nous, l'âme plus grande
Sent qu'elle ne hait plus, et rend grâce, et demande :
Qui donc m'a prise ainsi dans ses serres de feu?
Et croit que c'est un aigle, et comprend que c'est Dieu.

III

PROGRÈS.

En avant, grande marche humaine!
Peuple, change de région.
Ô larve, deviens phénomène;
Ô troupeau, deviens légion.
Cours, aigle, où tu vois l'aube éclore.
L'acceptation de l'aurore
N'est interdite qu'aux hiboux.
Dans le soleil Dieu se devine;
Le rayon a l'âme divine
Et l'âme humaine à ses deux bouts.

Il vient de l'une et vole à l'autre;
Il est pensée, étant clarté;
En haut archange, en bas apôtre,
En haut flamme, en bas liberté.
Il crée Horace ainsi que Dante,
Dore la rose au vent pendante,
Et le chaos où nous voguons;
De la même émeraude il touche
L'humble plume de l'oiseau-mouche
Et l'âpre écaille des dragons.

Prenez les routes lumineuses,
Prenez les chemins étoilés.
Esprits semeurs, âmes glaneuses,
Allez, allez, allez, allez!
Esclaves d'hier, tristes hommes,
Hors des bagnes, hors des sodomes,
Marchez, soyez vaillants, montez;
Ayez pour triomphe la gloire

Où vous entrez, ô foule noire,
Et l'opprobre dont vous sortez!

Homme, franchis les mers. Secoue
Dans l'écume tout le passé;
Allume en étoupe à ta proue
Le chanvre du gibet brisé.
Gravis les montagnes. Écrase
Tous les vieux monstres dans la vase;
Ressemble aux anciens Apollons;
Quand l'épée est juste, elle est pure;
Va donc! car l'homme a pour parure
Le sang de l'hydre à ses talons.

11 juin 1870.

IV

FRATERNITÉ.

⋆

Je rêve l'équité, la vérité profonde,
L'amour qui veut, l'espoir qui luit, la foi qui fonde,
Et le peuple éclairé plutôt que châtié.
Je rêve la douceur, la bonté, la pitié,
Et le vaste pardon. De là ma solitude.

⋆

La vieille barbarie humaine a l'habitude
De s'absoudre, et de croire, hélas, que ce qu'on veut,
Prêtre ou juge, on a droit de le faire, et qu'on peut
Ôter sa conscience en mettant une robe.
Elle prend l'équité céleste, elle y dérobe
Ce qui la gêne, y met ce qui lui plaît; biffant
Tout ce qu'on doit au faible, à la femme, à l'enfant,
Elle change le chiffre, elle change la somme,
Et du droit selon Dieu fait la loi selon l'homme.
De là les hommes-dieux, de là les rois-soleils;
De là sur les pavés tant de ruisseaux vermeils;
De là les Laffemas, les Vouglans, les Bavilles;
De là l'effroi des champs et la terreur des villes,
Les lapidations, les deuils, les cruautés,
Et le front sérieux des sages insultés.

⋆

Jésus paraît; qui donc s'écrie : Il faut qu'il meure!
C'est le prêtre. Ô douleur! A jamais, à demeure,

Et quoi que nous disions, et quoi que nous songions,
Les euménides sont dans les religions;
Mégère est catholique; Alecton est chrétienne;
Clotho, nonne sanglante, accompagnait l'antienne
D'Arbuez, et l'on entend dans l'église sa voix;
Ces bacchantes du meurtre encourageaient Louvois;
Et les monts étaient pleins du cri de ces ménades
Quand Bossuet poussait Boufflers aux dragonnades.

*

Ne vous figurez pas, si Dieu lui-même accourt,
Que l'antique fureur de l'homme reste court,
Et recule devant la lumière céleste.
Au plus pur vent d'en haut elle mêle sa peste,
Elle mêle sa rage aux plus doux chants d'amour,
S'enfuit avec la nuit, mais rentre avec le jour.
Le progrès le plus vrai, le plus beau, le plus sage,
Le plus juste, subit son monstrueux passage.
L'aube ne peut chasser l'affreux spectre importun.
Cromwell frappe un tyran, Charles; il en reste un,
Cromwell. L'atroce meurt, l'atrocité subsiste.
Le bon sens, souriant et sévère exorciste,
Attaque ce vampire et n'en a pas raison.
Comme une sombre aïeule habitant la maison,
La barbarie a fait de nos cœurs ses repaires,
Et tient les fils après avoir tenu les pères.
L'idéal un jour naît sur l'ancien continent,
Tout un peuple ébloui se lève rayonnant,
Le quatorze juillet jette au vent les bastilles,
Les révolutions, ô Liberté, tes filles,
Se dressent sur les monts et sur les océans,
Et gagnent la bataille énorme des géants,
Toute la terre assiste à la fuite inouïe
Du passé, néant, nuit, larve, ombre évanouie!
L'inepte barbarie attente à ce laurier,

Et perd Torquemada, mais retrouve Carrier.
Elle se trouble peu de toute cette aurore.
La vaste ruche humaine, éveillée et sonore,
S'envole dans l'azur, travaille aux jours meilleurs,
Chante, et fait tous les miels avec toutes les fleurs;
La vieille âme du vieux Caïn, l'antique Haine
Est là, voit notre éden et songe à sa géhenne,
Ne veut pas s'interrompre et ne veut pas finir,
Rattache au vil passé l'éclatant avenir,
Et remplace, s'il manque un chaînon à sa chaîne,
Le père Letellier par le père Duchêne;
De sorte que Satan peut, avec les maudits,
Rire de notre essai manqué de paradis.
Eh bien, moi, je dis : Non! tu n'es pas en démence,
Mon cœur, pour vouloir l'homme indulgent, bon, immense;
Pour crier : Sois clément! sois clément! sois clément!
Et parce que ta voix n'a pas d'autre enrouement!

Tu n'es pas furieux parce que tu souhaites
Plus d'aube au cygne et moins de nuit pour les chouettes;
Parce que tu gémis sur tous les opprimés;
Non, ce n'est pas un fou celui qui dit : Aimez!
Non, ce n'est pas errer et rêver que de croire
Que l'homme ne naît point avec une âme noire,
Que le bon est latent dans le pire, et qu'au fond
Peu de fautes vraiment sont de ceux qui les font.
L'homme est au mal ce qu'est à l'air le baromètre;
Il marque les degrés du froid, sans rien omettre,
Mais sans rien ajouter, et, s'il monte ou descend,
Hélas! la faute en est au vent, ce noir passant.
L'homme est le vain drapeau d'un sinistre édifice;
Tout souffle qui frémit, flotte, serpente, glisse
Et passe, il le subit, et le pardon est dû
A ce haillon vivant dans les cieux éperdu.
Hommes, pardonnez-vous. Ô mes frères, vous êtes
Dans le vent, dans le gouffre obscur, dans les tempêtes;
Pardonnez-vous. Les cœurs saignent, les ans sont courts;

Ah! donnez-vous les uns aux autres ce secours!
Oui, même quand j'ai fait le mal, quand je trébuche
Et tombe, l'ombre étant la cause de l'embûche,
La nuit faisant l'erreur, l'hiver faisant le froid,
Être absous, pardonné, plaint, aimé, c'est mon droit.

Un jour, je vis passer une femme inconnue.
Cette femme semblait descendre de la nue;
Elle avait sur le dos des ailes, et du miel
Sur sa bouche entr'ouverte, et dans ses yeux le ciel.
A des voyageurs las, à des errants sans nombre,
Elle montrait du doigt une route dans l'ombre,
Et semblait dire : On peut se tromper de chemin.
Son regard faisait grâce à tout le genre humain;
Elle était radieuse et douce; et, derrière elle,
Des monstres attendris venaient, baisant son aile,
Des lions graciés, des tigres repentants,
Nemrod sauvé, Néron en pleurs; et par instants
A force d'être bonne elle paraissait folle.
Et, tombant à genoux, sans dire une parole,
Je l'adorai, croyant deviner qui c'était.
Mais elle, — devant l'ange en vain l'homme se tait, —
Vit ma pensée, et dit : Faut-il qu'on t'avertisse?
Tu me crois la pitié; fils, je suis la justice.

21 septembre.

V

L'ÂME À LA POURSUITE DU VRAI.

I

Je m'en irai dans les chars sombres
Du songe et de la vision;
Dans la blême cité des ombres
Je passerai comme un rayon;
J'entendrai leurs vagues huées;
Je semblerai dans les nuées
Le grand échevelé de l'air;
J'aurai sous mes pieds le vertige,
Et dans les yeux plus de prodige
Que le météore et l'éclair.

Je rentrerai dans ma demeure,
Dans le noir monde illimité.
Jetant à l'éternité l'heure
Et la terre à l'immensité,
Repoussant du pied nos misères,
Je prendrai le vrai dans mes serres
Et je me transfigurerai,
Et l'on ne verra plus qu'à peine
Un reste de lueur humaine
Trembler sous mon sourcil sacré.

Car je ne serai plus un homme;
Je serai l'esprit ébloui
A qui le sépulcre se nomme,
A qui l'énigme répond : oui.
L'ombre aura beau se faire horrible;
Je m'épanouirai terrible,

Comme Élie à Gethsémani,
Comme le vieux Thalès de Grèce,
Dans la formidable allégresse
De l'abîme et de l'infini.

Je questionnerai le gouffre
Sur le secret universel,
Et le volcan, l'urne de soufre,
Et l'océan, l'urne de sel;
Tout ce que les profondeurs savent,
Tout ce que les tourmentes lavent,
Je sonderai tout; et j'irai
Jusqu'à ce que, dans les ténèbres,
Je heurte mes ailes funèbres
A quelqu'un de démesuré.

Parfois m'envolant jusqu'au faîte,
Parfois tombant de tout mon poids,
J'entendrai crier sur ma tête
Tous les cris de l'ombre à la fois,
Tous les noirs oiseaux de l'abîme,
L'orage, la foudre sublime,
L'âpre aquilon séditieux,
Tous les effrois qui, pêle-mêle,
Tourbillonnent, battant de l'aile,
Dans le précipice des cieux.

La Nuit pâle, immense fantôme
Dans l'espace insondable épars,
Du haut du redoutable dôme,
Se penchera de toutes parts;
Je la verrai lugubre et vaine,
Telle que la vit Antisthène
Qui demandait aux vents : Pourquoi?
Telle que la vit Épicure,
Avec des plis de robe obscure
Flottant dans l'ombre autour de moi.

— Homme! la démence t'emporte,
Dira le nuage irrité.
— Prends-tu la nuit pour une porte?
Murmurera l'obscurité.
L'espace dira : — Qui t'égare?
Passeras-tu, barde, où Pindare
Et David ne sont point passés?
— C'est ici, criera la tempête,
Qu'Hésiode a dit : Je m'arrête!
Qu'Ézéchiel a dit : Assez!

Mais tous les efforts des ténèbres
Sur mon essor s'épuiseront
Sans faire fléchir mes vertèbres
Et sans faire pâlir mon front;
Au sphinx, au prodige, au problème,
J'apparaîtrai, monstre moi-même,
Être pour deux destins construit,
Ayant, dans la céleste sphère,
Trop de l'homme pour la lumière,
Et trop de l'ange pour la nuit.

II

L'ombre dit au poëte : — Imite
Ceux que retient l'effroi divin;
N'enfreins pas l'étrange limite
Que nul n'a violée en vain;
Ne franchis pas l'obscure grève
Où la nuit, la tombe et le rêve
Mêlent leurs souffles inouïs,
Où l'abîme sans fond, sans forme,
Rapporte dans sa houle énorme
Les prophètes évanouis.

Tous les essais que tu peux faire
Sont inutiles et perdus.
Prends un culte; choisis; préfère;
Tes vœux ne sont pas entendus;
Jamais le mystère ne s'ouvre;
La tranquille immensité couvre
Celui qui devant Dieu s'enfuit
Et celui qui vers Dieu s'élance
D'une égalité de silence
Et d'une égalité de nuit.

Va sur l'Olympe où Stésichore,
Cherchant Jupiter, le trouva;
Va sur l'Horeb qui fume encore
Du passage de Jehovah;
Ô songeur, ce sont là des cimes,
De grands buts, des courses sublimes...
On en revient désespéré,
Honteux, au fond de l'ombre noire,
D'avoir abdiqué jusqu'à croire!
Indigné d'avoir adoré!

L'Olympien est de la brume;
Le Sinaïque est de la nuit.
Nulle part l'astre ne s'allume,
Nulle part l'ombre ne bleuit.
Que l'homme vive et s'en contente;
Qu'il reste l'homme; qu'il ne tente
Ni l'obscurité, ni l'éther;
Sa flamme à la fange est unie,
L'homme est pour le ciel un génie,
Mais l'homme est pour la terre un ver.

L'homme a Dante, Shakspeare, Homère;
Ses arts sont un trépied fumant;

Mais prétend-il de sa chimère
Illuminer le firmament?
C'est toujours quelque ancienne idée
De l'Élide ou de la Chaldée
Que l'âge nouveau rajeunit.
Parce que tu luis dans ta sphère,
Esprit humain, crois-tu donc faire
De la flamme jusqu'au zénith!

Après Socrate et le Portique,
Sans t'en douter, tu mets le feu
A la même chimère antique
Dont l'Inde ou Rome ont fait un dieu;
Comme cet Éson de la fable,
Tu retrempes dans l'ineffable,
Dans l'absolu, dans l'infini,
Quelque Ammon d'Égypte ou de Grèce,
Ce qu'avant toi maudit Lucrèce,
Ce qu'avant toi Job a béni.

Tu prends quelque être imaginaire,
Vieux songe de l'humanité,
Et tu lui donnes le tonnerre,
L'auréole, l'éternité!
Tu le fais, tu le renouvelles;
Puis, tremblant, tu te le révèles,
Et tu frémis en le créant;
Et, lui prêtant vie, abondance,
Sagesse, bonté, providence,
Tu te chauffes à ce néant!

Sous quelque mythe qu'il s'enferme,
Songeur, il n'est point de Baal
Qui ne contienne en lui le germe
D'un éblouissant idéal;
De même qu'il n'est pas d'épine,
Pas d'arbre mort dans la ruine,

Pas d'impur chardon dans l'égout,
Qui, si l'étincelle le touche,
Ne puisse, dans l'âtre farouche,
Faire une aurore tout à coup!

Vois dans les forêts la broussaille,
Culture abjecte du hasard;
Déguenillée, elle tressaille
Au glissement froid du lézard;
Jette un charbon, ce houx sordide
Va s'épanouir plus splendide
Que la tunique d'or des rois;
L'éclair sort de la ronce infâme;
Toutes les pourpres de la flamme
Dorment dans ce haillon des bois.

Comme un enfant qui s'émerveille
De tirer, à travers son jeu,
Une splendeur gaie et vermeille
Du vil sarment qu'il jette au feu,
Tu concentres toute la flamme
De ce que peut rêver ton âme
Sur le premier venu des dieux,
Puis tu t'étonnes, ô poussière,
De voir sortir une lumière
De cet Irmensul monstrueux.

A la vague étincelle obscure
Que tu tires d'un Dieu pervers,
Tu crois raviver la nature,
Tu crois réchauffer l'univers;
Ô nain, ton orgueil s'imagine
Avoir retrouvé l'origine,
Que tous vont s'aimer désormais,
Qu'on va vaincre les nuits immondes,
Et tu dis : La lueur des mondes
Va flamboyer sur les sommets!

IMPRIMERIE NATIONALE.

Tu crois voir une aube agrandie
S'élargir sous le firmament
Parce que ton rêve incendie
Un Dieu, qui rayonne un moment.
Non. Tout est froid. L'horreur t'enlace.
Tout est l'affreux temple de glace,
Morne à Delphes, sombre à Béthel.
Tu fais à peine, esprit frivole,
En brûlant le bois de l'idole,
Tiédir la pierre de l'autel. —

III

Je laisse ces paroles sombres
Passer sur moi sans m'émouvoir
Comme on laisse dans les décombres
Frissonner les branches le soir;
J'irai, moi le curieux triste;
J'ai la volonté qui persiste;
L'énigme traître a beau gronder;
Je serai, dans ces brumes louches,
Dans ces crépuscules farouches,
La face qui vient regarder.

Vie et mort! ô gouffre! Est-ce un piège
La fleur qui s'ouvre et se flétrit,
L'atome qui se désagrège,
Le néant qui se repétrit?
Quoi! rien ne marche! rien n'avance!
Pas de moi! Pas de survivance!
Pas de lien! Pas d'avenir!
C'est pour rien, ô tombes ouvertes,
Qu'on entend vers les découvertes
Les chevaux du rêve hennir!

Est-ce que la nature enferme
Pour des avortements bâtards,
L'élément, l'atome, le germe,
Dans le cercle des avatars?
Que serait donc ce monde immense,
S'il n'avait pas la conscience
Pour lumière et pour attribut?
Épouvantable échelle noire
De renaissances sans mémoire
Dans une ascension sans but!

La larve du spectre suivie,
Ce serait tout! Quoi donc! ô sort,
J'aurais un devoir dans la vie
Sans avoir un droit dans la mort!
Depuis la pierre jusqu'à l'ange,
Qu'est-ce alors que ce vain mélange
D'êtres dans l'obscur tourbillon?
L'aube est-elle sincère ou fausse?
Naître, est-ce vivre? En quoi la fosse
Diffère-t-elle du sillon?

— Mange le pain, je mange l'homme,
Dit Tibère. A-t-il donc raison?
Satan la femme, Ève la pomme,
Est-ce donc la même moisson?
Nemrod souffle comme la bise;
Gengis le sabre au poing, Cambyse
Avec un flot d'hommes démons,
Tue, extermine, écrase, opprime,
Et ne commet pas plus de crime
Qu'un roc roulant du haut des monts!

Oh non! la vie au noir registre,
Parmi le genre humain troublé,
Passe, inexplicable et sinistre,

Ainsi qu'un espion voilé;
Grands et petits, les fous, les sages,
S'en vont, nommés dans les messages
Qu'elle jette au ciel triste ou bleu;
Malheur aux méchants! et la tombe
Est la bouche de bronze où tombe
Tout ce qu'elle dénonce à Dieu.

— Mais ce Dieu même, je le nie;
Car il aurait, ô vain croyant,
Créé sa propre calomnie
En créant ce monde effrayant. —
Ainsi parle, calme et funèbre,
Le doute appuyé sur l'algèbre;
Et moi qui sens frémir mes os,
Allant des langes aux suaires,
Je regarde les ossuaires
Et je regarde les berceaux.

Mort et vie! énigmes austères!
Dessous est la réalité.
C'est là que les Kants, les Voltaires,
Les Euclides ont hésité.
Eh bien! j'irai, moi qui contemple,
Jusqu'à ce que, perçant le temple
Et le dogme, ce double mur,
Mon esprit découvre et dévoile
Derrière Jupiter l'étoile,
Derrière Jehovah l'azur!

Car il faut qu'enfin on rencontre
L'indestructible vérité,
Et qu'un front de splendeur se montre
Sous ces masques d'obscurité;
La nuit tâche, en sa noire envie,
D'étouffer le germe de vie,
De toute-puissance et de jour,

Mais moi, le croyant de l'aurore,
Je forcerai bien Dieu d'éclore
A force de joie et d'amour!

Est-ce que vous croyez que l'ombre
A quelque chose à refuser
Au dompteur du temps et du nombre,
A celui qui veut tout oser,
Au poëte qu'emporte l'âme,
Qui combat dans leur culte infâme
Les payens comme les hébreux,
Et qui, la tête la première,
Plonge, éperdu, dans la lumière,
A travers leur dieu ténébreux!

7 juin 1857.

NOTES

DE CETTE ÉDITION

RELIQUAT
DE
L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE.

Ce Reliquat est extrait d'un petit dossier intitulé : POUR LE LIVRE DU GRAND-PÈRE, et contenant des pièces non datées; l'écriture, de plus en plus appuyée, nous permet de les échelonner de 1871 à 1876; d'ailleurs une variante de la première poésie nous autorise à dater de 1871 cette pièce placée en tête du Reliquat; à vrai dire, le 14 mai 1871, Jeanne avait plus d'un an, mais le grand-père peut bien lui faire crédit de quelques mois. Certaines pièces ne sont pas terminées, à d'autres le premier vers manque, d'autres sont précédées d'un plan en prose; nous donnons même ces plans et ces ébauches, afin que le lecteur puisse suivre la pensée de Victor Hugo.

POUR LE LIVRE DU GRAND-PÈRE.

Vous avez un an,
Voici le printemps, Jeanne; et mai, le mois des roses,
l'oiseau chante, *bois*
Rayonne, et l'herbe est verte, et le parc est charmant;
Nous regardons tous deux, songeant aux mêmes choses,
Vous la mouche au plafond, moi l'astre au firmament.

Tout palpite d'amour, même un faune de marbre
Dont on voit, à travers l'ombre, luire les yeux;
Et le vif tutoiement des fauvettes dans l'arbre
S'ajoute, fraîche idylle, à la splendeur des cieux;

Un tumulte de nids et de branches encombre
Le hallier ténébreux, lumineux, et vivant;
Les éblouissements emplissent le bois sombre;
On entend la chanson indistincte du vent;

La fleur qui naît succède à la fleur qui se fane;
Un vague oiseau bleu vole, on voudrait le saisir;
Et puis figurez-vous, douce petite Jeanne,
Que je suis ici-bas pour vous faire plaisir.

14 mai.

À GUERNESEY.

(*Autres titres :* SOLITAIRE. — PENDANT QUE LES ENFANTS JOUENT.)

Je n'ai besoin de rien ayant la solitude;
L'éclosion d'un lys suffit à mon étude;
Je regarde, pensif, ce que les arbres font;
Ici mon âme avec l'étoile se confond;

Des rayons du soleil nos âmes sont les cibles;
L'astre est le carquois sombre et nous sommes les cibles;
Nous n'avons pas le droit de rester insensibles
A ce que les berceaux et les sépulcres font;

L'esprit humain doit être attentif au mystère;
Le sage observe l'œuvre obscure de la terre;
Voir s'ouvrir une rose est un devoir profond.

Un rhythme est dans le vol prodigieux de l'aigle,
Sur le balancement des ailes l'eau se règle,
Une harpe est dans l'onde, une lyre est dans l'air;

hymne,
verbe et le ciel une
La nature est un chant, le ciel est une bible;
Dieu fulgurant, tonnant, vivant, présent, visible,
Jette à la nuit immense un
Emplit l'immense nuit d'un éternel éclair.

Un rectangle de papier donne les vers que Victor Hugo a tracés au bas d'un cadre dessiné et sculpté par lui ; ce cadre est à la Maison de Victor Hugo, place des Vosges ; on peut y lire ces vers :

Passereaux et rouges-gorges,
Venez des airs et des eaux,
Venez tous faire vos orges,
Messieurs les petits oiseaux,
Chez Monsieur le Petit Georges.

Pendant qu'on me juge et me condamne à Paris, 1870.

Mais avant d'écrire ces vers, bien des ébauches avaient été proposées ; il semble qu'il y ait eu lutte entre les oiseaux, les chats et les souris pour manger les miettes ; les oiseaux étaient favorisés :

Messieurs les petits oiseaux,
On vide ici les assiettes ;
Venez donc manger les miettes,
Les chats n'auront que les os.

Messieurs les oiseaux sont pri-
és de vider les écuelles,
Et mesdames les souris
Voudront bien rester chez elles.

C'est le temps des grandes eaux,
Le pain est dans la mangeoire,
Venez donc manger et boire,
Messieurs les petits oiseaux.

Où voulons-nous aller? — Ici. — Non, tout là-bas.
— Allons.

.....

Oh! parmi les rayons et parmi les nuées,
Là-haut, dans l'océan d'éternelle clarté,
Trouvez-moi quelque trône ou quelque liberté
Qui vaille, ô cieux profonds, l'ineffable esclavage
De suivre deux enfants dans le hallier sauvage!

De beaux insectes bleus entrent par ma fenêtre;
Sous le môle, où je vais regarder l'aube naître,
Où les vents et les flots me chantent le même air,
Les petits enfants vont se baigner dans la mer;
J'y vois en ce moment, charmants et nus, s'ébattre
Un Daphnis de cinq ans, une Chloé de quatre,
Et la mouette aux rochers jette ses cris aigus
Au lieu du rossignol qu'on entend dans Longus.

VIEILLESSE.

Dans la vieillesse, tout se décolore et se déforme, rien n'intéresse plus.

Vivre? à quoi bon le temps? Compter? pourquoi le nombre?
Un paysage froid dans une brume sombre,
C'est la terre. On n'a plus devant soi que ce pli
De la nuit, où la vie entre et d'où sort l'oubli.
Les premiers échelons d'une obscure descente
S'ébauchent, et l'on croit, tant l'aube est grandissante,
Voir dans le ciel ridé naître le matin vieux;
Un nid semble ironique; avril est pluvieux;
La nature apparaît comme une blême aïeule.
La sereine clarté de l'enfance peut seule
Dorer encor d'un peu de sourire et d'espoir
Ce livide horizon qui bientôt sera noir.

Nul n'a droit de

Non, nul ne peut me prendre, à moi vieillard, une heure
De ce petit enfant, rayon de ma demeure;
Je veux le regarder venir, moi qui m'en vais.
Sans quoi tout serait noir et Dieu serait mauvais,
Et le ciel ténébreux serait plus sombre encore
Si la nuit n'avait plus le droit de voir l'aurore.
Laissez-moi donc l'enfant; je veux, je vous le dis,
Voir du bord de ma tombe un seuil de paradis,
Et vous ne devez pas m'ôter cette lumière.

LES YEUX BLEUS DE JEANNE.

L'irréprochable est plus austère que l'austère.
L'enfant irréprochable étonne l'homme austère.
vis et luttes sur la terre,
ton stage sur la
Qui que tu sois, qui fais le bien sur cette terre,
Je te tiens pour vraiment auguste et glorieux
Si tu peux supporter ceci : l'azur des yeux.
Je ne suis pas de ceux dont la vie est tranquille;
Je suis souvent sorti des portes d'une ville
Sans savoir si j'allais avoir de quoi manger;
J'ai connu l'âpre exil, l'œil froid de l'étranger,
Tous les deuils, et le souffle orageux qui tourmente
Autant l'homme pensif que la mer écumante;
Je suis le nautonier du devoir, j'ai souvent
Reçu dans mon destin les contre-coups du vent;
J'ai, sous l'immensité des tempêtes profondes,
Contemplé l'éternelle émotion des ondes,
Emu moi-même, hélas! des maux de mon pays;
Eh bien, ces rois sanglants qui nous ont envahis,
traîtres
Ces lâches profitant des portes mal fermées,
papes
Ces prêtres qui les ont bénis, ces chefs d'armées,
Secouant des drapeaux qu'enfle un vent de courroux,
Sachant que j'ai raison, je les dédaigne tous,
leur glaive et leur sceptre et leur gloire,
Eux, et leur noir triomphe, et leur splendeur maudite,
Mais devant un enfant qui passe, je médite,
Je m'examine avec anxiété; je vois
sa prunelle
Le vrai dans son sourire et j'entends dans sa voix
Le murmure profond des choses inconnues.
Les éblouissements qui flottent dans les nues,
versant la vie aux
L'aube vue à travers les rameaux assombris,
La rapide lueur du vol des colibris,
N'ont pas plus de douceur que le regard qu'on aime;
Mais on a peur. Devant cette blancheur suprême,
Si Dieu voulait que l'œil de l'homme pût la voir[1]...

[1] Le manuscrit s'arrête là.

Les petits sont ma joie en l'exil où nous sommes,
Qu'on est près des enfants quand on est loin des hommes!

Étant l'aïeul, je suis forcé de tout savoir.
Répondre à tout hasard est mon premier devoir.

À JEANNE.

Ah! tu me fais ce tour de ne pas savoir lire!
— Voilà ce que produit le grand-père en délire! —
Dit-on de toutes parts. Eh bien, Jeanne, apprenons.

UN VERS DE JEANNE.

Mais les petits oiseaux, ça ne fait pas pipi.

UN VERS DE GEORGES.

— Pas vrai qu'on dit bon Dieu comme on dit bon papa?

Petite Jeanne :

Je n'ai pas autre chose à faire sur la terre
Que de me faire aimer d'elle avant de mourir.

Ô Petits, je ne puis que vous voir et pleurer,
Et rire, et je ne suis bon qu'à vous adorer;
Vous avez cette grâce étrange et souveraine
Qui, derrière elle, aïeul imbécile, me traîne.
C'est mon sort qui se joue en votre coup de dé.
Vous froncez le sourcil, j'ai peur d'être grondé.
Par qui? par vous. Qui donc l'oserait? quel satrape,
Quel roi, quel maître, ayant au poing tout ce qui frappe,
Sceptre et glaive, oserait s'oublier un moment
Jusqu'à me regarder en face fixement?
Ils savent que je suis leur poëte ordinaire,
Et qu'ils ont le pouvoir, mais que j'ai le tonnerre.
En quoi puis-je les craindre et que sont-ils? des loups,
Des tigres, des lions, des panthères. Mais vous,
Vous êtes les enfants! Ils sont ce qui dévore,
Tue, égorge et rugit; vous, vous êtes l'aurore!
Et l'homme ayant en soi toujours un peu de nuit,
Je vous crains.

Nous avons fait relier un certain nombre de notes, de plans, de brouillons, d'où nous avons extrait les variantes publiées entre crochets; placer ces brouillons après chaque pièce correspondante n'était pas possible, car il arrive qu'une seule page contient des vers ébauchés ou des variantes de trois poésies différentes. Nous les avons donc groupés dans l'ordre du volume. L'un de ces brouillons, ne donnant que quelques indications relatives à *l'Épopée du lion*, est tracé au verso de la lettre suivante adressée par Garibaldi à Victor Hugo :

Caprera, 5 août 1874.

Mon bien cher Hugo,

L'intérêt que vous avez pris à la souscription pour la traduction française de mon ouvrage *les Mille* met ce pauvre embryon de ma plume novice sous votre puissant et illustre patronage.

Je vous en remercie de cœur et suis pour la vie

Votre dévoué

G. Garibaldi.

LE MANUSCRIT

DE

L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE.

Ce volume, coté à la Bibliothèque sous le n° 9, contient actuellement, tel que nous l'avons complété, cent quatre-vingt-quatorze feuillets pour le texte même, indépendamment des fragments inédits, des notes, des brouillons et des copies qui font suite au texte original. Les poésies, à quelques exceptions près, se répartissent sur une durée de six années, de 1870 à 1876; elles sont, en général, écrites sur large et haut papier de fil blanc (39 centimètres de hauteur sur 30 centimètres de largeur). Quand le papier employé, feuille de papier à lettres ou fragment d'enveloppe, n'atteignait pas la dimension adoptée, on le collait sur une large feuille de papier de Hollande ou de papier fin et soyeux afin que le volume fût à peu près régulier. Les titres de livres sont tous collés ainsi.

Nous avons parlé de quelques exceptions, nous allons les étudier :

La poésie la plus ancienne est de 1846; l'encre pâlie, l'écriture fine et élégante suffiraient à fixer la date de cette pièce (*J'aime un groupe d'enfants qui rit et qui s'assemble*) dont le papier est du format employé pour *les Rayons et les Ombres*.

Quatre poésies ont été écrites sur large papier bleu foncé; la première n'est pas datée, la seconde porte : *5 août 1859*, la troisième : *5 août 1865* et la quatrième : *mai 1870*, mais cette dernière date, de la même écriture que les corrections, semble avoir été ajoutée à la revision; toutes quatre, du même rythme, auraient pu prendre place dans les *Chansons des rues et des bois*, ce sont : *Lætitia rerum, Choses du soir, Chanson pour faire danser en rond les petits enfants, Je suis des bois l'hôte fidèle;* la dernière page de ce papier bleu foncé est consacrée à une poésie, toujours du même rythme, mais dont le sujet diffère des précédentes pièces : ENVELOPPE D'UNE PIÈCE DE MONNAIE DANS UNE QUÊTE FAITE PAR JEANNE. Les trois derniers mots du titre ont été ajoutés postérieurement.

Deux pages dépassent comme format le reste du manuscrit, ce sont deux grands feuillets de papier du Japon contenant l'un vingt vers (*Ma Jeanne, dont je suis doucement insensé*) et l'autre vingt-quatre (*Jeanne était au pain sec...*).

Deux autres poésies, dans le rythme des *Chansons des rues et des bois*, toutes deux datées de 1855 (*les Fredaines du grand-père enfant* et *le Trouble-fête*), sont écrites sur du papier jauni, pareil à celui qui a servi à la plupart des pièces philosophiques des *Contemplations*.

IMPRIMERIE NATIONALE.

I. NOTES EXPLICATIVES.

I. À GUERNESEY.

VICTOR, SED VICTUS.

Cette pièce commençait ainsi :

Je ne me croyais pas capable de céder[1].
vu la mer menaçante gronder.
J'ai vingt ans entendu la mer hurler, gronder.

Au-dessus de ces deux vers rayés, les quatre premiers vers ont été inscrits, ainsi que le titre abandonné : *Jeanne.* Le titre définitif est écrit en marge.

GEORGES ET JEANNE.

Deux débuts, rayés, reproduisent deux fois les quatre premiers vers tels qu'ils sont publiés page 413, mais avec une suite différente pour chaque version :

1° *Ils jasent. Parlent-ils? Oui, comme l'oiseau parle*
A la rose, sa sœur,
mystérieux
Au nid tiède et charmant, comme leur père Charle...

Je les écoute, et suis
2° *Ils m'éclairent; je suis meilleur en leur présence;*
J'accepte les conseils sacrés de l'innocence;
Et je me penchais, même en mes jours triomphants,
Sur les petits oiseaux et les petits enfants.

Enfin, les quatre premiers vers, recopiés tout en haut du premier feuillet, sont suivis d'une intercalation marginale de huit vers.

La fin de la poésie comprenait, avant les remaniements, les 5e, 6e, 7e, 8e et 9e vers, rayés au dernier feuillet.

PARFOIS, JE ME SENS PRIS D'HORREUR POUR CETTE TERRE...

Dans un fragment de brouillon la première et la dernière strophe sont fondues :

J'arrive, furieux contre toute la terre,
Le mal règne; mon vers gronde comme un cratère;
Je sens, cœur embrasé,
Devenir lave en moi tout ce que j'ai de marbre;
Je frémis! — Je regarde un passereau dans l'arbre,
Et je suis apaisé.

[1] Les vers en italiques sont rayés sur le manuscrit.

LÆTITIA RERUM.

Le haut du premier feuillet a été déchiré et la fin du titre manque. Le second feuillet est coupé à la moitié de la page, et la dernière strophe, qui a seule un rapport direct avec le titre du volume, a été ajoutée en marge et semble tracée d'une écriture plus récente que la poésie elle-même.

PRINTEMPS.

Sous le titre et en marge, de larges ratures sous lesquelles on lit d'abord cette indication qui est peut-être un titre :

À HAUTEVILLE-HOUSE. — À GUERNESEY. — AVANT SEDAN. Juin 1870.

C'est juin. Le vent qui passe est doux comme une lyre,
J'entends dans le jardin les petits enfants rire.

Puis, en marge :

C'est floréal. Tout rit. La bise est en déroute.
L'aube passe, et de fleurs ensemence sa route.
C'est, grâce aux frais glaïeuls, grâce aux purs liserons,
La vengeance que nous poëtes, nous tirons
(1) *De tous ces affreux mois glacés, c'est la revanche*
Qu'avril contre l'hiver prend avec la pervenche;
Flamme! Ombre! Tout est plein de ténèbres et d'yeux;
Tout est mystérieux et tout est radieux...

UN MANQUE.

Cette pièce a dû être remaniée et corrigée huit mois après avoir été écrite, car on voit une rature et une surcharge partout où l'âge des enfants est indiqué. Puis, un passage fixant la saison est rayé et modifié en marge :

Toute l'herbe est en fleurs, les prunelliers tremblants
Dressent dans le soleil leurs frêles thyrses blancs.
Surgit, comme une fleur qui chante, un rouge-gorge.
Mademoiselle Jeanne a sept mois, Monsieur George
A deux ans; il la protège et la conseille...

Le vers reste incomplet, et après un blanc on lit sous les ratures le brouillon de vers utilisés plus tard.

A la page suivante, trois ajoutés en marge et ce vers complètement barré :

Dieu même met son verbe en leurs gazouillements.

(1) Au-dessus de ce vers, un autre début :

C'est floréal, le mois vainqueur, c'est la revanche...

II. JEANNE ENDORMIE.

LA SIESTE.

Les 3e, 4e, 5e et 6e vers n'ont été écrits que sur la copie destinée à l'impression. Par un ajouté venant en marge du 18e vers, cette poésie est reliée à une autre, publiée au Livre VI (GRAND ÂGE ET BAS ÂGE MÊLÉS); d'où ce mélange :

Ma Jeanne, dont je suis doucement insensé,
Étant femme, a son rôle ici-bas tout tracé;
Elle est de droit céleste et par devoir jolie;
Et son commencement de règne est ma folie.

Un large pâté d'encre couvre ces quatre vers, et le texte de *la Sieste* continue, modifié ainsi :

Son berceau de dentelle orné d'un falbala
Resplendit, lumineux de la clarté qu'elle a;
On la contemple, on rit, on sent fuir la tristesse,
Jeanne est un astre, ayant de plus la petitesse.

Quatre vers rayés au milieu de la page forment variante au texte en marge :

Jeanne est comme plongée au fond d'un falbala
Nuage de dentelle, elle est céleste, elle a
Ce resplendissement qui chasse la tristesse
Et c'est un astre ayant de plus la petitesse.

Au bas de la page, deux lignes appartenant à *la Légende des siècles* (*les Quatre jours d'Elciis*) :

..... C'est bien, vous princes, et vous roi,
J'ai la tête de plus que vous, ôtez-la moi.

III. LA LUNE.

JEANNE SONGEAIT, SUR L'HERBE ASSISE, GRAVE ET ROSE...

Passage supprimé après le douzième vers :

Le bois profond les charme, étant épouvantable.
Alors je me suis dit : Paris n'est véritable
Que s'il donne aux enfants tout ce qui leur plairait;
On y trouve la mer, cherchons-y la forêt.

OH! COMME ILS SONT GOULUS, DIT LA MÈRE PARFOIS...

La lune! Pourquoi pas? vous dis-je. Eh bien, après?
Pardieu! si je l'avais, je la leur donnerais.

Après ces deux vers, celui-ci, rayé :

D'abord, qu'en faisons-nous nous-mêmes? pas grand'chose.

IV. LE POËME DU JARDIN DES PLANTES.

I

On lit en marge de la première page cette indication qui donnera le vers final :

Et je finis par être...
Et pas moins indulgent pour l'enfant que pour Dieu.

Au bas du même feuillet, on trouve six vers qui semblent tout d'abord n'avoir aucun rapport avec *le Poème du Jardin des Plantes;* une poésie, publiée dans cette édition sous le titre : *Cour d'amour* (Reliquat des CHÂTIMENTS), présente ce texte modifié et développé :

L'empire fut jadis fort joyeux; Mérimée
Tenait des cours d'amour sous la verte ramée,
Espérant voir peut-être aux flots se confier
Les blanches nudités dont il était greffier;
Au fond César songeait sur sa statue équestre;
La chose est dédiée aux vieillards de l'orchestre.

Une feuille détachée et que nous avons fait relier à la fin du manuscrit parmi les fragments inédits donne la suite de ces vers; leur présence dans *l'Art d'être grand-père* se trouve ainsi justifiée :

En attendant Sedan on contemplait cela;
Eh bien, moi, je préfère à ces spectacles-là
Tout beaux qu'ils sont, l'enfant admirant la pyrrhique
Du macaque à l'œil jaune et du babouin lyrique;
Et la cage aux guenons où Priape est complet
Plus que les à peu près de Compiègne me plaît.
L'âme, après avoir vu l'atrocité moyenne,
Tous ces bouffons donnant des conseils sur Cayenne,
Ces Dupins, ces Mornys, ces Romieux, ces Parieux,
Se repose au milieu des tigres sérieux;
Tous ces sénateurs-là sont les mêmes que Rome
Vit sous Claude et Tibère, et Narcisse se nomme
Mérimée, il venait quand César l'appelait,
Et c'est le même eunuque et le même valet.

Ces quatre vers rayés, une autre fin est proposée :

C'est assez triste, ils ont la face humaine, en somme.
Il est bon quand on vient d'entendre parler l'homme,
D'aller entendre un peu rugir le grand lion.

Ces deux derniers vers, barrés, ont été employés à la fin de la IVe division du *Poème du Jardin des Plantes.*

Le quatrième feuillet contient, dans sa version primitive, vingt-quatre vers de moins que dans le texte publié :

Le paradis aurait l'enfer pour borborygme,
De là les contre-sens de la création.
Dieu, certe, a des écarts d'imagination.
Il allonge, aplatit, ride, éborgne, essorille,

En marge de ce dernier vers rayé, une accolade encadre huit vers biffés aussi :

Il va trop loin, il est sans frein et sans mesure,
Et démagogue au point qu'au toit d'une masure
Autant que pour un Louvre il prodigue les fleurs;
Il a trop de rayons, de parfums, de couleurs,
Et je ne serais pas étonné que le prisme
Patin
Fût par monsieur Caro taxé de gongorisme,
Et que l'épine jointe au chardon dans le thym
Offensât le goût pur de monsieur Pontmartin;

Sur une feuille volante, nous trouvons une ébauche de ces huit vers, avec variantes ; cette ébauche est précédée du titre : LA CRITIQUE DE LA NATURE.

Un soleil, c'est beaucoup; deux, c'est du gongorisme.
..... à quoi bon les sept couleurs du prisme?
..... et monsieur Caro, s'il était Dieu,
Mettrait bien moins de vert et de rouge et de bleu
Dans l'écrin de la mer et dans la flore alpine.
Trop de pointes, cela blesse le goût; l'épine
Le goût est un gourmand délicat; et l'épine
Du chardon, florissant dans l'herbe et dans le thym,
Fait faire la grimace à monsieur Pontmartin.

C'est sur les épreuves que Victor Hugo a donné la version définitive, puis, pour que le manuscrit fût complet, il l'a mise au net sur un feuillet qu'il a placé devant le brouillon.

Quelques ratures au cinquième feuillet, quelques hésitations pour la fin, dont voici le premier jet :

Dans ces réalités semblables aux chimères,
Pardonnant aux bambins le bruit, la fiente aux nids,
A force de rêver et d'aimer, je finis
Par ne plus être, au seuil des cieux que rien n'offense,
Qu'un bonhomme attendri par l'aurore et l'enfance,
Se sentant réchauffer l'âme à ce double feu,
Et pas moins indulgent pour l'enfant que pour Dieu.

La deuxième division a été intercalée dans *le Poëme* sept ans après avoir été écrite; l'écriture suffirait à s'en convaincre; la date l'affirme : *Bruxelles, 30 juillet 1868. Lendemain de mon arrivée.*

La troisième division : *Ce que dit le public,* est remaniée en marge et a été écrite en deux fois; elle est datée d'abord *4 décembre 1874;* puis *15 août 1874.* Il doit y avoir là un défaut d'attention et le poète aura voulu écrire *1875.*

Après la quatrième division : *A Georges,* un feuillet de brouillon est daté 14 janvier 1876.

ENCORE DIEU, MAIS AVEC DES RESTRICTIONS.

Un remaniement du texte a entraîné la suppression d'un vers resté sans rime correspondante :

Notre esprit
Pousse notre science à guetter. Dieu sourit
De cette curieuse au trou de la serrure.

Au troisième feuillet, après le quarantième vers, on lit sous les ratures les quatre vers qui termineront la pièce, mais avec ces variantes :

Que d'excès! Il remplit
Quel ciel! Pourquoi remplir d'astres le télescope?
Laharpe, qui fut roi dans le café Procope,
Certe, accepterait peu ce ciel, et cet amas
D'étoiles de tout genre et de tous les formats.

À JEANNE.

Cette pièce devait faire suite à la poésie intitulée : *A Georges;* elle est écrite dans le même rythme et porte, barrées, en tête de son premier feuillet, les strophes 1, 3, 4 et 7, que nous avons lues pages 444 et 445. Le titre qui sépare les deux poésies est intercalé entre deux strophes.

Au second feuillet, on trouve, biffées, les trois premières strophes d'une poésie publiée dans TOUTE LA LYRE (*l'Art*) et ayant pour titre son premier vers :

Dans le monde meilleur que rêve mon caprice...

Au bas de la page, la cinquième strophe de : *A Georges.*

Pas de date finale, mais on peut attribuer à cette poésie la date que porte la pièce dédiée à Georges, 1876.

C'EST UNE ÉMOTION ÉTRANGE POUR MON ÂME...

Au coin du premier feuillet, une note :

Cette pièce fait partie du Poëme du Jardin des Plantes.

Au deuxième feuillet, après le trente-deuxième vers, le brouillon rayé du texte mis

au net et développé au feuillet suivant; nous y relevons ces deux vers barrés qui s'enchaînaient au trente-quatrième vers :

Leur langue est prise, et cherche à dénouer le nœud.
De quel vase profond sortent ces deux ébauches?
Ces baisers de l'abîme au néant, ces débauches...

Suit le texte, moins développé, qu'on lit page 455.

Une fin plus condensée, offrant quelques variantes, se lit sous les ratures du dernier feuillet :

Tout devient attentif, on ne sait quel frisson
Émeut l'antre, le flot, la branche, le buisson,
Et tous les clairs-obscurs de la forêt du problème sublime,
Et c'est pour la nature, et le ciel, et l'abîme,
C'est pour tout le mystère un attendrissement
Comme si l'on voyait l'aube au rayon clément
S'ébaucher par-dessus d'informes promontoires,
Quand l'âme blanche vient parler aux âmes noires.

VI. GRAND ÂGE ET BAS ÂGE MÊLÉS.

TOUT PARDONNER, C'EST TROP; TOUT DONNER, C'EST BEAUCOUP...

La conclusion de cette poésie arrivait, dans la première version, après le huitième vers; la voici telle qu'on la lit sous les ratures :

Si cela devenait contagieux, que diable!
Le bien doit être fait par une main de fer.
Quoi! si vous étiez Dieu, vous n'auriez pas d'enfer!
Presque pas. J'absoudrais à peu près tout tous mes enfants, en somme.
Si j'étais le bon Dieu, je serais un bonhomme.

Après avoir rayé ces vers, Victor Hugo en a ajouté huit en marge et a réservé le dernier pour la fin.

Vingt vers ajoutés en marge du deuxième feuillet. Sur un petit fragment, ces quatre vers où la pensée finale est exprimée :

Certes, j'accorde à l'âme humaine ce besoin,
Un bon Dieu. Mais on doit de ses fils avoir soin,
On doit justifier le nom dont on se nomme.
Si j'étais un bon Dieu, je serais un bonhomme.

VII. L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Nous avons retrouvé, sur deux pages isolées, un brouillon d'où nous avons extrait de nombreuses variantes; ce brouillon est daté *24 juin 1875*.

VIII. LES GRIFFONNAGES DE L'ÉCOLIER.

Le second feuillet porte en marge vingt-six vers ajoutés à partir du trentième vers. La page suivante donne aussi une addition de douze vers après celui-ci :

Ne sentant pas de honte, il ne voit pas de faute.

Les deux derniers feuillets semblent une mise au net.

La date de cette poésie ne donne pas d'année, mais l'écriture semble être de 1868 à 1872; nous avons retrouvé sur un bout de papier détaché le plan en peu de lignes; ce plan, d'après l'écriture et le papier, est certainement antérieur de trente à trente-cinq ans à la poésie. Nous en avons extrait la première et la dernière variante qu'on lira page 610.

IX. LES FREDAINES DU GRAND-PÈRE ENFANT.

Nous voyons dans le volume d'épreuves corrigées par Victor Hugo que ce neuvième Livre a dû compter onze divisions. Sur l'épreuve, au-dessous du titre rayé, nous lisons ce nouveau titre : TOUTE LA VIE D'UN CŒUR, et la table des onze divisions :

I. — 1811.
II. — 1817.
III. — 1820.
IV. — 1825.
V. — 1831.
VI. — 1833.
VII. — 1835.
VIII. — 1840.
IX. — 1847.
X. — 1850.
XI. — 1877. — Chanson du grand-père.

Le volume d'épreuves ne donne que quatre de ces onze divisions : *1811* (*Pepita*), *1817, 1820, 1825;* puis ces trois dernières sont supprimées, et il ne reste dans *l'Art d'être grand-père* que *Pepita* et *la Chanson de grand-père*, renvoyée au Livre XVI (*Deux chansons*); *1817, 1820*[1] et *1825* ont été publiés dans *Toute la lyre* sous le titre *Étapes du cœur* et *Dans la forêt* (L'AMOUR).

[1] La poésie qui porte en titre *1820* dans le volume d'épreuves de *l'Art d'être grand-père* est publiée sous le millésime *1826* dans *Toute la lyre*.

X. ENFANTS, OISEAUX ET FLEURS.

JE SUIS DES BOIS L'HÔTE FIDÈLE...

Dans un coin de la page, un titre rayé : LE POËTE ; puis un vers resté sans rime :

plantes.
Il est le mage ami des arbres.

Les huit strophes qui composent cette pièce étaient toutes écrites à la troisième personne ; les modifications qu'entraîne le pronom personnel sont tracées, en surcharge, d'une plume plus grosse et d'une encre plus noire. La date a été mise en même temps.

ORA, AMA.

Dans la première version le quatrième vers s'enchaînait ainsi :

Petit Georges, veux-tu? nous allons tous les deux
Nous en aller jouer le long de la rivière.
Monsieur le curé passe et ferme son bréviaire.

Victor Hugo a rayé les cinq premiers vers et les a mis au net en les développant sur une page placée en tête.

XI. JEANNE LAPIDÉE.

Après le douzième vers, la première version, rayée, laissait un vers sans rime :

Et la pierre a manqué son coup. Je te pardonne,
Et je songe à ta mère.
Oh! que mon Dieu lui donne
Ce que t'a refusé le tien, la paix du ciel!

XIII. L'ÉPOPÉE DU LION.

I

Dans la première version, le passage condensé d'abord en douze vers est développé ensuite en trente-six vers depuis le début jusqu'à :

Le héros pénétra dans ce palais sauvage.

III

Au dixième feuillet, en marge des vers donnant la description de la fuite des soldats, cette note entre parenthèses :

(Dimanche 27 septembre 1874. Onze heures du matin. Julie Chenay[1] retourne à Guernesey et vient me dire adieu pendant que j'écris ici.)

IV

Après le huitième vers, un passage rayé nous signale un développement de vingt-huit vers. L'enchaînement se faisait ainsi :

Quand il leur plaît d'errer, d'être sur leur passage.
Tout en pleurant son fils, le roi s'était enfui
Et caché comme tous, voulant vivre aussi lui,
Se sentant au bonheur des peuples nécessaire.
Le palais était vide, et pas un janissaire
le trône
N'y restait pour garder les portes d'or massif.
Le lion cheminait à pas lents, fier, pensif,
Vers le palais du roi, il allait...[2].

Après la date finale :

Jour de naissance de Jeanne. Elle a aujourd'hui cinq ans.

XV. *LAUS PUERO.*

LES ENFANTS GÂTÉS.

Le début, biffé, est refait en marge après plusieurs hésitations. En voici quelques exemples :

Un bonhomme infini dans la paternité,
l'indulgent vieux, souriant, entêté,
C'est moi, mon vieux sourire indulgent, entêté,
Leur obéit. Je suis grand-père sans mesure,
Je suis l'ancêtre aimant ces nains que l'aube azure,
L'ancêtre aimant ces nains
Adorant les petits que l'espérance azure,
Les servant, regardant la lune avec ennui,
Et la voulant pour eux et même un peu pour lui.

[1] Sœur de Mme Victor Hugo.
[2] La fin du vers est illisible.

Sur un fragment de brouillon, des vers de cette pièce sont mêlés à ceux de la poésie intitulée : *Que voulez-vous? L'enfant me tient en sa puissance :* nous donnons ce passage tel qu'il est, à cause de ses variantes :

Page 530. *Je nous trouve hideux, stupides, étouffants,*
Sottes âmes au fond de l'absurde plongées,
Lorsque nous refusons aux marmots des dragées,
Et quand nous permettons des faux serments aux rois.
Défends moins tes pommiers et défends mieux tes droits,
Homme, heureux d'être vil pourvu que tu prospères.
Je suis faible aux enfants, je suis sévère aux pères;
Je veux qu'on ait souci des ancêtres, je veux[1]
Qu'on pense à la patrie empoignée aux cheveux
Et par les pieds traînée autour du camp vandale;
Lorsqu'à Rome, à Berlin, la bête féodale
Gronde et redresse, affront pour le soleil levant...

LE SYLLABUS.

La première version, avec quelques variantes dans les deux premières strophes, est rayée et recopiée sur un nouveau feuillet placé en tête.

Une page de brouillon, d'où nous avons extrait quelques variantes, est placée à la suite de ce manuscrit.

À PROPOS DE LA LOI DITE LIBERTÉ DE L'ENSEIGNEMENT.

Sur une page de brouillon, d'où nous avons extrait quelques variantes, la première et la troisième strophe, publiées sous le titre : O RUS[2], sont mêlées à cette poésie.

LES ENFANTS PAUVRES.

Sur quatre strophes barrées en marge, une seule est employée; deux sont inédites (voir aux Variantes, p. 615); une est répétée. Chaque strophe est numérotée par Victor Hugo.

AUXCHAMPS.

Un seul feuillet. En marge, les divisions du dernier livre, mais plus nombreuses : PATRIE. — PERSÉVÉRANCE. — FRATERNITÉ. — PROGRÈS. — DÉCADENCE. — DEVOIR. — RELIGION.

Dans un autre sens de la marge, ces vers précédés d'une rime :

Pontife...
..... On la coiffe, on l'attife,
On lui met un chapeau couleur de ciel d'été.
L'enfant se laisse faire avec solennité.

[1] *Que voulez-vous? L'enfant me tient en sa puissance.* (Voir p. 546.) — [2] TOUTE LA LYRE.

Au verso, cette version :

Pendant qu'inattentifs, dans leur joyeux tapage,
Au bruit obscur que fait en se tournant la page
Du mystérieux livre où le sort est écrit,
Les enfants, loin du prêtre et près de Jésus-Christ,
Courent, ô frais vallon, dans l'ombre où tu m'accueilles,
Je dis aux bois : laissez venir à moi vos feuilles!
Je dis aux nids : laissez venir à moi vos chants!

MARIÉE ET MÈRE.

Au verso du dernier feuillet de cette poésie, on lit onze vers de la première pièce publiée dans *les Années funestes*.

XVI. DEUX CHANSONS.

Au verso du titre du Livre XVI, le brouillon du titre du Livre XVIII avec cette variante :

LE GRAND-PÈRE A FINI, L'AÏEUL COMMENCE.

Deux manuscrits pour la première chanson; nous donnons aux Variantes le texte inédit qui n'est pas dans le même rythme; les deuxième et troisième strophes sont en marge.

Pour la *Chanson d'ancêtre* les troisième et cinquième strophes sont écrites en travers de la marge; la dernière strophe : *Levez vos fronts...*, et la date sont barrées, et un dernier feuillet donne le texte publié page 552.

XVIII. QUE LES PETITS LIRONT QUAND ILS SERONT GRANDS.

PATRIE.

Au verso du dernier feuillet, les cinq derniers vers, ainsi modifiés :

Si quelqu'un de ces coups qui sortent du mystère
Frappe à tâtons et met l'équilibre en danger,
L'âme humaine, en allant aux cieux l'interroger,
Dans cette obscurité sinistre qu'on vénère,
Grave et seule, ferait bégayer le tonnerre.

PERSÉVÉRANCE.

Au dernier feuillet, sous un fragment de papier collé autrefois sur le texte rayé, on lit une fin très différente de celle publiée page 561. Les ratures commencent à ce vers :

Dieu prend dans notre cœur la haine et la dévore.

Nations,
O peuples, l'avenir est déjà parmi nous.
Il veut le droit de tous comme le pain pour tous;

Calme, invincible, au champ de bataille suprême,
Il lutte; à voir comment il frappe, on sent qu'il aime;
Regardez-le passer, ce grand soldat masqué!
Il se dévoilera, peuples, au jour marqué.
Ô peuples, sa visière est baissée et rayonne.
En attendant, il fait son œuvre; la pensée
Il lutte; il est le fils de la France lionne,
Sort, lumière, à travers sa visière baissée;
Il lutte pour la femme, il lutte pour l'enfant,
vrai
Pour le peuple qu'il sert, pour le droit qu'il défend,
Pour l'idéal splendide et libre; et la mêlée,
Sombre, de ses deux yeux de flamme est étoilée.

L'ÂME À LA POURSUITE DU VRAI.

Cette poésie a trois divisions; dans la deuxième, les deux premiers vers de la seconde strophe sont rayés au bas du quatrième feuillet et n'ont pas leur suite au cinquième feuillet, ce qui ferait supposer qu'une page de brouillon a disparu; cette strophe est écrite tout entière en marge.

La première strophe de la troisième division était d'abord terminée par les cinq derniers vers de la huitième strophe, puis Victor Hugo a rayé la première moitié de cette strophe, et, tant en marge de ce feuillet que sur une page nouvelle placée devant l'ancienne, a écrit sept strophes. Ces sept strophes, ainsi que les corrections et modifications, sont d'une écriture plus appuyée que le reste.

II. VARIANTES ET VERS INÉDITS.

I. À GUERNESEY.

I. L'EXILÉ SATISFAIT.

(Titre primitif : *ABSENT, MAIS ATTENTIF.*)

Page 407. Rien n'est diminué dans l'homme pour avoir
Cherché tout ce qui peut l'approcher[1]
Jeté la sonde au fond ténébreux du devoir.

La conscience sait qu'une croissance auguste
Est possible pour elle, et va sur les hauts lieux
Vivre et se compléter
Rayonner et grandir, loin du monde oublieux.

[1] Les variantes en italiques sont biffées sur le manuscrit.

III. JEANNE FAIT SON ENTRÉE.

(*Autres titres :* PREMIÈRE ANNÉE. — PETITE JEANNE.)

VII. *PARFOIS, JE ME SENS PRIS D'HORREUR POUR CETTE TERRE...*

Le temple est plein d'enfer,
Le dogme absout le mal,
L'autel bénit le mal,
Page 416. Le dogme boit du sang, l'autel bénit le crime;
au fond du ciel sublime...
Toutes les vérités, groupe triste et sublime...

VIII. *LÆTITIA RERUM.*

Le mont
Page 418. L'année ôte son vieil habit;
plaine
La terre met sa belle robe...

Des bouquets au flanc
Le bouquet jaillit du rocher;
Partout des couleurs assorties;
Partout de folles fleurs légères;
L'air baise les feuilles légères;
Juin rit de voir s'endimancher
La populace des orties,
Page 419. Le petit peuple des fougères.

Le lys s'ouvre,
Le jonc tremble, et les moucherons...

à l'absinthe
à l'orgie
à l'ivresse
Le bourdon, aux excès enclin...

De joie et d'extase on s'emplit,
Aucun miel n'est malsain ni rance...
Et de délire, et d'espérance...
L'ivresse, c'est la délivrance...

X. PRINTEMPS.

l'ocean, le ciel bleu,
Page 422. Pouvez-vous m'amoindrir les grands flots haletants,
L'aurore, la forêt, le printemps du bon Dieu,
L'océan, la joyeuse écume, le printemps...

Page 423. Qui s'amuse à proscrire, et règne, et fait la guerre,
Qui se fait appeler César et majesté
Puisque je suis là seul devant l'immensité,
[Puisqu'au milieu des fleurs, dans ce pur ciel d'été][1]
Et puisqu'ayant sur moi le profond ciel d'été...

XI. FENÊTRES OUVERTES.

A la pourchaine, mess. A bétôt, vésin Pierre.
Page 424. Une cloche est en branle à l'église Saint-Pierre.
Quelqu'un parle à son chien. Ici!
Cris des baigneurs. Plus près! Plus loin! Non, par ici!

III. LA LUNE.

II. CHOSES DU SOIR.

(*Autre titre :* LE SOIR EN BRETAGNE.)

IV. *OH! COMME ILS SONT GOULUS! DIT LA MÈRE PARFOIS...*

Page 435. Que peut-être là-haut il est, dans l'Ignoré,
Sous le pur dôme d'ombre et sous les bleus pilastres,
Un dieu supérieur aux dieux que nous rêvâmes,
Qui donne en souriant des astres à des âmes.
Un dieu rêveur qui donne à des âmes des astres.
Capable de donner des astres à des âmes.

IV. LE POËME DU JARDIN DES PLANTES.

I. *LE COMTE DE BUFFON FUT BONHOMME...*

Page 437. Les enfants ont des yeux si profonds que parfois
Leur prunelle a besoin du clair-obscur des bois
Ils cherchent vaguement la vision des bois.

Là, j'admire,
constate,
Page 438. Je contemple, au milieu des arbres de Buffon,
Le macaque trop laid,
Le bison trop bourru, le babouin trop bouffon...

Dieu, n'en déplaise au prêtre, au bonze, au caloyer,
Est capable de tout, lui qui fait balayer

[1] Les variantes entre crochets sont extraites des brouillons ou fragments isolés.

L'Hippocrène, ruisseau,
Page 438. Le bon goût, ce ruisseau, par Nisard, ce concierge...

Un peu de prévoyance et beaucoup d'aventure;
Le mal faisant toujours au bien quelque rature...

IV. À GEORGES.

Buffet Dupanloup
Page 445. Corbière à la tribune et Frayssinous en chaire...

dans leur cri peut-être
Dieu par les voix de l'ombre obscurément se nomme...

V. ENCORE DIEU, MAIS AVEC DES RESTRICTIONS.

(*Autre titre : OÙ L'ON CONTINUE DE DIRE SON FAIT À DIEU.*)

Page 446. Rien n'est muet ni sourd; voyons le plus de bêtes
mais pas de l'Institut pourtant.
Que nous pouvons; tirons parti de leurs leçons;
a des leçons que le poëte entend.
La bête est la leçon qu'un philosophe entend.
Parce qu'autour de nous tout rêve, nous pensons.

Page 447. Il n'est pas sobre. Il est débordant, frénétique,
Exagéré,
Démesuré,
Immodéré,
Inconvenant; le nain ici, là le géant...

Laharpe et Colardeau
Page 448. Nonotte et Baculard dans le café Procope.

VII. *TOUS LES BAS ÂGES SONT ÉPARS SOUS CES GRANDS ARBRES...*

(*Autre titre : LE JARDIN DES PLANTES. DEUXIÈME PROMENADE.*)

le ciel
Page 450. Cela n'empêche pas l'aurore en conscience
l'aube
De faire son devoir, l'astre d'étinceler,
D'apparaître au zénith qui semble s'élargir,
de courir, *hurler.*
Les enfants de jouer, les monstres de rugir.

VIII. *C'EST UNE ÉMOTION ÉTRANGE POUR MON ÂME...*

Astre ignorant la nuit,
l'épine,
l'orage,
Page 454. Fleur ignorant l'hiver, ange ignorant Satan...

IMPRIMERIE NATIONALE.

l'ensemble
Page 454. C'est tout le groupe affreux des forces sans clarté
parle
gronde
frémit *féroce*
Qui hurle; c'est l'obscène et sauvage Astarté...

le monstre
Page 455. L'enfant est l'espérance et la bête est la faim;
L'enfant rêveur murmure un murmure sans fin
Et tous deux sont l'attente; il gazouille sans fin
Le monstre écume, insulte et frémit
blasphème
Et chante, et l'animal écume sans relâche.

Cet engloutissement du vrai, du beau, du bien,
Que Job appelle enfer
Qu'Orphée appelle Hadès, qu'Homère appelle Érèbe...

X. *TOUTES SORTES D'ENFANTS, BLONDS, LUMINEUX, VERMEILS...*

Et ces grands léopards
Et les hautains lions qui tutoyaient jadis
Page 460. Les loups, et les grands lynx qui tutoyaient jadis
rêveurs
Les prophètes sacrés accoudés sur des bibles...

joie humble, innocente, ingénue...
candeur
Devant cette douceur suprême, humble, ingénue...

Entre ce dernier vers et le blanc qui le sépare de sa rime, et comme en marge, ces quatre vers restés inédits :

Ô bonne foi superbe! ô vénérable enfance!
Admirer même l'ombre! Aucune défiance
De Dieu, de l'inconnu, du sphinx, du firmament!
Quelle acceptation que l'éblouissement!

[Oh! comme tout à coup il vous vient des pensées!
Page 461. Ces rictus convulsifs, ces faces insensées,
Oh! ces êtres hideux, ces faces insensées
Ces stupides instincts menaçant nos pensées...

Ces rictus convulsifs, ces crânes aplatis...
Ces vivants dans la tombe animale engloutis...

venus
Qui sortis d'une vie antérieure, ayant
Sur le front le reflet d'un passé flamboyant...]
Dans les yeux la terreur d'un passé foudroyant...

Page 462. Quand tout s'en va, refuse et fuit, quelle surprise
qu'étreint toute l'ombre
touchants
Pour ces êtres, méchants et tremblants à la fois,
parler
D'entendre tout à coup venir ces jeunes voix!

L'ineffable espoir entre en ces âmes étranges.
Page 463. On ne sait quelle attente émeut ces cœurs étranges.

V. JEANNE ENDORMIE.

II. *ELLE DORT, SES BEAUX YEUX SE ROUVRIRONT DEMAIN...*

(*Autre titre :* PETITE JEANNE DANS SON BERCEAU.)

Jeanne dort, oubliant hier, aujourd'hui, demain.
Page 465. Elle dort; ses beaux yeux se rouvriront demain...

sans bouger de peur qu'elle ne se réveille,
Moi, je lis, ayant soin que rien ne la réveille,
Je lis des journaux;
Des journaux pieux; tous m'insultent, l'un conseille...

Il n'est pas de forfait dont je ne sois l'apôtre;
L'autre croit à l'enfer et m'en déclare apôtre...

l'ambitieux déçu,
Je suis l'empoisonneur public, le meurtrier...

VI. GRAND ÂGE ET BAS ÂGE MÊLÉS.

II. CHANT SUR LE BERCEAU.

Et sa voix est un bruit d'âme,
Son hymne
Page 468. Sa voix est un frisson d'âme, à rendre jalouse
L'abeille.

Mais s'il vient de Berlin, du Vatican, de Vienne,
Page 469. S'il voit du Vatican, de Berlin, ou de Vienne
Un joug, un despotisme,
Sortir un guet-apens, une horde, une bible...

III. LA CICATRICE.

Je l'ai grondée un peu, puis,
Page 470. Je la gronde, elle pleure, et, la voyant en larmes,

Je l'ai baisée au front, et j'ai mis bas les armes,
Page 470. Je deviens plat. — Faisons la paix, je rends les armes,
Et j'ai dit : J'ai grondé. J'ai tort. Pardonne-moi.
Jeanne, à condition que tu me souriras.

IV. UNE TAPE.

(*Autre titre :* LE GRAND-PÈRE BATTU.)

Page 471. Lorsqu'on a, dans des jours semblables à des nuits,
la nostalgie et l'ombre et
Roulé toutes les voix du gouffre, les ennuis...

VI. *JEANNE ÉTAIT AU PAIN SEC DANS LE CABINET NOIR...*

[Aucun gouvernement n'est possible avec vous.
Page 474. Pas de gouvernement possible. A chaque instant
On devient imbécile à force d'être doux.
L'ordre est troublé par vous; le pouvoir se détend;
Sachez-le! vous ouvrez la porte à l'anarchie.
Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête.
Ancêtre, à quoi vous sert votre tête blanchie?]
Vous démolissez tout! Et j'ai baissé la tête...

VIII. LE POT CASSÉ.

(*Autres titres :* JEANNE MENT. — LE MENSONGE DE JEANNE.)

Page 477. Ceci c'est un docteur peut-être, ou bien un âne;
fait la classe,
Il dit la messe, à moins qu'il ne dise hi-han.

Le griffon, le dragon,
Le diable en son enfer; voyez comme ils sont laids!

X. *TOUT PARDONNER, C'EST TROP; TOUT DONNER, C'EST BEAUCOUP...*

(1) Le Louvre n'est parfait qu'appuyé
Page 479. L'idéal, c'est un Louvre appuyé sur un bagne...

VII. L'IMMACULÉE CONCEPTION.

[le ciel
Page 484. Ainsi l'ombre sourit d'une façon maligne
Au-dessus de l'enfance.
Sur la douce couvée. Ainsi le bon Dieu cligne
Des yeux avec le diable et dit : Prends-moi cela!
Ainsi c'est mon forfait, l'innocent
Et c'est mon crime, ô ciel! l'innocent que voilà!

(1) Cette variante est précédée d'un point d'interrogation.

Une conception seule est immaculée.
Ainsi tout est la honte, une femme exceptée!

Page 484. Ainsi ce tourbillon de lumière et de joie,
Tous les berceaux sont noirs sous la crèche étoilée.
Tout est la faute, et qui le nie est un athée.
L'enfance, ainsi l'essaim d'âmes que nous envoie
Oui, sachez-le, ces fruits de vos jeunes saisons,
Ainsi nul hyménée et pas même le leur,
Ainsi ce tas d'enfants est un tas de péchés!
L'amour mystérieux qu'avril épanouit,
Ces constellations d'anges dans vos maisons,
Pas même leur autel n'est pur! Tout est malheur,
Ainsi les fronts hideux étant les fronts tachés,
Ces constellations d'ange dans notre nuit,
Fange et souillure, et qui le nie est un athée!
Ainsi le mal étant ce qu'on peut voir de pire,
Ainsi la bouche rose, ainsi la tête blonde,
impure,
Toute mère est immonde, une femme exceptée!
Tous ces petits, en qui votre avenir respire,
Ainsi cette prunelle aussi claire que l'onde,
Qui sont là, vous faisant oublier vos douleurs,
Ainsi ces petits pieds courant dans le gazon,
Roses, vermeils, ayant dans leur souffle les fleurs,
Cette cohue aimable emplissant l'horizon
Et dans leurs cheveux blonds l'aurore, sont horribles!
Et dont le grand soleil qui rit semble être l'hôte,
Ils ont cette noirceur, le péché! Sur les bibles
C'est le fourmillement monstrueux de la faute!
prêtres *c'est fini.*
Les docteurs ont posé leur doigt, et tout est dit.
L'enfer
Péché! péché! Le mal est dans les nouveau-nés!
Plus d'innocent amour! Lamna Sabacthani!
Oh! quel sinistre affront! Prêtres infortunés!
Ils sont renseignés, sûrs, infaillibles, funèbres.
Ils frappent ces doux fronts qu'ils déclarent funèbres.
Au milieu de la vaste aurore ils sont funèbres;
Ils nous apportent l'ombre énorme
Derrière eux vient la chute informe des ténèbres.

Page 485. Ô la profonde insulte! ils jettent l'anathème
Sur le mot que l'azur dit à l'aube : Je t'aime!]
Sur l'œil qui dit : je vois! sur le cœur qui dit : j'aime!

VIII. LES GRIFFONNAGES DE L'ÉCOLIER.

(*Autres titres :* L'ENFANCE DE LEUR PÈRE (1835). — LE PENSUM. — LE COLLÈGE.)

cent
Page 487. Charle a fait des dessins sur son livre de classe.
[Sa pensée, ô Virgile, à la tienne s'enlace.]
Le thème est fatigant au point qu'étant très lasse...

Page 488. Charle invente une fleur qu'il fait sortir d'un mot,
diablotin cornu
On lâche un farfadet ailé dans la broussaille...

dix vers
Page 488. Un rond couvre une page. Est-ce un dôme? est-ce un œuf?

de maint branchage augmenté le
Charle a sur ce latin fait pousser un hallier.

noir prophète
poëte
Traiter un fier génie en monstre familier!
Et lui jouer un tour, et lui faire une niche!
Être avec ce lion comme avec un caniche!

Page 490. Enfant je fus jadis exilé comme toi,
Pour avoir comme toi barbouillé des figures.
Dont grondait le censeur. J'ai fâché les augures
Comme toi les pédants, j'ai fâché les augures.
Narguons Guerle et Massin.
Comme toi les abbés. Moquons-nous de Massin.
Élève de Jauffret que jalouse Massin...

Page 491. Ces deux âmes sont là, jasant; et le censeur,
Obscur comme minuit et froid comme décembre,
[Et moi, je crois entendre,
Serait bien étonné, s'il entrait dans la chambre,
Sans oser parler haut, car on le leur défend,
De voir sous le plafond du collège étouffant,
Le vieux poëte rire avec le jeune enfant.]
Le vieux poëte rire avec le doux enfant.

IX. LES FREDAINES DU GRAND-PÈRE ENFANT.

(*Autres titres :* LE GRAND-PÈRE CONTE SES AMOURS D'ENFANCE. — SOUVENIR DES AMOURS D'ENFANCE.)

X. ENFANTS, OISEAUX ET FLEURS.

III. DANS LE JARDIN.

(*Autres titres :* PRINTEMPS. — DANS LE JARDIN DE HAUTEVILLE-HOUSE.)

IV. LE TROUBLE-FÊTE.

leur départ triste
Page 502. Et cette déroute a fait taire
Les grands arbres tout soucieux,
Car les filles dansant sur terre
danser les branches aux
Font chanter les nids dans les cieux.

V. *ORA, AMA.*

(*Autre titre : SOIR D'ÉTÉ.*)

mésange
Page 504. Le long des berges court la perdrix au pied leste.

Prière, amour, ce sont les deux pôles de l'âme.
Aimer, prier; c'est l'aube et c'est le soir de l'âme.
C'est glorifier Dieu qu'adorer une femme.
Qui prie, adore; aimer, c'est prier une femme.
Et c'est la même chose au fond; aimer la femme,
Quand nous cherchons le ciel,
Lorsque nous cherchons Dieu, l'amour dit : Par ici.
C'est prier Dieu; pour elle on s'agenouille aussi.

VI. LA MISE EN LIBERTÉ.

(*Autre titre : CE QUI DÉLIVRE EFFRAIE.*)

Page 506. Le pauvre oiseau, voyant entrer ce géant sombre,
A pris la fuite, en haut, puis en bas, cherchant l'ombre,
Se heurtant aux barreaux,
Hérissé, frissonnant, et presque avec fureur;
Dans une anxiété d'inexprimable horreur...

XII. JEANNE ENDORMIE.

III. *JEANNE DORT; ELLE LAISSE, Ô PAUVRE ANGE BANNI...*

[Ce sourire sera pour lui tout l'empyrée,
Dans ce profond sourire il verra l'empyrée.
Page 511. Car l'âme de l'enfant, pas encor dédorée,
Car l'âme de l'enfant, pas encor dédorée,
Semble être une lueur du lointain empyrée,
Éblouit les vieillards pensifs, et leur fait voir,
Et l'attendrissement des vieillards, c'est de voir
Ô douceur! un lointain ciel bleu dans leur ciel noir.]
Que le matin veut bien se mêler à leur soir.

XIII. L'ÉPOPÉE DU LION.

I

Page 514. Du reste c'était haut et fier; on comprenait
le maître
ce prince
Que l'être altier couchait sur un lit de genêt

Où le lierre mêlait son agreste guipure...
Page 514. Et n'avait pas besoin de rideaux de guipure...

Page 515. ..... et c'était la bête; elle pensait;
Et paraissait songer à Dieu,
Et son regard était profond, car nul ne sait...

orageuse
effrayante
insondable
Vit à peu près la même implacable caverne...

Monstre! A bas!
Page 516. Ne faites pas sourire un lion. Le duel
Dit l'homme. Alors ce fut un de ces noirs combats...
S'engagea comme il sied entre géants, cruel...

III

Page 518. La lune parut, fit un spectre du menhir,
Du lac sombre un sommeil, des douleurs une trêve,
De l'étang un linceul, du sentier un mensonge,
rêve...
Et du noir paysage inexprimable un songe...

fiers fracas de chiens, d'hommes, de cuivres,
Un de ces bruits de meute et d'hommes et de cuivres,
Qui font que brusquement les forêts semblent ivres,
le fleuve au loin se dresse dans son lit
Et que la nymphe écoute en tremblant dans son lit...

des pas, des chants, des peurs, des joies;
On entendait hurler les chiens chercheurs de proies...

Page 519. Au dehors, tout autour du grand antre muet,
Éclatait
S'ameutait à grand bruit la cohue
Fourmillait le fracas de la troupe indignée.
Hurlait le brouhaha de la foule indignée...

Que sa grandeur fixait l'attention de l'aigle
Que son regard faisait baisser les yeux à l'aigle...

Page 521. Tous, chefs, soldats, ce fut l'affaire d'un moment,
Croyant avoir entre eux on ne sait quelle haine
Croyant être en des lieux surhumains où se forme
De la nature horrible et secouant sa chaîne
On ne sait quel courroux de la nature énorme;...

Il était indigné. Quand
Page 522. La bête veut dormir quand le soleil se couche;
C'est dur, la nuit,
Il lui déplaît d'avoir affaire aux chiens rampants...

IV

Car tous avaient bien fui,
Page 523. Et le peuple tremblait, laissant la bête seule.

et l'oiseau chantent quand
Page 524. Car l'enfant chante même alors que tout se tait.

Un berceau, nid de fée ou crèche de Jésus,
Page 525. Un ange dans un tas de joujoux, un berceau,
Frêle, un ange dedans et des joujoux dessus.
Crèche pour un Jésus ou nid pour un oiseau...

XIV. À DES ÂMES ENVOLÉES.

(*Autre titre : MES MORTES.*)

XV. *LAUS PUERO.*

I. LES ENFANTS GÂTÉS.

en proie au plaisir des
Page 529. En me voyant si peu redoutable aux enfants,
vaincu par un tas de bambins triomphants
si petit
Et si rêveur devant les marmots triomphants...

II. LE SYLLABUS.

Ne craignez rien. Mordez gaîment dans vos oranges.
Page 531. Tout en mangeant d'un air effaré vos oranges,
Ce n'est pas contre vous,
Vous semblez aujourd'hui, mes tremblants petits anges,
Que je murmure un peu.
Me redouter un peu.
Et quant aux mots bourrus que j'ai pu faire entendre,
Pourquoi? c'est ma bonté qu'il faut toujours attendre,
J'ai tort; c'est
Jeanne, et c'est le devoir de l'aïeul d'être tendre...

Viens, Jeanne, avec ton frère. En ces près tout m'enivre.
Les prêtres font de l'ombre. Ah! je veux m'y soustraire.
Les bonzes ténébreux ne peuvent nous y suivre.
La plaine resplendit; viens, Jeanne, avec ton frère...

m'avertit
Et cela m'intéresse et cela me conseille.
ciel que Dieu fait taire;
Page 532. Ce que vous dites sort du firmament austère;
Ce que vous gazouillez, enfants, déjà l'abeille
Quelque chose de plus que l'homme et que la terre

L'a vaguement chante;
Dans les fleurs, l'a chanté;
Page 532. Est dans vos jeunes yeux;
Les nids autour de vous disent les mêmes choses
Et votre voix où rien n'insulte, où rien ne blâme,
Que vous, et vous versez aux grands songeurs moroses
Où rien ne mord, s'ajoute au vaste épithalame
Une auguste clarte.
Des bois mystérieux.

Ce doux balbutiement me plaît, je le préfère;
Il prouve l'infini;
Car j'y sens l'idéal; j'ai l'air de ne rien faire...

III. ENVELOPPE D'UNE PIÈCE DE MONNAIE DANS UNE QUÊTE FAITE PAR JEANNE.

Dieu, pour ton liard
Pour ton vil liard
Page 535. Vois pour ton sequin, blanc ou jaune,
T'offre, ô riche, un astre des cieux
Dieu te donne un astre des cieux
Vil sou que tu crois précieux,
Dans les cinq doigts mystérieux
Dieu t'offre une étoile des cieux
De
Dans la main tendue à l'aumône.

IV. À PROPOS DE LA LOI DITE LIBERTÉ DE L'ENSEIGNEMENT.

Laissons les nains, essaim qui grince et tourbillonne
Laissons passer l'essaim hideux qui
Il faut bien qu'un essaim quelconque
Page 536. Nous méprisons l'immonde essaim qui tourbillonne;
Ameuter le néant, et
Nous vous laissons bruire et contre Babylone
Insurger
Ameuter Lilliput.

Pascal que Dieu soumet...
Page 537. Platon qu'Horace aimait...

Dans mon cœur sombre un astre,
Dans l'âme un astre immense, et dans ma main paisible...

V. LES ENFANTS PAUVRES.

Ils étaient, avant que de naître
Page 538. Les enfants sont, avant de naître,
Âme et lueur
Des lumières dans le ciel bleu.

Les enfants, sur la terre obscure[1],
Dans notre monde âpre et frivole
Page 538. Dieu nous les offre en sa largesse;
Ils viennent; Dieu nous en fait don;
Leur bégaiement est sa parole
Dans leur rire il met sa sagesse
Et leur sourire est son pardon.
Et dans son baiser leur pardon.

Tant que parmi nous ils demeurent,
Leur douce clarté nous effleure.
Hommes,
Hélas, le bonheur est leur droit.
Quand ils ont faim les anges pleurent,
S'ils ont faim, le paradis pleure,
Dieu frissonne quand ils ont froid.
Et le ciel tremble, s'ils ont froid.

Deux strophes inédites en marge :

Les enfants sur nous viennent luire;
Le mystérieux firmament
Nous pardonne dans leur sourire,
Et nous parle en
Nous bénit dans leur bégaiement.

Où vas-tu, vivant? tu l'ignores.
Adorons, nous que le jour fuit,
Toutes ces petites aurores
Qui se lèvent dans notre nuit.

XVI. DEUX CHANSONS.

1. CHANSON DE GRAND-PÈRE.

(*Autre titre :* DANSE EN ROND.)

Voici la version restée inédite; on remarquera que les 1er et 3e vers ont un pied de plus que dans la chanson publiée :

Nous mettrons les petites filles
Toutes en rond.
Les nids feront sous les charmilles
Ce qu'ils voudront.

Enfants, voici les fleurs écloses,
Et nous rirons;
Je suis ébloui par les roses
Et par vos fronts.

[1] Cette variante n'a pas de rime correspondante.

Chez les fleurs vous êtes les reines;
Nous le dirons
Aux prés, aux bois, aux marjolaines,
Aux liserons.

Quand vous êtes sages et bonnes,
Dansons, courons,
Les bleuets changent en couronnes
Vos chaperons.

[Quand l'hiver noircira les branches,
Quand nous verrons
Se faner les lys, les pervenches,
Les liserons,]

Pour danser
Cet hiver, sur l'herbe jaunie,
Nous reviendrons;
Devant votre grâce infinie,
Futurs tendrons,

Sous votre souffle, ô mes petites,
Dansez en rond,
Les jasmins et les clématites
Refleuriront.

Nous mettrons les petites femmes
Toutes en rond.
Et les messieurs diront aux dames
Ce qu'ils voudront.

23 novembre 1876.

Un autre projet tracé au verso d'un brouillon de la division III, *La Lune*, donne ces trois strophes :

Donnez-nous, gaîtés éphémères,
Futurs tendrons,
Beaucoup de baisers, à vos mères
Nous les rendrons.

Vous êtes tellement gentilles,
Dansez en rond,
Que, cet hiver, quand les charmilles
Se faneront,

A votre souffle, ô mes petites,
Dansez en rond,
Les jasmins et les clématites
Refleuriront.

II. CHANSON D'ANCÊTRE.

(*Autre titre : LA CHANSON DE L'AÏEUL.*)

sombre
Page 551. Parlons de nos aïeux sous la verte feuillée.
Ils étaient grands, ils ont lutté, brisé leurs fers,
Parlons des pères, fils! — Ils ont rompu leurs fers...

chevaliers[1],
Frappez, écoliers,
vos
Avec les épées
vos
Sur les boucliers.

Ils haïssaient l'orgie et les pâles ménades.
Ils craignaient le vin sombre et les pâles ménades.

XVII. JEANNE ENDORMIE.

(*Autre titre : LES SOMMEILS DE JEANNE.*)

XVIII. QUE LES PETITS LIRONT QUAND ILS SERONT GRANDS.

I. PATRIE.

l'aveugle incident,
le sombre inconnu,
Page 557. Je rappelle la nuit, le gouffre, le ciel noir,
Et les évènements farouches, au devoir.

Je surveille
J'interpelle les faits tortueux et rampants,
La guerre aux chocs suspects. l'hiver, ce guet-apens.
La victoire, l'hiver, l'ombre et ses guet-apens...

Qu'un droit est un volcan,
Que nous avons raison,
Page 558. Que nous réfléchissons, qu'ils prennent garde à nous,
Et que l'homme commence à perdre patience...
Que ce n'est pas ainsi qu'on doit traiter la France...

[1] Cette variante se retrouve à chaque strophe, le mot *écoliers* vient au-dessus du mot *chevaliers*, rayé.

II. PERSÉVÉRANCE.

Page 561. Dieu prend dans notre cœur la haine et la dévore;
Il fond sur nous du haut des cieux, du haut du jour,
Il se jette sur nous des profondeurs du jour...

presque pareils aux cieux,
Et, quand il nous a faits pareils au ciel béni,
aigle victorieux.
Bons et purs, il s'envole, et rentre à l'infini...

III. PROGRÈS.

Broie à tes pieds
Extermine Gomorrhe et Rome;
Page 563. Quand l'épée est juste, elle est pure;
Le plus bel ornement de l'homme
Va donc! car l'homme a pour parure
C'est le sang de l'hydre aux talons.
Le sang de l'hydre à ses talons.

IV. FRATERNITÉ.

(*Autres titres :* BARBARIE (?) [1]. — EN ME PROMENANT.)

Tisiphone, Alecto, Mégère, sont chrétiennes.
Méduse
Page 565. Mégère est catholique, Alecton est chrétienne...

Le ciel ébloui voit le peuple rayonnant.
Tout un peuple ébloui se lève rayonnant...

Elle, oh! le monstre! elle a du sang pour ce laurier,
L'inepte barbarie attente à ce laurier...

V. L'ÂME À LA POURSUITE DU VRAI.

II

L'ombre aura beau me dire :
Voici ce que dit l'ombre :
Page 570. L'ombre dit au poëte : Imite...

Page 571. On en revient désespéré,
Frémissant, sous la voûte noire,
Honteux, au fond de l'ombre noire,
De s'être écroulé
D'avoir abdiqué jusqu'à croire!
Et triste
Indigné d'avoir adoré!

Sa destinée est définie;
Sa flamme à la fange est unie...

[1] Ce point d'interrogation est dans le manuscrit.

Après Moïse, après Homère,
Page 572. Après Socrate et le Portique,
Sans t'en douter tu mets le feu
ancienne chimère
A la même chimère antique...

Car une braise, c'est une âme;
du buisson
l'ortie
Page 573. L'éclair sort de la ronce infâme...

III

J'aurai l'effort et la sueur;
Page 574. L'énigme traître a beau gronder;
Dans ces prodiges noirs et louches,
Je serai, dans ces brumes louches,
dispersions
Dans ces crépuscules farouches,
Je serai le front de lueur.
La face qui vient regarder.

Mais alors, qu'est-ce que l'abîme?
Alors, qu'est-ce que le mystère?
C'est pour rien, ô tombes ouvertes,
sublime,
Qu'est-ce que le progrès, ô terre,
Qu'on entend vers les découvertes
Ce cheval qu'on entend hennir?
Les chevaux du rêve hennir?

[est suivie.
La larve du spectre suivie,
Qu'est-ce, ô destin, ô nuit, ô sort,
Ce serait tout! Quoi donc! ô sort,
Que ce mystère de la vie
J'aurais un devoir dans la vie
Dedans du masque de la mort?]
Sans avoir un droit dans la mort!

[C'est parmi ces sombres mystères
Percez ces épaisseurs
Fouillez ces problèmes
Page 576. Mort et vie! énigmes austères!
Qu'il faut chercher la vérité.
trouvez
Vous aurez
Dessous est la réalité.
C'est là que les Kants, les Voltaires,
Les Socrates]
Hobbes
Et les Thalès
Les Euclides ont hésité.

NOTES DE L'ÉDITEUR.

I

HISTORIQUE DE *L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE.*

L'Art d'être grand-père.

C'est un art profond ; l'art d'adorer les petits.

Cette note, trouvée dans les papiers inédits du poète, commente et résume en un vers les dix-sept dernières années de la vie de Victor Hugo. Nul n'a pratiqué cet art avec plus d'aveuglement et de passion. A vrai dire, il n'avait pas grand effort à faire, et le père avait préludé à l'aïeul depuis 1831; dans chacun de ses volumes de vers, il réserve à l'enfant quelques poésies exquises et tendres, et le grand-père s'exprime par la voix du vieux Job dans *les Burgraves* avec la naïveté, l'amour et la grâce puérile que nous retrouverons trente-quatre ans plus tard dans *l'Art d'être grand-père.*

C'est dans ses carnets qu'il faudrait chercher la véritable genèse de son livre; car c'est dans ses impressions écrites au jour le jour, dans ses notes intimes qui n'étaient pas destinées à la publicité, qu'on découvre ce que ses adversaires lui refusaient, c'est-à-dire la sensibilité, la bonté, la tendresse.

De 1868 à 1885, il a été l'historiographe attentif et fidèle des faits et gestes de ses petits-enfants. Il a tout noté. Puérilités! dira-t-on; oui sans doute, mais puérilités charmantes et touchantes, jouissances d'un cœur endolori, puisque après avoir perdu son fils Charles le 13 mars 1871, son fils François-Victor le 26 décembre 1873, il ne lui restait plus que ses deux petits auxquels il s'attacha avec l'amour d'un père retrouvant en eux l'image des fils qu'il pleurait.

Nous donnerons donc plus loin quelques extraits de ses carnets concernant Georges et Jeanne, sources véritables de l'inspiration du livre; le grand-père nous apparaîtra ainsi dans toute sa familiarité, dans toute sa simplicité, dans tous les élans de son cœur, et nous entendrons mieux encore la voix du poète. Nous nous reconnaîtrons aussi nous-mêmes avec nos indulgences, nos partis pris, nos admirations pour nos enfants, que nous considérons volontiers comme les plus beaux, les plus spirituels et les plus intelligents et dont l'âme neuve entretient la flamme de nos enthousiasmes et le charme de nos illusions. Victor Hugo fut grand-père plus encore qu'on ne l'a soupçonné, plus encore que son livre ne le laisse paraître; il adore ces petits êtres parce que ce sont eux qui le rattachent à la vie du cœur. Il ne peut se passer d'eux. Ils sont pour lui l'aurore; eux absents, il est dans la nuit. Aussi avec quelle sollicitude il note leurs premiers mots, leurs premiers pas, leurs premières dents, leurs premières grimaces, leurs premiers traits d'esprit, leurs premiers étonnements, leurs premiers sourires, leurs premières larmes et la ressemblance avec les disparus. Il les promène, il les prend sur ses genoux, il les dorlote dans ses bras, il s'appelle leur bonne d'enfant, il se met à quatre pattes et se roule par terre, il joue et rit avec eux, il leur fait

IMPRIMERIE NATIONALE.

des ombres chinoises sur le mur, il leur conte des histoires, il les conduit à Guignol, au Jardin des Plantes, il les comble de jouets, il laisse même Jeanne étaler ses poupées sur ses manuscrits; il leur donne leurs premières leçons; il s'alarme de leur moindre indisposition; il écrira :

L'enfant me tient en sa puissance

et c'est tout simple, et c'est charmant. Ce n'est pas le personnage grave, olympien, impassible, hautain, que la légende représente. C'est le grand-père, mais peut-être avec plus d'abandon et aussi plus d'amour encore que les autres grands-pères. Jugez-en par les extraits de ses carnets :

En 1868, Victor Hugo avait perdu son premier petit-fils Georges, mort au bout d'un an à peine, le 14 avril 1868. Il était désespéré. Mais un nouveau petit-fils naît, c'est la joie. Victor Hugo est à Bruxelles :

16 août 1868. Petit Georges est revenu.

25 août. Petit Georges vient très bien. Il tette maintenant les deux seins. Il a longtemps voulu ne têter que le sein *gauche*. Tendance démocratique.

1er septembre. Georges endormi m'est apparu au grand soleil du jardin absolument ressemblant à mon père.

Victor Hugo avait voulu l'appeler Georges-René (Re-né) (Renatus).

Après avoir été à Guernesey, en octobre, il revient à Bruxelles en août 1869, puis il va en Suisse au congrès de Lausanne, et à son retour à Bruxelles, le 1er octobre, il apprend la naissance de Jeanne :

1er octobre. Georges marche tout seul et baise sa petite sœur.

10 octobre. Petite Jeanne ce matin en tétant m'a pris et serré le doigt dans sa petite main.

Victor Hugo part pour Guernesey et son fils Charles vient le retrouver.

7 juin 1870. Charles est arrivé aujourd'hui avec ses deux enfants Petit Georges et Petite Jeanne. Les petits sont adorables.

22 juin. Jeanne vient de dire pour la première fois : Papa.

Le 5 septembre, c'est le retour à Paris après la chute de l'empire.

22 octobre. Petite Jeanne a imaginé une façon de bouffir sa bouche en levant les bras en l'air qui est adorable.

9 novembre. Petite Jeanne commence à jaboter.

21 novembre. Petite Jeanne commence à se très bien traîner à quatre pattes.

3 décembre. J'ai fait des ombres chinoises à Georges et à Jeanne. Jeanne a beaucoup ri de l'ombre et des grimaces du profil. Mais quand elle a vu que c'était moi, elle a pleuré et crié. Elle avait l'air de me dire : Je ne veux pas que tu sois un fantôme!

4 décembre. Petite Jeanne va très bien à quatre pattes et dit très bien : *papa.*

22 décembre. Petite Jeanne commence à parler très longtemps et très expressivement, mais il est impossible de comprendre un mot de ce qu'elle dit. Elle rit.

30 décembre. Poupée pour Petite Jeanne. Hottée de joujoux pour Georges.

1er janvier 1871. Stupeur et ébahissement de Petit Georges et de Petite Jeanne devant la hotte de joujoux de leurs étrennes. La hotte déballée, une grande table en a été couverte. Ils touchaient à tout et ne savaient lequel prendre. Georges était presque furieux de bonheur. Charles a dit : C'est le désespoir de la joie.

17 janvier. Petite Jeanne m'a grondé de ne pas la laisser jouer avec le mouvement de ma montre.

28 janvier. Petite Jeanne est un peu souffrante. Doux petit être!

29 janvier. Petite Jeanne va un peu mieux. Elle m'a presque souri.

1er février. Petite Jeanne va mieux. Elle m'a souri.

Victor Hugo est nommé membre de l'Assemblée nationale et part pour Bordeaux avec sa famille.

20 février. Petite Jeanne est de plus en plus adorable. Elle commence à ne vouloir plus me quitter.

21 février. Je promène Petit Georges et Petite Jeanne à tous mes moments de liberté. On pourrait me qualifier ainsi : *Victor Hugo, représentant du peuple et bonne d'enfants.*

Le 13 mars, mort de Charles Hugo. Victor Hugo rentre à Paris avec le cercueil de son fils et se rend à Bruxelles le 22 mars avec sa famille.

25 mars. Petite Jeanne se tient droite et va d'une chaise à l'autre.

4 avril. Cette nuit, pour la première fois, Jeanne n'a pas tété. Elle a pleuré, puis s'est endormie. Ce matin, au petit jour, elle s'est réveillée doucement, et de ma chambre je l'ai entendue qui disait : Papa, Papa. Petit Georges est venu jouer sur mon lit.

23 avril. Ce matin, j'ai eu un succès près de Jeanne. Je lui ai appris à faire main-morte. Cela l'enchante. Elle m'a remercié en ces termes : *kjo-kja-kja.*

30 avril. J'ai déjà donné à Petit Georges trois leçons de lecture et d'écriture mêlées.

1er mai. J'ai donné à Petit Georges sa quatrième leçon de lecture et d'écriture.

Victor Hugo est expulsé de Bruxelles à la suite de sa protestation en faveur du droit d'asile pour les réfugiés de la Commune et de l'agression dont il a été victime; il part pour Luxembourg; il arrive à Diekirch.

8 juin. Foule à la gare. Beaucoup de femmes. Une d'elles, fort belle, me regardait avec une inexprimable douceur. J'ai dit à Jeanne, que j'avais sur mes genoux, de lui envoyer un baiser. Jeanne a regardé la dame et a mis sa petite main sur sa bouche. La dame a baissé vivement son voile en souriant à Jeanne et s'est mise à pleurer. Charmante apparition.

Victor Hugo arrive à Vianden.

10 juin. Petit Georges a visité avec Victor les ruines de Vianden. Il m'a dit en revenant : *Papapa, j'ai vu une belle maison cassée. J'ai vu des fenêtres gotipes.*

Aujourd'hui *12 juin 1871.* Petite Jeanne a marché pour la première fois. Elle a fait quatre pas toute seule.

12 juin. Après le dîner j'ai émerveillé Petit Georges en lui faisant un lapin sur le mur avec l'ombre portée de ma main : *Comment que ça s'fait?*

13 juin (au bord de l'eau). J'ai amusé Georges et Jeanne en jetant des pierres dans l'eau.

20 juin. (Promenade sur la colline.) Je me suis promené avec Suzanne portant Georges et Mariette portant Jeanne.

28 juin. Georges vient de me dire : *Il y a ici une petite fille qui me donne des bêtes.* Il avait un colimaçon dans une main et un hanneton dans l'autre.

2 juillet (dîner chez le bourgmestre). Georges en fille était angéliquement beau.

18 juillet. Aujourd'hui elle s'est mise à marcher tout à fait, la Petite Jeanne. Elle refuse la main qu'on lui tend.

20 juillet. La saint-Victor. Décidément Petite Jeanne marche toute seule. Elle me donne cela pour ma fête.

23 juillet. Petit Georges comparé à ce qu'il

était il y a un an est prodigieux. Il y a deux ans, en août 1869, il n'avait que deux mots : *euh!* et *tah! Euh* exprimait l'ordinaire et *tah* l'extraordinaire. Il voyait une fraise, il disait : *euh!* il voyait une locomotive, il disait *tah!* En juin 1870, il disait *dan* la mer, *fiume* les bateaux à vapeur, *oua-oua* les chiens, *coco* tout ce qui a ou suppose des ailes depuis une omelette (œuf) jusqu'à un ange en passant par les poules, *momomme*, un homme et tous les hommes. Aujourd'hui il dit tout, et l'on pourrait presque ajouter, il pense tout. C'est un enfant beau, et puissant, et charmant. Tout son père au même âge.

4 août. Nous sommes allés nous promener avec Petite Jeanne dans sa voiture. Nous nous relayons pour la traîner.

(Victor Hugo a conservé ses trente-deux dents; pour la première fois il se fait arracher une dent du fond.)

11 août. Mariette m'annonce qu'une grosse dent perce dans la petite bouche de Jeanne. Les siennes viennent, les miennes s'en vont.

5 septembre. Nous avons déjeuné dehors sous les arbres. Beau soleil. Après le déjeuner, j'ai fait à l'ombre un lit avec deux chaises à Petite Jeanne, et j'ai veillé sur son sommeil à cause des mouches et des guêpes que Georges nomme *guêtes*.

Le 25 septembre, retour à Paris.

26 février 1872. Jour de ma naissance. J'ai aujourd'hui soixante-dix ans. Georges et Jeanne sont entrés dans ma chambre, m'apportant chacun un bouquet de violettes.

13 mars. Anniversaire de mon bien-aimé Charles. Tous les matins, en entrant, j'accoutume Petit Georges et Petite Jeanne à envoyer un baiser au portrait de leur père qui est dans mon cabinet. Ce matin, comme s'ils savaient que c'est le douloureux jour, ils ont envoyé d'eux-mêmes le baiser.

15 avril. On transporte demain le cercueil de Dumas à Villers-Cotterets. Je viens d'écrire à son fils. Je n'y pourrai être à cause des inquiétudes que me donne Georges; je le quitte le moins que je peux pour me rendre compte des progrès de la toux et surtout des saignements de nez et des crachements de sang.

20 avril. Après le dîner, j'ai remis à Alice, pour qu'elle les garde, deux exemplaires de *l'Année terrible* destinés à Georges et à Jeanne. Leur mère les leur donnera de ma part dans quinze ans. Sur l'exemplaire de Georges j'ai écrit :

À GEORGES.
(*Dans quinze ans d'ici.*)

L'avenir me plaît, tel que mon cœur le comprend.
Car moi je serai mort, et toi tu seras grand.

20 avril 1872.

Et sur l'exemplaire de Jeanne :

À JEANNE.
(*Dans quinze ans d'ici.*)

Ta petite ombre emplit cette épopée étrange.
Lis, Jeanne; et deviens femme en restant toujours [ange.

20 avril 1872.

8 mai. Hier, à la gare Montparnasse, un passant s'est approché de moi, a tiré un pli de sa poche et me l'a remis, puis s'est retiré en saluant. J'ai ouvert le pli. J'y ai trouvé des vers *à Georges et à Jeanne.* Le dernier est beau :

Qu'au chêne foudroyé Dieu conserve ses nids.

24 mai. C'est la fête de Jeanne. Nous avons fêté Georges en même temps. Ils ont dîné avec nous à la grande table. Jeanne s'est endormie sur mes genoux. C'est moi qui l'ai emportée et qui l'ai couchée.

Victor Hugo est à Guernesey.

3 janvier 1873. J'ai reçu une lettre de Petit Georges et une de Petite Jeanne. J'ai envoyé à Jeanne, dans une lettre, une fleur peinte avec cette ligne : *à ma petite reine Jeanne.*

14 février. Petit Georges a été à la répétition générale de *Marion de Lorme.* Il n'a pas dit un mot; et le lendemain il a répété toute la journée : *l'homme rouge qui passe.*

18 février. Le temps est maintenant froid, sec et doux. Je vois de ma fenêtre un petit garçon de l'âge de Georges et une petite fille de l'âge de Jeanne que leurs mères mènent à l'école. Ils sont tout encapuchonnés de rouge à cause du froid. Je bénis ces doux petits êtres.

10 mars. J'ai fait hier à la plume et de souvenir un petit portrait de Jeanne qui est ressemblant.

12 juin. J'ai maintenant dans ma chambre les deux portraits de mes chers petits dans des cadres pareils.

29 juillet. J'ai mis dans l'armoire réservée les petits souliers de Jeanne.

Cette dernière note ne rappelle-t-elle pas Jean Valjean conservant pieusement les vêtements de Cosette enfant ?

Victor Hugo quitte Guernesey le 30 juillet ; il arrive le 31 à Paris et se rend à Auteuil auprès de son fils François-Victor malade. Victor Hugo avait conduit Georges et Jeanne auprès de leur tante Adèle Hugo à Saint-Mandé.

7 août. Au retour par les Champs-Élysées les petits nous ont demandé à voir Guignol. Et nous leur avons montré Guignol. Ainsi ira la vie.

12 août. Nous avons dîné en famille. Gros chagrin pour moi. Jeanne s'est obstinée à ne pas vouloir m'embrasser.

3 septembre. Nous avons dîné en famille. Jeanne et Georges sont charmants, toujours. Jeanne dit tout maintenant, toujours à sa façon. Elle m'a dit : *J'ai bu de l'eau à l'ours.* Elle voulait dire *à la source* (la source ferrugineuse qui est dans le jardin de la villa).

12 septembre. Hier Jeanne, en parlant du jour où elle a dîné chez moi, a dit : *J'ai été un amour chez Papapa. J'ai pas parlé un mot.*

28 septembre. Pendant le déjeuner Jeanne est venue et l'on m'a apporté une couronne en plumetis, lierre, chêne et laurier envoyée à l'auteur de *Marie Tudor.* J'ai donné la couronne à Jeanne.

Jeanne a déjeuné avec nous, puis je lui ai mis sur la tête, à cause du soleil, une de mes cravates en soie blanche, et nous sommes allés faire en calèche le tour du lac du Bois de Boulogne. Un homme dormait sous les arbres, Jeanne a dit : *Voilà un monsieur qui est mort.* Je lui ai inventé le conte de *la fée qui ramasse des brins de paille* et ensuite *le petit chaperon rouge* auquel j'ai ajouté un lion qui mange le loup.

29 septembre. Jour de naissance de Jeanne. Elle a aujourd'hui quatre ans. Trois gros bouquets m'ont été apportés au nom des machinistes, des figurants et des tapissiers (reprise de *Marie Tudor* à la Porte-Saint-Martin). J'ai donné ces trois bouquets à Jeanne pour sa fête et elle a dîné avec les trois bouquets devant elle. J'ai bu à la santé de Jeanne qui était contente à l'ombre de ces trois bouquets plus gros qu'elle.

30 septembre. Georges et Jeanne sont venus dîner avec nous. J'ai dit à Georges : *Tu ne manges pas assez de pain.* Il m'a répondu : *J'en ai mangé un petit peu.* Jeanne lui a dit : *Pas beaucoup. Faut en manger encore, paresseux !*

Victor Hugo a quitté la villa d'Auteuil le 4 octobre pour retourner rue Pigalle.

6 octobre. Ébahissement de Petite Jeanne. Son mot à Georges (paresseux) ayant été mis dans *le Rappel,* elle a reçu hier du journal comme *rédactrice* la somme de trois francs en pièces de quatre sous. Elle a, d'étonnement, mis un peu son doigt dans son nez.

29 octobre. En me couchant hier soir, j'ai trouvé sur mon lit une poupée que Jeanne avait couchée sur mon oreiller pour *dorer* (dormir) *avec Papapa.*

31 octobre. Ce matin, Georges, ayant enfreint une défense de sa mère relative à un pot de confitures, m'a dit : *Papapa, veux-tu me donner la permission d'avoir mangé les confitures ce matin ?*

2 novembre. Jeanne vient déjeuner avec moi. Je lui ai donné la mère Guignol, Polichinelle et le Gendarme. Elle étale tout cela sur le manuscrit de *Quatrevingt-treize* qui est sur ma table. Nous jouons.

5 novembre. Nous avons dîné en famille. Petite Jeanne ayant eu le caprice de ne pas me dire bonjour, je ne la regardais plus. Tout à coup elle m'a baisé la main avec sa

petite bouche, et m'a dit : *Bonjour, Papapa. Je ne le ferai plus jamais.* J'ai pardonné, parbleu!

14 novembre. Petit Georges et Petite Jeanne viennent aujourd'hui dîner avec moi. Après le déjeuner nous les avons menés au Jardin des Plantes. Il faisait un charmant soleil. Tout les a émerveillés. L'hippopotame était dans l'eau, horrible. En passant devant *Notre-Dame,* Georges a dit : *les tours à Papapa.*

17 novembre. Petite Jeanne a voulu s'endormir sur mes genoux. Elle m'a dit : *Serre-moi dans tes bras parce que je veux pas qu'on me prend.*

9 décembre. Nous sommes allés à un bazar de joujoux. Achats pour le jour de l'an. Pour Georges : le Prussien déménageur. Il emporte une glace, deux pendules et un panier de quatre bouteilles de champagne.

16 décembre. Après le dîner, grand jeu dans le salon avec les petits. Je me suis couché par terre. Ébats et joie.

Le 26 décembre, Victor Hugo perdait son second fils François-Victor.

27 décembre. Encore une fracture et une fracture suprême dans ma vie. Je n'ai plus devant moi que Georges et Jeanne.

Victor Hugo mène son petit-fils Georges auprès du lit de François-Victor.

J'ai dit à Georges : « Souviens-toi. » Je lui ai fait baiser le front de mon Victor bien-aimé. Jeanne est trop petite et ne comprend pas. Elle joue.

31 décembre. Cette année fatale va finir. Après le dîner nous avons couché les enfants ravis et couverts d'étrennes.

1874. 1er janvier. A midi, Alice m'a amené les petits. Ils ont déjeuné avec moi. Étrennes. Jouets. Bonheur de l'enfance. Doux murmure autour de l'âme triste.

10 janvier. Les enfants sont venus déjeuner avec moi rue Pigalle. Après le dîner ils ont joué à qui serait l'ours. J'écrivais. J'ai dit à Georges : *Tiens-moi ce livre dans tes mains.* Il m'a répondu : *J'peux pas, je suis l'ours, je n'ai plus que des pattes.*

31 janvier. M. Michaëlis est venu m'apporter pour Georges un grand jouet mécanique représentant la *Claymore* (de 93). C'est une corvette à roues. Les roues sont un anachronisme, mais c'est égal à Georges pourvu que le bateau aille sur l'eau.

19 février. Jeanne, en se mettant à table, m'a dit : *Pourquoi que t'as un petit verre puisque t'es pas petit?*

3 avril. C'est vendredi saint. Sépulcres dans les chapelles. Georges m'a dit : *Jeanne et moi, on nous a menés voir le bon Dieu mort.* Je lui ai dit : Le bon Dieu ne meurt pas. Il a repris : *Mais si. Puisqu'il est mort dans l'église.* L'enfant ne croyait pas dire si vrai.

Le 29 avril, Victor Hugo quitte la rue Pigalle pour habiter 21, rue de Clichy, avec sa belle-fille, Mme Charles Hugo, et ses petits-enfants.

8 mai. Nous revoici en pleine vie de famille. Alice, Georges et Jeanne dînent et déjeunent avec moi.

(Georges est souffrant d'un rhumatisme.)

24 mai. Vers dix heures, l'état de Petit Georges a empiré. Le rhumatisme s'est porté au cœur. On a posé un vésicatoire. Le docteur Sée, inquiet, a dit : Il y a encore de l'espoir. Angoisse profonde.

Vers onze heures, la douleur a cessé. L'enfant a souri. Nous espérons.

25 mai. Nous avons promené Jeanne au Jardin des Plantes. En rentrant nous avons trouvé les docteurs Sée, Allix et Naquet en consultation. Georges va toujours mieux. Son lit est couvert de jouets.

6 juin. Jeanne vient tous les jours me demander de *dire le bon Dieu* (faire sa prière).

8 juin. Jeanne m'a dit hier : *A présent, il y a des petites filles plus petites que moi.*

12 juin. Au Jardin des Plantes, où Jeanne a vu les bêtes, elle m'a dit : *Si l'éléphant crache sur moi ou me tape avec son nez, tu le gronderas.*

15 juin. Nous avons déjeuné chez Alice en l'honneur de la convalescence commençante de Petit Georges. Lockroy et Naquet étaient invités. Au dessert, j'ai bu à la santé de Petit Georges qui assistait au dîner. Je lui ai dit : *Enfant, puisses-tu à ton tour, quand il y aura longtemps que je serai mort, dans soixante-dix ans d'ici, boire à la santé d'un petit enfant qui sera ton petit-fils et lui souhaiter de continuer ton père Charles, et aussi un peu ton grand-père.*

16 juin. J'ai mené Jeanne au labyrinthe [Jardin des Plantes] où je n'étais pas monté depuis 1846.

24 juin. Après le déjeuner, Alice s'est mise au piano, et Jeanne nous a dansé toutes ses danses, le menuet, la bourrée, la cachucha.

29 août. Aujourd'hui, après le dîner, l'omnibus du chemin de fer est venu, on y a chargé les malles d'Alice, et mes deux petits bien-aimés sont partis avec leur mère. Ils seront absents deux mois. Ils vont à Genève, puis à Aix-les-Bains, puis à Bruyères (Nice), chez Mme E. Adam. Voilà de la nuit sur moi jusqu'au 1er novembre. Je les ai installés dans un coupé-lit. Ces chers êtres sont partis à neuf heures moins cinq.

1875. 2 janvier. Après dîner nous avons joué par terre dans le salon.

6 janvier. Aujourd'hui, jour des rois, Georges a eu la fève et a choisi sa mère pour reine.

26 février. J'ai aujourd'hui soixante-treize ans. Après le dîner Petite Jeanne s'est approchée de moi, un verre à la main, et a dit : *Papapa, je vais te dire un to* (toast) et a fondu en larmes. Je l'ai prise dans mes bras et couverte de baisers.

5 mars. Mon petit Georges m'a remis une lettre *écrite vraiment* par lui, la première qu'il ait écrite. Joie.

17 mars. Après le dîner j'ai improvisé un conte. Jeanne a frappé dans ses mains et a dit : *C'est admirable.*

Après une courte absence à Guernesey, Victor Hugo revient à Paris.

28 avril. Nous avons dîné tout à fait entre nous. Jeanne me baisait les mains au lieu de manger. Puis elle a quitté sa chaise et est venue s'asseoir sur mes genoux. Au dessert elle a dit : *Je veux boire à la santé de Papapa.* On a mis de l'eau et du vin dans son petit verre et dans celui de Georges, et nous avons trinqué. Puis j'ai pris le bouquet que Jeanne m'avait donné, et nous avons donné chacun un baiser au bouquet, à commencer par Jeanne et à finir par moi. Je conserverai ce bouquet.

13 mai. Georges a dit une chose charmante. — Maman, j'aime bien être malade. — Pourquoi ? — Parce que tu es toujours près de moi.

18 juin. J'ai donné à mes petits la première leçon de latin. J'ai fait conjuguer à Georges *Amo,* j'aime, et à Jeanne, *Rosa,* la rose. Ils ont ri, ces doux êtres.

17 novembre. Dîner auquel assistaient Castelar, Meurice, Vacquerie, Lecanu. Pendant le dîner on causait politique. Jeanne, m'entendant élever la voix, s'est approchée de moi et m'a dit tout bas, toute tremblante : *Tu ne grondes pas maman, n'est-ce pas ?*

30 novembre. Nous avons dîné seuls avec les enfants. Ils ont invité Élisée et Henri. Après le dîner, ils ont joué dans le salon. Comme je les gourmandais un peu, Jeanne m'a engagé à avoir soin de ma popularité en ces termes : *Ne gronde pas les autres quand on t'aime.*

25 décembre. Ce matin, cadeaux aux enfants au nom du Petit Noël.

1876. 27 janvier. Ont dîné avec nous Gambetta, Spuller, Mme Ménard, la petite Marthe Féval qui a trois ans. Comme elle n'était pas sage à table, Jeanne lui a dit : *Marthe, monsieur Victor Hugo te regarde.* Gambetta a dit : C'est le mot des Pyramides dit par un enfant de six ans à un de trois.

10 août. C'est demain que mes petits-enfants partent avec leur mère pour les eaux de Bex. Je ne les reverrai plus que fin octobre. *D. V.*

12 août. Jeanne a emporté en voyage toutes ses poupées. Ce départ des enfants attriste la maison.

15 novembre. Ce matin arrivée de mes doux absents. Je dormais. On frappe à ma porte.

Entrez. C'étaient Georges et Jeanne. Les chers petits ont grimpé impétueusement sur mon lit et l'on *s'a embrassé*, comme disait Jeanne il y a un an. Ils sont grandis et embellis et se portent bien.

27 novembre. Nous avons dîné seuls avec les enfants. J'ai joué avec eux et je leur ai fait faire une prière en ces termes : *Mon Dieu, bénissez-nous, bénissez ceux que nous aimons. Soyez béni.*

25 décembre. Noël. Je donne une petite fête d'enfants. Sénat de polichinelles, chambre des poupées. Amnistie. Quatre moineaux en cage. On les met en liberté. Loterie des poupées. Quarante enfants. Chaque enfant gagne trois joujoux. Je termine par le lot des pauvres — 500 francs. Après la loterie luncheon en haut et danse des enfants.

1877. 3 août. Nous avons dîné en famille. J'ai inventé des contes pour les petits.

16 août. Fête de Georges. J'ai porté un toast à Petit Georges, qui est venu se jeter, en pleurant, dans mes bras.

21 août. Fête de Jeanne. Gavroche[1] lui a apporté entre ses pattes une fleur dans un petit pot de porcelaine avec sa carte : *Gavroche.* Moi j'ai donné à Jeanne *la Lune.*

C'est Mariette qui a eu l'idée du cadeau de Gavroche.

Au dessert, elle m'a dit tout bas : *Porte-moi un toast.* Je lui ai porté un toast.

14 septembre. Mes petits et leur mère partent aujourd'hui pour Saint-Étienne (ce soir à huit heures). Ils vont passer le reste de la saison chez Mme Dorian.

1878. Le 1er janvier, Alice a mené Georges et Jeanne au Père-Lachaise. Georges m'a rapporté ces trois fleurs cueillies sur le tombeau et m'a dit en pleurant : *Papa, mon oncle Victor, mon petit frère.*

Que tous soient bénis!

Nous déjeunons en famille. J'ai mis toutes les étrennes en or dans les assiettes. Joie des enfants. Je travaille.

14 janvier. Petite Jeanne, en se levant de table, m'a dit : *Je me suis mis un bon petit piftec sur la confiance.*

5 février. Achat de petites pièces de quatre sous pour donner aux enfants — 15 francs.

8 mars. J'ai conté des contes en dînant aux enfants : *Le méchant garçon et le bon chien. Le mauvais roi et la bonne puce.*

Dans un petit livre d'une émotion pénétrante, d'une délicatesse exquise intitulé : *Mon grand-père,* Georges raconte l'histoire du *mauvais roi et de la bonne puce.* Il l'appelle le *méchant roi.* Il faut lire ce conte, et surtout le lire, joué par le grand-père. Car Georges a noté avec une minutieuse exactitude tous les mouvements de physionomie, tous les gestes du grand-père; cette mise en scène a bien de la saveur, et puisque nous parlons de ce livre, empruntons-lui ce souvenir :

Voici les premiers instants de bonheur de ma vie, alors que Papapa joue avec nous, et comme nous. Il se donne notre âge, parle notre langue, aime ce que nous aimons. Il court, il rit, il est exubérant. Nous nous cachons derrière de grands fauteuils; il nous y découvre, car il est encore plus grand qu'eux. Comme il est immense, tout noir en bas, avec, très haut, sa riante face blanche! On joue à tout déplacer, à tout casser, et nous formons des forêts avec les chaises, des cavernes avec les tables, forêts qu'il nous fait parcourir et qu'il rend vraies, cavernes où il se cache en rugissant comme un vrai lion. Nous avons peur, notre peur nous enchante, et Papapa, heureux, triomphant, emporte ses petits et les embrasse, tout essoufflé.

Mais c'étaient les premières douceurs de la vie; le grand-père donnait, comme nous l'avons vu, des leçons à ses petits-enfants, c'était plus austère; il ne les grondait jamais, et, raconte Georges, il remplaçait la sévérité par l'indulgence.

Il nous fait des *bons* et des *mauvais* points. Il les dessinait à la plume d'oie sur des morceaux de carton blanc que nous trouvions aux repas sous notre serviette. C'étaient tantôt des figures angéliques d'enfants aux cheveux hou-

[1] Petit chat.

clés et couronnés d'étoiles, tantôt des oiseaux fantastiques chantant, le bec ouvert, perchés sur des branches toutes fleuries; mille belles images amusantes et joyeuses qui nous récompensaient mieux que n'importe quel jouet. Mais quand nous apercevions, perfidement cachés dans le fond de notre assiette, l'âne aux longues oreilles, les diables aux bouches avides pleines de crocs pointus, les fouets à flageller tenus par un poignet colère, et surtout — oh honte! — le simple pot de chambre solitaire, le rouge nous montait aux joues et de grosses larmes venaient tacher les mauvais points. Je dois à la vérité d'avouer que Jeanne profitait plus souvent que moi des bonnes images; c'est ainsi que Papapa me donnait ses premières leçons de galanterie.

D'autres leçons suivirent, témoin cette lettre où Victor Hugo essaie de calmer son petit-fils qui était peut-être un peu jaloux de sa sœur :

Mon doux petit Georges,

C'est à toi que j'écris aujourd'hui, et à toi seul. Tu sais bien que j'ai fait des vers pour toi comme pour Jeanne, seulement il y en a un peu plus pour Jeanne, parce qu'on fait plus de vers pour les femmes que pour les hommes, et que Jeanne est une femme. Tu as déjà vu les vers qui sont pour toi, et tu en verras encore d'autres. J'aime autant Georges que Jeanne, et vous êtes mes deux petits bien-aimés.

PAPAPA.

Nous sommes en 1879, au mois de juillet. Georges va avoir onze ans; Jeanne en aura dix dans quelques mois. Victor Hugo écrit dans ses carnets :

20 juillet. Ma fête. On me la souhaite demain.

21 juillet. A déjeuner, Georges m'a dit : *Arma virumque cano,* et Jeanne m'a dit : *Après la bataille.*

9 août. Départ de mes enfants à sept heures. J'ai assisté à leur dîner. Ils m'ont prodigué des marques de tendresse. Les doux petits! — Jusqu'à novembre.

24 novembre. Arrivée de mes enfants. Jeanne charmante, Georges beau. Il est onze heures et demie. Premières joies.

1881. 1er janvier. Alice et les deux enfants viennent du Père-Lachaise. Moi je songe sans cesse à mon Charles et à nos chers enfants.

26 février. Ma fête. Remise à demain. Pendant ma toilette on frappe à ma porte. Je dis : Entrez. Georges et Jeanne entrent avec Alice. Ils me souhaitent mon anniversaire. Georges m'apporte un excellent dessin, une tête de jeune garçon faite par lui d'après Bonnat. Je l'engage à continuer d'après nature. Jeanne me donne une jolie petite broderie, signet pour mes livres, faite par elle.

21 juillet. C'est ma fête (saint-Victor, fête intime. Car ma vraie fête, c'est celle que le peuple m'a souhaitée cette année. C'est ma naissance).

Georges, aidé de son *collègue* le tapissier, a bâti dans le jardin une fête charmante. Illuminations, feu d'artifice, etc.

1882. 15 mars. Gracieuse invitation de Mme Hortense Floquet à un bal qu'elle offre aux enfants au pavillon de Flore. J'accepte. A deux heures et demie nous y allons. Georges et Jeanne en costumes rococo-révolution. C'est charmant. Tous ces enfants costumés font un effet admirable.

26 août. Mes enfants partent aujourd'hui pour un mois ou six semaines. Alice les emmène à la campagne.

28 août. Charmante lettre de ma petite Jeanne. Elle signe : *Ta Jeanne qui t'aime et même qui t'adore.*

Ces extraits des carnets qui révèlent une physionomie si complète et si fidèle du grand-père nous donnent la tentation d'établir avec eux un rapprochement par la reproduction des vers suivants pris dans quelques-unes des poésies :

Et me voilà vaincu par un petit enfant.

Oui, devenir l'aïeul, c'est rentrer dans l'aurore.
Le vieillard gai se mêle aux marmots triomphants;
Nous nous rapetissons dans les petits enfants.

En patriarche
Que mènent les enfants, je réglerai ma marche
Sur le temps que prendront leurs jeux et leurs repas
Et sur la petitesse aimable de leurs pas.

Oh! l'adorable joie, et comme ils sont charmants!
Quelle hymne auguste au fond de leurs gazouille-
[ments!

Jeanne le sait; elle a trois ans, c'est l'âge mûr.
Rien ne lui manque, elle est la fleur de mon vieux
[mur.
Et son commencement de règne est ma folie.

Ces chers petits! Je suis grand-père sans mesure.

Pour eux je grimpe sur des chaises!
Si je vois dans un coin une assiette de fraises
Réservée au dessert de nous autres, je dis :
— Ô chers petits oiseaux goulus du paradis
C'est à vous!

Tout en mangeant d'un air effaré vos oranges,
Vous semblez aujourd'hui, mes tremblants petits anges,
Me redouter un peu;
Pourquoi? C'est ma bonté qu'il faut toujours attendre,
Jeanne, et c'est le devoir de l'aïeul d'être tendre
Et du ciel d'être bleu.

Et Jeanne entre, sort, court, appelle,
Traîne son petit char, tient sa petite pelle,
Fouille dans mes papiers, creuse dans le gazon,
Saute et jase, et remplit de clarté la maison.
Son rire est le rayon, ses pleurs sont la rosée.

Nous pourrions multiplier les citations. Rapprochez ces vers des extraits des carnets, c'est toute l'histoire du livre. Cependant nous devons noter quelques particularités. On ne manquera pas d'observer que plusieurs poésies sont antérieures à la naissance des petits-enfants et sont datées de 1846, 1857, 1859, 1864, 1865. Mais elles se rapportent aux enfants et avaient leur place dans *l'Art d'être grand-père*. Ainsi la pièce de 1846 commence ainsi :

J'aime un groupe d'enfants qui rit et qui s'assemble.

La pièce de 1857 : *L'âme à la poursuite du vrai*, figure dans la division : *Que les petits liront quand ils seront grands*. Celle de 1859 intitulée *Choses du soir* est placée dans la division *la Lune*, cette lune que Jeanne demande au grand-père et pour laquelle il imaginera, le 2 juin 1874, une poésie qu'il lui donnera le jour de sa fête, le 21 août 1877.

La poésie du 27 avril 1864 a pour titre *la Mise en liberté*. Or cette pièce est inspirée par cette note que nous trouvons dans le carnet de 1864 :

8 février. Le dernier petit serin est mort. Il ne reste dans la volière qu'un rouge-gorge que je mettrai en liberté au printemps.

Enfin, la poésie du 5 avril 1865 s'appelle *Chanson pour faire danser en rond les petits enfants*. A partir de 1870 et jusqu'en 1876, les poésies s'adressent exclusivement à ses petits-enfants; les plus nombreuses sont datées de 1870, de 1874, de 1875, quand Victor Hugo est à Paris. *Le poème du Jardin des Plantes*, un des plus considérables du livre, est réparti sur plusieurs années et compte dix divisions. La plus ancienne, fort courte, *Les bêtes, cela parle*, est du 30 juillet 1868. Mais en 1873 et en 1874, le grand-père promène ses petits au Jardin des Plantes; la première promenade date du 14 novembre 1873, la seconde promenade est du 25 mai 1874 avec Jeanne; Georges était souffrant. La troisième est du 12 juin. C'est Jeanne, disant à son grand-père : « Si l'éléphant crache sur moi ou me tape avec son nez, tu le gronderas »; le 15 août, Victor Hugo, en écrivant la troisième division : *Ce que dit le public*, s'est servi du mot de Jeanne :

SIX ANS.

Moi j'aime l'éléphant, c'est gros.

SEPT ANS.

Allons! Venez,
Vous voyez bien qu'il va vous battre avec son nez.

En 1875, il écrit trois poésies de son *Poème du Jardin des Plantes*. Le 5 septembre : *Tous les bas âges sont épars sous ces grands arbres*. Il avait inscrit sur son manuscrit cette note, biffée plus tard : *Jardin des Plantes, deuxième promenade*. Le 12 septembre et le 25 décembre, il fait les deux pièces : *Le comte de Buffon fut lonhomme*, et *Toutes sortes d'enfants blonds, lumineux, vermeils*; le 2 janvier 1876, *La face de la bête est terrible* et le 15 janvier :

A Georges ; enfin la poésie : *C'est une émotion étrange pour une âme*, qui n'est pas datée et appartient à la même époque, complète *Le poème du Jardin des Plantes.*

Nous n'énumérerons pas ici toutes les pièces qui figurent dans le volume et dont nous avons indiqué les dates plus haut. Un certain nombre de poésies non datées peuvent être rangées dans la période qui s'écoule entre 1872 et 1876.

Suivant son habitude, Victor Hugo lisait le soir à sa famille et à ses invités des pièces de *l'Art d'être grand-père*, notamment le 10 mai 1874, le 20 juin 1875, les 4 et 20 juillet, le 29 août, le 19 décembre.

Le volume paraissait le 12 mai 1877; et le 22 mai *le Rappel* publiait la note suivante : « Le succès de *l'Art d'être grand-père* s'annonce comme au moins égal à celui de la nouvelle *Légende des siècles.* En moins d'une semaine, la première édition, tirée cependant à un nombre considérable, a été déjà à peu près enlevée. » *Le Rappel* ne se trompait pas. On ne cessait de tirer. Les éditions se succédaient sans interruption. C'était assurément un des plus gros succès de librairie.

Victor Hugo avait consacré son amour pour ses petits-enfants en des vers immortels; et en 1902, à l'époque où on fêtait le centenaire du grand-père, le petit-fils célébrait l'amour et la reconnaissance des petits-enfants pour l'aïeul, évoquant ses souvenirs d'enfant, puis d'adolescent :

Nous étions devenus alors pour lui beaucoup plus que ses enfants. Il nous avait donné du sang de son œuvre, en faisant de nous les éternels compagnons de Cosette et de Gavroche, de René-Jean et de Georgette, car il venait d'ajouter « l'Art d'être grand-père » à sa paternité. Il avait mis à nos fronts les auréoles de sa tendresse; et je ne puis exprimer avec quelle mélancolique fierté, quelle joie accablante — on n'est pas fils de dieu — je pense aujourd'hui aux vers qu'il écrivit pour nous :

Un jour, tu seras homme et tu liras ceci.
En attendant, tes yeux sont grands, et je te parle,
Mon Georges, comme si je parlais à mon Charle.

Il me parlera ainsi à toutes les heures de ma vie; à chaque fois mon cœur tremblera d'une émotion vive comme celle de l'amour; je sentirai toujours sa douce main prendre la mienne, et me conduire, par ses rêves, dans l'intimité protectrice de ceux qui ne sont plus.

II

REVUE DE LA CRITIQUE.

Qui, mieux que Victor Hugo, pouvait parler des enfants? il les a si tendrement aimés; il a si cruellement souffert dans les siens en les perdant en pleine jeunesse ou en pleine maturité! Aussi quels accents émouvants pour sa petite Léopoldine dans *les Contemplations* et pour son Charles dans *l'Année terrible!* C'est sa tendresse de père que Victor Hugo reporte sur ses petits-enfants dans *l'Art d'être grand-père.*

Aussi tous les écrivains sont-ils touchés, attendris par ces poésies où ils retrouvent, exprimé dans un admirable langage, ce culte pour les petits qui domine toutes nos querelles, résiste à tous les orages, et conserve sa force et son rayonnement, en dépit de la fuite des années.

Victor Hugo. L'homme et le poète.

Ernest Dupuy.

Le poète qui avait imaginé des scènes comme celle du *lever* d'Isora devait écrire *l'Art d'être grand-père.* Dans ce livre, la tendresse native de Hugo retrouve deux expressions habituelles, la colère et l'effusion. L'effusion, pleine de douceur, s'adresse aux petits-enfants, et ici Victor Hugo a vraiment reculé les limites de l'ineffable. La colère s'élève contre les dogmes qui font du nouveau-né un criminel, un damné chargé de souillures.

A l'encontre de cette doctrine, Hugo apporte sa conception de l'enfance héroïque, de l'enfance divine, de l'enfance libératrice. C'est par l'enfant que les portes de l'Éden terrestre seront rouvertes. Et puisqu'il y a ici-bas des enfants, on n'a pas perdu l'âge d'or.

... L'idée dominante du livre est originale et touchante : s'il y a une réponse aux objections tirées du mal moral contre la Providence, c'est l'enfant.

... Pour ce poète aïeul le sommeil de l'enfance est comme un retour momentané de l'âme dans l'azur céleste. Il se penche donc sur le berceau de Jeanne, et il tire de cette contemplation toutes les espérances d'avenir que lui donnait jadis la méditation sur le bord de la tombe.

... L'amour de Hugo pour ses deux petits-enfants ne s'exprime pas de la même manière à l'égard de l'un et de l'autre. Il y a plus d'orgueil et peut-être plus d'emportement passionné dans les cris que lui a inspirés le petit-fils, Georges, l'héritier du nom, le prince présomptif :

Viens, mon George. Ah! les fils de nos fils nous en-
[chantent.

Il y a plus de tendresse émue, et je ne sais quelle abdication touchante de tout autre sentiment que l'admiration dans les paroles de l'aïeul tenant la main de Jeanne, ou l'écoutant jaser, ou la regardant marcher, rire, dormir. Le poète a pour cette frêle créature aux yeux de « myosotis » la même dévotion qu'un courtisan d'Aranjuez pour son Infante, et il ne passe pas devant le frais berceau sans y laisser tomber un madrigal :

Car on se lasse même à servir une rose.

Le National.

Paul Foucher.

Après *la Légende des siècles, l'Art d'être grand-père,* qui paraît lundi. Victor Hugo pense en vers aussi facilement qu'en prose, et ceux qui ont l'honneur d'être admis dans son intimité peuvent dire comme nous qu'il a fait ce nouveau volume en se jouant, en écoutant le babil de ses petits-enfants, sans effort, presque sans travail. C'est écrit avec la collaboration, parfois presque sous la dictée de Jeanne et de Georges. Les enfants ont mis dans ce livre leur joie, leur adorable naïveté, leur honnête franchise, toute leur âme et tout leur bon petit cœur. Victor Hugo y a mis tout simplement son génie.

L'Art d'être grand-père, vous l'avez deviné, c'est l'art de laisser ses petits-enfants faire ce qui leur plaît; c'est l'art de se laisser mener et même un peu tyranniser par ces êtres charmants lancés en plein caprice. Pas de chaînes, pas d'entraves. *Libre développement de la personnalité,* tel est le programme d'éducation du grand-père. Si Georges et Jeanne font un vacarme du diable, qu'on les laisse faire! Plus ils feront de vacarme, plus ils se fatigueront vite et plus ils seront tranquilles après. Georges et Jeanne n'abusent pas de leur liberté, précisément *parce qu'il ne leur est pas défendu d'en abuser.* Si Jeanne déclare qu'elle a un penchant immodéré pour les fraises, on lui recommande d'en manger trop. Elle le fera une fois peut-être, et n'y sera plus reprise. C'est du rationnement que naît la gourmandise. Nous étions tous très gourmands après le siège. Du reste, en général, pour les enfants comme pour les hommes, le contre-poids de la liberté, c'est la liberté.

... Le grand-père dompté, l'épopée enfantine se déroule à travers ce grand Paris, si terrible aux puissants, et qui cependant, pour l'enfance, rime toujours avec paradis!

... Après le dehors, il y a les petites comédies de l'intérieur, et les bobos de Jeanne qui prennent dans les préoccupations du grand-père des proportions épiques. Que de soins! que d'inquiétudes! Quand les enfants sont malades, ils ont deux mères : leur mère et leur grand-père.

On travaille, on est un homme de génie, on sent que le temps est précieux. Mais cela

n'empêche pas de veiller les enfants. Tout est aussi charmant dans le livre que dans la réalité. C'est que tout cela est vrai. C'est que tout cela est vécu.

L'Évènement.

Charles MONSELET.

L'Art d'être grand-père.

Il y a longtemps que Victor Hugo prélude à cet art-là. Toutes ses œuvres, poésie, roman, drame, débordent de tendresse pour les enfants. Mais nulle part peut-être cette tendresse n'est plus accusée que dans *les Burgraves;* le vieux Job causant de son petit Georges, il semble qu'on entende Hugo lui-même :

Même quand il dormait, je lui parlais souvent.

.....

Il n'avait pas un an, il avait de l'esprit.

C'est tout à fait la note de *l'Art d'être grand-père;* mais aujourd'hui un petit Georges réel a succédé au Georges des *Burgraves.* Puis une sœur est arrivée à Georges; — et voilà aujourd'hui Jeanne et Georges en train de devenir les deux enfants les plus célèbres de leur temps.

Comme dans tout ce que fait Victor Hugo il y a un grand sentiment de l'ordonnance dans son nouveau livre. On assiste d'abord à la tristesse et à l'écœurement du lutteur exilé; au bout de quelques pages, sur ce fond sombre, *Jeanne fait son entrée.* Dès lors, adieu la nuit! adieu les pensées farouches!

A partir de ce moment, nous avons une succession d'adorables portraits pris à toutes les heures, dans toutes les poses, à toutes les occasions.

Le peintre miraculeux n'abandonne les portraits, où il excelle, que pour les récits, où il est sans rival. Tout lui est prétexte à vers exquis : Jeanne au pain sec, Jeanne demandant la lune, Jeanne se faisant un bobo, Jeanne donnant une tape... Une tape! C'est un gros crime et qui mérite punition. On invite le grand-père à sévir, mais le grand-père se contente de sourire et de pardonner. Le pardon, quel repos!

... *L'Art d'être grand-père* contient deux chapitres plus longs et plus importants que les autres; ce sont : *le Poème du Jardin des Plantes* et *l'Épopée du lion.* Rien de gai, de charmant, d'inattendu, de parisien comme *le Poème du Jardin des Plantes.*

Et le grand-père, revêtu pour un instant de la redingote de Paul de Kock, va ainsi de malice en malice, donnant en passant un coup de patte à M. Nisard, un coup de griffe à M. Veuillot, un coup de bec à Gustave Planche. Il faut le surprendre dans cette nouvelle manière, épiant les étonnantes remarques des deux enfants devant les cages des animaux.

... Les lions, c'est des loups...

Cette pièce et deux ou trois autres révèlent un Hugo bouffonnant, tel que le soupçonnaient seulement quelques intimes.

Unique génie! supérieur dans toutes les formes! non seulement le plus grand, mais encore le plus hardi; homme d'avant-garde et toujours chef d'école à soixante-quinze ans! Comme si ce n'était pas assez de la force, il nous donne le tour de force par-dessus le marché. Il absorbe et résume. Comment un poète ose-t-il prendre la lyre et chanter après *la Légende des siècles* et *l'Art d'être grand-père?* Est-il un procédé, un rythme que Victor Hugo ne se soit assimilé et qu'il n'ait porté à sa perfection?

Loin de trahir la moindre défaillance ou d'accuser la moindre monotonie, *l'Art d'être grand-père* est rayonnant de fraîcheur, étourdissant de verve, inouï de variété. Il se termine par un morceau magnifique, intitulé : *Que les petits liront quand ils seront grands.*

Beaucoup de livres ont fait admirer Victor Hugo, celui-ci le fera aimer. C'est ce qu'il souhaite le plus au monde. Il n'a plus besoin de gloire, il en a la somme la plus considérable qu'un homme puisse rêver et porter. Il rêve autre chose. C'est un grand passionné de justice, c'est un grand affamé d'amour, c'est un grand assoiffé de bien.

Il se repose aujourd'hui, dans *l'Art d'être grand-père,* de ses superbes plaidoyers : *le Dernier jour d'un condamné, Marion de Lorme, les Misérables, Quatrevingt-treize.* Le génie veut de ces haltes. Hugo ne combat plus, il se repose — pendant quelques heures — au milieu des fleurs et dans les baisers de deux petits enfants. On lui a caché son épée; je crois bien que Jeanne ou Georges l'aura montée au grenier. L'attendrissement de l'aïeul

donne une semaine entière à ce soldat. Il se surprend à espérer, à croire dans l'humanité, à s'imaginer la fin des guerres, à entrevoir une ère d'apaisement universel.

Et tout ce que ce cœur immense a de délicatesses infinies, de suaves paroles, il l'a versé dans ce livre prodigieux qu'on appelle *l'Art d'être grand-père,* et que nul que lui n'aurait pu signer.

Le Soleil.

Charles Canivet.

Il y a longtemps que Victor Hugo nous a accoutumés à ces explosions de tendresse qui, comme malgré lui, et jusque dans ses moments de plus grandes passions politiques et sociales, éclairent son œuvre et en modèrent parfois les violences. C'est comme des mélodies détachées apparaissant de temps en temps au milieu d'une symphonie touffue, parfois brutale, toujours grande.

Aujourd'hui, l'infatigable poète qui a fait résonner en maître toutes les cordes de la lyre nous donne une partition complète, dans laquelle toute sa science du rythme et de l'harmonie brode sur un thème de tendresse inouïe des variations multipliées, tantôt grandes et larges, tantôt gracieuses et charmantes. Le cœur du poète de combat s'est subitement calmé; les battements de la colère n'y grondent plus; et il a fallu pour cela, quoi? deux frais visages d'anges souriant au grand aïeul, qui ramène sa haute stature au niveau de leur petite taille, et leur murmure à l'oreille des choses d'une naïveté si grande, qu'il faut au moins du génie pour les écrire :

Moi qu'un petit enfant rend tout à fait stupide,
J'en ai deux.

Les sonores et puissantes vibrations de *la Légende des siècles* sont à peine diminuées, le refrain métallique et crépitant de la *Chanson des reîtres* s'est à peine évanoui dans le lointain, et voilà qu'une chanson nouvelle résonne, toute d'amour cette fois, et réglant la mesure des petits pieds qui frétillent en rond sur le sable, on dirait que le poète égrène toutes les perles de sa lyre pour les jeter à pleines mains dans de petits tabliers tendus, et qu'il fait des gerbes de strophes pour en remplir, comme de fleurs, des mains trop étroites pour les contenir.

... Il y a je ne sais quelle impression douce à contempler respectueusement ce poète si jeune, dans cet homme déjà vieux, que le destin a épargné moins que tout autre dans ses affections paternelles, et dont la sérénité plane au-dessus des misères du monde, pour chercher, dans l'avenir, la solution de ce problème de l'amour, dont la mort ne saurait être le brutal et stupide dénoûment. Il y a curiosité — je voudrais trouver un autre mot — à le voir penché sur ces deux berceaux, interrogeant l'avenir pendant que les enfants sommeillent, faible devant leurs sourires, et cherchant à pénétrer dans leurs rêves. Sous ce titre : *Mariée et mère,* je signale l'une des pièces les plus absolument complètes du volume. Jeanne a trois ans, elle dort, le grand-père la regarde dormir; et pendant que la respiration de la petite s'échappe, comme un souffle d'oiseau, à travers les lèvres entr'ouvertes, l'aïeul interroge les années futures :

Voir la Jeanne de Jeanne, oh ! ce serait mon rêve.

Voilà le rêve du grand-père. Après avoir pleuré tant de larmes déchirantes sur les douleurs passées, il chante les bonheurs à venir, perdu dans ce songe poétique dans lequel il démêle le bonheur possible de ceux qu'il aime, rattache l'aurore de sa gloire au déclin de sa vie, et sert comme de trait d'union entre deux générations dont l'une est déjà disparue et dont l'autre ne fait qu'apparaître.

Je ne sais rien de plus tendrement attachant que ce rêve de barde chantant sur un berceau, et cherchant à remplir les pages blanches d'un livre à peine ouvert. Le volume appartient presque entièrement à cette note intime, source des plus grandes et des plus réelles inspirations du poète, et où son écrasante supériorité ne saurait être contestée sans parti pris.

Il y a, dans ce livre, quelque chose de biblique qui rappelle le respect dont on entourait l'enfance dans les grandes sociétés disparues. Il est comme le développement des paroles du Christ qui, d'un geste, écartait la foule, pour laisser jusqu'à lui le passage libre aux petits enfants. C'est d'un charme et en même temps d'une grandeur sans pareils, et l'on reste véritablement confondu devant cette inépuisable fécondité et les ressources

prodigieuses de ce grand et inimitable artiste, improvisant, avec une fougue de jeune homme, les plus douces et les plus tendres chansons et les strophes les plus fraîches, dont nos poètes vieillis par l'âge n'ont plus l'idée quand ils ont passé la trentaine. Et ceci est, je crois, si vrai, que dans l'école nombreuse dont Victor Hugo est le chef incontestable, pas un n'a osé le suivre sur ce terrain dont il est le maître absolu, et qui semble son domaine inaliénable.

... Victor Hugo est seul resté debout, aussi haut, aussi droit, aussi puissamment inventif, au bout de trois quarts de siècle, que s'il était encore dans la force de l'âge; et il me rappelle involontairement les énormes chênes des bois de mon pays, solides et touffus, dont les branches largement développées planent au-dessus de la forêt, couvrent de leur ombre les arbrisseaux malingres, aux dépens desquels ils boivent tous les rayons du soleil; qui logent dans l'entrecroisement de leurs innombrables rameaux, et jusque dans les crevasses de leurs branches, tout ce qu'il y a d'oiseaux dans les alentours; de sorte que dès l'aube, comme au coucher du soleil, ils sont les grands virtuoses de la forêt, et prennent pour eux toutes ses chansons et toutes ses harmonies.

L'Indépendance belge.

G. Frédérix.

Victor Hugo nous dit avec hauteur et simplicité ce qu'il a été dans les tourmentes politiques et sociales qui appelaient ses *Châtiments,* et quel grand enfant, souriant et désarmé, il est devenu dans ses joies paternelles.

... Le poète nous dit ce qu'il a senti, ce qu'il a vu, il nous mêle à ce groupe rayonnant et familier qu'il forme avec ses petits-enfants. Et ces récits complaisants, ces surprises joyeuses deviennent nos propres souvenirs, notre propre histoire, marqués avec des traits qui ne s'effaceront plus. Ces scènes qui ont tant de réalité avec tant de grâce, ces idolâtries, où nous ne découvrons pas d'exagération, tout cela a ses dates dans notre vie, nous devons avoir passé par là; ce sont nos meilleures impressions et nos plus chers spectacles qui reparaissent devant nos yeux avec un relief et des couleurs incomparables.

... *L'Épopée du lion,* éclatant morceau qui semble détaché de *la Légende des siècles,* a seul de terribles aventures et un surnaturel puissant. Mais presque toutes les poésies de ce volume si nouveau reproduisent simplement les petites scènes connues, auxquelles la vie de famille nous fait forcément assister chaque jour. Une enfant endormie, une enfant qui demande la lune, une enfant qui s'est coupé le doigt, ou qu'on a privée de confitures, une enfant devant les cages des animaux féroces, voilà les incidents principaux et les péripéties de l'œuvre. Ce sont là les inventions et les drames qui doivent nous remuer. Tel est le canevas prodigieux, destiné à recevoir les broderies et les nuances poétiques les plus rares.

Eh bien, avec ces sujets presque insaisissables, avec ces souvenirs que tout le monde oublie, parce que tout le monde doit se les rappeler, Victor Hugo a composé de petits poèmes achevés, des tableaux délicieux, des œuvres émouvantes, et d'un art original.

... Ce livre semble nous ramener sans cesse à un seul groupe et à une seule émotion. Mais il a ses accents comme ses tableaux différents. Après ces scènes délicates de la vie intime, ces dialogues ingénus, ces esquisses charmantes d'un sommeil ou d'une promenade, après les échappées soudaines et le haut vol d'un lyrisme puissant, nous avons de vives chansons, d'un rythme original et d'une sonorité délicieuse. Qu'il s'agisse de faire danser en rond les petits enfants, ou que le poète nous transcrive ses chansons de grand-père, nous avons de petits morceaux faciles, mélodieux, qui semblent faits pour les voix frêles et les petits doigts, et dont rien n'égale la grâce, le fini, le tintement caressant.

... On pense bien que le poète qui a répandu tant de graves avertissements et de hautes leçons dans ses livres n'est pas absent de *l'Art d'être grand-père.* Les dernières pièces de l'œuvre sont intitulées : *Que les petits liront quand ils seront grands.* La patrie, le progrès, la fraternité, l'âme à la poursuite du vrai, tels sont les grands théâtres sur lesquels Victor Hugo déploie sa fière poésie, ses déclarations généreuses, ses strophes rayonnantes. Nous n'avons plus là de faiblesses, d'abandons. Quand les petits seront grands, la vraie tendresse sera de les voir vaillants, justes, ayant les nobles soucis, prêts aux travaux nécessaires, comme aux grandes pensées.

... Mais à quoi bon insister sur cette conclusion profonde et cette utilité finale de *l'Art d'être grand-père?* La meilleure et la plus sûre utilité de l'œuvre est encore son charme, son émotion, cette forme rare et cet accent original qu'elle a donnés à nos impressions ordinaires et à nos bonheurs de chaque jour.

La Revue idéaliste.

Charles Méré.

Victor Hugo et les enfants.

Peu, comme ce géant de lettres, ont compris et aimé l'âme enfantine ... Les enfants, il les a fait entrer vivants dans la littérature, dont, par indolence ou par dédain, on leur avait interdit le seuil. Montaigne, en épicurien égoïste, ne voulut pas que leur turbulence troublât le calme de sa vie de libres rêveries et de solitude... Le XVIIe siècle n'avait pas pensé à eux. Molière est muet à leur endroit, ainsi que Boileau, célibataire endurci; La Bruyère ne leur accorde même pas un de ces regards moroses qu'il réservait aux choses plus graves; au passage, La Fontaine leur allonge un coup de patte hostile... Rousseau, plus atrabilaire, continue le fabuliste. Il a la même âme candide et rustique, mais avec un fond nouveau de farouche misanthropie...

... Mais Victor Hugo a été père et grand-père sublime avec un orgueil touchant qu'excuse bien sa sincérité, fier comme de divines *fonctions* qu'il remplissait et où il fut, suivant son rêve de poète, largement bon et humain.

... Et il mit une coquetterie à ouvrir aux tout petits les trésors inépuisables de son âme, horizons infinis de douceur où se retrempa toujours, aux heures de luttes et de tristesse, sa virilité blessée. Car voilà le secret de son amour de l'enfance. Alors que tant d'autres forçaient leur nature, lui la laissa librement s'épanouir, et ce bourgeois né du peuple, jovial et bonhomme, aima la famille et le foyer suivant la saine tradition de ses aïeux...

Cet infatigable lutteur, que passionnèrent toutes les nobles initiatives, qui frémit de toutes les passions du siècle, s'intéressant à la vie de son époque, y prenant bruyamment parti, trouva le repos rêvé auprès de ces tout petits dont il étudia l'âme profonde... Il bénissait les enfants de venir troubler de laborieuses méditations et de marquer pour lui l'instant attendu de la trêve intellectuelle où, pour un moment, il oubliait tout, ennemis, polémiques furieuses, œuvres pénibles. C'était sa « récréation ».

... Il y a autre chose aussi : Hugo a toujours été le chantre de la foule, et son œuvre politique et littéraire peut se résumer en un grand élan vers l'humanité... Et, tout naturellement, de l'humanité il préféra l'essence la plus pure, encore vierge : l'enfant, l'élément possible d'une société future, plus aimante et meilleure.

... Pourquoi Victor Hugo a-t-il été aimé des enfants? Il avait eu l'art et l'indulgence de se rapprocher d'eux, de se mêler à leurs jeux, de ne pas rire de leurs puérilités charmantes; il était « grand-père » sans mesure... De sorte que les enfants virent en lui plus qu'un camarade, mais un protecteur puissant qui écartait de leurs têtes bien des foudres. Il fut un peu pour eux, lui qui savait tant de choses, un dieu infiniment clément et bon. Et quel dieu!

Autrefois, on l'appelait le *père*. Les derniers romantiques, les parnassiens, sa descendance imposante, lui avaient donné ce nom qui était moins un compliment respectueux à un vieillard dont la renommée mondiale entrait dans l'histoire qu'un sincère aveu de filiation. Et nous aussi nous sommes ses fils; toute la fin du XIXe siècle fécond, la renaissance encore confuse du siècle qui naît a ses origines en lui.

... Mais je voudrais que « les fils de nos fils » soient menés en pèlerinage à cette « Maison de Victor Hugo », où M. Paul Meurice a pieusement réuni les miettes du grand festin romantique que présida le poète, et que, chez lui, on leur apprît à comprendre et à aimer celui qui a célébré avec son cœur et avec son verbe — en ses deux enfants consolateurs — tous les petits enfants du monde.

Le Siècle.

Edmond Texier.

L'art d'être grand-père, un art charmant, le seul art d'aimer qui n'ait pas d'envers, où tout soit tendresse sans désillusion, bonheur sans amertume, joie pure sans regret comme

sans fatigue. Chez Victor Hugo — on a dû le deviner, — l'art d'être grand-père ne comporte ni pédantisme, ni règlement sévère, ni discipline. Il repose sur un libre échange de tendresse, sur un principe du laisser-faire, une manière d'économie politique appliquée à la famille. Quand il y a des sévérités, elles viennent des marmots, car tous ces petits anges cachent de grands despotes, comme les grands poètes cachent des aïeux doux, tendres et soumis.

Pour Victor Hugo, l'éducation de l'enfant, c'est l'amour. On ne fait éclore ces jeunes âmes qu'en les couvrant de tendresse, en les enveloppant d'une caresse continuelle. Dans ce nid quotidien, c'est au grand-père d'apporter le plus de duvet et de mousse. C'est lui qui est le plus près de l'enfant, étant un vieillard.

... Cependant le grand-père est très bon; il ne se contente pas de gâter les enfants, il dérange encore les punitions qui viennent d'ailleurs, il trouble toutes les lois de la cité, en portant à Jeanne des pots de confiture quand elle est au pain sec dans le cabinet noir. On le gronde justement. Plus de règle, plus de gouvernement, plus d'ordre, c'est lui le vrai coupable, c'est lui qui devrait être mis au pain sec.

... C'est une des pages les plus adorables du volume où il est d'ailleurs impossible de faire un choix, et qu'on doit effeuiller au hasard comme une rose, mais cette page contient la moralité de l'œuvre; sa conclusion douce est consolante : à savoir qu'on enseigne aux enfants l'amour par l'amour, la bonté par la bonté, leur âme est une terre fertile où ne se perd aucune semence.

... Le livre a une conclusion superbe. C'est le dernier chapitre « que les petits liront quand ils seront grands ». *Patrie, persévérance, progrès, fraternité, l'âme à la poursuite du vrai,* mais je ne veux rien citer, tout le monde voudra lire ces vers. Victor Hugo, le plus grand des poètes, est aussi le poète des enfants; il les chante dans une langue incomparable, avec un charme, une chasteté et une profondeur qui n'appartiennent qu'à lui.

L'Art d'être grand-père est un poème complet, le poème de l'enfance, qu'il faut lire en entier, où tout se relie dans une unité radieuse, dans une clarté douce, faite d'extase et d'innocence.

Le Livre d'or.

Émile Blémont.

Créateur ayant pour facultés premières la force et la bonté, Victor Hugo est par excellence le poète paternel. M. Émile Augier a été bien inspiré en le nommant : « le Père ». Le génie aime et comprend l'enfance, parce qu'il garde toujours quelque chose d'elle. Comme elle, « il ne croit pas au mal »; avec elle, il participe à « la souveraineté des choses innocentes ». Le génie est l'éternelle et jaillissante fraîcheur du cœur, dans la chaude et lumineuse maturité des sens et de la raison.

... *L'Art d'être grand-père* parut le 14 mai 1877, on y trouve le plein épanouissement de ce pieux sentiment de tendresse protectrice, qui marque si puissamment presque toutes les œuvres du poète. C'est l'anéantissement victorieux des vieux dogmes aveugles et féroces qui damnaient le nouveau-né comme un criminel. C'est l'aurore triomphale, exterminant, blonde et rose, les nocturnes fantômes et les terreurs noires. Il fallait l'ingénuité sublime d'un géant plus colossal que le fabuleux saint Christophe, pour découvrir enfin la vertu régénératrice de l'enfance, cette source de poésie, la plus pure et la plus féconde de toutes, jusqu'alors si négligée des orgueilleux rimeurs.

Moniteur universel.

Paul de Saint-Victor.

Ce livre admirable est un livre unique, étant tout entier dédié à l'Enfant. *Laus Puero!* c'est un de ses titres. L'enfant est une des créations poétiques de Victor Hugo; on peut dire qu'il l'a engendré à la vie de l'Art. Avant lui, il n'y comptait pas. Notre ancienne littérature est, à son endroit, stérile et marâtre. Rabelais, au XVIe siècle, raconte, avec une hilarité complaisante, les gigantesques polissonneries de son petit Gargantua; mais Gargantua sort, par sa taille et par sa nature fabuleuse, de l'espèce humaine. Au XVIIe siècle, Corneille ignore l'enfant ou il le dédaigne. Racine cache Astyanax sous une périphrase comme sous un pli de la draperie d'Andromaque. Son Joas n'est qu'un enfant de chœur prodige, qui récite à Athalie une

IMPRIMERIE NATIONALE.

leçon de catéchisme qu'on lui a serinée dans la sacristie. Ce n'est que dans les fables de La Fontaine que l'enfant montre, de loin en loin, son visage naturel, entre un chat et un oisillon. Le XVIIIe siècle était trop raisonneur et trop sec pour s'occuper de l'enfant. Il a cent mille Amours qui planent sous ses lambris en raccourcis égrillards, et pas un enfant dans son imagination froide et nue. Il lorgne la fausse rose où Cupidon se roule, il ne regarde jamais un berceau. Jean-Jacques, dans son *Émile,* fabrique un automate; il ne fait pas un enfant.

Victor Hugo a recueilli, le premier, cet abandonné de la Muse; il l'a adopté et il l'a doué; il l'a retiré des limbes de l'oubli, et il lui a ouvert le royaume éclatant de l'Art. Des *Orientales* aux *Légendes des siècles,* de *Notre-Dame de Paris* à *Quatrevingt-treize* l'enfant est partout dans son œuvre; il la remplit du gazouillement de ses rires et de la rosée de ses larmes, de sa mobilité et de sa fraîcheur, de sa voix « qui veut tout dire », de ses poses mollement fuyantes, de ses gestes pareils à des battements d'aile ébauchés. Une partie du ciel qui la couvre est faite de l'azur de ses yeux. Le père avait révélé l'enfance au poète; il avait ajouté cette corde à la lyre, la sentant si tendrement tressaillir en lui; le génie s'était inspiré du cœur.

Les années ont passé, l'adversité est venue. Une fille s'était déjà envolée; la mort enleva au proscrit ses deux fils, sur le seuil de la patrie recouvrée. Mais un petit-fils et une petite-fille lui restaient, et l'amour paternel, si cruellement mutilé, guérit et rajeunit dans l'adoration de l'aïeul pour Georges et pour Jeanne. La source de tendresse, tarie d'un côté, rejaillit de l'autre, aussi vive. Le chêne frappé par la foudre ne berce et n'entend que mieux les nids que porte encore son tronc décimé.

L'Art d'être grand-père est sorti de cette profonde affliction calmée par une immense affection : livre de paix, de consolation, de bonté, de douceur et d'indulgence infinie, écrit sous la dictée d'un ramage attendri, à chaque feuillet, par le souffle des têtes ingénues qui s'y sont penchées; où l'homme de génie se montre dans le déshabillé vénérable de la bonhomie, où le combattant redouté de toutes les grandes luttes du siècle n'est plus qu'un ancêtre débonnaire et patriarcal.

... La merveilleuse faculté de Victor Hugo est d'élever à l'idéalité du type tous les êtres, réels ou imaginaires, sur lesquels sa pensée s'impose. Ce ne sont point seulement ses petits-enfants, c'est l'enfance entière incarnée et vivante en eux, que ce poème glorifie.

Il commence par le bégayement, par ce prélude de la parole où le poète démêle des chants tristes et des chants divins, la finale du ciel et l'ouverture de la vie. Les mages antiques comprenaient et expliquaient la langue des oiseaux; Victor Hugo entend et note, en mélodies angéliques, la musique confuse des berceaux.

Quand il a fini de chanter, le berceau s'endort. Le songe rend à l'enfant les ailes que lui avait ôtées la naissance; il reprend son vol vers le paradis, et l'aïeul le suit dans cette céleste évasion. *Jeanne endormie,* ce titre reparaît quatre fois dans le livre, comme dans l'œuvre de Raphaël *le Sommeil de l'Enfant Jésus :* tableaux aussi purs que ceux du peintre, et d'une limpidité plus profonde.

... *L'Épopée du lion* se rattache au *Poème du Jardin des Plantes.* Après avoir montré à Jeanne la grande bête captive et humiliée, dans sa cage, l'aïeul la lui fait voir dans sa royauté légendaire. Un conte de fée inventé par un génie souverain, Perrault parlant la langue d'Homère et de Dante, quoi de plus superbe et de plus charmant!

... La parabole succède au conte, car c'en est une, et des plus profondes, que le morceau qui porte pour titre : *la Mise en liberté.* Une mésange reste seule, morne et triste, gazouillant sa plainte à demi-voix, dans une grande cage dépeuplée. Le poète y entre; il poursuit l'oiseau qui tressaille bientôt sous sa main, éperdu d'effroi...

Pensif, je me suis dit : « Je viens d'être la mort. »

Si l'immortalité ne peut s'affirmer que par le sentiment, n'est-ce pas une preuve à enlever l'âme que ce dernier vers d'un imprévu si poignant? Il fend l'infini avec la soudaineté de l'éclair. Dieu, qui ne trompe pas l'instinct du passereau, peut-il tromper le pressentiment du juste, l'espoir du souffrant et de l'opprimé? L'oiseau et le poète répondent à la fois, l'un par son cri de joie, l'autre par ce mot sublime.

Après les récits, les chansons; et c'est une merveille que d'entendre cette voix épique se mettre au frais et vague diapason des rondes

enfantines. De tout temps, le grand poète a eu le double don du colossal et du délicat; de la même haleine dont il remplit les clairons, il souffle des perles. Ces couplets ailés seraient dignes de faire tourner les Elfes de Shakespeare, dans la prairie bleuâtre, autour de ces cercles d'herbes réservés « que la brebis ne mord pas ».

... Jeanne a son livre à part dans le poème, sa petite vie en actions. Le grand-père nous introduit dans son candide gynécée; il nous fait assister à ses « enfances », comme disait un mot charmant d'autrefois, à ses jolies fautes suivies de gracieux et bons repentirs.

Il perpétue, en les fixant dans ses vers, ses réparties ingénues, ses saillies précoces, comme ces gouttes d'ambre qui, tombées sur le papillon qui passe, le saisissent au vol et éternisent sa fraîcheur. *Le Pain sec, la Cicatrice, une Tape, le Pot cassé,* autant de petits tableaux d'une touche délicieusement familière. Berquin retouché par Victor Hugo, la puérilité transfigurée par le génie qui s'incline vers elle et qui la caresse, quelle attrayante et touchante surprise! Imaginez encore Michel-Ange faisant du Chardin.

... La dernière pièce, *l'Âme à la poursuite du vrai* est un dithyrambe d'essor effréné, poursuivant Dieu à travers les idoles brisées, les espaces transgressés, les astres franchis. Un aigle s'abat quelquefois sur un colombier; c'est l'image que me suggère cette ode fulgurante, posée sur un livre plein de la chaleur du foyer et de la douceur du berceau.

L'Illustration.

Philibert Audebrand.

L'Art d'être grand-père.

Faut-il noter que c'est un beau livre? tout le monde le sait d'avance. Victor Hugo n'est jamais mieux inspiré que quand il parle des enfants. L'épisode du petit soulier, dans *Notre-Dame de Paris,* avait déjà accusé cette tendance. Vingt belles œuvres, telles que *l'Enfant grec* et *le Revenant,* ont fait voir quels sublimes effets lyriques il savait tirer du sujet. C'est à cause de ces prédilections qu'il est tant recherché des jeunes mères. « Nul n'a autant que lui, disent-elles, la vertu de nous faire verser des larmes. » Mais il n'émeut pas que les femmes! Un de ses adversaires politiques les plus ardents, qui a été frappé comme lui-même par le sort, dans ses affections de famille, nous montrait *les Contemplations,* et, dans ce recueil, les pages qui sont consacrées à la fille qu'il a perdue : *Pauca meæ;* puis il ajoutait : Quand je veux me distraire des ennuis du monde pour revenir aux têtes chéries qui ne sont plus là, je cours à ces beaux vers et j'ai alors le plaisir de pleurer seul une heure ou deux.

Le National.

Théodore de Banville.

... Depuis qu'il existe des poètes, depuis toujours, ils se sont plu à tenter le miracle qui touche de plus près aux attributions célestes et au delà duquel il n'y a rien de possible pour l'homme : celui de diviniser une créature, de lui imposer une beauté idéale et suprême, en brisant pour elle les liens de l'espace et du temps, de la rendre à la fois présente dans tous les pays du monde et immortelle à travers tous les âges. Ce que les Horace, les Dante, les Pétrarque, les Lamartine avaient fait pour Lydie, pour Béatrix, pour Laure, pour Elvire, Victor Hugo l'a recommencé, après eux, avec une magie plus forte que la leur; mais dans son tendre et souverain caprice de Titan, il lui a plu de le faire pour une enfant, pour une figure souriante et rose en qui revit son fils Charles, pour sa petite-fille Jeanne Hugo.

Il appartenait au poète de *la Légende des siècles,* et à lui seul, d'imaginer cette transposition, car il est vrai de dire qu'en art et en poésie l'Enfant date de lui et n'a commencé à vivre que dans ses œuvres. La pensée grecque, invinciblement éprise de la forme finie et parfaite, recula devant cet être mystérieux, d'autant plus admirable qu'il est plus inconscient et plus inachevé. La peinture et la statuaire des âges modernes trouvèrent plus commode et plus simple de travestir les enfants en Cupidons espiègles ou en anges cravatés d'ailes, échappés d'une vague mythologie, que de voir et d'exprimer la poésie réelle qui est en eux, dans leurs frissonnantes chevelures, dans leurs regards éthéréens, dans leurs bouches de roses, dans leur démarche in-

certaine, dans leurs mouvements sans précision et dans la logique adorable et féroce de leurs questions et de leurs désirs. Victor Hugo, lui, sut fixer, rendre visibles leurs grâces, leurs âmes, leur délicieuse tyrannie qui nous soumet, leur innocence impeccable, et de sa main d'athlète, ouvrant devant eux la porte d'ivoire et d'or, il fit entrer ces petits êtres dans les palais de l'Épopée, de l'Ode, en compagnie des héros et des dieux. Il fit cela pour les enfants, parce qu'il les aimait tous; mais un jour arriva où, blanchi, déchiré par les luttes de la vie, devenu complètement bon et calme à force d'avoir lutté et souffert, ayant sur son front des deuils sans nombre et dans sa foi des espérances infinies, parvenu au sommet de la gloire, parlant à tout ce qui respire et pouvant tout ce qu'il voulait, il eut à lui, dernière couronne de sa vieillesse auguste, une enfant qu'il aima plus que tous les autres enfants, et il résolut de faire pour elle ce qui n'avait jamais été fait pour une autre créature, pour aucune femme, pour aucune déesse.

Au milieu des vastes jardins enchantés dont il est le maître, et où les fleuves coulent sous des arceaux d'arbres et de fleurs, où sous les feuilles gigantesques et sur les frais gazons tous les animaux et tous les oiseaux du monde mêlent leurs voix et leurs gazouillements, le poète, qui est un architecte, un statuaire, un peintre, un musicien, un mosaïste sachant peindre les jaspes et les verres dorés, construisit un temple, un palais, un château, une mosquée, un Alhambra plus splendide que tous les édifices, et où les voûtes, les colonnes, les chambres d'or, les salles peintes, les dentelles de pierre, les pavés de lapis, les fontaines jaillissantes donnent une idée de majesté et de gloire impérissable. Là, partout sculptée, représentée en albâtre, en ivoire, en or, reproduite sur les vases de cristal et d'onyx, la petite Jeanne règne et triomphe dans l'éblouissement des apothéoses; elle a des robes couleur de soleil et de lune, que son grand-père lui a tissées avec les rayons des astres; des bonnets faits de saphirs et d'hyacinthes laissant s'échapper follement sa douce chevelure révoltée, et ses petits pieds roses sont caressés par des cothurnes de rubis. Sur les murs du château de Jeanne sont peintes des fresques où se déroulent les plus belles histoires, et entre autres la plus belle de toutes, l'histoire du Lion. Ce seigneur, qui s'ennuyait dans son antre, avait emporté le fils d'un roi pour s'amuser avec lui les jours où il pleuvait, et on le voit qui tient l'enfant entre ses pattes formidables. Dans un autre tableau on voit un héros à armure en fer et à plumet rouge qui vient pour reprendre l'enfant, et le Lion mange le héros.

Dans un autre encore, c'est un ermite ceint d'une corde qui vient lui faire un discours, et l'animal terrible, montrant sa gueule rose, bâille comme à une séance de l'Académie française. Les tableaux se succèdent, se déroulent à perte de vue sur les murailles de stuc; ici ce sont mille chasseurs lançant leurs flèches et déchaînant leurs molosses, que leur proie met en fuite rien que par son rugissement de tonnerre; là le Lion monte sur la montagne et parle au lâche roi; puis il entre dans la ville d'où tout le monde s'est enfui, regardant devant lui et portant le roitelet dans sa gueule; il parcourt le palais vide, et enfin il arrive dans une chambre où la sœur de son compagnon, la jeune fille du roi, avait été oubliée demi-nue sur son berceau, tant son brave père s'était hâté de s'aller cacher dans les caves. En voyant ainsi son frère dans la gueule formidable, la petite n'est pas contente, et de son petit doigt rose elle menace le ravisseur. Naturellement, le grand Lion a peur de fâcher la fillette, il lui rend son frère qu'il vient doucement poser à côté d'elle, et il a l'air de lui dire : « Tiens! le voilà, ne te fâche pas. » Est-il besoin de vous dire qu'en cette fresque triomphale le peintre a précisément donné à la princesse dominatrice les traits, le visage et l'attitude de la petite Jeanne, afin qu'elle surpasse les exploits de Thésée et d'Hercule, et que, rien qu'avec son petit doigt, elle fasse plus qu'eux avec leurs javelots et leurs flèches.

Dans le palais de Jeanne on entend aussi de très belle musique; pas de pianos, ni de violons, ni d'instruments de cuivre; mais loin, très loin, il y a un Yvon qui souffle dans son biniou, et son chant a cela de particulier et de ravissant qu'il vous fait voir comme en rêve toutes sortes de choses, la bruyère grise, les bœufs, la lune qui sort des nuages, le voyageur qui marche dans la lande, la sorcière, l'araignée, le lutin dans le feu follet, *comme un pistil d'or dans une tulipe,* et les navires sur la mer, et le

coche d'Avranches, et les flambées dans les bois, les flaques d'argent dans les sables, le panache gris qui sort des cheminées, les loups errants, le nuage qui fuit, mais surtout, derrière la vitre où luit la lampe, les têtes roses des petits enfants, et rien n'est plus enivrant que le délicieux éclat extasié de cette note rose! Le palais enchanté de Jeanne a cela de bon qu'on n'y est pas en prison et qu'on en sort quand on veut. Parfois le grand-père ôte à sa bien-aimée les robes d'or, l'habille en belle petite Jeanne de tous les jours, l'emmène promener avec son frère Georges, si doux, si grave et si charmant, et pour les amuser, il leur donne une chose qui est à lui comme tout le reste, ce grand joujou de géant qui se nomme Paris.

... Dans le livre prodigieux et prestigieux intitulé *l'Art d'être grand-père,* il y a toute une partie *que les petits liront quand ils seront grands,* car le poète n'aurait pas tout donné, comme il le voulait, à son Georges et à sa Jeanne, s'il ne les avait pas associés à ses aspirations, aux vœux qu'il forme pour la patrie guérie, pour l'humanité transfigurée, et à l'éblouissement dont ses prunelles sont emplies déjà par la pourpre rougissante des aurores futures.

... Cependant il appartenait à cette petite princesse de dépasser son grand-père en générosité; car l'aïeul ne lui a rien donné de plus que la terre avec toutes ses campagnes et tous ses royaumes; mais elle, la petite Jeanne, elle a donné à son aïeul un livre qui n'a pas d'égal : *l'Art d'être grand-père,* et certes elle peut se flatter d'avoir été le seul être au monde qui pût faire au poète des *Orientales* un présent de cette importance, car elle a été précisément dans la situation d'un financier qui serait assez riche pour pouvoir donner utilement de l'argent à M. de Rothschild!

III

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

L'Art d'être grand-père. — Paris, Calmann-Lévy, éditeur, ancienne maison Michel-Lévy (imprimerie A. Quantin), 1877. Édition originale in-8°, couverture imprimée. Prix : 7 fr. 50.

L'Art d'être grand-père. — Paris, Calmann-Lévy, éditeur, ancienne maison Michel Lévy (imprimerie A. Quantin), 1879. Première édition in-18. Prix : 3 fr. 50.

L'Art d'être grand-père. — Édition définitive, Poésie XII, Paris, J. Hetzel et Cie, rue Jacob, n° 18, A. Quantin et Cie, éditeurs (imprimerie J. Claye), 1881, in-8°, couverture imprimée. Prix : 7 fr. 50.

L'Art d'être grand-père. — Édition collective, Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, passage Choiseul, n° 31 (imprimerie A. Lemerre, rue des Grands-Augustins, n° 25), 1881, petit in-12. Prix : 6 francs.

L'Art d'être grand-père. — Paris, Société anonyme de publications périodiques, quai Voltaire, n° 13. Illustrations par Jean-Paul Laurens, Giacomelli, Frémiet, Adrien Marie, Zier, etc. Première édition illustrée, 1884, in-4°. Prix : 15 francs.

L'Art d'être grand-père. — Œuvre poétique IV, Eugène Hugues, éditeur, s. l. n. d. [Paris, 1885], (imprimerie P. Mouillot), grand in-8°, couverture illustrée, deux gravures hors texte. Édition publiée d'abord en 7 livraisons à 10 centimes; l'ouvrage complet : 1 franc; le volume comprenant six ouvrages : 4 francs.

L'Art d'être grand-père. — Édition nationale. Poésie XIII, Paris, Émile Testard et Cie, éditeurs, rue de Condé, n° 10 (typographie G. Chamerot), cinq compositions hors texte, 1888, in-4°, couverture imprimée. Prix : 30 francs.

L'Art d'être grand-père. — Petite édition définitive, in-16 (s. d.), Paris, J. Hetzel et Quantin. Prix : 2 francs.

L'Art d'être grand-père. — Édition à 25 centimes le volume, Jules Rouff et Cie, Cloître Saint-Honoré; 3 volumes in-32.

L'Art d'être grand-père... — Paris, Ernest Flammarion, éditeur, rue Racine, n° 26 (imprimerie Lahure, rue de Fleurus, n° 9), 1912, in-16, couverture imprimée (publié avec *les Chansons des rues et des bois*. Prix 3 fr. 50.

L'Art d'être grand-père. — Poésie VII. Collection Nelson, Paris, rue Saint-Jacques, n° 89 et à Londres, Édimbourg et New-York, 1913, in-12, couverture illustrée. Prix : 1 fr. 25.

L'Art d'être grand-père... — Édition de l'Imprimerie nationale. Paris, Paul Ollendorff, Chaussée d'Antin, n° 50, 1914. Grand in-8° illustré.

IV

NOTICE ICONOGRAPHIQUE.

1883. Le Livre d'or de Victor Hugo. — Paris, E. Launette, direction de M. Émile Blémont. Deux compositions (photogravure Goupil).

L'épopée du Lion (Moreau de Tours). — *Georges et Jeanne* (Voillemot).

1884. Édition de la Société anonyme des publications périodiques. Un frontispice, portrait de Victor Hugo (Vuillier). — Quatre dessins hors texte : *Deux ours* [Le poème du Jardin des Plantes] (Lançon). — *Georges et Jeanne* (Vuillier). — *Lion* [L'épopée du Lion] (Lançon). — *La Chasse et la Nuit* [L'épopée du Lion] (Benett).

Et cent vingt dessins dans le texte par Jean-Paul Laurens, Giacomelli, Frémiet, A. Marie, Bayard, Bac, Habert-Dys, Gosselin, Mouchot, Benett, Claire Guyot, Dascher, Vuillier, Chapuis, A. Brun, Lançon, Méaulle, Dubois, Vogel, Chovin, Riquet, Bacon, Zier, Scott.

1875. Édition Hugues. Frontispice (portrait de Victor Hugo avec ses deux petits-enfants) et deux gravures hors texte : *Deux ours* [Le poème du Jardin des Plantes] (Lançon). — *L'épopée du Lion* (Benett).

1886. Édition Hébert. Deux compositions de François Flameng :

Te voilà réveillée, horreur! [La Sieste]. — *Pepita* [Les fredaines du grand-père enfant]. Gravées à l'eau-forte par R. de Los Rios et H. Lefort.

1888. Édition nationale É. Testard, in-4°. — Cinq compositions :

Un manque (F. Thévenot). — *Jeanne endormie, I* (E. Rudaux). — *Le pot cassé* (Madeleine Lemaire). — *Mariée et mère* (Dantan). — *Jeanne endormie, IV* (Abel Fourié). Gravées à l'eau-forte par Louis Lucas, E. Rudaux, Louis Ruet, A. Mongin, Champollion.

SALONS.

1878. Housez (Gustave) [peinture].
L'épopée du Lion.

1888. Rouleaud (Félix) [peinture].
L'aïeul (Ah! les fils de nos fils nous enchantent).

1895. Debut (Marcel) [sculpture].
Amour maternel (Elle sera la mère au grave et jeune front).

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

VICTOR HUGO

L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

M DCCC LXXVII

Couverture de l'Édition originale.

Victor Hugo, Jeanne et Georges.
D'après la photographie d'A. Garnier, 1871.

L'Epopée du lion. — L'Ermite

Composition de Moreau de Tours. Le Livre d'or de Victor Hugo.

t sa proie en sa gueule augmentait son horreur.
'enfant le vit, l'enfant cria : frère, mon frère !
h ! mon frère ! et debout, rose dans la lumière
i la divinisait et qui la réchauffait,
egarda ce bandit géant des bois dont l'œdl eût fait
eculer les Typhons et fuir les Briarées,
ui sait ce qui se passe en ces têtes sacrées ?
lle se dressa droite au bord du lit étroit,
t menaça le monstre avec son petit doigt.
lors, près du berceau de soie et de dentelle,
e grand lion posa son frère devant elle,
omme eût fait une mère en abaissant les bras,
t lui dit : Le voici. Là, ne te fâche pas !"

29 septembre.
jour de naissance de Jeanne.
Elle a aujourd'hui cinq ans.

Fac-similé du manuscrit (voir page 525).

TABLE.

I

À GUERNESEY.

Pages.

I. L'EXILÉ SATISFAIT 407
II. Qu'est-ce que cette terre? Une tempête d'âmes 409
III. JEANNE FAIT SON ENTRÉE 410
IV. *VICTOR, SED VICTUS* 411
V. L'AUTRE 412
VI. GEORGES ET JEANNE 413
VII. Parfois je me sens pris d'horreur pour cette terre 416
VIII. *LÆTITIA RERUM* 418
IX. Je prendrai par la main les deux petits enfants 421
X. PRINTEMPS 422
XI. FENÊTRES OUVERTES 424
XII. UN MANQUE 425

II

JEANNE ENDORMIE.

I. LA SIESTE 427

III

LA LUNE.

I. Jeanne songeait, sur l'herbe assise, grave et rose 429
II. CHOSES DU SOIR 430
III. Ah! vous voulez la lune! Où? dans le fond du puits? 433
IV. — Oh! comme ils sont goulus! dit la mère parfois 434

IMPRIMERIE NATIONALE.

IV

LE POËME DU JARDIN DES PLANTES.

I. Le comte de Buffon fut bonhomme, il créa 437
II. Les bêtes, cela parle; et Dupont de Nemours 441
III. Ce que dit le public 442
IV. À Georges 444
V. Encore Dieu, mais avec des restrictions 446
VI. À Jeanne 449
VII. Tous les bas âges sont épars sous ces grands arbres 450
VIII. C'est une émotion étrange pour mon âme 454
IX. La face de la bête est terrible; on y sent 459
X. Toutes sortes d'enfants, blonds, lumineux, vermeils 460

V

JEANNE ENDORMIE.

II. Elle dort; ses beaux yeux se rouvriront demain 465

VI

GRAND ÂGE ET BAS ÂGE MELÉS.

I. Mon âme est faite ainsi que jamais ni l'idée 467
II. Chant sur le berceau 468
III. La cicatrice 470
IV. Une tape 471
V. Ma Jeanne, dont je suis doucement insensé 473
VI. Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir 474
VII. Chanson pour faire danser en rond les petits enfants 475
VIII. Le pot cassé 477
IX. Et Jeanne à Mariette a dit : Je savais bien 478
X. Tout pardonner, c'est trop; tout donner, c'est beaucoup 479

VII

L'IMMACULÉE CONCEPTION.

L'enfant partout. Ceci se passe aux Tuileries 483

VIII

LES GRIFFONNAGES DE L'ÉCOLIER.

Charle a fait des dessins sur son livre de classe 487

IX

LES FREDAINES DU GRAND-PÈRE ENFANT.

PEPITA 493

X

ENFANTS, OISEAUX ET FLEURS.

I. J'aime un groupe d'enfants qui rit et qui s'assemble 497
II. Je suis des bois l'hôte fidèle 498
III. DANS LE JARDIN 500
IV. LE TROUBLE-FÊTE 502
V. *ORA, AMA* 504
VI. LA MISE EN LIBERTÉ 506

XI

JEANNE LAPIDEE.

BRUXELLES. — NUIT DU 27 MAI 509

XII

JEANNE ENDORMIE.

III. Jeanne dort; elle laisse, ô pauvre ange banni 511

XIII

L'ÉPOPÉE DU LION.

I. Le paladin 513
II. L'ermite 517
III. La chasse et la nuit 518
IV. L'aurore 523

XIV

À DES ÂMES ENVOLÉES.

Ces âmes que tu rappelles. 527

XV

LAUS PUERO.

I. Les enfants gâtés. 529
II. Le syllabus. 531
III. Enveloppe d'une pièce de monnaie dans une quête faite par Jeanne. 534
IV. À propos de la loi dite liberté de l'enseignement. 536
V. Les enfants pauvres. 538
VI. Aux champs. 539
VII. Encore l'immaculée conception. 540
VIII. Mariée et mère. 542
IX. Que voulez-vous? l'enfant me tient en sa puissance. 545

XVI

DEUX CHANSONS.

I. Chanson de grand-père. 549
II. Chanson d'ancêtre. 551

XVII

JEANNE ENDORMIE.

IV. L'oiseau chante; je suis au fond des rêveries. 555

XVIII

QUE LES PETITS LIRONT QUAND ILS SERONT GRANDS.

I. Patrie. 557
II. Persévérance. 560
III. Progrès. 562
IV. Fraternité. 564
V. L'âme à la poursuite du vrai. 568

NOTES DE CETTE ÉDITION.

Reliquat de *l'Art d'être grand-père* 581

Le manuscrit de *l'Art d'être grand-père* 589

I. Notes explicatives 590
II. Variantes et vers inédits 602

Notes de l'Éditeur 621

I. Historique de *l'Art d'être grand-père* 621
II. Revue de la critique 631
III. Notice bibliographique 641
IV. Notice iconographique 642

Illustration des Œuvres. — Reproductions et documents 643

Couverture de l'édition originale. — *Portrait de Victor Hugo avec ses petits-enfants.* — *L'Épopée du lion.*

Fac-similé du manuscrit.

National Library
Bibliothèque Nationale
SURPLUS
JUN 8 1972

112

9939 4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

MAR 21 '83
MAR 16 '83
NOV 27 1995
NOV 28 1995

a39003 002354495b

CE PQ 2285
.A6 1914
COO HUGO, VICTOR ANNEE TERR
ACC# 1378068